This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE DE LAUSANNE

EX DONO

JEAN LARGUIER DES BANCELS

1876
1961

1961

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

Avec des Remarques

HISTORIQUES ET CRITIQUES,

PAR Mr. DACIER,

De l'Academie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres, &c.

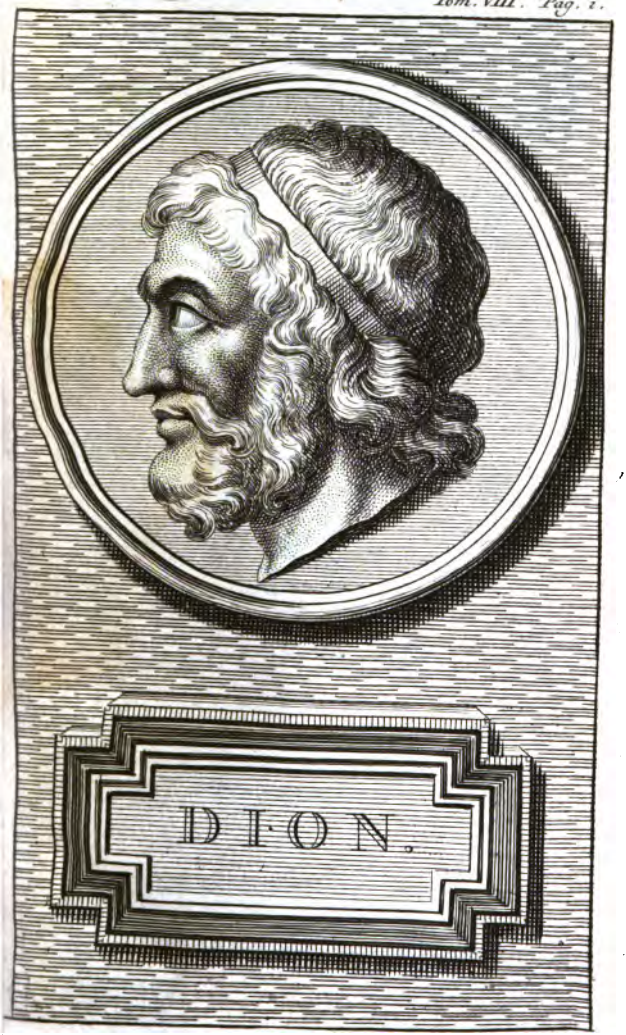
Nouvelle Edition, augmentée de pluſieurs Notes & d'un dixiéme Tome.

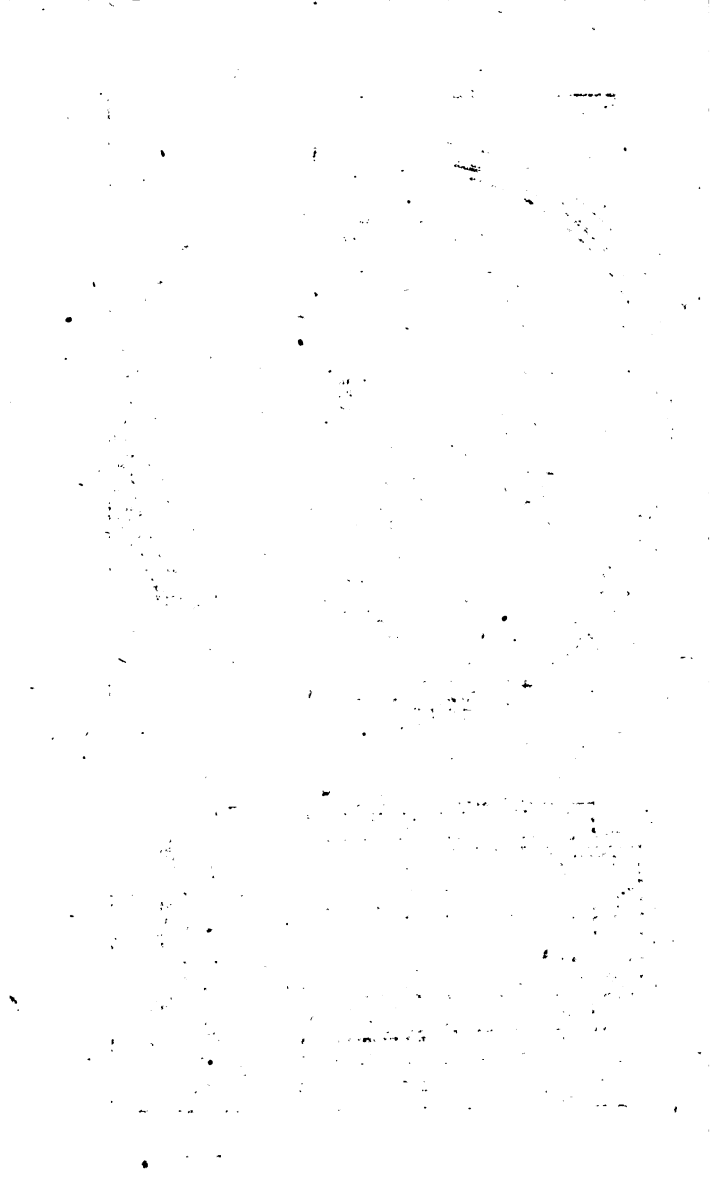
TOME HUITIEME.

L R
A2 3817

A AMSTERDAM,
Chez *ZACHARIE CHATELAIN.* 1735.
Avec Privilege.

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE
51395


DION.



DION.

COMME Simonide dit, mon cher Soſſius Senecion, que la Ville de Troye ne ſut point mauvais gré aux Corinthiens de ce qu'ils s'étoient joints aux Grecs pour lui faire la guerre, attendu que d'un autre côté le Roi de Lycie, Glaucus, originaire de Corinthe, étoit venu à ſon ſecours,[2] il eſt juſte de même que ni les Grecs, ni les Romains ne ſe plaignent de l'Académie, puiſqu'ils en ſont également favoriſés, comme on le verra dans ce petit Livre, qui renferme la Vie de Brutus & celle de Dion, car l'un ayant été Diſciple de Platon, & l'autre ayant été nourri dans ſes préceptes & dans ſa doc-

Paſſage de Simonide.

Glaucus, Roi de Lycie originaire de Corinthe.

Dion diſciple de Platon, & Brutus, nourri dans ſes préceptes.

1. *Comme Simonide dit, mon cher Soſſius Senecion, que la Ville de Troye ne ſut point mauvais gré aux Corinthiens.*] Ariſtote dans le IV Chapitre du I Livre de ſa Rhetorique, nous a conſervé un vers de ce paſſage de Simonide.

Κορινθίοις δ' ἐ μέμφεται τὸ Ἴλιον.

2. *Il eſt juſte de même que ni les Grecs, ni les Romains ne ſe plaignent de l'Académie.*] Car elle a fait autant pour les uns que pour les autres, puiſque ſi elle a porté Dion à délivrer la Sicile, elle a auſſi excité Brutus à délivrer Rome.

doctrine, ils ſont ſortis tous deux comme d'une même ſalle d'armes pour executer les plus grands exploits. Or que tous deux par pluſieurs actions toutes ſemblables, & pour ainſi dire, germaines, ils ayent rendu ce témoignage à leur guide dans la vertu, [3] qu'il faut que la puiſſance & la fortune ſe rencontrent avec la prudence & la juſtice, afin que tout ce que fait un homme d'Etat, puiſſe recevoir toute la beauté & toute la grandeur neceſſaires [4] pour le bien des Peuples, c'eſt de quoi il ne faut pas s'étonner. [5] Car comme Hippomachus, le Maître de Paleſtre, diſoit qu'il connoiſſoit de loin ceux qui avoient fait leurs exercices dans ſa ſalle, [6] à les voir ſeulement revenir du marché portant de la chair dans leurs mains, il

Il faut que dans un homme d'Etat la puiſſance & la fortune ſe rencontrent avec la juſtice & la prudence.

Un Maître d'exercices, à voir marcher un homme, connoît s'il a été élevé dans ſon école.

3. *Qu'il faut que la puiſſance & la fortune ſe rencontrent avec la prudence & la juſtice, afin que tout ce que fait un homme d'Etat.*] C'eſt un ſentiment de Platon qui eſt très-beau & très-juſte. C'eſt cet aſſemblage qui fait le parfait homme d'Etat. En vain un homme d'Etat eſt juſte & prudent, s'il n'a la puiſſance, & il a inutilement la puiſſance, ſi la fortune ne répond à ſes deſſeins. Mais d'ordinaire la ſource des bons ſuccès, c'eſt la juſtice & la prudence.

4. *Pour le bien des Peuples.*] Car le veritable homme d'Etat ne doit avoir en vuë dans tout ſon Miniſtere que le bien des Peuples. Sans cela il n'eſt pas homme d'Etat, & ſes actions ne ſauroient avoir ni beauté ni grandeur.

5. *Car comme Hippomachus, le Maître de Paleſtre, diſoit qu'il connoiſſoit de loin ceux qui avoient fait leurs exercices dans ſa ſalle.*] Cela eſt encore très-ordinaire, un Maître d'exercice, à voir marcher un homme, connoîtra s'il a fait ſes exercices, & s'il les a faits chez lui. Car chacun donne à ſes Diſciples une tournure differente. La comparaiſon que Plutarque en tire eſt très-belle & très-juſte. La Raiſon, c'eſt le Maître de Paleſtre, qui donne à toutes les actions de ſes Eleves une décence, une harmonie, & des manieres qui tiennent du Maître qui les

Il eſt de même très-vraiſemblable que la Raiſon accompagne toûjours les actions de ceux qui ont été bien inſtruits & bien élevés, & qu'avec la décence & l'honnêteté, elle leur communique une certaine harmonie & une certaine conſonance [7] qui les rend conformes & reconnoiſſables.

Ce que la Raiſon fait dans ceux qui ont été bien élevés.

D'un autre côté les accidens de la Fortune, que ces deux Perſonnages ont éprouvés, & qui ont été les mêmes plus par avanture que par leur choix, mettent dans leurs Vies une parfaite reſſemblance. Car ils ont été tués l'un & l'autre avant que d'avoir frappé au but auquel ils avoient dirigé toutes leurs actions, [8] & ſans avoir pû tirer aucun fruit de leurs grands & glorieux travaux. Mais ce qu'il y a de plus mer-

Reſſemblance que la Fortune a miſe dans les Vies de Dion & de Brutus.

les a formés.

6. *A les voir ſouvent revenir du marché portant de la chair dans leurs mains.*] Car telles étoient les mœurs des Grecs, les Citoyens alloient eux-mêmes au marché, à la boucherie. Ceux qui ont lû les Caracteres de Theophraſte n'en ſont pas ſurpris, ils en ont vu les preuves.

7. *Qui les rend conformes & reconnoiſſables.*] J'ai ajoûté cette ligne qui m'a paru neceſſaire pour rendre plus ſenſible la comparaiſon de la Raiſon avec le Maître de Paleſtre. L'un & l'autre reconnoiſſent ceux qu'ils ont formés. Car comme le Maître de Paleſtre donne à ſes écoliers un air qui ſe répand dans toutes leurs actions, & qui les rend reconnoiſſables; de même la Raiſon donne à ſes Diſciples des manieres qui ſe répandent dans toutes leurs actions, & leur communiquent une décence & une harmonie qui font connoître l'école où ils ont été élevés.

8. *Ne ſans avoir pû tirer aucun fruit de leurs grands & glorieux travaux.*] ἐκ πολλῶν καὶ μεγάλων ἀγώνων καταθέσθαι μὴ δυνηθέντε. Ce mot, καταθέσθαι, m'eſt ſuſpect, car je ne l'ai jamais vû ailleurs dans le ſens que Plutarque lui donne ici, *tirer du fruit de ſes travaux*, ou *ſe repoſer de ſes travaux*.

merveilleux & de plus ſurprenant, c'eſt que les Dieux les firent avertir tous deux de leur fin, envoyant à l'un & à l'autre un Fantôme horrible qui ſe preſenta devant eux. Cependant il y a beaucoup de gens qui nient ces Fantômes & ces apparitions d'Eſprits, & qui ſoûtiennent que jamais Fantôme, ni Spectre, ni Eſprit ne ſe ſont apparus à aucun homme qui ait été dans ſon bon ſens, & qu'il n'y a que les enfans, les petites femmes foibles, & les hommes à qui la maladie a affoibli le cerveau, qui ſe trouvant dans quelque alienation d'eſprit, ou dans quelque diſpoſition du corps très-alterée & très-vicieuſe, s'impriment dans la fantaiſie des imaginations vaines & étranges, & tombent dans cette ſuperſtition qu'ils ont en eux quelque mauvais Genie. [9] Mais ſi Dion & Brutus, hommes graves, fort verſés dans la Philoſophie, tous deux incapables de ſe laiſſer abuſer & ſurprendre par aucune paſſion, ont été ſi émus du Fantôme qui leur apparut, qu'ils ont raconté cette viſion à leurs amis, [10] je ne voi pas que nous puiſſions nous empêcher de recevoir cette opinion, quelque abſurde qu'elle paroiſſe, qu'il y a des Demons envieux & malins,

Tous deux avertis de leur fin par un fantôme.

Apparitions d'Eſprits niées par beaucoup de gens.

Nous ne ſaurions nous empêcher de croire l'apparition des Eſprits.

9. *Mais ſi Dion & Brutus, hommes graves, fort verſés dans la Philoſophie.*] Il eſt certain que le témoignage de deux hommes graves eſt d'un grand poids ſur les choſes qui paroiſſent les plus incroyables. Cependant ce n'eſt pas parce que Dion & Brutus ont dit avoir vû un Fantôme qu'il faut croire ces ſortes d'apparitions d'Eſprits, car on pourroit fort bien douter du prétendu Fantôme vû par ces deux hommes, & ne laiſſer pas de croire qu'il y en a, mais il faut les croire ſur des témoignages plus ſûrs & plus infaillibles.

10. *Je ne voi pas que nous puiſſions nous empêcher de recevoir cette opinion, quelque abſurde qu'elle paroiſſe.*] Cette opinion n'eſt

lins ; qui par envie s'attachent aux plus gens de bien, & qui pour s'opposer à leurs bonnes actions, leur jettent dans l'esprit des frayeurs & des troubles, de peur que s'ils demeurent fermes & inébranlables dans la vertu, ils n'obtiennent après leur mort une meilleure vie que la leur. Mais cette matiere doit être reservée pour un autre Traité, presentement dans ce douzième de nos Paralleles déduisons la Vie du plus ancien.

Esprits malins & envieux qui s'opposent aux bonnes actions des hommes.

Le vieux Denys, après s'être emparé du Royaume de Sicile, épousa la fille d'Hermocrate de Syracuse. Comme sa Tyrannie n'étoit pas encore bien cimentée, les Syracusains se soûleverent contre lui & commirent contre sa femme de si grandes insolences & des indignités *si affreuses*, qu'elle se fit mourir. Mais ce Prince, ayant recouvré & mieux affermi sa domination, épousa en même temps deux femmes, l'une du païs de Locres, appellée Doris, & l'autre de Syracuse même, nommée Aristomaque, fille d'Hipparinus, qui étoit le plus considerable & le plus puissant de la Ville, & qui avoit commandé avec Denys lorsqu'il avoit été nommé pour la premiere fois Général des trou-

Le vieux Denys épousa en premieres nôces la fille d'Hermocrate.

Elle se fit mourir. Il épousa deux femmes le même jour.

n'est nullement absurde, & il n'y a point d'homme sage qui puisse s'empêcher de la recevoir. Mais Plutarque détourne ici la question ; car il ne s'agit pas de savoir s'il y a des Esprits malins & envieux qui s'opposent aux hommes les plus vertueux pour les empêcher de faire le bien, c'est une verité incontestable, enseignée par la Religion ; mais il s'agit de savoir si ces Esprits se presentent aux hommes sous ces figures horribles, & je ne croi pas qu'on puisse le revoquer en doute, après tous les témoignages irreprochables qu'en fournit l'Antiquité. Il est vrai que sur cela il y a souvent de grands abus, tous ceux qui disent avoir vu, n'ont pas vu.

troupes. On dit qu'il les épousa toutes deux le même jour, & que jamais perſonne ne ſut laquelle des deux avoit été la premiere. Et dans la ſuite il partagea toûjours également ſon amour ſans marquer aucune préference, car elles mangeoient toutes deux avec lui, & la nuit elles couchoient avec lui l'une après l'autre, chacune à ſon tour. Le Peuple de Syracuſe prétendoit pourtant que celle de ſon païs fût préferée à l'étrangere, mais celle-ci eut le bonheur de donner la premiere un fils à ſon mari, ce qui lui aida beaucoup à ſe ſoûtenir contre les cabales & les brigues que l'on faiſoit contre elle ſur ce qu'elle étoit étrangere. Ariſtomaque fut long-temps ſans devenir groſſe, quoique Denys ſouhaitât avec tant de paſſion d'en avoir des enfans, qu'il fit mourir la mere de ſa Locrienne, lui impoſant que par ſes poiſons & par ſes ſortileges elle empêchoit Ariſtomaque de concevoir.

Il fait mourir la mere de ſa femme Doris, & ſur quoi.

Dion étoit frere d'Ariſtomaque. D'abord il fut fort bien auprès du Prince par le credit & par la protection de ſa ſœur; mais dans la ſuite ayant donné des preuves de ſon grand ſens, ſon propre merite le fit fort aimer & conſiderer du Tyran. Outre toutes les autres marques que ce Tyran lui donna de ſa confiance, il ordonna à ſes Threſoriers de lui fournir ſans autre ordre tout l'argent qu'il demanderoit, pourvu qu'ils vinſſent lui dire le

Dion favori de Denys, qui étoit ſon beau-frere.

Le Tyran ordonne à ſes Threſoriers de lui fournir, ſans autre ordre, tout l'argent qu'il demanderoit.

11. *Platon lui rend lui-même ce témoignage.*] C'eſt dans ſa VII Lettre, où il dit en propres termes: *Pour moi en converſant avec Dion, qui étoit alors fort jeune, en lui expliquant les choſes, que je croyois les plus belles & les plus dignes de l'homme, & en l'exhortant à les pratiquer, je ne me donnai*

le jour même ce qu'ils lui auroient donné.

Dion étoit naturellement fier & plein de magnanimité & de courage, & il se fortifia encore dans ces grandes qualités pendant un voyage que Platon fit en Sicile par une fortune veritablement divine, car on ne peut imputer ce voyage à aucune prudence humaine; ce fut visiblement quelque Dieu, qui jettant de loin les fondemens de la Liberté de Syracuse, & de la ruine entiere de la Tyrannie, amena ce Philosophe d'Italie à Syracuse, & le fit entendre à Dion, qui étoit veritablement encore fort jeune, mais plus docile pour apprendre, plus vif pour bien concevoir, & plus ardent à obéir à tous les preceptes de la vertu qu'aucun des Disciples que Platon ait eus, & qui soient sortis de son école. " Platon lui rend lui-même ce témoignage, & ses actions le prouvent encore mieux. Car quoiqu'élevé dans des mœurs basses & serviles sous un Tyran, quoiqu'accoûtumé à une vie lâche & timide, & ce qui est encore plus pernicieux, quoique nourri dans une magnificence sans bornes, dans un luxe prodigieux, & dans les delices où l'on fait consister le souverain bien dans la volupté & dans les richesses, il n'eut pas plûtôt entendu les discours de ce Philosophe, & goûté de cette Philosophie qui mene à la vertu, qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle. Et voyant la facilité avec laquelle Platon avoit

Naturel de Dion, fortifié encore par les préceptes de la Philosophie.

Platon conduit en Sicile par la Providence.

Caractere de Dion.

Vie honteuse & lâche que l'on mene sous les Tyrans.

Dion enflammé d'amour pour la vertu, par les discours de Platon.

" *mai pas de garde que je préparois insensiblement la ruine totale de la Tyrannie. Car Dion étant un esprit très-docile, sentit si vivement & reçut avec tant d'ardeur tout ce que je lui dis, que je n'ai jamais vu de jeune homme qui lui soit comparable.*

avoit changé ſes inclinations & l'avoit porté à aimer les choſes honnêtes & vertueuſes, il crut bonnement & ſimplement que les mêmes raiſons feroient le même effet ſur l'ame de Denys, & dans cette vue il n'eut aucun repos qu'il n'eût porté le Tyran à l'entendre & à avoir quelque converſation avec lui.

Il porte le Tyran à entendre ce Philoſophe.

Converſation de Denys avec Platon.

Denys y conſentit. A leur premiere entrevue il fut parlé de la Vertu, & l'on diſputa beaucoup ſur la veritable Force. Platon montra qu'il n'y avoit point d'homme moins courageux & moins fort que le Tyran. La converſation étant tombée enſuite ſur la Juſtice, Platon prouva que la vie des hommes juſtes eſt ſeule heureuſe, & que celle des hommes injuſtes eſt malheureuſe neceſſairement. Le Tyran, qui ſe ſentit convaincu, ne put ſoûtenir ces diſcours, & il fut très-fâché de voir que tous ceux, qui étoient preſens, admiroient ce Philoſophe & étoient merveilleuſement touchés de ſes raiſons. Enfin tranſporté de colere & plein de reſſentiment, il demanda à Platon ce qu'il étoit venu faire en Sicile? Platon répondit *qu'il y étoit venu chercher un homme de bien. Comment de par tous les Dieux*, repartit le Tyran, *à t'entendre on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé?*

Le courage & la force ne ſont jamais le partage des Tyrans.

Il n'y a que les hommes juſtes qui ſoient heureux.

12 Dion & tous ſes amis crurent que la colere de Denys n'en demeureroit pas là, & qu'elle pourroit avoir des ſuites fâcheuſes, c'eſt

12. *Dion & tous ſes amis crurent que la colere de Denys n'en demeureroit pas là.*] J'ai ajoûté au texte la negative ou qui y eſt neceſſaire, & ſans laquelle le raiſonnement de Plutarque ne peut ſe ſoûtenir.

13. *Mais Denys pria en ſecret Pollis avec de très grandes inſtan-*

c'eſt pourquoi ils renvoyerent promptement Platon, qui étoit fort aiſe de partir, & le firent embarquer ſur une Galere à trois rangs de rames, qui ramenoit en Grece le Spartiate Pollis. [13] Mais Denys pria en ſecret Pollis avec de très-grandes inſtances de tuer Platon dans le voyage, ou, ſi cela lui faiſoit trop de peine, de le vendre au moins; *Car*, lui dit-il, *il ne lui en arrivera aucun mal, parce que, ſelon ſes propres maximes, étant homme juſte, il ſera auſſi heureux eſclave, que libre.*

Denys prie Pollis de tuer Platon, ou de le vendre dans ſon voyage.

On dit que Pollis, arrivé à Egine, y vendit Platon, parce que les Eginetes étant en guerre avec les Atheniens, avoient fait un Decret, qui ordonnoit que tous les Atheniens, qu'on prendroit dans leur Iſle, ſeroient vendus. Cependant Denys ne laiſſa pas de continuer toûjours à donner à Dion les mêmes marques de ſon eſtime & de ſa confiance, car il l'employa à pluſieurs Ambaſſades très-importantes; & ce fut lui qu'il envoya aux Carthaginois.

Platon vendu à Egine.

Dion employé par Denys à pluſieurs Ambaſſades importantes.

Ce voyage lui acquit une grande reputation & le mit encore plus avant dans les bonnes graces du Prince, juſques-là que le Tyran ſupportoit ſans ſe fâcher la liberté avec laquelle *il lui parloit*, Dion lui diſant ſans aucun ménagement & ſans aucune crainte tout ce qui lui venoit dans l'eſprit, témoin la reprimande qu'il lui fit au ſujet de Gelon. Denis rail-

Gelon qui avoit regné en Sicile avant Denys.

inſtances de tuer Platon dans le voyage.] Platon ne parle pourtant nulle part de cette particularité, qu'il n'auroit pas oubliée apparemment ſi elle étoit vraye. Ce fut ſans doute un ſoupçon des amis de Platon, car il n'y a point de mal dont un Tyran ne ſoit capable.

raillant un jour ſur la maniere de gouverner de ce Prince, & diſant par une alluſion à ſon nom qu'*il avoit été la riſée de la Sicile*, tous les Courtiſans ſe mirent à admirer la fineſſe & la gentilleſſe de ce brocard; mais Dion veritablement fâché, lui dit, [14] *Avez-vous donc oublié que c'eſt à cauſe de Gelon qu'on s'eſt confié en vous, & que c'eſt par-là que vous avez uſurpé la Tyrannie? & ne ſavez-vous pas que deſormais on ne ſe fiera plus à perſonne à cauſe de vous?* En effet Gelon fit voir que le plus agreable de tous les ſpectacles, c'eſt de voir une Ville gouvernée par un Monarque juſte, & Denys montra que le plus odieux & le plus horrible, c'eſt de la voir gouvernée par un Tyran.

Froide alluſion de Denys ſur le nom de Gelon, parce qu'en Grec γελάω ſignifie *rire*.

Mot hardi de Dion à Denys.

Quel eſt le ſpectacle le plus agreable, & celui qui eſt le plus horrible & le plus odieux.

Ce vieux Denys eut trois enfans de ſa femme Doris, & quatre de ſa femme Ariſtomaque, dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophroſyné, & l'autre nommée Arete. Sophroſyné fut mariée à ſon fils aîné, le jeune Denys qu'il avoit eu de ſa femme Locrienne, & Arete épouſa ſon frere Theorides. Ce Theorides étant venu à mourir, Dion épouſa ſa veuve Arete, qui étoit ſa niece.

Les enfans que Denys eut de ſes deux femmes.

Dion epouſa ſa niece Arete, fille du vieux Denys.

Dans ce temps-là Denys tomba dans une grande maladie qui le menaçoit d'une prompte mort; [15] Dion voulut lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Ariſtomaque, mais les Medecins voulant faire leur cour au fils de la Locrienne,

14. *Avez-vous donc oublié que c'eſt à cauſe de Gelon qu'on s'eſt confié en vous.*] Car la juſtice de Gelon charma les Syracuſains & les diſpoſa à ſe ſoûmettre à Denys, dans l'eſperance qu'ils ſeroient gouvernés par un Roi juſte, ce qui eſt le plus parfait de tous les Gouvernemens.

15. *Dion*

crienne, au jeune Denys, qui devoit lui succeder au Royaume, ne lui en laisserent pas le temps; car, comme Timée l'écrit, le Prince ayant demandé qu'on lui donnât un remede pour le faire dormir, ils lui en donnerent un si fort qu'ils assoupirent tous ses Sens, & firent succeder la mort au sommeil sans aucun milieu.

Les Medecins hâtent la mort du vieux Denys, pour faire leur cour à son fils le jeune Denys.

Cependant à la premiere assemblée que tous les amis du Prince tinrent chez le jeune Denys, Dion parla avec tant de sens de ce qui étoit utile & expedient dans la conjoncture où l'on se trouvoit, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étoient auprès de lui que des enfans, & en franchise & liberté de parler, qu'ils n'étoient que de vils esclaves de la Tyrannie, qui lâchement & saisis de crainte, pour *plaire au jeune Denys*, ne donnoient que les *conseils qui pouvoient* lui être agreables. Mais ce qui les surprit & les étonna plus que tout, c'est que lorsqu'ils voyoient un orage de guerre *déja formé* du côté de Carthage & prêt à crever sur la Sicile, il eut l'audace de se faire fort que si Denys vouloit avoir la paix, il s'embarqueroit sur le moment, iroit en Afrique & conjureroit cette tempête à sa satisfaction; & *que s'il aimoit mieux* faire la guerre, il lui *fourniroit & entretiendroit* à ses dépens cinquante Galeres à trois rangs toutes équipées.

Grand sens & grande prudence de Dion, sa franchise & sa liberté dans ses discours.

Offres magnifiques de Dion au jeune Denys.

Le

15. *Dion voulut lui parler des enfans qu'il avoit eus d'Aristomaque.*] Dion vouloit le porter à préferer les enfans d'Aristomaque, qui étoit Syracusaine, à ceux de Doris, qui étoit de Locres. Les enfans de la Syracusaine étoient préférables à ceux de l'étrangere. D'ailleurs les enfans d'Aristomaque étoient ses beaux-freres & ses neveux.

Le jeune Denys admira & éleva juſqu'aux nues cette magnanimité ſi généreuſe, & lui témoigna beaucoup de reconnoiſſance de ſon affection & de ſa bonne volonté ; mais les Courtiſans, qui penſoient que cette magnificence de Dion leur reprochoit leur avarice, & que ſa grande puiſſance alloit être une diminution de la leur, tirerent d'abord de là un prétexte de le calomnier, & n'épargnerent aucun des diſcours qui pouvoient le plus aigrir contre lui le jeune Prince ; ils lui faiſoient entendre qu'en ſe rendant fort ſur mer, il s'ouvroit un moyen d'uſurper la Tyrannie, & qu'avec ſes vaiſſeaux, il penſoit à tranſporter toute la puiſſance aux fils d'Ariſtomaque, qui étoient ſes neveux.

Les Courtiſans jaloux de Dion, le calomnient auprès du jeune Denys.

Prétexte dont ils ſe ſervent pour aigrir Denys contre lui.

Mais les cauſes les plus apparentes & les plus fortes de la haine & de l'envie qu'*ils* lui portoient, c'eſt la vie qu'il menoit, très-differente de la leur, & le peu de commerce qu'il vouloit avoir avec eux. Car tous ces Courtiſans s'étant d'abord emparés de l'eſprit de ce jeune Tyran, qui avoit été très-mal élevé, l'obſedoient éternellement par dès voluptés toûjours nouvelles, & par les flatteries continuelles dont ils l'enyvroient. Ils ne penſoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amuſemens, le tenant toûjours occupé à des feſtins, à des commerces de femmes, & à tous les autres plaiſirs les plus honteux, par les-

Rien n'eſt ſi inſupportable aux vicieux que la vie d'un homme ſage.

Moyens dont les Courtiſans de Denys ſe ſervent pour ſe rendre maîtres de ſon eſprit.

16. *C'eſt pourquoi donnant à ſes vertus les couleurs les plus apparentes du vice.*] C'eſt la methode de ceux qui veulent décrier les vertueux, ils donnent à leurs vertus les noms des vices qui leur ſont oppoſés. C'eſt ce qu'Horace a fort bien expliqué dans la Sat. III. du Liv. I.

lesquels la Tyrannie enfin amollie & fonduë, comme le fer par le feu, parut humaine & douce à ſes Sujets. En effet elle perdit ce qu'elle avoit de trop dur, émouſſée, non par la douceur, mais par la pareſſe & par la nonchalance de celui qui gouvernoit.

Tyrannie amollie par les voluptés, mais non moins redoutable.

Dès ce moment cette lâche negligence, où l'on entretenoit ce jeune Prince, croiſſant de jour en jour, & gâtant tout peu à peu, elle délia enfin, & fondit entierement ces chaînes de diamant, dont le vieux Denys s'étoit vanté qu'il laiſſeroit à ſon fils ſa Monarchie liée & garrotée. Dès le commencement de ſon Regne, il fit des débauches qui duroient des trois mois, & pendant tout ce temps-là ſon Palais, fermé à tout ce qu'il y avoit de gens ſages, étoit plein d'yvrognes, & tout retentiſſoit du *bruit de farces* & de plaiſanteries obſcenes, de chanſons impudiques, de danſes, de maſcarades, & de toutes ſortes de diſſolutions. Il n'y avoit donc rien de ſi importun pour eux, comme on peut penſer, ni qui leur fût tant à charge que la preſence de Dion, qui ne donnoit dans aucun plaiſir, & qui ne ſe laiſſoit aller à aucune jeuneſſe. [16] C'eſt pourquoi donnant à ſes vertus les couleurs les plus apparentes du vice, & celles qui y avoient le plus de rapport, *ils* trouverent moyen de le calomnier auprès du Prince, & de faire paſſer ſa gravité pour arrogance, & ſa liberté de parler, pour inſo-

Débauches de Denys qui duroient des trois mois.

La preſence d'un homme ſage fort à charge aux débauchés.

Dion ne donnoit dans aucun plaiſir. Digne fruit des leçons de Platon.

Couleurs des vices données aux vertus.

At nos virtutes ipſas invertimus.

„ Nous prenons les vertus mêmes pour des vices": on peut voir la ſuite qui convient parfaitement à ce paſſage de Plutarque, & qui fait voir que ces médiſances ſont fort ordinaires dans les Cours.

insolence & pour opiniâtreté. S'il vouloit donner quelques sages conseils, on disoit qu'il faisoit des reprimandes & des reproches, & s'il refusoit de faire la débauche avec les autres, on disoit qu'il les mépriſoit.

Humeur trop fiere & trop severe de Dion.

[17] Aussi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans ſes mœurs & dans toutes ſes manieres, une certaine fierté & une auſterité ſevere qui ne le laiſſoient pas facilement approcher, & qui le rendoient entierement inſociable, de ſorte que ſa compagnie paroiſſoit deſagreable & dure, non ſeulement à un Prince jeune, & dont les oreilles delicates étoient corrompuës par des flatteries & par des louanges continuelles, mais à ceux mêmes qui étoient le plus liés avec lui, & qui admiroient la ſimplicité & la nobleſſe de ſes mœurs, car ils ſe plaignoient de ſon commerce, & lui reprochoient que ſa maniere de parler aux gens, & de traiter avec eux, étoit plus ſauvage & plus rude que les affaires d'Etat ne le demandoient. [18] Et c'eſt ſur cela même que long-temps après, Platon, comme prophetiſant ce qui lui devoit arriver, lui écrivit pour l'exhorter *à fuir la fierté*, ce ſont ſes termes, *toûjours compagne de la ſolitude*. Cependant

Les manieres dures & ſauvages ne conviennent point aux hommes d'Etat.

Fierté, toûjours compagne de la ſolitude.

17. *Auſſi faut-il avouer qu'il avoit naturellement dans ſes mœurs & dans toutes ſes manieres, une certaine fierté & une auſterité ſevere.*] C'eſt ce que Platon avoit tâché inutilement de corriger. Il y a des humeurs indomtables, & la vertu même ne ſert ſouvent qu'à les fortifier.

18. *Et c'eſt ſur cela même que long-temps après, Platon, comme prophetiſant ce qui lui devoit arriver.*] Le paſſage de Platon eſt à la fin de ſa quatriéme Lettre, & comme il renferme un grand précepte de Politique, & que de Serres l'a fort mal traduit, je vais le rapporter ici, & en donner l'explication : ἐθυμᾶ δὲ καὶ ὅτι δυσὶν τισὶν ὑπ-

pendant on ne laiſſoit pas alors de lui faire les plus grands honneurs, à cauſe de la neceſſité des affaires, parce qu'on le croyoit le ſeul, ou du moins celui qui pouvoit le mieux ſoûtenir & conſerver la Tyrannie, qui étoit battuë de tous côtés par des vents très-orageux. Il ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir que ce n'étoit pas par la bonne volonté du Prince, mais malgré lui, & uniquement à cauſe du beſoin que le Tyran avoit de ſon ſecours, qu'il étoit le premier & le plus grand de ſon Royaume.

La faveur d'un maître n'eſt pas toûjours l'effet de ſa bonne volonté.

Comme il croyoit que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de ſon ignorance, & de la mauvaiſe éducation qu'il avoit euë, il chercha à le jetter dans des converſations honnêtes & à lui faire goûter les diſcours & les préceptes qui forment les mœurs, afin qu'il ceſſât de haïr la vertu, & qu'il s'accoûtumât à aimer tout ce qui eſt beau & digne de louange. Car de ſon naturel, ce Prince n'étoit pas des plus mauvais Tyrans; mais ſon pere, craignant que s'il venoit à ſe connoître, à reveiller ſon courage, & à frequenter des gens de bon entendement, il ne conjurât contre lui, & ne s'emparât de ſon Royaume, [19] le tenoit

Vices, fruits de l'ignorance & de la mauvaiſe éducation.

Le vieux Denys avoit tenu ſon fils enfermé, de peur qu'il ne conjurât contre lui.

ἀνδρείας τῷ προσήκοντι· θεραπευτικὸς εἶναι. μὴ ἂν λανθάνητε οὐ ὄντι διὰ τὸ ἀφέστηκεν τοῖς ἀνθρώποις καὶ τὸ φρόντιστὴς εἶναι. ἡ δὲ εὐδαιμονία, ἐρημία ξύνοικος. *Penſez auſſi que vous paroiſſez à quelques-uns beaucoup moins familier & moins careſſant que vous ne devriez. Il faut donc que vous n'oubliiez jamais que c'eſt en bien traitant les hommes, & en attirant leur bienveillance qu'on vient à bout des plus grandes affaires, & que la fierté eſt toûjours compagne de la ſolitude.* Mot à mot *habite avec la ſolitude.*

19. *Le tenoit enfermé dans ſon Palais, où privé de la connoiſſance des affaires.*] Voilà la Politique des Tyrans: comme

tenoit enfermé dans ſon Palais, où privé de la connoiſſance des affaires, & de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour, & éloigné de tout commerce, il s'amuſoit, faute d'autres occupations, à tourner & à faire de petits chariots, des chandeliers, des eſcabelles de bois & des tables. Car ce vieux Denys étoit ſi défiant & ſi ſoupçonneux que tout le monde lui étoit ſuſpect, & ſa timidité lui avoit tellement abattu l'eſprit & le courage, qu'il ne ſouffroit pas qu'on lui fît les cheveux avec des ciſeaux: mais il faiſoit venir quelque garçon ſculpteur, qui avec un charbon ardent lui brûloit la chevelure tout à l'entour. Ni ſon frere, ni ſon fils même n'entroient dans ſa chambre vêtus comme ils étoient; mais il falloit qu'avant que d'entrer, chacun quittât ſes habits & qu'il en prît d'autres après avoir été viſité par des Gardes tout nud.

Le jeune Denys pendant la vie de ſon pere s'amuſoit à tourner.

Juſqu'où le vieux Denys portoit la timidité & la défiance.

Un jour que ſon frere Leptines, en lui faiſant la deſcription d'une petite terre, prit la halebarde d'un de ſes Gardes pour lui en marquer le plan ſur le ſable, Denys entra contre lui dans une furieuſe colere, & tua le Garde qui avoit donné ſa halebarde ſi facilement. Il diſoit qu'il craignoit ſes amis, parce que les connoiſſant hommes de ſens, il ſavoit bien qu'ils aimeroient mieux gouverner, qu'être gou-

Cruautés que la défiance faiſoit commettre au vieux Denys.

me ils n'ont plus rien d'humain, ils ne reconnoiſſent plus aucun ſentiment de la nature, & leur timidité & leur ignorance les portent à vouloir abolir toute bonne éducation, non ſeulement pour leurs Sujets, mais pour leurs enfans même, qu'ils craignent encore plus que leurs Sujets.

20. *Et s'en étoit entretenu.*] Cela n'eſt pas ajoûté inutilement, ſi l'Officier n'avoit fait que former le complot en lui-même, le vieux Denys n'en auroit pû être averti, car d'où le ſonge ſeroit-il venu? Mais il s'en étoit en-

tre-

gouvernés, & être Tyrans eux-mêmes, que d'obéir à un Tyran. Il tua de ſa propre main un Officier, nommé Marſyas, qu'il avoit avancé & à qui il avoit donné quelque commandement dans ſes troupes, & il le tua ſur ce qu'il avoit ſongé la nuit que Marſyas le tuoit, comme ce ſonge ne lui étant venu que parce que cet Officier avoit formé ce complot dans la journée, [20] & s'en étoit entretenu. Cependant cet homme ſi timide, & qui par ſes frayeurs continuelles avoit l'ame remplie de tant de miſeres, de baſſeſſes & d'indignités, s'emportoit contre Platon, de ce qu'il ne le déclaroit pas le plus vaillant & le plus courageux des hommes.

[21] Dion donc, comme je viens de le dire, voyant le jeune Denys ſi eſtropié, ſi j'oſe ainſi parler, & ſi mutilé par ſon ignorance, & de mœurs ſi dépravées, l'exhortoit continuellement à s'appliquer à l'étude, le preſſoit d'écrire au premier des Philoſophes, & d'employer auprès de lui les prieres les plus ardentes pour l'obliger à venir en Sicile, & quand il ſeroit venu, de ſe mettre promptement entre ſes mains, afin que ſes mœurs corrigées par ſes diſcours & formées à la vertu, [22] & rendu ſemblable à l'Exemplaire très-divin & d'une beauté parfaite,

Hommes mutilés par l'ignorance.

Dion preſſe le jeune Denys d'appeller Platon, & de ſe mettre entre ſes mains.

Pour être d'une vertu parfaite, il faut reſſembler à l'Exemplaire divin, c'eſt-à-dire à Dieu.

tretenu, & ſur cela le ſonge s'étoit mis auſſi-tôt en campagne. Voilà quelle étoit la ſuperſtition de ces temps-là.

21. *Dion donc, comme je viens de le dire, voyant le jeune Denys ſi eſtropié, ſi j'oſe ainſi parler, & ſi mutilé par ſon ignorance.*] J'ai voulu conſerver en notre Langue la force du terme Grec, & je trouve l'expreſſion admirable. Un homme eſt auſſi eſtropié & mutilé par l'ignorance, que par les bleſſures & par les coups.

22. *Et rendu ſemblable à l'Exemplaire très-divin,* &

Tous les Etres sont sortis de leur ancien desordre, en obéissant à la voix de Dieu.

te, qui conduit si sagement toutes choses, & à la voix duquel tous les Etres sont sortis de leur ancien desordre, & ont formé ce bel ordre & cet arrangement si merveilleux qu'on appelle le Monde, il se procurât à lui-même une très grande felicité, & qu'il la procurât par même moyen à ses Peuples. Il lui disoit que ses Sujets gouvernes desormais avec douceur, comme une famille est gouvernée par un bon pere, rendroient volontairement à sa temperance & à sa justice les devoirs qu'ils ne rendoient que malgré eux à la violence & à la force, & que par-là il deviendroit de Tyran un Roi juste, à qui tout se soûmettroit par amour. *Pensez*, lui disoit-il, *que ces chaînes de diamant qui lient un Royaume, ne sont, comme votre pere l'a crû, ni la crainte, ni la force, ni le grand nombre de Galeres, ni ces milliers de Barbares qui composent votre Garde; mais l'affection, l'amour & la reconnoissance que font naître dans le cœur des Sujets, la vertu & la justice des Princes; & que ces chaînes, formées par ses sentimens, quoique plus douces & plus lâches que ces autres, si roides & si dures, sont pourtant plus fortes pour la durée & pour le maintien des Etats. Que d'ailleurs un Prince n'est ni honoré, ni estimé quand il n'a soin que de s'habiller magnifiquement, d'avoir de grands équipages & des meubles somptueux, & d'entretenir sa maison dans le luxe, dans la delicatesse, dans les delices & dans tous les plaisirs les plus recherchés, & que par sa Raison & par ses discours, il n'a aucun avanta-*

Comment les Royaumes doivent être gouvernés.

Quelles sont les veritables chaînes de diamant qui lient les Royaumes.

Ce ne sont pas le luxe & la magnificence qui font honorer & estimer les Rois.

Le Palais de l'ame d'un Prince doit être royalement paré.

& d'une beauté parfaite.] Car il n'y a de vertu que par la ressemblance avec Dieu. Tout ce que Dion dit ici à De-

tage ſur le moindre du Peuple, & qu'il dédaigne de tenir le Palais de ſon ame décemment & royalement orné.

Par ces remontrances, qu'il lui rebattoit inceſſamment & dans leſquelles il mêloit de temps en temps les propres préceptes de Platon, Denys fut enflammé d'un deſir violent & furieux d'entendre les diſcours de ce Philoſophe & de le voir lui-même. Voilà donc d'abord des courriers dépêchés à Athenes avec des Lettres de Denys & les inſtantes prieres de Dion.

Courriers dépêchés à Platon par Denys, avec des Lettres très-preſſantes.

Les Philoſophes Pythagoriciens écrivent à Platon pour le preſſer d'aller en Sicile.

Dans le même temps Platon reçut de toute l'Italie de preſſantes ſollicitations de tous les Philoſophes Pythagoriciens, qui le conjuroient de venir, d'entreprendre l'ame d'un jeune Prince, qui emporté par la fougue des paſſions, & par une licence & par un pouvoir ſans bornes ne connoiſſoit plus de frein, & de tâcher de la dompter & de la reduire par la force de ſes raiſons.

Platon donc, comme il nous l'apprend dans ſes Ecrits, vaincu par le ſeul reſpect qu'il avoit pour lui-même, afin de ne pas donner aux hommes un prétexte de lui reprocher qu'il n'étoit *Philoſophe* qu'en paroles, & que jamais il n'avoit mis la main à l'œuvre pour paroître tel par ſes actions, & jugeant d'ailleurs qu'en purgeant un ſeul homme, comme la partie principale qui conduit tout le reſte, il gueriroit toute la Sicile dangereuſement malade, il ſe laiſſa perſuader.

Dans la *VII.* Lettre. Ce qui obligea Platon de retourner en Sicile.

En purgeant un Roi de ſes vices, on purge tout le Royaume.

Ceux qui étoient oppoſés à Dion, craignant que

Les Courti-

Denys eſt le précis de la Philoſophie de Platon, & rien n'eſt plus beau, ni plus conforme à ce que la Verité enſeigne.

Sans obligent Denys à rappeller d'exil Philiſtus, pour l'oppoſer à Platon.

que Denys ne vînt à changer, obligerent ce Prince à rappeller d'exil Philiſtus, homme éloquent, fort verſé dans les Lettres, & très-accoûtumé aux mœurs des Tyrans, pour avoir en lui un contre-poids capable de contrebalancer Platon & toute ſa Philoſophie. Car ce Philiſtus dès le commencement ſe montra très-porté pour l'établiſſement de la Tyrannie, & il garda long-temps la Citadelle, où il commandoit la Garniſon. Il couroit même un bruit qu'il avoit eu quelque commerce avec la mere du vieux Denys, & que cela n'étoit pas ignoré du Tyran même. Mais après que Leptines, qui avoit eu deux filles d'une femme qu'il avoit enlevée à un autre, eut donné une de ſes filles à Philiſtus ſans demander l'agrément du vieux Denys pour ce mariage, le Tyran irrité, fit mettre en priſon cette femme de Leptines chargée de fers, & chaſſa de Sicile Philiſtus, qui ſe retira chez quelques-uns de ſes amis dans la Ville d'Adria. Et il ſemble que ce fut là que ſe trouvant de grand loiſir, [23] il compoſa la plus grande partie de ſon Hiſtoire; car il ne revint pas du vivant du vieux Denys. Ce ne fut qu'après ſa mort que l'envie, que les autres Courtiſans conçurent contre Dion, le fit rappeller, comme un homme très-propre à leur deſſein & le plus affectionné à la Tyrannie.

Caractere de Philiſtus.

En

23. *Il compoſa la plus grande partie de ſon Hiſtoire.*] Ce Philiſtus n'étoit pas ſeulement homme de guerre, c'étoit un grand Hiſtorien. Il avoit fait l'Hiſtoire d'Egypte en XII. livres, celle de Sicile en onze, & celle de Denys le Tyran en ſix. Ciceron lui donne de grands éloges, juſqu'à dire qu'il étoit preſque un petit Thucydide, *pene puſillus Thucydides*, pour faire entendre qu'il l'imitoit, & qu'il en approchoit. Il eſt vrai qu'il n'avoit pû attraper tou-

En effet il ne fut pas plûtôt de retour qu'il embraſſa hautement le parti du Tyran. En même *temps* tous les autres Courtiſans adreſſent à *Denys* des plaintes contre Dion, l'accuſant qu'il avoit eu des conferences avec Theodote & Heraclide pour chercher avec eux les moyens de détruire la Tyrannie. Et il paroît veritablement que Dion eſperoit que dès que Platon ſeroit arrivé, il adouciroit & détremperoit par ſon moyen ce qu'il y avoit de trop dur & de trop deſpotique dans la domination de Denys, & qu'il feroit de ce Prince un Gouverneur reglé & moderé qui commanderoit ſelon les regles de l'harmonie la plus parfaite. Que ſi le Tyran reſiſtoit, & ne ſe laiſſoit pas adoucir & amollir par ſes *préceptes*, il étoit reſolu de le chaſſer & de *remettre le gouvernement* entre les mains des Syracuſains, non qu'il aimât ni qu'il approuvât la Democratie, mais il la trouvoit encore *beaucoup* meilleure que la Tyrannie pour ceux qui ne pouvoient parvenir à établir une bonne Ariſtocratie.

Vuës de Dion, en faiſant appeller Platon.

Democratie beaucoup meilleure que la Tyrannie, mais inferieure à l'Ariſtocratie.

Les affaires étoient en cet état, quand Platon arriva en Sicile. Il y fut reçu avec des careſſes infinies & avec les plus grands honneurs, *car à la* deſcente de ſa Galere il trouva un des chars du Prince attelé & paré magnifiquement, [24] & le Tyran offrit un ſacrifice

Reception que Denys fit à Platon.

toute la grandeur du ſtyle de Thucydide, mais il réparoit ce deſavantage par une plus grande clarté. Son vice le plus marqué, c'étoit d'être zelé partiſan de la Tyrannie, & ce vice eſt grand.

24. *Et le Tyran offrit un ſacrifice, comme pour un très-grand bonheur qui étoit arrivé à ſes Etats.*] Il ne ſe trompoit pas, l'arrivée de Platon étoit pour lui & pour ſes Etats le plus grand de tous les bonheurs, s'il avoit ſû en

ce comme pour un très-grand bonheur qui étoit arrivé à ſes Etats. Ce n'étoit plus que ſageſſe & pudeur dans les feſtins, que modeſtie dans les ameublemens du Palais, & que patience & douceur du côté du Tyran dans toutes ſes audiences. Tout cela faiſoit concevoir aux Peuples des eſperances merveilleuſes d'un prompt changement. Toute la Cour ſe portoit ardemment à l'étude des Lettres & de la Philoſophie, & toutes les ſalles du Palais comme autant d'écoles de Geometrie, étoient pleines de la pouſſiere dont les Geometres ſe ſervent pour tracer leurs figures, ſi grande étoit la foule de ceux qui s'entretenoient de ces Sciences & qui en faiſoient des demonſtrations.

Changemens admirables que l'arrivée de Platon fit d'abord à la Cour de Denys.

Peu de jours après échut le temps d'un ſacrifice ſolemnel que l'on faiſoit tous les ans dans le Palais pour la proſperité du Prince. Là le Heraut ayant prononcé à haute voix ſelon la coûtume cette priere, *qu'il plût aux Dieux de maintenir long-temps la Tyrannie & de conſerver le Tyran*, Denys, qui étoit tout proche, lui dit tout haut, *Ne ceſſeras-tu point de me maudire ?* Ce mot affligea extrêmement Philiſtus & ſon parti, qui jugerent bien que le temps & une longue habitude rendroient invincible & inſurmontable le pouvoir de Platon ſur l'eſprit de Denys, puiſqu'un commerce de ſi peu de jours avoit déja entierement changé

Sacrifice qui ſe faiſoit tous les ans dans le Palais pour la proſperité du Prince.

Ce que le commerce de Platon avoit fait ſur l'eſprit de Denys en très peu de jours.

en profiter. L'arrivée d'un homme très-ſage eſt une felicité publique pour tout un Royaume. Mais malheureuſement cette felicité eſt rare.

25. *En perſuadant à ce Prince de caſſer les dix mille étrangers qui compoſoient ſa garde.*] Les conſeils que Platon donnoit à Denys, étoient très-bons pour un Roi qui auroit voulu être veritablement Roi, c'eſt-à-dire gouver-

changé l'esprit de ce jeune Prince.

Ce ne fut donc plus séparément ni en secret, mais tous ensemble & à découvert, qu'ils se mirent à calomnier Dion, disant que c'étoit une chose toute visible qu'il se servoit de l'éloquence de Platon pour enchanter & pour ensorceler Denys, afin que ce Prince venant à quitter & à abandonner volontairement le trône, il s'en saisît & y établît les enfans d'Aristomaque, qui étoient ses neveux. Il y en avoit qui publioient hautement qu'ils étoient très-fâchés de voir que les Atheniens étant venus autrefois en Sicile avec de grandes forces & par terre & par mer, y étoient tous peris avant que de pouvoir prendre Syracuse, & qu'aujourd'hui avec un seul Sophiste ils vinssent à bout de détruire la Tyrannie de Denys [25] en persuadant à ce Prince de casser les dix mille étrangers qui composoient sa garde, de se défaire des quatre cens Galeres qu'il tenoit toûjours armées, de congedier les dix mille hommes de cheval, & de reformer la plus grande partie de son Infanterie, [26] pour aller chercher dans l'Academie un prétendu souverain bien, qu'on n'expliquoit point, & de se rendre heureux en idée par l'étude de la Geometrie, en abandonnant à Dion & à ses neveux une felicité réelle & solide, qui consiste dans la domination, dans les richesses, dans le luxe, & dans les plaisirs.

Les ennemis de la vertu traitent de Sophistes les veritables sages.

Sages conseils que Platon donnoit à Denys.

Langage ordinaire des ennemis de la sagesse.

Tous

vernet avec justice, mais ils étoient très-pernicieux pour un Tyran.

26. *Pour aller chercher dans l'Academie un prétendu souverain bien, qu'on n'expliquoit point.*] C'est ainsi que parlent encore aujourd'hui tous les vicieux & les ignorans qui se moquent de la sagesse, & qui n'estiment que les faux biens.

Tous ces discours produisirent d'abord dans l'esprit de Denys de violens soupçons contre Dion; des soupçons il passa à la colere, & cette colere aboutit enfin à une rupture d'éclat.

Sur ces entrefaites on apporta secretement à Denys des Lettres que Dion écrivoit aux Ambassadeurs de Carthage, dans lesquelles il leur mandoit que *quand ils voudroient traiter de paix avec Denys, ils ne fissent point leurs conferences qu'il n'y fût present, parce qu'il leur aideroit à faire leur Traité plus ferme & plus solide.* Denys lut ces Lettres à Philistus, & ayant consulté avec lui sur ce qu'il devoit faire, comme le rapporte Timée, il leurra Dion d'une feinte reconciliation, le mena seul au dessous de la Citadelle sur le bord de la mer, lui montra ses Lettres, & l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier, mais il refusa de l'entendre, & sur l'heure même il le fit monter sur un brigantin dans l'état où il étoit, & ordonna aux matelots de le mener sur les côtes d'Italie & de l'y laisser.

Lettre que Dion écrivoit aux Carthaginois.

Denys fait embarquer Dion, sans lui donner un moment pour se préparer.

Cette action de Denys ne fut pas plûtôt divulguée, que tout le monde la trouva pleine d'injustice, & de cruauté. D'abord tout le Palais du Tyran fut en deuil à cause des femmes, & toute la Ville de Syracuse commença à lever la tête, dans l'esperance de voir bientôt naître de grandes nouveautés & des changemens considerables du tumulte qu'exciteroit cette disgrace de Dion, & de la défiance qu'elle jetteroit dans l'esprit de tous les Peuples.

Denys, voyant les esprits dans cette disposition,

sition, & en craignant les suites, consola & calma lui-même ses amis & les femmes de son Palais, leur disant qu'il n'avoit point exilé Dion, mais qu'il l'avoit seulement obligé à s'absenter, de peur que s'il fût demeuré, son opiniâtreté outrée ne l'eût enfin forcé à se porter contre lui à des extrémités plus grandes. En même temps il donna aux parens de Dion deux vaisseaux, afin qu'ils y chargeassent toutes ses richesses, & toute sa maison, & qu'ils l'allassent trouver dans le Peloponese. Car Dion avoit des richesses immenses, un train, des meubles, & un équipage presque de Tyran; ses amis ramassèrent tout & le lui porterent en Grece. Les femmes du Palais & ses amis particuliers y ajoûterent des presens très-considerables, de sorte que par ses richesses & par sa magnificence Dion brilla beaucoup parmi les Grecs, & que cet éclat & cette magnificence d'un banni firent juger quelles devoient être les richesses & la puissance du Tyran.

Denys tâche de justifier son action.

Denys renvoye à Dion tous ses effets, & toute sa maison.

Dès que Dion fut parti, Denys fit changer de logement à Platon, & le logea dans la Citadelle, en apparence pour lui faire honneur, & en effet pour s'assûrer de sa personne, afin qu'il n'allât pas joindre Dion, & lui servir de témoin des injustices qu'il lui avoit faites.

Denys fait changer de logement à Platon, & le loge dans la Citadelle.

Denys à force de voir & de hanter tous les jours Platon, comme une bête sauvage qui s'accoûtume & s'apprivoise enfin avec les hommes, s'accoûtuma si bien à sa conversation & à ses discours, & en fut si charmé, qu'il conçut pour lui un amour tyrannique, voulant à toute force que Platon n'aimât que lui,

Passion violente & tyrannique de Denys pour Platon.

fectation, d'arrogance, ni de diſſolution, mais au contraire faiſant paroître en tout beaucoup de modeſtie, de temperance, de vertu, & de force, & une grande connoiſſance des Lettres & de la Philoſophie, ce qui le fit aimer & eſtimer de tout le monde, & lui attira de la plûpart des Villes des honneurs très-conſiderables & des Decrets très-glorieux, jusques-là que les Lacedemoniens le declarerent Spartiate, ſans ſe mettre en peine de la colere de Denys, quoiqu'alors actuellement il leur donnât un ſecours très-utile dans la guerre qu'ils avoient contre les Thebains.

Il attire l'eſtime de tout le monde, & eſt comblé d'honneurs.

Il eſt fait Citoyen de Sparte, par les Lacedemoniens.

On rapporte qu'un jour Ptojodorus de Megare pria Dion très-inſtamment de lui faire l'honneur de le venir voir dans ſa maiſon. Il paroît que ce Ptojodorus étoit un des plus riches & des plus puiſſans de la Ville. Dion y alla. En arrivant il trouva beaucoup de peuple aſſemblé devant la porte, & une ſi grande quantité de gens qui y alloient pour affaires, que cette foule & ces divers embarras empêchoient qu'on ne pût entrer, ni l'aborder. Alors Dion s'adreſſant à ceux qui l'accompagnoient & qui ſe fâchoient & murmuroient de ce qu'on les faiſoit attendre, leur dit, *Pourquoi nous plaindre de cet homme, pourquoi nous fâcher ? ne faiſions-nous pas la même choſe à Syracuſe ?* Denys devenant de jour en jour plus jaloux de Dion, & craignant la bienveillance & l'eſtime qu'il s'étoit acquiſes des Grecs, ceſſa de lui envoyer les revenus de ſes ter-

Ptojodorus un des puiſſans Citoyens de Megare.

Dans tous les Etats, la foule aux portes des Grands, & de ceux qui gouvernent.

Injuſtice de Denys envers Dion.

28. *Car c'étoit par l'entremiſe de Platon qu'ils avoient fait connoiſſance & contracté le droit d'hospitalité avec Denys.*] C'eſt ce que Platon dit dans ſa VII Lettre, *car avant que de*

terres, & les fit regir par ſes propres Receveurs. Et pour combattre & détruire la mauvaiſe reputation, que le traitement qu'il avoit fait à *Platon* lui donnoit parmi les Philoſophes, *il aſſembla* grand nombre de ceux qui paſſoient pour les plus ſavans, & il tenoit dans ſon Palais des Aſſemblées où par une folle ambition il s'efforçoit de les ſurpaſſer tous en ſavoir & en éloquence, mais il lui arrivoit neceſſairement de ſe ſervir fort mal des diſcours de Platon qu'il avoit fort mal entendus. Cela ralluma en lui un violent deſir de le revoir, & il s'accuſa lui-même d'avoir mal profité de ſa preſence, & de n'avoir pas écouté jusqu'au bout ſes belles & admirables leçons. Et comme un Tyran, toûjours exceſſif & furieux dans ſes deſirs & changeant de goût & de paſſions avec *autant de rapidité* que de violence, tout d'un coup il ſe ſentit ſaiſi d'une impatience démeſurée de le ravoir. Pour y réuſſir il employa toutes ſortes de moyens, jusqu'à obliger Archytas & les autres Philoſophes Pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvoit venir en toute ſûreté & à être caution qu'on lui tiendroit toutes les paroles qu'on lui avoit données, [28] car c'étoit par l'entremiſe de Platon qu'ils avoient *fait connoiſſance* & contracté le droit d'hoſpitalité avec Denys.

Denys tient dans ſon Palais des aſſemblées de Philoſophes.

Tyrans toûjours exceſſifs & furieux dans leurs deſirs.

C'eſt ce que Platon dit en propres termes dans ſa VII Lettre.

Ces Philoſophes Archidemus à Platon, & Denys fit partir en même temps de ſon côté deux Galeres à trois rangs de rames avec pluſieurs de ſes amis, pour

Denys envoye à Platon deux Galeres à trois rangs de rames.

de partir j'avois fait faire connoiſſance à Archytas & aux autres Philoſophes de Tarente avec ce Prince & contracter enſemble le droit d'hoſpitalité. ξενίαν καὶ φιλίαν ποιήσας, &c.

pour obtenir de lui par leurs prieres ce qu'il desiroit ; il lui écrivit aussi des Lettres de sa main, où il lui declaroit clairement & nettement *que s'il ne se laissoit persuader de venir en Sicile, Dion ne devoit rien attendre de lui, au lieu que s'il venoit, il n'y avoit rien qu'il ne fît en sa faveur.*

Platon rapporte cette Lettre encore dans sa VII Lettre.

Dion reçut par la même voye plusieurs Lettres & plusieurs sollicitations de sa femme & de sa sœur, qui le pressoient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voyage, qu'il satisfît l'impatience de Denys, & qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en user mal à son égard. C'est ainsi que Platon lui-même raconte qu'il vint pour la troisiéme fois dans les ports de Sicile,

Pour affronter encor la terrible Charybde.

Son arrivée donna à Denys une joye qu'on ne peut exprimer, & remplit d'esperance la Sicile, qui par ses vœux, & par toutes ses actions aidoit autant qu'elle pouvoit à faire en sorte que Platon vainquît Philistus, & que la Philosophie triomphât de la tyrannie.

Tou-

29. *Pour affronter encor la terrible Charybde.*] C'est un vers du XII. Livre de l'Odyssée.

Οφρ' ἔτι τὴν ὀλοὴν ἀναμετρήσαιμι Χάρυβδιν,

Mot à mot,

Pour côtoyer encor la terrible Charybde.

Et c'est ainsi que Platon a cité ce vers dans sa VII. Lettre. Plutarque y a changé un mot, & au lieu de ἀναμετρήσαιμι, il a mis ἐξελθοιμεν, parce qu'il parle à la troisiéme personne. On demande donc d'où vient ce

Toutes les femmes du Palais s'empreſſerent à bien recevoir Platon, & Denys lui donna une marque de confiance qu'il ne donnoit à aucun de ſes meilleurs amis, il le laiſſoit approcher de lui ſans le faire fouiller. Ariſtippe de Cyrene ſe trouva pluſieurs fois preſent lorſque Denys offroit de grands preſens à Platon, & que Platon les refuſoit, ſur quoi il dit ce bon mot: *Denys eſt liberal en toute ſûreté, car à nous, qui demandons beaucoup, il donne peu, & il donne beaucoup à Platon parce qu'il ne prend rien.*

Grande marque de confiance que Denys donnoit à Platon.

Bon mot d'Ariſtippe ſur la liberalité de Denys.

Après les premieres careſſes Platon voulut commencer à parler des affaires de Dion; mais Denys uſa d'abord de remiſe. Enſuite ce ne furent que plaintes & que brouilleries, qui n'éclatoient point au dehors. Denys avoit grand ſoin de les cacher, s'efforçant par toutes ſortes d'autres honneurs, & par toutes les attentions & les complaiſances poſſibles de le détourner de l'amitié qu'il avoit pour Dion.

Dans les commencemens Platon ne lui reprochoit point ſa perfidie & ſes menſonges, mais il les ſupportoit & faiſoit ſemblant de ne les pas appercevoir. Comme ils en étoient en ces

ce mot ἐξολοθρεύσειν, qui a fait de la peine aux Interpretes. Je ſuis perſuadé que Plutarque l'a mis pour faire entendre que ce troiſiéme voyage de Platon en Sicile fut la cauſe de la ruïne du Tyran, ou plûtôt pour dire que Platon alla pour la troiſiéme fois combattre & tâcher d'exterminer dans Denys la Charybde, c'eſt-à-dire, le monſtre, le Tyran, en le faiſant devenir un Roi plein de bonté & de juſtice. Et ce ſens-là ſemble determiné par la ſuite, *pour faire en ſorte que la Philoſophie triomphât de la Tyrannie.* Ce ſens me paroît fort beau; je dois pourtant avertir que dans un Mſ. on lit ἐκμετρήσειν. Ce qui eſt plus ſelon le texte d'Homere.

ces termes & qu'ils penſoient que perſonne n'avoit penetré leur ſecret, Helicon de Cyſique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y auroit un tel jour une éclipſe de Soleil. Cette éclipſe étant arrivée comme il l'avoit dit, & à l'heure marquée, Denys eut tant d'admiration pour lui qu'il lui donna un talent. Ariſtippe, badinant ſur cela avec les autres Philoſophes, dit qu'*il avoit auſſi quelque choſe à prédire de fort incroyable & de fort extraordinaire.* Les Philoſophes l'ayant preſſé de le dire, *Je vous prédis*, leur dit-il, *qu'avant qu'il ſoit peu, Denys & Platon, qui vous paroiſſent ſi bien enſemble, ſeront ennemis.*

Helicon de Cyſique prédit une éclipſe de Soleil.

[a] Mille écus.

Ariſtippe predit que Denys & Platon ſeront bien-tôt ennemis.

Enfin Denys las de ſe contraindre, fit vendre toutes les terres & tous les effets de Dion & en retint l'argent. En même temps il fit quitter à Platon l'appartement des Jardins, & le logea hors du Château au milieu de ſes Gardes, qui le haïſſoient de longue main, & qui cherchoient à le tuer, parce qu'il conſeilloit à Denys de renoncer à la Tyrannie, & de les caſſer pour vivre ſans autre garde que l'amour de ſes Peuples.

Denys ôte à Platon ſon logement, & le fait loger hors du Palais, au milieu de ſes Gardes.

Archytas n'eut pas plûtôt appris le grand danger où étoit Platon, qu'il envoya promptement des Ambaſſadeurs & une Galere à trente rames pour redemander Platon à Denys, & pour le faire ſouvenir qu'il n'étoit venu à Syracuſe que ſur ſa caution & ſur celle de tous les Philoſophes Pythagoriciens, qui lui avoient répondu qu'il pouvoit venir ſans rien craindre.

Archytas envoye des Ambaſſadeurs à Denys, pour redemander Platon.

Denys, pour ſe laver du reproche de haïr Platon & d'être en colere contre lui, n'oublia rien pour le bien traiter, il lui fit de grands feſtins,

festins, & le combla de caresses. Comme il fut sur le point de s'embarquer, il lui dit, *N'est-il pas vrai, Platon, que tu vas bien dire du mal de nous quand tu seras à l'Académie avec tes Philosophes ? A Dieu ne plaise*, lui répondit Platon, *que nous manquions assez de bons propos à l'Académie pour y faire mention de vous.* Et voilà comme Platon fut renvoyé. Cependant ce que Platon écrit lui-même ne s'accorde pas entierement avec cette tradition.

Réponse hardie de Platon à Denys.

Dion fut fort offensé de ce procedé, & peu de temps après ayant appris les traitemens que le Tyran avoit faits à sa femme, il se declara hautement son ennemi. Platon en donna avis à Denys par ses Lettres, qui étoient conçuës en termes enveloppés & couverts. Et *voici comment*; Après que Dion eut été chassé, *Denys* en renvoyant Platon, le chargea de savoir secretement de Dion s'il seroit fâché que sa femme se mariât à un autre; car *il couroit* un bruit, soit veritable ou inventé par ses ennemis, qu'il n'étoit pas fort content de son mariage, & que sa femme & lui ne vivoient pas trop bien ensemble, & n'étoient pas fort unis.

Dion se declare hautement ennemi de Denys.

Après son second voyage en Sicile.

Platon étant arrivé à Athenes & ayant rendu compte à *Dion* de tout ce qui s'étoit passé, il écrivit au Tyran une Lettre où tout étoit clair & intelligible à tout le monde, mais où l'article seul qui regardoit le mariage, ne pouvoit être entendu que de lui, car il lui mandoit *qu'il avoit parlé à Dion de cette affaire secrete, & qu'il lui avoit paru évidemment qu'il seroit très-irrité contre lui s'il l'entreprenoit.* Et comme il y avoit encore alors quel-

Lettre de Platon à Denys.

que eſperance de reconciliation, Denys ne fit rien de nouveau contre ſa ſœur, & permit qu'elle demeurât avec ſon fils qu'elle avoit eu de Dion. Mais après que toute eſperance de raccommodement fut perdue, & que Platon eut été renvoyé cette troiſiéme fois avec tout le mécontentement poſſible, alors Denys ne gardant plus de meſures, maria ſa ſœur Arete, femme de Dion, à un de ſes amis, nommé Timocrate, n'imitant point en cela la douceur & la bonté de ſon pere; car le vieux Denys avoit un beau-frere, nommé Polyxenus, qui avoit épouſé ſa ſœur Theſta. Ce Polyxenus devint l'ennemi declaré de Denys, & pour ne pas tomber entre les mains du Tyran, il s'enfuit de Sicile. Denys fit venir ſa ſœur chez lui, & lui fit de grandes plaintes de ce qu'ayant ſu la fuite que ſon mari meditoit, elle ne l'en avoit pas averti. Elle lui répondit ſans s'étonner, & ſans marquer la moindre crainte, *Vous ai-je donc paru une femme ſi lâche & d'un cœur ſi bas, que ſi j'avois ſu la fuite de mon mari, je n'euſſe pas fait tous mes efforts pour en être la compagne & pour partager ſa fortune? Mais je ne l'ai pas ſue, car je me ſerois trouvé bien plus heureuſe d'être appellée par-tout la femme de Polyxenus banni, que d'être appellée ici la ſœur du Tyran.*

Denys marie ſa ſœur, femme de Dion, à Timocrate.

Polyxenus avoit épouſé Theſta, ſœur du vieux Denys.

Généreuſe réponſe de Theſta, à ſon frere le vieux Denys.

Theſta ayant fait cette réponſe avec une liberté pleine de courage, on dit que le Tyran même fut rempli d'admiration, & tous les Syracuſains furent ſi charmés de la vertu de cette femme qu'après que la Tyrannie fut détruite, ils lui conſerverent pendant ſa vie les mêmes honneurs, le même équipage, & le même train de Reine qu'elle avoit auparavant, & qu'a-

Généroſité des Syracuſains pour Theſta.

qu'après ſa mort tout le Peuple accompagna ſon corps au tombeau & honora ſes funerailles. Voilà une digreſſion qui ne m'a pas paru inutile.

Pour revenir à notre ſujet, dès ce moment *Dion* ſe prépara à faire la guerre à Denys, Platon tâchant toûjours de l'en détourner par le reſpect qu'il avoit pour l'hoſpitalité avec laquelle Denys l'avoit reçu dans ſon Palais, & auſſi à cauſe de l'âge avancé de Dion. Mais Pſeuſippe & tous ſes autres amis ſe joignant à Dion, l'exhortoient continuellement à aller affranchir la Sicile qui lui tendoit les bras, & qui le recevroit avec une extrême joye, car pendant le ſejour que Platon fit à Syracuſe, Pſeuſippe, ayant frequenté plus que lui les hommes de la Ville, avoit penetré leurs veritables ſentimens. Au commencement les habitans craignoient de ſe découvrir à lui & de lui parler avec franchiſe, parce qu'ils ſoupçonnoient que c'étoit un artifice du Tyran pour les ſonder. Mais le temps les détrompa, & enfin ils eurent en lui une entiere confiance. Ce n'étoit qu'un cri de tout le monde qui preſſoit & conjuroit Dion de venir, qu'il ne ſe mît point en peine de ce qu'il n'avoit ni vaiſſeaux, ni Infanterie, ni Cavalerie, qu'il montât ſeulement ſur le premier vaiſſeau marchand qu'il trouveroit, & qu'il vînt prêter ſa perſonne & ſon nom aux Syracuſains contre Denys.

Platon cherche de détourner Dion de faire la guerre à Denys.

Soupçon que les Syracuſains avoient eu d'abord contre Pſeuſippe.

Tous les Syracuſains preſſent Dion de venir, même ſeul.

Pſeuſippe ayant donc appris à Dion ces nouvelles, il fut fort encouragé, & commença à lever en ſecret des troupes étrangeres par perſonnes interpoſées pour mieux cacher ſon deſſein. Mais un grand nombre d'hommes con-

Dion leve ſecretement des troupes étrangeres.

ſiderables & qui étoient à la tête des affaires & pluſieurs Philoſophes ſe joignirent à lui ; entre autres Eudemus de Cypre, ſur la mort duquel Ariſtote compoſa ſon Dialogue de l'Ame, & Timonides de Leucade, & ils attirerent dans ſon parti [30] Miltas de Theſſalie, qui étoit grand Devin, & qui avoit étudié avec lui dans l'Ecole de l'Académie. De tous ceux que le Tyran avoit bannis, & qui n'étoient pas moins de mille, [31] il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnerent à cette expedition, tous les autres l'abandonnerent ſaiſis de crainte.

Eudemus de Cypre. Ce Dialogue eſt perdu.

Timonides de Leucade.

Miltas de Theſſalie, grand Devin.

[32] Le rendez-vous fut dans l'Iſle de Zacynthe, où les troupes s'aſſemblerent au nombre de près de huit cens hommes, mais tous éprouvés dans de grandes occaſions, tous merveilleuſement exercés & robuſtes, tous d'une audace

Zacynthe, le rendez-vous des troupes de Dion.

Le petit nombre de ſes troupes.

30. *Miltas de Theſſalie, qui étoit grand Devin.*] Un Devin jouoit un grand roſle dans les grandes entrepriſes. Auſſi n'y avoit-il preſque point d'expedition où il n'y en eût quelqu'un. C'étoit un membre neceſſaire & dont on ſavoit fort bien s'aider pour mener les eſprits ; ce Miltas ne ſera pas inutile.

31. *Il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnerent à cette expedition*] Choſe aſſez rare. Mais rien ne marque mieux combien la crainte du Tyran avoit rempli de frayeur tous les courages. Et cela va encore plus paroître par le découragement du reſte des troupes quand elles apprennent qu'on les mene contre Denys.

32. *Le rendez-vous fut dans l'Iſle de Zacynthe, où les troupes s'aſſemblerent au nombre de près de huit cens hommes.*] Voici un évenement bien extraordinaire, & je ne ſai ſi l'Hiſtoire en fournit des exemples, qu'un homme avec huit cens hommes & deux vaiſſeaux de charge aille attaquer à main armée une puiſſance auſſi redoutable que celle de Denys. Je rapporterai ſur cela une reflexion de Diodore, qui me paroît très-inſtructive pour les Princes & pour tous ceux qui gouvernent des Etats : *Qui auroit jamais*

dace & d'une experience au deſſus des plus braves & des plus aguerris, & enfin très-capables d'enflammer le courage des troupes que Dion eſperoit de trouver en Sicile, & de les porter à combattre avec la derniere valeur.

Quand il fut queſtion de partir, & que ces troupes entendirent que cet armement étoit pour aller contre la Sicile & contre Denys, ils furent tous très-conſternés, & ſe repentirent de s'être engagés dans une entrepriſe ſi temeraire. Ils regardoient Dion comme un homme qui par un emportement très-furieux, par une demence outrée, & faute de meilleure eſperance, ſe jettoit tête baiſſée dans des partis très-deſeſperés, & ils ſe mirent dans une veritable colere contre leurs Capitaines, & contre ceux qui les avoient enrollés, de ce qu'ils

Découragement de ces troupes, quand on leur dit qu'on les menoit contre Denys.

jamais cru, dit-il dans le XVI. liv. *qu'un homme avec deux vaiſſeaux de charge fût venu à bout d'un Prince qui avoit quatre cens navires de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, une auſſi grande proviſion d'armes & de bled, & autant de richeſſes qu'il en falloit pour entretenir largement & pour ſoudoyer des troupes ſi nombreuſes ? Qui outre cela habitoit la plus grande des Villes de Grece, & avoit des ports, des arſenaux & des citadelles imprenables, qui de plus étoit fortifié par un grand nombre d'alliés très-puiſſans ? La cauſe des grands ſuccès de Dion fut premierement ſa magnanimité & ſon courage, & l'affection de ceux à qui il devoit procurer la liberté. Mais la principale cauſe ce fut la lâcheté du Tyran & la haine que ſes Sujets avoient pour lui, car toutes ces choſes concourant enſemble dans le même temps, menerent contre toute apparence à une heureuſe fin ces grandes actions qu'on a de la peine à croire.* Quelqu'un croira-t-il après cela que la force & la puiſſance ſont des chaînes de diamant pour lier un Empire, comme le vieux Denys s'en étoit flatté ? Les veritables chaînes de diamant pour les Empires ce ſont la bonté, l'humanité, la juſtice des Princes & l'amour des Sujets.

Dion les rassure.

qu'ils ne leur avoient pas déclaré d'abord quelle étoit la guerre qu'ils vouloient faire. Mais après que Dion dans un long discours leur eut expliqué les endroits foibles de la Tyrannie, & qu'il leur eut fait entendre qu'il ne les menoit pas là comme Soldats, mais comme Officiers pour les mettre à la tête de tous les Syracusains & de tous les Peuples de Sicile préparés à la revolte depuis long-temps, & qu'après Dion, Alcimene, qui étoit le premier des Grecs en noblesse & en reputation, & qui marchoit lui-même à cette guerre, leur eut parlé pour guerir ce découragement, ils se rendirent & ne demanderent qu'à partir.

On étoit alors dans le cœur de l'Eté; [33] les vents doux, appellés Etesies, regnoient sur la mer, & la Lune étoit dans son plein. Dion ayant préparé un sacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, se mit à la tête de ses troupes armées de pied en cap, & marcha ainsi en procession vers le Temple. Après le sacrifice il leur fit un grand festin dans le parc des lices de Zacynthe. Là tous ses Soldats furent étonnés de voir la quantité de vaisselle d'or & d'argent, de tables & autres meubles, qui surpassoient infiniment la somptuosité & la magnificence d'un particulier, & ils pensoient en eux-mêmes qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'un

Dion fait un sacrifice magnifique à Apollon.

La richesse & la magnificence de Dion servent à persuader & à rassurer ses troupes.

33. *Les vents doux, appellés Etesies, regnoient.*] Les Etesies étoient des vents reglés qui venoient toutes les années en certaine saison. Selon Strabon c'étoit tantôt le vent de Nord, & tantôt le vent d'Est, car après l'avoir appellé *Eurus* dans le troisiéme livre, il l'appelle Borée dans le XVII. Ici c'est certainement le vent d'Est, *Eurus subsolanus*, puisqu'il porte Dion de l'Isle de Zacynthe au promontoire de Pachyne.

34. *Mais quant aux abeilles qui parurent sur les vaisseaux & dans*

qu'un homme, déja avancé en âge & maître de ces grandes richeſſes, allât ſe jetter dans des affaires ſi hazardeuſes ſans des eſperances bien fondées, & ſans être bien aſſuré que ſes amis de *Sicile* lui fourniroient tous les moyens neceſſaires pour réuſſir.

Mais à la fin du repas après les libations & les prieres ſolemnelles, tout à coup la Lune vint à s'éclipſer. Cela ne ſurprit nullement Dion, inſtruit de la route que le Soleil & la Lune font ſous la Ligne appellée Ecliptique, & qui ſavoit que l'ombre qui tombe ſur le corps de la Lune, n'eſt que l'effet du corps de la Terre qui ſe trouve alors entre elle & le Soleil, & qui intercepte ſa lumiere. Mais ſes Soldats troublés & effrayés par leur ignorance, avoient beſoin de quelque conſolation. C'eſt pourquoi *Miltas le Devin*, ſe levant au milieu d'eux, leur ordonna d'avoir bon courage & de s'attendre au plus heureux ſuccès, car la Divinité leur promettoit une éclipſe de tout ce qu'il y avoit alors de plus éclatant; *Or*, leur dit-il, *il n'y a rien de plus éclatant que la Tyrannie de Denys, & vous en allez éteindre tout l'éclat dès que vous ſerez arrivez en Sicile.* Voilà l'explication que Miltas donna de l'éclipſe à haute voix au milieu de l'Aſſemblée. Mais quant aux abeilles qui parurent ſur les

Eclipſe de Lune.

Dion étoit inſtruit des cauſes des éclipſes.

Explication ingenieuſe que Miltas, le Devin, donne de ce que préſageoit l'eclipſe.

& dont un eſſaim alla ſe poſer ſur la poupe de celui de Dion.] C'eſt une choſe aſſez ſinguliere & bien remarquable, un eſſaim d'abeilles qui venoit à paroître tout d'un coup, étoit regardé comme un très-mauvais augure. Cette ſuperſtition ne regnoit pas ſeulement parmi les Grecs, elle regnoit auſſi parmi les Romains, comme nous le voyons dans Ciceron, qui dans ſon Oraiſon *de Haruſpicum reſponſis*, écrit: *ſi examen apum indis in ſignum veniſſet, haruſpices accirendos ex Etruria putaremus. Videmus univerſi*

repente

les vaiſſeaux & dont un eſſaim alla ſe poſer ſur la pouppe de celui de Dion, il ne parla qu'en particulier à lui & à ſes amis, [35] & leur dit qu'il craignoit que ſes actions, qui certainement ſeroient grandes & glorieuſes, ne fuſſent de peu de durée, & qu'après avoir jetté un grand éclat, elles ne vinſſent promptement à ſe faner & à ſe flêtrir.

Prudence de Miltas.

Abeilles de mauvais augure.

On dit que les Dieux envoyerent auſſi à Denys des ſignes & des prodiges. Un aigle enleva à un de ſes Gardes ſa pique, & l'ayant portée fort haut en l'air, il la laiſſa tomber dans la mer. Les eaux de la mer, qui baigne les murailles de la Citadelle, furent douces pendant un jour entier, & cela parut à tous ceux qui en burent. Il lui nâquit des cochons qui n'avoient point d'oreilles. Les Devins conſultés ſur cela répondirent que c'étoit une marque de revolte, & de deſobéiſſance, car les Sujets n'auront plus d'oreille pour les ordres du Tyran. Quant à la douceur des eaux de la mer, ils dirent que c'étoit un ſigne que les temps triſtes & fâcheux alloient ſe changer en temps heureux & agreables pour les Syracuſains. Et ſur l'aigle qui enleva la pique, ils dirent que l'aigle eſt le ſerviteur fidelle de Jupiter, & que la pique eſt la marque de la domina-

Signes que les Dieux envoyent auſſi à Denys.

Pique enlevée en l'air par un aigle.

Les eaux de la mer devenuës douces pendant tout un jour.

Cochons nez ſans oreilles.

Explication ingenieuſe que les Devins donnent de ces ſignes.

repente examina tanta ſervorum immiſſa in Populum Rom. ſeptum atque incluſum, & non commovemur? Atque in aperto ſortaſſe examine nos ex Etruſcorum ſcriptis haruſpices ut a ſervitio caveremus monerent, &c. „ Si un eſſaim d'abeilles „ étoit venu tout d'un coup dans la ſcene pendant que „ nous celébrons les Jeux, nous croirions qu'il faudroit „ faire venir d'Etrurie les Haruſpices. Aujourd'hui nous „ voyons tous de nos propres yeux tant d'eſſaims d'eſ„ claves fondre ſur le Peuple Romain clos & couvert „ dans ſon theatre, & nous n'en ſommes point émus à

„ Peu-

mination & de la puiſſance, & par conſequent que le plus grand & le Maître des Dieux méditoit la ruïne & la deſtruction de la Tyrannie. Voilà ce que rapporte Theopompe.

Embarquement de Dion au port de Zacynthe

Les Soldats de Dion s'embarquerent ſur deux vaiſſeaux de charge. Ils étoient ſuivis d'un troiſiéme vaiſſeau, qui n'étoit pas fort grand, & de deux barques à trente rames. Outre les armes dont ils étoient couverts, Dion porta encore deux mille boucliers, grande quantité de piques, de javelines, & de toutes ſortes de traits, & il avoit fait de grandes proviſions de vivres, afin qu'ils ne manquaſſent de rien pendant qu'*ils* ſeroient en mer, car il falloit que pendant toute leur navigation ils fuſſent à la merci de la mer & des vents, parce qu'*ils craignoient* d'approcher de la terre, & qu'*ils étoient* avertis que Philiſtus à l'ancre ſur les côtes de la Pouille les attendoit au paſſage.

Dion arrive de Zacynthe, au Cap de Pachyne, en treize jours.

Ils navigerent douze jours par un vent doux & frais, & le treiziéme jour ils arriverent à Pachyne, qui eſt un Cap de Sicile. Dès qu'ils y eurent touché, le Pilote cria qu'on deſcendît promptement à terre, parce que s'ils s'éloignoient de la côte & qu'ils abandonnaſſent ce Cap, *ils* courroient riſque d'être balottés plu-

„ Peut-être que ſur cet eſſaim d'abeilles ces Haruſpices, „ après avoir conſulté leurs livres Toſcans, nous avertiſſoient de nous garder de l'eſclavage, *&c.*" Voyez la Vie de Brutus.

35. *Et leur dit qu'il craignoit que ſes actions, qui certainement ſeroient grandes & glorieuſes, ne fuſſent de peu de durée.*] Pourquoi les abeilles prédiſent-elles des actions d'un grand éclat, mais de peu de durée ? Eſt-ce parce qu'*elles* ſe nourriſſent de fleurs, & que les fleurs ſont l'emblême de ce qu'il y a de plus agreable & de plus paſſager ?

pluſieurs jours & pluſieurs nuits ſur la haute mer, [36] en attendant le vent de midi dans la ſaiſon de l'Eté où ils étoient. Mais Dion, qui craignoit de faire ſa deſcente ſi près des ennemis, & qui aimoit mieux aborder plus loin, doubla le Cap de Pachyne; il ne l'eut pas plûtôt paſſé que voilà un vent de nord qui excite une furieuſe tourmente, & éloigne ſes vaiſſeaux de la Sicile. En même temps les éclairs & les tonnerres crevant les nuës, car c'étoit alors le lever de l'Arcture, verſent du Ciel une tempête affreuſe & une pluye ſi violente que les Matelots étonnés ne reconnoiſſent plus leur route. Comme ils ne ſavent où le vent les porte, ils s'apperçoivent tout à coup que leurs vaiſſeaux pouſſés par les flots, vont donner vis-à-vis de la côte Orientale d'Afrique contre l'Iſle de Cercine à l'endroit où elle eſt la plus dangereuſe à cauſe des pointes & des rochers dont elle eſt bordée. Comme il s'en falloit encore fort peu qu'ils ne fuſſent jettés & briſés contre ces rochers, ils firent de ſi grands efforts avec leurs perches qu'enfin après des peines infinies ils éloignerent de là leurs vaiſſeaux, & voguerent ainſi ſans tenir de route juſqu'à ce que la tempête fût appaiſée. Alors ayant rencontré un petit bâtiment ils apprirent qu'ils étoient à un endroit appellé les Têtes de la grande Syrte. Comme ils perdoient entierement courage à cauſe de la bonace qui ſurvint, & pendant laquelle ils étoient dans une agitation continuelle ſans pouvoir avan-

Dion bat'u d'une furieuſe tempête.

Le lever de l'Arcture vers le commencement de Septembre.

Il eſt trois jours orageux.

Entre Cyrene & Tripoli.

36. *En attendant le vent de midi dans la ſaiſon de l'Eté où ils étoient.*] Car il vient de dire que les Eteſies régnoient alors, & c'étoient ces vents-là qui les avoient portés au Cap

avancer, tout d'un coup la côte leur envoya quelques ſouffles d'un vent de midi lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & ce changement leur parut ſi extraordinaire qu'ils oſoient à peine le croire en le ſentant. Ce vent augmentant peu à peu & prenant de la force, ils déployerent toutes leurs voiles, & après avoir fait leurs prieres aux Dieux, ils éloignerent les côtes d'Afrique & cinglerent vers la haute mer pour gagner la Sicile. Ils coururent ainſi quatre jours fort legerement, & le cinquiéme ils entrerent dans le Port de Minoa, petite Ville de Sicile & de la domination des Carthaginois.

C'étoit le ſeul vent qui pouvoit les porter en Sicile.

Dion arrive de la grande Syrte à la côte de Sicile le cinquiéme jour. Ville ſur la côte meridionale de Sicile.

Il arriva par hazard que le Commandant, nommé Synalus, Carthaginois, ſe trouva alors dans ſa place. Il étoit ami particulier & hôte de Dion. Mais comme il ignoroit que ce fût lui & que ce fuſſent ſes vaiſſeaux, il ſe mit en devoir d'empêcher ſes Soldats de deſcendre. Ils deſcendirent pourtant avec leurs armes, mais ſans tuer perſonne, car Dion le leur avoit défendu à cauſe de l'amitié qu'il avoit contractée avec le Commandant Carthaginois; mais les troupes de la Garniſon ayant pris la fuite, ils les ſuivirent de ſi près qu'ils entrerent avec eux pêle-mêle dans la place & s'en rendirent maîtres.

Diodore l'appelle Pyralus.

Dion ſe rend maître de Minoa, & la rend au Gouverneur Carthaginois.

Quand les deux Commandans ſe furent entrevus & ſalués, Dion rendit la Ville à Synalus ſans y avoir fait aucun dommage, & Synalus logea & nourrit les Soldats de Dion, & lui

Cap de Pachyne, & s'ils avoient été une fois éloignés de ce Cap, pour regagner la Sicile ils auroient eu beſoin du vent de midi, qu'ils ne pouvoient pas attendre ſi-tôt.

lui aida à faire tous les préparatifs neceſſaires.

Denys abſent de Sicile quand Dion y arriva.

Mais ce qui les encouragea plus que toutes choſes, ce fut que par un cas d'avanture très-ſingulier & très-heureux Denys ſe trouvoit alors abſent, car il n'y avoit que peu de jours qu'il s'étoit embarqué, & qu'avec quatre-vingts vaiſſeaux il avoit pris la route d'Italie. Voilà pourquoi Dion exhortant ſes Soldats à ſe rafraîchir & à ſe délaſſer dans cet endroit, après avoir ſouffert ſi long-temps dans la penible navigation qu'ils avoient faite, ils refuſerent de lui obéir ſe hâtant de ravir l'occaſion, & preſſerent Dion de les mener promptement à Syracuſe.

Dion forcé par ſes Soldats, marche à Syracuſe.

Dion donc laiſſant là toutes les armes qu'il avoit de reſte, & tous ſes bagages, & ayant prié Synalus de les lui envoyer quand il en ſeroit temps, marcha droit à Syracuſe. Dans ſa marche deux cens chevaux d'Agrigente, de ceux qui habitoient le quartier d'Ecnomus, ſe vinrent d'abord joindre à lui. Ceux de la Ville de Gela ſuivirent leur exemple, & le bruit de ſa venuë s'étant promptement répandu dans Syracuſe, Timocrate, qui avoit épouſé la femme de Dion, ſœur de Denys, & à qui le Tyran avoit laiſſé le commandement de tous les amis qui lui reſtoient à Syracuſe, lui envoya en toute diligence un courrier en Italie avec des Lettres qui lui apprenoient l'arrivée de Dion. En attendant ſon retour il veilloit à empêcher & à prevenir les troubles & les mouvemens qui pouvoient s'élever dans la

Timocrate envoye un courrier à Denys en Italie pour lui apprendre l'arrivée de Dion.

37. *Il rencontra un homme de ſa connoiſſance, qui portoit une victime qu'on venoit d'immoler.*] C'étoit un acte de Religion de porter chez ſoi pour ſa famille une partie des vic-

la Ville, où tous les esprits étoient portés à la revolte, mais ils n'osoient encore éclater, & se tenoient en repos à cause de la crainte où ils étoient & de leur défiance reciproque.

Accident bien extraordinaire arrive au courrier de Timocrate.

Cependant il arriva un accident bien extraordinaire au Courrier que Timocrate avoit dépêché, car étant abordé en Italie, & ayant traversé la Ville de Rhege, faisant tout son possible pour arriver promptement à la Ville de Caulonia où étoit Denys, [37] il rencontra un homme de sa connoissance, qui portoit une victime qu'on venoit d'immoler, & après avoir pris une portion des chairs de cette victime, il continua son chemin en toute diligence. Mais quand il eut couru une partie de la nuit, il se trouva si las & si fatigué qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelque moment. Il se coucha donc comme il étoit dans un bois près du chemin; un loup vint attiré par l'odeur, & prenant les chairs de la victime, qui étoient liées à sa valise, il emporta aussi la valise où étoient les Lettres. Le Courrier éveillé, ne trouvant plus son paquet, battit tous les environs pour le chercher, & ne l'ayant point trouvé, il prit le parti de ne pas se presenter devant le Tyran sans ses Lettres, & de s'enfuir si loin qu'on ne pût le déterrer. Denys donc ne put apprendre que tard & par d'autres la guerre qu'il avoit en Sicile.

Ville sur la côte meridionale de Sicile.

Comme Dion s'avançoit vers Syracuse, ceux de Camarine se joignirent à lui dans sa marche, & tous les jours il lui arrivoit grand

victimes qui avoient été immolées, & c'en étoit un de même quand on rencontroit quelcun qui remportoit cette partie du sacrifice d'en prendre aussi une portion.

grand nombre de Syracuſains qui s'étant revoltés, s'étoient retirés à la campagne.

La haute Ville de Syracuſe.

[38] Les Leontins & ceux de la Campanie, qui gardoient le château d'Epipoles avec Timocrate, ſur un faux avis que Dion leur fit donner qu'il alloit tourner ſes armes contre leurs Villes, abandonnerent tout auſſitôt Timocrate pour aller au ſecours de leurs Citoyens. Cette bonne nouvelle ayant été portée à Dion, qui campoit dans un lieu, appellé *Macrai*, il fit prendre les armes à ſes gens la nuit même, & arriva ſur le bord du fleuve d'Anape qui n'eſt qu'à dix ſtades de la Ville. Là il fit halte, offrit un ſacrifice ſur la rive du fleuve, & adreſſa ſes prieres au Soleil levant. En même temps les Devins lui prédirent de la part des Dieux la victoire. Tous ceux qui étoient preſens, voyant Dion couronné d'un chapeau de fleurs qu'il avoit pris à cauſe du ſacrifice, ſe couronnerent auſſi en même temps comme animés par un ſeul & même eſprit. Il n'avoit pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avoient joint dans ſa marche, tous mal armés veritablement, car ils n'avoient pour armes que ce qu'ils avoient pû rencontrer, mais par leur courage & par leur bonne volonté ils ſuppleoient

Ou *Acrai*, lieu près de Syracuſe.

Douze cens cinquante pas.

Dion fait ſes prieres au Soleil levant.

Car le Tyran avoit ôté les armes à tous les habitans.

38. *Les Leontins & ceux de la Campanie.*] Y avoit-il dans la Sicile une Contrée appellée la Campanie? Aucun Auteur n'en a parlé. Faut-il entendre la contrée d'Italie qui porte ce nom? Mais quelle apparence que Dion quittât la Sicile pour aller porter ſes armes dans la Campanie? Je croi ce mot corrompu, & qu'il faut en ſubſtituer un autre à ſa place.

39. *Et enlever ceux qu'on appelloit les* Proſagogides, Rapporteurs, *gens maudits, ennemis des Dieux & des hommes.*] Je ſai bon gré à Plutarque de la note infamante qu'il don-

pleoient au défaut de leurs armes ; de ſorte que dès que Dion eut donné l'ordre de marcher ils ſe mirent à courir de toute leur force avec une extrême joye, & avec de grands cris, s'exhortant les uns les autres à aller recouvrer leur liberté.

De tous les Syracuſains qui étoient reſtés dans la Ville, les plus honnêtes gens & les plus connus, vêtus de belles robes blanches, allerent les recevoir aux portes, & le Peuple alla ſe jetter ſur les amis du Tyran, [39] & enlever ceux qu'on appelloit *Profagogides*, *Rapporteurs*, gens maudits, ennemis des Dieux & des hommes, qui couroient journellement la Ville, & ſe mêlant avec les Citoyens, s'ingeroient dans toutes leurs affaires, & rapportoient au Tyran [40] ce qu'ils avoient dit & ce qu'*ils avoient* penſé. Ceux-là furent les premiers punis, on les aſſomma ſur l'heure à coups de bâton. Timocrate n'ayant pû ſe jetter *dans* la Citadelle, prit un cheval, ſortit de la Ville, & dans ſa fuite il ſema par-tout le trouble & l'effroi, relevant les forces de Dion, & les faiſant beaucoup plus grandes qu'elles n'étoient, afin qu'il ne parût pas avoir abandonné trop legerement la Ville.

Rapporteurs gens maudits, & ennemis des Dieux & des hommes.

Rapporteurs aſſommés à coups de bâtons.

Timocrate abandonne la Ville & s'enfuit.

Dans ce moment Dion parut à la vuë des mu-

donne ici aux rapporteurs en les appellant *gens maudits & ennemis des Dieux & des hommes*. On ne ſauroit rien dire de pis & c'eſt ce qu'ils meritent.

40. *Ce qu'ils avoient dit & ce qu'ils avoient penſé.*] Plutarque pouvoit ajoûter, *& ſouvent ce qu'ils n'avoient ni penſé ni dit.* Ce trait manque au caractere du rapporteur, qui ne rapporte pas ſeulement ce qu'il a entendu, mais ſe plus ſouvent ce qu'il n'a pas entendu, & qu'il a forgé lui-même.

murailles. Il marchoit à la tête de ſes troupes magnifiquement armé, ayant d'un côté ſon frere Megaclès, & de l'autre l'Athenien Callippus, tous deux couronnés de chapeaux de fleurs. Après lui marchoient cent Soldats étrangers très-bien faits, qu'il avoit choiſis pour ſes Gardes, les autres ſuivoient en bel ordre de bataille conduits par leurs Capitaines, & par les Chefs des bandes. Les Syracuſains les voyoient avec une ſatisfaction merveilleuſe, & les recevoient comme une proceſſion ſacrée, que les Dieux mêmes voyoient avec plaiſir, & qui leur ramenoit la Democratie & la Liberté quarante-huit ans après qu'elles avoient été bannies de leur Ville.

Il avoit alors cinquante mille hommes.

La marche de Dion à la tête de ſon Armée, regardée comme une proceſſion ſainte.

Après que Dion fut entré par les portes Menitides, il fit ſonner les trompettes pour appaiſer le tumulte & le bruit, & dès qu'on eut fait ſilence, il fit publier par un Heraut *que Dion & Megaclès, venus pour abolir la Tyrannie, affranchiſſoient les Syracuſains & tous les Peuples de Sicile du joug du Tyran.* Et voulant haranguer lui-même le Peuple, il monta au haut de la Ville le long de la ruë appellée Achradine. Par-tout où il paſſoit les Syracuſains avoient dreſſé des deux côtés de la ruë des tables & des coupes, & préparé des victimes, & à meſure qu'il paſſoit devant leurs mai-

Publication que Dion fait faire par un Heraut.

41. *Et lui adreſſoient leurs vœux & leurs prieres comme à un Dieu.*] Que l'on compare l'état où ſe trouvoit Dion dans cette grande journée, je ne dis pas avec celui où ſe trouvoit alors Denys, dépoſſedé & vaincu, mais avec celui où il ſe trouvoit dans ſa plus grande puiſſance & lorſque tout plioit ſous lui, & l'on verra la difference infinie qu'il y a entre un Tyran & un Prince bienfaiſant & juſte.

maiſons, ils jettoient ſur lui toutes ſortes de fruits & de fleurs, [41] & lui adreſſoient leurs vœux & leurs prieres comme à un Dieu.

Dion dans ſa marche eſt adoré & invoqué comme un Dieu.

Au pied de la Citadelle & au deſſous du lieu appellé Pentapyle, [42] il y avoit une Horloge ſolaire fort élevée que Denys avoit fait bâtir. Dion y monta, harangua de là le Peuple répandu tout autour, & l'exhorta à faire tous ſes efforts pour recouvrer & pour conſerver ſa liberté. Les Syracuſains, ravis de l'entendre & voulant lui marquer leur reconnoiſſance & leur affection, l'élurent lui & ſon frere Capitaines Généraux avec une autorité ſouveraine, & de leur conſentement & à leur priere même ils leur joignirent vingt des Citoyens les plus conſiderables, dont la moitié étoit de ceux qui ayant été chaſſés par le Tyran, étoient revenus avec Dion.

Cadran au Soleil à Syracuſe.

Dion & ſon frere élus Capitaines généraux par les Syracuſains.

D'abord ſur ce que Dion en haranguant le Peuple avoit mis ſous ſes pieds le magnifique bâtiment que Denys avoit élevé & dont il avoit orné la Ville, cela parut aux Devins un ſigne très-éclatant & d'un heureux préſage; mais auſſi comme cet édifice étoit une Horloge ſolaire, & que c'étoit ſur cette Horloge qu'il avoit été nommé Général des Syracuſains, ces mêmes Devins craignoient que ces grandes actions n'éprouvaſſent promptement quel-

Superſtition de ces Devins.

42. *Il y avoit une Horloge ſolaire fort élevée que Denys avoit fait bâtir.*] C'étoit une Tour où il y avoit un cadran au Soleil. Les Pheniciens furent les premiers qui firent un cadran dans l'Iſle de Syros avant le temps d'Homere. Mais c'étoit un cadran pour les ſolſtices. Trois cens ans après Homere, Pherecyde en fit un pour marquer les heures, & après cela ils furent communs.

quelque changement de fortune, parce que le Soleil n'eſt jamais fixe & qu'il tourne toûjours.

Enſuite Dion ayant pris le Château d'Epipoles, il délivra tous les Citoyens qui y étoient priſonniers & l'environna de bonnes murailles. Sept jours après Denys arriva d'Italie, & entra par mer dans le Château. Le même jour un grand nombre de chariots apporterent à Dion les armes qu'il avoit laiſſées à Synalus, & d'abord il les diſtribua aux Citoyens, qui n'en avoient point. Tous les autres s'armerent & s'équiperent le mieux qu'ils purent, ſe montrant tous pleins d'ardeur & de bonne volonté.

Denys envoye des Ambaſſadeurs à Dion, qui les renvoye au Peuple.

Denys commença par envoyer des Ambaſſadeurs à Dion en particulier pour le tenter. Mais Dion lui ayant déclaré qu'il n'avoit qu'à s'adreſſer aux Syracuſains, comme à un Peuple libre, Denys leur fit faire par ces Ambaſſadeurs des propoſitions très-humaines & très-gracieuſes, leur promettant que les impôts qu'ils payoient, ſeroient extrêmement moderés & reduits, & que pour eux ils ſeroient exempts de tout ſervice, excepté aux guerres qui ſe feroient de leur conſentement & par leur avis.

Propoſitions de ces Ambaſſadeurs.

Les Syracuſains ſe moquerent de ces belles promeſſes, & Dion fit réponſe aux Ambaſſadeurs, *que Denys n'envoyât plus parler à eux qu'il n'eût auparavant dépoſé la Tyrannie, & que quand il l'auroit dépoſée, il lui aideroit à obtenir du Peuple tout ce qui ſeroit juſte & raiſonnable, & qu'il tâcheroit encore de rendre ſa condition plus avantageuſe en tout ce qu'il pourroit, ſe ſouvenant toûjours de l'union qui étoit entre eux.*

Réponſe de Dion à ces Ambaſſadeurs.

De-

Denys fut content de ces offres, & envoya de nouveaux Ambaſſadeurs pour demander qu'on lui députât à la Citadelle quelques Syracuſains, avec leſquels il pût conferer ſur ce qui étoit expedient pour les uns & pour les autres, & regler à l'amiable tous les articles du Traité. On y envoya ceux que Dion choiſit lui-même, & bien-tôt il ſe répandit un bruit de la Citadelle dans toute la Ville, que Denys alloit ſe démettre de la Tyrannie, & qu'il y renonçoit plus pour l'amour de lui-même que pour l'amour de Dion. Mais ce n'étoit qu'une feinte, une tromperie & une ruſe pour ſurprendre les Syracuſains; car les Députés, qu'on lui envoya de la Ville, ne furent pas plûtôt entrés dans la Citadelle qu'il les retint priſonniers, & le lendemain à la pointe du jour, *il fit* boire beaucoup de vin à ſes Soldats étrangers & les envoya attaquer la muraille dont Dion avoit environné la Citadelle.

Denys accepte les conditions que Dion lui offre.

Perfidie de Denys.

Grand combat à la muraille de la Citadelle.

Comme les Syracuſains ne s'attendoient pas à cette attaque, & que de ces Barbares, les uns avec une audace étonnante & un bruit horrible abattoient cette muraille, & les autres l'épée à la main tomboient de furie ſur eux, il n'y en eût pas un qui oſât faire ferme, excepté les Soldats étrangers de Dion. Car ceux-ci n'eurent pas plûtôt entendu le bruit qu'ils volerent au ſecours, quoiqu'ils ne fuſſent pas bien comment s'y prendre, & qu'ils ne puſſent ni donner, ni entendre les ordres, à cauſe des cris & du tumulte des Syracuſains qui fuyoient, & qui en fuyant ſe mêloient avec eux, & mettoient tous leurs rangs en desordre. Dion voyant donc que la parole étoit inutile, &

qu'on ne l'entendoit point, & voulant montrer par l'action ce qu'il falloit faire, ſe jetta le premier tête baiſſée ſur les ennemis. Il y eut autour de lui un combat des plus vifs & des plus terribles ; car il n'étoit pas moins connu des ennemis que des amis. Ces Soldats de Denys fondirent ſur lui tous enſemble avec fureur, & en jettant des cris effroyables. L'âge l'avoit déja rendu un peu peſant pour de ſi grands combats, mais par ſa force & par ſon courage, il ſoûtint vigoureuſement ceux qui ſe jettoient ſur lui, & en tailla en pieces une grande partie. Enfin il fut bleſſé à la main d'un coup de pique. Sa cuiraſſe put à peine reſiſter à tous les autres traits, & à tous les coups de main qu'il reçut à travers ſon bouclier, tout percé de javelines & de piques qui ſe briſerent contre lui avec tant de roideur, qu'enfin il fut porté par terre. Ses Soldats l'enleverent ſur l'heure du milieu des ennemis ; il leur laiſſa Timonide pour les commander, & montant à cheval, il courut par toute la Ville, arrêta la fuite des Syracuſains, & ayant pris les Soldats étrangers, qu'il avoit laiſſés pour garder le quartier de l'Achradine, il les mena tous frais & dispos & bien délibérés contre les Barbares déja fatigués, & rebutés de leur entrepriſe ; ils s'étoient flattés que du premier effort ils emporteroient la Ville d'emblée, & voyant enſuite contre leur eſperance, qu'ils trouvoient en tête des hommes très-vaillants & très-aguerris, ils commencerent à reculer vers la Citadelle. Dès qu'ils eurent lâché le pied, les Grecs les pourſuivirent avec encore plus d'ardeur, & les preſſerent ſi vivement qu'ils furent enfin obligés de ſe

Valeur heroïque de Dion.

Dion porté par terre, & enlevé par ſes Soldats, laiſſe Timonide à ſa place.

Il reparoit à la tête de ſes Soldats étrangers.

ſe renfermer dans leurs murailles, après n'avoir tué que ſoixante-quatorze hommes de Dion, & avoir perdu de leurs gens un très-grand nombre.

Glorieuſe victoire de Dion.

Cette victoire fut éclatante & glorieuſe. Les Syracuſains pour couronner la valeur de ces Soldats étrangers, leur donnerent à chacun cent mines, & ces Soldats honorerent Dion d'une couronne d'or. En même temps il vint de la part de Denys des Herauts, qui portoient à Dion des Lettres des femmes de ſa maiſon, & de quelques autres. Il y en avoit une avec cette adreſſe, *A mon Pere*, qui paroiſſoit être d'Hipparinus. C'étoit le nom du fils de Dion, quoique Timée aſſure qu'il s'appelloit Areteus, du nom de ſa mere Arete; *mais* ſur cela il eſt plus ſûr d'en croire *Timonide*, qui étoit ami & compagnon d'armes de Dion. Toutes les autres Lettres furent luës en preſence des Syracuſains. Elles ne contenoient que des prieres & des ſupplications de ces femmes. Quand on vint à celle qu'on croyoit d'Hipparinus, les Syracuſains, par reſpect pour Dion, ne vouloient pas qu'elle fût décachetée & luë publiquement, mais Dion s'y opiniâtra, l'ouvrit & la lut. Il ſe trouva qu'elle étoit de Denys lui-même. Les paroles s'adreſſoient à Dion, & la ſubſtance étoit pour les Syracuſains; car elle étoit tournée en forme de priere & de juſtification, mais dans le fond c'étoit une calomnie adroite contre Dion pour le rendre ſuſpect; car il le faiſoit ſouvenir de tout ce qu'il avoit fait autrefois avec tant d'ardeur & de zèle pour l'établiſſement de la Tyrannie. Cela étoit accompagné de menaces terribles con-

Cinq mille livres.

Dion honoré d'une couronne d'or par ſes Soldats.

Denys envoye des Herauts à Dion avec des Lettres des femmes de ſa maiſon.

Lettre de Denys ſous le nom d'Hipparinus.

Artifice de Denys pour rendre Dion ſuſpect.

tre les perſonnes qui lui devoient être les plus cheres, contre ſa ſœur, ſa femme & ſon fils. Et ces menaces dégeneroient à la fin en ſupplications très-baſſes, mêlées de grandes lamentations. Ce qui piqua davantage Dion, c'eſt qu'il le conjuroit de ne pas abolir la Tyrannie, de la garder pour lui, & de ne pas remettre en liberté des hommes qui le haïſſoient, & qui ſe ſouvenoient des maux qu'il leur avoit faits, mais de les aſſujettir, & de donner par-là à ſes amis & à ſes parens une ſûreté entiere.

Ces Lettres ayant été luës tout haut devant toute l'Aſſemblée, les Syracuſains, au lieu d'admirer & de reverer, comme cela étoit juſte, l'impaſſibilité & la grandeur d'ame de Dion, qui pour la juſtice, l'honnêteté & la vertu reſiſtoit aux plus grandes liaiſons de la Nature, & faiſoit taire le ſang, tirerent de là des prétextes de ſoupçons & de craintes, s'imaginant que Dion ſe trouvoit dans une neceſſité presque indiſpenſable d'épargner le Tyran, & commencerent à jetter les yeux ſur d'autres Chefs pour les conduire.

Soupçons injuſtes des Syracuſains contre Dion.

Cette ardeur pour le changement augmenta encore quand ils ſurent qu'Heraclide revenoit. Cet Heraclide étoit un des bannis, homme de guerre & fort connu dans les troupes par les commandemens conſiderables qu'il avoit eus ſous les Tyrans, mais d'ailleurs homme peu ferme dans ſes reſolutions, inconſtant & leger en tout, & auquel on pouvoit encore moins ſe fier dans les affaires, où il s'agiſſoit de prééminence & d'honneurs. Cet Heraclide ayant eu quelque different avec Dion dans le Peloponeſe, reſolut de faire bande

Heraclide, ſon caractere.

de à part, & de marcher avec ſes ſeules forces contre le Tyran.

Etant arrivé à Syracuſe avec ſept Galeres à trois rangs de rames & trois autres vaiſſeaux, il trouva Denys aſſiegé pour la ſeconde fois dans ſon Château, & les Syracuſains, qui avoient la tête levée. D'abord il chercha à ſe gliſſer dans les bonnes graces du Peuple, & naturellement il avoit quelque choſe d'attrayant qui gagnoit la confiance, & qui étoit très-propre à exciter une populace, qui ne demande qu'à être flattée. Il gagna donc & attira à lui très-facilement cette commune, qui haïſſoit déja la gravité de Dion comme une qualité inſupportable & très-mal-propre au Gouvernement, & qui par la licence, la fierté, & l'audace que ſa victoire venoit de lui inſpirer, prétendoit être traitée comme un Etat populaire avant même que d'être devenuë un Peuple libre. En effet courant d'abord de leur chef à une Aſſemblée, ils élurent Heraclide pour leur Amiral. Dion étant ſurvenu, ſe plaignit hautement, & dit que la Charge dont ils venoient de revêtir Heraclide étoit un démembrement de celle qu'ils lui avoient donnée à lui auparavant, & qu'il ne ſeroit donc plus Généraliſſime ſi un autre commandoit ſur mer. Ces remontrances obligerent les Syracuſains malgré eux à ôter à Heraclide la Charge dont ils venoient de l'honorer.

Il cherche à ſe gliſſer dans les bonnes graces du Peuple.

Grauité regardée par le Peuple, comme une qualité inſupportable & très-mal-propre au Gouvernement.

Le Peuple élit de ſon chef Heraclide Amiral.

Sur les plaintes de Dion, les Syracuſains lui ôtent cette Charge.

Au ſortir de l'Aſſemblée Dion manda Heraclide, & après lui avoir fait quelques legeres reprimandes ſur ce que contre l'honnêteté, la juſtice, & le bien public il étoit entré en lice contre lui pour lui diſputer le premier

rang dans un moment ſi dangereux & ſi délicat, qu'un rien étoit capable de tout perdre, il convoqua lui-même une Aſſemblée, & en preſence du Peuple il nomma Heraclide Amiral, & conſeilla au Peuple de lui donner des Gardes comme il en avoit lui-même. Heraclide en paroles & dans tout ce qui paroiſſoit au dehors, faiſoit la cour à Dion, confeſſoit les obligations qu'il lui avoit, promettoit une éternelle reconnoiſſance, le ſuivoit par-tout en rampant, & executoit ſes ordres; mais ſous main il corrompoit & excitoit le Peuple & tous ceux qui aimoient les nouveautés, & par ſes brigues & par ſes cabales ſecretes, il précipita Dion dans des troubles où il ne ſavoit plus que faire ni que devenir. Car s'il conſentoit que Denys ſortît de la Citadelle par un Traité, d'abord on l'accuſoit de l'épargner & de vouloir le ſauver; & ſi pour ne vouloir pas les fâcher il continuoit le ſiege ſans faire aucune propoſition d'accommodement, ils ne manquoient pas de lui reprocher qu'il étoit bien-aiſe de faire durer la guerre, afin de commander plus long-tems, & de tenir toûjours ſes Citoyens en reſpect & en crainte.

Généroſité de Dion pour ce même Heraclide.

Troubles où la malice d'Heraclide précipite Dion.

Il y avoit dans la Ville un certain Soſis, homme fort célèbre parmi les Syracuſains par ſa méchanceté, par ſa temerité, & par ſon audace; & qui faiſoit conſiſter le comble de la liberté à pouſſer l'inſolence & la licence juſqu'aux derniers excès.

Soſis, homme célèbre par ſa méchanceté.

Cet homme dreſſant des pieges à Dion, un jour en pleine Aſſemblée du Peuple ſe leva & accabla d'injures les Syracuſains de ce qu'*ils* ne s'appercevoient pas qu'ils ne s'étoient dé-

li-

livrés d'une Tyrannie pleine d'emportement, de temerité, & d'yvreſſe, que pour ſe donner un maître très-ſobre, & très-vigilant. Après ce debut, où il ſe montra l'ennemi declaré de Dion, il ſortit de l'Aſſemblée. Ce qu'il dit en pleine Aſſemblée, pour rendre Dion odieux.

Le lendemain on le vit courir tout nud par la Ville, la tête & le viſage tout couverts de ſang, comme fuyant des gens qui le pourſuivoient. En cet état il ſe jetta au milieu de la Place où le Peuple étoit aſſemblé, ſe mit à crier que c'étoient les Soldats étrangers de Dion qui l'avoient ſi maltraité, & montra ſa tête bleſſée. A ſes cris pluſieurs des habitans s'irriterent & s'éleverent contre Dion, diſant qu'il faiſoit des choſes horribles & tyranniques, d'ôter ainſi aux Citoyens la liberté de parler en leur faiſant craindre les plus grands dangers & la mort même. Artifice dont il ſe ſert pour perdre Dion.

Cependant, quoique cette Aſſemblée fût fort turbulente & fort ſeditieuſe, Dion ne laiſſa pas d'y venir pour ſe juſtifier. Il fit voir que ce Soſis étoit frere d'un des Gardes de Denys, & que c'étoit ce Garde qui par ſes ſollicitations l'avoit porté à faire tous ſes efforts pour jetter le trouble & la diviſion dans la Ville, parce que l'unique voye de ſalut pour Denys, c'étoit la diſſenſion des Citoyens & leur défiance reciproque. En même tems les Chirurgiens appellés pour viſiter la playe de Soſis, trouverent qu'elle n'étoit que ſuperficielle, & que ce n'étoit point l'effet d'un coup violent, car les bleſſures faites avec le tranchant d'une épée, ſont toûjours plus profondes au milieu, au lieu que celle de Soſis étoit legere d'un bout à l'autre, & avoit pluſieurs têtes, ce qui marquoit qu'elle avoit Dion vient à l'Aſſemblée pour ſe juſtifier, & fait voir tout l'artifice de Denys. Rapport des Chirurgiens ſur la bleſſure de Soſis.

été faite à plusieurs reprises par le blessé même que la douleur avoit obligé de s'arrêter plusieurs fois, & qui avoit continué ensuite jusqu'à ce qu'il se fût mis tout en sang. Ce qui confirma ce rapport des Chirurgiens, c'est que sur l'heure même quelques gens connus apporterent dans l'Assemblée un rasoir, & dirent qu'en marchant par la ruë ils avoient rencontré ce Sosis tout ensanglanté, qui disoit qu'il fuyoit les Soldats de Dion qui venoient de le mettre en cet état; qu'ils s'étoient mis incontinent à poursuivre ces Soldats & qu'ils n'avoient vû personne, mais que sous une roche creuse, d'où il paroissoit que ce Sosis venoit de sortir, ils avoient trouvé ce rasoir.

Ce rapport des Chirurgiens confirmé.

Les affaires de Sosis alloient déja assez mal, mais après qu'à toutes ces preuves il en fut survenu de plus fortes encore, celles de ses propres domestiques, qui déposerent que ce matin-là même avant le jour il étoit sorti de sa maison seul tenant ce rasoir dans sa main, alors tous ceux qui calomnioient Dion se deroberent, & le Peuple ayant condamné Sosis à la mort, remit Dion dans ses bonnes graces. Il ne laissa pas d'avoir toûjours ces Soldats étrangers pour suspects, [43] sur-tout voyant que la plûpart des combats contre le Tyran se donnoient par mer.

Déposition des domestiques de Sosis.

Sosis condamné à mort.

Philistus arrive de la Pouille au secours de Denys avec plusieurs Galeres.

Mais après que Philistus fut arrivé de la Pouille au secours de Denys avec plusieurs Galeres, comme ces Soldats étrangers n'étoient

43. *Sur-tout voyant que la plûpart des combats contre le Tyran se donnoient par mer.*] Car par-là ces Syracusains s'imaginerent que les troupes étrangeres, qui n'étoient plus

roient que des troupes pesamment armées pour les combats de terre, alors le Peuple crut qu'ils ne seroient plus d'aucun service pour cette guerre, & qu'ils seroient entierement sous sa dépendance, parce qu'ils étoient eux des troupes de mer, & les plus forts comme maîtres de la Flotte. Une chose encore augmenta extrêmement leur fierté, ce fut une bataille navale qu'ils gagnerent contre Philistus. Après cette victoire ils s'emporterent contre cet ennemi avec beaucoup de cruauté & de barbarie. Il est vrai qu'Ephorus écrit que ce Philistus, quand il vit sa Galere prise, se tua lui-même. Mais Timonide, qui depuis le commencement jusqu'à la fin se trouva à tous les combats avec Dion, écrivant au Philosophe Pseusippe tout le détail de cette action, rapporte que Philistus fut pris en vie par les Syracusains, sa Galere ayant échoué contre la côte; que d'abord ils lui ôterent la cuirasse, le mirent tout nud, lui firent mille indignités, quoiqu'il fût déja vieux, & qu'après lui avoir coupé la tête, ils livrerent son corps à leurs enfans avec ordre de le traîner le long de l'Achradine, & d'aller le jetter dans les carrieres. Timée, poussant encore plus loin l'indignité, dit que ces enfans, prenant ce cadavre par sa jambe boiteuse, le traînerent par toute la Ville, exposé aux insultes & aux brocards des Syracusains, qui voyoient avec plaisir traîner par sa jambe boiteuse celui qui avoit dit qu'*il ne falloit pas que*

Les Syracusains gagnent une bataille navale contre Philistus.

Traitement indigne fait à Philistus, par les Syracusains.

plus d'aucun service, épieroient l'occasion de se rendre maîtres de la Ville pendant qu'ils seroient engagés dans quelque combat sur mer.

Mot que Philiſtus avoit dit à Denys.

que Denys fût ſi mal aviſé que de s'enfuir de la Tyrannie ſur un cheval fort leger, mais qu'il devoit ſe faire traîner par la jambe plûtôt que de la quitter.

Cependant Philiſtus rapporte ce mot dit à Denys comme le mot d'un autre, & non pas comme le ſien. Mais Timée, prenant pour prétexte, non ſans quelque ombre de juſtice, le zèle & l'empreſſement de Philiſtus pour le maintien de la Tyrannie & ſa fideliré pour le Tyran, a pris plaiſir à remplir ſon Hiſtoire de calomnies contre lui. [44] Peut-être ceux qui ſouffrirent alors de l'injuſtice du Tyran ſont-ils pardonnables de s'être emportés juſqu'à un excès de colere qui leur ôta tout ſentiment de leur affreuſe cruauté. Mais des Hiſtoriens, qui long-temps après viennent à écrire tout ce qu'il a fait & dit, qu'il n'a jamais offenſés & qui doivent toûjours prendre la Raiſon pour guide dans leurs Ecrits, en verité le ſoin même de leur reputation devroit les empêcher de lui reprocher outrageuſement & avec d'indignes railleries des malheurs dans leſquels le plus honnête homme du monde peut être précipité par un revers de Fortune. D'un autre côté Ephorus n'eſt pas non plus fort ſage de faire ces grands éloges de Philiſtus. Car bien qu'il ſoit le plus habile & le plus adroit des Ecrivains pour donner des prétextes honnêtes & de bons motifs aux actions les plus injuſtes,

Prétexte des calomnies dont Timée a rempli ſon Hiſtoire contre Philiſtus.

Belle reflexion de Plutarque ſur le devoir de l'Hiſtorien.

Timée blâmé par Plutarque ſur ſes emportemens contre Philiſtus.

Ephorus blâmé de même ſur les grands éloges qu'il a faits de Philiſtus.

Caractere de l'Hiſtorien Ephorus.

44. *Peut-être ceux qui ſouffrirent alors de l'injuſtice du Tyran ſont-ils pardonnables.*] Cette reflexion de Plutarque eſt très-ſage. Les cruautés exercées contre un ennemi peuvent être pardonnables à ceux qui ont ſouffert de ſon injuſtice. Mais que des Ecrivains, qui viennent long-temps après & qui n'ont rien eu à démêler avec lui, exercent la

tes, & des explications favorables aux mœurs les plus dépravées, & pour trouver des discours ornés de beaux ſentimens & de figures très-pathetiques, cependant quelques efforts qu'il faſſe il ne pourra jamais effacer de ſes *Ecrits* l'idée qu'il donne de lui-même; qu'il a toûjours été le plus grand partiſan de la Tyrannie, & l'homme du monde qui a le plus admiré & recherché la pompe, le luxe, la puiſſance, les richeſſes, & l'alliance des Tyrans. Mais celui qui ne s'attache ni à louer les actions de Philiſtus, ni à lui reprocher ſes malheurs, tient le juſte milieu que l'Hiſtoire demande, & remplit le devoir de l'Hiſtorien. *Le juſte milieu que l'Hiſtoire demande.*

Après la mort de Philiſtus, Denys, envoya offrir à Dion de lui remettre la Citadelle, les armes, & ſes troupes, avec tout l'argent neceſſaire pour les ſoudoyer pendant cinq mois, ſi par un Traité on vouloit lui permettre de ſe retirer en Italie pour y paſſer le reſte de *ſes jours*, & d'y jouir des revenus de la contrée appellée *Gyate*, dans le territoire de Syracuſe, qui étoit très-fertile, très-riche, & d'une grande étenduë, car elle s'étendoit depuis la côte de la mer juſqu'au milieu des terres. Dion rejetta cette offre & fit réponſe qu'il devoit s'adreſſer aux Syracuſains; mais les Syracuſains, qui eſperoient de prendre Denys en vie, chaſſerent les Ambaſſadeurs. *Offres que Denys envoye faire à Dion.* *Reponſe de Dion.*

De-

la même cruauté contre ſa memoire en rempliſſant leurs Ecrits de reproches & de railleries ſouvent très-mal fondées, cela eſt indigne d'un Hiſtorien. Il n'en eſt pas moins indigne, d'en faire de grands éloges par un eſprit de parti. *Il faut* tenir le milieu, ſe ſervir de ſa Raiſon & rendre *juſtice* à tout le monde.

Denys remet la Citadelle à ſon fils Apollocrate, & prend la fuite.

Denys déchu de cette eſperance, remit la Citadelle entre les mains de ſon fils aîné Apollocrate, & ayant obſervé le moment d'un vent favorable, il embarqua ſur ſes vaiſſeaux tout ce qu'il avoit de plus cher & de plus precieux, tant pour les perſonnes que pour les richeſſes, fit voile & déroba ſon départ à Heraclide, Amiral des Syracuſains. Celui-ci ſe voyant fort blâmé & fort tourmenté par ſes Citoyens à cauſe de cette negligence, s'aviſa, pour les appaiſer, de leur détacher un des Orateurs, appellé Hippon, qui étoit ſon coûteau pendant, qui appella le Peuple à un partage des terres, lui diſant que le commencement de la liberté, c'étoit l'égalité, comme la pauvreté étoit le commencement de la ſervitude. Heraclide appuyant de ſon côté tout ce que diſoit Hippon, & excitant une revolte contre Dion, qui s'y oppoſoit, fit tant qu'il porta les Syracuſains à ordonner ce partage, à retrancher la paye à ſes Soldats étrangers, & à créer de nouveaux Capitaines, en ſe délivrant pour une bonne fois de la ſeverité trop dure & trop inſupportable de Dion. Les Syracuſains donc, voulant ſe relever tout d'un coup de la Tyrannie comme d'une maladie très-longue & très-perilleuſe, & ſe gouverner avant le temps comme Peuple libre, ſe tromperent infiniment dans les meſures qu'ils prirent, & éloignerent les bonnes intentions de Dion, [45] qui comme un habile Medecin vouloit encore les contenir dans une diete exacte & ſage.

Heraclide blâmé, comment appaiſe le Peuple.

Hippon Orateur des Syracuſains.

L'égalité, le commencement de la liberté.

La pauvreté, le commencement de la ſervitude.

Les Syracuſains qui commençoient à ſecouer le joug du Tyran, comparés à des convaleſcens.

L'Af-

45. *Qui comme un habile Medecin vouloit les contenir dans une diete exacte & ſage.*] Plutarque compare les Syracuſains, qui, avant que d'être libres, vouloient uſer d'une plei-

L'Assemblée étant donc convoquée pour l'élection des nouveaux Officiers, on étoit alors au milieu de l'Eté, tout d'un coup il survint des tonnerres extraordinaires, & des signes du Ciel les plus sinistres, qui durerent quinze jours sans aucune discontinuation. Ces prodiges étonnerent le Peuple, & le plongerent dans une frayeur religieuse qui l'empêcha d'élire ses Officiers. Mais quelques jours après le temps s'étant rassuré, les Orateurs voulurent profiter de ce calme & faire l'élection. Pendant qu'ils y procedoient, il y eut un bœuf, qui traînoit une charette, & qui, quoiqu'accoûtumé à la foule & au bruit, entra ce jour-là en fureur, on ne sait comment, contre celui qui le conduisoit, & secouant le joug, courut de toute sa force, & entra dans le theatre où il écarta & dissipa tout le Peuple qui se mit à fuir en grand desordre. Au sortir du theatre il courut dans les ruës, sautant, bondissant, & renversant tout ce qu'il trouva sur son passage dans tout le quartier de la Ville que les ennemis occuperent depuis.

Signes du Ciel pendant quinze jours.

Prodige d'un bœuf qui secoüe le joug, entre dans le Theatre & fait de grands desordres.

Les Syracusains se moquant de cette avanture, élurent ving-cinq nouveaux Officiers, du nombre desquels fut Heraclide. En même temps ils envoyerent secretement solliciter les Soldats étrangers d'abandonner Dion, & de se ranger de leur côté, promettant de leur donner part dans le Gouvernement de la Ville comme aux Citoyens naturels. Ces Soldats n'écouterent point ces offres, au contraire met-

Malgré cette avanture les Syracusains élisent ving-cinq nouveaux Officiers. Ils envoyent solliciter les Soldats étrangers d'abandonner Dion.

Fidelité merveilleuse.

pleine & entiere liberté, à des convalescens qui, avant que d'être entierement rétablis, veulent vivre comme dans une santé parfaite, & rien n'est plus juste que cette comparaison.

de ces Soldats étrangers pour Dion.

mettant Dion au milieu d'eux avec une fidelité & une affection dont il y a peu d'exemples, & lui faiſant un rempart de leurs corps, & de leurs armes, ils le menoient hors de la Ville ſans faire le moindre mal à perſonne, mais accablant de grands reproches d'ingratitude & de perfidie tous ceux qu'ils rencontroient ſur leur chemin. Les Syracuſains, qui mepriſoient leur petit nombre, qui prenoient pour une marque de leur crainte de ce qu'ils ne les attaquoient pas les premiers, & qui d'ailleurs ſe voyoient les plus forts, commencerent à les charger, ne doutant point qu'ils ne les défiſſent tous dans la Ville, & qu'ils ne les paſſaſſent tous au fil de l'épée jusqu'au dernier.

Les Syracuſains chargent les Soldats de Dion dans la Ville.

Horrible neceſſité où Dion ſe trouve reduit.

Dion ſe trouvant reduit à cette horrible neceſſité, & expoſé à cette rigueur de la Fortune, qu'il falloit ou combattre contre ſes Citoyens, ou mourir avec ſes troupes, tendoit les mains aux Syracuſains & les prioit le plus affectueuſement qu'il lui étoit poſſible, en leur montrant la Citadelle pleine d'ennemis, qui paroiſſoient ſur les murailles, & qui voyoient tout ce qui ſe paſſoit. Enfin voyant qu'il étoit impoſſible d'arrêter l'impetuoſité de ce Peuple, & que la Ville étoit battuë & agitée par les ſouffles orageux des Orateurs, comme un vaiſſeau eſt agité ſur la vaſte mer par un vent de tempête, il commanda à ſes Soldats de

Menagement de Dion pour ce peuple ingrat.

46. *Ils firent auſſi des largeſſes à ſes Soldats.*] Il y a dans le Grec τὰς ξένας ἀπελάμβανον μισθοῖς. *Ils recueillirent ſes Soldats en leur faiſant, &c.* mais Henri Etienne croyoit qu'il falloit lire ἀπελάμβανον, & j'ai ſuivi cette leçon, d'autant plus que cette façon de parler eſt familiere à Plutarque qui ſe ſert ſouvent du mot ἀπολαμβάνειν pour dire,

de marcher ſerrés ſans faire la moindre charge. Ces Soldats obéirent, ſe contentant de faire bruire leurs armes, & de pouſſer de grands cris, comme s'ils alloient ſe jetter ſur les Syracuſains. Ceux-ci furent ſi effrayés de ce faux-ſemblant, qu'il n'en reſta pas un ſeul & qu'ils s'enfuirent tous par toutes les ruës ſans que perſonne les pourſuivît, car d'abord Dion obligea ſes Soldats à preſſer leur marche & les mena dans les terres des Leontins.

Les Syracuſains prennent la fuite au ſeul bruit des armes des Soldats étrangers.

Les Officiers des Syracuſains, devenus l'objet des brocards & des riſées de toutes les femmes de la Ville, & voulant reparer leur honneur, firent reprendre les armes à leurs troupes, ſe remirent à pourſuivre Dion, & l'ayant atteint au paſſage d'une riviere, ils firent approcher leur Cavalerie pour eſcarmoucher. *Mais quand ils* virent que Dion ne ſupportoit plus leurs inſultes avec ſa douceur ordinaire, & avec cette bonté de pere, qu'ils avoient éprouvée tant de fois, & qu'emporté par la colere, il faiſoit tourner tête à ſes Soldats & les mettoit en bataille, ils eurent peur, & s'abandonnant à une fuite plus honteuſe encore que la premiere, ils regagnerent la Ville avec peu de perte.

Ils ſe remettent à pourſuivre Dion, & prennent encore la fuite.

Les Leontins reçurent Dion avec de grands honneurs. [46] *Ils* firent auſſi des largeſſes à ſes Soldats & les declarerent Citoyens. Peu de jours après, ils envoyerent des Ambaſſadeurs aux

Bon traitement que les Leontins font à Dion & à ſes Soldats.

dire, comme Heſychius l'a expliqué, *δεξιοῦσθαι*, *φιλοφρονεῖσθαι*, *cœna excipere*, *comiter tractare*. C'eſt ainſi qu'il a dit dans la Vie de Ceſar, *Δίωνα ἀπολάμβανον ἱππάρχοις καὶ βασιλεῦσι*; dans celle d'Antoine, *πολλοὺς ἀπολάμβανε φιλοτιμίας τὸν Δίωνα*, & dans celle de Periclès, *δεινομαῖς χρημάτων τοὺς πολλοὺς ἀπολάμβανε*. C'eſt ici la même choſe.

aux Syracusains, leur demander justice pour ces troupes qu'ils avoient si maltraitées, & les Syracusains en envoyerent de leur côté aux Leontins pour accuser Dion.

Les Syracusains & Dion, jugés dans une Assemblée des Leontins.

Tous les Alliés s'étant assemblés dans la Ville des Leontins, la chose mise en déliberation, on donna le tort aux Syracusains, mais ceux-ci ne voulurent pas s'en tenir à ce qui avoit été jugé par les Alliés; car ils étoient déja devenus insolens & superbes, parce qu'ils n'avoient plus personne qui les tînt en bride, & qu'ils ne se servoient que de Commandans, qui étoient eux-mêmes esclaves du Peuple, & qui le craignoient.

On donne le tort aux Syracusains.

Nypsius arrive à Syracuse avec un secours pour le Tyran.

47 Il arriva cependant à Syracuse des Galeres de Denys, qui sous les ordres de Nypsius de Naples apportoient du bled & de l'argent aux assiegés. Il y eut là un grand combat naval, où les Syracusains remporterent la victoire, & prirent quatre Galeres du Tyran. Enflés de cet avantage, ils en abuserent insolemment, & à cause de l'anarchie où ils vivoient, ils tournerent toute leur joye à faire des festins pleins de dissolution, & des assemblées

Il est battu par les Syracusains.

Les Syracusains s'abandonnent à la débauche, & perdent leur ville.

47. *Il arriva cependant à Syracuse des Galeres de Denys, qui sous les ordres de Nypsius de Naples apportoient du bled & de l'argent aux assiegés.*] Diodore raconte ceci d'une maniere plus agréable & plus merveilleuse, car il écrit que Denys envoya à Syracuse Nypsius de Naples, qui étoit un Général plein de prudence & de valeur, & qu'il envoya avec lui des vaisseaux de charge tout remplis de bled & d'autres provisions. La famine étoit alors si grande dans la Citadelle que les Soldats de Denys, après avoir beaucoup souffert, se resolurent enfin à rendre aux Syracusains la Citadelle. Ils envoyerent la nuit faire cette proposition, & ils devoient se rendre le lendemain matin: mais au point du jour, comme ils alloient executer le Traité, Nypsius parut avec ses Galeres, & aborda près d'Arethuse. L'abondance succedant tout

blées folles & licentieuſes, & negligerent ſi abſolument tout ce qui étoit neceſſaire pour leur ſûreté, que lorſqu'ils croyoient être déja maîtres de la Citadelle, ils perdirent leur Ville. Car Nypſius, voyant qu'il n'y avoit rien de ſain dans aucun quartier de la Ville, & que la folie & la débauche regnoient par-tout, que le Peuple depuis le matin juſques bien avant dans la nuit, ne faiſoit que boire, yvrogner & danſer au ſon des flûtes, & que les Officiers ſe divertiſſoient eux-mêmes à ces aſſemblées deſordonnées, ou n'oſoient donner leurs ordres & faire violence à un Peuple échauffé par le vin, il ſe ſervit habilement d'une occaſion ſi favorable. Il alla attaquer la muraille, qui environnoit le Château, & s'en étant rendu maître, & l'ayant abattuë en pluſieurs endroits, il lâcha ſes Soldats dans la Ville qu'il leur abandonna au pillage, leur ordonnant de faire contre tous ceux qu'ils rencontreroient tout ce qu'ils voudroient, ou qu'ils pourroient.

Nypſius profite de ce deſordre.

Il ſe rend maître de la Ville & l'abandonne au pillage.

Les Syracuſains s'apperçurent promptement de la faute qu'ils avoient faite, & du danger où ils étoient, mais ils ne purent y donner ordre & tout d'un coup à la diſette, Nypſius mit à terre ſes troupes, & convoqua une Aſſemblée, & parlant aux Soldats conformément au temps, il les diſpoſa à s'expoſer à toutes ſortes de dangers; ainſi la Citadelle ſur le point d'être livrée, fut ſauvée contre toute eſperance. Pendant ce temps-là les Syracuſains montent à la hâte ſur leurs Galeres, & vont attaquer ces Soldats qui étoient empreſſés à faire leurs proviſions. Il y eut là un grand combat, où les Syracuſains furent vainqueurs. Ils coulerent à fond quelques Galeres, en prirent quelques autres, & pourſuivirent le reſte juſqu'à terre, &c. Tous les mouvemens, qui operent des ſurpriſes, ſont precieux dans l'Hiſtoire, comme dans la Poëſie, & doivent être conſervés avec grand ſoin, car ils font un très grand plaiſir.

& y remedier que fort lentement & avec beaucoup de peine, tant ils étoient étourdis & étonnés, car c'étoit un vrai ſac de Ville: là les hommes étoient égorgés; ici on abattoit les murailles; d'un autre côté on emmenoit les femmes & les enfans, & on les faiſoit entrer dans la Citadelle, malgré leurs larmes & leurs cris, & par-tout les Officiers deſeſperoient d'apporter aucun ordre à leurs affaires, & ne pouvoient ſe ſervir des Citoyens contre les ennemis qui étoient pêle-mêle avec eux dans tous les endroits de la Ville.

Les choſes étant en cet état, & le danger approchant déja du quartier de l'Achradine, [48] le ſeul homme ſur lequel ils puſſent placer leur derniere eſperance & leur derniere reſſource, ils l'avoient tous également dans l'eſprit, mais perſonne n'oſoit le propoſer, ſi grande étoit la honte qu'ils avoient tous de l'ingratitude dont ils avoient payé ſes ſervices, & de la folie qu'ils avoient faite de le chaſſer. Enfin la derniere neceſſité les preſſant, on entendit tout d'un coup une voix qui vint du côté des Alliés, & de la Cavalerie,

Les Syracuſains ſe repentent de leur ingratitude & de leur folie.

48. *Le ſeul homme ſur lequel ils puſſent placer leur derniere eſperance & leur derniere reſſource, ils l'avoient tous également dans l'eſprit.*] Amiot a fait ici une faute très-conſiderable, en diſant du quartier de l'Achradine, ce que Plutarque dit de Dion. Car voici comme il a traduit. *Et approchant deſja le peril du quartier de l'Achradine où l'on n'avoit encore point touché, & ſur lequel ſeul ſe pouvoit plus appuyer l'eſperance de leur reſſource, il n'y avoit celui qui ne ſentiſt bien en ſoi-meſme qu'il falloit rappeller Dion.* Cette traduction eſt également contraire, & aux paroles & au ſens. Aux paroles, en ce que Plutarque a écrit εἰς ὃν, ſur lequel, & non pas εἰς ἣν, comme il auroit écrit s'il avoit parlé de l'Achradine, πρὸς Ἀχραδίνην πλησιάζοντος. εἰς ἣν, &c. & au ſens, en ce que ſi l'Achradine eût été

rie, *qu'il falloit rappeller Dion, & faire venir les troupes du Peloponeſe, qui étoient dans les terres des Leontins.*

Dès que cette voix eut été entenduë, & que quelqu'un eut eu le courage de la lâcher, ce ne fut plus qu'un cri de tous les Syracuſains, qui avec des larmes de joye ſe mirent à prier les Dieux qu'ils vouluſſent le leur ramener, qui témoignoient l'impatience qu'ils avoient de le revoir, & qui rappelloient dans leur mémoire ſa force & ſon courage au milieu des plus grands dangers, où non ſeulement il étoit toûjours intrepide, mais il leur inſpiroit encore ſon intrepidité, & les portoit à aller tête baiſſée à l'ennemi ſans aucune crainte. Ils lui envoyerent donc ſur l'heure même de la part des Alliés Archonides & Teleſides, & de la part de la Cavalerie, cinq hommes de ſon corps avec Hellanicus à leur tête. Ces Députés coururent tout le jour ſur leurs chevaux à bride abbattuë, & firent tant de diligence qu'ils arriverent à la Ville des Leontins à l'entrée de la nuit. [49] Ils mettent pied à terre, & ſe jettant d'abord aux pieds de Dion tout baignés de larmes,

Tous les Syracuſains crient qu'il faut rappeller Dion.

Ils envoyent des Députés à Dion pour le prier de revenir.

été capable de fonder leur derniere eſperance & leur derniere reſſource, les affaires des Syracuſains n'étoient donc pas encore déplorées, & ils n'avoient pas encore un ſi grand beſoin de Dion.

49. *Ils mettent pied à terre, & ſe jettant d'abord aux pieds de Dion tout baignés de larmes, ils lui expoſent l'extrémité où étoient les Syracuſains.*] Quel moment pour Dion! Ceci reſſemble parfaitement à l'Ambaſſade qu'Agamemnon & les autres Princes envoyent à Achille, pour tâcher de fléchir ſa colere, & de le porter à venir ſecourir les Grecs réduits à l'extrémité. La verité juſtifie ici par l'*Hiſtoire* ce qu'Homere étale dans ſa fable de plus touchant. L'*Hiſtoire* même va plus loin, comme on va le voir dans la ſuite.

mes, ils lui exposent l'extrémité où sont les Syracusains. Déja quelques Leontins & plusieurs Soldats du Peloponese, qui les avoient vû arriver, s'étoient amassés autour de Dion, & à voir leur empressement & leur posture humiliée, ils se doutoient bien qu'il étoit survenu quelque chose de très-extraordinaire & de très-nouveau.

Dès que Dion les eut entendus, il les conduisit à l'Assemblée, qui se forma dans le moment, car tout le Peuple y accourut avec beaucoup de zèle. Les deux principaux Députés Archonides & Hellanicus étant introduits, expliquerent en peu de paroles la grandeur de leurs maux, & conjurerent les troupes étrangeres *de venir promptement secourir les Syracusains, & d'oublier les mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus, attendu que ces pauvres malheureux en portoient une peine bien plus grande que celle que les plus maltraités d'entre eux auroient voulu leur imposer.*

Les deux principaux Députés expliquent dans l'Assemblée la grandeur de leurs maux.

Ces Députés ayant fini, un morne silence regna dans tout le theatre où se tenoit l'Assemblée. Dion se leva, mais dès qu'il eut commencé à parler, un torrent de larmes lui coupa la parole. Les Soldats étrangers lui crioient d'avoir bon courage, & compatissoient à sa douleur. Enfin s'étant un peu remis, il leur parla en ces termes : *Hommes Peloponesiens, & vous, nos Alliés, je vous ai assemblés ici, afin*

Dion veut parler, & il en est empêché quelque temps par ses larmes.

Beau discours de Dion.

70. *Car pour moi, il ne m'est plus permis de délibérer sur ce que je dois faire, puisque Syracuse périt.*] Voilà comme doit parler un homme de bien. Tout son ressentiment doit se taire, quand sa patrie est en péril, & il ne lui est pas même honnête de délibérer. Si cette avanture de Dion

afin que vous déliberiez sur ce qui vous regarde, car pour moi, il ne m'est plus permis de déliberer sur ce que je dois faire, puisque Syracuse perit. Si je ne puis la sauver, je vais me perdre avec elle au milieu de ses feux, & m'ensevelir sous ses ruines. Mais pour vous, si vous êtes resolus de nous secourir encore cette fois, vous qui sommes les plus imprudent & les plus malheureux des hommes, venez relever & sauver la Ville de Syracuse qui est votre ouvrage. Que si les justes sujets de plainte, que vous avez contre les Syracusains, vous portent à les abandonner dans l'état où ils se trouvent, & à les laisser perir, puissiez-vous au moins recevoir des Dieux un digne loyer de la vertu, de la fidelité & de l'affection que vous m'avez ci-devant témoignées, & souvenez-vous toujours de Dion, qui en premier lieu ne vous a point abandonnés quand vous avez été maltraités par ses Citoyens, & qui ensuite n'a pas abandonné ses Citoyens quand ils sont tombés dans l'infortune.

Les Soldats étrangers pressent Dion de les mener au secours de Syracuse.

Il n'avoit pas encore cessé de parler que les Soldats étrangers se leverent avec de grands cris, & le presserent de les mener & de marcher dans le moment au secours de Syracuse. Les Députés des Syracusains, ravis de joye, les saluent, les embrassent, & leur souhaitent à Dion & à eux toutes sortes de biens & de prospérités de la part des Dieux. Quand le tumulte fut appaisé, Dion ordonna à ses troupes d'al-

Dion ordonne à ses troupes de

Dion ressemble à celle d'Achille, les caracteres sont bien differents. Mais Homere a voulu peindre un homme colere, emporté, inexorable, & l'Histoire a offert à Plutarque un homme vertueux que la Philosophie avoit formé, & il le peint par les traits de la vertu la plus sublime.

Ils préparent au départ.

d'aller ſe préparer au départ, & dès qu'elles auroient ſoupé, de ſe rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il étoit reſolu de partir cette même nuit, & d'aller ſecourir Syracuſe.

Cependant à Syracuſe les Capitaines de Denys firent pendant tout le jour le plus de maux qu'ils purent à la Ville, & dès que la nuit fut venuë ils ſe retirerent dans la Citadelle avec perte de quelques-uns de leurs Soldats. Ce petit repit redonna courage & fit revenir la confiance aux Orateurs ſeditieux des Syracuſains, qui ſe flattant que les ennemis ſe tiendroient en repos après ce qu'ils venoient de faire, exhortoient les habitans *à laiſſer là Dion, à ne pas le recevoir s'il venoit à leur ſecours avec ſes troupes étrangeres, & à ne pas leur ceder en vertu & en courage, comme s'ils les reconnoiſſoient plus braves & plus gens de bien, mais de ſauver eux-mêmes & par leurs ſeules forces, leur Ville & leur liberté.*

Inſolence des Orateurs de Syracuſe, & aveuglement du Peuple.

51 Voilà donc d'abord de nouveaux Députés envoyés à Dion de la part des Officiers Généraux pour l'empêcher de venir. Mais en même temps il en partit d'autres de la part de la Cavalerie, de la part des principaux habitans, & de la part de ſes amis pour le preſſer de hâter ſa marche. Cela fut cauſe qu'il ne marcha que lentement & au petit pas. Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïſſoient Dion, ſe ſaiſirent

Nouveaux Députés envoyés à Dion pour l'empêcher de venir.

Autres Députés pour le preſſer de hâter ſa marche.

Ceux qui haïſſoient Dion, ſe ſai-

51. *Voilà donc d'abord de nouveaux Députés envoyés à Dion de la part des Officiers Généraux pour l'empêcher de venir.*] Quel changement de ſcene ! La Poëſie invente-t-elle des ſurpriſes plus imprévuës ? Ce n'eſt pas encore là tout.

52. *Dans ce moment Nypſius fit ſortir de la Citadelle ſes Soldats & plus déterminés & en plus grand nombre.*] Autre chan-

firent des portes de la Ville pour l'empêcher d'y entrer. [12] Dans ce moment Nypſius fit ſortir de la Citadelle ſes Soldats & plus déterminés & en plus grand nombre, qui d'abord acheverent d'abattre la muraille qui les enfermoit, coururent par toute la Ville & la ſaccagerent. C'étoit par-tout un meurtre horrible, non ſeulement des hommes, mais des femmes & des enfans; peu s'amuſoient au pillage, on ne penſoit qu'à tout ruïner, car Denys, deſeſperant de ſes affaires, & haïſſant mortellement les Syracuſains, vouloit comme enterrer la Tyrannie ſous les ruïnes de la Ville. Pour prévenir le ſecours de Dion, ils eurent recours à la plus prompte des deſolations & des ruïnes, qui eſt le feu, brûlant de leurs propres mains avec des torches & des brandons tous les endroits où ils pouvoient atteindre, & lançant ſur les autres des dards enflammés. Les Syracuſains, qui fuyoient pour éviter les flammes, étoient attrapés & égorgés dans les ruës, & ceux qui, pour éviter l'épée meurtriere, ſe retiroient dans les maiſons, en étoient chaſſés par les flammes. Car il y avoit déja beaucoup de maiſons embraſées & qui tomboient ſur les paſſans. Et ce furent ces flammes même qui ouvrirent la Ville à Dion en obligeant les Citoyens à s'accorder pour lui en ouvrir les portes. Dion ne ſe hâtoit pas beaucoup depuis qu'il avoit appris que les ennemis s'étoient ren-

firent des portes de la Ville, pour l'empêcher d'y entrer.

Nypſius ſe rend une ſeconde fois maître de la Ville, & veut la brûler.

Le feu la plus prompte des deſolations.

Horrible état des Syracuſains.

changement. Quelle préparation pour l'entrée de Dion dans Syracuſe, au moment le plus vif! Jamais l'art a-t-il imaginé des ſurpriſes plus variées, & des changemens plus ſubits? Dans le moment qu'on ferme les portes à Dion, c'eſt alors qu'on a le plus beſoin de ſon ſecours, & il va être reçu comme un Dieu.

encore davantage ces Soldats de Dion, & qui rendoit leur marche plus penible, c'étoit le danger des feux, car de quelque côté qu'ils tournaſſent ils marchoient à la lueur des flammes, qui devoroient les maiſons, & il falloit qu'ils paſſaſſent ſur des ruïnes au milieu des feux, qu'ils s'expoſaſſent à être écraſés par de grands pans de muraille, par des planchers & par des toits qui crouloient à demi conſumés par les flammes, & que s'ouvrant un chemin au travers d'une fumée affreuſe mêlée de pouſſiere, ils conſervaſſent leurs rangs.

Grand danger auquel Dion & ſes Soldats étoient expoſés avant que de joindre l'ennemi.

Quand ils eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un très-petit nombre des deux côtés qui purent en venir aux mains à cauſe de la petiteſſe du lieu & de l'inégalité du terrein. Mais enfin les Soldats de Dion encouragés & fortifiés par les cris, & par l'ardeur des Syracuſains, firent de ſi grands efforts, que les Soldats de Nypſius furent forcés. La plûpart ſe ſauverent dans la Citadelle, qui étoit fort proche, & ceux qui demeurerent dehors s'étant diſſipés, furent taillés en pieces par les troupes étrangeres qui les pourſuivirent.

Les Soldats de Dion forcent enfin les troupes de Nypſius.

Le temps ne permit pas que l'on goûtât ſur l'heure le fruit & la joye de cette victoire, ni qu'on fît les réjouïſſances que meritoit un ſi grand exploit, tous les Syracuſains étant allés au ſecours de leurs maiſons, & étant occupés toute la nuit à éteindre le feu qu'ils n'éteignirent qu'avec beaucoup de peine.

Dès

54. *Et d'exterminer du Gouvernement cet eſprit de ſedition & de cabale, qui eſt une maladie veritablement furieuſe, & pire que la Tyrannie.*] Plutarque caracteriſe parfaitement

Dès que le jour fut venu, aucun de tous les autres Orateurs ſeditieux n'oſa reſter dans la Ville, mais ſe condamnant eux-mêmes, ils prirent tous la fuite pour ſe dérober au châtiment qui leur étoit dû. Il n'y eut qu'Heraclide & Theodote, qui vinrent ſe remettre entre les mains de Dion, avouant *qu'ils en avoient très-mal uſé envers lui, & le conjurant d'être meilleur à leur égard, qu'ils ne l'avoient été au ſien; qu'il étoit ſeant & convenable à Dion, qui dans toutes les autres vertus étoit au-deſſus de tous les autres hommes, de ſe montrer encore ſuperieur en magnanimité & en force pour dompter ſa colere, à des ingrats qui venoient ſe confeſſer vaincus par lui en vertu & en courage dans la choſe même qu'ils avoient oſé lui diſputer.* Heraclide & Theodote ayant fait ces ſupplications, les amis de Dion lui conſeilloient de ne pas épargner des hommes ſi méchans & ſi envieux, mais d'abandonner Heraclide aux Soldats, " & d'exterminer du Gouvernement cet eſprit de ſedition & de cabale, qui eſt une maladie veritablement furieuſe, & pire que la Tyrannie. Mais Dion, pour les adoucir, leur diſoit que *les autres Capitaines paſſoient leur vie à s'exercer aux armes, & à apprendre le métier de la guerre; que pour lui il avoit paſſé un fort long temps à l'Académie à apprendre à dompter la colere, l'envie & toute opiniâtreté, & que la marque de la victoire, que l'on a remportée ſur ſes paſſions, ce n'eſt pas d'être doux & affable à ſes amis & aux*

Les Orateurs ſeditieux ſe ſentant coupables prennent la fuite.

Heraclide & Theodote ſe remettent à la diſcretion de Dion.

Diſcours d'Heraclide à Dion.

Eſprit de ſedition & de cabale pire que la Tyrannie.

Ce que Dion dit ici, fait l'éloge de l'Académie.

tement ici l'eſprit de ſedition & de cabale. Certainement il n'y a pas de peſte plus dangereuſe pour les Etats.

Il faut être doux & humain à ſes ennemis.

aux gens de bien, [55] *mais de ſe montrer humain à ceux qui nous ont fait injuſtice, & toujours prêt à leur pardonner. Qu'il ne cherchoit pas tant à paroître ſuperieur à Heraclide en puiſſance & en prudence, qu'en bonté, juſtice, & humanité*, [56] *car c'eſt en cela que conſiſte la ſuperiorité veritable & ſolide. Dans les grands ſuccès de la guerre, ſi on n'a perſonne qui prétende nous en diſputer la gloire, ou la partager avec nous, on a ſûrement la Fortune qui en revendique une partie. Que ſi Heraclide eſt un méchant, un perfide, un envieux, faut-il que Dion ſouille ſa vertu par un emportement de colere? Il eſt vrai que les Loix humaines declarent la vengeance plus juſte & plus permiſe que l'injuſtice que l'on commet le premier.* [57] *Mais ſi on conſulte la Nature, on trouvera qu'elles viennent toutes deux de la même foibleſſe. Et la*

La veritable ſuperiorité conſiſte dans la bonté & l'humanité.

La vengeance vient de foibleſſe comme l'injuſtice.

[55] *Mais de ſe montrer humain à ceux qui nous ont fait injuſtice.*] Et voilà ce que la Philoſophie de Platon enſeigne parfaitement, en faiſant voir qu'il ne faut faire de mal à perſonne, pas même à ceux qui nous en font. On peut voir ſur cela des maximes admirables dans le *Gorgias* & dans le *Criton*.

[56] *Car c'eſt en cela que conſiſte la ſuperiorité veritable & ſolide.*] Il ſeroit à ſouhaiter que ces hommes fiers qui ſe piquent de rendre avec uſure les injures qu'on leur a faites, écoutaſſent cette verité & qu'ils appriſſent que c'eſt dans l'humanité, dans la bonté & dans la juſtice que conſiſte la veritable ſuperiorité. C'eſt ce qu'a reconnu un grand Empereur, (Marc Antonin) car il a dit que c'eſt *dans la bonté que conſiſte la veritable force*.

[57] *Mais ſi on conſulte la Nature, on trouvera qu'elles viennent toutes deux de la même foibleſſe.*] Cette déciſion eſt auſſi vraye que profonde. Il y a autant de foibleſſe à ſe venger d'une injure, qu'à la faire le premier. Et c'eſt la même injuſtice. Auſſi Platon a fait voir que d'introduire dans la vie cette maxime, qu'il eſt permis de ſe venger & de rendre le mal pour le mal, c'eſt bâtir la juſtice ſur des injuſtices entaſſées, & ouvrir une ſource

in-

la méchanceté de l'homme, quelque difficile à déraciner, n'eſt pourtant d'ordinaire ni ſi brutale, ni ſi indomptable [58] *qu'elle ne ſe corrige & ne s'adouciſſe enfin, vaincue par les bienfaits, ſur-tout ſi on l'attaque ſouvent avec des plaiſirs & des graces.*

La méchanceté de l'homme n'eſt pas ſi indomptable. Le moyen de la dompter.

Dion en ſe ſervant de ces raiſonnemens, pardonna à Heraclide & le laiſſa aller. Il ſe remit enſuite à enfermer la Citadelle d'une nouvelle clôture, [59] & ordonna à tous les Syracuſains d'aller couper chacun un pieu & de l'apporter. Et quand la nuit fut venue il fit travailler ſes Soldats, pendant que les Syracuſains repoſoient. De cette maniere il eut environné le Château d'une bonne paliſſade avant qu'on s'en fût apperçu, de ſorte que le lendemain matin, quand on vit la grandeur de l'ouvrage & la promptitude de l'execution, ce fut un ſu-

Dion environne la Citadelle d'une paliſſade.

ſupportable de crimes & d'iniquités. Ce ne ſera plus qu'un débordement d'injures & de vengeances.

58. *Qu'elle ne ſe corrige & ne s'adouciſſe enfin, vaincue par les bienfaits, ſur-tout ſi on l'attaque ſouvent avec des plaiſirs & des graces.*] Ce ſentiment eſt très-beau, mais malheureuſement Dion applique mal ſa maxime en faiſant du bien à Heraclide, car il ne put corriger cette malice invetérée & cet eſprit pervers, qui retomba bientôt dans ſes anciennes pratiques. Mais Dion fit encore plus mal de le faire rentrer dans la ſuite, vaincu par ſes rechutes dans la revolte & la ſédition.

59. *Et ordonna à tous les Syracuſains d'aller couper chacun un pieu.*] Ἔκελευσε τάφρον. Cet endroit a été ſuſpect à quelques Interpretes ſur ce que τάφρος ne ſignifie pas un *pieu*, mais un *foſſé*, & ils liſoient κόψαι, ce qui eſt rendu très-vraiſemblable par le mot qui ſuit, ἐκκόψαντας. Auſſi ſuis-je ſurpris qu'il falloit ſuppléer & corriger le texte, & que Plutarque avoit écrit ἵνα κόψαντας ἕκαστος τάφρον ἐγγὺς κατενεγκάμενος. D'aller couper chacun un pieu & de l'apporter au pied du foſſé.

sujet d'admiration pour tout le monde, autant pour ses ennemis, que pour les Citoyens.

Dion enterré les morts & délivre les prisonniers.

60. Sa palissade achevée, il enterra les morts, délivra les prisonniers qu'on avoit faits, qui n'étoient pas moins de deux mille ; & convoqua une Assemblée. Là Heraclide s'étant avancé, proposa d'élire Dion Généralissime avec autorité souveraine sur Terre & sur Mer. Tous les plus gens de bien & les plus considerables reçurent favorablement cette proposition, & vouloient qu'elle passât, & qu'elle fût autorisée par les voix du Peuple; mais la tourbe des Mariniers & des Artisans, fâchée de voir sortir la Charge d'Amiral des mains d'Heraclide, & persuadée qu'encore qu'il fût peu estimable en toute autre chose, il seroit au moins plus populaire que Dion & plus soûmis aux volontés du Peuple, s'y opposa de tout son pouvoir, & Dion se relâcha en cela pour l'amour d'elle, & remit à Heraclide le commandement général sur mer. Mais il les offensa d'un autre côté très-griévement, car il empêcha le partage qu'ils vouloient faire des terres & des maisons, & cassa & annulla tout ce qui avoit été ordonné sur cette matiere.

Heraclide propose d'élire Dion Generalissime sur terre & sur mer.

Cette proposition est rejettée par les Mariniers, & par les gens de Metier. Leur raison.

Dion remet à Heraclide le commandement sur mer.

Il empêche le partage des terres.

Heraclide recommence ses cabales contre Dion.

De là Heraclide tira un nouveau prétexte de recommencer ses menées & ses cabales ; pendant le sejour qu'il fit à Messine il passoit les jours à pratiquer & à flatter les Matelots & les Soldats qu'il avoit menés avec lui, & à les irriter contre Dion, qu'il accusoit de vouloir usurper la Tyrannie, & cependant il traitoit sous main avec Denys par le moyen d'un Spar-

60. *Sa palissade achevée, il enterra les morts.*] Amiot a fait ici une grande faute en mettant *rachepta*.

Spartiate nommé Pharax. Les plus considérables des Syracusains s'en étant doutés, il y eut dans le camp une sedition qui causa dans Syracuse une si grande disette de vivres que Dion ne savoit que devenir, & qu'il s'entendoit blâmer de tous ses amis d'avoir ainsi fortifié & élevé contre lui-même un homme aussi intraitable & aussi méchant qu'Heraclide, & entierement corrompu par l'envie & par l'ambition.

Pharax Spartiate, ami de Denys.

Sedition du camp qui causa la disette dans Syracuse.

Pharax étoit campé avec un corps de troupes sous la Ville de Neapolis dans les terres d'Agrigente. Dion se mit en campagne à la tête des Syracusains, mais il differoit tous les jours de l'attaquer, attendant une occasion plus favorable. Sur cela Heraclide & ses Matelots se mirent à crier *que Dion ne vouloit point terminer cette guerre par une bataille, mais la faire durer pour commander plus long-temps.* Cela alla si avant qu'il fut forcé de donner la bataille, & il la perdit. Il est vrai que la déroute ne fut pas grande, & que le desordre des troupes de Dion vint plus de leur mesintelligence, que de la valeur de leurs ennemis. Dion se preparoit à en venir à un second combat, & il disposoit & rangeoit déja ses troupes, les animant & les encourageant par ses discours. *Mais* à l'entrée de la nuit on vint l'avertir qu'Heraclide avoit mis à la voile avec toute sa Flotte & qu'il alloit à Syracuse, resolu de s'emparer de la Ville, & de lui en défendre l'entrée.

Dion forcé de donner la bataille, & il est battu.

Sur le moment il choisit dans sa Cavalerie ce qu'il avoit de meilleur & de plus déterminé, & marcha toute la nuit avec tant de diligence que le lendemain sur la troisiéme heure du jour il arriva aux portes de Syracuse,

Vingt-huit Stades.

61. après avoir fait une marche de sept cens stades Heraclide, voyant que tous les efforts, qu'il avoit faits pour le devancer avec sa Flotte, avoient été inutiles, & qu'il étoit demeuré derriere, retourna sur ses pas, & errant çà & là sans tenir de route certaine & sans avoir aucun but, il rencontra par hazard Gesyle le Spartiate qui lui dit qu'il étoit envoyé de Lacedemone pour commander en chef les Siciliens dans cette guerre, comme avoit fait autrefois Gylippe. Heraclide le reçut donc avec beaucoup de joye, & se l'attachant, pour ainsi dire, comme un préservatif contre Dion, il le montra en pompe aux Alliés, & envoya un Heraut à Syracuse porter l'ordre *de recevoir ce Spartiate pour Capitaine Général des Citoyens.* Dion répondit *que Syracuse avoit assez de Généraux, & que si les affaires en demandoient nécessairement un de Sparte, ce seroit lui-même que cela regarderoit, les Spartiates l'ayant honoré du droit de bourgeoisie.*

Gesyle Spartiate se dit envoyé de Lacedemone, pour commander les Siciliens.

Heraclide envoye ordre à Syracuse de recevoir Gesyle pour Général.

Réponse de Dion au Heraut d'Heraclide.

Sur cette réponse Gesyle renonça à la Charge de Général, & ayant fait voile vers Syracuse il alla trouver Dion, & moyenna le raccommodement d'Heraclide avec lui, sous les sermens les plus forts & les assurances les plus grandes qu'Heraclide donna de sa soumission & de son obéissance, sermens auxquels Gesyle intervint, & qu'il scella en jurant lui-même qu'il vengeroit Dion & qu'il puniroit Heraclide, si jamais il lui arrivoit d'attenter contre Dion & de violer la foi jurée.

Gesyle raccommode Heraclide avec Dion.

Dès

61. *Après avoir fait une marche de sept cens stades.*] Sept cens stades font 87500. pas; cela feroit vingt-huit lieues, à vingt-cinq stades par lieue, & quand on mettoit quatre mille pas pour une lieue, ce seroit toûjours près

Dés ce moment les Syracuſains congédierent leurs troupes de mer, car outre qu'ils n'en avoient plus beſoin, c'étoit un grand ſujet de dépenſe & une occaſion continuelle aux Commandans d'exciter des ſéditions. Et ils continuerent le ſiege de la Citadelle en rebâtiſſant la muraille qui avoit été abattuë. Les Syracuſains congédient leurs troupes de mer.

Comme perſonne ne venoit au ſecours des aſſiegés, que le pain commençoit à leur manquer, & que les Soldats devenoient mutins, & n'obſervoient plus de diſcipline, le fils de Denys, deſeſperant de ſes affaires, fit une capitulation avec Dion par laquelle il lui remit la Citadelle avec toutes les armes & toutes les autres proviſions de guerre, prit ſa mere & ſes ſœurs, remplit cinq Galeres de ſes effets & de ſes gens, & alla trouver ſon pere, car Dion lui donnoit tout moyen de ſe retirer en ſûreté. Il n'y eut perſonne dans toute la Ville de Syracuſe qui ne voulût repaître ſes yeux de l'agreable ſpectacle de ce départ, & ſi quelques-uns y manquoient par hazard, les autres ne manquoient pas de les appeller & de les gronder même de ce qu'ils ne venoient pas ſolemniſer un ſi beau jour, & voir le Soleil levant éclairer de ſes rayons la liberté de Syracuſe. Car ſi encore aujourd'hui la fuite de Denys paſſe pour un des plus grands & des plus ſignalés exemples de l'inſtabilité de la Fortune, quelle grande joye ne durent point avoir, & de quels ſentimens de fierté ne durent pas être animés ceux qui le chaſſerent, & qui avec Apollocrate fils de Denys, capitule & remet la Citadelle à Dion. Il s'embarque avec ſa mere & ſes ſœurs, & va trouver ſon pere.

près de vingt-deux lieues. Je laiſſe à juger aux gens de guerre, ſi depuis l'entrée de la nuit juſqu'à neuf heures du matin la Cavalerie peut faire une ſi longue traite.

vec ſi peu de moyens & de forces ruïnerent la plus grande des Tyrannies qui ayent jamais été.

Dion s'avance vers la Citadelle.

Apollocrate ayant fait voile, & Dion marchant pour entrer dans la Citadelle, les femmes qui y étoient, n'eurent pas la patience de l'attendre, elles ſortirent au devant de lui juſqu'aux portes. Ariſtomaque menoit avec elle le fils de Dion; & Arete marchoit après elle fondant en larmes & ne ſachant comment elle devoit ſaluer ſon mari & lui parler après avoir été mariée à un autre. Dion embraſſa d'abord ſa ſœur & enſuite ſon fils. Alors Ariſtomaque lui preſentant Arete, *Dion*, lui dit-elle, *nous avons été toûjours malheureuſes pendant que vous avez été en exil. Mais aujourd'hui que vous êtes revenu & que vous avez vaincu, vous avez ôté de deſſus nous cet opprobre de ſervitude, & vous avez diſſipé nos miſeres & nos triſteſſes, tellement que nous oſons lever les yeux, excepté cette pauvre infortunée toute ſeule, que j'ai eu la douleur, miſerable que je ſuis, de voir marier à un autre pendant votre vie, malgré ſes larmes & ſes ſoupirs. Puis donc que la Fortune vous fait le maître de notre deſtinée, comment prenez-vous cette dure neceſſité où elle a été aſſujettie? Vous ſaluera-t-elle comme ſon oncle? vous embraſſera-t-elle comme ſon mari?* Ariſtomaque ayant ainſi parlé, Dion, le viſage baigné de pleurs, embraſſa tendrement ſa femme, lui remit entre les mains ſon fils, & lui ordonna d'aller dans la maiſon où il habitoit, [62] parce qu'il avoit rendu aux Syracuſains leur Citadelle.

Il rencontre à l'entrée ſa ſœur, ſon fils & ſa femme Arete.

Beau diſcours d'Ariſtomaque à Dion.

Dion eut la modeſtie de ne pas prendre la Citadelle pour ſon habitation.

Après

62. *Parce qu'il avoit rendu aux Syracuſains leur Citadelle.*] Amiot s'eſt fort trompé ici en traduiſant, ayant mis le château en ſa puiſſance.

63. *Pour lui il n'avoit les ſiens attachés que ſur un ſeul petit*

Après ce grand succès il ne voulut point jouïr de sa fortune presente avant que d'avoir rendu graces à ses amis, comblé de presens les Alliés de Syracuse, & distribué sur-tout aux Citoyens, qu'il connoissoit, & aux Soldats étrangers une partie du profit & de l'honneur qu'ils meritoient, portant en cela sa générosité & sa magnanimité au-delà de ses forces & de sa puissance, se traitant d'ailleurs lui-même fort simplement & fort modestement, & se contentant des choses les plus communes, & qui tomboient les premieres sous sa main. Cela le rendoit l'admiration de tout le monde, car on ne pouvoit se lasser d'admirer que lorsque non seulement la Sicile, mais Carthage & la Grece entiere avoient les yeux sur lui, étoient les temoins de ses prosperités, & le regardoient comme celui de tous les Capitaines dont la valeur & la fortune étoient les plus généralement reconnuës & les plus éclatantes, il fût cependant aussi modeste dans ses habits, dans son équipage, & dans sa table, que s'il eût vécu dans l'Académie avec Platon, & non pas avec des gens de guerre, avec des Officiers & des Soldats, qui regardent les débauches, les plaisirs & les voluptés comme des consolations necessaires pour adoucir les fatigues & les travaux qu'ils essuyent, & les dangers auxquels ils sont exposés. Aussi Platon lui écrivoit que *la Terre entiere n'avoit les yeux attachés que sur lui seul.* [63] Pour lui il n'avoit les siens

Magnanimité & générosité de Dion.

Sa simplicité & sa modestie.

Les gens de guerre regardent les plaisirs & les voluptés comme des consolations necessaires à leur état.

petit endroit d'une seule Ville, sur l'Académie.] Avec quel art Plutarque releve la sagesse de Dion. Pendant que toute la Terre a les yeux attachés sur lui, il n'est point touché de cette admiration générale, & n'a les siens attachés

Dion au milieu de la gloire n'avoit les yeux attachés que sur l'Académie.

Les seules choses que les Philosophes Académiciens estiment & admirent.

siens attachés que sur un seul petit endroit d'une seule Ville, sur l'Académie, & il ne reconnoissoit d'autres spectateurs, ni d'autres Juges que ses Philosophes, qui n'admiroient ni ses actions, ni son courage, ni sa victoire, mais qui regardoient seulement s'il useroit avec sagesse & avec moderation de sa fortune, & s'il se montreroit temperant & modeste dans de si grands succès.

Dion ne rabat rien de sa gravité & de sa fierté.

Quant à la gravité & à la fierté dont il étoit dans le commerce, & à l'inflexible severité avec laquelle il traitoit le Peuple, il se piquade n'en rien relâcher, quoique ses affaires demandassent souvent quelque sorte de politesse, de douceur & de grace, & que Platon l'engrondât souvent, & qu'il lui écrivît, comme nous l'avons déja vu, que *la fierté habite avec la solitude.* Mais il paroît que son naturel étoit entierement éloigné des attraits de l'insinuation & de la persuasion, & d'ailleurs il vouloit corriger & ramener les Syracusains gâtés & corrompus par ces sortes de flatteries, car Heraclide se remit encore à flatter & à caresser le Peuple. [64] Premierement, Dion l'ayant envoyé

Platon grondoit souvent Dion de sa fierté.

Solitude compagne inseparable de la fierté.

Heraclide recommence ses pratiques.

envoyé

tachés que sur l'Académie, sur cette école de sagesse & de vertu.

64. *Premierement, Dion l'ayant envoyé appeller au Conseil, il manda qu'il n'iroit point, & qu'étant simple particulier, il se trouveroit à l'Assemblée.*] Par cette réponse Heraclide faisoit sa cour au Peuple. Il refuse d'aller au Conseil, parce que ce Conseil étoit la marque de l'Aristocratie. Et il dit qu'il ira à l'Assemblée, parce que c'étoit la marque de la Democratie, qu'Heraclide vouloit rétablir.

65. *Mais plûtôt, selon Platon, comme une foire & comme un encan de toutes sortes de Gouvernemens, où l'on n'avoit qu'à choisir.*] Le passage de Platon, que Plutarque a en vuë,

envoyé appeller au Conſeil, il manda qu'il n'iroit point, & qu'étant ſimple particulier, il ſe trouveroit à l'Aſſemblée avec ſes Citoyens quand elle ſeroit convoquée. Enſuite il fit un crime à Dion de n'avoir pas raſé la Citadelle, & d'avoir empêché le Peuple, qui vouloit aller ouvrir le tombeau de Denys, en tirer le cadavre, & le jetter dehors, & d'avoir fait venir de Corinthe des gens qui l'aidaſſent de leurs conſeils & qui gouvernaſſent avec lui, dédaignant de ſe ſervir de ſes Citoyens.

Il refuſe d'aller au Conſeil.

Accuſations d'Hereſie de contre Dion.

En effet Dion avoit appellé des Corinthiens, *dans l'eſperance* que par leur ſecours il viendroit plus facilement à bout d'introduire la forme de Gouvernement qu'il avoit imaginée. Car il ſe propoſoit d'empêcher abſolument cette Democratie pure, qu'il regardoit, non comme un Gouvernement, [ef] mais plûtôt, ſelon Platon, comme une foire & comme un encan de toutes ſortes de Gouvernemens, où l'on n'avoit qu'à choiſir, & d'établir un Gouvernement compoſé de celui de Lacedemone & de celui de Crete, tous deux mêlez de la Royauté & de la Democratie, où l'Ariſtocratie

Democratie pure, une foire de Gouvernemens de toute ſorte.

Gouvernemens de Lacedemone & de Crete mêlés de Royauté & de Democratie.

vuë, eſt du VIII. Liv. de la Republ. tom. 2. pag. 557. où ce *Philoſophe* fait voir que dans la pure Democratie chacun vit à ſa guiſe avec une entiere licence. Et comme les femmes & les enfans aiment les habits variés de toutes ſortes de couleurs, il y a auſſi des gens qui trouvent cette ſorte de Gouvernement le plus admirable. C'eſt là qu'il faut chercher une forme de Gouvernement, puiſque celui-là les embraſſe tous. En effet quand on arrive dans un Etat Democratique, on peut choiſir le Gouvernement qui plaît davantage, comme étant arrivé à une foire & à un encan de Gouvernemens. ὥσπερ εἰς, πανηγύρεως πολιτειῶν.

tocratie domineroit toûjours, & décideroit ſur-tout des plus grandes affaires. Et il vóyoit que le Gouvernement des Corinthiens penchoit plus vers l'Oligarchie, & que les affaires principales ne s'y décidoient point par les ſuffrages du Peuple; & comme il prévoyoit qu'Heraclide s'oppoſeroit à ſon deſſein, & qu'il le connoiſſoit d'ailleurs homme turbulent, brouillon, leger & ſeditieux, [66] il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêché de le tuer, & leur permit de le faire. Ils allerent donc dans ſa maiſon où ils le tuerent. Les Syracuſains furent fort affligés de ſa mort, mais comme Dion lui fit des funerailles magnifiques, qu'il ſuivit ſon convoi avec toute ſon Armée, & qu'enſuite il harangua le Peuple, ils s'appaiſerent & lui pardonnerent ce meurtre, perſuadés, qu'il n'étoit pas poſſible que la Ville n'eût été continuellement agitée de troubles & de ſeditions tant qu'Heraclide & Dion auroient gouverné enſemble.

Dion conſent au meurtre d'Heraclide.

Il lui fait des funerailles magnifiques.

Il y avoit un compagnon de Dion, nommé Callippus, qui étoit d'Athenes, & dont Platon aſſure que la connoiſſance que Dion avoit faite avec lui, n'étoit point venuë de l'étude de la Philoſophie, mais qu'elle étoit née du commerce du monde, comme cela eſt aſſez ordinaire, pour s'être rencontré ſouvent avec

Callippus Athenien, comment Dion avoit fait connoiſſance avec lui.

66. *Il lâcha la main à ceux qu'il avoit autrefois empêché de le tuer, & leur permit de le faire.*] Je ſai qu'il y a des Politiques, qui ſur le caractere de cet Heraclide, après tout ce que Dion avoit fait pour lui, & ſur la ſituation où les affaires étoient alors, décideront qu'il étoit permis à Dion de le faire tuer & de ſe délivrer enfin d'un obſtacle éternel au bien qu'il vouloit procurer à Sy-

avec lui au theatre, aux sacrifices, pour avoir été initié sous sa conduite aux Mysteres, & pour avoir été des mêmes plaisirs. Ce Callippus avoit fait la guerre avec lui & avoit acquis beaucoup de reputation par son courage, jusques-là que de tous ses amis il fut le premier qui entra l'épée à la main dans Syracuse couronné d'un chapeau de fleurs, & il s'étoit distingué dans tous les combats où il s'étoit trouvé. Mais la guerre ayant emporté les plus considerables & les plus braves des amis de Dion, & Heraclide ayant été tué, ce Callippus vit que le Peuple de Syracuse manquoit de Chef, & que les Soldats mêmes de Dion jettoient les yeux sur lui pour le mettre à leur tête. Alors devenu le plus scelerat de tous les hommes, & se flattant que la Sicile seroit le prix du meurtre de son hôte & de son ami, & comme quelques-uns l'assurent, ayant encore reçu des ennemis trente talens pour recompense de cette action abominable, il corrompit & aposta contre Dion quelques Soldats étrangers; & voici comment il se prit à ourdir cette trame très-pernicieuse & très-maligne. Tous les jours il alloit rapporter à Dion des choses que les Soldats avoient dites contre lui, soit qu'ils les eussent dites veritablement, ou qu'il les eût inventées lui-même. Par ce moyen il gagna tellement la confiance de

Ce sont les propres termes de Platon dans sa *VII.* Lettre.

Callippus avoit acquis une grande reputation de courage.

Il entreprend de tuer Dion pour se mettre à sa place.

Trente mille écus.

Les moyens qu'il prit pour executer son dessein.

Syracuse; mais je sai aussi que c'est une Politique très-mondaine & très-opposée à la verité, & qu'il n'est jamais permis de tuer sans aucune forme de justice. Il ne faut d'autre Juge sur cette matiere que la conscience même de Dion, que Plutarque va bien-tôt nous representer bourrelée pour ce meurtre.

de Dion, & ſe procura une ſi grande licence qu'il pouvoit aller parler ſecretement à qui il vouloit, & dire en liberté tout ce qu'il lui plaiſoit d'imaginer contre Dion, qui lui en donnoit l'ordre lui-même, afin qu'aucun de ceux qui étoient mal intentionnés & qui avoient pour lui quelque haine ſecrete, ne pût lui être caché. Il arriva de là d'un côté que Callippus connut bien-tôt ceux qui avoient mauvaiſe volonté, & qui conſervoient dans le cœur quelque venin, & qu'il lui fut facile de les amouter; & de l'autre que ſi quelqu'un rejettoit ſes avances, & alloit découvrir à Dion que Callippus avoit voulu le tenter & l'avoit ſollicité contre ſon ſervice, Dion n'en étoit ni ému, ni fâché, dans la penſée que Callippus ne faiſoit en cela qu'exécuter ſes ordres.

Fantôme horrible qui ſe preſente à Dion.

Quand cette trahiſon fut déja toute formée & toute prête à éclater, il ſe preſenta à Dion un grand Fantôme très-monſtrueux. Il étoit aſſis ſur le ſoir dans un portique de ſa maiſon, enſeveli dans ſes profondes penſées. Tout d'un coup il entendit un bruit ſourd à l'autre bout du portique, & ayant jetté ſes regards de ce côté-là, car il y avoit encore aſſez de jour, il apperçut une grande femme qui par ſon viſage & par ſes habits reſſembloit parfai-

67. *Et les prie de demeurer & de paſſer la nuit avec lui, parce qu'il étoit entierement troublé & hors de lui-même.*] Je ne ſuis pas ſurpris que Dion ait vu un Fantôme, car l'imagination d'un homme atrabilaire, comme Dion, pouvoit fort bien lui preſenter un de ces objets terribles. Mais comment un homme de courage comme lui en eſt-il ſi effrayé, qu'il prie ſes amis de demeurer & de paſſer la nuit avec lui? Ce n'eſt pas faute de courage que Dion retient ſes amis, mais c'eſt qu'il ne veut pas s'expoſer à voir encore cet objet funeſte. Car ces Fantômes ne

faitement à une des Furies, telles qu'on les repreſente ſur les theatres, & qui avec un grand balai balayoit toute la maiſon. Etonné & effrayé de ce Spectre, il envoya querir ſes amis, leur raconta la viſion qu'il avoit euë, [67] & les pria de demeurer & de paſſer la nuit avec lui, parce qu'il étoit entierement troublé & hors de lui-même, & qu'il craignoit que ce Fantôme ne vînt encore ſe preſenter devant lui quand il ſeroit ſeul; mais cela n'arriva point.

Dion prie ſes amis de paſſer la nuit avec lui, à cauſe de la frayeur que lui avoit cauſé ce Spectre.

[68] Quelques jours après, ſon fils, qui entroit déja dans l'âge de l'adoleſcence, pour quelque chagrin & quelque emportement, [69] dont le ſujet étoit leger & puerile, ſe précipita du toit la tête la premiere & ſe tua. Cette calamité de Dion, bien loin d'adoucir & de retenir Callippus, l'obligea à ſe hâter d'executer ſa trahiſon. Il fit courir un bruit parmi les Syracuſains que Dion ſe voyant ſans enfans, avoit reſolu d'appeller le fils de Denys, Apollocrate, pour le faire ſon heritier, parce qu'il étoit couſin germain de ſa femme & ſon petit-neveu, fils de la fille de ſa ſœur.

Le fils de Dion ſe précipite du toit & ſe tue.

Calomnie de Callippus contre Dion.

Déja Dion, ſa ſœur & ſa femme commençoient à avoir quelques ſoupçons des pratiques de Callippus, & de tous côtés il leur en venoit des indices. Mais Dion, comme cela eſt

Dion avoit des indices des pratiques de Callippus.

ne ſe preſentent point en ſi bonne compagnie, ils ne paſſoient à un homme que lorſqu'il eſt ſeul.

68. *Quelques jours après, ſon fils, qui entroit déja dans l'âge de l'adoleſcence... ſe précipita du toit la tête la premiere & ſe tua.*] Plutarque rapporte cet accident comme l'explication du Spectre. Cette Furie, qui balayoit ſa maiſon, commence à la balayer en précipitant ſon fils dans le tombeau.

69. *Dont le ſujet étoit leger & puerile.*] Les mots du texte καὶ παιδίαν ἀπαρχὴν λαβόντος ſont corrompus. Il faut lire comme dans un MS. καὶ παιδικὴν ἀρχὴν λαβόντος.

Dion bourrelé du meurtre d'Heraclide.

eſt vraiſemblable, fâché de ce qu'il avoit fait contre Heraclide, ayant ſur le cœur ce meurtre, qu'il regardoit comme une tache horrible à ſa vie & à toutes ſes grandes actions, & en étant bourrelé, dit qu'il aimoit mieux mourir mille fois, & tendre le cou à quiconque voudroit le tuer, que de vivre obligé tous les jours de ſe précautionner, non ſeulement contre ſes ennemis, mais encore contre ſes amis. Et Callippus, voyant que ces femmes faiſoient une recherche exacte du fait dont on les avoit averties, & craignant qu'elles ne vinſſent à l'averer, alla les trouver, fondant en larmes, leur proteſtant qu'il n'en étoit rien, & leur diſant qu'il étoit prêt de leur en donner toutes les aſſurances qu'elles pourroient deſirer.

Callippus détruit les ſoupçons qu'on avoit contre lui.

Le grand ſerment, & quel il étoit.

De Cerès & de Proſerpine.

Elles lui demanderent qu'il fît ce qu'on appelle le grand ſerment. Et voici quel il eſt: Celui qui doit aſſurer quelque choſe par ce ſerment deſcend dans le Temple des Déeſſes Theſmophores. Là après certains ſacrifices, il met ſur lui la mante de pourpre de la Déeſſe Proſerpine, & tenant une torche allumée il pro-

70. *Non que ce jour ajoûte peut-être rien à ſon crime, car la Déeſſe n'auroit pas été moins offenſée.*] Amiot a très-mal traduit cet endroit, *non que je penſe qu'il euſt expreſſément choiſi ce jour-là, ſçachant très bien qu'il offenſoit & pechoit toujours contre elle en quelque jour qu'il euſt tué ſon confrere.* Il y a là deux fautes conſiderables, l'une en ce qu'il contredit ce que Plutarque vient de dire que Callippus attendit la fête de Proſerpine pour executer ſon crime, *il ſe moqua ſi viſiblement de ces Déeſſes qu'il attendit la fête de celle par laquelle il avoit juré.* Et l'autre, en ce qu'il attribuë à ce ſcelerat des reflexions qui ne lui entrerent nullement dans la penſée & qui ſont contraires à ce qu'on vient de lire qu'il ſe moquoit de ces Deeſſes viſiblement. Ces paroles ſont un jugement que Plutar-

prononce les paroles du ſerment. Callippus ayant fait toute cette ceremonie & prêté ce ſerment redoutable, ſe moqua ſi viſiblement de ces Déeſſes qu'il attendit la fête de celle par laquelle il avoit juré, & qu'il commit ce meurtre le propre jour de Proſerpine, [70] non que ce jour ajoûte peut-être rien à ſon crime, car la Déeſſe n'auroit pas été moins offenſée de ſon impieté en quelque jour qu'il l'eût commiſe, & qu'il eût tué Dion, vu même qu'il lui avoit ſervi d'introducteur aux ſaints Myſteres, & qu'il l'avoit initié.

Le jour de fête n'ajoûte rien au crime, par rapport à la Divinité.

Circonſtance qui aggrave le crime de Callippus.

Il y avoit pluſieurs complices de la conjuration, & ce jour-là, comme [71] Dion étoit aſſis dans une chambre baſſe où il y avoit pluſieurs lits, ayant avec lui bon nombre de ſes amis, les conjurés environnerent ſa maiſon; les uns occuperent les portes, les autres ſe mirent devant les fenêtres, & ceux qui devoient mettre les mains ſur lui & faire le coup, c'étoient des Soldats Zacynthiens, entrerent dans la chambre en ſimple tunique & ſans épée. En même temps ceux de dehors tirerent la porte ſur eux, afin que perſonne ne pût

Meurtre executé d'une maniere bien ſinguliere.

tarque fait lui-même ſur cette action impie. Le jour au fond n'ajoûte rien à un crime, & Dieu en eſt également offenſé en quelque jour qu'on le commette. Cela eſt très-vrai. Cependant on peut dire que la malice & l'impieté ſont plus marquées, & plus conſommées dans celui qui, pour commettre un crime, attend un des plus ſaints jours & qui profane la ſainteté des Myſteres.

71. *Dion étoit aſſis dans une chambre baſſe où il y avoit pluſieurs lits.*] Je ſuis perſuadé que cette chambre étoit la ſalle à manger, & que ces lits étoient les lits ſur leſquels on mangeoit, car la coûtume de manger couché étoit fort ancienne en Grece. Et les Siciliens avoient pu la prendre des Romains.

pût entrer ni ſortir. Ces Soldats ſe jetterent ſur lui, & firent tous leurs efforts pour l'étouffer; n'en pouvant venir à bout, ils demanderent une épée. Perſonne du dedans n'oſa ouvrir la porte, quoique Dion eût avec lui pluſieurs de ſes amis, mais chacun eſperant que s'il le laiſſoit tuer, il ſauveroit ſa vie, aucun n'oſa le ſecourir. Les meurtriers furent aſſez long-temps à attendre en cet état ſans rien faire, enfin un certain Lycon de Syracuſe donna par la fenêtre à un de ces Zacynthiens un poignard avec lequel ils égorgerent comme une victime Dion, qu'ils tenoient depuis long-temps entre leurs mains, & qui étoit dans des tranſes mortelles.

Dion tué au milieu de ſes amis, ſans qu'aucun ôſe le ſecourir.

La ſœur & la femme de Dion miſes en priſon, & la femme y accouche d'un fils.

Après cette ſanglante execution ils mirent en priſon ſa ſœur, & ſa femme, qui étoit groſſe. Cette pauvre femme fit miſerablement ſes couches dans cette priſon, & mit au monde un fils, [72] qu'elles reſolurent même de nourrir après avoir gagné les Gardes, qui ne furent pas bien difficiles, parce que Callippus ſe trouvoit déja embarraſſé dans beaucoup d'affaires.

Fortune éclatante de Callippus pendant quelque temps.

D'abord après le meurtre de Dion, Callippus fut quelque temps dans une fortune éclatante, & tint Syracuſe ſous ſa main. Il écrivit même à la Ville d'Athenes, qui de toutes les Villes étoit celle, qu'après les Dieux immortels il devoit le plus reſpecter & redouter, s'étant ſouillé d'un ſi grand crime. Mais ſur cette Ville il me ſemble qu'on a parlé fort

Grand éloge d'Athenes.

72. *Qu'elles reſolurent même de nourrir.*] Amiot a ajouté fort mal, plûtôt que d'en faire.

73. *Qu'ayans perdu une groſſe Ville, il avoit pris une râpe à râper du fromage.*] Cette râpe s'appelloit *traviere*, mais

fort bien, & fort véritablement, quand on a dit *que les gens de bien, qu'elle portoit, l'étoient au ſuprême degré, & que les méchans y étoient ſouverainement méchans*, comme ce même terroir porte le plus excellent miel & la ciguë la plus prompte & la plus preſente. Mais Callippus ne fut pas long-temps un reproche contre la Fortune & les Dieux, comme s'ils ſouffroient paiſiblement & ſans indignation qu'un homme ſe fût élevé à une ſi grande puiſſance par un crime ſi déteſtable & ſi impie; il en porta bien-tôt la peine qu'il meritoit, car étant parti avec des troupes pour ſe rendre maître de Catane, il perdit Syracuſe. Et ſur cela on rapporte qu'il dit qu'*ayant perdu une groſſe Ville, il avoit pris une râpe à râper du fromage.* Il alla enſuite attaquer Meſſine où il perdit beaucoup de monde, & particulierement tous les Soldats Zacynthiens, qui avoient tué Dion. N'y ayant donc dans toute la Sicile aucune Ville qui voulût le recevoir, mais toutes le haïſſant & le chaſſant comme un ſcelerat, il ſe retira à Rhege, où il vécut fort pauvrement ayant beaucoup de peine à nourrir & à entretenir les Soldats qu'il avoit menés. Enfin il fut aſſaſſiné par Leptines & par Polyperchon, & l'on prétend même que ce fut avec le même poignard dont on s'étoit ſervi pour aſſaſſiner Dion, car on le reconnut à ſa taille, il étoit court comme les dagues de Sparte, & à la beauté de l'ouvrage, car il étoit d'un travail re-

A Athenes les bons y ſont ſouverainement bons, & les méchans ſouverainement méchans.

Callippus ne fut pas long-temps un reproche contre les Dieux.

Callippus prend Catane, & perd Syracuſe.

Mot qu'il dit ſur cela.

Tous les Soldats Zacynthiens qui avoient tué Dion, periſſent au ſiege de Meſſine.

Callippus aſſaſſiné par Leptines & par Polyperchon.

remais les petites gens au lieu de *ſurtout* diſoient *ſurtout*. Callippus faiſoit donc alluſion à ce mot *ſurtout*, qui étoit dans la bouche du Peuple. C'eſt ce qu'il eſt impoſſible de faire ſentir en notre Langue.

recherché & exquis. Voilà quelle fut la punition que Callippus reçut de ſon horrible crime.

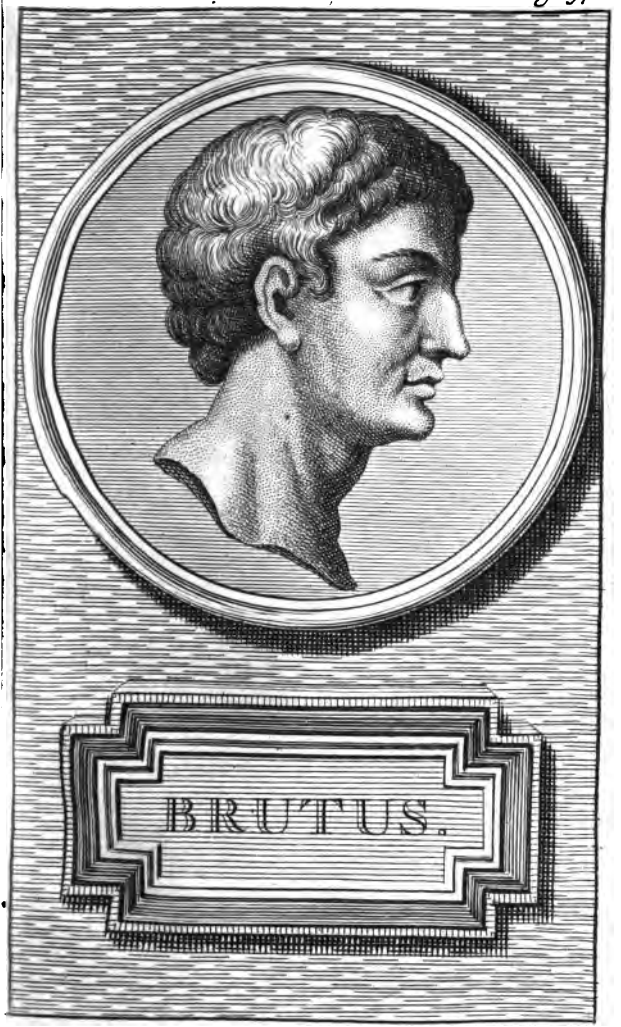
Pour Ariſtomaque & Arete, dès qu'elles furent ſorties de priſon, Icetes de Syracuſe, qui étoit un des amis de Dion, les prit chez lui; & en eut d'abord un très-grand ſoin avec une fidelité & une généroſité qui auroient été toûjours propoſées en exemple s'il avoit perſeveré; mais enfin gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaiſſeau, & les ayant fait embarquer comme s'il les envoyoit au Peloponeſe, il donna ordre à ceux qui les menoient, de les tuer ſur la route, & de les jetter dans la mer. Il y a des Auteurs qui écrivent qu'elles y furent jettées toutes vivantes, & le petit enfant avec elles. [74] Cet Icetes ne fut pas long-temps ſans recevoir auſſi le châtiment de ſa noire infidelité, car ayant été pris par Timoleon, il fut mis à mort; & les Syracuſains, pour achever la vengeance de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître, comme nous l'avons écrit en détail dans la Vie de Timoleon.

Fin malheureuſe de la ſœur & de la femme de Dion par l'infidelité d'Icetes.

Icetes puni par Timoleon.

Timoleon fait mourir auſſi les deux filles de ce traître.

74. *Cet Icetes ne fut pas long-temps ſans recevoir auſſi le châtiment de ſa noire infidelité.*] Cette ſeule Vie nous fournit pluſieurs grands exemples de la punition reſervée aux crimes. Dion conſent au meurtre d'Heraclide, & il eſt tué lui-même bien-tôt après. Callippus fait aſſaſſiner Dion par des Soldats Zacynthiens, tous ces Soldats periſſent à un ſiege, & Callippus eſt aſſaſſiné à ſon tour par Leptines & Polyperchon. Icetes fait perir Ariſtomaque & Arete avec ſon petit enfant, & il eſt bien-tôt après mis à mort par l'ordre de Timoleon, & les Syracuſains font mourir ſes deux filles, de ſorte que toute la vengeance divine paroît là avec tout ſon éclat. Grande inſtruction pour les hommes qui ont du penchant au crime!


BRUTUS.

Marcus Brutus avoit cultivé son naturel par l'étude des Lettres & de la Philosophie.

cultivé ſes mœurs par l'étude des Lettres, & par la Raiſon dans le ſein de la Philoſophie, & ayant aiguiſé ſon naturel, qui étoit grave & doux, pour le rendre capable d'executer les plus grandes choſes, paroît avoir été merveilleuſement diſpoſé & par la nature & par l'éducation à tout ce qu'il y a de beau & d'honnête. [3] De ſorte que ceux même qui le haiſſent le plus à cauſe de ſa conjuration contre Ceſar, s'il y a quelque choſe de grand dans cet exploit, ils l'attribuent à Brutus, & ce qu'il y a de plus odieux & de plus blâmable, ils le donnent à Caſſius, Allié & ami particulier de Brutus, mais qui n'avoit les mœurs, ni ſi ſimples, ni ſi pures.

Brutus haï à cauſe du meurtre de Ceſar.

Son origine du côté maternel.

Servilie, mere de Brutus, deſcendoit de cet ancien Servilius Ahala, qui voyant que Spurius Melius tendoit à uſurper la Tyrannie, & excitoit des troubles & des ſeditions parmi le Peuple, prit un poignard ſous ſon bras, alla à la Place, [4] s'approcha de lui comme pour l'entretenir & pour lui parler de quelque affaire,

l'étude des Lettres, & par la Raiſon dans le ſein de la Philoſophie.] Mais s'il eût ſi bien cultivé ſon naturel par la Raiſon dans le ſein de la Philoſophie, auroit-il tué Ceſar? action horrible que la Philoſophie ne ſauroit ni enſeigner, ni approuver.

3. *De ſorte que ceux qui le haiſſent le plus à cauſe de ſa conjuration contre Ceſar.*] Plutarque avoue donc que de ſon temps encore il y avoit des gens qui haiſſoient Brutus à cauſe de ſa conjuration contre Ceſar. Je ſuis perſuadé que cette haine a continué depuis, & qu'elle continuera dans tous les ſiecles.

4. *S'approcha de lui comme pour l'entretenir.*] Tite-Live raconte cette Hiſtoire d'une maniere plus vraiſemblable, Livre IV. ſect. 14. Et il y a des Hiſtoriens qui aſſurent que Servilius, qui étoit alors Général de la Cavalerie, ra-

Me-

faire, & comme Spurius penchoit la tête pour l'entendre, il lui plongea son poignard dans le sein, & le tua. Cette origine du côté maternel est certaine, & reconnuë de tout le monde.

Son origine du côté paternel contestée.

Quant à son origine du côté paternel, ceux qui à cause du meurtre de Cesar se sont déclaré ses ennemis, & ne perdent aucune occasion de lui donner des marques de leur haine, [5] nient qu'il soit descendu de cet ancien Brutus, qui chassa les Tarquins. Car ils soûtiennent qu'après que ce Brutus eut fait mourir ses enfans, sa race fut entierement éteinte, & ils disent qu'il étoit Plebeïen, [6] descendu d'un Intendant de la maison de ce Brutus, & que ce n'étoit que depuis peu qu'il étoit parvenu aux charges & aux dignités de la République. Mais le Philosophe Posidonius écrit qu'il n'y eut que deux fils de Brutus, qui étant hommes faits, furent mis à mort, comme l'Histoire le rapporte; [7] qu'il en resta un troisiéme en bas âge, & que de cette branche descendoit

Soutenuë par le Philosophe Posidonius, & pourquoi.

Melius par l'ordre du Dictateur Quintus Cincinnatus. Cela arriva près de 400 ans avant le meurtre de Cesar.

5. *Nient qu'il soit descendu de cet ancien Brutus, qui chassa les Tarquins.*] De ce nombre est Denys d'Halicarnasse, & qui ne le fait nullement par aucune haine contre Brutus. Il se fonde même sur l'autorité des Historiens les plus exacts. On peut le voir, Livre V.

6. *Descendu d'un Intendant de la maison de ce Brutus.*] Amiot a obmis cette ligne mal à propos.

7. *Qu'il en resta un troisiéme en bas âge, & que de cette branche descendoit Brutus.*] Il falloit bien qu'il y eût quelque fonde de tradition qui parloit de ce troisiéme fils, car autrement Brutus auroit-il prié Pomponius Atticus de faire sa genealogie?

cendoit Brutus. Pour le confirmer il rapporte qu'il y avoit encore de ſon temps des hommes conſiderables de cette famille auxquels on trouvoit beaucoup de reſſemblance avec les traits du viſage de la Statuë de cet ancien Brutus. En voilà aſſez ſur cet article.

Reſſemblance de ceux de cette famille, avec les Statuës de l'ancien Brutus.

Caton le Philoſophe étoit frere de Servilie, mere de Brutus, & ce fut celui que Brutus tâcha le plus d'imiter comme ſon oncle, qui devint même bien-tôt ſon beau-pere, car Brutus épouſa ſa fille. De tous les Philoſophes Grecs il n'y en avoit aucun, pour dire cela en général, dont il ne connût les ſentimens & la doctrine, mais il s'attacha particulierement à la Secte de Platon. Il n'eut un grand goût, ni pour la nouvelle, ni pour la moyenne Académie, & s'appliqua entierement à l'ancienne. C'eſt pourquoi il eut bien toûjours en ſinguliere eſtime Antiochus l'Aſcalonite, mais il fit ſon ami particulier & ſon commenſal de ſon frere Ariſton, qui veritablement étoit fort inferieur à beaucoup d'autres Philoſophes en ſavoir & en éloquence, mais qui en douceur de mœurs, en ſageſſe, & en bonne conduite le diſputoit aux plus excellents. Et pour Empylus, dont il fait lui-même mention dans ſes Lettres, & dont ſes amis ont ſouvent parlé comme d'un homme qui vivoit avec lui dans ſa maiſon, c'étoit un Orateur célèbre qui a laiſſé ſur le meurtre de Ceſar un petit livre intitulé *Brutus*, & qui n'eſt pas un Ouvrage mépriſable.

Caton, le Philoſophe, étoit frere de Serville, mere de Brutus.

Brutus épouſa la fille de Caton ſon oncle.

Il étoit inſtruit des ſentimens de toutes les Sectes, mais il s'attacha à celle de Platon.

Il fait ſon ami particulier du Philoſophe Ariſton, frere d'Antiochus.

Empylus Orateur célèbre.

Son livre ſur le meurtre de Ceſar.

Brutus étoit ſuffiſamment exercé dans la Langue Latine pour haranguer des Soldats & pour plaider devant le Peuple, mais il s'étoit particulierement attaché à la Langue Grecque, &

Brutus s'étoit particulierement attaché à la Langue Grecque.

& on remarque dans ſes Lettres qu'il affectoit ſur-tout la briéveté Laconique & ſententieuſe, comme lorſque la guerre étant déja commencée il écrivit aux habitans de Pergame, *J'entends dire que vous avez donné de l'argent à Dolabella ; ſi vous l'avez donné de votre bon gré, avouez que vous m'avez fait une grande injuſtice ; & ſi c'eſt malgré vous, faites-le voir en m'en donnant volontairement.*

Il imitoit la briéveté ſententieuſe des Lacedemoniens.

Quelques-unes de ſes Lettres.

Une autre fois il écrivit aux Samiens : *Vos déliberations ſont longues, & les effets fort lents, quelle penſez-vous donc qu'en ſera la fin?*

Dans une autre Lettre, qu'il leur écrivit au ſujet de ceux de Patare ; il leur dit : *Les Xanthiens, pour avoir refuſé d'uſer de ma clemence, ont fait de leur patrie leur tombeau par un effet de leur deſeſpoir. Et les Patareiens, pour s'être remis à ma diſcretion, ont conſervé leur liberté, & tous leurs privileges. Choiſiſſez donc ou la ſage conduite de ceux de Patare, ou le ſort de ceux de Xanthe, cela dépend de vous.*

Etant encore fort jeune il accompagna Caton ſon oncle à l'expedition de Cypre où on l'envoya contre Ptolemée. Mais ce Prince s'étant fait mourir lui-même, Caton, obligé de faire quelque ſejour à Rhodes pour des affaires importantes, avoit envoyé un de ſes amis, nommé Caninius, pour veiller à la conſervation & à la garde des richeſſes de Cypre, & craignant que ces threſors ne le tentaſſent, & qu'il ne pût s'empêcher d'en détourner quelque partie, il écrivit à Brutus de ſe rendre inceſſamment à Cypre de la Bithynie où il étoit

Il accompagna ſon oncle Caton à l'expedition de Cypre. Ptolemée, Roi de Cypre, s'empoiſonna.

Brutus eſt envoyé de la Bithynie à Cypre par

par-tout pour veiller à la conservation des richesses de cette Isle.

Il regarde cette commission comme indigne de lui.

toit resté malade, & où il étoit convalescent. Brutus fit ce voyage à contre-cœur, tant à cause de la honte qu'il avoit pour Caninius, qu'il voyoit indignement traité par Caton, que parce qu'il lui paroissoit que cet emploi d'aller regir tous ces biens, n'étoit ni honnête en lui-même, ni convenable à un jeune homme comme lui, qui n'avoit encore rien fait, & qui ne s'étoit appliqué qu'à l'étude des Lettres & de la Philosophie. Cependant il s'évertua & s'acquitta de cette commission avec tant de soin & d'exactitude qu'il merita les louanges de Caton. Tous les effets de Ptolemée furent vendus, & il porta à Rome tout l'argent qui en revint.

Il la prit, & la maniere dont il s'en acquitta.

Il porte à Rome tout l'argent des effets du Roi Ptolemée.

Les affaires commencerent à se brouiller dans ce temps-là, Pompée & Cesar ayant pris les armes l'un contre l'autre, & tout l'Empire se trouva divisé. Dans cette conjoncture on ne doutoit pas que Brutus n'embrassât le parti de Cesar, d'autant plus que son pere avoit été tué par l'ordre de Pompée; [8] mais préferant les interêts du public aux siens, & persuadé que les raisons, que Pompée avoit de faire la guerre, étoient meilleures que celles de Cesar, il se joignit à lui. Jusques-là quand il l'avoit rencontré il n'avoit pas daigné lui parler, estimant que c'étoit une abomination

Il embrasse le parti de Pompée, qui lui parut plus juste, quoiqu'il eût fait tuer son pere.

8. *Mais préferant les interêts du public aux siens.*] Voilà l'action d'un grand Personnage. Il embrassa le parti du meurtrier même de son pere, parce qu'il lui parut plus juste que celui de Cesar, & que c'étoit le Chef de la République, au lieu que Cesar en étoit l'ennemi. Les veritables hommes d'Etat n'ont d'autre interêt que celui de la partie.

9. *A l'horreur tout le monde qu'il n'étoit point avec Pompée,*

tion, que de parler au meurtrier de son pere. Mais alors se soûmettant à lui comme au Chef de la Republique, il navigea en Sicile en qualité de Lieutenant de Sextius, à qui étoit échu par sort le Gouvernement de cette Isle. *Mais* comme il n'y avoit là aucune occasion de faire de grandes actions, & que Pompée & Cesar étoient déja en presence avec leurs Armées tout prêts à décider de l'Empire par un combat, il alla volontaire en Macedoine pour partager ce danger. Et l'on dit que lorsqu'il arriva au camp, Pompée qui étoit assis dans sa tente, fut si ravi & si agréablement surpris de le voir, qu'il se leva & qu'il courut l'embrasser devant tout le monde comme le Personnage le plus considerable qu'il eût dans ses troupes. A l'Armée tous les momens qu'il n'étoit point avec Pompée, il les passoit avec ses Livres & à l'étude des Lettres, non seulement pendans tout le temps qu'on étoit là sans rien faire, mais le jour même qui préceda la grande bataille de Pharsale.

Lieutenant de Sextius en Sicile.

Il va volontaire en Macedoine pour se trouver à la bataille de Pharsale.

Honneur que Pompée lui fait à son arrivée.

Comment il employoit son temps à l'Armée.

On étoit alors au cœur de l'Eté, il faisoit une chaleur étouffante, & on étoit campé dans des lieux marécageux. Les valets, qui portoient la tente de Brutus, n'arriverent que tard, & quoi qu'il se fût extrêmement fatigué en les attendant, il ne se baigna & ne se fit frotter

pée, il les passoit avec ses Livres & à l'étude des Lettres.] Il seroit à souhaiter que les jeunes Officiers voulussent suivre cet exemple, & qu'ils passassent à la lecture des bons Livres le temps qu'ils perdent en débauches & en inutilités. Leur esprit étant enrichi de bonnes choses, les fortifioit à leur courage dans les occasions, & chaque campagne passée de cette maniere en vaudroit plusieurs.

frotter d'huile que vers le midi, encore avec peine; & après avoir mangé un morceau, pendant que les autres dormoient, ou qu'ils étoient occupés de ce qui arriveroit le lendemain, il demeura jusqu'au soir exposé au Soleil, à écrire un abregé qu'il faisoit de l'Histoire de Polybe. On dit que Cesar ne l'oublia point en cette rencontre, & qu'il recommanda à tous ses Officiers de ne pas tuer Brutus dans le combat, mais de l'épargner, & s'il se rendoit volontairement à eux, de le lui amener, & que s'il s'opiniâtroit à combattre pour s'empêcher d'être pris, de le laisser aller, & de ne lui faire aucune violence. On prétend qu'il en usa ainsi pour faire plaisir à Servilie, mere de Brutus. [10] Car étant encore fort jeune, il avoit eu quelque commerce de galanterie avec cette Dame, qui étoit devenue éperdument amoureuse de lui. Et Brutus étant venu au monde dans le temps que cette passion étoit dans sa force, Cesar se persuada qu'il étoit son fils. On rapporte à ce propos qu'un jour qu'on traitoit dans le Senat des grandes & importantes affaires de Catilina, qui avoient pensé renverser Rome de fond en comble, Caton & Cesar, qui étoient presens & assis l'un près de l'autre, se trouvoient de different avis.

La veille de la bataille il fut tout le jour au grand soleil à continuer un abregé qu'il faisoit de Polybe.

Cesar recommanda à ses Officiers de ne pas le tuer dans le combat.

Cesar avoit été amoureux de Servilie, mere de Brutus.

Il croyoit que Brutus étoit son fils.

10. *Car étant encore fort jeune, il avoit eu quelque commerce de galanterie avec cette Dame.*] Cet amour n'étoit pas caché, car un jour Cesar lui fit present d'une perle qu'il avoit achetée plus de cinq cens mille livres, & pendant les guerres civiles, il lui fit donner pour un morceau de pain, de grandes & belles terres, qui avoient été confisquées, & qu'il faisoit vendre publiquement, & c'est sur cela que Ciceron dit ce bon mot, car comme on s'étonnoit du vil prix pour lequel ces terres avoient

avis. Dans ce moment quelqu'un entra & rendit un billet à Cesar. Cesar se mit à le lire tout bas, & alors Caton, qui se défioit de lui, se mit à crier *que Cesar faisoit des choses horribles de recevoir jusques dans le Senat, des avis & des Lettres des ennemis de la Republique.* Sur cela il s'éleva un grand bruit. En même temps Cesar donna à Caton la Lettre telle qu'elle étoit, Caton la prit, & ayant vu que c'étoit une Lettre lascive, que Servilie lui écrivoit, il la jetta à Cesar en lui disant, *Tien, yvrogne*, & continua d'exposer son opinion comme il avoit commencé. C'est ainsi que la passion de Servilie pour Cesar étoit publique & connue de tout le monde.

Plaisante avanture de Cesar & de Caton dans le Senat.

Caton appelle Cesar yvrogne en plein Senat.

Après la défaite de Pharsale & la fuite de Pompée, son camp ayant été forcé, Brutus se sauva par une des portes sans être apperçu, & se jetta dans un lieu marécageux, plein d'une eau dormante, & tout rempli de roseaux, où il se cacha, & la nuit il se sauva à Larisse d'où il écrivit à Cesar, qui fut ravi d'apprendre qu'il étoit sauvé, & qui lui manda de venir le trouver. Quand il fut arrivé, non seulement il lui pardonna, mais il le retint auprès de lui, & il n'y eut pas un de ses Courtisans

Brutus se sauve de la défaite de Pharsale.

Il écrit à Cesar, qui lui mande de venir le trouver.

avoient été abandonnées à Servilie. *Quo melius*, inquit, *emptum scias, Tertia deducta est*, „ & afin que vous sa-„chiez que le marché a été meilleur que vous ne pen-„siez, la troisiéme a été rendue". Car on disoit que Servilie livroit à Cesar sa fille *Tertia*, c'est-à-dire, sa troisiéme. La grace de ce mot ne sauroit passer dans une autre langue, car *deducta est*, est un terme équivoque qui sert aux marchés, & à ces commerces infames qu'on n'ose nommer.

Cesar lui pardonne & le fait son favori.

sans à qui il fit plus d'honneur & qui fut plus avant dans ses bonnes graces.

Comme personne ne pouvoit lui dire où Pompée pouvoit s'enfuir, & que tout le monde étoit en doute, Cesar marchant seul avec Brutus le long d'un chemin, voulut savoir sur cela sa pensée, & comme il lui parut par ses raisonnemens qu'il avoit mieux jugé de la fuite de Pompée que tous les autres, il se rendit à son opinion, & prit la route d'Egypte. Mais Pompée, qui effectivement s'étoit retiré en Egypte comme Brutus l'avoit conjecturé, trouva la mort dans les lieux mêmes où il cherchoit un asyle.

Brutus juge mieux que les autres de la route que Pompée avoit prise.

Il obtient grace pour Cassius.

Brutus obtint aussi grace de Cesar pour Cassius, [1] & parla aussi pour le Roi d'Afrique. Il est vrai qu'il fut accablé par le grand nombre, & par le poids des charges qui étoient contre lui, mais malgré tout cela il ne laissa pas par son éloquence de lui sauver une grande partie de son Royaume. Et l'on dit que lorsque Brutus plaida cette cause devant Cesar, il n'eut pas plûtôt commencé, que Cesar dit tout haut, *Je ne sai pas ce que veut ce jeune homme, mais tout ce qu'il veut, il le veut très-fortement.* En effet la gravité ferme & constante ne se laissant jamais aller à rien accorder aux prieres & à la faveur, mais toûjours déterminée par la Raison, se portoit d'un

Mot de Cesar sur Brutus qui plaidoit devant lui.

Caractere de Brutus.

[1] *Il parla aussi pour le Roi d'Afrique.*] On ne lit nulle part que Brutus eût été obligé de plaider pour le Roi d'Afrique. Mais il est certain qu'il plaida pour le Roi Dejotarus. Et c'est dans cette occasion-là même que Cesar dit ce bon mot de Brutus; c'est Ciceron même qui le rapporte dans la 1. Lettre du XIV. liv. à Atticus. *De quo quidem ille ad quem diverti, Cæsarem, fertur dixisse, magni refert hic quid*

d'un choix libre à tout ce qu'il y avoit de plus honnête & de plus louable, & quand il avoit une fois pris son parti, il employoit tout ce qu'il avoit de vehemence & de force pour y réussir, & il ne se rebutoit jamais qu'il ne fût venu à bout de son entreprise. Il étoit si éloigné de se laisser flatter & amadouer par les prieres injustes, & vaincre par l'impudente importunité des demandeurs, ce qu'on honore du nom de honte de refuser, qu'il trouvoit cette défaite très-honteuse à un grand homme, & qu'il disoit ordinairement *que ceux, qui n'avoient jamais la force de rien refuser, lui paroissoient avoir mal employé la fleur de leur jeunesse.*

Il trouvoit la honte de refuser une excuse très-indigne d'un grand homme.

Mot de Brutus sur ceux qui avoient honte de refuser.

Quand Cesar fut sur le point de passer en Afrique contre Caton & Scipion, il confia à Brutus toute la Gaule en deçà des Alpes pour le bonheur de cette Province. Car au lieu que toutes les autres Provinces, comme si elles eussent été païs de conquête, se virent en proye à l'insolence & à l'avarice des Gouverneurs à qui on les avoit confiées, Brutus fut au contraire pour celle-là un soulagement & une consolation de tous ses malheurs passés, & tout le bien qu'il y faisoit, il le rapportoit à Cesar, afin qu'on lui en eût toute l'obligation. De sorte que quand Cesar revint & qu'il traversa l'Italie, il n'y eut point de spectacle

Cesar confie la Gaule Cisalpine à Brutus.

La maniere dont il s'y conduisit.

quid velit: sed quidquid volt, valde volt. Neque enim animadvertisse cum pro Dejotaro Niceae dixerit, valde vehementer eum visum & libere dixere. Il faut donc, ou que le passage de Plutarque soit corrompu, ou que ce soit une faute de sa memoire; comme Victorius & Cruserius l'ont remarqué.

tacle si agreable pour lui, que de voir le bon état de ces Villes, & Brutus, qui ne travailloit qu'à lui faire honneur & qu'à augmenter sa reputation, & qui s'attachoit à lui, & l'accompagnoit avec beaucoup de respect & de reconnoissance.

Il y avoit à Rome plusieurs sortes de Pretures, & il paroissoit que celle qui étoit de la plus grande dignité, & qu'on appelle *la Preture Urbaine*, seroit donnée à Brutus préferablement à Cassius. Quelques-uns disent qu'étant déja brouillés pour quelque autre sujet, mais sans éclat, la concurrence pour cette charge les porta d'autant plus facilement à une rupture, quoiqu'ils fussent alliés, car Cassius avoit épousé Junie, sœur de Brutus. Mais d'autres prétendent que ce debat entre eux fut l'ouvrage de Cesar, qui en secret avoit promis son appui & sa faveur à l'un & à l'autre. Leur querelle alla si avant, & ils se piquerent tellement tous deux qu'ils en vinrent à plaider leur cause, & à appuyer chacun leur droit. La vertu & la grande reputation de Brutus combattoient contre beaucoup de grands & de beaux exploits que Cassius avoit faits contre les Parthes. Cesar, après avoir entendu leurs raisons & consulté avec ses amis, dit, *La cause de Cassius est plus juste, mais il faut donner la premiere Préture à Brutus.* Ainsi Cassius n'eut que la seconde, & il se loua bien moins de Cesar pour celle qu'il avoit obtenue, qu'il ne s'en plaignit pour celle qui lui avoit été refusée.

Brouillerie entre Brutus & Cassius aboutit à une rupture par leur concurrence à la Preture.

Cassius avoit épousé Junie, sœur de Brutus.

Brutus & Cassius plaident leur cause devant Cesar.

Cesar prononce en faveur de Brutus, & lui adjuge la Preture Urbaine.

Brutus disposoit de toute la puissance de Cesar.

Brutus en toute autre chose, comme en celle-là, disposoit à son gré de toute la puissance de Cesar, & s'il eût voulu, il ne tenoit qu'à

qu'à lui d'être le premier de tous ſes amis, & d'avoir le plus de crédit auprès de ce Prince. Mais la brigue de Caſſius l'en détournoit & l'attiroit inſenſiblement à elle, non qu'il ſe fût reconcilié avec Caſſius depuis le different qu'ils avoient eu, mais c'eſt qu'il entendoit tous les jours ſes amis lui ſouffler aux oreilles, *qu'il ne devoit pas ſe laiſſer adoucir & apprivoiſer par Ceſar, & qu'il devoit au contraire fuir ſes careſſes tyranniques & les graces qu'il lui faiſoit, & par leſquelles il cherchoit bien moins à honorer ſa vertu, qu'à lier ſa force & à endormir ſon courage.*

Diſcours que ſes amis lui tenoient pour l'éloigner de Ceſar.

Ceſar ne laiſſoit pas d'être dans quelque défiance, & d'entendre tous les jours des rapports, qui le lui rendoient ſuſpect; mais s'il craignoit ſon grand courage, l'autorité que lui donnoient ſa haute reputation & le grand nombre de ſes amis, il ſe confioit d'ailleurs en ſes mœurs toûjours droites & pures. Cependant une marque de ſes ſoupçons, c'eſt qu'un jour qu'on lui rapportoit qu'Antoine & Dolabella remuoient & machinoient quelques nouveautés, il répondit, *Ce ne ſont pas ces gras & ces poupins-là que je crains, mais ces maigres & ces pâles*, voulant parler de Brutus & de Caſſius.

Brutus eſt ſuſpect à Ceſar.

Mot de Ceſar ſur Antoine & Dolabella, & ſur Brutus & Caſſius.

Quelque temps après, comme quelques-uns de ſes amis accuſoient Brutus auprès de lui, & qu'ils l'exhortoient à s'en donner de garde, on rapporte que portant ſa main ſur ſon eſtomac, *Eh croyez-vous*, leur dit-il, *que Brutus n'ait pas la patience d'attendre que ce petit corps faible ait fait ſon temps?* témoignant par-là qu'après ſa mort il n'appartenoit qu'à Brutus ſeul de lui ſuccéder. En effet il paſſoit

Autre mot de Ceſar ſur Brutus.

Ceſar penſoit qu'après ſa mort, Brutus devoit être ſeul heritier de ſa puiſſance.

roit qu'il auroit été bien facilement le premier dans Rome, s'il se fût contenté d'être encore un peu de temps le second, & s'il eût laissé consumer peu à peu la grande puissance de Cesar & faner la gloire de ses grands exploits. Mais Cassius, homme bouillant & emporté & qui haïssoit beaucoup plus Cesar en particulier, qu'il ne haïssoit le Tyran en public, lui enflamma le courage, & lui fit précipiter ses desseins. Aussi disoit-on, *que Brutus haïssoit la Tyrannie, & que Cassius haïssoit le Tyran.* Et il prétendoit avoir contre lui de grands sujets de plainte; il se plaignoit sur-tout que Cesar lui avoit enlevé ses lions; car Cassius devant être Edile, avoit fait ramasser & mener à Megare quantité de lions pour les Jeux qu'il devoit donner au Peuple, & Cesar les ayant trouvés dans cette place, quand elle fut prise par Calenus, les retint pour lui. On dit que ces lions firent beaucoup de mal aux Megariens, car dans le moment que la Ville fut prise, ils ouvrirent les loges de ces animaux & leur ôterent leurs chaînes, afin qu'ils arrêtassent l'impetuosité des ennemis. Mais ces lions, au lieu d'aller contre les ennemis, se jetterent sur ces pauvres habitans, & comme ils fuyoient çà & là sans armes, ils les déchirerent, de sorte que ce spectacle fut si horrible, qu'il fit pitié même à leurs ennemis.

Plainte de Cassius contre Cesar.

Cesar retint pour lui les lions que Cassius avoit ramassés pour ses jeux.

Grand desordre que ces lions lâchés firent dans Megare.

On prétend que ce fut la principale cause de la conspiration que Cassius trama contre Cesar. Mais on se trompe, car il est certain que Cassius avoit naturellement une haine & une antipathie invincible pour toute la race des Tyrans, comme il le donna à connoître étant encore enfant. Un jour qu'il étoit allé à l'école

Haine naturelle & antipathie mortelle de Cassius pour toute la race des Tyrans.

école, où étoit auſſi Fauſtus, fils de Sylla, celui-ci ſe mit à louer parmi ſes camarades, & à élever la Monarchie de ſon pere. Caſſius qui l'entendit, ſe leva de ſa place, & alla lui donner deux ſoufflets. Les tuteurs & les parens de Fauſtus vouloient pourſuivre Caſſius & demander reparation de cette injure, mais Pompée l'empêcha, & ayant fait venir les deux enfans devant lui, il leur demanda comment la choſe s'étoit paſſée. Alors Caſſius prenant la parole dit: *Allons, Fauſtus, dis devant cet homme, ſi tu l'oſes, ce qui m'a mis en colere contre toi, afin que je te couvre encore là fou.* Voilà quel étoit Caſſius.

Caſſius étoit à l'école avec Fauſtus, fils de Sylla, lui donne deux ſoufflets.

Il le menace en outre devant Pompée qui vouloit les accommoder.

Brutus étoit excité & aiguillonné tous les jours par les exhortations de ſes amis, par des bruits de ville, par des Lettres qu'il recevoit, & par des écriteaux que les Citoyens affichoient pour le preſſer d'executer ce qu'il avoit projetté, car au bas de la ſtatuë de l'ancien Brutus, celui de ſes ancêtres qui avoit chaſſé les Rois, on trouva écrit, *Plût à Dieu que tu fuſſes en vie, Brutus!* Et une autre fois, *Où es-tu, Brutus? Que n'es-tu encore vivant?* Et le Tribunal même, ſur lequel Brutus rendoit la Juſtice comme Preteur, ſe trouvoit tous les matins ſemé de billets où on avoit écrit, *Brutus, tu dors & tu n'es pas véritablement Brutus.* Et la cauſe de tous ces écrits ſeditieux, c'étoient les flatteurs de Ceſar, qui outre les honneurs exceſſifs qu'ils inventoient tous les jours pour lui, alloient la nuit mettre des diadêmes ſur ſes Statuës, dans l'eſperance que par-là ils porteroient le Peuple à lui donner le titre de Roi, au lieu de celui de Dictateur, dont on l'avoit honoré. Mais il en

Brutus excités contre Ceſar par ſes amis, par des billets & par des écriteaux.

Les flatteurs de Ceſar la cauſe de ſon malheur.

en arriva tout autrement, comme nous l'avons écrit en détail dans la Vie de Cesar.

Lorsque Cassius sonda ses amis pour les porter à conjurer contre Cesar, ils promirent tous, pourvu que Brutus fût le Chef de la conjuration. Car cet exploit ne demandoit pas tant la force & le courage, qu'il demandoit la reputation d'un homme tel que lui, qui commenceroit le sacrifice, & qui par sa seule presence en assureroit la justice & la sainteté; que sans cela ils en auroient moins de courage dans l'execution, & après l'avoir executé, ils seroient plus exposés aux soupçons & aux reproches, parce que tout le monde penseroit que si l'action eût été belle & honnête, jamais Brutus n'auroit refusé d'y avoir part.

Preuve de la grande opinion qu'on avoit de Brutus.

Cassius, ayant trouvé ces raisons bonnes & valables, alla chercher Brutus, & ce fut la premiere fois qu'il lui parla depuis leur different. Après leur reconciliation & les premieres caresses, Cassius demanda à Brutus, *S'il n'avoit pas resolu de se trouver au Senat le jour des Calendes de Mars*, car il avoit entendu dire que ce jour-là les amis de Cesar devoient ouvrir la proposition de le declarer Roi. Brutus ayant répondu *qu'il ne s'y trouveroit point*; *Eh quoi*, repartit Cassius, *vous ne vous y trouverez point? Mais si on nous appelle? Alors*, ré-

Cassius va trouver Brutus.

Leur conjuration.

12. *Qui commenceroit le sacrifice, & qui par sa seule presence en assureroit la justice & la sainteté.*] Rien n'est plus honorable pour Brutus, mais il faut déplorer ici l'illusion de l'Esprit humain, de croire que le meurtre de Cesar pourroit faire pour un acte plein de justice & de sainteté, parce que Brutus seroit complice.

13. *Mais de vous, ils en exigent le payement d'une dette contractée par vos peres, l'abolition de la Tyrannie.*] C'est une idée pleine de force. Quelle éloquence il y a à confide-

répondit Brutus, *mon devoir ſera de ne pas me taire, mais de m'y oppoſer de toutes mes forces & de mourir avant la perte de la liberté.* Caſſius, encouragé par ces paroles, *Où eſt donc le Romain*, repartit-il, *qui ſouffrira que vous mouriez? Ne vous connoiſſez-vous plus vous-même, Brutus, & ignorez-vous qui vous êtes? Penſez-vous que ces écriteaux, dont votre Tribunal eſt tapiſſé tous les matins, viennent des Artiſans & d'une vile populace, & qu'ils ne viennent pas plûtôt des premiers & des plus gens de bien de nos Citoyens? Ne vous y trompez point, des autres Preteurs ils en attendent des largeſſes, des Jeux & des combats de Gladiateurs;* [13] *mais de vous, ils en exigent le payement d'une dette contractée par vos peres, l'abolition de la Tyrannie. Ils ſont tous prêts à tout ſouffrir pour vous, pourvu que vous vous montriez tel que vous devez être, & qu'ils eſperent que vous ſerez.* En finiſſant ces mots, il l'embraſſa & le baiſa. Et s'étant ſeparés de cette maniere, ils allerent chacun de leur côté trouver leurs amis.

L'abolition de la Tyrannie, une dette de la maiſon de Brutus.

Il y avoit un certain Q. Ligarius, qui avoit été des amis de Pompée, & qui ayant été accuſé devant Ceſar d'avoir ſuivi ſon parti, avoit été abſous par Ceſar même. Mais étant beaucoup

ſiderer l'abolition de la Tyrannie faite par Junius Brutus, comme une dette qu'il avoit laiſſée à ſes deſcendants, qui étoient obligés de l'acquitter. Tant qu'il y auroit un Brutus de cette famille, il devoit exterminer les Tyrans. Ce que Caſſius dit ici, ſe doit étendre à tous les actions de vertu que font les grands hommes ſont autant de dettes qu'ils ont contractées pour leurs deſcendants qui doivent les acquitter en les imitant.

coup moins touché de reconnoiſſance pour ſon abſolution, que plein de reſſentiment pour le danger qu'il avoit couru, il étoit dans ſon cœur ennemi mortel de Céſar, & extrêmement attaché à Brutus. Celui-ci l'étant allé voir un jour qu'il étoit malade dans ſon lit, *Ah, Ligarius*, lui dit-il en entrant, *en quel temps êtes-vous malade!* A ces mots Ligarius ſe ſouleve, s'appuye ſur le coude, & lui prenant la main, " *Mais Brutus*, lui dit-il, *ſi vous formez quelque entrepriſe digne de votre courage, je me porte bien.*

Ligarius ennemi mortel de Céſar, & attaché à Brutus.

Brutus va chez lui pour le gagner.

Beau mot de Ligarius à Brutus.

Dès ce moment, ils commencerent à ſonder tous ceux qu'ils connoiſſoient, & auxquels ils avoient le plus de confiance, ils leur communiquoient leur ſecret, & ils choiſiſſoient leurs complices, non ſeulement parmi leurs amis, mais parmi ceux qu'ils connoiſſoient les plus hardis, les plus déterminés, & les plus affermis dans le mépris de la mort. C'eſt pourquoi ils cacherent leur entrepriſe à Ciceron, quoique de tous leurs amis, ce fût celui ſur l'affection & ſur la fidelité duquel ils comptoient davantage. Mais ils craignoient que comme naturellement il manquoit d'audace, que l'âge lui avoit donné de plus la timide précaution des vieillards, & qu'il étoit accoûtumé à vouloir porter par ſes raiſonnemens chaque choſe juſqu'au dernier degré de ſu-

Les Conjurés cachent leur entrepriſe à Ciceron, & pourquoi.

Ciceron avoit alors ſoixante-trois ans.

14. *Mais Brutus*, lui dit-il, *ſi vous formez quelque entrepriſe digne de votre courage, je me porte bien.*] C'eſt un beau mot, il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût été dit pour une occaſion plus louable, plus juſte, & plus digne du courage d'un homme de bien. Mais c'eſt ainſi que doit parler tout homme de guerre. J'en connois qui étant très-malades un jour d'action, ſe ſont pourtant bien por-

fureté, il n'émouſſât la pointe de leur courage, & ne rallentît l'ardeur d'une entrepriſe, qui demandoit une prompte execution. Brutus negligea auſſi de s'ouvrir à deux de ſes meilleurs amis, à Statilius, Philoſophe Epicurien, & à Favonius, l'émule & l'imitateur de Caton. Et la cauſe de cela fut qu'un jour s'entretenant & philoſophant avec eux, il leur avoit jetté, pour les ſonder, un propos qu'il avoit fait venir de fort loin, & par un long circuit. Favonius avoit répondu qu'une Guerre civile étoit mille fois pire que la Monarchie la plus injuſte; & Statilius, que l'homme prudent & ſage n'alloit point s'expoſer à des dangers certains, & s'embrouiller d'affaires pour les ignorans & pour les fous. Labeon, qui étoit preſent, combattit ces deux ſentimens avec beaucoup de force. Mais Brutus n'en dit pas davantage, & ne voulut rien décider, comme trouvant encore cette matiere pleine de difficultés & de doutes.

Guerre civile mille fois pire que la Monarchie la plus injuſte.

L'homme ſage ne va point s'expoſer à des dangers certains pour les fous.

Le lendemain il découvrit à Labeon tout leur deſſein. Labeon y entra avec beaucoup d'ardeur, & il jugea qu'il étoit à propos de s'aſſocier un autre Brutus, ſurnommé Albinus, qui veritablement n'étoit pas un homme de main, ni un homme courageux & ferme, mais il étoit fortifié d'un grand nombre de Gladiateurs, qu'il nourriſſoit pour en donner des ſpectacles au Peuple, & portés ce jour-là même; leur courage leur a tenu lieu de ſanté.

Labeon entre dans la conjuration.

Les Conjurés s'aſſocient Brutus Albinus.

15. *Labeon, qui étoit preſent, combattit ces deux ſentimens avec beaucoup de force.*] La Philoſophie fournit en effet de bonnes raiſons pour les combattre. Mais je voudrois bien que Plutarque nous eût rapporté celles que Labeon employa; car il eſt certain que les maximes de Statilius & de Favonius ne laiſſent pas d'être fortes.

& d'ailleurs il étoit fort bien auprès de Cesar. Cassius & Labeon lui en parlerent, & il ne leur répondit rien, mais il alla trouver Brutus en particulier, & ayant su de lui-même qu'il étoit le Chef des Conjurés, alors il s'engagea de bon cœur, & promit de les aider de tout son pouvoir; & la plûpart des autres & tous les meilleurs & les plus considerables, ce fut la seule reputation de Brutus qui les entraîna. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que sans s'être liés par aucun serment, sans avoir ni donné ni reçu la foi sur les autels par des sacrifices, ils garderent tous si bien le secret, & celerent si religieusement l'entreprise sans en laisser échapper au dehors le moindre signe, que quoique les Dieux en avertissent par des prédictions, par des visions, par des prodiges, & par les signes des victimes, personne n'y ajoûta foi.

Secret extraordinairement gardé dans cette conjuration.

Les Dieux avertissent de la conjuration, par des signes & des prodiges.

Cependant Brutus, qui voyoit que c'étoit uniquement à lui que les plus nobles, les plus vertueux, & les plus magnanimes Personnages de Rome avoient attaché leur fortune, & qui envisageoit sans cesse la grandeur du peril auquel il les exposoit, tâchoit en public de contenir ses pensées en lui-même sans en rien faire paroître au dehors, & de composer si bien son esprit & son visage, qu'on ne pût appercevoir en lui la moindre agitation. Mais quand il étoit rentré chez lui, & sur-tout la nuit, il n'étoit plus le même, car tantôt ses inquietudes l'éveilloient en sursaut, tantôt se plongeant dans des raisonnemens profonds qui lui développoient les grandes difficultés de son entreprise, il s'agitoit sans cesse & se tourmentoit. Sa femme, qui étoit couchée près de-

Attention de Brutus à composer son visage, & toutes ses actions.

Ses inquietudes & son agitation quand il étoit rentré chez lui.

Sa femme Porcie s'en apperçoit.

de lui, s'apperçut bien-tôt qu'il étoit plein d'un trouble extraordinaire, & qu'il rouloit dans ſa tête quelque deſſein difficile, hazardeux, & dont il avoit de la peine à démêler l'iſſuë.

Cette Dame, nommée Porcie, étoit, comme nous l'avons déja dit, fille de Caton. Brutus, qui étoit ſon neveu, l'avoit épouſée toute jeune encore, quoiqu'elle fût déja veuve de Bibulus, & qu'elle eût de lui un petit enfant qui fut nommé Bibulus comme ſon pere, & dont on a encore aujourd'hui un petit Livre, qui eſt intitulé, *Memoires de Brutus*. Porcie, qui étoit ſavante dans la Philoſophie, fort attachée à ſon mari, & d'une grandeur de courage accompagnée de prudence & de bon ſens, ne voulut point demander à ſon mari ſon ſecret avant que d'avoir fait ſur elle-même cette épreuve : elle prit un petit couteau, dont les Barbiers ſe ſervent pour faire les ongles, & ayant fait ſortir de ſa chambre ſes femmes, elle ſe fit une profonde inciſion à la cuiſſe, de ſorte qu'elle perdit beaucoup de ſang, & que bien-tôt après elle tomba dans des douleurs très-vives & dans une fiévre très-violente avec de grands friſſons.

Porcie veuve de Bibulus.

Son fils Bibulus, Auteur d'un Livre intitulé Memoires de Brutus.

Caractere de Porcie.

Eſſai qu'elle fait de ſa conſtance.

Comme Brutus étoit dans de grandes alarmes, & ſe tourmentoit beaucoup pour cet accident, Porcie dans le fort de ſa douleur, lui parla en ces termes : *Brutus, je ſuis fille de Caton, & je vous ai été donnée, non pour être ſeulement compagne de votre lit & de votre table, comme les concubines, mais pour partager avec vous vos biens & vos maux. De votre côté, vous ne m'avez jamais donné le moindre ſujet de me plaindre de mon mariage, mais*

Diſcours de Porcie à Brutus.

Les femmes ſont pour partager les biens & les maux avec leurs maris.

robe virile ce jour-là. De là ils entrerent tous ensemble dans le portique de Pompée, où ils attendirent Cesar, qui devoit arriver bien-tôt.

La force, la constance & la liberté d'esprit des Conjurés dans ce terrible moment.

C'est-là que quelqu'un, qui auroit su le secret de cette terrible journée, auroit admiré la force, la constance & la fermeté de ces hommes au milieu du plus grand de tous les dangers; car plusieurs d'entre eux en qualité de Preteurs étant obligés de donner audience, non seulement écoutoient avec douceur les parties, & entendoient leurs differens, comme s'ils n'avoient eu aucune autre affaire dans la tête, mais encore ils jugeoient très-exactement & rendoient des sentences très-précises & pleines de raison & de sens, y apportant toute leur application, comme ils auroient pu faire dans le temps le plus libre & le plus tranquille. Il y eut une des parties, qui ayant été condamnée & ne voulant pas payer, en appella à Cesar, & se mit à faire beaucoup de bruit, & à protester contre la sentence. Alors Brutus jettant les yeux sur les assistans,

Il parle ainsi pour les Conjurés.

dit tout haut, *Cesar ne m'a jamais empêché & ne m'empêchera jamais de faire ce que les Loix demandent.*

Ce-

passage qui est très-clair dans le texte, τὸν υἱὸν αὐτῷ τὸ καλούμενον ἀνδρῖον ἱμάτιον ἀναλαμβάνοντα. Mais m'étant souvenu que Plutarque dans la Vie d'Antoine appelle cette robe virile τήβεννον ἱμάτιον, je m'imaginai, car la Critique est quelquefois visionaire, je m'imaginai, dis-je, qu'il falloit peut être retablir ici cette Epithete & lire ainsi tout le passage, τὸν υἱὸν αὐτῷ τὸν καλούμενον Ἀνδρῖον τήβεννον ἱμάτιον ἀναλαμβάνοντα, *son fils appellé Andreus qui prenoit ce jour-là la robe virile*, & je mis à la marge ce mot *Andreus* pour me souvenir d'éclaircir ce fait, avant que de faire ma remarque & que de hazarder cette correction. Mais dans la suite n'ayant rien trouvé qui appuyât ma conjecture, ni qui prouvât que le

Cependant il arriva fortuitement bien des choſes capables de les déranger & de les troubler. La premiere & la plus dangereuſe, c'eſt que Ceſar tarda long-temps à venir, & qu'il n'arriva que le jour étant déja bien avancé, car n'ayant pu avoir les ſacrifices favorables, il avoit été retenu dans ſa maiſon par ſa femme, & les Devins lui avoient défendu d'en ſortir. La ſeconde, c'eſt que quelqu'un s'approcha de Caſca, qui étoit un des Conjurés, & le prenant par la main, il lui dit à l'oreille, *Tu m'as bien caché ton ſecret, Caſca, mais Brutus m'a tout découvert.* Comme Caſca parut étonné, l'autre ſe mit à rire, & continuant, *Eh par quels moyens*, lui dit-il, *ſerois-tu devenu en ſi peu de temps aſſez riche pour briguer l'Edilité?* Ces paroles remirent Caſca, qui d'abord trompé par l'ambiguïté de ſes paroles, avoit été ſur le point de lui découvrir tout le ſecret. Il arriva encore qu'un des Senateurs, nommé Popilius Lenas, ſalua plus affectueuſement que de coûtume Brutus & Caſſius, & s'étant approché d'eux, il leur dit tout bas: *Je prie les Dieux que vous acheviez heureuſement ce que vous avez dans la penſée; mais hâ-*

Contretemps capables de déranger les Conjurés.

Caſca ſur le point de découvrir ſon ſecret ſur un mot ambigu qu'on lui dit.

Mot de Popilius Lenas à Brutus & à Caſſius.

le fils de Caſſius fut appellé *Andreus*, je l'abandonnai, & ayant malheureuſement oublié d'effacer ce mot de la marge, il s'eſt gliſſé de là dans le texte. Voilà la ſource de cette erreur qui paroît d'abord riſible. Comme on ne reproche point à un Officier de guerre un échec auſſitôt reparé que reçu, j'eſpere qu'on ne me reprochera pas une faute auſſi-tôt reconnuë que faite, ou plutôt qui a été commiſe ſans avoir été faite.

19. *C'eſt-là que quelqu'un, qui auroit ſu le ſecret de cette terrible journée, auroit admiré la force, la conſtance & la fermeté de ces hommes.*] Le tour eſt fort adroit. Il eſt aiſé d'y reconnoître les manieres d'Homere que Plutarque imite ſouvent ſans qu'on y faſſe attention.

hâtez-vous, car votre affaire n'eſt plus ſecrete; & ces paroles finies il les quitta, leur laiſſant un grand ſoupçon que la conjuration étoit découverte.

Dans ce moment Brutus vit un homme de ſa maiſon qui accouroit & qui venoit lui apprendre que ſa femme étoit mourante, car Porcie éperduë, pleine d'inquietude ſur ce qui pouvoit arriver, & ne pouvant ſupporter le poids de ſes chagrins & de ſes tranſes, avoit toutes les peines du monde à ſe tenir chez elle, & au moindre bruit, au moindre cri qu'elle entendoit, elle treſſailloit de frayeur, & forcenée comme les perſonnes qui ſont ſaiſies de la fureur des Bacchantes, elle ſortoit dehors, interrogeant tous ceux qui venoient de la Place, leur demandant *Que fait Brutus?* & envoyant meſſages ſur meſſages. Enfin l'affaire traînant en longueur à cauſe du retardement de Ceſar, les forces du corps ne purent reſiſter à une ſi longue détreſſe, elles s'affoiblirent & manquerent tout à coup, l'eſprit étant accablé par la violente agitation où la tenoit cette terrible incertitude. Elle n'eut pas le temps de regagner ſa chambre, car ſa foibleſſe l'obligea de s'aſſeoir près de la porte de ſa maiſon, & là elle fut ſurpriſe d'une grande défaillance & d'un ſaiſiſſement général qui la priva de tout ſentiment; ſon viſage changea entierement, ſes yeux s'éteignirent, & elle perdit abſolument la voix. Ses femmes, la voyant en cet état, ſe mirent à faire des cris & des hurlemens horribles, & les voiſins étant accourus, dans un moment la Renommée eut répandu par-tout le bruit qu'elle étoit morte. Mais ayant bien-tôt rouvert les yeux à la lumiere,

Inquietude & allarme de Porcie.

Elle tombe en défaillance.

miere, & étant revenuë de ſa pâmoiſon, ſes femmes l'emporterent & la coucherent. Brutus à la nouvelle de ſa mort fut fort troublé, comme on peut le croire, cependant il n'abandonna point ce qu'il avoit entrepris pour le bien public, & ſon affliction ne le porta point à ſe dérober pour aller chez lui.

Conſtance de Brutus ſur le bruit de la mort de ſa femme.

Déja on annonce que Ceſar arrive en litiere. Comme il étoit alarmé des mauvais ſignes des victimes, qu'il avoit immolées, il avoit reſolu de ne décider ce jour-là aucune affaire importante, mais de proroger le Senat ſous prétexte de quelque indiſpoſition. Quand il deſcendit de ſa litiere, Popilius Lenas, le même qui un peu auparavant avoit dit à Brutus & à Caſſius, *qu'il prioit les Dieux qu'ils réuſſiſſent dans leur entrepriſe*, s'empara de lui, & l'entretint fort long-temps. Ceſar lui prêta l'oreille fort patiemment & avec beaucoup d'attention. Les Conjurés, car on peut leur donner ce nom, quoi qu'ils n'euſſent point fait de ſerment, n'entendoient pas ce qu'il diſoit, mais le ſoupçon, dont ils étoient prévenus ſur ce que Lenas leur avoit dit, leur faiſoit conjecturer que ce long entretien n'étoit qu'une declaration détaillée de tout leur complot. *Ils* en furent tous conſternés, & ſe regardant les uns les autres, ils ſe donnerent comme un ſignal par l'air de leur viſage, qu'il ne falloit pas attendre qu'on vînt les ſaiſir au corps, mais qu'ils devoient ſe tuer eux-mêmes.

Ceſar arrive au Senat, reſolu de le proroger.

Longue converſation de Lenas avec Ceſar, ſuſpecte aux Conjurés.

Extrémité où leur deſeſpoir penſa les porter contre eux-mêmes.

Déja Caſſius & quelques autres portoient la main aux poignards qu'ils avoient ſous leurs robes, & étoient prêts à les tirer, lorſque Brutus s'apperçut à la contenance de Lenas, qu'il

avoit plus l'air d'un homme qui prie avec beaucoup d'inſtance & de ſoûmiſſion, que d'un homme qui accuſe. Il ne dit pourtant rien, parce qu'il y avoit parmi eux beaucoup de gens qui n'étoient pas de la conſpiration, mais par la gayeté de ſon viſage il raſſura Caſſius, & un moment après Lenas ayant baiſé la main de Ceſar, ſe retira, faiſant bien voir par-là que dans cette longue converſation il n'avoit parlé que pour lui, & de quelques affaires qui le regardoient.

Tout d'un coup Brutus ſe raſſure & raſſure Caſſius.

Le Senat étant entré dans la ſalle où il étoit convoqué, tous les Conjurés entourerent la chaiſe de Ceſar, comme ayant à lui parler, & l'on dit que Caſſius tournant les yeux ſur la Statuë de Pompée, l'appella à ſon ſecours comme ſi elle avoit du ſentiment. [20] Trebonius attira Antoine à la porte, & l'entretint là long-temps pour l'amuſer & le retenir dehors.

Les Conjurés entourent la chaiſe de Ceſar avant qu'il ſoit entré.

Caſſius, quoiqu'Epicurien, tourne les yeux ſur la Statuë de Pompée, & l'appelle à ſon ſecours.

Quand Ceſar entra, tout le Senat ſe leva pour lui faire honneur, & dès qu'il fut aſſis tous les Conjurés l'ayant environné, firent avancer Tullius Cimber, comme pour lui demander le rappel de ſon frere qui étoit exilé, & ils faiſoient tous ſemblant d'appuyer ſa cauſe en lui touchant les mains, & en lui baiſant l'eſtomach & la tête. D'abord il voulut rejetter ces careſſes & ces prieres trop importunes, mais

20. *Trebonius attira Antoine à la porte, & l'entretint là long-temps pour l'amuſer & le retenir dehors,*] Dans la Vie de Ceſar, il nous a dit qu'Antoine fut retenu dehors par Brutus Albinus; & ici il nous dit que ce fut par Trebonius. Voilà une contradiction bien manifeſte, & qu'il eſt impoſſible de ſauver. Plutarque s'eſt trompé dans la Vie de Ceſar, & ici il rentre dans la verité. Tous les Hiſtoriens, qui ont écrit ce fait, témoignent que ce fut Trebonius qui re-

mais voyant qu'ils ne se rebutoient pas ; il s'éleva contre eux, & voulut les repousser par la force. Alors Cimber lui prenant la robe avec ses deux mains, la retira de dessus ses épaules, & Casca, qui étoit justement derriere lui, tirant son poignard, le frappa le premier près de l'épaule, & lui fit une blessure qui n'étoit pas fort profonde ; Cesar s'étant tourné, saisit la poignée du poignard qui l'avoit frappé, & s'écria en langage Romain, *Scelerat de Casca, que fais-tu ?* Et Casca s'adressant à son frere, en langage Grec, l'appella à son secours. Cesar frappé par plusieurs mains regardoit tout autour pour repousser cette foule d'ennemis & pour se sauver. Dans ce moment il apperçut Brutus, qui levoit le poignard sur lui, alors quittant la main de Casca, qu'il tenoit encore & se couvrant la tête de sa robe, il abandonna son corps aux coups. Tous les Conjurés se jetterent en même temps sur lui, & comme ils le frappoient tous à la fois sans aucune précaution, ils se blesserent les uns les autres, jusques-là que Brutus, qui voulut aussi avoir part au meurtre, reçut une grande blessure à la main, & que tous les autres furent couverts de sang.

Casca frappe le premier Cesar.

Cesar saisit le poignard de Casca.

Cesar cesse de se défendre dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui.

Les Conjurés en frappant tous ensemble se blessent les uns les autres.

Cesar ayant été tué de cette maniere, Brutus s'avança au milieu de la salle, & voulut par-

retint Antoine à la porte. Et Ciceron plus digne encore d'être cru que tous ces Historiens, le rapporte formellement dans sa II Philippique, lorsqu'adressant la parole à Antoine lui-même, il lui dit, *Quum interficeretur Cæsar, tum te à Trebonio vidimus sevocari.* Et dans la Philippique XIII. *Sceleratum Trebonium ! Quo scelere nisi quod te Idibus Martiis à debita tibi pœne sedmovit.* Voulant dire qu'Antoine ne meritoit pas moins d'être tué que Cesar.

parler pour justifier l'action, & pour arrêter & encourager le Senat, mais tous les Senateurs effrayés prirent la fuite en grand desordre, se jettant en foule à la porte, & s'entrepoussant avec beaucoup de confusion & de tumulte, sans que personne les pressât, ni les poursuivît, car il avoit été resolu qu'on ne tueroit que Cesar, & qu'on ne feroit qu'appeller tout le monde à la liberté.

Les Senateurs effrayés prennent la fuite.

Au commencement quand on délibera sur cette conjuration, tous les autres furent d'avis qu'avec Cesar il falloit aussi tuer Antoine, parce qu'il étoit homme insolent, hautain, ami de la Monarchie, qu'en hantant le Soldat & se familiarisant avec lui il avoit acquis beaucoup de credit & d'autorité dans les troupes, & sur-tout parce qu'étant naturellement audacieux & plein d'ambition, il étoit encore fortifié par la dignité de Consul, se trouvant alors Collegue de Cesar. Mais Brutus s'opposa à cet avis, se fondant premierement sur la justice qui seroit violée, & en second lieu leur donnant quelque esperance de changement du côté d'Antoine, car il ne desesperoit pas qu'ayant naturellement le cœur grand & étant ambitieux & avide de gloire, quand il se verroit défait de Cesar, il ne voulût aussi aider sa patrie à recouvrer la liberté, enflammé par leur exemple d'une noble émulation pour tout ce qu'il y avoit de plus beau & de plus honnête. Par ces raisons Brutus sauva la vie à Antoine, qui le jour du meurtre, pendant que l'effroi regnoit par-tout, se déguisa sous l'habit d'un homme du Peuple, & prit la fuite.

Les Conjurés étoient d'avis de tuer aussi Antoine, leurs raisons.

Brutus s'opposa seul à cet avis, & sauva la vie à Antoine.

Antoine prend la fuite sous l'habit d'un homme du Peuple.

Brutus & ses complices se retirerent d'abord

au

au Capitole les mains ſanglantes, & montrant leurs poignards nuds, & ils appelloient les Citoyens à embraſſer la liberté. D'abord ce ne fut dans toutes les ruës que des cris & des allées & venues de gens qui au premier bruit de ce meurtre couroient à l'avanture ſans aucun deſſein formé, ce qui augmenta encore l'effroi & le tumulte. Mais quand on vit qu'on ne tuoit perſonne, & qu'on ne touchoit pas même aux choſes les plus expoſées au pillage, alors les Senateurs & grand nombre d'autres Citoyens reprenant courage, monterent au Capitole, & allerent trouver les Conjurés.

Brutus fait un grand diſcours au Peuple accouru au Capitole.

Tout le Peuple s'étant aſſemblé, Brutus lui fit un grand diſcours pour gagner ſes bonnes graces & pour lui rendre raiſon de ce qu'ils venoient d'executer. Le Peuple l'ayant entendu ſe mit à les louer & à leur crier qu'ils deſcendiſſent du Capitole. Encouragés par ces cris, ils deſcendent avec aſſurance dans la Place. Tout le Peuple les ſuit en foule; Brutus marche à la tête, au milieu des plus conſiderables & des plus illuſtres des Citoyens qui l'environnent, l'accompagnant honorablement, & qui le menent du Capitole juſqu'à la Tribune. A cette vue la populace, quoi que ce fût une tourbe de gens ramaſſés & tout prêts à exciter une revolte, craignit & reſpecta la preſence de Brutus, & attendit modeſtement & dans le ſilence ce qui arriveroit.

Les Conjurés deſcendent du Capitole dans la Place.

Le Peuple fait connoître que le meurtre de Ceſar lui avoit déplu.

Brutus s'étant avancé, tout le monde lui donnoit une paiſible audience, mais ils firent bientôt voir combien l'action leur avoit déplu, car Cinna ayant commencé à parler & à accuſer Ceſar, ils entrerent dans une furieuſe colere & l'accablerent d'injures, de ſorte que les

Les Conjurés se retirent encore au Capitole.

Conjurés se retirerent encore au Capitole; & Brutus, qui craignoit d'y être assiegé, renvoya les principaux de ceux qui étoient montés avec lui, trouvant qu'il n'étoit pas juste que ceux qui n'avoient point eu part à l'action, partageassent le danger.

Le Senat se rassemble le lendemain dans le Temple de la Terre.

Antoine, Plancus & Ciceron proposent de dresser un Edit de pacification.

Le Senat donne un Edit très-honorable aux Conjurés.

Cependant le Senat s'étant assemblé le lendemain dans le Temple de la Terre, & Antoine, Plancus & Ciceron ayant proposé de dresser un Edit de pacification, & d'accorder une amnistie générale, le Senat ordonna, non seulement une sûreté & une impunité entiere pour les Conjurés, mais il ajoûta que les Consuls donneroient leur avis sur les honneurs qu'on devoit leur decerner. Cela étant arrêté & passé, le Senat se leva; Antoine envoya sur l'heure même son fils en ôtage au Capitole, & Brutus en descendit avec ses compagnons. Dès qu'ils furent ensemble ce ne furent que caresses & embrassades. Antoine donna à souper à Cassius, & Lepidus à Brutus. Tous les autres Conjurés furent menés souper de même chez leurs amis.

Le Senat se rassemble, & fait de grands honneurs à Antoine.

On fait la distribution des Provinces aux Conjurés.

A Brutus Albinus.

Le lendemain à la pointe du jour le Senat s'étant encore assemblé, fit de grands honneurs à Antoine sur ce qu'il avoit si sagement éteint les premiers feux d'une guerre civile. Ensuite on donna de grandes louanges à Brutus, & enfin on fit la distribution des Provinces. On decerna l'Isle de Crete à Brutus, l'Afrique à Cassius, à Trebonius l'Asie, la Bithynie à Cimber, & on donna à l'autre Brutus la Gaule autour du Po.

Cela fait, il fut question du Testament de Cesar & de la maniere dont on devoit faire ses funerailles. Antoine, qui étoit present, fut d'a-

d'avis qu'on devoit lire son Testament en public, & que ses funerailles devoient se faire à la vuë de tout le monde, & être très-honorables, de peur que si on les faisoit à la dérobée, & sans les honneurs qui lui étoient dûs, cela n'irritât le Peuple. Mais Cassius s'y opposa de tout son pouvoir. Brutus ceda à Antoine, & se rangea de son parti, en quoi il paroît qu'il fit une seconde faute. La premiere fut qu'il épargna Antoine, & que par-là, il conserva & fortifia contre la ligue un ennemi très-puissant & très-dangereux, & la seconde fut sur ces funerailles, en souffrant qu'on les fît comme Antoine l'avoit proposé, ce qui pensa tout perdre. Car premierement Cesar ayant donné par son Testament soixante & quinze drachmes à chaque Citoyen, & ayant legué au Peuple ses jardins, qu'il avoit au-delà du Tibre, où est presentement le Temple de la Fortune, à la lecture de ces dispositions tous les Citoyens sentirent pour lui une affection très-violente & un regret infini de sa mort. Ensuite le corps ayant été porté au milieu de la Place, Antoine, qui fit l'éloge funebre, comme c'étoit la coûtume, voyant le Peuple fort ému par son discours, il le précipita dans un excès de compassion, car il prit la robe de Cesar toute sanglante, & la déployant aux yeux de la populace, il lui montra tous les coups dont elle étoit percée, & par-là le grand nombre de blessures que Cesar avoit reçues sur son corps. Alors il n'y eut plus ni ordre ni discipline. Les uns crioient qu'il falloit tuer ces meurtriers; les autres, [21] comme on avoit

Differens avis sur la maniere dont on devoit faire les funerailles de Cesar.

Deux grandes fautes de Brutus.

Plutarque parle ainsi par rapport aux vues de Brutus.

Trente sept livres dix sols.

Antoine fait l'Oraison funebre de Cesar, terrible effet de son discours, & de ces funerailles faites en public.

21. *Comme on avoit déja fait un Convoi de Clodius.*] Plutarque

avoit déja fait au Convoi de Clodius le ſeditieux harangueur du Peuple, allerent prendre dans les boutiques, qui étoient autour de la Place, les bancs, les ſieges & les tables, & les entaſſant, ils en éleverent un grand bucher, y placerent le mort & le brûlerent au milieu de pluſieurs Temples & de pluſieurs lieux d'aſyle inviolables & ſacrés. Quand le bucher fut bien allumé, chacun s'en approcha de ſon côté, & en tira des tiſons ardens avec leſquels ils coururent tous à la maiſon des meurtriers pour y mettre le feu. Mais comme ils s'étoient déja munis & fortifiés contre cette attaque, ils repouſſerent ce danger.

Bucher fait à Ceſar des bancs, des ſieges & des tables des boutiques.

Il y avoit un Poëte, nommé Cinna, qui n'avoit eu aucune part à la Conjuration, & qui au contraire étoit ami de Ceſar. Ce Cinna eut la veille ce ſonge: Il lui ſembla que Ceſar le prioit à ſouper, qu'il le refuſoit, & que Ceſar le preſſa tant, & lui fit tant de violence, qu'enfin le prenant par la main il l'emmena & le conduiſit dans un lieu vaſte & ténébreux, où il le ſuivit malgré lui & dans un ſaiſiſſement horrible. Cette viſion l'inquieta ſi fort qu'il en eut la fiévre toute la nuit. Malgré cela le matin, comme on emportoit le corps de Ceſar, il eut honte de ne pas ſe trouver à ſon convoi, ſe leva pour y aller, & ſe mêla parmi la foule dans le moment que le Peuple étoit le plus emporté & le plus aigri. Dès qu'on le vit, on le prit pour cet autre Cin-

Songe du Poëte C. Helvius Cinna.

L'accompliſſement de ce ſonge; Cinna mis en pieces par le Peuple.

n'ayant point parlé de la mort de Clodius n'a pu nous apprendre ce qui ſe paſſa à ſes funerailles. C'eſt le ſeul endroit où il ſoit parlé de cette particularité, au moins je ne me ſouviens pas d'en avoir rien lû ailleurs. Si l'on ne connoiſſoit le peuple, on s'étonneroit qu'il ait fait pour ce ſo-

Cinna qui tout recemment avoit dit mille injures à Ceſar en pleine aſſemblée; & le Peuple ſe jettant ſur lui le mit en pieces.

Brutus & ſes complices, craignant un pareil ſort, ſur-tout après le changement d'Antoine, ſortirent de la Ville & demeurerent quelque temps à Antium pour retourner à Rome [22] dès que la premiere fougue de cet emportement ſeroit calmée, ce qu'ils eſperoient bien-tôt d'une multitude, dont tous les mouvemens ſont toûjours fort prompts, & qui n'a jamais de tenuë. D'ailleurs ils avoient pour eux le Senat, qui, quoiqu'il n'eût fait aucune recherche de ceux qui avoient déchiré Cinna, avoit pourſuivi & fait prendre ceux qui avec des tiſons ardens étoient allés pour brûler leurs maiſons. Déja même le Peuple, fâché contre Antoine, qui tranchoit du Monarque, & faiſoit toutes choſes avec un pouvoir abſolu, deſiroit Brutus, & s'attendoit qu'il viendroit bien-tôt en perſonne leur donner les Jeux qu'il leur devoit en qualité de Preteur. Mais Brutus, ayant été averti que pluſieurs des Soldats Veterans, qui avoient ſervi ſous Ceſar, & reçu de lui des terres & des maiſons, lui dreſſoient des embûches pour le tuer, & qu'ils ſe gliſſoient dans la Ville par petits pelotons, il n'oſa y retourner. Son abſence n'empêcha pas que le Peuple n'eût les Jeux qu'il lui devoit, rien n'y fut épargné, & ils furent d'une très-grande magnificence, car ayant fait acheter de tous côtés pluſieurs bêtes étran-

Brutus & ſes complices ſortent de Rome, & s'arrêtent pour quelque temps à Antium.

Le Senat ne fit aucune recherche de ceux qui avoient déchiré Cinna.

Les Veterans dreſſent des embûches à Brutus pour venger Ceſar.

ſeditieux ce qu'il fait ici pour ce grand homme.

22. *Dès que la premiere fougue de cet emportement ſeroit calmée.*] Au lieu de παροξυσμὸν du texte, il faut lire comme dans un Mſ. μαραυσμὸν, & dans la ligne ſuivante il faut lire φθαρείσης, au lieu de φθορμένοις.

étranges, [23] il voulut qu'on n'en donnât, ni qu'on n'en reservât aucune, mais qu'elles fussent toutes employées à ses Jeux. Il alla même en personne jusqu'à Naples pour parler à des Comediens, à des Farceurs, & autres tels Ministres du Dieu Bacchus, & pour les engager. Et voulant avoir à quelque prix que ce fût, un Comedien, nommé Canutius, qui avoit beaucoup de reputation dans son Art, il écrivit à ses amis & les pria instamment de ne rien oublier pour lui persuader de venir; car il ne trouvoit pas qu'il fût convenable de forcer aucun des Grecs. Il écrivit aussi à Ciceron qu'il falloit absolument qu'il assistât à ses Jeux, & il l'en pressoit avec de grandes instances.

Brutus absent donne de magnifiques Jeux au Peuple.

Les soins qu'il se donne pour cela.

Canutius Comedien Grec de grande reputation.

Comme les affaires étoient en cet état, voici un nouveau changement par l'arrivée du jeune Octave. Il étoit fils de la Niece de Jule Cesar qui l'avoit adopté & déclaré son heritier par son Testament. Il étudioit à Apollonie quand Cesar fut tué, & il l'attendoit là pour le suivre à la guerre qu'il avoit résolu d'aller faire aux Parthes. Mais dès qu'il eut appris ce meurtre, il partit pour Rome. Et prenant d'abord le nom de Cesar pour commencer à gagner par-là le Peuple, & distribuant à tous les Citoyens tout l'argent que le défunt lui avoit laissé, il excita des factions contre Antoine, & à force d'argent il attira & assembla un grand nombre de Veterans, qui avoient servi sous Cesar. Ciceron s'étant aussi declaré pour lui à cause de la haine qu'il avoit pour Antoine, Brutus l'en reprit très-aigrement, & lui écrivit pour lui reпro-

Arrivée du jeune Octave, qui fut appellé Cesar Auguste.

Il distribue à tous les Citoyens l'argent que Cesar lui avoit laissé.

Ciceron se declare pour le jeune Cesar.

23. *Il voulut qu'on n'en donnât aucune.*] Car ceux qui don-

procher *qu'il ne redoutoit nullement un Maître, mais qu'il craignoit ſeulement un Maître qui le haïſſoit, & qu'il ne cherchoit qu'à ménager une ſervitude douce & humaine, en écrivant & diſant par-tout que le jeune Ceſar étoit doux & humain: mais*, ajoûtoit-il, *nos ancêtres n'ont jamais pû ſupporter des Maîtres, quelque doux qu'ils ayent été.* Et il l'aſſuroit *que pour lui jusqu'à ce moment il n'avoit déterminé ni de faire la paix, ni de faire la guerre, mais qu'il étoit fortement reſolu de ne ſe rendre jamais eſclave, quelque choſe qui pût arriver, & qu'il étoit fort étonné de voir Ciceron craindre une guerre civile, parce qu'elle eſt pleine de dangers, & ne pas craindre une paix honteuſe & indigne, & ne demander d'autre recompenſe pour avoir chaſſé Antoine de la Tyrannie, que d'établir Céſar Tyran.* Tel étoit Brutus dans les premieres Lettres qu'il écrivoit.

Lettre de Brutus à Ciceron.

Les anciens Romains ne pouvoient ſouffrir des Maîtres quelque doux qu'ils fuſſent.

Déja tout le Peuple Romain étoit partagé, les uns prenoient le parti de Ceſar, & les autres embraſſoient celui d'Antoine, & les Armées étoient à l'encan comme ſous un Crieur public au plus offrant & dernier encheriſſeur. Brutus deſeſperant donc de ſes affaires, reſolut de quitter l'Italie, & ayant traverſé par terre toute la Lucanie, il ſe rendit à Elée, qui eſt ſur le bord de la mer. Porcie, devant en partir pour s'en retourner à Rome, tâchoit de cacher la douleur qu'elle avoit de ſe ſeparer de ſon mari, mais un Tableau la trahit, quoiqu'elle eût d'ailleurs beaucoup de courage. Le ſujet de ce Tableau étoit tiré de l'Hiſtoire des Grecs, c'étoit

Le Peuple Romain partagé entre Ceſar & Antoine.

Ville de la Lucanie ſur la côte de la mer.

donnoient les Jeux faiſoient quelquefois de ces liberalités, ce qui diminuoit d'autant le plaiſir du Peuple.

Dans Elée, il y avoit un Tableau de l'Adieu d'Hector & d'Andromaque.

Porcie est frappée de ce Tableau qui lui représente l'image de son malheur.

[24] c'étoit l'Adieu d'Hector & d'Andromaque, qui recevoit de ses mains son fils Astyanax & qui avoit les yeux attachés sur ce cher mari. Porcie, ayant vu ce Tableau, l'image de son malheur la frappa, & la fit fondre en larmes. Et comme elle ne pouvoit s'en détacher, elle alla plusieurs fois dans le même jour le regarder & se rassasier de pleurs. Acilius, un des amis de Brutus, la voyant en cet état, se mit à prononcer les paroles qu'Andromaque dit à Hector dans Homere, *Mon cher Hector, vous me tenez lieu de pere, de mere, de freres; toutes mes tendresses sont réunies dans un si cher époux.* Et Brutus soûriant, *Mais je ne saurois*, dit-il, *adresser à Porcie les mêmes paroles qu'Hector adresse à Andromaque: Retournez chez vous, reprenez vos occupations ordinaires, vos toiles, vos fuseaux, vos laines, & distribuez à vos femmes leur ouvrage; car la foiblesse naturelle de son corps l'empêche bien d'égaler les exploits, dont nous sommes capables, mais par sa fermeté & par son courage elle ne combattra pas pour sa patrie moins généreusement que nous.* C'est une particularité que l'on sait de Bibulus, fils de Porcie, qui la rapporte dans les Memoires qu'il a composés.

Dans le VI. liv. de l'Iliade.

Brutus en continuant le passage d'Homere, donne un grand éloge à Porcie.

Brutus va Athenes, où il est honorablement reçu.

Brutus partit d'Elée, & fit voile vers Athenes; le Peuple le reçut avec toutes les marques d'une veritable affection, & avec des acclamations très-grandes, & fit en son honneur les plus beaux Decrets, & il alla loger chez un de ses anciens hôtes. Tous les jours il alloit entendre Theomneste, Philosophe Académicien, & Cratippe, qui suivoit la Secte Peripateticienne,

Il alloit tous les jours entendre les Philosophes.

24. *C'étoit l'Adieu d'Hector & d'Andromaque.*] Amiot a fort maltraité cet endroit en traduisant: *comment Andromaque accompagnoit son Mary Hector ainsi qu'il sortoit de la ville*

ne, & philoſophant avec eux il paroiſſoit être dans un profond loiſir, & n'avoir aucune affaire, & cependant il faiſoit tous ſes préparatifs pour la guerre ſans donner le moindre ſoupçon. Il envoya en Macedoine Heroſtrate pour pratiquer ceux qui commandoient les troupes dans ce païs-là, & prit avec lui tous les jeunes gens qui étoient venus de Rome pour étudier à Athenes, du nombre deſquels étoit le fils de Ciceron, qu'il loüe extraordinairement, diſant que *ſoit qu'il veillât ou qu'il dormît, c'étoit une choſe admirable de voir combien il étoit fier, & ennemi des Tyrans.*

Il faiſoit ſecrettement tous ſes préparatifs pour la guerre.

Il emmene avec lui tous les jeunes Romains qui étudioient à Athenes.

Eloge que Brutus fait du fils de Ciceron.

Dès qu'il eut commencé à s'entremettre des affaires à viſage découvert, il reçut avis que quelques vaiſſeaux Romains chargés de richeſſes venoient d'Aſie, & que le Capitaine, qui les commandoit, très-honnête homme & ſon ami particulier, leur faiſoit tenir la route d'Athenes; il alla au devant & le rencontra près de la Ville de Caryſte ſur la côte de l'Eubée. Là s'étant abouché avec lui, il lui perſuada de lui remettre ſes vaiſſeaux, & les ayant reçus il le traita magnifiquement à ſouper, car même il ſe rencontra par hazard que c'étoit la fête de Brutus, le propre jour de ſa naiſſance.

Brutus perſuade à un Capitaine de lui remettre les vaiſſeaux qu'il ramenoit d'Aſie chargés de richeſſes.

Quand ils furent à table & qu'ils eurent commencé à boire, on fit d'abord des libations en l'honneur de la victoire de Brutus & de la liberté des Romains, & Brutus voulant engager & fortifier encore plus ſes convives, demanda une plus grande coupe, & l'ayant priſe pleine de vin, il [25] prononça

ville de Troyes. Il fait bien voir par-là qu'Homere lui étoit inconnu.

25. *Prononça ſans aucun ſujet apparent ce vers que Patrocle*

de

Brutus prononce à table un vers d'Homere, qui fut le préſage de ſon malheur.

Dans le XVI. liv. de l'Iliade.

ça ſans aucun ſujet apparent ce vers que Patrocle dit à Hector en mourant, *Mais le fils de Latone, ſecondé par mon cruel deſtin, m'a ôté la vie.* Les Hiſtoriens ajoûtent à cette particularité qu'à la journée de Philippes, quand il ſortit de ſa tente pour le dernier combat, il donna à ſes Soldats pour mot *Apollon.* C'eſt pourquoi ils prétendent que ce vers, qu'il prononça, fut un préſage du malheur qui lui arriva à cette bataille.

Deux cens cinquante mille livres.

Quelques jours après ce repas Antiſtius lui délivra cinq cens mille drachmes de l'argent qu'il conduiſoit en Italie. Tous les Soldats qui reſtoient de l'Armée de Pompée, & qui étoient encore errants dans la Theſſalie, ſe rendirent de très-bon cœur auprès de lui. Il enleva à Cinna cinq cens chevaux qu'il menoit à Dolabella en Aſie, & s'étant rendu par mer à la Ville de Demetriade, d'où on enlevoit pour Antoine une grande quantité d'armes, que Jule Ceſar avoit fait faire pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortenſius, Préteur de la Macedoine, lui ayant remis ſon Gouvernement, & tous les Rois, Princes & Potentats des environs s'étant ligués avec lui & lui ayant donné toutes leurs forces, il eut nouvelles que Caius Antonius, frere d'Antoine, étoit parti d'Italie, & venoit à Epidamne & à Apollonie, pour joindre les troupes que Gabinius y tenoit aſſemblées. Mais Brutus, vou-

Brutus enleve à Cinna cinq cens chevaux.

Il ſe rend maître des armes que Ceſar avoit fait faire à Demetriade pour la guerre des Parthes.

Hortenſius lui remet la Macedoine.

Pluſieurs Rois & Princes ſe liguent avec lui.

dit à Hector en mourant.] Plutarque veut dire que Brutus avoit prononcé ce vers tout d'un coup ſans l'avoir amené par aucune choſe précedente qui le fondât. Mais il ne faut pas s'imaginer que Brutus prononçât ce vers ſans ſujet & ſans aucune vue. On buvoit à la Liberté des Romains, cette liberté étoit le fruit de la mort de Ceſar, & comme Bru-

voulant le prévenir & lui enlever ces troupes avant ſon arrivée, fit d'abord prendre les armes à ceux qu'il avoit avec lui, & marcha par des lieux raboteux & difficiles pendant une neige affreuſe, & fit tant de diligence, qu'il laiſſa fort loin derriere lui ſes ſommiers, qui portoient ſes vivres. Etant arrivé devant les murailles d'Epidamne, le travail & le froid, qu'il avoit endurés, lui cauſerent une maladie, qu'on appelle *Boulimie*, & qui arrive aſſez ordinairement aux hommes & aux bêtes qui ont beaucoup fatigué, ſur-tout dans un temps de neige, ſoit que la chaleur naturelle renfermée au dedans par le froid du dehors, & par la condenſité des pores, conſume très-promptement toute la nourriture, ou que la vapeur ſubtile & perçante de la neige fonduë penetrant le corps en chaſſe la chaleur naturelle, qu'elle diſſipe au dehors. Car il ſemble que c'eſt cette chaleur éteinte par le froid qu'elle rencontre en ſortant ſur la ſuperficie du corps, qui fait les ſueurs qui arrivent dans cette maladie. Mais c'eſt de quoi nous avons écrit plus amplement dans un autre Traité.

Il marche par un temps de neige pour enlever les troupes que Gabinius commandoit à Epidamne.

Il tombe dans la maladie appellée *Boulimie*.

La cauſe de cette maladie.

Dans le VI. liv. des Propos de table, queſt. VIII.

Brutus étant donc tombé dans une grande défaillance, & perſonne dans ſon camp n'ayant pas la moindre choſe à lui donner à manger, ſes gens furent obligés de recourir à leurs ennemis, & s'étant approchés des portes, ils demanderent aux Gardes un peu de pain. Ces Gar-

Les gens de Brutus ont recours aux ennemis pour avoir dequoi lui donner à manger.

Brutus avoit l'idée toute occupée de cette mort; il dit ce vers d'Homere pour faire entendre qu'en commettant ce meurtre il avoit prêté ſa main à Apollon & à la cruelle deſtinée de ce Prince, & que c'étoient les Dieux & le Deſtin qui l'avoient tué. Mais ce vers, qu'il appliquoit à la mort de Ceſar, devint par l'évenement le préſage de la ſienne.

Gardes, ayant appris l'accident arrivé à Brutus, allerent eux-mêmes lui porter à manger & à boire. En reconnoiſſance de cette généroſité, Brutus, devenu maître de la Ville, traita avec beaucoup d'humanité, non ſeulement ces Gardes, mais encore tous les autres pour l'amour d'eux.

Reconnoiſſance & humanité de Brutus.

Caius Antonius ſe jette dans Apollonie & eſt obligé d'en ſortir.

Caius Antonius s'étant jetté dans Apollonie, manda à toutes les troupes, qui étoient aux environs, de l'y venir trouver. Mais quand il vit qu'au contraire elles alloient ſe rendre à Brutus, & que ceux d'Apollonie même étoient fort portés pour lui, il abandonna la Ville, & ſe retira à Buthrote, après avoir perdu en chemin trois Cohortes qui furent taillées en pieces par Brutus. Enſuite il voulut forcer quelques poſtes que les troupes de Brutus avoient occupés autour de Billis, & ayant engagé un grand combat avec le jeune Ciceron, il fut battu; car Brutus ſe ſervoit du fils de Ciceron comme d'un grand Capitaine, & en eut des ſuccès conſiderables par ſon moyen.

Il ſe retire à Buthrote, & perd en chemin trois Cohortes que Brutus taille en pieces.

Il eſt encore battu par le fils de Ciceron.

A quelques jours de là Brutus ayant ſurpris Caius Antonius dans des lieux pleins de marais, & fort éloigné de ſa retraite, il ne voulut pas qu'on le chargeât, mais il l'enveloppa avec ſa Cavalerie, & ordonna à ſes gens d'épargner des troupes, qui ſeroient bien-tôt pour eux, ce qui arriva, car elles ſe rendirent avec leur Général, de ſorte que Brutus avoit déja ſous ſes ordres un aſſez bon corps d'Armée. Il retint donc long-temps auprès de lui Caius Antonius, le laiſſant jouïr de tous ſes honneurs, car il lui laiſſa même les enſeignes de ſa dignité de Commandant, quoique pluſieurs, & Ciceron même, lui écriviſſent de Rome, & le preſ-

Brutus force Caius Antonius à ſe rendre à lui avec ſes troupes.

Honneur que Brutus lui fait.

On écrit de Rome à Brutus pour le

preſſaſſent de le faire mourir. Mais voyant enfin qu'il commençoit à pratiquer ſourdement les Capitaines, & qu'il ne cherchoit qu'à faire quelque remuëment, il le mit dans une de ſes Galeres, où il le fit garder fort étroitement. Les Soldats, qu'il avoit corrompus, s'étant retirés à Apollonie, écrivirent à Brutus qu'il n'avoit qu'à y venir, & qu'ils rentreroient dans leur devoir; mais Brutus leur manda *que ce n'étoit pas la coûtume de leurs ancêtres que le Général allât trouver les Soldats rebelles; qu'il falloit que ces Soldats ſe rendiſſent auprès de leur Général, & que par leurs ſoumiſſions ils deſarmaſſent ſa colere.* Ils ſe rendirent donc auprès de lui, eurent recours aux prieres, & il leur pardonna.

preſſer de faire mourir Caius Antonius.

Il ſe contente de le mettre en priſon dans une de ſes Galeres.

Réponſe de Brutus à des Soldats rebelles qui l'appelloient pour rentrer dans le devoir.

Comme il étoit ſur le point de paſſer en Aſie, il reçut les nouvelles du changement qui étoit arrivé à Rome. Le jeune Ceſar étoit ſoûtenu & fortifié contre Antoine par le Senat. Mais ayant chaſſé Antoine de l'Italie, il étoit devenu formidable, car il demandoit le Conſulat contre les Loix, & entretenoit de grandes Armées, dont la Ville n'avoit aucun beſoin. Et comme il voyoit que le Senat ſupportoit avec peine ſon agrandiſſement, qu'il jettoit déja les yeux ſur Brutus, & qu'il lui decernoit de nouveaux Gouvernemens, & lui confirmoit ceux qu'il avoit déja, il avoit commencé à craindre lui-même, & avoit envoyé offrir à Antoine ſon amitié, & ayant comme inveſti Rome avec ſes troupes, il s'étoit fait donner le Conſulat, n'étant encore qu'à peine dans ſon adoleſcence, car il n'étoit que dans ſa vingtiéme année, comme il l'écrit lui-même dans ſes Commentaires. En même temps il avoit

Changement qui étoit arrivé à Rome depuis le départ de Brutus.

Le jeune Ceſar ſe fait donner le Conſulat à l'âge de XX. ans.

Ses Commentaires.

Il appelle en Justice Brutus & ses complices pour le meurtre de Cesar.

avoit appellé en Justice Brutus & ses complices pour avoir tué le premier & le plus grand Personnage de Rome, & celui qui étoit dans les plus grandes dignités, & cela sans aucune forme de justice, & il avoit chargé Lucius Cornificius de l'accusation de Brutus, & Agrippa de celle de Cassius. Et comme les accusés n'avoient pas comparu, ils avoient été condamnés par contumace, les Juges ayant été forcés de donner leurs suffrages sans autre délai. On dit aussi que lorsque le Heraut avoit appellé Brutus à haute voix de dessus la Tribune, selon la coûtume, l'ajournant à comparoître devant ses Juges, le Peuple avoit gemi manifestement, que les gens de bien avoient baissé la tête sans oser dire un seul mot, & qu'on avoit vû Publius Silicius verser des larmes, ce qui dans la suite le fit comprendre parmi les proscrits. Après quoi Cesar, Lepidus & Antoine s'étant raccommodés & ayant fait entre eux cette fameuse Ligue si connuë sous le nom de Triumvirat, ils avoient partagé les Provinces, & fait cette horrible proscription de deux cens Citoyens, dont ils mirent la tête à prix. Ciceron fut du nombre de ceux qui perirent en cette occasion.

Les accusés sont condamnés par contumace.

Dion l'appelle Silicius Corocotte.

Triumvirat de Cesar, Lepidus & Antoine.

Ces nouvelles ayant donc été portées en Macedoine, Brutus, forcé d'imiter cette barbarie, écrivit à Hortensius de faire mourir Caius

Brutus écrit à Hortensius de faire mourir C.

26. *Et Brutus dit publiquement qu'il avoit plus de honte de ce qui avoit causé la mort de Ciceron, qu'il n'avoit de douleur de sa mort même.*] Car la mort de Ciceron, sur-tout à l'âge de LXIV. ans, étoit un accident ordinaire dont on pouvoit & on devoit se consoler; mais il n'y avoit rien de plus honteux ni de plus déplorable que cette ligue horrible qui l'avoit causée, & sous laquelle tout l'Em-

Caius Antonius pour venger la mort de Ciceron, & celle de l'autre Brutus, dont l'un étoit ſon ami, & l'autre ſon proche parent. Cela fut cauſe que dans la ſuite Antoine, ayant fait priſonnier Hortenſius à la bataille de Philippes, l'égorgea ſur le tombeau de ſon frere. [26] Et Brutus dit publiquement, *qu'il avoit plus de honte de ce qui avoit cauſé la mort de Ciceron, qu'il n'avoit de douleur de ſa mort même, & qu'il ne pouvoit s'empêcher de blâmer ſes amis de Rome de ce qu'ils ſe rendoient eſclaves plus par leur faute que par celle des Tyrans,* [27] *& qu'ils avoient la lâcheté de voir & de ſouffrir des choſes dont le ſeul recit auroit dû leur être inſupportable & leur faire horreur.*

Antonius par reproches.

Antoine égorge Hortenſius ſur le tombeau de ſon frere.

Beau mot de Brutus.

Quand il fut paſſé en Aſie avec ſon Armée, qui étoit déja fort nombreuſe & en très-bon état, il donna ordre qu'on aſſemblât une grande Flotte ſur la côte de Bithynie & au Port de Cyzique, & cependant il alla par terre, calmant les Villes & donnant audience aux Princes & aux Gouverneurs. Il écrivit en même temps à Caſſius pour le détourner du voyage d'Egypte, & pour le faire venir en Syrie, car il lui manda *que ce n'étoit point pour ſe donner l'Empire à eux-mêmes, mais pour mettre leur patrie en liberté, qu'ils avoient aſſemblé de ſi grandes forces; qu'ils ne devoient donc point aller errants & vagabonds par le monde, mais que*

Brutus donne ordre qu'on aſſemble une Flotte ſur la côte de Bithynie.

Il écrit à Caſſius pour le détourner du voyage d'Egypte.

l'Empire avoit eu la baſſeſſe de plier. Voilà ce qui devoit faire gemir un veritable Romain.

27. *Et qu'ils avoient la lâcheté de voir & de ſouffrir des choſes dont le ſeul recit auroit dû leur être inſupportable.*] Il y a beaucoup de force dans ce trait. Quelle lâcheté n'eſt-ce point de voir & de ſouffrir ce qu'on ne devoit pas même pouvoir entendre?

Celles de Brutus bien plus nobles.

Brutus, jamais ſes ennemis mêmes ne lui ont reproché des vuës ſi intereſſées & ſi injuſtes. Au contraire Antoine lui donna cette grande louange devant une infinité de témoins, *Qu'il étoit le ſeul des Conjurés qui eût conſpiré contre Ceſar par le ſeul attrait de la beauté & de la grandeur de cette action, & que tous les autres y avoient été excités par la haine particuliere qu'ils avoient pour lui & par l'envie qu'ils lui portoient.* De là vient que Brutus dans tout ce qu'il écrit, paroît manifeſtement avoir moins de confiance dans ſes nombreuſes troupes, que dans ſa vertu, car étant déja à la veille du danger auquel il alloit s'expoſer, il écrit à Atticus *que ſes affaires étoient au comble de la Fortune, car ou il affranchiroit les Romains par ſa victoire, ou il ſe delivreroit de la ſervitude par ſa mort; que toutes les autres choſes étoient en bon état pour eux, & dans une aſſiette ferme & aſſurée, mais qu'il y avoit encore une ſeule choſe très-incertaine, & dont ils ne pouvoient s'aſſurer, c'eſt s'ils vivroient ou s'ils mourroient libres.* [28] Il dit qu'*Antoine portoit la peine duë à ſa folie, en ce que pouvant ſe mettre au nombre des Brutus, des Caſſius, & des Catons, & partager leur gloire, il avoit mieux aimé ſe joindre à Octave,* [29] *& ne tenir que le ſecond rang, & que s'il n'étoit pas vaincu avec lui dans la bataille, qui s'alloit donner, il lui feroit bientôt*

Grande louange qu'Antoine donne à Brutus.

Lettre que Brutus écrit à Atticus la veille de la bataille de Philippes.

28. *Il dit qu'Antoine portoit la peine duë à ſa folie.*] Il n'eſt pas étonnant que Brutus, qui en tuant Ceſar croyoit avoir fait la plus grande, la plus juſte, & la plus belle action du monde, blâmât Antoine d'avoir plûtôt ſuivi le parti du jeune Ceſar, que celui des meurtriers de Jule. Mais Antoine pourroit trouver des défenſeurs, qui ne manqueroient pas de raiſons pour ſoûtenir que le parti qu'il

tôt la guerre. En quoi il paroît qu'il prophetiſa de loin ce que l'évenement juſtifia dans la ſuite.

Prophetie de Brutus qu'Antoine feroit bientôt la guerre à Ceſar.

Pendant le ſouper, qu'ils firent à Smyrne, Brutus demanda à Caſſius une partie des grandes ſommes qu'il avoit ramaſſées, lui alleguant que toutes celles, qu'il avoit eues de ſon côté, il les avoit dépenſées à bâtir & à équiper cette nombreuſe Flotte, qui reduiroit toute la Mer Mediterranée en leur pouvoir. Mais les amis de Caſſius l'empêchoient de donner cet argent: *Il n'eſt pas juſte*, lui diſoient-ils, *que ce que vous avez conſervé de vos épargnes, & ce que vous avez levé ſur les Peuples en vous expoſant à leur haine, vous le donniez à Brutus, afin qu'il s'en ſerve à gagner le Peuple & à faire des largeſſes aux Soldats.* Malgré tout cela Caſſius lui en donna la troiſiéme partie, après quoi s'étant ſeparés encore pour aller executer chacun les choſes dont ils étoient chargés, Caſſius ſe rendit maître de Rhodes, & uſa durement & fierement de ſa fortune, quoiqu'en entrant dans la Ville, comme les habitans l'appelloient leur Maître & leur Roi, il leur eût répondu avec modeſtie, *Je ne ſuis ni Roi, ni Maitre; je ſuis le meurtrier de celui qui vouloit ſe rendre notre Maître & notre Roi.*

Brutus demande à Caſſius une partie des ſommes qu'il avoit ramaſſées.

Les amis de Caſſius veulent l'empêcher de donner cet argent, & lui rendre Brutus ſuſpect.

Caſſius lui en donne la troiſieme partie.

Caſſius ſe rend maître de Rhodes, & la traite durement.

Réponſe de Caſſius aux Rhodiens qui l'appelloient leur Maître & leur Roi.

Brutus demanda aux Lyciens de l'argent & des troupes. Mais l'Orateur Naucrate obligea les Lyciens ſe revolter

qu'il avoit pris étoit le plus honnête & le plus louable.

29. *Et ne tenir que le ſecond rang.*] Mais quel rang auroit-il tenu s'il ſe fût joint aux autres? Caſſius auroit-il ſouffert qu'il eût été le premier? On va voir dans un moment que Brutus & Caſſius ſeront ſur le point de ſe brouiller pour quelques ſommes que le premier demande à l'autre.

contre Brutus, à cause des femmes & des troupes qu'il leur demandoit.

les Villes à se revolter, & les habitans du païs occuperent quelques montagnes pour fermer les passages. Brutus envoya contre eux un détachement de Cavalerie, qui les ayant surpris à table pendant leur dîner, en passerent six cens au fil de l'épée, après quoi s'étant rendu maître de plusieurs Châteaux & petites Villes, il relâcha sans rançon tous ceux qu'il fit prisonniers, dans l'esperance que cette action de douceur lui attireroit l'affection des Peuples. Mais ils étoient fort opiniâtres, le dommage qu'ils souffroient dans leurs terres les irritoit, & ils mépriſoient ces marques de douceur & d'humanité, qui n'empêchoient pas leurs pertes. Enfin il alla mettre le siege devant la Ville de Xanthe, où tous les plus braves de la Lycie s'étoient enfermés.

Action de douceur de Brutus, très-louable.

Il va mettre le siege devant la Ville de Xanthe, capitale de la Lycie.

Pendant le siege quelques-uns de la Garnison, profitant de la riviere, qui baignoit leurs murailles, tâchoient de se sauver en nageant entre deux eaux. Mais on les prenoit avec des filets que les assiegeants tendirent tout au travers du courant & au haut desquels étoient attachées des sonnettes, qui avertissoient dès le moment qu'il y avoit quelqu'un de pris. Une nuit les Xanthiens firent une sortie & mirent le feu à quelques machines dont on battoit leurs murailles; ils furent repoussés dès qu'ils eurent été apperçus. Mais un vent impetueux ayant porté les flammes jusques sur les creneaux des murailles, les maisons voisines étoient en danger de s'embraser. Alors Brutus, craignant pour la Ville, commanda à ses troupes de courir à son secours & d'éteindre le feu. En même temps un subit desespoir & une rage plus forte que tout le discours de la Raison, & que

Filets avec des sonnettes tendus au travers du fleuve Xanthus, pour empêcher les Lyciens de se sauver.

Brutus veut secourir la Ville qui s'embrasoit.

Desespoir & rage des Xanthiens.

d'on ne ſauroit comparer qu'à un violent deſir de la mort, s'emparerent des Xanthiens. Tout à coup on vit libres & eſclaves avec leurs femmes & leurs enfans, tout âge & tout ſexe, border leurs murailles, & tirer de là ſur ceux qui travailloient à éteindre le feu, & portant eux-mêmes des braſſées de roſeaux & de bois, & de tout ce qu'ils pouvoient trouver de plus combuſtible, ils les jettoient au milieu de l'embraſement pour l'étendre dans toute la Ville en lui fourniſſant toûjours une nouvelle matiere pour le nourrir & pour l'irriter. Quand la flamme ſe fut répanduë par-tout, & qu'ayant embraſé tous les quartiers de la Ville, elle eut commencé à éclater très-vivement & à élever ſes tourbillons, Brutus, ſaiſi de compaſſion, ſe montroit par-tout à cheval ſous les murailles, très-diſpoſé à les ſecourir, & tendant les mains aux Xanthiens, il les conjuroit d'épargner & de ſauver leur Ville. Mais perſonne ne l'écoutoit, au contraire ils cherchoient tous à perir, non ſeulement les hommes & les femmes, mais encore les petits enfans, dont les uns criant & hurlant, ſe jettoient au milieu des flammes, les autres ſe précipitoient du haut des murailles; on en voyoit qui ſe preſentoient aux épées de leurs peres & qui montrant leur gorge nuë, les preſſoient de frapper.

Ils tirent ſur leurs ennemis qui travailloient à les ſauver & à éteindre le feu.

Brutus à cheval s'approche des murailles, & conjure les Xanthiens d'avoir pitié de leur Ville.

Les enfans des Xanthiens imitent le deſeſpoir de leurs peres.

Quand la Ville fut preſque toute conſumée, on apperçut une femme qui ayant ſon enfant mort à ſon cou ſe pendoit elle-même, & qui avec une torche allumée qu'elle tenoit à la main, mettoit le feu à ſa maiſon. Brutus n'eut pas la force de voir un ſpectacle ſi tragique & ſi horrible, il ſe mit à pleurer quand on lui en fit le rapport, & fit publier à ſon de trompe un

Action horrible d'une femme de Xanthe.

Brutus propoſe un prix

à tout Soldat qui aura sauvé un Lycien.

prix pour tout Soldat qui auroit pû ſauver un Lycien. On dit qu'il n'y en eut que cent cinquante qui ne purent éviter d'être ſauvés. Ainſi donc les Lyciens après pluſieurs années, rempliſſant comme une fatale revolution de ruïne totale, renouvellerent par leur audace deſeſperée la fortune de leurs ancêtres, qui dans les temps des guerres contre les Perſes ayant embraſé de même leur Ville, s'étoient faits tous perir.

Fatale revolution de ruïne.

Les Lyciens avoient déja brûlé leur Ville pendant les guerres contre les Perſes.

Après ce grand exemple, Brutus voyant la Ville de Patare ſe fortifier contre lui, & ſe preparer à une vigoureuſe défenſe, balançoit à l'attaquer, & ne ſavoit s'il devoit l'entreprendre, car il craignoit le même deſeſpoir. Mais ayant heureuſement fait quelques-unes de leurs femmes priſonnieres, & les ayant renvoyées ſans rançon, ces femmes dirent à leurs peres & à leurs maris, qui étoient des plus conſiderables, combien Brutus étoit honnête, temperant & juſte, & firent tant qu'elles leur perſuaderent de ceder & de lui livrer leur Ville. Dès ce moment toutes les autres Villes ſe rendirent & ſe ſoûmirent à lui, & le trouverent doux, gracieux & humain, au delà de leurs eſperances. Car au lieu que Caſſius, qui environ dans le même temps s'étoit rendu maître de Rhodes, avoit ordonné à tous les habitans de lui apporter tout leur or & tout leur argent, dont il fit juſqu'à huit mille talens, & avoit condamné de plus la Ville à une amende de cinq cens autres talens, Brutus n'exigea que cent cinquante talens des Lyciens, & ſans cauſer aucun autre dommage à leur païs, il en partit pour aller en Ionie.

Ce que font la douceur & l'humanité de Brutus.

Dureté de Caſſius pour les Rhodiens.

Vingt-quatre millions.

Cinq cens mille écus.

Moderation de Brutus qui n'exige des Lyciens que cent cinquante mille écus.

Là il fit beaucoup d'actions dignes de memoire,

moire, ſoit pour recompenſer, ſoit pour punir ceux qui l'avoient merité. Je n'en raconterai ici qu'une ſeule, celle dont il fut lui-même le plus touché, & qui plut davantage aux plus gens de bien de Rome. Le grand Pompée ayant été défait par Ceſar à la bataille de Pharſale, & ayant perdu ce grand Empire, qu'il lui diſputoit, s'en étoit fui en Egypte, & étoit abordé près de la Ville de Peluſe. Les Tuteurs & les Miniſtres du Roi Ptolemée, encore enfant, avoient aſſemblé un Conſeil, pour déliberer avec leurs amis ſur le parti qu'on devoit prendre dans une conjoncture ſi délicate, & les avis étoient fort partagés. Les uns opinoient à recevoir Pompée, & les autres à le chaſſer d'Egypte. Mais un certain Theodote de Chio, qui étoit auprès du jeune Prince, pour lui enſeigner la Rhetorique, & qui alors avoit l'honneur d'être admis aux Conſeils, faute de meilleurs Conſeillers, fit voir que les uns & les autres commettoient une grande faute, tant ceux qui vouloient qu'on reçût Pompée, que ceux qui vouloient qu'on le chaſſât; que dans la ſituation où l'on ſe trouvoit il n'y avoit qu'une ſeule choſe d'utile, c'étoit de le recevoir & de le tuer; & finit ſon diſcours par ce mot, *un mort ne mord point*. Le Conſeil ſe rendit à cet avis, de ſorte que Pompée, le grand Pompée devint un exemple ſingulier des avantures les plus incroyables & les moins attenduës; ſa mort fut l'ouvrage de la Rhetorique & de l'Eloquence de Theodote; & ce Sophiſte le diſoit lui-même, en ſe glorifiant comme d'un grand exploit.

Il avoit alors quinze ou ſeize ans.

Theodote de Chio, Rhetteur, qui enſeignoit la Rhetorique au Roi Ptolemée.

Proverbe, un mort ne mord point, ſon origine.

Un malheureux Sophiſte decide du ſort du grand Pompée.

Quelque temps après, Ceſar étant arrivé à Alexandrie, tous ces méchans Conſeillers furent punis comme ils le meritoient, & perirent

rent malheureusement. 30 Theodote seul obtint encore de la Fortune quelque petit terme, pour aller mener une vie honteuse, misérable & vagabonde, sans feu ni lieu. Mais enfin il ne put échapper à Brutus, qui parcouroit l'Asie; où le mena devant lui, & puni du dernier supplice, il acquit un plus grand renom par sa mort, qu'il n'avoit fait par toute sa vie.

Brutus fait mourir Theodote.

Brutus envoya prier Cassius de le venir trouver à Sardis, & étant averti de son arrivée, il alla au devant de lui avec ses amis. Toute l'Armée en bataille les salua l'un & l'autre du titre d'*Imperator*; mais comme cela arrive d'ordinaire dans les grandes affaires entre deux hommes, qui ont chacun grand nombre d'amis & de partisans & tant de Capitaines & de gens de guerre sous leurs ordres, ils eurent tous deux beaucoup de plaintes & de reproches à se faire reciproquement. C'est pourquoi dès qu'ils furent arrivés à Sardis, avant que de rien résoudre, ils s'enfermerent tous deux seuls dans une chambre, fermerent les portes sur eux, & là sans autres témoins ils commencerent à étaler leurs sujets de plainte. Ensuite ils en vinrent à des reproches sanglans & à des accusations violentes, & enfin la douleur & le dépit leur arrachant des larmes, ils se porterent à se dire des choses très-outrageantes avec beaucoup d'emportement. Leurs amis, qui les entendoient par dehors, étonnés de la violence de leur colere & de ce haut ton, qu'ils avoient pris, craignirent qu'ils ne se portassent à des extrémités

Plaintes reciproques de Brutus & de Cassius.

Ils s'enferment tous deux dans une chambre à Sardis.

Ils s'emportent l'un contre l'autre.

30. *Theodote seul obtint encore de la Fortune quelque petit terme pour aller mener une vie honteuse, misérable & vagabonde, sans feu ni lieu.*] Comme si la Fortune avoit voulu promener

tés encore plus grandes, mais il leur étoit défendu d'entrer. Dans ce moment Marcus Favonius, qui avoit été grand zelateur de Caton pendant sa vie, & qui avoit embrassé la Philosophie, moins par le choix de sa Raison, que par une impetuosité naturelle & par une passion de forcené, se mit en devoir d'entrer. Les domestiques voulurent l'en empêcher, mais c'étoit une affaire très-difficile que de retenir Favonius à quelque chose qu'il se portât, car il étoit violent en tout & haut à la main. Il ne tenoit aucun compte de sa dignité de Senateur, & il la ravaloit souvent par une liberté de parler, qui tenoit du Cynique, mais la plûpart des gens ne faisoient que rire & se divertir de ses injures & de ses mots à contre-temps. Poussant donc la porte malgré ceux qui la gardoient il entra, & contre-faisant sa voix, il prononça les vers que Nestor dit dans Homere à Agamemnon & à Achille pour appaiser leur dissension: *Mais croyez-moi tous deux, car vous êtes plus jeunes, & j'ai frequenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous, & qui suivoient mes conseils.* Cassius ne fit que rire de cette extravagance, mais Brutus, plus serieux, le prit par les épaules & le chassa, l'appellant *fourbe obtus, & faux cynique.* Cependant ils ne pousserent pas plus loin leur contestation & se separerent. Cassius donna ce jour-là même un grand souper où Brutus se trouva, & y amena ses amis qu'il avoit priés. Ils ne furent pas plûtôt à table que Favonius y vint après s'être bai-

Philosophie souvent embrassée moins par raison que par humeur.

Caractere de Favonius.

Dans le 1. liv. de l'Iliade.

Injures que Brutus dit à Favonius.

mener en divers lieux ce monstre pour faire voir cet exemple de malediction, Theodote fut vagabond cinq ou six ans.

baigné. Brutus le voyant entrer se mit à crier, qu'il ne l'avoit pas invité, [31] & commanda qu'on lui donnât une place sur le lit du haut bout. Mais lui se fourrant par force au lit du milieu, il s'y plaça. Le repas fut assaisonné de plaisanteries qui ne furent pas desagreables, & les propos de Philosophie n'en furent pas bannis.

Brutus juge un Preteur accusé de concussion & le note d'infamie.

Le lendemain Brutus jugea le procès d'un homme qui avoit commandé les Armées en qualité de Preteur, & qu'il avoit lui-même employé. C'étoit Lucius Pella, accusé par les Sardiens de vols, pilleries, & concussions, & il le nota d'infamie. Ce jugement affligea extrêmement Cassius, qui quelques jours auparavant ayant à juger deux de ses amis accusés des mêmes crimes, s'étoit contenté de leur faire en particulier quelques reprimandes, les avoit renvoyés & avoit continué de s'en servir. C'est pourquoi il se plaignoit de Brutus, & l'accusoit d'être trop severement attaché à la Loi & à la Justice, dans un temps qui demandoit plus de politique & plus d'humanité. Brutus lui repondit, *qu'il devoit se souvenir des Ides de Mars, jour auquel ils avoient tué Cesar, qui ne pilloit ni ne tourmentoit lui-même personne, mais qui prêtoit son appui à ceux qui le faisoient sous*

Ce jugement déplut à Cassius, & pourquoi.

Cassius accuse Brutus d'être trop attaché à la justice.

Belle remontrance de Brutus à Cassius sur sa trop grande indulgence.

31. *Et commanda qu'on lui donnât une place sur le lit du haut bout.*] Il y avoit trois lits autour de la table; le plus honorable étoit celui du milieu, celui du haut bout étoit après, & celui du bas bout étoit le moindre. Brutus veut qu'on place Favonius au lit du haut bout, comme un homme de dignité, car il étoit Senateur. Mais il se fourre au beau milieu comme à la place la plus honorable. Ces differents rangs de lits ont été expliqués dans les remarques sur la Sat. VIII. du II. liv. d'Horace.

32. *Car en supportant les premiers.*] J'ai tâché de rendre clai-

sous son autorité, c'est pourquoi, ajoûtoit-il, *s'il y a un prétexte honnête de negliger la Justice, il valloit bien mieux souffrir les malversations des amis de Cesar, que de fermer les yeux sur celles des nôtres*, [32] *car en supportant les premiers, nous ne pouvions être taxés que de dissimulation & de peu de courage, au lieu qu'en souffrant les autres, nous passons pour complices de leur iniquité, & nous avons encore notre part aux peines & aux dangers auxquels ils s'exposent.* Voilà quelle étoit la vertu dont Brutus faisoit profession. Pourquoi il vaut mieux supporter les malversations des amis des autres que celles de nos amis.

Quand ils furent sur le point de quitter l'Asie, on dit qu'il arriva à Brutus un grand & merveilleux prodige. C'étoit naturellement un homme très-vigilant, [33] & qui ne donnoit au sommeil qu'une très-petite partie de la nuit, tant à cause de sa grande temperance & de la sobrieté avec laquelle il vivoit, que des travaux auxquels il s'étoit accoûtumé. Jamais il ne dormoit le jour, & la nuit il ne reposoit que lorsque tout le monde étoit couché, & qu'il ne trouvoit rien à faire, ni personne avec qui parler. Et alors ayant la guerre sur les bras, & se trouvant chargé de toutes les affaires, il avoit toûjours l'esprit occupé de ce qui pouvoit arriver. C'est pourquoi, après avoir un peu sommeillé Brutus dormoit fort peu.

clairement le sens de ce passage, mais je dois avertir qu'il est corrompu dans le texte & qu'il faut rétablir la leçon d'un MS. où on lit, ἐκείνως μὲν ἀναιρήσας, τὴν δὲ ἀδικίαν ἀφεὶς, &c.

33. *Et qui ne donnoit au sommeil qu'une très-petite partie de la nuit.*] Par ce préambule Plutarque nous dispose fort à croire que c'est ce défaut de sommeil qui enfanta le Fantôme que Brutus crut voir. Car une tête échauffée par de longues veilles voit ce que les autres ne voyent point.

meillé d'abord après ſon ſouper, il paſſoit le reſte de la nuit à dépêcher les affaires les plus preſſées. Et s'il lui arrivoit quelquefois d'avoir achevé de meilleure heure, & d'avoir quelque peu de temps de reſte, il l'employoit à lire quelque Livre juſqu'à la troiſiéme garde où les Centurions, les Tribuns, & tous les autres Officiers avoient accoûtumé de ſe rendre auprès de lui pour recevoir ſes ordres. Comme il étoit donc ſur le point de partir avec toute ſon Armée, une nuit qui étoit très-obſcure, ſa tente n'étant éclairée que par une petite lampe, qui ne rendoit qu'une lumiere très-foible, & toute ſon Armée étant enſevelie dans le ſilence & dans le ſommeil, il étoit plongé dans une meditation profonde, roulant dans ſa tête mille differents penſers; tout d'un coup il lui ſembla qu'il entendoit quelqu'un entrer dans ſa tente. Il jetta les yeux ſur l'entrée, & vit une figure horrible, un corps étrange & monſtrueux qui s'approcha de lui, & qui ſe tint debout près de ſon lit ſans lui dire une ſeule parole. Il eut l'aſſurance de lui demander, *Qui ès-tu donc? Es-tu un homme? Es-tu quelque Dieu? Que viens-tu faire dans ma tente, & que veux-tu?* Le Fantôme lui repondit, *Brutus, je ſuis ton mauvais Genie, & tu me verras bien-tôt dans les plaines de Philippes.* *Eh bien*, repartit Brutus ſans ſe troubler, *nous t'y verrons.* Après quoi le Fantôme ayant diſparu, Brutus appella ſes domeſtiques, qui lui dirent qu'ils n'avoient rien entendu ni rien vu. Il ſe remit à veiller, & à penſer à ſes affaires, & dès que le jour fut venu, il alla trouver Caſſius, & lui raconta la viſion qu'il

Comment il paſſoit les nuits.

Vers les trois heures du matin.

Fantôme qui s'apparoit à Brutus.

Brutus lui demande qui il eſt.

Réponſe du Fantôme.

Réponſe de Brutus.

34. *Or il n'eſt nullement croyable qu'il y ait des Demons*

qu'il auroit euë. Alors Caſſius, qui ſuivoit les ſentimens d'Epicure, & qui avoit accoûtumé de diſputer ſur cela avec Brutus, ſe mit à lui dire, *Brutus, nous tenons nous autres, dans notre Philoſophie, que nous ne ſentons, ni ne voyons veritablement tout ce que nous croyons voir & ſentir. Car nos Sens, faciles à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ſont fort trompeurs, & notre imagination eſt très-prompte & très-propre à les affecter, & à leur imprimer ſucceſſivement toutes ſortes de ſentimens & d'idées, ſans aucun ſujet apparent, ou pour mieux dire ſur un neant qui n'a nulle exiſtence; ils ſont comme une cire molle toûjours prête à recevoir toutes les figures & les images qu'on veut y imprimer, & notre ame ayant en elle-même, & ce qui fait l'impreſſion & ce qui le reçoit, peut facilement ſans autre ſecours que d'elle-même, ſe changer & ſe diverſifier en toutes ſortes de figures & de formes. C'eſt ce que témoignent aſſez les differentes formes de nos ſonges pendant notre ſommeil; car notre faculté imaginative les excite ſur un commencement très-petit & très-leger & leur fait prendre toutes ſortes de paſſions, & les figures de Fantômes les plus étranges & les plus hideuſes. Car cette faculté imaginative a cela de ſa nature qu'elle eſt toûjours en mouvement, & ce mouvement n'eſt autre choſe que l'imagination même & la penſée. Et il y a encore cela de plus en vous, c'eſt que votre corps attenué & échauffé par le travail, échauffe auſſi votre imagination, la ſubtiliſe & la pervertit. 34 Or il n'eſt nullement croyable qu'il y ait des Demons ou Genies, & quand il y en auroit,*

Caſſius étoit Epicurien.

Diſcours qu'il fait à Brutus pour lui remettre l'eſprit ſur le Fantôme qu'il avoit vu.

Nos Sens ſont comme une cire molle.

Faux principe de Caſſius.

ou Genies.] Ce Diſcours de Caſſius eſt mêlé de vrai & de

voit, il ſeroit ridicule de croire qu'ils prendroient la figure & la voix des hommes, & que leur vertu & leur puiſſance s'étendroient juſqu'à nous. [35] *Je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'il y en eût, afin que nous ne miſſions pas ſeulement notre confiance dans cette grande quantité d'armes & de chevaux, & dans cette nombreuſe Flotte, mais que nous nous appuyaſſions encore ſur le ſecours des Dieux, qui ne manqueroient pas d'aſſiſter les Chefs de la plus belle & de la plus ſainte de toutes les entrepriſes.*

Caſſius appelle la conjuration contre Ceſar, la plus ſainte des entrepriſes.

Par de tels diſcours, Caſſius tâchoit de calmer & de remettre l'eſprit de Brutus.

Prodige de deux aigles, qui accompagnent les enſeignes de Brutus.

Comme les Soldats commençoient à ſe mettre en marche, des aigles, fondant enſemble du haut des nuës, ſe rabbattirent ſur les premieres enſeignes & accompagnerent l'Armée, toûjours nourries par les Soldats juſqu'à la Ville de Philippes, où elles s'envolerent & diſparurent la veille du combat.

Brutus & Caſſius ſubjuguent tout le païs, juſqu'à la mer.

Brutus avoit déja reduit ſous ſon obéiſſance la plûpart des Peuples des environs, & s'il reſtoit quelque Ville ou quelque Prince à ſubjuguer,

faux. Il eſt vrai que notre imagination échauffée peut nous ſeduire & nous preſenter des objets faux, que nous voyons comme s'ils étoient veritables & réels; mais Caſſius pouſſe trop loin ſon principe en diſant qu'il n'eſt nullement croyable qu'il y ait des Eſprits. Car il eſt indubitable qu'il y en a, qui peuvent ſe preſenter à nous, nous parler, nous exciter, nous prédire les choſes futures. Mais il en eſt des apparitions des Eſprits comme des ſonges. Il y en a de faux, & il y en a de vrais. Il y en a que notre imagination forge, & d'autres que Dieu envoye.

35. *Je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'il y en eût.*] Cela eſt fort adroit pour achever de diſſiper les horreurs de Brutus. Il a voulu lui inſinuer qu'il eſt faux qu'il y ait des Demons, des Eſprits, & enſuite il lui fait voir qu'il ſeroit

guer, Cassius & lui acheverent alors de les reduire, & assujettirent tout le païs jusqu'à la mer vis-à-vis de Thasos.

Isle de la Mer Egée.

Là ayant surpris Norbanus campé dans les détroits près d'un lieu appellé Symbolon, ils l'envelopperent & le forcerent d'abandonner ce poste qui étoit fort avantageux, il s'en fallut même fort peu qu'ils ne lui enlevassent toute son Armée, Cesar n'ayant pu le suivre à cause d'une maladie qui l'obligea à demeurer derriere ; mais Antoine vint fort à propos à son secours, ayant fait une diligence si étonnante que Brutus même ne pouvoit la croire. Cesar n'arriva que dix jours après. [36] Ils camperent donc là, Cassius vis-à-vis d'Antoine, & Brutus vis-à-vis de Cesar. Tout l'espace qui étoit entre les deux Armées, les Romains l'appellent *la plaine de Philippes*. Jamais on n'avoit vu deux si grosses & si nombreuses Armées de Romains campées l'une contre l'autre, & prêtes à se charger. Celle de Brutus étoit beaucoup inferieure en nombre à celle de Cesar, mais elle brilloit bien davantage par la ma-

Montagne près de Philippes.

Norbanus chassé d'un poste avantageux.

Position des deux Armées dans la plaine de Philippes.

L'Armée de Brutus moins nombreuse que celle de Cesar, mais plus magnifique.

seroit à souhaiter qu'il y en eût, car s'il y en avoit, ils ne viendroient pas leur prédire des maux, mais des biens, & au lieu de leur être contraires, ils leur seroient favorables. Ainsi, qu'il y ait des Demons, ou qu'il n'y en ait point, le Fantôme de Brutus est faux, & ce n'est qu'une illusion de la faculté imaginative de son ame.

36. *Ils camperent donc là, Cassius vis-à-vis d'Antoine, & Brutus vis-à-vis de Cesar.*] Il est aisé de voir que le texte est corrompu en cet endroit par la faute des Copistes, qui ont mis Cassius pour Brutus, & Brutus pour Cassius. Plutarque lui-même dans la Vie d'Antoine met Antoine opposé à Cassius, & Brutus opposé à Cesar. Il faut donc lire dans le texte καὶ κατεστρατοπέδευσαν Ἀντώνιος Κάσσιος ἐπὶ Βρούτῳ δὲ Καίσαρα.

magnificence de tout son équipage & par l'éclat de son armure, car la plûpart des armes des Soldats étoient d'or, ou d'argent, qu'on leur avoit fourni sans mesure, quoique dans tout le reste Brutus eût accoûtumé les Capitaines à suivre la sagesse & la modestie, & à fuir toute superfluité; mais il étoit [37] persuadé que la richesse des armes, que les Soldats ont toûjours entre leurs mains, & dont ils se couvrent, releve encore le courage des hommes qui ont quelque ambition, & rend plus âpres au combat les avares, & les force à défendre jusqu'à la derniere goutte de leur sang des armes qu'ils gardent comme leur unique bien.

Les armes de la plûpart des Soldats de Brutus étoient d'or ou d'argent.

Brutus croyoit que la magnificence des armes augmente le courage des Soldats.

Cesar purifie son Armée dans son camp, contre la coûtume des Romains.

Cesar fit dans son camp un sacrifice pour purifier son Armée, & fit distribuer une petite mesu-

37. *Persuadé que la richesse des armes, que les Soldats ont toûjours entre leurs mains, releve encore le courage des hommes qui ont quelque ambition.*] C'étoit aussi le sentiment de Cesar: *Habebatque tam cultos (milites) ut argento & auro politis armis ornaret; simul & ad spectum, & quo tenaciores eorum in prælio essent metu damni.* Sueton. Jul. Cæs. c. 67. C'étoit encore celui de Sertorius, dont Plutarque dit *que ce qui lui acquit les bonnes graces des Espagnols, c'est qu'il leur donnoit avec profusion de l'or & de l'argent pour dorer leurs casques & enrichir leurs boucliers.* Mais ce n'étoit pas le sentiment de Mithridate, dont Plutarque dans la Vie de Lucullus dit *qu'instruit par ses malheurs de l'inutilité d'une Armée magnifique, il bannit toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent.* Ce n'étoit pas non plus le sentiment de ces Romains dont Tite-Live dit qu'ils avoient appris de leurs Capitaines, *Horridum militem esse debere, non telatum auro argentoque, sed ferro & animis fretum. Quippe illa prædam verius quam armos esse. Nitentia ante rem, deformia inter sanguinem & vulnera. Virtutem esse militis decus, & omnis illa victoriam sequi, & ditem hostem quamvis pauperis victoris præmium esse.* Liv. IX. 40. Si ces armes d'or rendent quelquefois les avares plus âpres au combat, comme Brutus le pensoit, elles peuvent les disposer aussi à prendre

mesure de bled, & cinq drachmes par tête à chaque Soldat, pour le sacrifice. Mais Brutus, pour insulter à cette disette ou à cette mesquinerie, fit ce sacrifice de purification hors de ses retranchemens en pleine campagne, comme c'est la coûtume des Romains, & distribuant ensuite quantité de victimes par compagnies, & cinquante drachmes à chaque Soldat, il augmenta par-là considerablement l'affection & la bonne volonté de toute l'Armée.

Brutus purifie la seconde hors de ses retranchemens.

Vingt-cinq livres.

Pendant cette ceremonie, il arriva à Cassius un signe qui lui parut funeste. Car le Licteur qui portoit devant lui les faisceaux, lui donnant la couronne, qu'il devoit mettre sur sa tête, pour sacrifier, la lui presenta à l'envers, [38] & l'on dit qu'un peu auparavant dans une

Signes funestes arrivés à Cassius avant la bataille.

dre plûtôt la fuite pour sauver leur bien, & rendre même les ennemis plus âpres & plus opiniâtres pour les gagner. Et cela me fait souvenir du mot d'un grand Capitaine qui disoit, *miles non timet nisi vestitus.* C'est à nos Généraux à décider entre des autorités si respectables. Pour moi, si j'ôse dire ici mon avis, je crois qu'il faut que des troupes ayent de bons habits & de bonnes armes, & que l'on doit laisser l'or & la parure aux femmes & aux troupes des Barbares. Et c'étoit le sentiment d'Homere qui dans le second liv. de l'Iliade remarque qu'un Officier des alliés des Troyens alloit au combat chargé d'or comme une jeune fille.

Ὃς καὶ χρυσὸν ἔχων πόλεμον δ' εἶσ' ἠΰτε Κούρη.

Et cet or ne lui servit qu'à être la proye d'Ajax qui le tua. Dans le texte au lieu de ὥσπερ κτήματα, il faut lire, comme dans un Ms. ὥσπερ κτημάτων.

38. *Et l'on dit qu'un peu auparavant dans une procession la Victoire d'or de Cassius, qui étoit portée en pompe, tomba à terre.*] Dion, qui a rapporté tous ces prodiges dans le liv. XLVII. dit seulement *qu'un Soldat, qui portoit une Victoire, comme les Soldats en portent d'ordinaire, tomba en marchant.* Il ne dit point que cette Victoire fût d'or, ni que ce fût la Victoire de Cassius, Plutarque paroit mieux instruit que Dion.

Victoire d'or portée en pompe à la tête des troupes.

une procession la Victoire d'or de Cassius, qui étoit portée en pompe, tomba à terre, celui qui la portoit ayant bronché. De plus quantité d'oiseaux carnaciers paroissoient tous les jours dans le camp, [39] & l'on vit plusieurs essaims d'abeilles qui s'étoient assemblées au dedans du camp dans un certain lieu que les Devins firent enfermer, & qu'ils mirent hors de l'enceinte des retranchemens, pour expier ce présage, [40] & pour éloigner la crainte superstitieuse, qui avoit déja ébranlé Cassius malgré la doctrine d'Epicure dont il étoit entêté, & entierement soûmis & captivé l'esprit de toutes les troupes. C'est pourquoi Cassius n'étoit nullement d'avis de hazarder alors la bataille, mais il vouloit qu'on traînât la guerre en longueur, d'autant plus qu'ils avoient plus d'argent que l'ennemi, & qu'ils lui étoient inferieurs en armes & en troupes.

Abeilles, de mauvais augure. Selon la coûtume pour avertir que c'étoit un lieu sacré.

Cassius ébranlé par ces prodiges, malgré la doctrine d'Epicure dont il faisoit profession.

Cassius est d'avis de differer la bataille, ses raisons.

Brutus, au contraire, veut qu'on la donne, & pourquoi.

Brutus au contraire avoit toûjours cherché & cherchoit encore plus que jamais à en venir à une bataille décisive, afin de rendre plûtôt la liberté à sa patrie, ou de délivrer au moins de tant de maux tout le monde déjà épuisé par les dépenses infinies qu'il falloit faire pour entretenir ces nombreuses Armées, [41] & accablé

39. *Et l'on vit plusieurs essaims d'abeilles.*] Nous avons vu déja dans la Vie de Dion que les abeilles étoient regardées comme de mauvais augure, & je crois en avoir donné la raison. V. les pag. 38 & 39. de ce même Tome.

40. *Et pour éloigner la crainte superstitieuse, qui avoit déja ébranlé Cassius malgré la doctrine d'Epicure dont il étoit entêté.*] Voici de ces faux Philosophes qui se dementent dans les occasions. Quand on est dans un faux système, il est presque impossible qu'on ne soit ébranlé par les accidens qui le combattent, car quand même ces acci-

dens

blé de toutes les autres miſeres que la guerre entraîne neceſſairement.

D'ailleurs comme il voyoit que dans toutes les eſcarmouches, & dans tous les partis ſes gens étoient toûjours les plus forts, & battoient les ennemis, cela lui élevoit le courage. De plus il y avoit une grande deſertion dans ſon Armée; tous les jours quantité de deſerteurs alloient ſe rendre à Ceſar, & il y en avoit un plus grand nombre encore qu'on ſoupçonnoit de n'attendre que l'occaſion pour ſuivre leur exemple. C'eſt ce qui fit changer pluſieurs des amis de Caſſius, & qui les obligea de ſe ranger dans le Conſeil à l'avis de Brutus. Il n'y eut qu'un ſeul des amis de ce dernier qui s'oppoſa à ſon ſentiment, ce fut Atellius. Il opina qu'il falloit gagner l'Hyver. Brutus lui demanda, *Quel avantage eſperes-tu donc tirer d'attendre encore une année? Quel avantage?* repartit Atellius, *quand il n'y en auroit point d'autre, j'aurai toujours celui d'avoir vécu un an de plus.* Cette réponſe fâcha Caſſius & déplut extrêmement à tous les Officiers qui aſſiſtoient à ce Conſeil, & il fut reſolu que l'on donneroit la bataille le lendemain.

Grande deſertion dans l'Armée de Brutus.

Atellius, le ſeul des amis de Brutus qui s'oppoſa à ſon avis.

Brutus ſoupa ce ſoir-là gayement, plein de gran-

Brutus ſoupe gayement.

dens ſeroient faux & vains, il ſuffit qu'il y en ait de veritables de même nature, notre ame, qui a en elle les ſemences du Vrai & qui eſt née pour la Verité, eſt émuë de ces accidens tout faux qu'ils ſont, & les prenant pour vrais, elle les rapporte à leur ſource, & ainſi elle ſort de ce faux ſyſtême qu'elle avoit ſuivi.

41. *Et accablé de toutes les autres miſeres que la guerre entraîne neceſſairement.*] J'ai dit en général ce que le texte explique en particulier, *καὶ συμφορὰς καὶ ἀφόρμας*. Mais ce dernier mot eſt corrompu, il faut lire comme dans un MS. *καὶ ἀφορμὰς μᾶσαν*.

publie la veille de la bataille.

grandes & belles esperances, s'entretint pendant tout le souper de discours de Philosophie; & après le souper il reposa un peu de temps. Mais Cassius, selon le rapport de Messala, soupa en son particulier avec un petit nombre d'amis qu'il avoit amenés avec lui, & pendant tout le repas il fut sombre, pensif & taciturne, quoique ce ne fût pas son naturel. Après le souper il prit la main de Messala, & la serrant par maniere de caresse, comme il avoit accoûtumé, il lui dit en langage Grec, *Messala, je vous prends à témoin* [42] *qu'il m'arrive la même chose qu'au grand Pompée; je suis forcé malgré moi de mettre au hazard d'une bataille la liberté de ma patrie, & de la jouer comme à un seul coup de dé. Veritablement nous avons bon courage & grand sujet d'esperer quand nous considerons les faveurs de la Fortune, de laquelle nous aurions grand tort de nous défier, quand même nous suivrions de mauvais conseils.* Messala ajoûte [43] qu'en finissant ces dernieres paroles, il l'embrassa, & lui dit adieu, [44] & que lui Messala le pria à souper pour le lendemain qui étoit le jour de sa naissance.

Cassius soupe en particulier, & est sombre & pensif.

Ce que Cassius dit à Messala après souper.

Le

42. *Qu'il m'arrive la même chose qu'au grand Pompée.*] Au lieu de παράσχειν, il faut lire comme dans un Ms. πάσχειν.

43. *Qu'en finissant ces dernieres paroles.*] Il faut comme dans un Ms. τοῦτο εἰπόντα. Car c'est Cassius qui en finissant embrasse Messala.

44. *Et que lui Messala le pria à souper pour le lendemain qui étoit le jour de sa naissance.*] Le Grec est un peu obscur. Car on ne voit pas bien si le lendemain est le jour de la naissance de Cassius, ou celui de la naissance de Messala. J'ai suivi le dernier sens. Cassius sombre & pensif, comme il étoit, ne pensoit gueres à prier à souper pour le lendemain. Ce fut Messala qui le pria & qui le pria pour le

Le lendemain à la pointe du jour on exposa dans le camp de Brutus & dans celui de Cassius le signal de la bataille, qui étoit une cotte d'armes de pourpre, & les deux Chefs parlerent ensemble au milieu des deux camps. Cassius adressa le premier la parole à Brutus, & lui dit, *Brutus, puissions-nous remporter la victoire & passer ensemble le reste de nos jours en repos & en prosperité ! Mais comme les plus grandes affaires des hommes sont toûjours les plus incertaines, & que si la bataille vient à tourner autrement que nous n'esperons, il nous sera peut-être impossible de nous revoir, dites-moi, qu'avez-vous resolu sur la fuite, ou sur la mort ?*

Brutus & Cassius parlent ensemble entre les deux camps le jour de la bataille.

Discours de Cassius à Brutus.

Brutus lui répondit, *Cassius, pendant que j'étois encore jeune, & sans experience des choses du monde, [45] je m'avisai, je ne sai comment, de composer un Traité de Philosophie, où je blâmois fort Caton de s'être tué lui-même, comme n'étant ni pieux, ni digne d'un homme de se soustraire à l'ordre des Dieux, & de ne pas recevoir courageusement tout ce qu'ils envoyent, mais de reculer & de fuir. [46] Presentement*

Réponse de Brutus.

Brutus croyoit qu'il n'étoit ni pieux, ni digne de l'homme de se tuer soi-même.

le jour de sa fête. Car c'étoit la coûtume de prier ses amis le jour de sa naissance.

45. *Je m'avisai, je ne sai comment, de composer un Traité de Philosophie, où je blâmois fort Caton de s'être tué lui-même.*] C'est la bonne & saine doctrine, que Brutus avoit apprise dans l'école de l'Académie, & il l'avoit suivie parce qu'elle est conforme à toutes les lumieres de la Raison & aux regles de la Verité même. On va voir les belles raisons qu'il donne de son changement.

46. *Presentement l'état de notre fortune me force de changer d'avis.*] Mais pourquoi ce changement le force-t-il de changer ? La Verité depend-elle des vicissitudes de la Fortune ? Et ce qui est vrai aujourd'hui, deviendra-t-il faux

Il change de ſentiment ſans raiſon.

ment l'état de notre fortune me force de changer d'avis, & ſi Dieu ne donne pas à cette journée une iſſuë heureuſe pour nous, je ſuis reſolu de ne plus tenter d'autres eſperances, & de ne plus mettre d'autre équipage de guerre ſur pied, mais de me délivrer de tant de miſeres & d'embarras, en me louant de la Fortune & très-content d'elle. Le jour des Ides de Mars je donnai ma vie à ma patrie, [47] *& c'eſt par ce don que j'en ai fait que j'en ai mené depuis une autre toute libre & très-glorieuſe.* A ces mots Caſſius ſe prit à ſoûrire, & embraſſant Brutus, *Avec ces ſentimens ſi nobles*, lui dit-il, *allons donc aux ennemis, car ou nous remporterons la victoire, ou nous ne craindrons plus les vainqueurs.*

Après cet entretien ils ſe mirent à parler de l'ordonnance de la bataille en preſence de leurs amis. Brutus demanda à Caſſius le commandement de l'aile droite, que tout le monde croyoit plûtôt dû à Caſſius à cauſe de ſon âge & de ſa grande experience. Cependant Caſſius le lui accorda & ordonna de plus que Meſſala, qui étoit à la tête de la plus brave & la plus aguerrie de toutes leurs Legions, combattît à cette aile. Sur le moment Brutus fit ſortir de ſes retranchemens ſa Cavalerie magnifiquement parée, & mit en bataille ſon Infanterie.

Brutus demande à Caſſius le commandement de l'aile droite, & l'obtient.

Les Soldats d'Antoine travailloient à tirer de

faux demain parce que mes affaires auront changé, & que la Fortune ne me ſera plus favorable ? Quel pitoyable raiſonnement!

47. *C'eſt par ce don que j'en ai fait que j'en ai mené depuis une autre toute libre.*] Car c'étoit en expoſant ſa vie qu'il s'étoit

de grandes tranchées depuis les marais, où ils étoient campés, au travers de la plaine, pour couper à Cassius le chemin de la mer, pendant que Cesar ne faisoit de son côté aucun mouvement, ou pour mieux dire son Armée; car pour lui, une maladie, dont il avoit été attaqué, l'avoit obligé de s'éloigner. Ses troupes ne s'attendoient pas que les ennemis en viendroient à une bataille, elles croyoient seulement qu'ils feroient quelques charges sur les travailleurs, & qu'à coups de traits ils tâcheroient de les troubler & de les mettre en desordre, & sans prendre garde à ceux qui étoient campés devant elles, & qui s'ébranloient pour venir les attaquer, elles s'étonnoient du grand bruit qu'on faisoit autour des tranchées, & qui venoient jusques dans leur camp sans qu'elles pussent démêler ce que ce pouvoit être.

Cesar Auguste obligé par une maladie de s'éloigner de son camp avant la bataille.

Cependant Brutus avoit envoyé à tous les Capitaines de petits billets où étoit écrit le mot de la bataille, & lui à cheval parcourant tous les rangs, il exhortoit ses troupes. Il y en eut bien peu qui eussent la patience d'entendre le mot qu'il avoit donné, & la plûpart sans l'attendre, fondirent impetueusement sur l'ennemi avec de grands cris. Le desordre de cette marche précipitée causa une grande inégalité & un grand vuide entre les Legions qui se trouverent par-là separées & éloignées les unes des autres. Celle de Messala la premiere, & ensuite

Brutus envoye par des billets le mot de la bataille, ce mot étoit Liberté.

Son aile s'ébranle avec trop de précipitation.

Desordre que cause cette marche précipitée.

s'étoit délivré ce jour-là du joug de celui qu'il appelloit Tyran. Le beau sens que cela presente ne permet pas de douter qu'il ne faille corriger le texte où il s'est glissé une faute considerable, ἀλλ' ὃν ἐζεον δι ἐκεῖνον. & qu'il ne faille lire comme dans un MS. ἄλλον ἐζεον δι ἐκεῖνον, &c.

ſuite les plus prochaines paſſerent au-delà de l'aîle gauche de Ceſar, & ſans faire autre choſe qu'écorner les derniers rangs & renverſer quelques Soldats qu'elles trouverent ſur leur chemin, elles tirerent outre & donnerent dans le camp de Ceſar, qui, comme il l'écrit lui-même dans ſes Memoires, ne venoit que de ſe faire tranſporter ailleurs ſur une viſion qu'un de ſes amis nommé Marcus Artorius avoit euë la nuit en ſonge, & qui ordonnoit que Ceſar ſe retirât & ſortît promptement du camp. Cela le fit paſſer pour mort, car ſa litiere, qui heureuſement ſe trouva vuide, fut percée d'une infinité de traits & de piques. Il ſe fit un grand meurtre dans le camp; tous ceux qui furent pris, furent tués, & l'on paſſa au fil de l'épée deux mille Macedoniens, qui étoient venus depuis peu au ſecours de Ceſar. Ceux qui ne coulerent pas le long de cette aîle gauche, mais qui l'attaquerent de front, la renverſerent facilement à cauſe du deſordre où la perte de ſon camp l'avoit jettée, taillerent en pieces trois Legions, & entraînés par l'impetuoſité de la victoire, ils ſe jetterent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards, & Brutus étoit avec eux.

Memoires de Ceſar Auguſte.

Viſion qu'eut Marcus Artorius Medecin d'Auguſte.

Grand meurtre que Brutus fait dans le camp d'Auguſte.

Aîle gauche d'Auguſte renverſée & défaite.

Les vaincus remarquent la faute qu'avoient faite les vainqueurs, & en profitent.

Mais ce que les vainqueurs, éblouïs de ce grand ſuccès, ne remarquerent point,[48] l'occaſion le fit remarquer aux vaincus, elle leur fit voir l'aîle gauche des ennemis, que commandoit Caſſius, toute nuë & ſeparée de ſon aîle droite, qui s'étoit trop écartée à la pourſuite

48. *L'occaſion le fit remarquer aux vaincus.*] Il s'eſt gliſſé dans le texte une faute très-ridicule : ὑπὸτων ἡττημένων ὁ Καίσαρ. *Ceſar le fit remarquer aux vaincus.* Ceſar

ſuite des vaincus. Donnant donc tête baiſſée ſur ces troupes, dont le flanc étoit découvert, ils firent de très-grands efforts; ils ne purent pourtant jamais rompre le corps de bataille qui les reçut avec beaucoup de valeur, mais ils renverſerent l'aîle gauche, tant à cauſe du deſordre qui s'y étoit mis, qu'à cauſe de l'ignorance où elle étoit de ce qui ſe paſſoit à ſon aîle droite, & la pourſuivant chaudement, ils entrerent dans le camp, qu'ils pillerent ſans qu'aucun des deux Generaux y fût preſent. Car Antoine, dit-on, ſe dérobant à la fureur de la premiere charge, s'étoit retiré dans le marais, & Ceſar s'étoit fait tranſporter ailleurs, & ne paroiſſoit nulle part. Il y eut même des Soldats qui ſe preſenterent à Brutus, diſant qu'ils l'avoient tué, lui montrant leurs épées ſanglantes, & pour plus grande confirmation, ils lui ſpecifioient comment il étoit fait & l'âge qu'il pouvoit avoir.

Le camp de Caſſius pillé par l'aîle droite d'Auguſte commandée par Antoine qui s'étoit retiré.

Des Soldats ſe preſentent à Brutus & ſe vantent d'avoir tué Auguſte.

Déja le corps de bataille de Brutus avoit paſſé ſur le ventre avec un grand meurtre à ceux qui lui étoient oppoſés, & il paroiſſoit abſolument que Brutus avoit vaincu de ſon côté pendant que Caſſius étoit vaincu du ſien. Et la ſeule choſe qui ruïna toutes leurs affaires, ce fut que Brutus ne daigna pas aller au ſecours de Caſſius, qu'il croyoit vainqueur, & que Caſſius n'attendit pas Brutus, qu'il croyoit défait & tué. Car Meſſala donne pour une preuve de leur victoire, qu'ils prirent trois aigles, & pluſieurs autres enſeignes aux ennemis,

Brutus bat de ſon côté, & Caſſius eſt battu du ſien.

Grande faute de l'un & de l'autre.

Marques de la victoire de l'aîle droite de Brutus.

Ceſar ne peut être ici. Plutarque avoit écrit *à marque, Romaſion de ſa remarque*, &c. Et il eſt ainſi dans un MS.

mis, & que les ennemis ne leur en prirent pas une ſeule. Mais Brutus en s'en retournant après avoir pillé le camp de Ceſar fut tout étonné de ne plus voir le pavillon de Caſſius dreſſé comme de coûtume, car c'étoit un pavillon fort élevé & qui paroiſſoit de loin, & de ne plus voir les autres tentes debout, car la plûpart avoient été abattuës & miſes en pieces dès que les ennemis furent entrés dans le camp. Mais ceux qui croyoient avoir meilleure vuë que les autres, l'aſſuroient [49] qu'ils voyoient beaucoup d'armes étincelantes, & beaucoup de boucliers d'argent qui alloient & venoient dans le camp de Caſſius, & qu'à en juger par le nombre de ces troupes & par leur armure, il ne paroiſſoit pas que ce fuſſent celles qu'on avoit laiſſées pour le garder; que cependant on ne voyoit point au delà un auſſi grand nombre de corps morts qu'il y en devroit avoir vraiſemblablement, ſi tant de Legions avoient été défaites.

Cela commença à donner à Brutus quelque ſoupçon du malheur qui étoit arrivé, & ayant laiſſé une garde ſuffiſante dans le camp des ennemis, il rappella tous ceux qui s'étoient débandés à la pourſuite des fuyards, & les rallia pour marcher au ſecours de Caſſius. Et voici comme les choſes s'étoient paſſées de ſon côté : Dès qu'il vit les troupes de Brutus ſe détacher pour fondre ſur l'ennemi, ſans attendre ni le mot, ni l'ordre de charger, cela lui déplut extrêmement, & ce qui le fâcha encore davan-

Ce qui s'étoit paſſé du côté de Caſſius.

49. *Qu'ils voyoient beaucoup d'armes étincelantes.*] Il manque au texte un mot qui eſt ſuppléé par les Mſſ. πολλὰ μὲν ὁρᾶν κράνη λάμποντα.

davantage, ce fut de voir qu'ils ne furent pas plûtôt maîtres du camp, qu'ils coururent au pillage & negligerent d'assûrer leur victoire & d'envelopper les ennemis. Cela lui fit perdre un temps considerable, car en s'amusant & differant ainsi, ce retardement plus que la diligence, & l'habileté des Généraux à qui ils avoient affaire, fit qu'il se trouva lui-même enveloppé par l'aile droite de Cesar. En même temps toute sa Cavalerie se débanda & prit la fuite vers la mer. Voyant son Infanterie suivre cet exemple, il fit tous ses efforts pour la retenir & pour la rallier, & prenant une enseigne à l'Officier qui la portoit, il la planta à terre à ses pieds; mais avec cela il ne put encore empêcher ses Gardes mêmes de l'abandonner. De sorte que forcé de quitter la partie, il se retira avec peu de gens sur une éminence d'où l'on découvroit tout ce qui se passoit dans la plaine; mais pour lui il ne vit rien, à peine voyoit-il le pillage de son camp, car il avoit la vuë foible. Mais ceux qui étoient avec lui, 50 virent quelque Cavalerie s'avancer; c'étoit celle que Brutus envoyoit à son secours, & Cassius la prit pour la Cavalerie des ennemis, qui le poursuivoit. Il ne laissa pas d'envoyer un de ceux qui étoient avec lui, nommé Titinnius, pour la reconnoître. Dès que Titinnius se fut approché de cette Cavalerie, elle le reconnut pour ami, & pour un fidelle serviteur de Cassius, & ses amis les plus familiers descendant en même temps de cheval

Faute de l'aile droite que commandoit Brutus.

L'aile gauche que commandoit Cassius, enveloppée par l'aile droite d'Auguste commandée par Antoine.

Cassius abandonné par sa Cavalerie & par son Infanterie, est forcé de se retirer.

Il avoit la vuë foible.

Erreur de Cassius qui fut cause de sa mort.

Titinnius ami fidelle de Cassius.

50. *Virent quelque Cavalerie s'avancer.*] Le texte est corrompu, un Manuscrit le retablit fort bien de cette maniere: ὁ δ' ὡς ἀπὸ ἱππικῆς δύναμιν πολλὴν προσελαύνουσαν.

val avec de grands cris de joye, se mirent à le caresser & à l'embrasser. Les autres l'entourerent tout à cheval avec des chants de victoire & un grand bruit de leurs armes dont ils faisoient retentir toute la plaine pour marquer l'excès de leur joye. Par-là ils firent un très-grand mal, car Cassius, qui ne démêloit pas bien tous ces mouvemens, crut veritablement que c'étoient les ennemis qui enveloppoient Titinius pour le prendre. Au desespoir de cette vuë, il dit ces paroles, *Le trop grand attachement que j'ai eu pour la vie, m'a fait attendre jusqu'à voir un de mes amis enlevé à mes yeux par les ennemis pour l'amour de moi*, & se retira dans une tente qui étoit deserte, y traînant avec lui un de ses Affranchis, nommé Pindare, qu'il avoit toûjours gardé auprès de lui pour une telle necessité depuis la défaite de Crassus par les Parthes. Il étoit échappé à cette défaite, mais alors se couvrant la tête de sa robe, il lui tendit sa gorge toute nuë & lui commanda de frapper & de lui trancher la tête, car on la trouva separée du corps. Et après ce coup on ne vit plus paroître Pindare, ce qui donna lieu à quelques-uns de soupçonner qu'il l'avoit tué sans son commandement. Quelques momens après on reconnut & on vit arriver cette Cavalerie, & Titinius avec une couronne, qu'ils lui avoient mise sur la tête, prenoit le devant pour venir trouver Cassius. Mais quand il approcha de sa tente, & qu'aux cris, aux pleurs & aux lamentations de ses amis, qui se desesperoient, il connut le malheur qui étoit arrivé à son Général, & ce qui l'avoit trompé, il tira son épée, & après s'être dit mille in-

Cassius se reproche d'avoir differé trop long-temps sa mort.

Pindare un des Affranchis de Cassius.

Cassius avoit été avec Crassus à la guerre contre les Parthes.

Il se fait tuër par Pindare.

injures, & s'être reproché ſa lenteur & ſon retardement, il ſe la paſſa au travers du corps, & ſe tua.

Titinnius trouve Caſſius mort ſe tue lui-même.

Brutus, informé de la défaite de Caſſius, s'avançoit en diligence, & il n'apprit ſa mort que quand il fut près de ſon Camp. Il entra dans ſa tente, pleura ſur ſon corps, l'appella *le dernier des Romains*, comme n'étant pas poſſible que Rome portât deſormais un homme d'un ſi grand courage, le fit enſevelir, & l'envoya dans l'Iſle de Thaſos, de peur que s'il faiſoit ſes funerailles dans le camp, cela n'y cauſât quelque deſordre. Après quoi il aſſembla ſes troupes, les conſola, & voyant qu'on avoit pillé tous leurs bagages les plus neceſſaires, il leur promit à chacun deux mille drachmes pour ce qu'ils avoient perdu. A cette promeſſe ils reprirent courage, admirerent l'excès de ſa liberalité, & quand il ſe retira, ils l'accompagnerent avec de grandes acclamations, l'exaltant comme le ſeul des quatre Généraux qui n'avoit pas été vaincu. Et dans la verité l'effet fit voir clairement que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il avoit eſperé de vaincre. Car avec le peu de Legions qui lui reſtoient, il renverſa tout ce qui ſe trouva devant lui. Que s'il les avoit eu toutes ſous ſa main, qu'il eût pu s'en ſervir, & que la plus grande partie de ſon aîle n'eût pas paſſé au delà des ennemis pour aller piller leur camp, il eſt très-vraiſemblable qu'il les auroit tous battus, & qu'il n'y auroit pas eu un ſeul de leurs corps, qui ſe fût ſauvé de la défaite générale.

Brutus pleure ſur le corps de Caſſius. Le grand eloge qu'il lui donne.

Il l'envoye dans l'Iſle de Thaſos pour ſes funerailles.

Mille livres.

Brutus le ſeul des quatre Généraux qui n'eût pas été vaincu dans cette journée.

Il mourut de ſon côté dans ce combat huit mil-

Perte du côté de Brutus.

mille hommes, [51] en comptant les valets des Soldats, que Brutus appelloit *Bryges*. Et du côté des ennemis, Meſſala croit qu'il y en eut plus de deux fois autant de tués ſur la place. Cette grande perte les avoit entierement découragés, mais un eſclave de Caſſius, nommé Demetrius, arriva le ſoir même dans la tente d'Antoine avec la robe & l'épée du mort dont il s'étoit ſaiſi. Cette vuë les raſſura tellement, que dès le lendemain à la pointe du jour ils parurent en bataille. Mais Brutus voyoit ſes deux camps dans un branle fort dangereux, & comme dans une eſpece d'orage, car le ſien, tout rempli de priſonniers, avoit beſoin d'une bonne & ſûre garde, & celui de Caſſius ſupportoit avec peine le changement de Général. D'ailleurs une ſecrete envie & une haine ſourde s'étoient emparées de ceux qui avoient été battus, & les aigriſſoient étrangement contre leurs camarades qui avoient battu. C'eſt pourquoi il ſe contenta de tenir ſes troupes ſous les armes, & n'accepta point le combat. De tous les priſonniers il fit mettre à part les eſclaves, qui par leurs allées & venuës parmi ſes Soldats lui étoient ſuſpects, & commanda qu'on les paſſât au fil de l'épée, & pour tous les hommes libres, il en renvoya une grande partie, diſant [52] *qu'ils avoient été dé-*

Brutus appelloit les valets *Bryges*.

Perte du côté d'Auguſte.

Demetrius, un des eſclaves de Caſſius, porte à Antoine la robe & l'épée de ſon Maître.

Auguſte & Antoine reparoiſſent en bataille le lendemain.

Brutus refuſe le combat, ſes raiſons.

Jalouſie qui s'éleve dans l'Armée de Brutus.

Brutus fait paſſer au fil de l'épée tous les eſclaves priſonniers.

Beau mot de Brutus ſur les priſonniers.

51. *En comptant les valets des Soldats, que Brutus appelloit* Bryges.] Brutus appelloit *Bryges* les valets des Soldats. Bryges pour *Phryges*, *Phrygiens*, parce que c'étoit ordinairement de ces Nations Barbares que venoient ces valets, qui ſuivoient les troupes; Βρύγας, dit Heſychius, οἱ μὲν Φρύγας, οἱ δὲ Βαρβάρους.

52. *Qu'ils avoient été déja pris par les ennemis.*] On n'étoit pas entré dans la fineſſe de ce mot de Brutus. Il regarde les Romains, qui avoient ſuivi le parti d'Auguſte

déja pris par les ennemis, & qu'avec eux ils ſeroient priſonniers & eſclaves, au lieu qu'avec lui ils ſeroient libres & Citoyens. Et comme il voyoit que pluſieurs de ſes amis & de ſes Officiers en haiſſoient mortellement quelques-uns, & ne pouvoient leur pardonner, il les cacha pour les dérober à leur furie, & les renvoya ſecretement. priſonniers qu'il renvoyoit. Bonté & humanité de Brutus.

Parmi les priſonniers il y avoit un Volumnius, Mime de profeſſion, & un Saculion, Bouffon de ſon métier. Brutus n'en faiſoit aucun compte, mais ſes amis les amenerent devant lui, leur reprochant que tout priſonniers qu'ils étoient, ils ne s'empêchoient pas de railles & de brocarder avec inſolence. Comme Brutus, qui avoit bien d'autres choſes dans la tête, ne diſoit pas un ſeul mot, Meſſala Corvinus fut d'avis qu'après les avoir fait fouetter en plein theatre, on les renvoyât tout nuds aux Généraux des Ennemis, pour leur faire honte de ce qu'à l'Armée même ils avoient beſoin de tels convives & de tels amis pour rire & ſe divertir à table. Volumnius Mime, & Saculion Bouffon, parmi les priſonniers. Avis de Meſſala ſur ce qu'on devoit faire de ces deux priſonniers.

Quelques-uns de ceux qui étoient preſens, ſe mirent à rire de cet avis de Meſſala; mais Caſca, celui qui avoit donné le premier coup à Ceſar, dit, *En verité cela eſt fort mal de faire* Reprimande très-ſerieuſe

te & d'Antoine, comme des gens qui par cet engagement s'étoient rendu eſclaves, & qui ne meritoient que d'être avec ces maîtres qu'ils avoient choiſis, avec leſquels ils croupiroient dans une honteuſe ſervitude; au lieu qu'avec lui ils ſeroient libres & Citoyens, car la liberté & l'état de veritable Citoyen ne ſe trouvoient que dans le parti de Brutus. C'eſt un trait de ſatire des plus piquants.

Que Cæſar leur fait.

faire ainſi les funerailles de Caſſius en riant & en plaiſantant. C'eſt à vous, Brutus, ajoûta-t-il, *de faire voir quel ſouvenir vous conſerverez de votre Collegue, en puniſſant, ou en ſouffrant ces plaiſans-là, qui ne manqueront pas de ſe mocquer de lui, & de prendre ſa mort même pour le ſujet de leurs bouffonneries.* A cela Brutus, veritablement en colere, lui répondit, *Pourquoi me demandez-vous donc mon avis, Cæſar, & que ne faites-vous ce que bon vous ſemble?* Alors prenant cette réponſe pour un conſentement contre ces malheureux, [52] ils les emmenerent & les firent mourir.

Réponſe de Brutus.

Le Mime & le Bouffon, mis à mort par l'ordre de Cæſar.

Brutus diſtribuë aux Soldats l'argent qu'il leur avoit promis.

Il leur promet le pillage de Theſſalonique & de Lacedemone, s'ils font bien leur devoir.

Beau jugement de Plutarque ſur cette promeſſe.

Enſuite Brutus fit aux Soldats la diſtribution de deniers qu'il leur avoit fait eſperer. Et après les avoir un peu grondés de ce que ſans attendre ni le mot, ni l'ordre de donner, ils s'étoient hâtés de charger l'ennemi avec beaucoup de desordre, il leur promit que ſi à la ſeconde bataille ils faiſoient bien leur devoir, il leur abandonneroit au pillage deux grandes Villes, Theſſalonique & Lacedemone. Et voilà dans toute la Vie de Brutus le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, & dont il eſt impoſſible de le juſtifier. [54] Car ſi dans la faite Antoine & Ceſar ont payé à leurs Soldats un plus horrible prix de leur victoire, en chaſſant de preſque tou-

52. *Ils les emmenerent & les firent mourir.*] Ce fut l'effet de l'humeur inique de Caſca. Cela paroît indigne. Voilà deux victimes bien honorables pour le bucher de Caſſius, qu'un Bouffon & un Mime! Ils ne meritoient que le mépris.

54. *Car ſi dans la faite Antoine & Ceſar ont payé à leurs Soldats un plus horrible prix de leur victoire, en chaſſant*] Il n'y a rien de plus horrible que cette action de Ceſar & d'Antoine, qui chaſſerent des Villes & des maiſons

les

toute l'Italie ſes anciens habitans pour s'en rendre eux-mêmes les maîtres, & pour ſe mettre en poſſeſſion des Villes qui ne leur appartenoient point, on ſait qu'ils ne ſe propoſoient d'autre fin dans cette guerre que de vaincre & de dominer. " An lieu que la grande opinion qu'on avoit de la vertu de Brutus, faiſoit que le Peuple même ne lui permettoit ni de vaincre, ni de ſe ſauver que par les voyes de l'honnêteté & de la juſtice, ſur-tout après la mort de Caſſius qu'on accuſoit d'être celui qui pouſſoit Brutus à toutes les violences qui lui échappoient. Mais comme ſur la mer quand le gouvernail d'un vaiſſeau vient à être briſé par la tempête, les Matelots tâchent d'ajuſter & de clouer à la place quelque piece de bois, le moins mal qu'il leur eſt poſſible & ſeulement pour obéir à la neceſſité, & pour s'en ſervir à leur grand beſoin, de même Brutus, qui avoit à conduire une ſi grande Armée, & à manier des affaires ſi grandes & ſi hazardeuſes, & qui n'avoit point de Général pareil à lui & d'un auſſi grand poids, étoit forcé de ſe ſervir de ceux qu'il avoit, & de faire & dire beaucoup de choſes, ſelon qu'ils le trouvoient à propos. Ce qu'il jugeoit alors de plus neceſſaire & de plus preſſé, c'étoit de faire tout ce

Horrible injuſtice d'Auguſte & d'Antoine.

Ce que la Peuple même exigeoit de Brutus, à cauſe de ſa grande vertu.

Caſſius accuſé de toutes les violences de Brutus.

Plutarque cherche à pallier la faute & l'injuſtice de Brutus.

les anciens habitans pour les donner à leurs troupes. Virgile ne conſerva ſon bien que par la faveur des protecteurs qu'il eut auprès d'Auguſte.

55. *An lieu que la grande opinion qu'on avoit de la vertu de Brutus, faiſoit que le Peuple même ne lui permettoit.*] Quel éloge pour Brutus, & combien cela le releve-t-il au deſſus de Ceſar & d'Antoine! Mais quel malheur pour lui d'avoir terni l'éclat de cette vertu par une promeſſe ſi indigne!

ce qui pouvoit rendre les Soldats de Caſſius plus ſouples & plus ſoûmis, car ils étoient devenus intraitables, fiers & hautains dans le camp, à cauſe de l'Anarchie où ils vivoient depuis la mort de leur Général, & lâches & timides contre l'ennemi à cauſe de leur défaite.

Les Soldats de Caſſius devenus intraitables après ſa mort.

Mauvaiſe ſituation d'Auguſte & d'Antoine après la bataille.

Mais Antoine & Ceſar n'étoient pas en meilleurs termes, car ils ſe trouvoient dans une grande diſette de vivres, & parce qu'ils campoient dans un fond, ils s'attendoient à un Hyver fort rude & fort mal-ſain: En effet ils étoient renfermés dans des marais, & après la bataille, les pluyes d'Automne étant venuës avoient rempli les tentes de fange, & l'eau s'étoit enſuite gelée à l'arrivée du froid. Comme ils étoient en cet état, ils reçurent encore nouvelles d'un grand échec arrivé ſur mer à leurs troupes. Car les navires de Brutus étoient tombés ſur un grand renfort qu'on amenoit d'Italie à Ceſar, & l'avoient défait, de maniere qu'il ne s'en étoit ſauvé qu'une bien petite partie, & ceux qui s'étoient ſauvés, furent ſi preſſés de la famine qu'ils mangerent juſqu'aux cordages & aux voiles de leurs vaiſſeaux.

Troupes qu'on amenoit à Auguſte par mer, battuës par la Flotte de Brutus.

Voiles & cordages mangés dans une famine.

Sur

56. *On ne l'apprit que vingt jours après.*] Le Texte eſt obſcur en cet endroit, & le paſſage a été mal traduit. Quand Brutus n'auroit été informé de ſon bonheur qu'un moment avant la ſeconde bataille, cela auroit ſuffi pour l'empêcher de la donner. Mais il l'ignore, comme cela paroit par la ſuite. Car Clodius qui venoit lui en donner l'avis ne fut point crû, on le regarda comme un forgeur de nouvelles & on ne daigna pas le faire parler à Brutus.

57. *Mais il ſemble que les affaires de l'Empire Romain n'étoient plus en état de pouvoir être regies par pluſieurs Maîtres.*] Car l'Empire ne pouvoit plus ſe ſoutenir; il falloit neceſſairement qu'il ne fût regi que par un ſeul. Pendant qu'il y auroit eu pluſieurs pretendans ou à l'Em-

Sur ces nouvelles, ils ſe hâterent d'en venir à une bataille déciſive avant que Brutus pût être informé du bonheur qui lui étoit arrivé. Car ce combat de mer s'étoit donné juſtement le même jour que la bataille de terre, mais le hazard, plûtôt que la pareſſe ou la mauvaiſe volonté des Officiers, fit que Brutus ignora ce grand ſuccès. [16] On ne l'apprit que vingt jours après. S'il l'eût ſu auparavant, il n'en ſeroit pas venu à une ſeconde bataille, ayant toutes les proviſions neceſſaires à ſon Armée pour un long temps, & étant campé dans un lieu commode, de ſorte que ſon camp n'avoit rien à craindre ni de l'Hyver, ni des ennemis. D'ailleurs comme il ſe voyoit entierement maître de la mer, & que de ſon côté il avoit remporté la victoire par terre, cela relevoit ſes eſperances & lui enfloit extrêmement le courage. [17] Mais il ſemble que les affaires de l'Empire Romain n'étoient plus en état de pouvoir être regies par pluſieurs Maîtres, & demandoient neceſſairement un ſouverain Monarque qui les gouvernât. C'eſt pourquoi Dieu voulant ôter du monde le ſeul hom-

Malheur de Brutus d'avoir ignoré le grand ſuccès que ſa Flotte avoit eu.

Les affaires des Romains demandoient à être regies par un ſeul.

l'Empire, ou à la Royauté, c'étoit une ſource continuelle de guerres civiles, & il n'y avoit rien de plus incompatible qu'un Monarque & Brutus. Il falloit donc que Brutus mourût. Tout ce que nous voyons ici prouve merveilleuſement la verité du ſentiment de Platon, que de tous les Gouvernemens le plus parfait c'eſt la Monarchie. Mais il faut que le Monarque ſoit ſoûmis à la Loi & qu'il ſe regarde comme le Lieutenant de Dieu, de qui il a reçu les Loix & le ſceptre; s'il ſe ſouſtrait à cette autorité, il dégenere en Tyran & il gouverne ſes Peuples avec un ſceptre de fer, qui n'eſt pas celui que Dieu lui avoit donné. Dans le texte au lieu de μοναρχιων il faut lire μοναρχῶ, ou comme dans un Mſ. μοναρχίας.

Soin de la Providence qui vouloit donner un seul Maître aux Romains.

homme qui pouvoit faire obstacle à celui qui étoit appellé à cette Monarchie, empêcha que Brutus ne fût averti de cette grande victoire, & dans le moment presque qu'il alloit en être informé. Car comme il se preparoit à donner cette seconde bataille, un déserteur des Ennemis, nommé Clodius, vint la veille dans son camp pour lui apprendre que Cesar & Antoine ayant eu le vent de la défaite de leur Flotte, se hâtoient d'en venir à un second combat avant qu'il pût en avoir l'avis. Mais il ne fut point cru; on ne daigna pas même le mener à Brutus, & on le mépris comme un homme qui ne savoit rien de certain, ou qui venoit donner des nouvelles agréables, qu'il avoit forgées pour plaire & pour être mieux reçu.

Un déserteur de l'Armée d'Auguste vient pour avertir Brutus du gain du combat naval, & on l'en empêche.

Seconde apparition du Fantôme de Brutus.

On assure que cette même nuit le Fantôme que Brutus avoit déja vu, se presenta à lui sous la même forme, & qu'après avoir été quelque moment en sa presence sans lui dire une seule parole, il disparut. Mais Publius Volumnius, homme fort versé dans la Philosophie, & qui depuis le commencement de la guerre avoit toûjours accompagné Brutus, ne parle nullement de ce prodige, il dit seulement que la premiere Aigle se trouva toute couverte d'abeilles, qu'il y eut un des Chefs des bandes, dont le bras sua une huile de roses, & qu'on eut beau le frotter & tâcher de l'essuyer, jamais on n'en put venir à bout, & qu'avant le combat, deux Aigles fondant l'une

Publius Volumnius avoit fait une relation de la bataille de Philippes.

Prodiges qu'il rapportoit dans sa relation.

Aigle toute couverte d'abeilles.

Le bras d'un Officier fué de l'huile de roses.

Combat de deux Aigles au milieu des deux Armées.

58 *Que toute la plaine étoit dans un grand silence, les troupes des deux partis étant très-attentives à ce combat.*] Cela est très-vraisemblable, la superstition pour les augures occupant généralement tous les esprits. Ce prodige res-

sem-

de fuir l'autre avec furie, combattirent longtemps au milieu des deux Armées; [18] que toute la plaine étoit dans un grand silence, les troupes des deux partis étant très-attentives à ce combat, & qu'enfin l'Aigle, qui étoit du côté de Brutus, prit la fuite. On parle aussi beaucoup d'un certain Ethiopien, qui le matin au point du jour, comme on ouvrit les portes du camp, rencontra l'Enseigne qui portoit l'Aigle, & fut mis en pieces par ses Soldats effrayés de l'augure qu'ils tirerent de cette rencontre.

L'Aigle du côté de Brutus battue.

Ethiopien rencontré au point du jour par les troupes de Brutus, & tué sur le champ.

Quand Brutus eut fait sortir son Armée de ses retranchemens, & qu'il l'eut rangée en bataille vis-à-vis de celle des ennemis, il fut assez long-temps sans donner le signal de la charge. Car comme il visitoit tous les rangs, il lui tomba dans l'esprit quelques soupçons, & on vint même lui faire des rapports fâcheux contre quelques-unes de ses Compagnies. D'ailleurs il voyoit que sa Cavalerie étoit peu disposée à commencer le combat, & qu'elle attendoit ce que feroit l'Infanterie. Ensuite un de ses Capitaines, reconnu pour un excellent Officier, & fort estimé pour sa valeur, passant tout à coup à cheval près de lui, alla à sa vuë se rendre aux ennemis; on l'appelloit Camulat. Brutus en fut très-fâché, & partie par colere, partie de peur d'un changement plus grand & d'une défection générale, il marcha d'abord à l'ennemi, le Soleil penchant vers la neuviéme heure du jour. Il enfonça de

Seconde bataille de Brutus contre Auguste & Antoine.

Mauvaise volonté des troupes de Brutus.

Camulat Officier de l'Armée de Brutus passe aux ennemis à sa vuë.

semble bien à ceux que nous voyons dans Homere, & il pourroit bien être que ces Historiens auroient voulu donner à l'Histoire les ornemens de la Poësie.

Brutus à la tête de son aile droite, enfonce l'aile gauche d'Auguſte.

de ſon côté tout ce qui ſe preſenta devant lui; & pourſuivit vivement l'Aîle gauche des ennemis qui plia. Sa Cavalerie donna auſſi avec l'Infanterie dès que l'ennemi fut mis en deſordre, mais ſon Aîle gauche, quand les Officiers voulurent la faire marcher, craignant d'être enveloppée, car elle étoit beaucoup plus foible que la droite des ennemis, étendit ſes rangs & laiſſa au milieu un aſſez grand intervalle, de ſorte qu'affoiblie par ce moyen, elle ne put reſiſter à l'effort des ennemis, & fut la premiere à prendre la fuite. Ceux qui l'avoient renverſée, allérent ſans perdre temps envelopper Brutus, qui faiſoit tout le devoir de grand Capitaine, & de brave Soldat, & qui dans ce grand danger executoit & de la tête & de la main tout ce qui pouvoit lui aſſurer la victoire. [59] Mais ce qui lui avoit procuré le gain de la premiere bataille, fut ce qui lui fit perdre la ſeconde. Car à cette premiere

Mauvaiſe manœuvre de ſon aile gauche.

Elle prend la fuite.

Brutus enveloppé par l'aile droite des ennemis qui avoit battu ſa gauche.

Valeur heroïque de Brutus.

59. *Mais ce qui lui avoit procuré le gain de la premiere bataille, fut ce qui lui fit perdre la ſeconde*]. Voici un événement bien rare & bien ſingulier, que le même ſuccès qui a fait gagner une premiere bataille, en faſſe perdre une ſeconde. C'eſt ce qui arriva à Brutus. Il gagna le premier combat, parce qu'il enfonça les troupes d'Auguſte qui étoient devant lui, & qu'il tailla en pieces trois Legions. Et il perdit le ſecond, parce qu'il renverſa avec la même vigueur les troupes qui lui étoient oppoſées. D'où vint donc cette difference qui produiſit ce dernier échec? Plutarque ne paroît pas s'être expliqué aſſez nettement, ſon idée n'eſt pas aſſez développée, & il eſt difficile de la ſuivre d'abord. Dans cette obſcurité j'ai conſulté un des plus grands genies de notre ſiecle & qui a fait une étude particuliere de Plutarque. Comme ce paſſage lui étoit déja connu, il m'a fait l'honneur de me repondre que Plutarque vouloit faire entendre que la perte de la ſeconde bataille vint de ce que Brutus ayant enfoncé encore les ennemis, & ſon ar-

miere journée tout ce qu'il y eut d'ennemis rompus, furent tués sur la place, & à cette seconde, où Brutus enfonça tout ce qui étoit devant lui, de toutes les troupes de Cassius qui furent renversées à son aile gauche, il n'y eut que très-peu de gens tués, & ceux qui se sauverent [60] étant tout effrayés encore de leur premiere defaite, remplirent le reste de l'Armée de trouble, & y répandirent le découragement. Là fut tué le fils de Caton combattant vaillamment parmi les plus braves & les plus généreux de la jeunesse Romaine. Quoiqu'il fût vivement pressé & tout recru, il ne prit point la fuite, & ne recula point, mais combattant toûjours, & faisant de terribles coups de main en se nommant par son nom & par celui de son pere, il fut enfin porté par terre & tomba sur un monceau de morts qu'il avoit abattus autour de lui. Tout ce qu'il y avoit de plus braves gens furent aussi

Le fils de Caton tué en faisant des prodiges de valeur.

ardeur l'ayant trop éloigné de son aile gauche où étoient les troupes de Cassius, qui avoient été battuës au premier combat, cette aile fut renversée avec peu de perte, & que ceux qui échapperent de ce peril, effrayés encore de leur premiere défaite, jetterent dans le reste de l'Armée le desordre & la terreur. Si cette aile gauche avoit été toute taillée en pieces, Brutus auroit encore pu gagner le combat, car ayant déja renversé l'aile gauche des ennemis, il seroit revenu contre l'aile droite victorieuse qui n'auroit pu le soutenir. J'ai ajoûté une ligne dans la traduction pour rendre la chose plus intelligible.

60. *Etant tout effrayés encore de leur premiere défaite.*] C'est ainsi à mon avis qu'on doit expliquer le mot du texte τῷ πρωτοπαθεῖν πρεπόντως ὄντες. Ces troupes se souvenoient de leur défaite à la premiere bataille, & des troupes qui ont été déja battuës depuis peu & qui viennent de prendre la fuite, sont bien plus effrayées encore que les autres. Ce πρωτοπαθεῖν ne me paroît pas pouvoir être expliqué de leur défaite à ce dernier combat.

aussi tués en s'exposant aux plus grands dangers pour Brutus.

Il y avoit dans l'Armée un certain Lucilius, qui étoit des amis particuliers de Brutus. Ce Lucilius voyant quelques Cavaliers Barbares des plus ardents à la poursuite, ne faire aucun compte de tous ceux qu'ils rencontroient, & pousser toûjours contre Brutus, il resolut de s'opposer à eux & de les arrêter au peril de sa vie. Demeurant donc un peu derriere il cria lui-même qu'il étoit Brutus, & il fut cru sur ce qu'il pria qu'on le menât à Antoine parce qu'il craignoit Cesar, & qu'il ne se fioit qu'à Antoine. Ces Cavaliers, ravis de cette bonne rencontre, & croyant avoir eu la plus heureuse fortune du monde, emmenerent cet homme qu'il étoit déja nuit, après avoir envoyé devant quelques-uns d'entre eux pour annoncer cette bonne nouvelle à Antoine. Ils ne lui eurent pas plûtôt parlé, que transporté de joye il alla au devant de ceux qui le menoient. Tous ceux qui avoient ouï dire qu'on amenoit Brutus en vie, accoururent de tous côtés & le suivirent; les uns plaignant son infortune, & les autres trouvant indigne de sa gloire & de sa reputation d'avoir mieux aimé devenir la proye des Barbares que de mourir glorieusement.

Action généreuse de Lucilius pour sauver Brutus, en danger d'être pris.

Il est pris pour Brutus & mené à Antoine.

On accourt de tous côtés pour voir Brutus Prisonnier.

Quand ils furent assez près, Antoine s'arrêta pour penser comment il devoit recevoir Brutus. Dans ce moment Lucilius s'avança, & adressant la parole à Antoine, il lui dit avec une généreuse hardiesse : *Antoine, personne n'a pris Brutus, & je puis vous assurer que nul de ses ennemis ne le prendra vivant, à Dieu ne plaise que la Fortune ait tant de pouvoir sur la Vertu.*

Discours hardi de Lucilius à Antoine.

Vertu. Mais quelque part qu'on le trouve, mort ou vif, on le trouvera toûjours dans un état digne de lui. Pour moi, j'ai abuſé vos Cavaliers en leur diſant que j'étois Brutus, & je viens ici tout prêt à ſouffrir les tourmens les plus horribles, je ne demande aucun quartier.

Lucilius ayant prononcé ces paroles d'un ton ferme, & tout le monde étant dans un grand étonnement, Antoine tourna les yeux ſur ceux qui l'avoient amené & leur dit, *Mes compagnons, vous êtes ſans doute bien fâchés de cette mépriſe, & pleins de reſſentiment contre un homme qui vous a trompés. Mais ſaiſiez-vous que vous avez fait une meilleure capture que celle que vous pourſuiviez. Car vous cherchiez à prendre un ennemi, & vous nous avez amené un ami. Pour moi, je vous jure que ſi vous m'aviez amené Brutus en vie, je ne ſai pas encore de quelle manière j'en aurois uſé.* [61] *Puiſſai-je toûjours rencontrer plûtôt des amis comme celui-ci, que des ennemis!* En finiſſant ces mots il embraſſa Lucilius, le remit entre les mains d'un de ſes amis, & dans la ſuite il ſe ſervit toûjours de lui & le trouva très-attaché & très-fidelle à ſon ſervice.

Ce qu'Antoine dit ſur cela en s'adreſſant à ſes compagnons.

Brutus ayant traverſé une riviere dont les bords étoient fort eſcarpés & couverts de grands arbres, ne fit pas beaucoup de chemin, car il étoit déja nuit; il s'arrêta dans un endroit creux, s'aſſit ſur une grande roche, n'ayant avec lui qu'un petit nombre de ſes amis & de ſes principaux Officiers, & là regardant d'abord le Ciel, qui étoit fort étoilé, il prononça deux vers Grecs. Volumnius en a rapporté un qui dit: *Grand Jupiter, que l'auteur de tous ces maux*

Brutus prononce un vers de Medée d'Euripide.

61. *Puiſſai-je toujours* &c.] Amiot a gâté cet endroit.

maux ne ſe dérobe point à votre vuë! & [a] il dit que l'autre lui étoit échappé. Enſuite il nomma par leur nom tous ceux de ſes amis qui avoient été tués à ſes yeux, & ſe mit à ſoûpirer, mais il ſoûpira ſur-tout au ſouvenir de Flavius & de Labeon. Ce dernier étoit ſon Lieutenant, & Flavius étoit Capitaine des Ouvriers.

Dans ce moment quelqu'un de ſa compagnie eut ſoif, & voyant que Brutus avoit ſoif auſſi, il prit un casque & courut à la riviere pour y puiſer de l'eau. En même temps on entendit du bruit de l'autre côté de la riviere, & Volumnius ſe détacha avec Dardanus, Ecuyer de Brutus, pour voir ce que c'étoit. Ils retournerent bien-tôt après, & demanderent s'il y avoit encore de l'eau pour boire. Alors Brutus, riant avec beaucoup de douceur, répondit à Volumnius, *Elle eſt toute buë, mais on vous en apportera bien-tôt d'autre*, & envoya le même qui y avoit déja été. Il fut en grand danger d'être pris, & ne ſe ſauva qu'avec beaucoup de peine & encore bien bleſſé. Comme Brutus conjecturoit qu'il n'avoit pas perdu beaucoup de ſes gens à la bataille, Statylius ſe preſenta à lui & lui promit qu'il paſſeroit au travers des ennemis, car il n'étoit pas poſſible de s'éclaircir autrement de ce qui ſe paſſoit dans ſon camp, & que s'il trouvoit les choſes en bon état, il éleveroit en l'air un flambeau allumé & reviendroit à lui la nuit même. En effet Statylius arriva heureuſement dans le camp, & le flambeau fut élevé. Mais comme il tardoit trop à revenir, Brutus dit, *Si Statylius étoit encore en vie, il ſeroit déja revenu*; mais

Dardanus Ecuyer de Brutus.

Statylius offre à Brutus de paſſer au travers de l'Armée des ennemis pour aller voir ce qui ſe paſſoit dans ſon camp.

Il y va & éleve le ſignal dont on étoit convenu.

En revenant il tombe entre les mains des ennemis & eſt pris.

61. *Il dit que l'autre lui étoit échappé.*] Cet autre étoit ὁ πλησιον αὐτῷ &c.

mais il arriva par malheur qu'en revenant il tomba entre les mains des ennemis, qui le tuerent.

La nuit étant déja fort avancée, il se pencha, assis comme il étoit, vers son domestique Clitus, & lui parla à l'oreille. Clitus ne lui répondit pas une parole, & se mit à pleurer. Alors Brutus, tirant à lui son Ecuyer Dardanus, lui dit aussi quelque chose en particulier. Enfin il s'adressa à Volumnius, & lui parlant en langage Grec, il le fit ressouvenir des études & des exercices qu'ils avoient faits ensemble pour se former à la vertu, & le conjura de lui aider à prendre son épée & à se l'enfoncer dans le corps. Volumnius rejetta fort loin cette priere, & tous les autres en firent de même. Dans ce moment quelqu'un dit tout haut qu'on ne devoit pas demeurer là plus long-temps, & qu'il falloit s'enfuir : *Oui sans doute, il faut s'enfuir*, répondit brusquement Brutus en se levant, *mais c'est avec les mains, & non point avec les pieds*, & leur tendant à tous la main avec un visage gai, il leur dit *qu'il sentoit une satisfaction inexprimable de ce qu'aucun de ses amis ne lui avoit manqué & ne s'étoit démenti à son égard, & qu'il n'avoit qu'à se plaindre de la Fortune pour sa patrie ; qu'il s'estimoit plus heureux que ceux qui avoient vaincu, non seulement par rapport au passé, mais encore pour le present, en ce qu'il laissoit après lui une reputation de vertu que les vainqueurs ne pourroient jamais laisser avec toutes leurs armes & toutes leurs richesses, car jamais*, ajoûta-t-il, *ils ne pourront empêcher qu'on ne dise d'eux qu'ils ont été des méchans & des injustes, qui ont vaincu des gens de bien pour usurper une domination, qui ne leur étoit nullement duë.*

Brutus, après avoir parlé à l'oreille à Clitus & à Dardanus, prie Volumnius de l'aider à se tuer.

Volumnius rejette sa priere.

S'enfuir avec les mains, & non avec les pieds.

Discours que Brutus tient à ses amis un moment avant que de se tuer.

A-

Après leur avoir parlé ainsi, il les conjura & les pressa de se sauver, & se retira un peu à l'écart avec deux ou trois de ses amis particuliers dont étoit Straton, qui avoit lié avec lui un étroit commerce par le moyen de la Rhetorique qu'il enseignoit. Brutus s'approcha de lui le plus près qu'il put, & prenant son épée nuë avec ses deux mains, & l'appuyant à terre sur la poignée, il se jetta dessus & tomba mort. Il y en a qui disent que ce ne fut pas Brutus lui-même qui tint l'épée, mais que Straton vaincu par ses instantes prieres la lui tendit en détournant la vuë, & que Brutus se jettant dessus de grande roideur, se la passa au travers du corps, & expira sur l'heure.

Straton, Rheteur, ami particulier de Brutus.

Brutus se tuë.

Quelque temps après Messala, l'ami & le compagnon de Brutus, ayant fait sa paix avec Cesar, lui presenta ce Straton un jour qu'il n'avoit pas de grandes affaires, & la larme à l'œil lui dit, *Cesar, voici l'homme qui a rendu à mon Brutus le dernier service.* Cesar lui fit un très-bon accueil, & l'eut toûjours avec lui dans toutes ses campagnes, & à la bataille d'Actium, où il lui rendit autant de service & avec autant de fidelité & de courage qu'aucun des Grecs qu'il eût auprès de lui. Sur ce même Messala on rapporte qu'un jour que Cesar le louoit de ce qu'après avoir été son plus grand

Messala presente Straton à Auguste qui le retint auprès de lui.

Straton le servit avec fidelité & courage à la bataille d'Actium.

63. *Cesar, toute ma vie j'ai cherché à être du parti le meilleur & le plus juste.*] Cette réponse est pleine de hardiesse. Car par-là Messala dit à Cesar que le parti de Brutus étoit le meilleur & le plus juste, & que par consequent il ne l'auroit jamais quitté pendant que Brutus auroit vécu. Mais il lui dit aussi en même temps que Brutus mort le parti de Cesar étoit meilleur & plus juste que celui d'Antoine, & qu'il l'avoit embrassé par cette raison, & lui avoit été fidelle.

grand ennemi à la bataille de Philippes pour l'amour de Brutus, il s'étoit montré très-affectionné à son service à celle d'Actium, où il ne s'étoit nullement épargné, il lui répondit, [63] *Cesar, toute ma vie j'ai cherché à être du parti le meilleur & le plus juste.* Réponse généreuse de Messala à Auguste.

Antoine ayant trouvé le corps de Brutus, commanda qu'on l'enveloppât dans une de ses plus riches cottes d'armes, & quelque temps après ayant su qu'on l'avoit volée, il fit mourir le voleur, & envoya les cendres de Brutus à sa mere Servilie. Et quant à Porcie sa femme, [64] Nicolas le Philosophe & Valere Maxime écrivent qu'elle fit dessein de mourir; & que comme ses amis l'empêchoient d'executer la resolution, & étoient toûjours à la garder, elle prit un jour dans le feu des charbons ardens qu'elle avala en fermant la bouche, & s'étouffa de cette maniere. Cependant il court une Lettre de Brutus, qui écrivoit à ses amis pour se plaindre d'eux, & pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient abandonné sa femme Porcie, & qu'ils avoient souffert qu'elle prît la resolution de mourir pour se délivrer d'une longue & fâcheuse maladie. Il paroit donc par là que le Philosophe Nicolas a confondu les temps. [65] Car cette Lettre, si elle est veritablement de Brutus, fait assez connoître la maladie

Antoine fait envelopper le corps de Brutus de sa plus riche cotte d'armes.

Il envoya ses cendres à sa mere Servilie.

Porcie se fait mourir en avalant des charbons ardens.

Lettre de Brutus sur la mort de sa femme.

64. *Nicolas le Philosophe.*] C'est Nicolas Damascene Philosophe Peripatetician, grand ami d'Auguste. Il avoit fait une Histoire universelle en 140. livres.

65. *Car cette Lettre, si elle est veritablement de Brutus, fait assez connoître la maladie de Porcie.*] Il veut dire qu'il paroîtroit par cette Lettre que Porcie étoit morte avant son mari, & que par conséquent l'Histoire de ces charbons est une fable. Mais d'un autre côté si cette Lettre étoit vraye, comment Nicolas Damascene auroit-il osé écrire que

ladie de Porcie, l'amour qu'elle avoit pour ſon mari, & la maniere dont elle mourut.

que Porcie étoit morte après Brutus & de cette étrange maniere, lorſqu'on avoit entre les mains cette Lettre de Brutus qui ſe plaignoit de ſa mort? Il faut neceſſairement ou que la Lettre de Brutus fût ſuppoſée, ou que Nicolas Damaſcene ne l'eût pas vuë. Il y a plus d'apparence à la ſuppoſition.

LA COMPARAISON

DE DION ET DE BRUTUS.

CEs grands perſonnages ayant eu tous deux de grandes & belles qualités, dont la premiere & la principale fut de s'être rendu très-grands par des commencemens très-petits,

Premier avantage de Dion ſur Brutus. Il n'eut perſonne qui l'aidât.

Caſſius n'étoit pas comparable à Brutus en vertu.

[1] Dion a de ce côté-là un grand avantage, car il n'eut ni concurrent ni compagnon pour l'exciter & l'aider, comme Bruſtus eut Caſſius, qui veritablement du côté de la reputation & de la vertu ne lui étoit pas comparable, mais qui dans les affaires de la guerre par ſon audace, par ſa grande habileté, & par ſa valeur, ne con-

1. *Dion a de ce côté-là un grand avantage, car il n'eut ni concurrent ni compagnon pour l'exciter & l'aider, comme Brutus eut Caſſius.*] Il eſt hors de doute que celui qui tire tout de lui-même eſt préferable à celui qui a de l'aide & du ſecours.

2. *Dans le temps que Brutus n'y penſoit point & ſe tenoit en repos.*] Dans le texte au lieu de ἀτρεμοῦντα βρύτῳ γένεσθαι il faut lire comme dans un Mſ. ἀτρεμοῦντι βρύτῳ γένεσθαι.

3. *Et il ne fit pas non plus comme Brutus.*] Ce ſecond avantage n'eſt pas peu conſiderable, car celui qui tire de la guerre toutes ſes richeſſes & toute ſa puiſſance, eſt cenſé ne la faire que pour ſon utilité, au lieu que celui qui

contribua pas moins que lui à ſes grands exploits. Quelques-uns même lui attribuent le commencement de la grande entrepriſe, & diſent qu'il fut l'auteur & le Chef de la conſpiration contre Ceſar [2] dans le temps que Brutus n'y penſoit point & ſe tenoit en repos; au lieu que Dion non ſeulement fournit du ſien les armes, les navires & les troupes, mais ce fut lui encore qui pratiqua & gagna par lui-même les amis & les aides qui contribuerent à l'execution de tout ce qu'il entreprit. [3] Et il ne fit pas non plus comme Brutus qui tira des affaires & de la guerre même toutes ſes richeſſes & ſa puiſſance, car au contraire il fournit à la guerre ſon propre bien & tout ſon argent pour la liberté de ſes Citoyens, en dépenſant à cet uſage tout ce qu'il avoit pour s'entretenir dans ſon exil.

Caſſius auteur de la grande entrepriſe.

Second avantage de Dion ſur Brutus. Celui-ci tire tout ſon bien de la guerre, & Dion fournit à la guerre tout le ſien.

[4] Il y a plus encore, Brutus & Caſſius voyant qu'il n'étoit pas ſûr pour eux de demeurer en repos après qu'ils furent ſortis de Rome, mais qu'ils étoient condamnés à mort & pourſuivis, ils furent forcés de recourir à la guerre comme à leur ſeul aſyle, de ſe faire un rem-

Troiſiéme avantage de Dion ſur Brutus. Celui-ci fut forcé de

y dépenſe ſon bien, paſſe pour avoir des vuës plus grandes & plus nobles, & eſt du moins plus généreux.

4. *Il y a plus encore, Brutus & Caſſius voyant qu'il n'étoit pas ſûr pour eux.*] Ce troiſiéme avantage de Dion ſur Brutus eſt plus conſiderable que les deux autres, car il vint d'une grandeur d'ame au deſſus de tout. Brutus condamné à mort eſt forcé d'avoir recours à la guerre comme à ſon ſeul aſyle, il ne pouvoit ſe ſauver que par là, au lieu que c'eſt par une magnanimité toute pure que Dion entreprend la guerre contre Denys, c'eſt uniquement pour ſauver la Sicile. Or tout ce qu'on fait pour l'amour des autres eſt toûjours plus grand que ce qu'on fait pour ſoi.

traire il perdit courage, abandonna toutes ſes eſperances, & n'eut pas, comme Pompée, l'audace de combattre contre la Fortune, quoiqu'il dût encore beaucoup attendre des armes, & que par ſa Flotte il fût abſolument maître de la mer.

Le plus grand & le plus juſte reproche que l'on fait à Brutus, qui donne un grand avantage à Dion.

[8] Le plus grand & le plus juſte reproche que l'on fait à Brutus, c'eſt qu'ayant eu la vie ſauve par la bonté de Ceſar, qu'ayant obtenu de lui la liberté de tous ceux qui avoient été faits priſonniers avec lui, & pour leſquels il demanda grace, qu'étant regardé comme ſon meilleur ami, & en étant honoré & diſtingué pardeſſus tous les autres, il l'ait aſſaſſiné de ſa propre main. Voilà un reproche qu'on ne ſauroit faire à Dion. Au contraire étant ami & allié de Denys, il eut toujours ſoin de ſes affai-

8. *Le plus grand & le plus juſte reproche que l'on fait à Brutus.*] Ce reproche eſt très-bien fondé, car il n'y a rien de plus horrible pour Brutus que d'avoir aſſaſſiné ſon bienfaiteur, celui de qui il tenoit la liberté & la vie, & toutes ſortes d'honneurs & de diſtinctions. Voilà de ce côté-là un grand avantage pour Dion, qui ne fit la guerre à Denys qu'après avoir été chaſſé & avoir reçu de lui toutes ſortes d'injuſtices, & de mauvais traitemens. Mais ce reproche-là même va tourner à l'avantage de Brutus, ſi Plutarque en eſt cru.

9. *Mais dans cela même, ſi l'on tourne la medaille, on trouve que l'avantage eſt du côté de Brutus.*] De ce reproche qu'on fait à Brutus Plutarque en tire des raiſons qui paroiſſent plauſibles pour lui donner un très-grand avantage ſur Dion. En effet il n'y a rien de plus heroïque que de ſacrifier au bien public les plus grandes de toutes les obligations, & de s'expoſer au plus grand de tous les dangers pour venger les injures publiques. Au lieu qu'il n'y a rien de grand dans celui qui n'écoute que ſon reſſentiment pour venger ſes injures particulieres. D'ailleurs Brutus & Caſſius regardoient le meurtre de Ceſar comme la plus juſte & la plus ſainte de toutes les actions. Or il n'y a rien de plus grand que de rompre tous les liens & de faire taire tous les ſentimens les plus legitimes

faires, & lui aida à les rétablir. Mais après que Denys l'eut chassé de sa patrie, qu'il lui eut fait une injustice atroce en donnant sa femme à un autre, & qu'il lui eut pris tout son bien, alors seulement il entra ouvertement contre lui dans une guerre legitime & juste.

[9] Mais dans cela même, si l'on tourne la medaille, on trouve que l'avantage est du côté de Brutus. Car ce qui fait la principale louange de ces deux Personnages, [10] c'est la haine contre les Tyrans, & l'execration de leur mechanceté. Or cette haine se trouve pure dans Brutus & sans aucun mêlange d'interêt, [11] car n'ayant en son particulier aucun sujet de se plaindre Cesar, [12] il s'exposa à ce grand danger pour la seule liberté de sa patrie. [13] Au lieu que Dion, s'il n'eût été maltraité de Denys,

Ce reproche tourne à l'avantage de Brutus, & comment.

Premier avantage de Brutus sur Dion, la haine des [11] Tyrans très-pure & sans interêt.

Cette haine interessée dans Dion.

mes pour faire une action juste & sainte. Mais il faut bien prouver que le meurtre de César l'étoit. Et c'est ce que l'on ne sauroit jamais faire, & jamais la bonne Morale ne le souffrira. Toutes les raisons que Plutarque donne ici en faveur de Brutus étoient fort bonnes dans les écoles pour exercer des Rheteurs, mais elles ne valent rien données pour des verités constantes & indubitables & pour la regle de nos jugemens. Les Juges équitables préfereront toûjours infiniment l'exploit de Dion à celui de Brutus.

10. *C'est la haine contre les Tyrans, & l'execration de leur mechanceté.*] Voilà de grands mots, des mots horribles, mais où étoit cette execrable méchanceté de Cesar?

11. *Car n'ayant en son particulier aucun sujet de se plaindre de Cesar.*] Bien loin qu'il eût aucun sujet particulier de s'en plaindre, il en avoit beaucoup & de très-grands de s'en louer, & c'est ce qui aggrave horriblement son crime.

12. *Il s'exposa à ce grand danger pour la seule liberté de sa patrie.*] Il s'y exposa pour suivre les mouvemens impetueux de sa bile noire. Et il fit en deux ans plus de mal à l'Empire, que Cesar ne lui en auroit pu faire en cent.

13. *Au lieu que Dion, s'il n'eût été maltraité de Denys, jamais il ne lui auroit fait la guerre.*] C'est une conjecture

nys, jamais il ne lui auroit fait la guerre, comme cela paroît clairement par les Lettres de Platon, où l'on voit que Dion ne se retira pas volontairement pour revenir contre Denys & pour le détruire, mais qu'il le détruisit parce que le Tyran l'avoit chassé de sa Cour.

Second avantage de Brutus, la vuë du bien public.

Davantage la seule vuë du bien public fit que Brutus devint ami de Pompée, de son ennemi qu'il étoit, [14] & qu'au contraire, d'ami qu'il étoit de Cesar, il devint son ennemi, [15] comme n'ayant d'autre regle pour sa haine & pour son amitié, que la justice seule. [16] Et Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denys, pendant que Denys eut de la confiance en lui; mais dès qu'il commença à s'en défier & à marquer pour lui quelque éloignement, il lui fit la guerre. C'est pourquoi tous ses amis ne furent pas persuadés qu'après avoir chassé

La justice la seule regle de la haine & de l'amitié de Brutus.

de Plutarque qui n'est pas bien sûre. Il est certain que Dion auroit fait tous ses efforts pour ramener Denys par la seule force de ses raisons, mais il n'est pas certain qu'enfin, si la méchanceté du Tyran fût montée à son comble, Dion n'eût pas pris les armes contre lui.

14. *Et qu'au contraire, d'ami qu'il étoit de Cesar, il devint son ennemi.*] Ce passage est fort beau & fort considerable, mais il est défectueux & mal ponctué dans toutes les éditions; il y manque deux mots qu'il faut necessairement suppléer. Il y a dans les imprimés, ὁτι Βρούτου μὲν καὶ Πομπηίου φίλον ἀνάγκην, ἐχθρὸν ὄντα καὶ πολέμιον Καίσαρι, τὸ κοινῇ συμφέρον. Il n'y a personne qui en lisant cela ne sente qu'il y manque quelque chose. Il faut necessairement suppléer ces deux mots φίλον ὄντα, & lire & ponctuer tout le passage de cette maniere: ὁτι Βρούτου μὲν καὶ Πομπηίου φίλον ἀνάγκην ἐχθρὸν ὄντα καὶ πολέμιον φίλον ὄντα Καίσαρι τὸ κοινῇ συμφέρον.

15. *Comme n'ayant d'autre regle pour sa haine & pour son amitié que la justice seule.*] Oui, mais une justice privée à sa guise, & non pas la justice veritable & reelle, qui n'est que la soumission & l'obéissance entiere à la Loi, seule regle de la Verité.

16. *Et*

& Denys, [17] il n'eût pas intention de se saisir de la Tyrannie en leurrant ses Citoyens par un nom plus doux & plus humain que celui de Tyran. Mais pour Brutus, on entendoit ses Ennemis mêmes dire par-tout que de tous ceux qui avoient conspiré contre Cesar, il étoit le seul qui ne se fût proposé d'autre but depuis le commencement jusqu'à la fin, que de rendre aux Romains leur Gouvernement tel qu'ils l'avoient reçu de leurs peres.

Dion soupçonné d'avoir voulu s'emparer de la Tyrannie.

Troisiéme avantage de Brutus, le but qu'il se proposa.

Outre tout cela le combat que Dion eut à donner contre Denys, étoit bien different de celui que Brutus eut à soûtenir contre Cesar. Car de tous ceux qui connoissoient Denys, il n'y en avoit pas un seul qui ne le méprisât comme un homme qui passoit sa vie dans la débauche du vin & des femmes, & à jouer aux dez. [18] Au lieu que de forger seulement dans sa

Quatriéme avantage de Brutus, la qualité de l'ennemi.

16. *Et Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denys, pendant que Denys eut de la confiance en lui.*] Dion fit beaucoup de choses en faveur de Denys, mais il ne fit rien que de juste, & il esperoit tirer de sa confiance ce grand fruit qu'il le rameneroit à la justice, qu'il dompteroit en lui cette Charybde, ce monstre de Tyrannie, & qu'il le disposeroit à être un bon Roi. Mais après qu'il eut été chassé, & qu'il eut reçu de ce Tyran tous les mauvais traitemens, alors voyant qu'il n'y avoit plus rien de bon à esperer, il ne l'assassina point, il prit contre lui les armes. La justice n'a jamais été violée en rien dans le procedé de Dion.

17. *Il n'eût pas intention de se saisir de la Tyrannie.*] Mais c'est un soupçon auquel la conduite de Dion n'a jamais donné la moindre ombre de fondement.

18. *Au lieu que de forger seulement dans sa tête le dessein de ruiner Cesar.*] Je ne dis pas que ce dessein ne fût grand & ne demandât un grand courage. Mais Plutarque ne compte-t-il pour rien le dessein audacieux de Dion, qui avec huit cens hommes & sur deux vaisseaux de charge, va attaquer à force ouverte la puissance formidable d'un Tyran qui avoit quatre cens Galeres, cent mille hommes

ſa tête le deſſein de ruïner Ceſar, & de ne pas redouter la grande experience, le grand ſens, la puiſſance & la fortune de cet homme, dont le ſeul nom faiſoit trembler les Rois des Parthes & des Indes, & les empêchoit de dormir; c'eſt le Chef-d'œuvre d'une ame très-élevée & incapable de rien rabattre de ſon courage & de ſa fierté par aucun motif de crainte. Auſſi dès que l'un parut en Sicile, il y eut pluſieurs milliers d'hommes qui ſe joignirent à lui contre Denys; au lieu que la gloire de Ceſar après ſa mort même ſoutint & rétablit la fortune chancelante de ſes amis, & ſon nom ſeul éleva ſi haut celui qui le prit après lui, que de jeune enfant qu'il étoit, ſans aucuns moyens & ſans aucune reſſource par lui-même, il devint d'abord le premier des Romains, qui ſe l'attacherent comme un remede, & un antidote contre la haine & la trop grande puiſſance d'Antoine.

La gloire de Ceſar après la mort même ſoûtint ſon parti.

19. Que ſi quelqu'un veut nous oppoſer que Dion ne chaſſa Denys qu'à force de grands combats, & que Brutus tua Ceſar tout nud, & dans le moment qu'il étoit ſeul & ſans gardes.] C'eſt ce qu'on oppoſera ſans doute, & qu'on ne ceſſera jamais d'oppoſer. Car il y a bien de la difference entre chaſſer un Tyran à force d'armes & le vaincre dans de grands combats, & l'aſſaſſiner en le ſurprenant nud & ſans gardes, & en tombant ſur lui avec une foule de conjurés qu'on a eu l'adreſſe d'ameuter contre lui.

Objection contre Brutus.

20. *Je réponds que cela même eſt un acte qui marque toute la prudence & toute l'habileté du plus grand Capitaine.*] Mais je ne ſai ſi c'eſt bien répondre. J'oſerai dire que je n'en croi rien. Cela marque de l'adreſſe, de la prudence, de l'in-

de pied, dix mille chevaux, des forteresſes, des Alliés & des richeſſes immenſes?

& dans le moment qu'il étoit ſeul & ſans gardes, [20] je réponds que cela même eſt un acte qui marque toute la prudence & toute l'habileté du plus grand Capitaine d'avoir ſurpris nud, ſeul & ſans gardes un homme ſi redoutable & ſi puiſſant. Car il n'alla pas l'attaquer tout d'un coup, ni ſeul, ni avec peu de monde, mais il projetta ſon entrepriſe de longue main, & la concerta avec un grand nombre de complices qu'il y fit entrer, & dont aucun ne lui manqua. De ſorte qu'il faut néceſſairement ou qu'il eût eu la prudence de les choiſir tous gens de bien, ou qu'en leur faiſant l'honneur de les choiſir, il les eût rendu tels par ſon exemple. Au lieu que Dion ſe confia à des méchans, ſoit qu'il eût mal choiſi, ou que de bons il les eût rendu méchans par ſa negligence. Et ni l'un ni l'autre ne conviennent à un homme ſage & prudent; auſſi Platon le gronde-t-il dans ſes Lettres d'avoir choiſi de tels amis, qui enfin l'aſſaſſinerent.

Réponſe à cette objection.

Mais cela eſt étranger à l'action.

Brutus ne choiſit que des amis fidelles: & Dion ſe confia à des méchans.

Mais cela ne rend ſon action, ni moins belle, ni moins glorieuſe.

Choix des amis, effet de la ſageſſe & de la prudence.

[21] D'ailleurs quand Dion eut été tué, perſon-

intrepidité, mais il ne marque point la prudence & l'habileté du plus grand Capitaine. N'a-t-on pas vu des actions toutes ſemblables executées par des hommes qui ne paſſoient pas pour de grands Capitaines? Que dis-je, n'a-t-on pas vu une action encore plus hardie, executée par un monſtre ſeul que l'Enfer avoit vomi? Ce meurtre de Ceſar ne doit point être imputé au courage, mais à l'humeur atrabilaire de Brutus & de Caſſius. Il ſe trouve deux hommes capables d'aſſaſſiner Ceſar, & il ne s'en eſt point trouvé qui ayent eu le courage de tuer ni Marius ni Sylla, deux monſtres horribles qui faiſoient gemir les Romains ſous la plus cruelle des Tyrannies.

21. *D'ailleurs quand Dion eut été tué, perſonne ne ſe preſenta pour venger ſa mort.*] Mais la Sicile ne vengea-t-elle pas ſa mort en refuſant de recevoir ſon meurtrier Callip-

ſonne ne ſe preſenta pour venger ſa mort, au lieu que Brutus reçut de ſes ennemis même les devoirs de la ſepulture, car Antoine le fit enterrer honorablement, & Ceſar lui conſerva tous les honneurs qu'on lui avoit faits pendant ſa vie, [22] juſques-là qu'on voyoit ſa Statuë de bronze élevée publiquement dans Milan, Ville des Gaules en deçà des Alpes. Quelque temps après, Ceſar lui-même traverſant Milan, & voyant cette Statuë, qui étoit parfaitement reſſemblante, & d'un travail exquis, paſſa outre, enſuite il s'arrêta un peu de temps, & en preſence de ceux qui l'accompagnoient, & qui l'entendirent, il appella les Officiers & les Magiſtrats; & leur dit, *qu'il avoit ſurpris leur Ville manquant au Traité qu'elle avoit fait avec lui, & qu'elle recelait un de ſes ennemis dans ſes murailles.* D'abord tous ces Officiers & ces Magiſtrats, comme on peut penſer, nierent le fait, & ne ſachant de qui il vouloit parler, ils ſe regardoient les uns les autres dans un étonnement qu'on ne peut exprimer. Ceſar ſe tournant du côté de la Statuë, & la leur montrant leur dit avec un front ſevere, *Eh n'eſt-ce pas là mon ennemi que vous avez placé au milieu de votre Ville?* A ces mots ces Officiers, encore plus étonnés, garderent le ſilence, ne ſachant que répondre. Alors Ceſar ſe prit à rire, loua les

Auguſte conſerva à Brutus mort tous les honneurs qu'on lui avoit faits.

Statuë de Brutus dans une place de Milan.

Raillanterie d'Auguſte faite aux Milanois.

pus, & en le chaſſant de par-tout comme un ſcelerat indigne de trouver un aſyle? Leptines & Polyperchon ne la vengerent-ils pas en aſſaſſinant ce monſtre? Timoleon ne la vengea-t-il pas en faiſant mourir l'infidelle Icetes? Enfin les Dieux ne la vengerent-ils pas en faiſant perir preſque auſſi-tôt tous les Soldats Zacynthiens qui avoient aidé Callippus? Voilà des honneurs plus grands que les hon-

les Gaulois de ce qu'ils étoient fidelles à leurs amis dans leurs malheurs même, & commanda que la Statuë demeurât où elle étoit.

Auguſte ordonne que la Statuë de Brutus ſoit conſervée dans Milan.

honneurs de la ſepulture qu'Antoine rendit à Brutus, & que ceux que Ceſar lui conſerva.

22. *Juſques là qu'on voyoit ſa Statuë de bronze élevée publiquement dans Milan.*] Mais Milan pouvoit fort bien conſerver cette Statuë de Brutus à cauſe de ſa grande beauté.

ARTAXERXE.

LE premier des Rois de Perſe, qui porta le nom d'Artaxerxe, ſe diſtingua au deſſus de tous les autres Princes par ſa bonté & par ſa magnanimité, & fut ſurnommé *Longuemain*, parce qu'il avoit la main droite plus lon-

Artaxerxe Longuemain.

Nous voici parvenus à la fin des Vies paralleles que l'on a conſervées de Plutarque. Les quatre qui ſuivent & qui terminent ce grand Ouvrage ſont dans un autre genre, & n'ont point de parallele. Plutarque en avoit fait pluſieurs autres de la même maniere ſans y ajoûter aucune Comparaiſon. Car il avoit fait la Vie d'Auguſte, celle de Tibere, celle de Neron, celle de Caligula, celle de Vitellius, celle d'Hercule, celle d'Heſiode, celle de Pindare, celle de Craton, celle de Daiphante, celle d'Ariſtomene.

1. *Et fut ſurnommé* Longuemain, *parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre.*] Dans tous les temps on a donné aux Princes des ſurnoms tirés non ſeulement des vices & des vertus de l'ame, mais encore des défauts & des bonnes qualités du corps. Les exemples en ſont frequens Cet Artaxerxe fut appellé *Longuemain*, parce qu'il avoit une main plus longue que l'autre, ou, comme Strabon le pretend dans ſon XV. liv. parce qu'il avoit les bras ſi longs que quand il les étendoit tout debout, ils touchoient à ſes genoux. Ce même Strabon eſt tombé ſur ce ſujet dans une grande faute de memoire, comme Ruauld le lui a reproché, il a dit de Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe, car jamais Darius n'a été appellé *Longuemain*.

2. Car

longue que l'autre. Il étoit fils de Xerxès. Et le second Artaxerxe, dont nous écrivons la Vie, & qui fut surnommé *Mnemon*, étoit fils de la fille du premier. Car le Roi Darius eut de sa femme Parysatis quatre enfans; Artaxerxe, qui étoit l'aîné, Cyrus le second, & Ostanes & Oxathres les plus jeunes. Cyrus porta le nom de l'ancien Cyrus, & celui-ci eut le nom du Soleil, [2] car on dit que les Perses appellent le Soleil *Cyrus*. Artaxerxe fut d'abord appellé Arsicas [a], quoique Dinon assure que son premier nom fut *Oarses*. [3] Mais quoique Ctesias ait farci ses Livres de toutes sortes de fables non seulement incroyables, mais triviales & ridicules, il n'est pourtant pas vraisemblable qu'il ait ignoré le nom du Roi [4] à la Cour duquel il étoit en qualité de son Medecin & de

C'est-à-dire, *qui a bonne mémoire.*

Origine d'Artaxerxe Mnemon.

De Cyrus fils de Cambyse, & dont Dieu avoit annoncé la naissance.

Cyrus, le Soleil chez les Perses.

[a] Ou Arsacas qui est le nom général des Rois de Perse.

Ctesias, ses Ecrits remplis de fables incroyables & ridicules.

2. *Car on dit que les Perses appellent le Soleil Cyrus.*] C'est le sentiment d'Hesychius. Κῦρος, dit-il, ἀπὸ τοῦ ἡλίου, τὸν γὰρ ἥλιον οἱ Πέρσαι Κῦρον λέγουσιν. *Cyrus est ainsi appellé du nom du Soleil, car les Perses appellent le Soleil Cyrus.* Les Perses appeloient le Soleil *Cyrus*, comme les Egyptiens *Orus*, c'est-à-dire, *Seigneur* & *Maître*, & les Arabes *Ureâlt*, *Dieu de la lumière*. Car on trouve là les vestiges du mot *Cyrus*. Je croi que sur ce mot Persan les Grecs ont formé leur κύριος qui signifie *Seigneur*. Il est certain qu'il y a dans la Langue Grecque beaucoup de mots empruntés des étrangers.

3. *Mais quoique Ctesias ait farci ses Livres.*] Ce Ctesias étoit de Cnide. Il avoit écrit l'Histoire de ce qui s'étoit passé en Assyrie, & en Perse, Ἀσσυριακὰ καὶ Περσικά. Plutarque nous apprend ici le caractere de son esprit.

4. *A la Cour duquel il étoit en qualité de son Medecin & de celui de sa mere, de sa femme & de ses enfans.*] Voilà donc Ctesias qui étoit Medecin du Roi, de la Reine sa mere, de la Reine sa femme, & des Princes & Princesses ses enfans. Dans ces anciens temps on étoit persuadé qu'un seul Medecin pouvoit suffire à toute une Maison Royale, & je croi qu'on avoit raison.

de celui de sa mere, de sa femme & de ses enfans.

Caractere des deux freres Cyrus & Artaxerxe.

Cyrus fit paroître dès son enfance un naturel impetueux & violent; Artaxerxe au contraire paroissoit doux & moderé dans toutes ses actions & dans tous ses mouvemens. Il épousa par l'ordre du Roi & de la Reine une femme très-belle & très-vertueuse, & la retint ensuite contre leur volonté. Car Darius ayant tué le frere de cette femme, vouloit aussi la faire mourir. Mais Arsicas se jetta aux pieds de sa mere, & fit tant par ses prieres & par ses larmes, qu'enfin il obtint, quoiqu'avec beaucoup de peine, que le Roi non seulement n'ôteroit point la vie à sa femme, mais encore qu'il ne l'éloigneroit point de lui. Cependant sa mere avoit plus de tendresse pour Cyrus, & elle vouloit qu'il regnât après la mort de son pere. C'est pourquoi Darius étant tombé malade, elle le rappella de son Gouvernement de Lydie où il étoit, & il retourna à la Cour plein de grandes esperances que sa mere auroit disposé son pere à le nommer par son Testament heritier du Royaume préferablement à son aîné. Car Parysatis avoit même pour cela un prétexte specieux très-plausible, & dont l'ancien Xerxès s'étoit autrefois servi en cas pareil par l'avis de Demaratus; elle disoit qu'elle étoit accouchée d'Ar-

Parysatis avoit plus de tendresse pour Cyrus que pour Artaxerxe.

Prétexte dont Parysatis se servoit pour faire regner Cyrus préferablement à son aîné.

5. *Mais quoi qu'elle pût faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius.*] La raison, dont elle se servoit, n'étoit pas valable, car l'aîné, quoique né dans le temps que son pere étoit particulier, conserve son droit d'aînesse pour recueillir toute la fortune qui arrive ensuite à son pere, & est préferé aux enfans nés depuis cette grande élevation.

6. *Et alla à la Ville de Parsagades.*] Ville de Perse que Cyrus

d'Arficas pendant que Darius n'étoit que ſimple particulier, & qu'elle avoit mis au monde Cyrus depuis que Darius étoit parvenu à la Couronne. [f] Mais quoi qu'elle pût faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius, & l'aîné fut declaré Roi ſous le nom d'Artaxerxe. Cyrus étoit Satrape de la Lydie & des Provinces maritimes de ces quartiers-là.

Artaxerxe né pendant que ſon pere n'étoit que particulier, & Cyrus après qu'il fut Roi.

Artaxerxe declaré Roi ſelon le droit de ſa naiſſance.

Peu de jours après la mort de Darius, le Roi Artaxerxe partit de ſa Capitale, [g] & alla à la Ville de Paſargades pour ſe faire ſacrer, ſelon la coûtume, par les Prêtres de Perſe. Dans cette Ville-là il y a un Temple de la Déeſſe qui préſide à la Guerre, on peut conjecturer que c'eſt la même que Minerve. Il faut que celui qui doit être ſacré entre dans ce Temple, que là il quitte ſa robe, & qu'il prenne celle que l'ancien Cyrus portoit avant que de devenir Roi, & qu'on y garde avec beaucoup de veneration, & qu'après avoir mangé une figue ſeche, il mâche des feuilles de Terebinthe, & qu'il avale un breuvage compoſé de vinaigre & de lait. S'il y a quelques autres uſages, auxquels il ſoit obligé de ſe ſoûmettre, ils ne ſont connus que des Prêtres & de celui qui eſt ſacré.

Ville deſtinée pour le ſacre des Rois de Perſe.

Ceremonies pratiquées à ce ſujet.

Dans le moment qu'Artaxerxe étoit prêt à faire toute cette Ceremonie, Tiſapharne arrive auprès

Cyrus le Grand bâtit & à laquelle il accorda de grands privileges, parce qu'il avoit défait dans ce lieu-là Aſtyage; & acquis le Royaume par ſa victoire. Ptolomée la nomme *Paſa arta*. On trouve encore quelque veſtige de ce nom dans celui qu'elle a aujourd'hui, car ſelon le P. Lubin on la nomme *Darabegerd*, ou comme les Arabes *Valaſgerd*.

auprès de lui, & lui amene un des Prêtres, qui avoit présidé à l'éducation de Cyrus pendant son enfance, qui lui avoit enseigné la Magie, & qui avoit été plus affligé qu'aucun des Perses de ce que son Eleve n'avoit pas été déclaré Roi. C'est pourquoi sa dépositon contre Cyrus en étoit d'autant plus croyable; il l'accusoit d'avoir formé le dessein de dresser des embûches au Roi dans le Temple, & lorsqu'il dépouilleroit sa robe, de se jetter sur lui & de le tuer. Les uns disent que sur cette accusation Cyrus fut arrêté, les autres assurent qu'il entra dans le Temple, qu'il s'y cacha & qu'il fut trahi par ce Prêtre, mais que sur le point qu'on alloit le faire mourir, sa mere le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, & fit tant par ses cris, par ses larmes, & par ses prieres, qu'elle obtint sa grace, & qu'elle le fit renvoyer dans les Provinces maritimes. Il ne fut pourtant pas satisfait de ce Gouvernement, & oubliant la grace que le Roi lui avoit faite, il ne se souvint que de l'affront qu'il en avoit reçu quand il avoit été fait prisonnier par son ordre, de sorte que le ressentiment & la colere l'exciterent encore à vouloir se faire Roi.

Cyrus accusé d'avoir conspiré contre Artaxerxe.

Cyrus arrêté.

Cyrus sauvé par sa mere qui obtint sa grace.

Il se revolte encore.

Il y a des Auteurs qui écrivent que n'étant pas content de ce qu'on lui donnoit pour sa table & pour son entretien, il s'étoit revolté contre le Roi. Mais ils disent en cela une chose très-ridicule, car quand il n'auroit pas eu d'autre ressource,

7. *Tantôt chargeant & accusant à son tour Tisapherne.*] Il lui enleva les principales Villes de son Gouvernement d'Ionie, à l'exception de Milet qu'il alla assiéger, & ce fut

source, il avoit la Reine sa mere qui n'auroit pas manqué de lui fournir tout ce qu'il auroit voulu. D'ailleurs quelle plus grande marque veut-on de ses grandes richesses, que les nombreuses troupes étrangeres qu'il entretenoit en differents lieux par le moyen de ses amis & de ses hôtes, comme le rapporte Xenophon; car pour mieux cacher ses grands préparatifs, & pour tenir ses levées plus secretes, il ne tenoit pas toutes ces troupes ensemble, mais il avoit en differents lieux des gens qui sous divers prétextes lui levoient des Soldats étrangers, & Parysatis, qui étoit toûjours à la Cour auprès du Roi son fils, guerissoit tous ses soupçons, pendant que Cyrus de son côté écrivoit toûjours à son frere en homme soûmis, tantôt lui demandant des graces, [7] tantôt chargeant & accusant à son tour Tisapherne, pour persuader au Roi qu'il n'en vouloit qu'à lui, & que c'étoit à lui que s'adressoient toute sa fureur & toute sa jalousie. Joint à cela que le Roi étoit d'un naturel pesant & paresseux, ce que la plûpart des gens prenoient pour une marque de douceur & d'humanité. Il est vrai qu'au commencement de son regne il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom, car il se montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient, il honoroit & recompensoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient merité par leurs services. Quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toûjours l'outrage & l'insulte. Quand on lui faisoit

Marque certaine des grandes richesses de Cyrus.

Dans la Retraite des dix mille au commencement.

Faux semblant dont Cyrus amusoit le Roi, son frere.

Nature du Roi Artaxerxe.

fut ce qui aida beaucoup à tromper Artaxerxe qui crut que les levées que Cyrus faisoit étoient contre Tisapherne.

faisoit des presens, il marquoit être aussi aise que ceux qui les offroient, ou plûtôt que ceux qui en recevoient de lui, & quand il donnoit, c'étoit avec une joye qui marquoit sa bonté, son humanité, & son inclination généreuse & liberale. Les plus petites choses qu'on lui offroit, il les recevoit de très-bon cœur. Un certain Omisus lui ayant presenté un jour une grenade d'une excessive grosseur, *Par le Dieu Mithra*, s'écria-t-il en la recevant, *cet homme rendroit bien-tôt une petite Ville très-grande s'il en la lui confoit.* Une autre fois le Roi étant en marche, comme chacun s'empressoit à lui faire des presens, les uns d'une chose, & les autres d'une autre, il y eut un pauvre homme de métier qui ne trouvant rien à lui offrir, courut à la riviere, puisa de l'eau dans ses deux mains, & courut la lui presenter. Artaxerxe ravi lui envoya une coupe d'or, & mille Dariques. Un jour Euclidas de Lacedemone, ayant dit beaucoup de choses contre lui avec beaucoup d'insolence, il se contenta de lui faire dire par son Capitaine des Gardes: *Tu peux dire contre le Roi tout ce qu'il te plaît, & le Roi peut non seulement dire, mais faire tout ce que bon lui semble.*

Mot d'Artaxerxe sur un homme qui lui presenta une grenade d'une grosseur excessive.

Comment Artaxerxe recompensa un pauvre homme qui lui presenta de l'eau dans les deux mains.

Ce qu'il fit dire à un medisant qui le déchiroit.

Une fois à une chasse Tiribase lui montrant sa robe toute déchirée, le Roi lui dit, *Que veux-tu que j'y fasse? Que vous en preniez une autre*, répondit Tiribase, *& que vous me donniez celle là. Je le veux*, dit le Roi, *je te la donne, mais en même-temps je te défends de la porter.* Tiribase ne fit pas grand compte de cette défense, non que ce fût un méchant homme, mais il étoit leger & évaporé. Il ne manqua pas de mettre sur l'heure même cette robe

Demande insolente de Tiribase.

Comment le Roi lui accorde sa demande.

robe du Roi, & non content de cela, il y ajoûta quantité d'ornemens & de joyaux d'or, que les Reines avoient seules le droit de porter. Tous ceux de la Cour en étoient indignés, car cela étoit expressément defendu par les Loix de Perse, mais le Roi ne fit qu'en rire, & lui dit; *Je te donne ces ornemens d'or à porter comme à une femme, & cette robe comme à une fille.*

Ornemens d'or que les Reines de Perse avoient seules le droit de porter.

Bon mot d'Artaxerxe à Pinsolent Tiribaze.

C'étoit une coûtume de tout temps observée que personne ne mangeoit à la table du Roi que sa mere, & sa femme, sa mere assise au dessus de lui, & sa femme au dessous. Artaxerxe y appella aussi ses deux jeunes freres Oxanes & Orathres. Mais ce qui plut aux Perses plus que tout le reste, ce fut de voir la Reine Statira sa femme se faire porter par les ruës dans une litiere ouverte & sans rideaux, qui permettoit aux femmes de ses Sujets de la saluer, & de l'approcher. C'est pourquoi la Reine étoit si fort aimée du Peuple. Cependant les esprits inquiets & remuants, & qui aimoient les nouveautés, alloient disant que les affaires demandoient un Roi tel que Cyrus, magnifique & liberal, qui ainât la guerre & qui comblât de biens ses serviteurs; & que la grandeur de l'Empire avoit besoin d'un Roi plein d'ambition & de courage pour en soûtenir, & pour en augmenter l'éclat. Cyrus donc se confiant à tous ces discours qu'on tenoit à la Cour, autant & plus qu'à ceux qu'on tenoit autour de lui, se prépara à la guerre.

Personne ne mangeoit à la table du Roi de Perse que sa mere & sa femme.

Artaxerxe fit manger avec lui ses deux freres.

La Reine Statira aimée des Perses, & pourquoi.

Partisans que Cyrus avoit à la Cour.

Cyrus se prepare à faire la guerre à son frere.

D'abord il écrivit aux Lacedemoniens pour les prier de le secourir & de lui envoyer des hommes, il promettoit des chevaux à ceux qui viendroient à pied, & des chars attelés à ceux qui

Grandes promesses que Cyrus fit aux Lacedemoniens.

Villes qui viendroient servir sous lui.

qui viendroient à cheval; à ceux qui n'auroient que des terres, il promettoit de leur donner des villages, & à ceux qui n'auroient que des villages, il leur promettoit des Villes. Il ajoûta que pour la ſolde de ceux qui ſerviroient dans ſes troupes, elle ſeroit payée non par compte, mais par meſure & à tas; & parlant hautement & magnifiquement de lui-même, il diſoit qu'il avoit le cœur plus grand & plus Royal que ſon frere, qu'il étoit plus grand Philoſophe, & mieux inſtruit de la Magie que lui, & qu'il pouvoit boire & porter plus de vin que lui. Il ajoûtoit que ſon frere avoit été élevé dans une ſi grande timidité & dans une telle molleſſe, qu'à la chaſſe il n'oſoit ſe tenir à cheval; ni à la guerre ſur un char. Les Lacedemoniens écrivirent à Clearque, & lui ordonnerent d'obéir à Cyrus & d'executer ſes ordres.

Plaiſante qualité que Cyrus ſe donne.

Les Lacedemoniens lui envoyerent la Scytale.

Cyrus partit de Sardis & marcha vers les hautes Provinces de l'Aſie pour faire la guerre à ſon frere. Il menoit avec lui une groſſe Armée de Barbares, & près de treize mille Grecs ſoudoyés, & il trouvoit tous les jours de nouveaux prétextes pour faire agréer à ſon frere la levée de tant de troupes. Mais ſon veritable deſſein ne fut pas long-temps caché, car Tiſapherne, qui s'en doute, partit de Milet & alla en donner avis au Roi.

Tiſapherne avertit le Roi des deſſeins de ſon frere.

A cette nouvelle la Cour fut dans un grand trouble. Toute la haine de cette guerre tomba ſur la Reine Paryſatis, qu'on en regarda comme la principale cauſe, & tous ſes amis & ſes ſerviteurs furent ſoupçonnés d'entretenir des intelligences avec Cyrus. Mais ce qui faiſoit le plus de peine à Paryſatis, c'étoit la Reine Statira qui au deſeſpoir de cette guerre neceſ-

Paryſatis accuſée d'être la cauſe de cette guerre.

ſoit

ſoit de lui crier: *Qu'eſt devenuë la foi que vous avez ſi ſouvent donnée en vous rendant caution pour votre fils? Que ſont devenuës les ardentes prieres dont vous vous êtes ſervie pour arracher à la mort celui qui avoit conjuré contre le Roi ſon frere? C'eſt par cette malheureuſe tendreſſe que vous avez allumé cette guerre, & que vous nous avez précipités dans cet abyme de maux.* Reproches que le Roi Statira fait à Paryſatis.

Ces reproches continuels inſpirerent à Paryſatis, qui étoit naturellement vindicative & violente dans ſa colere, & qui conſervoit long-temps ſon reſſentiment, une haine ſi implacable pour Statira, qu'elle chercha les moyens de la faire mourir. L'Hiſtorien Dinon écrit que ce fut pendant cette guerre même; mais Cteſias aſſure que ce fut quelque temps après, & il n'eſt pas vraiſemblable que ce dernier ait ignoré le temps où cette noire trahiſon fut executée, lui qui étoit témoin oculaire de tout ce qui ſe paſſoit à cette Cour, & qui n'avoit aucune raiſon de changer les temps, & de ne pas raconter le fait tel qu'il étoit arrivé, quoique d'ailleurs cet Auteur s'éloigne aſſez ſouvent de la verité pour remplir ſon Hiſtoire de fables & d'avantures tragiques. C'eſt pourquoi nous rapporterons le recit de cette Tragedie au temps auquel il l'a placée. Paryſatis cherche les moyens de faire mourir Statira.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le Roi n'étoit pas reſolu de combattre ſi-tôt, & qu'il ne ſe hâtoit pas d'en venir aux mains avec lui, mais qu'il avoit fait deſſein d'attendre dans le fond de la Perſe que toutes ſes forces, qui venoient de tous côtés, fuſſent aſſemblées,

Artaxerxe dans la plaine un retranchement de vingt stades.

[8] & que pour cet effet il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toises de largeur & autant de profondeur, & qui s'étendoit par l'espace de quatre cens stades depuis l'Euphrate jusqu'au mur de la Medie. Entre l'Euphrate & ce retranchement on avoit laissé un chemin de vingt pieds de large, & ce fut par-là que Cyrus passa avec toute son Armée.

Remontrance hardie que Tiribase fait au Roi.

Le Roi negligea de lui disputer ce passage, & le laissa s'approcher de Babylone. On dit que Tiribase fut le premier qui eut l'audace de lui representer qu'il ne devoit pas fuir ainsi le combat, & abandonner à l'ennemi les Royaumes de la Medie, de Babylone, & de Suse même, pour aller se cacher au fond de la Perse; lui sur-tout qui avoit plusieurs fois autant de troupes que son ennemi, & dix mille Satrapes & Capitaines meilleurs que Cyrus & pour le combat & pour le Conseil.

Cyrus n'avoit que cent treize mille hommes & vingt chariots.

Ces paroles firent prendre au Roi la resolution de combattre. Il fit tant de diligence que

Artaxerxe s'avance contre Cyrus avec une Armée de neuf cens mille hommes.

[9] tout d'un coup il parut en bataille avec une Armée de neuf cens mille hommes tous bien lestes & bien équipés, & étonna extrêmement les troupes de Cyrus, qui par trop de confiance en leur courage, & par le mépris outré qu'ils avoient

8. *Et que pour cet effet il avoit tiré dans la plaine un retranchement qui avoit dix toises de largeur & autant de profondeur.*] Xenophon, plus croyable en ceci que Plutarque, ne donne à ce retranchement que cinq toises de largeur & trois de profondeur. Mais peut-être que du temps de Plutarque le nombre de toises étoit marqué differemment dans le texte de Xenophon.

9. *Tout d'un coup il parut avec une Armée de neuf cens mille hommes.*] Par le rapport des transfuges l'Armée d'Artaxerxe étoit de douze cens mille hommes sous quatre Généraux, Tisapherne, Gobrias, Arbaces, & Abrocomas; mais ce dernier n'arriva avec ses troupes qu'après la

avoient pour leurs ennemis, marchoient confuſément & avec beaucoup de negligence, juſques-là qu'ils faiſoient porter leurs armes. De ſorte que Cyrus eut beaucoup de peine à ranger ſes troupes, & qu'il ne put le faire qu'avec beaucoup de tumulte & de bruit. Le Roi s'avança au petit pas, & dans un grand ſilence. Cette belle ordonnance & cette diſcipline ſurprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de deſordre & de confuſion dans une ſi grande multitude, & à entendre des cris barbares & deſordonnés. Artaxerxe couvrit le front de ſa phalange de ſes meilleurs chariots armés de faux, afin que par l'impetuoſité de leur courſe ils ouvriſſent & miſſent en pieces les bataillons ennemis avant qu'ils puſſent joindre les ſiens. Pluſieurs Hiſtoriens ont eu ſoin de décrire cette bataille, mais Xenophon eſt celui qui la décrit le plus vivement, car on ne la lit pas, on la voit, & il tient toûjours ſon Lecteur dans la choſe même, comme ſi elle étoit preſente, & il le fait entrer dans la paſſion comme s'il étoit au milieu du peril, tant il la repreſente naïvement & avec énergie. [10] C'eſt pourquoi il ne ſeroit pas d'un homme ſenſé de la raconter après lui. Tout ce qu'on doit

Marche deſordonnée des troupes de Cyrus.

Belle ordonnance de l'Armée d'Artaxerxe.

Comment Artaxerxe couvre le front de ſa bataille.

Dans la Retraite des dix mille.

Eloge de ce recit de Xenophon.

Grande modeſtie de Plutarque.

la bataille, ainſi Plutarque ne parle ici que de ceux qui ſe trouverent au combat. Il devoit avoir auſſi deux cens Chariots armés de faux, & il n'en eut que cent cinquante, mais outre cela il avoit ſix mille chevaux d'élite qui combattoient devant lui. Xenoph.

10. *C'eſt pourquoi il ne ſeroit pas d'un homme ſenſé de la raconter après lui.*] On voit par-tout des marques de la modeſtie de Plutarque. Il ne veut pas toucher à la relation que Xenophon a faite de la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus, il trouve cette entrepriſe inſenſée. On connoît des Ecrivains qui ne ſont pas ſi ſcrupuleux, ni ſi timides. Mais pourquoi Plutarque ne raconte-

doit faire, c'eſt de rapporter quelques particularités dignes de memoire qui lui ont échappé, ou qu'il a omiſes.

Le lieu donc, où cette bataille ſe donna, eſt appellé Counaxa, & il eſt à cinq cens ſtades de Babylone. Un peu avant le combat Clearque conſeilloit à Cyrus de ne pas s'engager dans la mêlée, & de ſe tenir derriere les bataillons Macedoniens, & on rapporte que Cyrus lui répondit: *Que me dis-tu là, Clearque? Quoi, tu veux que dans le même temps que je cherche à me faire Roi, je me montre indigne de l'être?*

Cyrus fit là une grande faute de ſe jetter au milieu du peril ſans aucune précaution. Mais Clearque en fit de ſon côté une autre qui n'eſt pas moindre, ſi elle n'eſt même plus grande, [11] c'eſt qu'il refuſa de ranger ſes Grecs vis-à-vis du Roi, & de donner où il étoit, comme Cyrus l'avoit ordonné, & qu'il approcha ſon aile droite de la riviere, de peur d'être enveloppé par les ennemis qui le débordoient. Car s'il

60 ſtades, c'eſt environ vingt lieues.

Belle réponſe de Cyrus à Clearque.

Faute de Cyrus.

Faute encore plus grande dont Plutarque accuſe Clearque.

conte-t-il pas cette bataille comme Xenophon, & pourquoi oblige-t-il ſon Lecteur à aller chercher un autre Ouvrage pour s'inſtruire, ou à demeurer ſans être inſtruit? C'eſt que Xenophon étoit alors entre les mains de tout le monde.

11. *C'eſt qu'il refuſa de ranger ſes Grecs vis-à-vis du Roi, & de donner où il étoit, comme Cyrus l'avoit ordonné.*] Ce reproche, que Plutarque fait à Clearque, qui commandoit l'aile droite de Cyrus, merite d'être examiné. Quand les Armées furent en bataille, Cyrus, qui paſſoit le long de la ligne avec Pigrès ſon truchement & trois ou quatre autres, cria à Clearque *qu'il donnât au milieu où étoit le Roi, parce que de là dépendoit tout le ſuccès du combat.* Mais comme les ennemis étoient en ſi grand nombre qu'une ſeule de leurs ailes tenoit tout le front du corps de bataille de Cyrus, & le débordoit, Clearque craignit d'être enveloppé s'il abandonnoit la riviere, & il lui répondit, *qu'il ne ſe mît en peine de rien & qu'il auroit ſoin de faire*

s'il ne cherchoit qu'à ſe mettre en ſureté, & qu'il n'eût d'attention qu'à ſe garantir lui-même de tout échec, il auroit encore mieux fait de ne bouger de ſa maiſon. Mais après avoir fait en armes tant de milliers de ſtades depuis la mer juſqu'à la plaine de Babylone, ſans que perſonne l'y contraignît, & dans la ſeule vuë de placer Cyrus ſur le Thrône des Perſes, d'avoir enſuite choiſi pour ſe mettre en bataille un endroit d'où il ne pourroit ſauver ſon Général qui le ſoudoyoit, mais où il pourroit combattre en ſûreté, & tout à ſon aiſe, cela reſſemble fort à un homme à qui la vuë du danger preſent fait abandonner l'idée du tout, & oublier le but de ſon entrepriſe. Car qu'aucun de ceux qui étoient rangés autour du Roi, n'eût ſoûtenu le choc des Grecs, s'ils l'euſſent chargé, & que tous ces gens-là étant renverſés & le Roi tué ou mis en fuite, Cyrus n'eût gagné la bataille, & qu'après ſa victoire il n'eût été couronné, c'eſt de quoi perſonne ne ſauroit douter,

Raiſons dont Plutarque appuye le reproche qu'il fait à Clearque.

Il eſt certain que les troupes du Roi n'auroient pas ſoutenu l'attaque des Grecs.

faire ce qu'il faudroit. Plutarque accuſe donc Clearque d'avoir fait une grande faute de n'avoir pas ſuivi l'ordre de ſon Général, & le malheureux ſuccès du combat fait voir que Plutarque a raiſon. Cependant M. d'Ablancourt veut juſtifier Clearque dans ſa note ſur cet endroit de Xenophon. *Plutarque*, dit-il, *le blâme dans la Vie d'Artaxerxe, comme s'il avoit été cauſe par-là de la perte de Cyrus. Mais il n'étoit pas reſponſable de l'évenement, & ſavoit bien mieux la guerre que Plutarque.* Voilà deux mauvaiſes raiſons. Un Officier ſe rend en quelque façon reſponſable de l'évenement quand il fait tout le contraire de ce que ſon Général lui a ordonné. Clearque ſavoit mieux la guerre que Plutarque, je le veux, mais Plutarque la ſavoit auſſi bien que M. d'Ablancourt, & ce qu'il y a de plus fort encore, Cyrus la ſavoit auſſi-bien que Clearque, & il avoit fort bien vu que le ſuccès du combat dépendoit de cette attaque. Les raiſons que Plutarque donne de ſa cenſure ſont très-ſolides.

douter, [12] & l'évenement même le montre. C'eſt pourquoi il faut bien plûtôt accuſer Clearque d'avoir ruïné les affaires & cauſé la mort même de Cyrus par ſa trop grande précaution, que de s'en prendre à la temerité & à la trop grande audace du Général. Car ſi Artaxerxe avoit eu à choiſir lui-même l'endroit à mettre les Grecs en bataille, afin qu'ils lui fiſſent le moins de mal, il n'en auroit jamais pu trouver un meilleur, ni un plus commode que celui que Clearque prit près de la riviere, & fort loin d'Artaxerxe & de ceux qui étoient autour de lui, & [13] d'où il ne put s'appercevoir ni de la défaite d'Artaxerxe, ni de la mort de Cyrus, qui fut tué avant que de pouvoir ſe prévaloir de la victoire de Clearque. Auſſi eſt-il conſtant qu'avant la bataille Cyrus avoit très-bien vu ce qui étoit le plus expedient pour le ſuccès de cette journée, car il avoit ordonné formellement à Clearque de donner au milieu où étoit le Roi. Et Clearque, après avoir répondu qu'il auroit ſoin de faire ce qui ſeroit pour le mieux, ruïna & perdit tout. Car les Grecs battirent les Barbares comme ils voulurent, & les chaſſerent fort loin devant eux. Cyrus monté ſur un cheval hardi & courageux, mais qui avoit la bouche mauvaiſe, on l'appelloit *Paſacas*, fut rencontré, comme le rapporte Cteſias, par Artagerſes Général des Caduſiens, qui du plus loin qu'il le vit, pouſſa

Imprudence de Clearque dans le choix du poſte où il ſe plaça.

Cyrus loué de l'ordre qu'il avoit donné à Clearque.

Artagerſes Général des Caduſiens.

12. *Et l'évenement même le montre.*] Car les Grecs furent victorieux de leur côté, & Cyrus fut tué par Artaxerxe, ce qui ne ſeroit pas arrivé ſi les Grecs euſſent attaqué le Roi.

13. *D'où il ne put s'appercevoir ni de la défaite d'Artaxerxe.*] Car non ſeulement les ſix mille chevaux, qui combat-

ſa droit à lui & lui cria, *O le plus injuſte & le plus inſenſé des hommes, toi qui deshonores le nom de Cyrus, qui eſt le plus grand nom qui ſoit parmi les Perſes, tu as fait faire à ces braves troupes Grecques un voyage très-malheureux pour leur abandonner au pillage les biens des Perſes, & dans l'eſperance de tuer le Roi ton frere & ton Seigneur, qui a autour de lui un million de ſerviteurs & d'eſclaves mille fois plus vaillants que toi, & tu vas l'éprouver ſur l'heure, car tu vas perdre ici la tête avant que d'avoir ſeulement vu la face du Roi.* Diſcours qu'il adreſſe à Cyrus dans le combat.

En finiſſant ces mots il lui lança ſa javeline de toute ſa force. La cuiraſſe ſe trouva de ſi bonne trempe que la javeline ne la perça point, Cyrus ne fut point bleſſé, mais la violence du coup fut ſi grande qu'il chancella ſur ſon cheval, & comme Artageſes faiſoit tourner le ſien, Cyrus lui lança ſa javeline ſi heureuſement au défaut de la cuiraſſe, qu'il lui perça le cou au deſſus de la clavicule. Car qu'Artageſes ait été tué de la main de Cyrus, c'eſt de quoi preſque tous les Hiſtoriens conviennent. Mais ſur la mort de Cyrus, comme Xenophon n'en dit qu'un mot parce qu'il ne ſe trouva pas preſent au lieu où il fut tué, rien n'empêche que nous ne détaillions ici la maniere dont Dinon la raconte, & enſuite celle dont la rapporte Cteſias. Cyrus eſt tué de ſa main.

Dinon écrit donc qu'Artageſes étant tombé

battoient devant lui, furent renverſés, mais ſes troupes qui le ſuivoient furent miſes en deſordre, & lui bleſſé il fut obligé de ſe retirer ſur une éminence avec peu de gens. Et c'eſt de quoi Clearque ne put s'empêcher à cauſe du poſte qu'il avoit pris.

bé du coup, Cyrus pouſſa ſon cheval de furie ſur ceux qui étoient en bataille devant le Roi pour le couvrir ; qu'il les écarta ; qu'il joignit le Roi ; qu'il lui tua ſon cheval ſous lui, & que le Roi étant tombé, Tiribaſe le dégagea, le monta ſur un autre cheval, & lui dit : *Seigneur, ſouvenez-vous toûjours de cette journée, car elle merite de n'être pas miſe en oubli* ; que dans ce moment Cyrus pouſſant encore à lui le bleſſa du ſecond coup ; qu'après cela il le chargea encore, & qu'à cette troiſiéme charge le Roi, plein d'indignation, dit à ceux qui étoient près de lui, *Il vaut beaucoup mieux mourir que de ſouffrir tant d'inſultes*, & pouſſa ſon cheval contre Cyrus, qui tête baiſſée & ſans aucun ménagement ſe jettoit au travers d'une grêle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frappa de ſa javeline dans le même temps que tous les autres tiroient auſſi ſur lui. Cyrus tomba mort, les uns diſent que ce fut du coup que le Roi lui donna, & les autres aſſurent qu'il fut tué par un Soldat Carien, à qui le Roi, pour le recompenſer de ce grand exploit, donna le privilege de porter un coq d'or au bout d'une pique à la tête de l'Armée dans tous les combats, car les Perſes appellent les Cariens des coqs à cauſe des crêtes dont ils ornent leurs caſques. Voilà la maniere dont Dinon rapporte le fait, & voici celle de Cteſias, que j'ai un peu abregée.

Combat de Cyrus & d'Artaxerxe.

Cyrus eſt tué.

Privilege de porter un coq d'or au bout d'une pique.

Cariens pourquoi appellés coqs par les Perſes.

Après que Cyrus eut tué de ſa main Artager-

14. *Et le tua.*] Mais Tiſapherne étoit un des principaux Officiers d'Artaxerxe même. Y en avoit-il un autre de ce nom dans les troupes de Cyrus ? Je croi que ce

gerſes, il pouſſa ſon cheval contre le Roi, & le Roi vola à ſa rencontre, tous deux ſans dire une ſeule parole. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le Roi, & ne le bleſſa point. Le Roi lança ſa javeline à Cyrus & le manqua, mais il frappa Tiſapherne, homme d'un grand merite & fidelle ſerviteur de Cyrus, [14] & le tua. Alors Cyrus lança ſa javeline contre ſon frere. Le trait perça la cuiraſſe, & lui entra environ deux doigts dans l'eſtomac, de ſorte que le Roi tomba de ſon cheval. Le desordre ſe met dans ſes troupes, elles prennent la fuite, & lui s'étant relevé, il gagna avec un petit nombre de ſes gens, parmi leſquels étoit Cteſias, une petite éminence où il ſe tint en repos. Cyrus environné d'ennemis, fut emporté fort loin par ſon cheval qui prit le mords aux dents. Comme il étoit déja nuit, les ennemis ne purent le reconnoître, & ſes gens étoient fort en peine, & le cherchoient avec grand ſoin. Mais enflé de ſa victoire, & naturellement plein d'impetuoſité, de feu & d'audace, il alloit çà & là au travers des ennemis leur criant en langage Perſien, *Ouvrez-vous, pauvres gens, ouvrez-vous.* Comme il repetoit cela à tout moment, la plûpart s'ouvroient pour le laiſſer paſſer en lui donnant des marques de leur reſpect. Mais la tiare, qu'il avoit ſur la tête, tomba malheureuſement, & un jeune Perſe, nommé *Mithridate*, paſſant par hazard près de lui, le frappa de ſa javeline à la temple près de l'œil, ſans le connoître. Il per-

Artaxerxe tue Tiſapherne, ou plutôt, Satiſpherne.

Artaxerxe bleſſé par Cyrus.

Cyrus emporté par ſon cheval.

Il eſt bleſſé par un Soldat Perſe nommé Mithridate.

ce nom eſt corrompu ici & qu'il faut rétablir la leçon du Manuſcrit de la Bibliotheque de Saint Germain, où on lit *Satipherne* au lieu de *Tiſapherne*.

perdit tant de ſang par cette playe, que bientôt il fut ſaiſi d'un vertige tenebreux, & tomba à terre évanouï, ſon cheval s'échappa & s'enfuit errant par la plaine. Le tapis, qui le couvroit, étant tombé, un eſclave de celui qui l'avoit bleſſé le ramaſſa tout ſanglant.

Quand Cyrus fut un peu revenu de ſa défaillance avec aſſez de peine, quelques Eunuques, qui l'avoient ſuivi en petit nombre, tâcherent de le mettre ſur un autre cheval, & de le ſauver. Mais comme il n'avoit pas la force de ſe tenir à cheval, il crut qu'il iroit mieux à pied, & ſes Eunuques le prenant ſous les bras lui aidoient à marcher. Il avoit la tête ſi étonnée de ſa bleſſure, qu'elle panchoit ſur ſon épaule, & ne pouvant ſe ſoûtenir ſur ſes pieds, il bronchoit à chaque pas. Mais il étoit ranimé par la joye de la victoire qu'il croyoit avoir remportée, car il entendoit de tous côtés les fuyards qui appelloient Cyrus leur Roi, & qui demandoient quartier.

Cauniens, de la Ville de Caunus dans la Carie, miſerables, qui ſuivoient

Dans ce moment quelques Cauniens, gens miſerables, qui ſuivoient l'Armée du Roi, gagnant leur vie à rendre les ſervices les plus bas

15. *Et ſon recit eſt comme un poignard émouſſé dont il le tuë enfin après des peines infinies.*] Plutarque ſe moque ici du recit penible & laborieux que Cteſias fait de la mort de Cyrus, où après bien des avantures tragiques il eſt enfin obligé d'avoir recours à un miſerable Caunien, qui ne le tuë pas même & qui ne le bleſſe qu'au jarret. Cyrus tombe & en tombant il ne meurt que du coup qu'il ſe donne à ſa tête bleſſée, ce qui eſt très-ridicule.

16. *Lorſqu'Artaſyras, qu'on appellois* l'œil du Roi:] Les Rois de Perſe avoient des Miniſtres que l'on appelloit *les yeux du Roi*, c'étoient ceux qui lui rapportoient tout ce qu'ils avoient vu dans le Royaume, & d'autres qu'ils appelloient *les oreilles du Roi*, c'étoient ceux qui lui rapportoient tout ce qu'ils avoient entendu. Car les Rois ne

bas & les plus abjets, ſe trouverent par hazard mêlés comme amis parmi les gens qui étoient autour de Cyrus. Mais enfin ayant reconnu avec peine les cottes d'armes rouges que ſes gens portoient, ils virent que c'étoient des ennemis, car les troupes du Roi en portoient de blanches. L'un d'eux eut l'audace de donner par derriere un coup de ſa javeline à Cyrus ſans le connoître. Le coup donna dans le jarret, & lui coupa le nerf. Cyrus tombe, & en tombant, ſa temple bleſſée donne contre une pierre, & il rend l'eſprit ſur le moment. Voilà comment Cteſias raconte la mort de Cyrus. [15] Et ſon recit eſt comme un poignard émouſſé dont il le tuë enfin avec des peines infinies.

l'Armée du Roi comme des goujats.

Les troupes de Cyrus avoient des cottes d'armes rouges.

Celles du Roi en portoient de blanches.

Cyrus tué par un Cauniен ſelon Cteſias.

Cyrus ne venoit que d'expirer [16] lorſqu'Artaſyras, qu'on appelloit *l'œil du Roi*, paſſa à cheval près du lieu où il étoit. Il reconnut les Eunuques qui témoignoient une grande affliction & qui fondoient en larmes. Il s'adreſſa à celui qui paroiſſoit le plus fidelle & le plus attaché à ſon maître, & lui dit, *Pariſcas, qui eſt celui que tu pleures ainſi aſſis près de lui? Eh,*

Artaſyras Officier appellé *l'œil du Roi.*

ne peuvent ni tout voir, ni tout entendre par eux-mêmes, & ils ont beſoin de ſecours, c'eſt pourquoi Ariſtote loue cet uſage dans le XVI Chapitre du III Livre de ſa Republique. *Il eſt peut-être abſurde*, dit-il, *de penſer qu'un homme ſeul voye mieux avec deux yeux, qu'il entend mieux avec deux oreilles, & qu'il agit mieux avec deux pieds & deux mains, que pluſieurs avec pluſieurs. C'eſt pourquoi auſſi nous voyons que les Monarques ſe font pluſieurs yeux, pluſieurs oreilles, pluſieurs pieds, & pluſieurs mains, & que ceux qui ſont affectionnés & à eux & à leur Royaume, ils les aſſocient à leur Empire*, &c. Ariſtophane ne laiſſe pas de plaiſanter ſur ce titre *d'œil du Roi*, dans ſes **Acharniens**, Acte I. Scene II & III.

Eh, Seigneur Artaſyras, lui répondit Pariſcas, *ne voyez-vous pas que c'eſt Cyrus qui eſt mort ?* A ce mot Artaſyras, étonné, exhorta l'Eunuque à avoir bon courage, & à garder bien le mort, & le quittant il pique à toute bride, & va trouver Artaxerxe qui deſeſperoit déja de ſes affaires & croyoit tout perdu, & qui étoit dans un grand abattement tant par la ſoif qui le brûloit, que par la bleſſure qu'il avoit reçuë, & l'approchant il lui crie avec un tranſport de joye, *qu'il venoit de voir Cyrus mort.* D'abord le premier mouvement du Roi fut de l'aller voir lui-même, & il commanda à Artaſyras de le mener ſur le lieu. Mais comme tout étoit rempli de crainte & d'effroi à cauſe du bruit qui s'étoit répandu que les Grecs avoient tout vaincu de leur côté, & qu'ils étoient encore à pourſuivre les fuyards, & à tout paſſer au fil de l'épée, il changea d'avis & jugea plus à propos d'y envoyer un plus grand nombre de gens qui verroient ſi la nouvelle étoit vraye, & qui lui en feroient le rapport. Il y envoya donc trente hommes avec des flambeaux. Et comme il étoit ſur le point de rendre l'ame par la grande ſoif qu'il enduroit, l'Eunuque Satibarſanes ſe mit à courir çà & là pour chercher de l'eau, car il n'y en avoit point dans la plaine, & le camp étoit fort éloigné. Enfin après avoir bien couru il rencontra par hazard un de ces pauvres Cauniens, qui portoit dans une méchante outre toute rapiecée environ huit verres d'une méchante eau toute corrompuë. Satibarſanes la prit & la porta au Roi, qui la but toute entiere. Après qu'il eut bu, l'Eunuque lui demanda *ſi cette boiſſon ne lui avoit pas paru bien*

Il va apprendre au Roi la mort de Cyrus.

L'Eunuque Satibarſanes apporte de l'eau corrompuë au Roi qui étoit ſur le point de mourir de ſoif.

bien mauvaise, & le Roi lui jura par tous ſes Dieux *que jamais il n'avoit bu avec tant de plaiſir le vin le plus delicieux, ni l'eau la plus claire & la plus legere ; j'en ſuis ſi content*, ajoûta-t-il, *que ſi je ne puis trouver celui qui te l'a donnée pour le recompenſer, je prie les Dieux qu'ils le rendent heureux & riche.*

Cependant les trente hommes, qu'il avoit envoyés, reviennent pleins de joye, & lui confirment le bonheur dont il n'avoit oſé ſe flatter. Déja il commence à ſe raſſurer ſur le grand nombre de gens qui ſe raſſemblent autour de lui. Il deſcend dans la plaine à la clarté d'une infinité de flambeaux, & va au lieu où étoit le corps de ſon frere. Quand il fut devant ce corps il lui fit couper la main droite & la tête ſelon la Loi des Perſes, & commanda qu'on lui apportât cette tête qu'il prit lui-même par les cheveux, qui étoient fort longs & fort épais, & il la montroit à ceux qui étoient encore dans le doute & qui fuyoient. Tous ces fuyards, étonnés, l'adoroient à la maniere de leur pays & ſe joignoient à ſes troupes ; de ſorte qu'en très-peu d'heures il eut rallié autour de lui ſoixante-dix-mille hommes avec leſquels il reprit le chemin de ſon camp.

Artaxerxe fait couper la tête & la main à ſon frere ſelon la Loi des Perſes.

Cteſias écrit qu'il n'avoit à cette bataille que quatre cens mille hommes effectifs. Mais Dinon & Xenophon en mettent un bien plus grand nombre. Et quant au nombre des morts, le même Cteſias dit qu'on rapporta au Roi, qu'il n'y en avoit en tout que neuf mille, & que pour lui à les voir, il avoit jugé qu'il y en avoit environ vingt mille, mais cet article demeure en conteſtation. Ce que

Le nombre des morts à cette bataille.

Cteſias ajoûte qu'il fut envoyé par le Roi avec Phaylle de Zacynthe & quelques autres vers les Grecs pour leur faire quelques propoſitions, c'eſt une fauſſeté inſigne, car Xenophon ſavoit fort bien que Cteſias étoit au ſervice du Roi, & il fait mention de lui dans ſes Livres. Il n'eſt donc pas vraiſemblable que ſi Cteſias avoit été envoyé aux Grecs de la part du Roi, & qu'il eût été chargé de leur porter des paroles ſi conſiderables, Xenophon l'eût oublié, [17] & qu'il n'eût parlé que de Phaylle. Mais le bon Cteſias, comme il paroît par ſes Ecrits, étoit plein d'ambition & de vanité, d'ailleurs fort partial pour les Lacedemoniens & grand ami de Clearque, & dans ces recits il trouve toûjours moyen de ſe placer en certains endroits qui lui ſont honorables, & qui lui donnent occaſion de parler avantageuſement de Clearque & de Lacedemone.

Preuves inſigne de Cteſias.

Son ambition, ſa vanité & ſa partialité pour les Lacedemoniens & pour Clearque.

Après la bataille, le Roi envoya de grands & de riches preſens au fils d'Artagerſes qui avoit été tué par Cyrus. Il recompenſa auſſi très-magnifiquement Cteſias & les autres, & ayant enfin trouvé le Caunien, qui avoit donné à Satibarſanes ſon outre d'eau, de pauvre miſerable & d'inconnu qu'il étoit, il le fit riche & homme de grande conſideration.

Artaxerxe recompenſe magnifiquement le Caunien qui avoit donné l'eau qu'il avoit bué.

Il mêloit ſouvent plus de douceur & de plaiſanterie que de ſeverité dans la punition de ceux qui avoient commis quelque faute. Un cer-

Il mêloit plus de plaiſanterie que de ſeverité dans les punitions.

17. *Et qu'il n'eût parlé que de Phaylle.*] Car Xenophon dans le II. Livre de la Retraite des dix mille, écrit qu'Artaxerxe envoya aux Grecs des Heraults, & avec eux Phaylle, qui étoit Grec & qui faiſoit profeſſion de fa-

certain Mede, nommé Arbaces, pendant le combat s'étoit jetté dans le parti de Cyrus, & enſuite après la mort de Cyrus il étoit revenu dans ſes troupes; Artaxerxe ne le taxa ni de trahiſon ni de mauvaiſe volonté, mais ſeulement de timidité & de poltronnerie, & pour le punir, il le condamna à porter tout le jour à ſon cou dans la Place publique une courtiſane toute nuë. Un autre, non content d'avoir auſſi déſerté, s'étoit encore vanté fauſſement d'avoir tué deux des ennemis, le Roi ſe contenta d'ordonner qu'on lui perçât la langue avec trois alênes.

Châtiment dont il punit un déſerteur qui étoit revenu.

Il fait percer la langue à un autre déſerteur, qui s'étoit vanté à faux d'avoir tué deux Cauniens.

Comme il croyoit avoir tué Cyrus de ſa main, & qu'il vouloit que tout le monde le crût & le dît, il envoya de grands preſens à Mithridate qui l'avoit bleſſé le premier, & commanda à ceux qu'il chargea de ces preſens de lui dire, *Le Roi t'honore de ces preſens, parce qu'ayant trouvé la couverture du cheval de Cyrus, tu la lui as apportée.* Et le Carien, qui avoit coupé le jarret à ce Prince, & qui l'avoit fait tomber, lui ayant demandé auſſi un preſent, le Roi le lui accorda, & lui fit dire par ceux qui le lui remirent, *Le Roi te fait ce preſent, parce que tu as été le ſecond qui lui as apporté la bonne nouvelle. Car Artaſyras a été le premier qui lui a appris la mort de Cyrus, & tu es venu après lui.*

Il envoye de grands preſens à Mithridate & au Carien qui avoient bleſſé Cyrus.

Comment par orgueil il déguiſe les ſervices qu'ils ont rendus.

Pour ce qui eſt de Mithridate, il ſe retira tout triſte ſans dire un ſeul mot. Mais le pauvre

ſavoir fort bien l'Art Militaire; mais il ne dit pas un mot de Cteſias. Auſſi n'étoit-ce pas l'emploi d'un Medecin.

Sotte & malheureuſe ambition du Soldat Carien.

vre malheureux Carien ſe laiſſa entraîner par ſa ſottiſe dans la paſſion la plus ordinaire aux hommes, qui eſt la vanité. Corrompu vraiſemblablement par les grands biens que le Roi lui avoit faits, il ſe perſuada qu'il devoit aſpirer à des choſes plus relevées & fort au-deſſus de ſon état. Il ne voulut donc point ſouffrir que ces grands preſens fuſſent regardés comme la recompenſe de la bonne nouvelle qu'il avoit portée au Roi, mais il ſe mit en colere, & alloit criant, proteſtant, & prenant tout le monde à témoin que nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, & que le Roi lui faiſoit une grande injuſtice de le priver de la gloire qui lui étoit duë. Le Roi informé de cette inſolence, en fut ſi irrité, qu'il commanda qu'on lui coupât la tête ſur l'heure. Sa mere Paryſatis, qui ſe trouva preſente, lui dit, *Seigneur, ne puniſſez point de cette maniere ce miſerable Carien, laiſſez-m'en la vengeance, & ſouffrez que je lui donne le juſte loyer de l'action dont il a eu l'audace de ſe vanter.* Le Roi le lui ayant permis, elle commanda aux Executeurs de prendre ce malheureux, de lui donner la queſtion pendant dix jours, enſuite après qu'ils lui auroient arraché les yeux, de lui verſer dans les oreilles de l'airain fondu, juſqu'à ce qu'il mourût dans ce cruel ſupplice.

Punition horrible que la Reine Paryſatis fait du Carien qui s'étoit vanté d'avoir tué Cyrus.

Peu de temps après, Mithridate perit auſſi malheureuſement par ſa ſottiſe, car invité à un feſtin où étoient les Eunuques du Roi, & ceux

Mithridate perd ſa prudence dans le vin & perit auſſi malheureuſement que le Carien.

28. *Vêtu de la robe.*] Au lieu de ἐσθῆτι χρυσῇ κεκοσμημένος, *vêtu de la robe d'or*, il faut lire comme dans le Mſ. de la Bibliotheque de ſaint Germain, ἐσθῆτι καὶ χρυσῷ κεκοσμημένος, *vêtu de la robe, & orné des joyaux d'or* &c. comme cela paroît par le mot οἷς qui ſuit & qui ſe rapporte à la robe & aux joyaux.

19. *Et*

ceux de sa mere Parysatis, il y alla [18] vêtu de la robe que le Roi lui avoit donnée, & orné de tous les joyaux d'or dont il lui avoit fait present. Quand on fut à table [19] & qu'on eut commencé à boire, le plus considerable des Eunuques de la Reine Parysatis commença à lui dire : *Ah Mithridate, la belle & magnifique robe que le Roi t'a donnée ! les beaux bracelets ! les beaux carquans ! Quel cimeterre ! en verité le Roi t'a rendu bien heureux. Il t'a fait un sujet d'admiration & d'envie pour tous les hommes.* Mithridate, qui étoit déja échauffé par le vin, *Eh qu'est-ce que tout cela ?* lui répondit-il, *mon cher Sparamixas, je me montrai digne de bien plus grandes & plus belles recompenses le jour de la bataille.* A ces mots Sparamixas soûriant, *Je ne te parle point par envie*, lui dit-il, *mais comme les Grecs disent en commun proverbe* [20] *que la verité est dans le vin, souffre que je te parle franchement. Quel si grand & si éclatant exploit est-ce là, mon cher, d'avoir ramassé la couverture du cheval de Cyrus, qui étoit tombée, & de l'avoir portée au Roi ?*

Quand l'Eunuque lui parloit ainsi, ce n'est pas qu'il ne sût la verité, mais il vouloit le faire parler devant des témoins. Il excita donc par ce reproche la legereté & la vanité de cet homme, que le vin avoit rendu babillard & peu mesuré dans ses discours, & qui n'étant plus maître de sa langue, dit, *Vous autres, vous parle-*

19. *Et qu'on eut commencé à boire.*] Au lieu de ἤρατο, qui est dans le texte, on lit πίνειν dans le Mſ de la Bibliotheque de saint Germain.

20. *Que la verité est dans le vin.*] Il y a faute au texte ἐν τῷ καὶ ἀλήθειαν εἶναι. Il faut lire comme dans le Mſ de saint Germain, ἐν τῷ καὶ ἀλήθειαν οἴνους.

parlerez tant qu'il vous plaira de couvertures de cheval, & de telles autres sottises. Mais moi, je vous dis bien clairement & bien expressément que Cyrus a été tué de cette main. Car je ne lui tirai pas mon coup en vain, comme avoit fait Artagersès, mais je lui enfonçai ma javeline au plus près de l'œil dans la temple, & avec tant de roideur que je lui perçai la tête de part en part, & le jettai par terre, de sorte qu'il mourut de ce seul coup. Tous les autres qui étoient à table, prévoyant déja à ce discours la mort & la fin malheureuse de Mithridate, baissèrent les yeux, & celui qui donnoit le repas, prenant la parole, dit à Mithridate, *Ne songeons qu'à boire & qu'à faire bonne chere en adorant la fortune du Roi, & laissons-là tous ces discours qui sont au dessus de nous.*

Mais le souper ne fut pas plûtôt fini que l'Eunuque alla tout rapporter à Paysatis, & Paysatis en alla informer le Roi, qui entra dans une furieuse colere comme se sentant démenti par-là, & perdant ce qu'il y avoit de plus beau, de plus glorieux, & de plus agreable pour lui dans sa victoire. Car il vouloit que tous les Grecs & tous les Barbares fussent persuadés que dans les differentes charges qui s'étoient faites, & dans le fort de la mêlée, il avoit reçu une blessure de la main de son frere, & qu'il lui en avoit fait une autre dont il l'avoit tué. Il ordonna donc qu'on fît mourir Mithridate, & le condamna au supplice des auges. Voici quel est ce supplice : on creuse deux auges de la grandeur de l'homme depuis le cou jusqu'à la cheville des pieds, de maniere qu'elles joignent fort bien & s'emboitent ensemble. On couche le criminel sur

Le supplice des auges.

son

ſon dos dans l'une de ces auges, enſuite on met l'autre auge par deſſus, de maniere que tout le corps eſt bien couvert & bien enfermé, & qu'il ne ſort que la tête par un bout, & les pieds par l'autre. En cet état on lui donne à manger, & s'il refuſe d'en prendre, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Quand il a mangé, on lui fait boire du miel délayé dans du lait qu'on lui entonne dans la bouche. On lui en verſe auſſi par-tout ſur le viſage, & on le tourne toûjours au Soleil, afin qu'il l'ait inceſſamment dans les yeux, de ſorte que ſon viſage eſt toûjours couvert de mouches, que ce lait & ce miel y attirent. Comme il fait dans cette auge toutes les neceſſités que les hommes, qui mangent & boivent, ne ſauroient ſe diſpenſer de faire, de la corruption & de la pourriture de ſes excremens, il s'engendre quantité de vers qui lui rongent les chairs & qui penetrent juſqu'aux parties nobles. Quand on voit qu'il eſt mort, on ôte l'auge de deſſus, on trouve toute ſa chair mangée par ces vers, & l'on découvre par-tout ſur ſes entrailles des eſſains de cette vermine qui y ſont attachés & qui rongent encore. Mithridate donc après avoir langui dans ces tourmens pendant dix-ſept jours, mourut enfin avec beaucoup de peine.

Il ne reſtoit à Paryſatis pour executer tout ſon projet, qne de punir l'Eunuque du Roi, nommé Meſabates, qui par l'ordre de ſon Maître avoit coupé la tête & la main de Cyrus. Mais comme il ne donnoit aucune priſe ſur lui, voici le piege que lui tendit Paryſatis. C'étoit une femme fort adroite, qui avoit naturellement beaucoup d'eſprit, & qui jouoit par-

Projet de Paryſatis de faire mourir tous ceux qui avoient eu part à la mort de ſon fils Cyrus.

Piege qu'elle tendit à Meſabates qui lui avoit coupé la tête & la main.

Parysatis jouoit fort bien aux dez.

parfaitement bien aux dez, c'eſt pourquoi avant la guerre elle jouoit ſouvent avec le Roi, & après la guerre, s'étant raccommodée avec lui, elle y jouoit encore. Elle étoit même de la plûpart de ſes pláiſirs, elle entroit dans le ſecret de ſes galanteries, & le ſervoit auprès de ſes maîtreſſes, en un mot elle ne le perdoit de vuë que le moins qu'il lui étoit poſſible, & ne laiſſoit à Statira, que le moins de temps qu'elle pouvoit d'être avec lui, car outre qu'elle la haiſſoit pardeſſus tout, elle vouloit avoir le principal credit auprès de ſon fils.

Complaiſance qu'elle avoit pour ſon fils Artaxerxe.

Un jour donc voyant que le Roi étoit ſans affaires, & qu'il ne penſoit qu'à ſe divertir, elle lui propoſa de jouer aux dez mille dariques. Le Roi joua, elle ſe laiſſa perdre, & paya les mille dariques comptant; mais faiſant ſemblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le preſſa de jouer encore, & le pria de vouloir bien jouer un Eunuque. Le Roi, qui ne ſe doutoit pas de ſa noire malice, y conſentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de ſon côté cinq de ſes Eunuques les plus fideles, que celui qui gagneroit auroit le choix de tous les autres, & que le perdant ſeroit tenu de le livrer.

Le darique valoit environ un écu d'or.

Parysatis propoſe au Roi de jouer un Eunuque.

Les conditions du jeu.

Ces conditions faites, ils ſe mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute ſon application, y employe tout ce qu'elle a de ſcience & de

21. *Et après la guerre, s'étant raccommodée.*] Il manque ici au texte trois ou quatre lignes que le Mſ. de ſaint Germain a heureuſement ſuppléées. Voici le paſſage entier. Μετὰ δὲ τὸν πόλεμον [διαλυθέσα πρὸς αὐτὸν ἐκ ἔφυγε τὰς φιλοφρονήσεις· ἀλλὰ καὶ συνήσκησε καὶ τῶν ἐρωτικῶν ἐκοινώνησε συμπράττουσα καὶ παρέσα καὶ ὅλως μετέσχεν αὐτῷ τῆς Στατείρας μισηθεί-

da

& d'adreſſe, & favoriſée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choiſit Meſabates, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre ſes mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun ſoupçon de la vengeance qu'elle meditoit, elle le livra aux Executeurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher enſuite tout de travers ſur trois croix dreſſées à deux pieds de diſtance l'une de l'autre, & d'étendre ſa peau à part ſur des pieux dreſſés tout auprès, ce qui fut executé. Paryſatis gagne & choiſit le malheureux Meſabates. La punition qu'elle en fit.

Quand le Roi le ſut, il en fut très-fâché & entra dans une furieuſe colere contre elle, mais elle ſans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaiſantant: *Vraiment je vous trouve bien merveilleux & bien délicat de vous fâcher pour un méchant décrepit d'Eunuque. Et moi, qui ai perdu mille dariques, que j'ai fort bien payés, je n'en dis mot, & je ſuis contente.*

Le Roi donc piqué de la ſupercherie, que la Reine ſa mere lui avoit faite, ſe repentit de ſa facilité, & ne fit aucun éclat. Mais la Reine Statira, outre qu'elle étoit oppoſée en tout à ſa belle-mere, ſe plaignoit hautement de ce que pour l'amour de Cyrus, elle faiſoit perir très-cruellement & contre toute ſorte de juſtice les Eunuques du Roi, & ceux qui lui étoient les plus affectionnés & les plus fidelles. La Reine Statira fait de grandes plaintes des cruautés de Paryſatis.

22. Après que Tiſapherne eut trompé Clearque Indignité de Tiſapherne.

δὲ χρῆσθαι καὶ συνῆναι, μισθοῦ τε μέλλοις πάντων ἐκείνῳ καὶ μίσθιον ἀντιβολοίην δύνασθαι λαβεῖν] δὲ ποτὲ τὸν, &c. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que l'Interprete Latin a traduit tout ce paſſage, quoiqu'il ne paroiſſe pas dans le texte Grec qui eſt à côté.

22. *Après que Tiſapherne eut trompé Clearque & les autres*

que & les autres Officiers Grecs contre la foi donnée, & malgré les sermens, & que s'en étant rendu maître par la plus noire des perfidies, il les eut mis aux fers, Ctesias écrit que Clearque le pria de lui faire recouvrer un peigne, que l'ayant obtenu, & s'en étant peigné, il y prit tant de plaisir que pour lui marquer sa reconnoissance, il lui donna son anneau, afin que s'il alloit un jour à Lacédemone, cet anneau lui servît auprès de ses amis & de ses parens de signe & de gage de l'amitié qu'il avoit euë pour lui, & [23] que sur la pierre de cet anneau étoit gravée une danse de Caryatides. Il ajoûte que tous les vivres qu'on envoyoit à Clearque, les autres Grecs, qui étoient prisonniers avec lui, les enlevoient & les consumoient, & qu'ils n'en faisoient qu'une très-petite part à Clearque; que lui Ctesias remedia à cela, en faisant en sorte qu'on en envoyât en plus grande quantité à Clearque, & qu'on en donnât d'autres en particulier aux autres prisonniers; qu'il lui rendit ce service, & lui fournit ces vivres du consentement & par la faveur

Recit de Ctesias.

Clearque étoit de Lacedemone.

Officiers Grecs.] Xenophon dans son II. Livre, conte en détail tout ce qui se passa à l'entrevuë de Clearque & de Tisapherne, & l'infidelité de ce dernier. Clearque étant allé à la tente de Tisapherne avec quatre Officiers principaux & vingt Capitaines, on fit entrer Clearque avec ses quatre Officiers, qui furent aussi-tôt arrêtés, & on tailla en pieces les vingt Capitaines. Ensuite le Roi fit couper la tête à Clearque, & aux quatre Officiers, excepté Menon.

23. *Que sur la pierre de cet anneau étoit gravée une danse de Caryatides.*] Il n'y a personne qui en lisant ce passage ne souhaite de savoir quelle étoit cette danse de Caryatides, qui étoit gravée sur l'anneau de Clearque. Pausanias nous l'explique parfaitement dans ses Laconiques, où il dit, qu'en descendant du lieu, appellé Hermès, par le grand

faveur même de Paryſatis, & que comme il envoyoit tous les jours à Clearque parmi ces proviſions un jambon, Clearque lui inſinua & le pria inſtamment de fourrer dans un jambon un petit poignard, & de le lui envoyer, afin de ne pas laiſſer ſa vie à la diſcretion & à la cruauté du Roi; mais que craignant ce Prince, il avoit refuſé de le faire. Il ajoûte que le Roi accorda la grace de Clearque aux preſſantes prieres de la Reine ſa mere, & qu'il promit avec ſerment qu'il ne le feroit pas mourir. Mais que dans la ſuite à la perſuaſion de Statira, il fit mourir tous les priſonniers excepté Menon. Que depuis ce moment Paryſatis chercha les moyens de ſe défaire de Statira & de lui donner du poiſon. En quoi il dit une très-grande folie, alleguant une raiſon qui n'a aucune ombre de vraiſemblance. Car quelle apparence que pour venger Clearque, Paryſatis eût voulu s'expoſer au danger d'une entrepriſe ſi hazardeuſe d'empoiſonner la femme legitime du Roi, & une femme dont il avoit des enfans deſtinés au thrône? Mais il eſt évident que

Plutarque combat ce rapport de Cteſias par des raiſons très-ſolides.

grand chemin, le troiſiéme détour qu'on trouve à droite mene au Bourg de Carya, & au Temple de Diane, car tout ce lieu de Carya eſt conſacré à Diane & aux Nymphes; que dans la place qui eſt devant le Temple, il y a une Statuë de Diane Caryatide; que les filles des Lacedemoniens vont tous les ans faire des danſes autour de cette Statuë, & qu'elles danſent à la maniere du païs. Il eſt aiſé de voir que cette danſe de Caryatides gravée ſur l'anneau de Clearque, n'eſt autre qu'une danſe de ces filles de Lacedemone, qui alloient tous les ans danſer autour de la Statuë de Diane Caryatide. Lucien dans ſon Traité de la danſe, parle de cette danſe qu'on apprenoit dans la Ville de Carya, & qui lui étoit particuliere, comme nous voyons encore des païs qui ont certaines danſes célébres nées chez eux.

Cteſias n'a inventé tout ce recit que pour faire honneur à Clearque.

que cet Hiſtorien inventa tout ce recit, comme une fable de Tragedie pour faire honneur à la memoire de Clearque; car il ajoûte même que tous les Officiers Grecs, qu'on mit à mort, furent déchirés par les chiens & par les oiſeaux, mais qu'un furieux tourbillon de vent s'étant levé porta ſur le corps de Clearque un très-grand monceau de ſable dont il lui fit un tombeau; qu'autour de ce monceau il vint quelques palmiers, qui en très-peu de temps formerent un bois admirable, qui ombragea ce tombeau, de ſorte que le Roi frappé de ce miracle, ſe repentit veritablement d'avoir fait mourir Clearque qui étoit ſi aimé des Dieux.

Miracle inventé par Cteſias en faveur de ſon ami.

Ce qui détermine Paryſatis à empoiſonner Statira.

Ce ne fut donc nullement pour l'amour de Clearque que Paryſatis conçut le deſſein d'empoiſonner Statira, elle y fut portée par la haine & par la jalouſie dont elle étoit animée de longue main contre ſa belle-fille, parce qu'elle voyoit que tout le credit qu'elle avoit auprès du Roi ſon fils, n'étoit que l'effet du reſpect & de la conſideration qu'il avoit pour elle comme pour ſa mere, au lieu que celui de Sta-

24. *Ce fut uniquement ce qui la détermina.*] Amiot a fort mal fait ici en traduiſant; *ayant reſolu qu'il falloit neceſſairement qu'elle ou la Reine mouruſſent.* Plutarque n'a pas dit une choſe de ſi mauvais ſens.

25. *Dinon l'appelle Belitaras, & Cteſias le nomme Melanes.*] M. Huet ancien Evêque d'Avranches, & un des plus ſavans hommes de l'Europe, croit que ce nom de *Belitaras* eſt le même que celui de *Belitaſar* ou *Baltaſar*, fort uſité en Perſe, & que celui de *Melantas*, que Cteſias donne à ce même homme, eſt encore le même, mais corrompu. *Demonſt. Evangel.* pag. 224.

26. *Et ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux.*] C'eſt ainſi à mon avis qu'il faut traduire ces mots du texte, τοῖς αὐτοῖς σιτίοις καὶ ἀπὸ τῶν αὐτῶν ἐχρῶντο, & non pas *mangeoient des mêmes viandes & étoient ſervies par les mêmes Officiers.* Car de ſe faire ſervir par les mêmes

Statira étoit fondé ſur l'amour & ſur la confiance, qui rendoient ce credit bien plus grand & bien plus ſûr. [24] Ce fut uniquement ce qui la détermina à hazarder ainſi le tout pour le tout dans la vuë de ſe défaire d'une rivale ſi redoutable.

Credit qui vient de l'amour & de la confiance bien plus ſûr que celui qui vient du reſpect.

Elle avoit une femme de chambre, nommée Gigis, en qui elle avoit une entiere confiance, & qui pouvoit tout ſur ſon eſprit. Dinon écrit qu'elle lui prêta ſon miniſtere pour donner le poiſon. Mais Cteſias aſſure qu'elle le fut ſeulement & que ce fut malgré elle. Celui qui donna le poiſon, [25] Dinon l'appelle Belitaras, & Cteſias le nomme Melantas.

Les deux Reines faiſant ſemblant d'avoir oublié leurs anciens ſoupçons & leurs anciennes querelles, s'étoient raccommodées en apparence; elles ſe voyoient comme auparavant & mangeoient l'une chez l'autre. Mais les mêmes craintes ſubſiſtant toûjours, elles ſe tenoient ſûr leurs gardes, [26] & ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux. [27] Il y a en Perſe un certain petit oiſeau, qui n'a nuls excremens & dont les inteſtins

Les deux Reines s'étoient raccommodées en apparence.

Juſqu'où elles portoient leur défiance mutuelle.

mes Officiers, ce n'étoit pas une précaution bien ſûre contre le poiſon. Parmi ces mêmes Officiers n'y en pouvoit-il pas avoir un qui auroit été gagné? Non ſeulement elles mangeoient des mêmes viandes, cela ne paroiſſoit pas encore aſſez ſûr, mais elles mangeoient des mêmes morceaux qu'elles partageoient, la ſuite même le prouve.

27. *Il y a en Perſe un certain petit oiſeau, qui n'a nuls excremens & dont les inteſtins ſont remplis de graiſſe.*] C'étoit comme ici nos ortolans. Et voici la preuve de l'explication que j'ai donnée au texte de Plutarque dans la remarque précedente; car on voit manifeſtement que ces Reines ne ſe contentoient pas de manger des mêmes viandes, mais qu'elles mangeoient des mêmes morceaux. Ce n'eſt pas là coûtume qu'on partage un ortolan, on le mange entier, mais les Reines le partageoient par un effet de leur défiance.

teſtins ſont remplis de graiſſe, ce qui fait croire que ce petit animal ne ſe nourrit que de roſée & de vent, on l'appelle *Rhyntaces*.

Rhyntaces petit oiſeau de Perſe.

Maniere dont Paryſatis empoiſonna Statira à table.

Cteſias écrit que Paryſatis prit un de ces oiſeaux, qu'elle le partagea par le milieu avec un couteau qui étoit frotté de poiſon d'un côté, qu'elle mit promptement le côté ſain dans ſa bouche, & qu'elle donna à Statira le côté empoiſonné. Mais Dinon aſſure que ce ne fut pas Paryſatis, mais Melantas qui coupa les viandes, & qui mit du côté de Statira celles qui avoient touché au poiſon. Cette Princeſſe mourant donc dans de grandes douleurs, & dans des convulſions horribles, connut fort bien d'où venoit ſon mal, & inſpira au Roi de violens ſoupçons contre ſa mere, dont il connoiſſoit d'ailleurs la cruauté & l'eſprit implacable & vindicatif. Dès que Statira fut morte, il fit une exacte recherche du crime. Tous les domeſtiques & les Officiers de ſa mere furent arrêtés & appliqués à la queſtion. Paryſatis retint dans ſon appartement ſa femme de chambre Gigis, & le Roi eut beau la demander, elle la refuſa. Mais quelque temps après Gigis, ayant prié ſa maîtreſſe de la laiſſer aller dans ſa maiſon la nuit, le Roi qui en fut averti, plaça ſur ſon chemin des Gardes qui l'enleverent, & il la condamna à mort. Et voici le ſupplice auquel la Loi des Perſes condamne les empoiſonneurs: il y a une grande pierre fort large ſur laquelle on leur fait mettre la tête,

Statira meurt & connoit la cauſe de ſa mort.

Le Roi fait une recherche exacte de ce crime.

Il fait enlever la femme de chambre de ſa mere, & la condamne à mort.

Supplice des empoiſonneurs en Perſe.

28. *Et faiſant connoître par experience que tout le fait du Roi Artaxerxe & des Perſes n'étoit qu'or, argent, luxe, delices, belles femmes, & du reſte faſte & vaine oſtentation.*] Cela parut évidemment, car toutes les forces de ce Roi ne

tête, & avec une autre pierre, on frappe dessus jusqu'à ce que la tête soit tout écrasée, & qu'il n'en reste pas la moindre figure. Gigis fut donc executée de cette façon. Et pour Parysatis le Roi ne lui dit rien, & ne lui fit aucun autre mal, sinon qu'il la confina à Babylone où elle demanda d'aller, & lui dit que tant qu'elle y seroit, jamais il n'y mettroit le pied. Voilà l'état où se trouvoient ses affaires domestiques.

Le Roi confine sa mere à Babylone.

Le Roi n'avoit rien oublié pour se rendre maître des Grecs, qui étoient venus avec Cyrus lui faire la guerre jusques sous les murs de sa Capitale, & il le desiroit avec plus de passion qu'il n'avoit desiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conserver ses Etats. Et il n'en avoit pu venir à bout, car les Grecs, après avoir perdu Cyrus leur Général, & tous leurs Capitaines, ne laisserent pas de se sauver du fond de son Royaume, & pour ainsi dire, des portes de son Palais, en montrant [25] & faisant connoître par experience que tout le fait du Roi Artaxerxe & des Perses n'étoit qu'or, argent, luxe, delices, belles femmes, & du reste faste & vaine ostentation. Cela inspira à toute la Grece une merveilleuse confiance en ses propres forces, & lui donna un très-grand mépris pour les Barbares, jusques-là que les Lacedemoniens trouverent qu'il leur seroit honteux de ne pas profiter de la conjoncture pour délivrer de la servitude de ces Barbares les

Avec quelle passion Artaxerxe desiroit de se rendre maître des Grecs qui avoient secouru son frere.

Retraite des dix mille Grecs, quelle honte pour la Perse.

Effet que cela fit sur la Grece.

ne purent empêcher ces dix mille Grecs de se sauver les armes à la main du fond de son Royaume, & de faire une retraite qui sera éternellement la gloire des Grecs, & la honte des Perses.

les Grecs d'Asie, & pour faire cesser les insolences & les outrages dont ils les accabloient continuellement. [29] Ils l'avoient déja tenté par le moyen de leur Capitaine Thimbron, ensuite par le moyen de Dercyllidas, & tous leurs efforts ayant été inutiles, enfin ils remirent cette guerre entre les mains d'Agesilas. Ce Général passa en Asie avec une grosse Flotte, fit d'abord de grands exploits, & acquit beaucoup de reputation, car il défit en bataille rangée Tisapherne Lieutenant du Roi, & fit revolter contre lui la plûpart des Villes.

L'année suivante, l'an 398. avant la naissance de J. C. Quatre ans après.

Artaxerxe comprend que c'est avec l'argent qu'il doit attaquer les Grecs.

Ces grands exploits firent concevoir à Artaxerxe la maniere dont il devoit faire la guerre aux Grecs. Il envoya en Grece Hermocrate de Rhodes avec beaucoup d'or & d'argent, & lui ordonna de s'en servir pour corrompre ceux qui avoient le plus de credit & d'autorité dans les Villes, & pour faire soûlever toute la Grece contre Lacedemone. Hermocrate s'acquitta fort bien de sa commission, toutes les plus grandes Villes se liguerent contre Lacedemone, & tout le Peloponese en fut ébranlé, de sorte que le Conseil de Lacedemone fut contraint de rappeller Agesilas d'Asie. Et l'on rapporte qu'Agesilas en se rembarquant dit à ses amis qui étoient auprès de lui, *que le Roi le chassoit d'Asie avec trente mille Archers.* Car la monnoye de Perse a un Archer pour empreinte.

Il envoye en Grece Hermocrate ou Timocrate avec de grosses sommes, pour faire revolter les Villes.

Les plus grandes Villes se liguent contre Lacedemone.

Agesilas est rappellé d'Asie.

La monnoye de Perse avoit pour empreinte un archer.

Le Roi Artaxerxe ôta l'empire de la mer aux Lacedemoniens par le moyen de Conon Géné-

Comment Artaxerxe ôta l'empire de la mer aux Lacedemoniens.

29. *Ils l'avoient déja tenté par le moyen de leur Capitaine Thimbron.*] Ils l'avoient envoyé d'abord après la bataille d'Artaxerxe contre Cyrus, & Thimbron ayant reçu le renfort

Général des Atheniens qui se joignit à Artabase, car Conon après la bataille navale, qu'il avoit perduë à Ægos Potamos, se tenoit dans l'Isle de Cypre, non seulement pour y être en sûreté de sa personne, mais aussi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme attend le retour de la marée pour s'embarquer. Voyant donc que les desseins, qu'il meditoit, avoient besoin d'une grande puissance, & que la grande puissance du Roi avoit besoin d'un Capitaine sage & experimenté, il écrivit à ce Prince pour lui expliquer ses projets, & commanda à celui qu'il chargea de la Lettre, de la faire rendre en main propre par Zenon de Crete, ou par Polycrite de Mendes, dont le premier étoit un Baladin du Roi, & l'autre son Medecin, ou, s'ils étoient tous deux absens, de la remettre au Medecin Ctesias. On dit que cette Lettre fut remise à Ctesias en l'absence des deux autres, & qu'à ce que Conon écrivoit, il ajoûta, *qu'il prioit de lui envoyer Ctesias comme un homme très-utile à son service, sur-tout pour les affaires de la marine.* Ctesias dit pourtant que ce fut le Roi qui l'envoya de son propre mouvement, & qui le chargea de cet emploi.

La riviere de la Chevre. Conon retiré à Cypre après sa défaite à la bataille de la riviere de la Chevre.

Conon écrit à Artaxerxe pour lui expliquer ses projets.

Ce que Ctesias ajoûte par vanité à la Lettre de Conon.

Après qu'Artaxerxe par la grande bataille navale, que ses Lieutenans Conon & Pharnabase gagnerent près de Gnide, eut dépossedé les Lacedemoniens de l'empire de la mer, il attira à lui toute la Grece, de sorte qu'il donna aux Grecs aux conditions qu'il voulut cette

renfort des Grecs, qui revenoient de Perse à la fin de l'Hyver, enleva quelques Villes à Tisapherne.

Paix d'Antalcidas honteuse aux Grecs. Elle fut faite la 2. année de l'Olympiade XCVIII. l'an 387. avant J. C.

Antalcidas Spartiate dans les interêts d'Artaxerxe.

te paix célèbre, qui fut appellée la paix d'Antalcidas. Cet Antalcidas étoit Spartiate, fils de Leon, & si fort dans les interêts du Roi, qu'il fit en sorte que par les articles de cette paix les Lacedemoniens abandonnerent au Roi toutes les Villes Grecques d'Asie, & toutes les Isles qui en dépendoient, afin qu'il en jouît tranquillement & qu'il en tirât tous les tributs comme de ses propres Provinces, si l'on peut appeller paix, une paix qui fut la honte & l'opprobre de la Grece, [30] une paix dont la fin fut plus ignominieuse que n'auroit été celle de la plus cruelle guerre après une entiere défaite. C'est pourquoi Artaxerxe, qui avoit toûjours eu en abomination tous les autres Spartiates, & qui, selon le rapport de Dinon, les regardoit comme les plus impudens de tous les hommes, aima singulierement cet Antalcidas quand il fut à sa Cour. Un jour il prit une couronne de fleurs, la trempa dans une essence de très-grand prix, dont il s'étoit servi à sa table,

Une paix honteuse ne doit pas être appellée paix.

Spartiates regardés par Artaxerxe comme les plus impudents des hommes.

30. *Une paix dont la fin fut plus ignominieuse que n'auroit été celle &c.*] Le Grec dit que n'avoit jamais été. Mais cela est bien fort. Je crois qu'il manque au Texte un ἂν &c.

31. *Et veritablement il paroît que cet Antalcidas étoit digne de vivre dans ce luxe, & dans ces délices, & de recevoir une telle couronne.*] C'est un beau trait que Plutarque lâche ici contre Antalcidas. En effet il meritoit de recevoir une telle couronne, qui étoit la marque du luxe & de la molleſſe des Perſes, puisqu'il avoit eu la lâcheté de se moquer en public de la severité de Sparte, & de fouler aux pieds la décence & l'honnêteté.

32. *Lui qui avoit dansé au milieu des Perses, en contrefaisant Leonidas & Callicratidas.*] C'est le sens des paroles du texte, qui dit *en dansant Leonidas & Callicratidas.* Antalcidas en dansant imitoit la severité de ces grands Personnages, pour les tourner en ridicule, ce qui ne pouvoit pas manquer de faire un très-grand plaisir aux Perses, qui voyoient un Spartiate se moquer de tout ce qu'il

table, & l'envoya à Antalcidas. Tous les Courtisans furent fort étonnés de cette grande caresse & de cette faveur insigne. [31] Et veritablement il paroît que cet Antalcidas étoit digne de vivre dans ce luxe, & dans ces delices, & de recevoir une telle couronne, [32] lui qui avoit dansé au milieu des Perses, en contrefaisant Leonidas & Callicratidas, deux des plus grands Personnages de Sparte. Surquoi quelqu'un ayant dit devant Agesilas, *Ah la malheureuse Grece où les Macedemoniens Persisent ! Ne di point que les Lacedemoniens Persisent*, répondit vivement Agesilas, [33] *di plûtôt que les Medes Laconisent.* Mais la fierté de cette réponse n'effaça point la honte de cette action, [34] car bientôt après ils perdirent la Seigneurie de toute la Grece par leur défaite à la bataille de Leuctres où ils firent fort mal, & toute la gloire de Sparte fut perduë par les articles de cette paix.

Grande faveur que le Roi fait à Antalcidas.

Lâcheté insigne d'Antalcidas.

Vive & fiere repartie d'Agesilas à un mot qui fut dit devant lui.

Les Lacedemoniens perdirent la Seigneurie de la Grece par leur défaite à Leuctres, la 2. année de l'Olymp. CII. quatorze ans après la paix d'Antalcidas.

Pendant que Sparte tint le premier rang en Gre-

qu'il y avoit de plus respectable dans son païs, & exposer à la risée publique deux hommes considerables, qui étoient les plus grands ennemis des Barbares & de leur faste.

33. *Di plûtôt que les Medes Laconisent.*] Par cette réponse Agesilas veut éloigner l'idée d'infériorité que le mot de cet inconnu donnoit de Lacedemone, car ce sont ordinairement les vaincus qui prennent les mœurs & les manieres des vainqueurs. C'est sur cela qu'est fondée cette réponse, qui ne seroit ni juste, ni fiere autrement.

34. *Car bien-tôt après ils perdirent la Seigneurie de toute la Grece par leur défaite à la bataille de Leuctres.*] Où les Thebains sous la conduite d'Epaminondas & de Pelopidas défirent les Lacedemoniens commandés par Cleombrotus, qui fut tué dans le combat. Cela arriva la 2. année de l'Olymp. CII. l'an 369. avant notre Seigneur, quatorze ans après la paix d'Antalcidas dont il vient de parler. C'est pourquoi il dit *bien-tôt après.*

Grece, Artaxerxe appella toûjours Antalcidas ſon hôte & ſon ami; mais après que la perte de la bataille de Leuctres les eut mis fort bas, ils eurent beſoin d'argent, & envoyerent Ageſilas en Egypte, & dans le même temps Antalcidas retourna en Perſe pour preſſer le Roi d'envoyer du ſecours aux Lacedemoniens. Mais le Roi en fit ſi peu de compte, il le mépriſa, & le rejetta tellement, qu'il s'en retourna tout confus à Sparte, où moqué de ſes ennemis, craignant encore l'indignation des Ephores, il ſe laiſſa mourir de faim. Iſmenias le Thebain & Pelopidas, qui avoit déja gagné la bataille de Leuctres, allerent auſſi à la Cour d'Artaxerxe. Pelopidas ne fit rien de bas ni de honteux; mais Iſmenias, comme on lui ordonnoit d'adorer le Prince, laiſſa tomber à terre devant lui ſon anneau, & s'étant baiſſé pour le ramaſſer, il parut dans la poſture d'un homme qui adoroit. Timagoras l'Athenien écrivit un jour au Roi pour lui donner quelque avis ſecret, & lui envoya ſa Lettre par un Secretaire, nommé Belouris. Le Roi, ravi, lui envoya dix mille dariques. Le même Timagoras étant tombé malade d'une maladie de langueur, fit prier le Roi de lui envoyer du lait de vache, & le Roi lui envoya ſur l'heure quatre-vingts vaches qui le ſuivoient par-tout pour lui

Le Roi mépriſe & rejette Antalcidas, dès qu'il ne le trouve plus utile.

Antalcidas de retour à Sparte, ſe fait mourir en s'abſtenant de manger.

Iſmenias & Pelopidas vont à la Cour d'Artaxerxe.

Fierté, & courage de Pelopidas.

Lâcheté & baſſeſſe d'Iſmenias.

Timagoras prie le Roi de lui envoyer du lait de vache, & le Roi lui envoye quatre vingts vaches.

35. *Il lui envoya encore un lit, des couvertures, des valets de chambre, parce que les Grecs n'étoient point adroits à faire un lit.*] Voici encore une marque de la molleſſe des Perſes. Ils trouvoient les Grecs très-groſſiers & très-maladroits à faire un lit. Et aſſurément, ils n'étoient pas bien couchez. C'eſt pourquoi Agamemnon dit dans le 1. Liv. de l'Iliade, *qu'il gardera Chryſeis dans ſon Palais, afin qu'elle ait ſoin de ſon lit*, à quoi les Aſiatiques étoient fort entendus.

lui fournir ſon lait. [35] Il lui envoya encore un lit, des couvertures, des valets de chambre; parce que les Grecs n'étoient point adroits à faire un lit, [36] & des porteurs pour le porter en chaiſe juſqu'à la mer à cauſe de ſon indiſpoſition, & pendant qu'il fut à la Cour, il lui entretint une table magnifique, de ſorte qu'Oſtane, le frere du Roi, lui dit un jour, *Timagoras, ſouviens-toi bien de cette table, car elle n'eſt pas ſi magnifique pour rien*; ce qu'il lui diſoit bien plus pour lui reprocher ſa trahiſon, que pour le porter à la reconnoiſſance. Auſſi quelque temps après, Timagoras fut condamné à mort par les Atheniens pour avoir pris de l'argent du Roi de Perſe.

Les Grecs maladroits à faire les lits.

Timagoras porté en chaiſe depuis la Cour juſqu'à la mer.

Mot du frere du Roi qui reproche à Timagoras ſa trahiſon.

Timagoras de retour à Athenes, condamné à mort.

Artaxerxe fit une choſe qui donna une très-grande ſatisfaction aux Grecs, & qui les conſola de tous les déplaiſirs qu'il leur avoit faits; il fit mourir Tiſapherne, qui étoit leur plus grand & leur plus implacable ennemi, & Paryſatis ne contribua pas peu à ſa mort en aggravant par ſes dépoſitions les charges qui étoient contre lui. Car le Roi ne perſeverá pas longtemps dans ſa colere, mais il pardonna à la Reine ſa mere, ſe raccommoda avec elle & la rappella, voyant que c'étoit une femme de beaucoup de ſens & d'un grand courage, & capable de gouverner un grand Royaume, & d'ail-

Artaxerxe fait mourir Tiſapherne.

Il rappelle ſa mere de Babylone.

Paryſatis, femme d'un grand ſens & d'un grand courage.

36. *Et des porteurs pour le porter en chaiſe juſqu'à la mer.*] Il n'y a peut-être jamais eu d'exemple d'un ſi long voyage fait en chaiſe, car il y a loin de la Cour du Roi juſqu'à la mer. Plutarque, qui a écrit toute cette hiſtoire dans la Vie de Pelopidas, nous apprend que ſes porteurs eurent du Roi quatre talens, c'eſt-à-dire, douze mille livres.

d'ailleurs n'y ayant plus aucune raiſon qui les empêchât de ſe voir & d'être enſemble, de crainte de reveiller leurs jalouſies & renouveller leurs mécontentemens.

Depuis ce moment Paryſatis ne ſongea qu'à complaire au Roi en toutes choſes, & à ne trouver rien de mauvais de tout ce qu'il faiſoit. Par cette complaiſance aveugle, elle acquit un ſi grand credit ſur ſon esprit, qu'elle obtenoit de lui tout ce qu'elle demandoit. Bien-tôt elle s'apperçut qu'il étoit éperdument amoureux d'une de ſes propres filles nommée *Atoſſa*. Il cachoit ſa paſſion & la déguiſoit devant elle le mieux qu'il lui étoit poſſible, quoique quelques Auteurs aſſurent qu'il avoit déja eu avec elle quelque commerce ſecret.

Grand credit que Paryſatis acquit ſur l'esprit du Roi ſon fils, par ſa complaiſance.

Artaxerxe devient amoureux de ſa fille Atoſſa.

Dès que Paryſatis ſe fut apperçuë de ſon amour, elle ſe mit à careſſer ſa petite-fille plus que de coûtume, & elle étoit continuellement à louer ſa beauté à Artaxerxe, ſa ſageſſe, ſes mœurs, comme d'une Princeſſe parfaite, très-magnanime & très-digne d'être Reine. Enfin elle fit tant qu'elle lui perſuada de l'épouſer, & d'en faire ſa femme legitime en ſe moquant des opinions & des Loix des Grecs. *Car*, lui dit-elle, *c'eſt vous que Dieu a donné aux Perſes comme la ſeule Loi & la ſeule regle de tout ce qui eſt honnête, ou deshonnête, vertueux, ou vicieux.* Il y a même des Auteurs, entr'autres Heraclide de Cumes, qui aſſurent qu'Artaxerxe

Paryſatis lui perſuade de l'épouſer.

Leçon deteſtable & pernicieuſe que Paryſatis donne au Roi ſon fils.

37. *Et de chevaux qu'on y envoyoit.*] Le mot *Ἵππων*, *chevaux*, m'eſt ſuſpect. Envoyoit-on des chevaux au Temple de Junon ? Et pourquoi faire ? Etoit-ce pour des ſacrifices ? Mais on n'immoloit point de chevaux à Junon. D'ailleurs pourquoi mettre des chevaux parmi l'or, l'argent,

taxerxe n'épousa pas seulement sa fille Atossa, mais aussi son autre fille nommée Amestris, comme nous le rapporterons dans la suite. Son amour pour Atossa fut si ferme & si ardent, que quoiqu'il fût survenu à cette Princesse une dartre farineuse qui lui couvroit tout le corps, il n'eut aucun refroidissement, ni aucun éloignement pour elle, & fut toûjours en prieres dans le Temple de Junon, n'adorant que cette Déesse, se prosternant devant sa Statuë en empoignant la terre, & lui faisant envoyer par ses Lieutenans & ses Satrapes tant de presens & d'offrandes, que tout le chemin depuis son Palais jusqu'au Temple pendant seize grands stades, étoit plein d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre [37] & de chevaux qu'on y envoyoit.

L'amour qu'Artaxerxe eut pour Atossa.

C'étoit la marque de la plus grande affliction.

Presens qu'il fait envoyer à Junon pour la guerison de la femme.

Il declara la guerre aux Egyptiens, & envoya contre eux ses Lieutenans Pharnabase & Iphicrate. Mais cette expedition fut malheureuse par la division qui se mit entre ces deux Généraux. Il alla en personne contre les Cadusiens avec une Armée de trois cens mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Il entra dans leur pays qui est âpre & difficile, toûjours couvert d'épais nuages, qui ne produit ni bled ni fruit, & qui ne nourrit ses habitans, hommes de courage & belliqueux, qu'avec des poires & des pommes sauvages, & sans qu'il y prît garde, il se précipita dans une di-

Il declara la guerre aux Egyptiens.

Ce qui rendit cette expedition malheureuse.

Il marche contre les Cadusiens, peuples de la Medie Atropatene, prés de la mer Caspienne.

Disette affreuse où il se précipita par son imprudence.

gent, les étoffes de pourpre ? Je croi qu'au lieu d'ἱματίων il faut lire λίθων, *de pierres precieuses*, car puisqu'on envoyoit de tous côtés de l'or, de l'argent, de riches étoffes, il ne faut pas douter qu'on n'envoyât aussi des pierreries.

disette affreuse, & dans de très-grands dangers, car ses troupes ne trouvoient rien à manger, & il étoit impossible de faire venir des vivres d'ailleurs à cause des chemins difficiles & impraticables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de somme, qu'on tuoit, & elles devinrent bien-tôt si rares que la tête d'un âne y valoit soixante drachmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, [38] & il ne restoit que peu de chevaux, tous les autres ayant été consommés.

La tête d'un âne vendue dix écus dans son camp.

En cette occasion Tiribase, qui plusieurs fois s'étoit vu élevé au plus haut degré d'honneur auprès du Roi à cause de son courage, qui en avoit été aussi plusieurs fois dégradé à cause de sa legereté & de sa folie, & qui encore alors étoit méprisé de tout le monde & dans un état fort abjet, sauva le Roi & l'Armée par un stratagême dont il s'avisa. Il y avoit deux Rois des Caduſiens, tous deux campés ſeparément avec leurs troupes. Tiribase, après avoir parlé au Roi & lui avoir communiqué son dessein, s'en va trouver l'un de ces deux Rois, & envoye son fils à l'autre. Tous deux ils abuserent ces deux Rois chacun de leur côté, en leur faisant entendre ſeparément que l'autre Roi envoyoit à son insu des Ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter avec lui, & pour fai-

Patience de Tiribase.

Stratagême dont il s'avisa pour sauver le Roi & l'Armée.

38. *Et il ne restoit que peu de chevaux.*] Ce passage est corrompu dans le texte. Il doit être corrigé par le Manuscrit de Saint Germain, où on lit καὶ τῶν ἵππων ὀλίγοι παρῆσαν ἔτι.

39. *Que la liberté & la molleſſe ne ſont point le fruit du luxe, de la pompe & de la ſuperfluité.*] Ce principe est certain, le luxe, la pompe & la ſuperfluité n'engendrent pas

faire ſeul avec lui à ſon préjudice amitié & alliance, & en leur diſant à chacun, *Si vous êtes ſage, vous vous hâterez de prévenir votre rival & de traiter le premier avec Artaxerxe; de mon côté je vous rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi.* Ces paroles perſuadèrent ces deux Princes; chacun, convaincu que ſon compagnon lui portoit envie & vouloit le prévenir, envoya ſes Ambaſſadeurs, les uns partirent de leur côté avec Tiribaſe, & les autres du leur avec ſon fils.

Comme cette double negociation dura un peu de temps, Artaxerxe commença à entrer en ſoupçon contre Tiribaſe, & ſes ennemis, profitant de cette occaſion, n'oublièrent rien pour le calomnier & pour achever de le perdre; déja même le Roi ſe repentoit de s'être fié à lui, & par-là il donnoit lieu à ſes envieux de répandre leurs calomnies. Mais ſur ces entrefaites Tiribaſe arrivant de ſon côté, & ſon fils de l'autre avec chacun les Ambaſſadeurs des Caduſiens, & le Traité ayant été conclu avec les uns & les autres, & la paix faite, Tiribaſe devint plus grand & plus brillant que jamais, & partit avec le Roi qui fit voir en cette occaſion [32] que la lâcheté & la molleſſe ne ſont point le fruit du luxe, de la pompe & de la ſuperfluité, comme le penſent la plûpart des hommes, mais qu'elles ſont l'effet

Tiribaſe ſuſpect au Roi eſt calomnié par les Courtiſans dans le temps qu'il rend le plus grand ſervice.

La molleſſe & la lâcheté ne ſont pas le fruit du luxe.

pas la lâcheté & la molleſſe, car ſi cela étoit, il n'y auroit preſque pas de Prince ni de grand Seigneur qui ne fût lâche & mou. Ces vices viennent d'une nature baſſe & mauvaiſe. Mais il faut avouer que ſi les délices ne les engendrent pas, elles les entretiennent & les fomentent, & empêchent qu'une ame baſſe ne vienne à ſe relever. Elles achevent de l'abattre.

Leur véritable cauſe. fet d'une baſſe & mauvaiſe nature, qui ſuit de mauvaiſes opinions. Car ni tout l'or, dont le Roi étoit couvert, ni ſa robe de pourpre, ni ſes pierreries, qui brilloient ſur ſa perſonne & qui montoient à la ſomme de douze mille talens, ne l'empêchoient point de travailler & de fatiguer comme le moindre Soldat. On le voyoit le carquois ſur l'épaule, & le bras chargé de ſon bouclier, laiſſer ſon cheval & marcher le premier dans ces chemins raboteux & difficiles. De ſorte que tous les Soldats voyant ſa force, ſa patience & ſon courage, excités par ſon exemple, devenoient ſi legers qu'il ſembloit qu'ils euſſent des aîles, car il faiſoit chaque jour plus de deux cens ſtades. Enfin il arriva à une de ſes maiſons Royales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étenduë, & d'autant plus merveilleux que toute la campagne des environs étoit nuë & ſans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'Hyver, & qu'il faiſoit un froid horrible, il permit à ſes Soldats de couper du bois dans ſon parc ſans épargner ſes plus beaux arbres, ni ſes pins, ni ſes cyprès. Mais ſes Soldats ne pouvant ſe reſoudre à couper des arbres, dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roi prit la coignée lui-même, & commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau & le plus grand, après quoi les Soldats ne ménagerent plus rien, couperent tout le bois qui leur étoit neceſſaire, & allumerent tant de feux, qu'ils paſſerent la nuit ſans aucune incommodité.

Artaxerxe portoit ſur ſes habits pour trente-ſix millions de pierreries.

Il inſpiroit le courage & la patience par ſon exemple.

Il faiſoit tous les jours plus de huit lieuës à pied.

Il permet à ſes Soldats de couper des arbres de ſon parc pour ſe chauffer.

Les Soldats en font difficulté, & il prend lui-même la cognée.

Ainſi le Roi ſe vit de retour dans ſa Capitale après avoir perdu dans ce voyage un grand nom-

nombre de braves gens & preſque tous ſes chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le mépriſoit à cauſe de ſes grandes pertes & du mauvais ſuccès de ſon expedition, il eut pour ſuſpects les plus grands de ſa Cour, en fit mourir un grand nombre par colere, & un plus grand encore par crainte & par timidité, car la crainte eſt une paſſion très-meurtriere & très-ſanguinaire dans les Tyrans, au lieu que le veritable courage eſt doux, humain, & éloigné de tout ſoupçon. Voilà pourquoi parmi les animaux ceux qui ſont le plus difficiles à adoucir, & à apprivoiſer, ſont toûjours les plus craintifs & les plus timides, au lieu que les plus généreux, tirant une plus grande confiance de leur hardieſſe & de leur courage, ne fuyent point le commerce & les careſſes des hommes.

Ses pertes le rendent ſoupçonneux & cruel.

La crainte, paſſion très-meurtriere dans les Tyrans.

Le veritable courage eſt doux & humain.

Artaxerxe étant déja vieux s'apperçut que ſes deux fils étoient en different pour l'Empire, qu'ils faiſoient des brigues & des cabales, & que cela partageoit tous leurs amis & toute la Cour. Les plus ſages & les plus raiſonnables vouloient que, comme Artaxerxe avoit ſuccedé à la Couronne par droit d'aîneſſe, il la laiſſât de même à Darius, qui étoit l'aîné. Mais le puîné, nommé Ochus, homme vif & violent, avoit auſſi un parti très-fort & très-nombreux, & il ſe flattoit qu'il viendroit à bout de ſon pere par le moyen de la Reine Aroſſa à qui il faiſoit fort la cour, & qu'il flattoit même de l'eſperance qu'il l'épouſeroit, & la feroit regner avec lui après la mort de ſon pere. Il couroit même un bruit ſourd qu'il avoit eu avec elle quelque commerce, mais Artaxerxe l'avoit ignoré, & voulant

Artaxerxe ſur ſes vieux jours s'apperçoit des brigues que ſes deux fils faiſoient pour l'Empire.

Ochus avoit un parti très-fort contre Darius qui étoit ſon aîné.

Ochus ſoupçonné d'avoir quelque commerce criminel avec ſa belle-mere Aroſſa.

lant ôter à Ochus toute espérance de parvenir à la Couronne, de peur qu'imitant l'audace de Cyrus, il n'excitât des guerres & des séditions dans ses Etats après sa mort, il déclara heritier du Royaume après lui son fils aîné Darius, [40] qui étoit dans sa cinquantiéme année, & lui permit de porter la pointe de son bonnet droite, ce qui est la marque de la Royauté.

Darius declaré heritier du Royaume.

La pointe du bonnet droite, la marque de la Royauté.

C'est une coûtume parmi les Perses que celui qui est declaré heritier du Royaume, demande à celui qui l'a nommé son successeur, un don que celui-ci ne peut lui refuser, pourvu qu'il ne demande rien d'impossible. Darius demanda donc au Roi son pere Aspasie, qui étoit celle que Cyrus avoit le plus aimée de toutes ses maîtresses, & qui étoit alors une des concubines du Roi. [41] Elle étoit de Phocée en Ionie, née de parens libres, [42] & elle avoit été élevée dans l'honnêteté & dans la vertu. Un soir elle fut menée au souper de Cyrus avec plusieurs autres femmes. Celles-ci s'assirent librement auprès de lui, & quand Cyrus se mit à badiner avec elles, à les agacer, & à leur dire des plaisanteries, elles ne firent point les rencheries, & souffrirent ses caresses & ses railleries avec grand plaisir. Mais

Coûtume remarquable parmi les Perses.

Darius demande au Roi son pere Aspasie sa concubine.

Histoire d'Aspasie.

40. *Qui étoit dans sa cinquantiéme année.*] Comment cela pouvoit-il être ? Plutarque à la page. 251. l'appelle μειράκιον, *un jeune homme*. On n'appelle pas *jeune* un homme de cinquante ans. Au lieu de πεντηκοντούτη, il faut lire πέμπτον καὶ εἰκοστὸν, comme dans un MS. *Qui étoit dans sa vingt-cinquiéme année.*

41. *Elle étoit de Phocée en Ionie.*] Je relèverai ici en passant une faute de M. d'Ablancourt, qui dans sa Traduction de la Retraite des dix mille a mis, *il prit une de ses*

Mais Aſpaſie ſe tint debout auprès de la table dans un profond ſilence, & avec une contenance pleine de modeſtie. Cyrus eut beau la prier de s'approcher, elle ne le voulut jamais; ſes valets de chambre voulurent la prendre & la mener par force, mais elle cria, *Celui qui aura l'inſolence de mettre la main ſur moi, s'en repentira.* Tous les Courtiſans la trouverent groſſiere & farouche, & diſoient qu'elle ne ſavoit pas vivre. Mais Cyrus fut ravi de cette ſageſſe, & ſe prenant à rire, il dit à celui qui avoit amené ces femmes, *Tu vois bien, mon ami, que de toutes ces femmes, c'eſt la ſeule qui ſoit ſage & vertueuſe.* Depuis ce moment il s'attacha à elle, l'aima plus que toutes ſes autres maîtreſſes, & la nomma *la Sage.*

Noble hardieſſe d'Aſpaſie.

Cyrus s'attacha à elle, & la nomma *la Sage.*

Après que Cyrus eut été tué dans le combat, elle fut priſe au pillage du camp. Darius l'ayant donc demandée, il affligea fort ſon pere, car les Barbares ſont exceſſivement jaloux dans leurs amours, de ſorte que non ſeulement celui qui oſe parler à une concubine du Roi & la toucher, mais encore celui qui dans un chemin paſſe devant les chariots qui portent ſes concubines, eſt puni de mort. Et quoi qu'Artaxerxe eût la Reine Atoſſa qu'il avoit épouſée par amour contre la Loi, il ne lais-

Excès où les Perſes portent leur jalouſie dans leurs amours.

ſes concubines qui étoit de la Phocide. Il s'eſt trompé, Xenophon dit Φωκαΐδα, & Φωκαΐδα ne ſignifie pas *de la Phocide*, mais *de Phocée*, comme Plutarque l'a fort bien mis.

42. *Et elle avoit été élevée dans l'honnêteté & dans la vertu.*] Mais cette bonne éducation n'avoit été que comme une teinture bien foible, qui ne reſiſte pas au grand air, & qui s'efface très-promptement. Il faut avouer auſſi que le pas, où ſa vertu ſuccomba, étoit un pas très-gliſſant pour une jeune perſonne.

Artaxerxe avoit trois cens ſoixante concubines.

laiſſoit pas d'avoir trois cens ſoixante concubines toutes d'une ſinguliere beauté. Cependant quand Darius lui eut demandé celle-là, il declara *qu'elle étoit libre, qu'il pouvoit la prendre ſi elle conſentoit d'aller avec lui, mais qu'il ne vouloit pas qu'on lui fît la moindre violence.* On fit donc venir Aſpaſie, [43] & contre l'attente du Roi, elle choiſit Darius. Artaxerxe la lui donna forcé par la Loi, mais bien-tôt après il la lui enleva, car [44] il la fit Religieuſe à Ecbatane dans le Temple de Diane, qu'on appelle *Anitis*, afin qu'elle paſſât le reſte de ſes jours à ſervir la Déeſſe, & dans une perpetuelle chaſteté. Par-là il crut punir ſon fils d'un châtiment qui ne ſeroit point ſevere, mais au contraire moderé & mêlé de quelque ſorte de jeu & de plaiſanterie.

Il le lui enleve bientôt après, & la fait Religieuſe dans le Temple de Diane.

Darius vivement touché de ce cruel tour de ſon pere.

Mais Darius ne ſupporta pas moderément & patiemment un ſi cruel tour, ſoit que l'amour qu'il avoit pour Aſpaſie, le lui rendît plus ſenſible, ou qu'il fût piqué de l'injure & de l'affront qu'on lui faiſoit.

Il eſt encore aigri par Tiribaſe.

Tiribaſe, qui s'apperçut du reſſentiment qu'il en avoit, l'aigrit encore davantage, cherchant à venger ſon injure particuliere dans celle de Darius. Et voici quelle étoit cette injure qu'il avoit reçuë : Artaxerxe avoit pluſieurs

43. *Et contre l'attente du Roi, elle choiſit Darius.*] Artaxerxe étoit bien ſimple de s'attendre à autre choſe. Voilà un aſſez bon tour de courtiſane. Aſpaſie préfere le fils au pere, le jeune au vieux. Ainſi cette perſonne, qui avoit été élevée dans l'honnêteté & dans la vertu, fut au ſervice du pere, du fils & de l'oncle.

44. *Il la fit Religieuſe à Ecbatane dans le Temple de Diane, qu'on appelle* Anitis.] Juſtin écrit qu'il la fit Religieuſe du Soleil. Cette Diane, que Plutarque appelle *Anitis*, eſt appellée par Pauſanias *Anaitis*. Et il dit, que

sieurs filles ; il avoit promis de marier Apama avec Pharnabase, [45] de donner Rhodogune à Oronte, & de faire épouser à Tiribase Amestris. Il tint parole aux deux premiers, & il trompa Tiribase, car il épousa lui-même Amestris, & à sa place il lui promit Atossa qui étoit la plus jeune. Mais il le trompa encore, car devenu passionnément amoureux d'Atossa, il l'épousa lui-même, comme nous l'avons dit.

Injure qu'Artaxerxe avoit faite à Tiribase.

Artaxerxe épouse sa fille Amestris, & ensuite Atossa qui étoit la cadette.

Ce procedé piqua extrêmement Tiribase & lui inspira une haine mortelle pour le Roi, non que de son naturel il fût homme seditieux & porté à la revolte, mais il étoit inconstant, leger & fort étourdi. C'est pourquoi tantôt élevé aux premieres dignités, & tantôt déchu de ce haut degré d'honneur, & mépriſé de tout le monde, il ne put supporter sagement ni l'un ni l'autre de ces deux états, car honoré, il se rendoit insupportable par sa vanité & par son insolence, & disgracié, il ne pouvoit encore s'humilier, mais il étoit plus fier & plus hautain que dans sa bonne fortune. Ce fut donc du feu ajoûté au feu que le commerce que Tiribase eut avec le jeune Prince, car il lui soufloit continuellement aux oreilles *que ce n'étoit pas un avantage bien considerable que de*

Caractere de Tiribase.

Le feu ajoûté au feu, proverbe. Discours artificieux de Tiribase pour aigrir Darius contre son pere.

que les Lydiens ont chez eux un Temple de Diane Anaitis. Ἀρτέμιδος Ἀναΐτιδος.

45. *De donner Rhodogune à Oronte.*] Ce fut cet Oronte, gendre d'Artaxerxe, qui ayant été ensuite disgracié & privé de ses Etats, dit ce bon mot, *que les Favoris des Princes ressembloient proprement aux doigts de la main de ceux qui comptent*, car comme ils les font valoir tantôt un, & tantôt dix mille, ainsi ces Favoris peuvent un jour tout, & le lendemain ils ne peuvent rien.

leva qu'après avoir vu les visages de ceux qui venoient sur lui, & les avoir tous parfaitement distingués & connus. Quand il vit qu'ils tiroient leurs poignards & qu'ils venoient à son lit, il leva promptement la tapisserie & se sauva dans la chambre voisine dont il ferma la porte sur lui en appellant au secours. Les meurtriers, se voyant découverts, & voyant leur coup manqué, prirent la fuite, & exhorterent Tiribase à s'enfuir de même, parce qu'il avoit été reconnu.

Tiribase enveloppé par les Gardes du Roi se défend courageusement & est tué.

Tous ces conjurés se separerent, & s'enfuirent chacun de leur côté, mais Tiribase fut surpris & enveloppé par les Gardes du Roi. Il se défendit courageusement, en tua plusieurs, & enfin il fut porté par terre d'un coup de javeline, qu'on lui lança de loin, car on craignoit de l'approcher. Darius fut pris aussi dans sa fuite & mené prisonnier avec ses enfans. Le Roi lui donna les Juges de son Conseil pour lui faire son procès. Il ne voulut ni assister à ce jugement, ni se porter pour accusateur, mais il commit d'autres gens pour l'accuser & pour deduire les charges, & commanda aux Greffiers d'écrire les avis de chacun des Juges, & de les lui apporter. Tous les avis ayant été conformes, & Darius ayant été condamné à la mort tout d'une voix, les Greffiers le prirent & le menerent dans une chambre voisine, & l'executeur mandé vint avec le

Darius est pris & le Roi lui donne des Juges de son Conseil.

Il est condamné à la mort tout d'une voix.

ou les visages de ceux qui venoient sur lui.] Mais n'étoit-ce pas une grande imprudence d'attendre pour se lever que les conjurés fussent dans sa chambre? Etoit-il assuré qu'ils lui donneroient le temps de passer par cette fausse porte, & qu'ils n'iroient pas d'abord à son lit?

49. *Que le Grand Oromaze.*] Outre le Soleil, que les Perses

le raſoir dont il coupoit la gorge aux criminels. Dès qu'il fut entré dans la chambre & qu'il vit Darius, il fut ſaiſi d'horreur, & recula vers la porte, comme n'ayant ni la force, ni l'audace de mettre la main ſur la perſonne du Roi. Mais les Juges, qui étoient à la porte de la chambre en dehors, le menacerent de le faire mourir lui-même, & lui ordonnerent d'executer la ſentence ſans differer. Il retourna donc ſur ſes pas, prit Darius par les cheveux, & avec ſon raſoir il lui coupa la gorge. Il y a d'autres Ecrivains qui rapportent que Darius fut jugé en preſence du Roi, & que quand il ſe vit convaincu par des preuves qu'il ne pouvoit refuter, il ſe proſterna à terre, & demanda grace au Roi avec les prieres les plus ardentes; que le Roi, tranſporté de colere, ſe leva; que tirant ſon cimeterre, il lui en donna tant de coups qu'il le tua ſur la place, & qu'après cette ſanglante execution, il s'en retourna dans ſon Palais, qu'il adora le Soleil, & qu'il dit à tous ceux qui l'avoient accompagné, *Seigneurs Perſiens, retournez-vous-en dans vos maiſons faire bonne chere & vous réjouir, & apprenez à tous les autres cette bonne nouvelle* [49] *que le grand* Oromaze *a puni ceux qui avoient comploté contre moi le plus grand & le plus impie de tous les crimes.* Voilà quelle fut la fin de cette conſpiration.

Reſpect de l'executeur pour la perſonne de Darius.

Depuis ce moment Ochus ſe vit au comble de

[49] Perſes adoroient comme un Dieu, ils reconnoiſſoient deux autres Dieux, l'un, Principe du bien, qu'ils appelloient Oromaze, & l'autre, Principe du mal, qu'ils nommoient Arimanius. On peut voir le Traité de Plutarque *d'Iſis & d'Oſiris.*

de ſes eſperances par la faveur ſur-tout de la Reine Atoſſa ſa ſœur. Mais il craignoit encore ſon frere Ariaſpe, qui étoit le ſeul qui reſtoit des fils legitimes d'Artaxerxe, & de ſes freres bâtards il redoutoit Arſames. Ariaſpe n'étoit pas tant à craindre parce qu'il étoit l'aîné d'Ochus, que parce qu'étant doux, ſimple & humain, tous les Perſes le deſiroient pour Roi: & quant à Arſames il avoit du ſens & de l'entendement, & Ochus étoit bien informé que ſon pere avoit pour lui beaucoup de tendreſſe. Il leur dreſſa donc des embûches à l'un & à l'autre, & comme il étoit naturellement ruſé & cruel, il employa ſa cruauté contre Arſames, & ſes ruſes & ſes fineſſes contre Ariaſpe. Car connoiſſant ce dernier ſimple & credule, il lui envoyoit tous les jours ſecretement des Eunuques & des amis particuliers du Roi qui lui rapportoient de prétenduës menaces & des propos terribles qu'ils avoient ouïs de la propre bouche du Roi, & qui lui faiſoient entendre que ſon pere avoit reſolu de le faire mourir d'une maniere très-cruelle & très-ignominieuſe. Ces gens, ſi artificieuſement apoſtés, lui allant faire tous les jours ces faux rapports, qu'ils lui faiſoient à l'oreille comme lui diſant des choſes très-ſecretes, & l'aſſurant que le Roi alloit executer tout à l'heure une partie de ces menaces, & qu'il executeroit les autres bien-tôt après, ils étonnerent ſi fort ce pauvre Prince, ils lui inſpirerent une ſi grande

Ochus craint encore ſes deux freres, Ariaſpe & Arſames, dont le dernier étoit bâtard.

Il leur dreſſe des embûches.

La ruſe dont il ſe ſervit pour perdre Ariaſpe.

50. *Il ne put donc reſiſter à l'affliction que lui cauſa la mort d'Arſames.*] Il ne meurt point de douleur de la mort d'Ariaſpe ſon dernier fils legitime, & il meurt d'affliction de la mort d'Arſames ſon bâtard. Mais il ne faut pas

de terreur, & le jetterent dans un ſi grand trouble & dans un tel deſeſpoir, que ne trouvant en lui-même aucune reſſource, il prépara un poiſon mortel, l'avala, & ſe délivra de la vie. Ariaſpe effrayé par les émiſſaires d'Ochus, s'empoiſonne lui-même.

Le Roi, informé de ſa mort, le pleura tendrement & en ſoupçonna la cauſe, mais ſa grande vieilleſſe l'empêchant d'en faire la recherche, & d'averer le fait, il s'attacha davantage à Arſames qui lui devint encore plus cher, & l'on voyoit clairement que le Roi mettoit en lui toute ſa confiance, & lui découvroit tous ſes ſentimens les plus ſecrets. Cette préference ſi marquée obligea Ochus à ne pas differer ſon entrepriſe, il atitra Harpates, fils de Tiribaſe, qui tua ce Prince de ſa main. Artaxerxe étoit alors ſi vieux & ſi caſſé que la moindre choſe étoit capable de le mettre dans le tombeau. [5] Il ne put donc reſiſter à l'affliction que lui cauſa la mort d'Arſames, le regret & la douleur l'éteignirent en peu de jours. Il avoit quatre vingts quatorze ans, & en avoit regné ſoixante-deux. Il paſſa pour un Prince doux, humain, & qui aimoit ſes Peuples, mais ce qui contribua plus que tout à lui donner cette bonne reputation, ce fut la comparaiſon de ſon fils Ochus, qui en cruauté, en inhumanité & en naturel ſanguinaire ſurpaſſa tous les hommes du monde, même les plus cruels. Artaxerxe le pleure & ſe doute de la cauſe de ſa mort. Ochus fait aſſaſſiner Arſames par Harpates fils de Tiribaſe. Artaxerxe meurt de douleur de la mort d'Arſames. Ochus un monſtre de cruauté.

pas croire que ce fut cette derniere affliction qui le tua ſeule. Ce fut un dernier coup qui acheva ce que beaucoup d'autres avoient avancé.

ARATUS.

IL me ſemble, mon cher Polycrate, que le Philoſophe Chryſippe, choqué du mauvais ſens qu'il trouvoit dans un ancien proverbe, a pris la liberté de le changer, [1] car il le rapporte, non tel qu'il eſt, mais tel qu'il a cru qu'il devoit être, & comme le voici: *Qui eſt-ce qui loüe ſon pere que les enfans heureux?* [2] Mais Dionyſodore de Trezene le reprend ſur cela, & raccommodant le proverbe, il le rend dans ſes propres termes, [3] *Qui eſt-ce qui louera ſon pere que les enfans malheureux?* Et il dit que ce proverbe eſt fait pour fermer la bouche à ceux qui n'ayant aucun me-

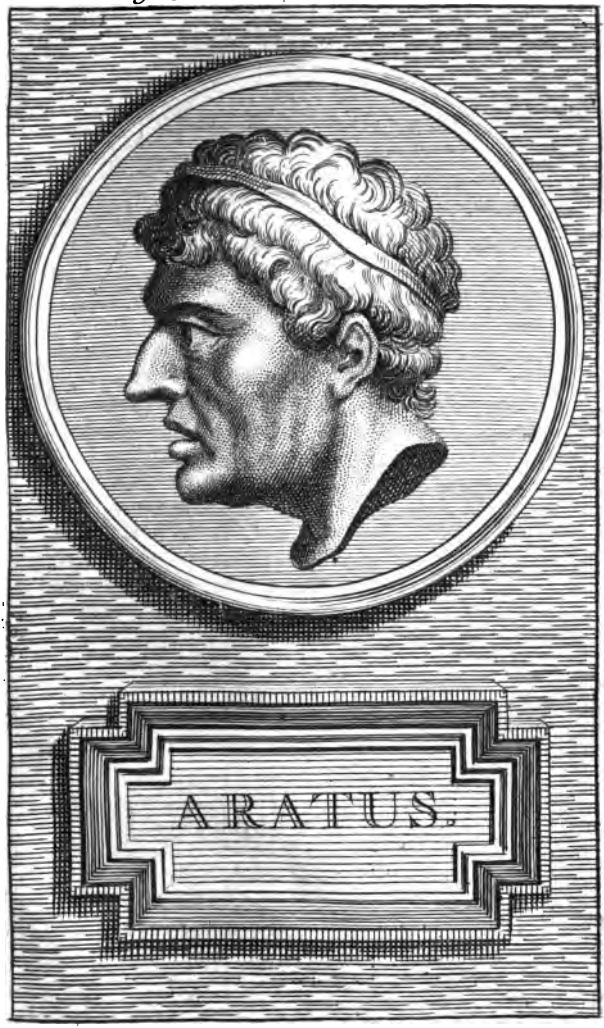
Changement que Chryſippe fit à un ancien proverbe.

Les enfans vertueux la gloire des peres.

Ce proverbe raccommodé par Dionyſidore & ſon veritable ſens.

1. *Car il le rapporte, non tel qu'il eſt, mais tel qu'il a cru qu'il devoit être, & comme le voici*: Qui eſt-ce qui loüe ſon pere que les enfans heureux?] Quand Chryſippe changea le proverbe, ce n'eſt pas qu'il ne comprît le ſens de l'ancien proverbe, & qu'il n'en ſentît la pointe & la verité, mais c'eſt qu'il l'accommodoit à un autre ſens, qui eſt auſſi très-bon & très-vrai; il vouloit faire entendre que les enfans heureux, c'eſt-à-dire, les enfans vertueux, ſont l'éloge des peres, car la vertu des enfans eſt pour l'ordinaire le fruit de la vertu de leurs peres & de la bonne éducation qu'ils en ont reçuë. Comme les peres vertueux ſont la gloire des enfans, de même les enfans vertueux ſont la couronne des peres: & comme dit Salomon, *Filius ſapiens doctrina patris.* Proverb. XIII. 1. &

l'An-


ARATUS.

merite, ni aucune vertu en eux-mêmes, ſe parent des vertus de leurs ancêtres, & ſont toûjours à les louer. Mais *pour ceux en qui éclate naturellement la générosité de leurs peres*, pour me ſervir des termes de Pindare, comme on le voit en vous, qui conformez toute votre vie au plus parfait des exemplaires que vos ayeux vous ont laiſſé, c'eſt une grande felicité de ſe ſouvenir toûjours des gens de bien, qui ont été dans leur famille, d'entendre rapporter leurs grandes actions, & de les raconter eux-mêmes. Car faute de biens qui leur ſoient propres, ils ne font pas dépendre leur reputation de ces louanges étrangeres, mais en ajoûtant leurs bonnes actions à celles de leurs devanciers, ils les beniſſent & les louent, non ſeulement comme les auteurs de leur race, mais encore comme les modelles de leur vie. Voilà pourquoi je vous envoye la Vie que je viens d'écrire d'Aratus votre concitoyen, & l'un de vos ayeux, que vous ne deshonorez en aucune maniere, ſoit que l'on contemple la gloire que vous vous êtes acquiſe, ſoit que l'on conſidere la puiſſance à laquelle vous vous

Il n'y a que les enfans ſans merite qui louent toûjours leurs peres.

Il faut conformer ſa vie au plus parfait modelle qu'on a dans ſa famille.

Comment il faut louer ſes ancêtres.

l'Auteur de l'Eccleſiaſtique a dit dans le même ſens que Chryſippe, *qui docet filium ſuum laudabitur in illo.* XXX. 11.

2. *Mais Dionyſodore de Trezene le reprend ſur cela.*] Chryſippe n'étoit nullement à reprendre, d'avoir changé un mot dans le proverbe, pour lui donner un autre ſens, puiſque ce ſens eſt fort bon. Il n'avoit qu'à le remettre tel qu'il étoit.

3. *Qui eſt-ce qui louera ſon pere que les enfans malheureux?*] Car il n'y a que les enfans dénués de toute vertu qui vont toûjours prônant les vertus de leurs ancêtres pour ſe faire valoir par-là, ne pouvant ſe faire valoir par eux-mêmes.

vous êtes élevé. Et si je vous l'envoye, ce n'est pas que je ne sois bien persuadé que vous avez pris tout le soin possible de vous instruire mieux que personne de tout ce qu'il a fait de beau, mais c'est afin que vos enfans Polycrate & Pythocles soient nourris & élevés parmi ces grands exemples domestiques, en lisant eux-mêmes & en entendant dire tout ce qu'ils doivent imiter. [4] Car c'est le propre d'un homme amoureux de lui-même, & nullement amoureux de l'honnêteté & de la vertu, de se croire plus parfait que les autres.

Se croire plus parfait que les autres vient de l'amour de soi-même, & non de l'amour de la vertu.

[5] Après que l'Aristocratie pure & veritablement Dorienne eut été une fois ruïnée à Sicyone, comme une harmonie qui tombe dans le desordre & la confusion, & qu'elle eut fait place aux seditions, & à toute la furieuse ambition des harangueurs du Peuple, cette pauvre Ville se vit travaillée de maux & de troubles horribles. Elle ne fit que changer tous les jours de Tyrans, jusqu'à ce que les Citoyens eurent élu pour leurs premiers Magistrats Clinias & Timoclidas, les deux Personnages qui avoient le plus de reputation & la plus grande autorité dans la Ville. Déja sous leur administration le Gouvernement paroissoit se rétablir

Clinias, pere d'Aratus, & Timoclidas, deux Magistrats très sages.

4. *Car c'est le propre d'un homme amoureux de lui-même, & nullement amoureux de l'honnêteté & de la vertu, de se croire plus parfait que les autres.*] Cette maxime est certaine. Il n'y a que l'amour propre qui puisse nous donner cette grande idée de nous. Au lieu que l'amour de l'honnêteté & de la vertu, en nous faisant admirer les vertus des autres, nous découvre les imperfections qui sont en nous, & que nous devons tâcher de corriger. Ceux qui aiment l'honnêteté & la vertu, regardent les vertus des autres comme des tableaux, mille fois plus admirables & plus precieux que les tableaux des plus grands Peintres.

5. *Après*

blir & prendre une meilleure forme lorſque Timoclidas vint à mourir.

Abantidas, fils de Paſeas, profitant de cette occaſion pour ſe ſaiſir de la Tyrannie, tua Clinias, & de tous ſes parens ou amis, il chaſſa les uns, & tua les autres. Il cherchoit auſſi ſon fils Aratus qui n'avoit que ſept ans, pour le faire mourir. Mais parmi le trouble & le deſordre, dont la maiſon étoit pleine quand le pere fut tué, cet enfant ſe déroba avec ceux qui prirent la fuite, & errant par la Ville, ſaiſi de frayeur & ſans aucun ſecours, il entra par hazard ſans être vu dans la maiſon d'une femme, nommée Soſo, qui étoit ſœur d'Abantidas, mais qui étoit mariée à Prophantes frere de Clinias. Cette femme naturellement généreuſe, & d'ailleurs perſuadée que c'étoit ſous la conduite de quelque Dieu que cet enfant s'étoit refugié chez elle, le cacha avec grand ſoin, & la nuit venuë elle l'envoya ſecretement à Argos.

Clinias tué par Abantidas.

Comment Aratus ſe ſauva quand on tuoit ſon pere.

Il ſe ſauve dans la maiſon de la ſœur d'Abantidas, qui étoit ſa tante.

Généroſité de cette femme.

Aratus, ſauvé de cette maniere & échappé de ce grand danger, ſentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente & la plus vive contre les Tyrans, & elle s'augmenta toûjours avec l'âge. Il fut élevé avec grand ſoin

Haine d'Aratus pour les Tyrans.

5. *Après que l'Ariſtocratie pure & veritablement Dorienne.*] C'eſt-à-dire, & entiérement parfaite, par une figure empruntée des modes de la Muſique Grecque, parmi leſquels le Dorien tenoit le premier rang, & étoit eſtimé comme le plus parfait, juſques-là que Platon dit en quelque endroit, que le ton Dorien méritoit ſeul le nom d'harmonie Grecque. J'en ai fait ailleurs une remarque. Au reſte quand Plutarque dit ici *veritablement Dorienne*; il a égard à ce que la Ville de Sicyone étoit Dorienne d'origine.

ſoin chez les hôtes & les amis de ſon pere. Et voyant qu'il devenoit grand & robuſte, il s'adonna aux exercices de la paleſtre, & y devint ſi habile, qu'il combattit aux cinq ſortes d'exercices qu'on appelle du Pentathle, & y fut couronné. Auſſi paroît-il ſur ſes Statuës un certain air d'Athlete, & au travers de la mine majeſtueuſe & grave qui éclate ſur ſon viſage, [6] on démêle la voracité & le boyau du Champion. [7] De là vint qu'il s'attacha moins à l'Eloquence qu'il ne convenoit à un homme d'Etat, quoiqu'il y en ait qui prétendent qu'il a été plus éloquent que beaucoup de gens n'ont cru, & qui en jugent par les Memoires qu'il a laiſſés, & qu'il compoſa à la hâte au milieu d'une infinité d'autres occupations, & dans les termes les plus ordinaires & les moins recherchés.

Progrès qu'il fit dans les exercices. Il fut couronné aux Jeux du Pentathle.

Air d'Athlete qui paroiſſoit ſur ſes Statuës.

Memoires d'Aratus.

Quelque temps après, Dinias & Ariſtote le Dialecticien dreſſerent des embûches à Abantidas, qui ne manquoit pas de ſe trouver tous les jours aux converſations & aux diſputes qu'ils avoient enſemble dans la Place publique, & de diſputer même avec eux, car ils l'avoient inſenſiblement jetté dans ce goût-là pour executer leur projet, & le tuerent. Après la mort d'Abantidas, ſon pere Paſeas occupa la Tyran-

Dinias & Ariſtote le Dialecticien tuent Abantidas.

Paſeas pere d'Abantidas, s'empare de la Tyrannie,

6. *On démêle la voracité & le boyau du Champion.*] Car les Athletes mangeoient beaucoup, & un des inſtrumens de leurs exercices étoit le boyau, pour becher la terre, & pour augmenter par-là leurs forces. Theocrite a compris l'un & l'autre, la voracité des Athletes & leur boyau, dans ce vers de ſon IV. Idylle :

Κ' μέγαν ἴχων σπαρίναν τε καὶ ἴμματι τυτθὸν μᾶλα.

Il eſt parti avec un boyau & vingt moutons.

rannie, & Nicoclès l'ayant tué en trahiſon, s'en empara auſſi à ſon tour. On dit que ce Nicoclès reſſembloit parfaitement de viſage à Periandre, fils de Cypſelus, comme Oronte le Perſe reſſembloit à Alcmeon fils d'Amphiaraüs, & comme reſſembloit au Grand Hector ce jeune Lacedemonien, qui, ſelon le rapport de Myrſilus, fut écraſé par la foule des gens que la curioſité attira pour le voir dès que le bruit en fut répandu.

Et eſt tué par Nicoclès qui s'en ſaiſit à ſon tour.

On en jugeoit par les Statuës qui reſtoient de ces Perſonnages.

Jeune Lacedemonien, qui reſſembloit à Hector, écraſé par la foule qui accouroit pour le voir.

Nicoclès, après avoir regné quatre mois, pendant leſquels il fit pluſieurs grands maux à ſa Ville, ſe vit ſur le point d'être dépoſſedé par les Etoliens qui lui avoient dreſſé des embûches. Aratus commençoit alors à entrer dans l'âge d'homme, & il étoit déja en grande conſideration tant à cauſe de ſa naiſſance, que de ſon courage où l'on ne remarquoit ni petiteſſe, ni pareſſe, mais une gravité au-delà de ſon âge, accompagnée de beaucoup d'ardeur & d'un ſens ferme & raſſis. Ces qualités, qui étoient connuës, faiſoient que les bannis de Sicyone avoient particulierement les yeux ſur lui, le regardant comme leur reſſource, & Nicoclès de ſon côté ne negligeoit point ſes demarches & faiſoit épier ſous main & obſerver tous ſes mouvemens. Ce n'eſt pas qu'il crai-

Qualités qu'on remarquoit dans Aratus dès ſa jeuneſſe.

Nicoclès obſervoit ſoigneuſement toutes ſes demarches.

7. *De là vint qu'il s'attacha moins à l'Eloquence qu'il ne convenoit à un homme d'Etat.*] Car la trop grande application aux exercices du corps nuit fort à ceux de l'eſprit. Comme auſſi ceux de l'eſprit nuiſent fort à ceux du corps: on peut voir cette verité miſe dans ſon jour dans le Dialogue de Platon, intitulé *les Rivaux*, Tom. II. de ma ſeconde Edition pag. 597. Le milieu qu'il faut ſuivre, c'eſt d'exercer moderement le corps & l'eſprit, & de donner un peu plus à l'eſprit qu'au corps.

craignît de lui une action auſſi audacieuſe, ni une entrepriſe auſſi hazardeuſe & auſſi téméraire que celle qu'il fit ; il ſoupçonnoit ſeulement qu'il s'adreſſeroit aux Rois, qui avoient été amis & hôtes de ſon pere, & qu'il tâcheroit de les ameuter contre lui. En effet Aratus tâcha d'abord de prendre cette voye. Mais Antigonus, qui lui avoit promis, lui ayant manqué, & les eſperances, qu'il avoit conçuës de l'Egypte, & de Ptolemée, traînant en longueur, il reſolut de ſe défaire du Tyran par lui-même ſans aucun ſecours étranger.

Voyes qu'Aratus tenta pour délivrer ſa ville du Tyran.

Enfin il l'entreprend ſeul.

Les premiers à qui il communiqua ſon deſſein, furent Ariſtomaque & Ecdelus, Ariſtomaque banni de Sicyone, & Ecdelus Arcadien banni de Megalopolis, homme fort appliqué à la Philoſophie qui enſeigne à agir, ayant été à Athenes Diſciple d'Arceſilas l'Académicien. Ces deux Perſonnages ayant reçu de très-bon cœur cette ouverture, il parla aux autres bannis. Les uns de honte d'abandonner & de trahir une ſi grande eſperance, ſe joignirent à lui, & les autres, en plus grand nombre, bien loin d'approuver ſes vuës, tâcherent de l'en détourner, lui diſant que faute d'experience & de connoiſſance des affaires, il ſe jettoit dans une entrepriſe temeraire, & ſans aucune apparence de ſuccès.

Il s'ouvre à Ariſtomaque & à Ecdelus, ou Eudemus ſelon Polybe.

Qui avoit été Diſciple de Crantor & avoit étudié ſa Morale à Athenes à Arceſilas.

Car Aratus n'avoit pas encore vingt ans.

Pendant qu'il cherchoit dans ſa tête les moyens de s'emparer de quelque poſte dans le territoire de Sicyone, dont il feroit comme ſa place d'armes pour faire la guerre au Tyran, il arriva à Argos un homme de Sicyone, qui s'étoit ſauvé de la priſon. C'étoit le propre frere de Xenoclès l'un des bannis. Xenoclès

le

le mena d'abord à Aratus. Dès qu'il fut en sa preſence, après lui avoir fait en peu de mots le recit de ſon avanture, il lui dit que l'endroit de la muraille, par où il s'étoit ſauvé, étoit presque de plein pied par dedans au terrein de la Ville, qui de ce côté-là ſe trouvoit fort élevé, fort eſcarpé, & plein de rochers, & que par dehors la muraille n'étoit pas ſi haute qu'on ne pût très-aiſément l'eſcalader.

Rapport que fait à Aratus le frere de Xenoclès, de l'état de la muraille de Sicyone.

Sur ce rapport Aratus envoye avec Xenoclès deux de ſes eſclaves, Seuthas & Technon, pour reconnoître la muraille, reſolu, pour peu qu'il vît de jour à entreprendre la choſe ſecretement & à s'en tirer par un ſeul peril, de hazarder le tout pour le tout plûtôt que de prendre la voye d'une longue guerre & d'infinis combats contre le Tyran, lui qui n'étoit que ſimple particulier.

Aratus envoye avec Xenoclès deux de ſes eſclaves reconnoître la muraille.

Les deux eſclaves, qui étoient partis avec Xenoclès, étant revenus après avoir pris la hauteur de la muraille, rapporterent que cet endroit n'étoit naturellement ni inacceſſible, ni même difficile, mais que l'approche en étoit dangereuſe parce qu'on ne pourroit ſe cacher à cauſe de quelques chiens d'un Jardinier du voiſinage, qui étoient fort petits, mais très-ardens, & qu'on ne pouvoit adoucir ni apprivoiſer. Aratus mit d'abord la main à l'œuvre. Il leur fut aiſé de faire proviſion d'armes ſans donner aucun ſoupçon, car alors tout le monde marchoit armé à cauſe des brigandages, & des pilleries qui ſe commettoient dans le païs, & des courſes qu'on faiſoit les uns ſur les autres. Et Euphranor put faire auſſi des échelles à la vuë de tout le monde, ſon métier de Charpentier lui en donnant le mo-

Leur rapport conforme à celui du frere de Xenoclès.

Ce qui rendoit difficile l'approche de la muraille.

Aratus fait proviſion d'armes ſans donner du ſoupçon.

Euphranor Charpentier, fait les échelles.

moyen ſans le rendre ſuſpect, car il étoit auſſi un des bannis. Tous ſes amis d'Argos lui donnerent des hommes, ceux qui avoient le moins de domeſtiques, en fournirent dix; il en arma trente des ſiens, & il acheta de Xenophilus, qui étoit le premier Capitaine des bandits, une petite troupe de Soldats auxquels il fit entendre qu'on les menoit à Sicyone pour enlever les haras du Roi, & la plûpart furent envoyés par differents chemins à la Tour de Polygnotus, où ils eurent ordre de l'attendre. Il envoya auſſi devant Capheſias en équipage de voyageur avec quatre de ſes compagnons, qui devoient arriver de nuit chez le Jardinier, comme gens qui paſſoient leur chemin & que la nuit avoit ſurpris, & qui étant logés chez lui, devoient l'enfermer lui & ſes chiens, car il n'y avoit point d'autre chemin pour approcher de la muraille, & mettant dans des paniers les échelles qui étoient briſées, ils les chargerent ſur des chariots & leur firent prendre auſſi les devants.

Xenophilus Capitaine de bandits.

La tour de Polygnotus, entre Argos & Nemée.

Meſures que prend Aratus pour le ſuccès de ſon deſſein.

Echelles briſées.

Sur ces entrefaites arriverent à Argos quelques espions, que le Tyran Nicoclès y envoyoit, & le bruit ſe répandit qu'ils ſe promenoient par-tout à la ſourdine pour obſerver Aratus. Le lendemain au point du jour Aratus parut à la Place & fut long-temps à s'entretenir avec ſes amis; enſuite il entra dans le Gymnaſe, s'exerça, ſe fit frotter d'huile, & emmenant de la paleſtre quelques-uns des jeunes gens, qui avoient accoûtumé de boire & de ſe divertir avec lui, il s'en retourna dans ſa maiſon. Quelques momens après on vit de ſes domeſtiques traverſer la Place; l'un portoit à la main des chapeaux de fleurs, celui-ci ache-

Des espions du Tyran Nicoclès arrivent à Argos.

Comment Aratus les abuſa.

achetoit des flambeaux, & celui-là s'entretenoit avec des Muſiciennes, qui alloient ordinairement chez lui chanter & jouer des inſtrumens pendant ſon dîner, ce que voyant ces eſpions, ils étoient fort abuſés, & en riant ils ſe diſoient les uns aux autres : *Vraiment on voit bien qu'il n'y a rien de plus timide qu'un Tyran, puiſque Nicoclès même, qui eſt maître d'une ſi groſſe Ville, & environné d'une ſi grande puiſſance, ne laiſſe pas de redouter un jeune homme, qui dépenſe en voluptés & en feſtins en plein jour le peu de bien qui lui reſte pour s'entretenir dans ſon exil*, & après ces faux raiſonnemens ils ſe retirerent. Rien n'eſt ſi timide qu'un Tyran.

Mais Aratus au ſortir de table partit d'Argos, & alla joindre les Soldats qui l'attendoient à la Tour de Polygnotus. Dès qu'il les eut joints, il les mena à Nemée, où il declara à la plûpart le deſſein qu'il avoit formé. Il commença par les exhorter & par leur faire de grandes promeſſes, & après leur avoir donné pour mot *Apollon très-favorable*, il les mena droit à Sicyone, hâtant le pas à meſure que la Lune penchoit vers ſon coucher, & s'arrêtant de même pour ne pas la devancer, pour jouïr de ſa clarté pendant ſa marche, & pour n'arriver à la maiſon du Jardinier, qui étoit près de la muraille, qu'après qu'elle ſeroit couchée. Capheſias vint le rencontrer près de là, & lui dit qu'il n'avoit pu enfermer les chiens, parce que quand il étoit arrivé, ils étoient déja lâchés, mais qu'il avoit enfermé le Jardinier. Cela fit perdre courage à la plûpart de ſes gens, jusques-là qu'ils le preſſoient d'abandonner ſon entrepriſe, & de s'en retourner. Mais il les raſſura, leur promettant qu'il Ville ſur le chemin d'Argos à Sicyone. Ce qui fit perdre courage à la plûpart des Soldats d'Aratus.

qu'il les remeneroit, ſi les chiens leur faiſoient trop de peine.

En même temps il fit marcher à la tête de tout ſous la conduite d'Ecdelus & de Mnaſitheus ceux qui portoient les échelles, & il ſuivoit tout doucement. Déja les chiens aboyoient très-fort & ſuivoient à la piſte ceux qui marchoient avec Ecdelus. Ils ne laiſſerent pas d'approcher de la muraille, & de planter leurs échelles en toute ſureté, & les premiers commençoient déja à monter, mais la Garde, qui devoit être relevée le matin, marchoit pour achever ſa ronde, & paſſa là devant avec une clochette, quantité de torches allumées, & un grand bruit, car la Garde étoit forte. Les gens d'Ecdelus, entendant ce bruit ſi près d'eux, ſe tapirent ſur leurs échelles comme ils étoient, de ſorte qu'ils purent aſſez facilement s'empêcher d'être apperçus. Mais la Garde du matin, qui s'avançoit pour relever l'autre, les mit dans un très-grand peril. Neanmoins comme elle paſſa ſans les découvrir, Ecdelus & Mnaſitheus, échappés à ce danger, monterent les premiers ſur la muraille, & s'étant emparés du chemin à droit & à gauche, ils envoyerent Technon à Aratus pour lui dire de ſe preſſer.

Ils ſont en danger d'être découverts par la garde qui achevoit ſa ronde.

Comment on faiſoit la ronde à Sicyone.

La Garde qui marchoit pour relever l'autre, les met dans un plus grand danger.

Il n'y avoit pas une grande diſtance depuis le jardin jusqu'à la muraille & à la Tour où l'on tenoit un grand chien de chaſſe pour faire le guet. Ce chien ne ſentit pas l'approche des gens d'Aratus, ſoit qu'il fût naturellement pareſſeux & lâche, ſoit qu'il ſe fût trop fatigué le jour. Mais les petits chiens du Jardinier abboyant d'embas, le reveillerent. Il leur répondit d'abord par un abboi ſourd & peu mar-

Chien de chaſſe nourri dans une tour pour faire le guet.

Il eſt reveillé par les chiens du Jardinier.

marqué ; mais quand ces gens passerent près de sa Tour, il se mit à japper de toute sa force, de sorte que tous les environs retentissoient de ses abbois, & que la Sentinelle, qui étoit au delà, demanda à haute voix au Veneur *qui c'étoit que son chien abboyoit avec tant d'acharnement, & s'il n'y avoit pas là quelque chose de nouveau & d'extraordinaire.* Le Veneur répondit de sa Tour *qu'il n'y avoit rien dont il dût être en peine, & que c'étoient les torches des Gardes & le son de la clochette qui irritoient son chien & le faisoient abboyer.*

Le Veneur par ses cris est trompé & trompe la Sentinelle.

Cette réponse encouragea les Soldats d'Aratus plus que toute autre chose, car ils crurent que le Veneur les cachoit, parce qu'il étoit d'intelligence avec Aratus, & ils s'imaginerent qu'il y en avoit encore beaucoup d'autres dans la Ville qui étoient de la conjuration. Mais quand ils furent tous au pied de la muraille & qu'ils voulurent monter, le danger devint très-grand, l'affaire tirant en longueur à cause que les échelles branloient, s'ils ne montoient tout doucement & un à un, & l'heure les pressoit, car déja les coqs commençoient à chanter, & les gens de la campagne, qui avoient coûtume de porter tous les matins leurs denrées au marché, alloient arriver incessamment. Voilà pourquoi Aratus se hâta de monter après avoir fait monter quarante de ses Soldats avant lui. Il en attendit encore un petit nombre de ceux qui étoient en bas, & se mettant à leur tête il marcha au Palais du Tyran. Là les Soldats de sa Garde passoient la nuit sous les armes ; il tombe sur eux à l'improviste, les prend tous prisonniers sans en tuer un seul, & envoye sur le champ

Aratus se trouve en grand peril à cause de l'approche du jour.

Il monte le premier, marche au Palais du Tyran, & se rend maître de la Garde.

chez tous ſes amis les preſſer de ſortir de leurs maiſons, & de le venir joindre. Comme ils accouroient de tous côtés, le jour parut, & le Theatre ſe trouva plein d'une foulé de Peuple qu'un bruit obſcur, répandu par la Ville, avoit excité, & qui ne ſavoit encore rien de certain de tout ce qui s'étoit paſſé, jusqu'à ce qu'un Heraut s'avançant au milieu de l'Aſſemblée, ſe mit à crier qu'*Aratus, fils de Clinias, appelloit les Citoyens à la liberté.*

Un Heraut d'Aratus appelle les Citoyens à la liberté.

Alors, perſuadés que ce qu'ils attendoient depuis ſi long-temps étoit arrivé, ils courent en foule au Palais du Tyran, & y mettent le feu. En un moment le Palais fut embraſé, & la flamme s'éleva ſi forte & ſi haute, qu'elle fut vuë jusqu'à Corinthe, de ſorte que les Corinthiens, étonnés & ne ſachant ce que ce pouvoit être, furent ſur le point de marcher au ſecours. Le Tyran ſe ſauva & ſortit de la Ville par quelques conduits ſouterrains. Les Soldats éteignirent le feu avec les Sicyoniens, & pillerent le Palais. Aratus ne ſe mit pas en peine de l'empêcher, & faiſant prendre tout ce qui reſta des richeſſes des Tyrans, il le porta en commun pour le partager à tout le Peuple.

Les Citoyens mettent le feu au Palais du Tyran.

La flamme eſt vuë de Corinthe qui étoit à trois cens ſtades, ou douze lieues de Sicyone.

Le Tyran ſe ſauve par des conduits ſouterrains.

Il n'y eut pas un ſeul homme de tué ni de bleſſé de tous ceux qui eſcaladerent la Ville, ni même des ennemis, la Fortune ayant pris ſoin

Sicyone priſe & le Tyran chaſſé ſans un ſeul homme tué, ni bleſſé.

8. *Et au dedans il la voyoit pleine de trouble & de ſédition.*] Car les bannis étant de retour rentroient dans leurs maiſons & dans leurs terres, ce que ceux qui en étoient en poſſeſſion depuis leur exil, ne pouvoient ſupporter. Et cela devenoit d'autant plus embarraſſant pour Aratus, qu'Antigonus n'épioit que l'occaſion de ſe rendre maître de la Ville, & qu'il étoit à craindre que ceux qu'on vouloit dépoſſeder, pour rétablir les bannis dans leurs biens

ſoin de conſerver cette action pure & nette du ſang des Citoyens. Aratus rapella les bannis, non ſeulement ceux que Nicocles avoit exilés, & qui étoient au nombre de quatre-vingts, mais auſſi ceux que les autres Tyrans, qui avoient été avant lui, avoient chaſſés & qui n'étoient pas moins de cinq cens. Ces derniers avoient été errants & vagabonds fort loin de leur païs pendant cinquante années. Ces pauvres gens étant donc revenus fort miſerables, rentrerent auſſi-tôt en poſſeſſion des biens qu'ils avoient eus & retournerent dans leurs maiſons & dans leurs terres, ce qui jetta Aratus dans un très-grand embarras. Car au dehors il voyoit qu'Antigonus jettoit un œil d'envie ſur ſa Ville & cherchoit les moyens de s'en emparer depuis qu'elle étoit libre, [8] & au dedans il la voyoit pleine de trouble & de ſedition. [9] C'eſt pourquoi prenant le meilleur parti dans la conjoncture délicate où il ſe trouvoit, il la joignit à la Ligue des Achéens. Et quoiqu'ils fuſſent Doriens d'origine, ils prirent pourtant très-volontiers le nom & la police des Achéens, qui veritablement n'avoient alors ni beaucoup de conſideration, ni une grande puiſſance, car ils n'avoient la plûpart que de très-petites Villes, leur païs n'étoit ni bon ni riche, & ils habitoient le long d'une côte qui

Tous les bannis rappellés.

Grand embarras où ſe trouva Aratus.

Le parti ſage qu'il prit.

Sicyoniens Doriens d'origine.

De la côte occidentale du Peloponeſe.

biens, ne l'appellaſſent.

9. *C'eſt pourquoi prenant le meilleur parti dans la conjoncture délicate où il ſe trouvoit, il la joignit à la Ligue des Achéens.*] Plutarque dit fort bien que c'étoit le meilleur parti pour Aratus, car il n'avoit pas d'autre moyen de ſauver ſa Ville, & de l'ambition d'Antigonus, & des déſordres qu'y cauſoit la diſſenſion des Citoyens.

qui n'avoit ni ports ni abris, & toute bordée de grandes roches entre leſquelles la mer entroit dans le Continent, [10] Mais tout petits qu'ils étoient, ils furent ceux qui firent le mieux voir que les forces des Grecs ſont invincibles toutes les fois qu'ils ont de l'ordre & de la diſcipline, qu'ils demeurent bien unis, & qu'ils ſont conduits par un Général qui a de la ſageſſe & de l'experience.

L'ordre, la diſcipline & l'union, ſources de force dans les Peuples mêmes les plus petits.

En effet ces mêmes Achéens, qui n'étoient qu'une très-petite partie des Grecs d'autrefois, & qui tous enſemble n'avoient alors que la puiſſance d'une Ville paſſablement bonne, cependant en prenant toûjours de bons conſeils, en demeurant unis [11] & en ne portant point d'envie à celui qui étoit le premier en vertu, mais en lui obéiſſant, & en le ſuivant,

L'envie contre les plus vertueux, la ruïne des Etats.

10. *Mais tout petits qu'ils étoient, ils furent ceux qui firent le mieux voir que les forces des Grecs ſont invincibles.*] Plutarque donne ici un grand précepte. L'ordre, la diſcipline & l'union rendent invincibles les Peuples même les plus petits; au lieu que la diviſion rend les plus puiſſans très-foibles, & les livre en proye à leurs ennemis. C'eſt cette même verité qu'Homere a voulu enſeigner dans ſa fable de l'Iliade; l'ordre & la diſcipline ne ſuffiſent point, il faut que l'union s'y trouve, ſans elle tout eſt perdu.

11. *Et en ne portant point d'envie à celui qui étoit le premier en vertu.*] Le mauvais ordre, la mauvaiſe diſcipline & la diviſion ne ſont pas les ſeules cauſes de la ruïne des Etats, il y en a une autre, qui n'eſt pas moins infaillible, c'eſt l'envie qu'on porte ſouvent aux hommes les plus vertueux, quand ils ſe trouvent à la tête des affaires. Car elle porte à leur deſobéir, à troubler leurs ſages meſures, à traverſer leurs plus grands deſſeins, & à faire des cabales pour les débuſquer, d'où s'enſuit une perte inévitable. L'Hiſtoire fournit mille exemples de cette verité, & ſi nous voulions, nous en trouverions de domeſtiques.

12. *Quant aux mœurs d'Aratus, il étoit naturellement bon-*

vant, non seulement ils se maintinrent libres au milieu de tant de grandes Villes, de tant de grosses puissances, & de tant de Tyrans, mais encore ils affranchirent & sauverent la plûpart des Grecs.

Portrait d'Aratus.

[12] Quant aux mœurs d'Aratus, il étoit naturellement honnête & poli, magnanime, plus attentif à l'interêt commun, qu'au sien propre, implacable ennemi des Tyrans, & il n'avoit jamais pour sa haine ni pour son amitié d'autre regle que l'utilité publique. De là vint qu'il ne parut pas si bon & si parfait ami, qu'ennemi doux & humain. Car dans l'occasion il changeoit souvent ses amitiés & ses haines, & toûjours pour le bien de l'Etat. En un mot c'étoit le consentement général des Nations, des Communautés, des Villes, & des Assem-

La seule regle qu'Aratus avoit pour sa haine & son amitié.

honnête & poli, magnanime, plus attentif à l'interêt commun, qu'au sien propre.] Le portrait que Plutarque fait ici d'Aratus, est conforme à celui que Polybe en a laissé dans son IV. liv. Le Lecteur ne sera pas fâché de le voir. *Aratus étoit un homme accompli de tout point pour être à la tête des affaires, car il savoit bien parler & bien penser, & cacher ce qu'il avoit resolu. Il supportoit doucement les differens qui s'élevent souvent dans les deliberations; il ne cedoit à personne dans l'art de faire des amis & des alliances, il étoit très-propre à faire des entreprises contre les ennemis, & leur dresser des embûches, & à les conduire à une heureuse fin, par sa patience & par son audace. C'est ce que temoignent mille actions qu'il a faites, &c. Cependant le même Aratus toutes les fois qu'il étoit question d'agir à découvert, étoit lent à former ses resolutions, & timide à les executer. En presence de l'ennemi il ne pouvoit soûtenir la vuë du danger. De là vient que tout le Peloponese a été rempli de trophées de ses défaites, & que de ce côté-là il pouvoit être toûjours facilement vaincu. C'est ainsi que la Nature a mis des qualités differentes & contraires, non seulement dans les corps des hommes, mais encore plus dans les esprits. De sorte que le même homme n'est plus le même, non seulement dans les differentes occupations, mais dans les mêmes & dans celles auxquelles il est*

Bel éloge d'Aratus.

Assemblées des théatres, elles publioient toutes d'une commune voix qu'Aratus n'aimoit que ce qui étoit beau & honnête, que véritablement pour les guerres ouvertes & les batailles rangées il étoit timide & défiant, mais que pour exécuter des desseins secrets, pour en dérober la connoissance à l'ennemi, pour surprendre des Villes & des Tyrans, c'étoit le plus hardi & le plus rusé de tous les hommes.

Aratus timide pour les guerres ouvertes & les batailles.

Le plus hardi & le plus rusé pour conduire des desseins secrets.

De là vint qu'après avoir exécuté des entreprises très-difficiles où il n'y avoit nulle apparence de succès, dans lesquelles il montra beaucoup de courage & d'audace, il en manqua beaucoup d'autres, qui n'étoient pas moins considerables & qui paroissoient très-possibles, & il les manqua par trop de timidité & de précaution. [13] Car comme parmi les animaux on en trouve qui voient clair pendant les ténèbres de la nuit, & qui sont aveugles le jour, la sécheresse & la subtilité de l'humeur aqueuse de leurs yeux ne pouvant supporter la lumière,

Animaux aveugles le jour, & qui voyent clair la nuit.

La cause de cette contrariété.

le plus heureusement né. Car tantôt il est très-vif & très-ingenieux, & tantôt très-pesant & très-stupide : aujourd'hui hardi & courageux, demain très-poltron & très-timide. Ce portrait éclaircit celui que Plutarque a fait.

13. *Car comme parmi les animaux on en trouve.*] Plutarque a pris un autre tour : *Car il semble*, dit-il, *que ce n'est pas seulement parmi les animaux qu'on en trouve qui voyent clair pendant les ténèbres, &c. mais encore parmi les hommes, &c.* Il m'a paru que la comparaison faisoit mieux ici, & que le tour étoit plus naturel & plus sensible.

14. *Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellens, vient de ce que leur Raison n'est pas éclairée par les préceptes de la Philosophie.*] Plutarque ne perd aucune occasion de faire voir que les défauts des hommes viennent tous de l'ignorance, & de ce que leur Raison n'est pas éclairée par la Philosophie, & cela est certain. La Philosophie enseigne à connoître la nature des choses, & un esprit

lumiere ; de même parmi les hommes les plus courageux & les plus hardis on en voit qui se démontent naturellement & qui perdent courage dans les dangers où il faut aller en plein jour & à découvert, & qui au contraire s'assurent & montrent une audace étonnante dans les occasions secretes & derobées. [14] Cette inégalité dans les naturels, d'ailleurs les plus excellens, vient de ce que leur Raison n'est pas éclairée par les préceptes de la Philosophie, [15] & que la Nature seule, sans le secours de la Science, y produit la vertu comme un fruit sauvage qui vient de lui-même sans être cultivé. Mais quant à cette question, elle pourra être mieux éclaircie & décidée par les exemples.

Le même homme courageux la nuit, & timide le jour.

La cause de cette inégalité dans le même homme.

La Nature sans la Science ne produit que des fruits sauvages.

Aratus donc après s'être engagé & avoir engagé sa Ville dans la Ligue des Achéens, se mit à servir dans la Cavalerie, & il se fit extrêmement aimer de ses Généraux par son obéissance, car quoi qu'il eût infiniment contribué

Aratus après un si grand exploit se met à servir dans la Cavalerie.

esprit instruit agit conformément aux verités qu'il connoit, & dont il est convaincu. Par exemple, pour ne pas sortir du fait dont il s'agit ici, la Philosophie enseigne ce qui est veritablement terrible, & ce qui ne l'est pas. Si Aratus avoit donc été éclairé de cette lumiere, il n'auroit pas été hardi la nuit, & poltron le jour, mais il auroit toûjours eu le même courage, car un danger n'est pas plus grand le jour que la nuit.

15. *Et que la Nature seule, sans le secours de la Science, y produit la vertu comme un fruit sauvage qui vient de lui-même sans être cultivé.*] Ce passage de Plutarque sert à décider la fameuse question si souvent débattuë, lequel vaut mieux, ou l'étude, ou le naturel. La Nature sans l'étude, sans la Science, ne produit que des fruits sauvages. Mais aidée par la Science, elle en produit des plus doux & des plus excellens, & qui se sentent de la culture qui les a perfectionnés.

tribué de ſa part à la Communauté en y apportant ſa propre reputation & toutes les forces de ſa patrie, cependant il ſe montroit en tout auſſi ſoûmis que le moindre Soldat à celui qui étoit élu Général des Achéens, [16] ſoit qu'il fût de la Ville de Dyme, ou de celle de Tritta, ou de quelque autre plus petite encore.

Sa ſoumiſſion pour ſes Généraux.

Il reçoit un preſent du Roi d'Egypte. Uſage qu'il en fait. vingt cinq mille écus.

Le Roi d'Egypte lui envoya un preſent de vingt-cinq talens. Aratus l'accepta, mais il le diſtribua ſur l'heure à tous ſes pauvres Citoyens, tant pour ſubvenir à leurs neceſſités, que pour leur aider à délivrer les priſonniers.

Comme les bannis, qui étoient de retour, ſe rendoient très-difficiles & importunoient extrêmement ceux qui étoient en poſſeſſion de leurs biens, & que par-là Sicyone ſe trouvoit à la veille de ſon entiere ruïne par une Guerre civile, qui étoit inévitable, Aratus, qui ne voyoit d'autre reſſource que celle que l'humanité & la liberalité de Ptolemée, reſolut de monter ſur mer & d'aller prier le Roi de lui fournir tout l'argent neceſſaire pour appaiſer les bannis & pour terminer tous ces differens. Il alla donc s'embarquer à Methone au deſſus du Cap de Malée, dans l'eſperance que de là il iroit tout droit en Egypte. Mais il eut le vent ſi contraire & la mer ſi haute & ſi irritée, que le Pilote ne pouvant gouverner, ſe laiſſa aller au vent, & qu'après avoir été balotté & porté çà & là, enfin il aborda à la Ville d'Adria, qui étoit ſon ennemie, car elle étoit entre les mains d'Antigonus, qui y avoit une forte garniſon

Aratus s'embarque pour l'Egypte.

Il eſt battu d'une grande tempête qui l'oblige de relâcher à la Ville d'Adria ſon ennemie.

16. *Soit qu'il fût de la Ville de Dyme, ou de celle de Tritta.*] Ceux des plus petites Villes de toute l'Achaïe. Cela n'eſt pas ajoûté inutilement : car il eſt certain que les

niſon. Pour l'éviter Aratus ſe hâta de deſcendre, & laiſſant ſon vaiſſeau, il s'éloigna le plus qu'il put de la mer, n'ayant avec lui qu'un de ſes amis, nommé Timanthe, & s'étant jettés tous deux dans un lieu plein de bois, ils y paſſerent la nuit fort mal à leur aiſe.

Il ſe ſauve avec un de ſes amis, & paſſe la nuit dans un bois.

A peine étoit-il ſorti du vaiſſeau, que le Capitaine de la Garniſon ſurvint pour chercher Aratus, mais il fut abuſé par ſes domeſtiques qu'il avoit bien embouchés, & qui lui dirent que leur maître s'en étoit fui d'abord & avoit pris la route d'Eubée. Le Capitaine fit donc declarer ennemi & de bonne priſe ſon vaiſſeau, & le retint avec tous ſes domeſtiques & tout ce qui étoit dedans. Quelques jours après, comme Aratus étoit dans une perplexité grande qu'il ne ſavoit que faire ni que devenir, il lui arriva un très-grand bonheur; un vaiſſeau Romain relâcha par hazard près du lieu où il ſe tenoit tantôt ſe cachant, & tantôt épiant s'il ne decouvriroit rien qui pût lui être favorable. Ce vaiſſeau alloit en Syrie; Aratus fit tant auprès du Patron qu'il le reçut, & promit de le porter juſqu'en Carie, comme il le fit. Mais Aratus ne ſe trouva pas dans un moindre peril à cette ſeconde traverſée qu'à la premiere, car il eſſuya une grande tempête.

Le Capitaine de la garniſon ſe ſaiſit de ſon vaiſſeau, & le fait declarer de bonne priſe.

Bonheur inéſperé qui ſauve Aratus.

Il eſſuye une autre tempête auſſi furieuſe.

Il fut long-temps à paſſer de Carie en Egypte, & en arrivant il eut une longue audience du Roi, qui de longue main étoit favorablement diſpoſé pour lui, parce qu'Aratus lui avoit fort bien fait ſa cour en lui envoyant ſouvent des portraits, des tableaux, & autres curioſités

Il arrive enfin en Egypte, & eſt reçu favorablement.

Aratus avoit fait ſa cour à Ptolemée, en lui envoyant des tableaux & autres curioſités de la Grece.

les hommes ont plus de repugnance à ſe ſoûmettre à des Capitaines qui viennent de lieux obſcurs.

Il avoit un goût très-fin & très-exquis.

rioſités de la Grece. Car Aratus, qui avoit le goût très-fin & très-exquis pour toutes ces rareté, aſſembloit toûjours tout ce qu'il pouvoit trouver des plus grands Maîtres, [17] principalement de Pamphilus & de Melanthus, & l'envoyoit au Roi. Sicyone étoit encore alors en grande reputation pour les Arts, & pour la Peinture ſur-tout qui paſſoit pour avoir conſervé toute ſon ancienne beauté ſans s'être corrompuë, ni abâtardie, de ſorte que le Grand Apelle déja admiré de tout le monde, alla à Sicyone, & s'attacha à ces deux Peintres, à qui il donna un talent, [18] moins pour apprendre d'eux la perfection de l'Art, que pour participer à leur grande reputation. Voilà pourquoi dès qu'Aratus eut rendu la liberté à ſa Ville, il effaça tous les portraits des Tyrans; mais quand il vint à celui d'Ariſtratus, qui avoit regné du temps de Philippe, il balança long-temps s'il l'effaceroit, car il avoit été peint par tous les Diſciples de Melanthus, qui l'avoient repreſenté debout ſur un char de victoire, & Apelle lui-même y avoit mis la main, comme

Sicyone en grande réputation pour les Arts, & ſur-tout pour la Peinture.

Apelle va à Sicyone, & ſe rend diſciple de Melanthus & de Pamphilus.

Mille écus, c'étoit le prix que Melanthus prenoit de ſes éleves.

Aratus efface tous les portraits des Tyrans.

Tableau du Tyran Ariſtratus peint par tous les diſciples de Melanthus.

17. *Principalement de Pamphilus & de Melanthus.*] Deux des plus grans Peintres. Pamphilus avoit été l'Eleve d'Eupompus, & il fut le Maître d'Apelle & de Melanthus. Les tableaux les plus célèbres de Pamphilus, étoient *une Confrairie, le combat de Phlionte, la victoire des Atheniens, & Ulyſſe ſur ſa nacelle.* Les tableaux de Melanthus étoient ſans prix. V. Pline liv. VII. chap. VII.

18. *Moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande reputation.*] Car lorſqu'il y a une Ecole célèbre dans un Art, quelque habile qu'on ſoit, on a beſoin d'attacher ſa gloire & ſa reputation à celle de cette Ecole. Ainſi, bien qu'Apelle fût très-grand Peintre; pour ſe rendre plus célèbre, il eut beſoin de travailler ſous ces grands Maîtres qui paſſoient pour les premiers de leur profeſſion.

comme le rapporte Polemon le Geographe.

Cet ouvrage étoit si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art ; mais bien-tôt après emporté par la haine qu'il avoit pour les Tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât. [19] On dit que le Peintre Nealces, qui se trouva present quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau & qu'il la demanda avec larmes, & voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il lui dit, *Aratus, il faut toûjours faire la guerre aux Tyrans, & jamais à leurs portraits. Mais au moins épargnons le char & la victoire, & je m'en vais tout à l'heure vous faire voir Aristratus qui abandonnera son tableau.* Aratus lui en ayant donné la permission, [20] Nealces effaça la figure d'Aristratus, & à la place il mit une palme, & n'osa y ajoûter autre chose de sa façon. Mais on dit que les pieds d'Aristratus effacé demeurerent cachés au fond du char.

Aratus touché de la beauté de ce tableau.

La haine des Tyrans fut enfin la plus forte.

Beau mot du Peintre Nealces à Aratus.

Comment Nealces conserva ce tableau en abandonnant à Aratus la figure d'Aristratus.

Ce goût pour la peinture avoit déja mis Aratus dans les bonnes graces de Ptolemée, mais après qu'il se fut mieux fait connoître

Ptolemée est charmé de la conversation d'Aratus.

19. *On dit que le Peintre Nealces, qui se trouva present quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau.*] Ce Nealces étoit un Peintre de grande réputation. Il avoit peint Venus, il étoit ingenieux & solide dans son Art. Il peignit la bataille navale des Egyptiens contre les Perses, & comme il vouloit faire connoître que l'action s'étoit passée sur le Nil, dont les eaux sont semblables à celles de la mer, il fit entendre par un signe ce qu'il ne pouvoit designer par son Art, il peignit sur le bord un âne qui buvoit, & tout auprès un crocodile qui le guettoit, tout prêt à se jetter sur lui. Plin. lib. XXXV. chap. XI.

20. *Nealces effaça la figure d'Aristratus.*] Le mot du texte διήλειψεν, est corrompu. Il faut lire comme il y a dans un M.S. διήλειψε, du verbe διαλείφω delere.

noître à lui par sa conversation, le Roi en fut encore plus charmé & plus touché, & il lui donna pour sa Ville la somme de cent cinquante talens. Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Peloponèse, & le Roi ayant partagé les autres en differens payemens, les envoya ensuite par parties aux termes marqués. C'étoit donc une grande & belle action à Aratus d'avoir délivré à ses Citoyens une si grosse somme, lorsqu'il n'y avoit rien de plus commun que de voir des Capitaines, Gouverneurs, & Harangueurs du Peuple pour de bien moindres sommes qu'ils recevoient des Rois, vendre, livrer & assujettir leurs Villes. Mais ce qu'il y eut encore de plus grand & de plus considerable, c'est que, par le moyen de cet argent, tous les differens des pauvres avec les riches furent assoupis, la concorde rétablie, & tout le Peuple remis en repos & en sûreté.

Il lui donne cent cinquante mille écus pour Sicyone.

Grande difference d'Aratus aux autres Capitaines de son temps.

La moderation de ce personnage dans une si grande puissance est encore digne d'admiration. Car ayant été nommé seul arbitre souverain & maître absolu pour terminer tous les differens de ces pauvres bannis, & pour regler leurs partages, il ne voulut pas s'en charger, & nomma quinze de ses Citoyens, qu'il prit pour adjoints, & avec lesquels, après un fort grand travail, & de longues seances, il parvint à rétablir l'amitié & la paix entre les habitans. En reconnoissance d'un si grand service, non seulement tous les Citoyens lui déferent en commun les honneurs qui lui étoient dus, mais encore les bannis en leur particulier lui éleverent une Statuë de bronze, & mirent au bas cette inscription, qui étoit en Vers

Moderation admirable d'Aratus.

Les bannis lui elevent une statuë de bronze.

Elegia-

Elegiaques : *Les bons conſeils, les grands exploits, & toute la force de ce Perſonnage pour le ſalut de la Grece, ont retenti juſqu'aux colomnes d'Hercule. Pour nous, Aratus, après l'heureux retour que vous nous avez procuré, nous vous avons érigé une Statuë pour célébrer votre vertu & votre juſtice. La Statuë d'un Dieu Sauveur ſera mêlée avec celle des Dieux Sauveurs, parce que vous avez établi dans votre patrie une parfaite égalité, & que vous lui avez donné une forme de Gouvernement & des Loix toutes divines.*

Magnifique inſcription miſe au bas de ſa Statuë.

Après toutes ces grandes actions Aratus avoit encore vaincu l'envie du Peuple par tous les bienfaits dont il l'avoit comblé. Mais le Roi Antigonus, affligé de ces ſuccès, voulant, ou le gagner, ou le rendre ſuſpect à Ptolemée, lui donna de grandes marques de ſon affection, quoiqu'il ne les recherchât point, & qu'il ne fît rien pour ſe les attirer. Entre autres, ayant fait un jour un grand ſacrifice dans la Ville de Corinthe, il en envoya des portions à Aratus à Sicyone. Et au milieu du feſtin du ſacrifice où il y avoit beaucoup de gens à table avec lui, il dit tout haut : *Je penſois que ce jeune homme de Sicyone n'étoit qu'un homme franc & libre de ſon naturel, & qui aimoit ſeulement la liberté de ſon païs. Mais il me paroît preſentement que c'eſt un excellent Juge des mœurs, & de toute la conduite des Princes. Car d'abord il nous a mépriſés, & n'a fait aucun cas de nous, emporté par ſes eſperances, qui lui faiſoient jetter les yeux hors de ſon païs, & il admiroit les richeſſes d'Egypte, ſes élephans, ſes Flottes, & la magnificence de ſa Cour ; mais preſentement qu'entré dans ſes pavillons il a vu de*

Antigonus veut gagner Aratus, ou le rendre ſuſpect à Ptolemée.

Il lui envoye de Corinthe des portions d'un ſacrifice.

Eloge artificieux & malin qu'il lui donne au milieu du feſtin.

de près que toute cette pompe n'eſt qu'une vaine décoration de theatre, il s'eſt tourné vers nous, & j'ai reçu ce jeune homme de tout mon cœur, bien reſolu de m'en ſervir dans toutes mes affaires, & je vous prie tous de le regarder comme votre ami.

Ces paroles ne tomberent pas à terre ; les malins & les envieux en tirerent un ample prétexte d'écrire à l'envi à Ptolemée beaucoup de choſes fâcheuſes contre Aratus, de ſorte que le Roi lui envoya un Courier pour ſe plaindre à lui-même de ſon changement. [21] Voilà comme dans les ardentes amitiés de ces Princes, qui comme de veritables amants paſſionnés & jaloux, ſe diſputoient Aratus, & ſe battoient pour l'avoir, il s'y mêloit beaucoup de malignité & d'envie.

Ptolemée eſt informé de ce diſcours d'Antigonus.

Il envoye un Courier à Aratus pour ſe plaindre de ſon changement.

Les Rois jaloux d'Aratus comme d'une maîtreſſe.

Aratus eſt élu Général des Achéens à l'âge de vingt ans.

Aratus ayant été élu pour la premiere fois Général des Achéens, alla ravager la Locride qui eſt vis-à-vis au delà du Golfe de Corinthe, & tout le territoire de Calydon ; mais étant parti avec dix mille hommes pour aller au ſecours des Beotiens, [22] il n'arriva malheureuſement qu'après la bataille qu'ils perdi-

21. *Voilà comme dans les ardentes amitiés de ces Princes.*] Je dois rendre compte ici d'une conjecture de M. Salvini, qui me paroît très-vraiſemblable & très heureuſe. Il y a dans le texte, ταῖς μὲν ἐν παραμαχίτοις καὶ διαπύροις τοξευομέναις ἔρωτι φιλίαις. Ce ſavant homme lit, ταῖς μὲν ἐν παραμαχίτοις καὶ διαπύρῳ τοξευομέναις ἔρωτι φιλίαις. Cela eſt très-élegant ; φιλίαι διαπύρῳ τοξευομέναι ἔρωτι, mot à mot, *Amicitiæ flagranti amore vibratæ.*

22. *Il n'arriva malheureuſement qu'après la bataille qu'ils perdirent à Cheronée.*] Il ne faut pas confondre cette bataille de Cheronée, avec la célèbre bataille de Cheronée, où les Atheniens & les Thebains furent défaits par Philippe, & qui fut donnée la troiſiéme année de l'Olymp. CX. LXVI. ans avant la naiſſance d'Aratus.

dirent à Cheronée, où ils furent battus par les Etoliens & où Abojocritus leur Général fut tué sur la place avec mille de ses meilleurs Soldats.

Abojocritus Général des Beotiens.

[23] Mais l'année suivante ayant encore été élu Général, il fit cette fameuse entreprise de reprendre le Château de Corinthe, entreprise qui ne tendoit pas seulement au bien des Sicyoniens & des Achéens, mais à l'avantage de toute la Grece, puisqu'il travailloit à en chasser la garnison des Macedoniens comme une veritable Tyrannie qui la tenoit toute entiere sous le joug. Comme Chares, Capitaine des Atheniens, après un grand avantage, qu'il remporta un jour dans un combat contre les Lieutenans du Roi, écrivit au Peuple d'Athenes qu'il avoit remporté une victoire, qu'on pouvoit appeller la sœur germaine de celle de Marathon; tout de même, sans craindre de se tromper, on peut appeller cette action d'Aratus la sœur germaine de celle de Pelopidas le Thebain & de Thrasybule l'Athenien, quand ils tuerent les Tyrans, [24] avec cette difference que cette action d'Aratus ne fut

Aratus élu Général pour la seconde fois. Il reprend le Château de Corinthe sur Antigonus.

Cette action appellée la sœur germaine de celle de Pelopidas, & de celle de Thrasybule.

23. *Mais l'année suivante ayant encore été élu Général.*] Polybe, qui a suivi les Memoires mêmes d'Aratus, & qui a commencé son Histoire où Aratus avoit fini, marque qu'entre le premier Généralat d'Aratus, & le second où il surprit le Château de Corinthe, il y eut huit ans entiers.

24. *Avec cette difference que cette action d'Aratus ne fut pas entreprise contre des Grecs, mais contre une Puissance étrangere, ce qui la rend bien plus excellente.*] Ce principe est certain; toute grande action entreprise avec succès contre des ennemis étrangers a un éclat bien plus grand, & est d'une bien plus grande utilité, qu'une action entreprise contre ceux de la Nation.

Différence avantageuſe de cette action d'Aratus aux deux autres.

fut pas entrepriſe contre des Grecs, mais contre une Puiſſance étrangere, ce qui la rend bien plus excellente. [25] Car l'Iſthme de Corinthe, qui ſepare les deux Mers, unit & joint le Continent de la Grece avec celui du Peloponeſe, & le Château de Corinthe, qui eſt planté ſur une haute montagne, ſe trouvant juſtement au milieu de ces deux Continens, & les ſeparant dans un paſſage d'ailleurs aſſez étroit, quand il eſt pourvu d'une bonne garniſon, rompt & empêche tout commerce au dedans de l'Iſthme, de ſorte qu'on ne peut ni paſſer, ni mener des gens de guerre, ni faire aucun trafic, ni par terre ni par mer, & qu'il rend maître abſolu de la Grece celui qui en eſt ſaiſi, & qui y entretient des troupes. Auſſi rapporte-t-on que le jeune Philippe, Roi de Macedoine, appelloit toûjours, non en riant, mais très-ſerieuſement, la Ville de Corinthe *les fers de la Grece*. Voilà pourquoi cette place étoit ſi jalouſe, & excitoit l'envie de tous ſes voiſins, ſur-tout des Rois & des Princes.

Le Château de Corinthe rend maître de toute la Grece celui qui le tient.

Corinthe appellée *les fers de la Grece*.

La paſſion qu'Antigonus avoit de la poſſeder, étoit ſi violente qu'elle ne differoit en rien de la fureur des amans les plus paſſionnés, il ne penſoit nuit & jour qu'aux moyens de l'enlever par ſurpriſe à ceux qui la tenoient, car il n'y avoit nulle apparence de pouvoir y réuſſir par la force ouverte. Alexandre, qui étoit maître de cette Citadelle, étant mort du poiſon qu'on dit qu'Antigonus lui fit donner, elle

Paſſion avec laquelle Antigonus deſiroit d'être maître de Corinthe.

Alexandre empoiſonné par Antigonus.

25. *Car l'Iſthme de Corinthe, qui ſepare les deux Mers, unit & joint le Continent de la Grece avec celui du Peloponeſe.*] Il fait voir en quoi conſiſtoient la grandeur & l'uti-

elle demeura entre les mains de Nicea ſa femme, qui prit le gouvernement des affaires, & garda ſa Citadelle très-ſoigneuſement. Antigonus lui envoya d'abord ſon fils Demetrius, en la flattant de la douce eſperance qu'il la lui feroit épouſer, & ce n'étoit pas une choſe peu agreable & peu flatteuſe pour une femme déja ſur l'âge, que d'avoir pour mari un jeune Prince beau & bien fait. Il la gagna donc par le moyen de ſon fils, dont il ſe ſervit comme d'un appât pour l'attirer dans ſes pieges. Elle n'abandonna pourtant point ſa Citadelle, mais la garda avec grand ſoin. Antigonus feignit de ne s'en pas ſoucier, & fit à Corinthe le feſtin de leurs nôces avec beaucoup de magnificence. Ce n'étoient que ſpectacles & feſtins, & tous les jours il donnoit de nouvelles fêtes, comme un homme que l'excès de ſa joye portoit à ne penſer qu'à faire bonne chere & à ſe divertir.

Nicea veuve d'Alexandre, garde la Citadelle de Corinthe.

Antigonus la gagne par le moyen de ſon fils Demetrius.

Antigonus fait le feſtin des nôces de ſon fils Demetrius avec Nicea.

Un jour que le célèbre Muſicien Amoibeus devoit chanter ſur le theatre, Antigonus voulut accompagner lui-même à ce ſpectacle la Reine Nicea, qui étoit portée dans une litiere royalement ornée, & qui, toute fiere de ce grand honneur, étoit bien loin de penſer au malheur dont elle étoit menacée. Quand la litiere fut arrivée à un détour par où il falloit monter, il ordonna à ceux qui la conduiſoient de la mener au theatre, & laiſſant là le Muſicien Amoibeus & toutes les nôces, il ſe hâta de monter à la Citadelle de Corinthe, en s'ef-

Amoibeus célèbre Muſicien.

Comment Antigonus ſe rendit maître de la Citadelle.

l'utilité de l'action d'Aratus d'avoir enlevé la Citadelle de Corinthe à Antigonus, qui par ſon moyen étoit maître de la Grece.

s'efforçant plus que ſon âge ne permettoit. Comme il trouva la porte fermée, il heurta avec ſon bâton, & commanda qu'on lui ouvrît. Les Soldats de la Garniſon, étonnés de ſa preſence, lui ouvrirent; de cette maniere il ſe rendit maître du Château, & en fut ſi tranſporté de joye, qu'il ne put ſe contenir, il ſe mit à boire & à ſe rejouïr au milieu des ruës & de la Place publique, menant avec lui des chanteuſes & des joueuſes d'inſtrumens, & portant des chapeaux de fleurs ſur la tête. Un homme de ſon âge, & qui avoit éprouvé tant & de ſi grands changemens de fortune, folâtroit & faiſoit ainſi la débauche, comme un jeune homme, arrêtant tous les paſſans, leur parlant & les embraſſant, tant il eſt vrai que la joye, qui vient à s'emparer tout à coup du cœur de l'homme, & qui n'eſt retenuë par aucun diſcours de la Raiſon, le fait ſortir hors de lui-même beaucoup plus que ne font la triſteſſe & la peur, & jette ſon ame dans un plus grand trouble.

Excès très-indecent que les tranſports de ſa joye lui firent commettre.

Joye ſubite, qui n'eſt point moderée par la Raiſon, trouble plus l'ame que la triſteſſe & que la crainte.

Antigonus s'étant donc rendu maître de la Citadelle de Corinthe, comme nous l'avons dit, la mit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance, & y établit pour Capitaine le Philoſophe Perſée. Aratus, pendant la vie d'Alexandre,[26] avoit bien formé le deſſein de s'en emparer, & de procurer ce grand bien à ſa patrie, mais il y renonça à cauſe de la ligue qu'il fit avec les Achéens, & avec cet Ale-

Antigonus établit pour Capitaine dans la Citadelle le Philoſophe Perſée.

26. *Avoit bien formé le deſſein de s'en emparer, & de procurer ce grand bien à ſa patria.*] J'ai plus ſuivi ici le ſens que les mots. Car il m'a paru que le texte eſt défectueux. Il y a dans le Grec, ἐπεχείρησε τῇ πατρίδι.

Il

Alexandre même. Il se presenta bien-tôt une nouvelle occasion d'executer cette entreprise, & voici ce qui y donna lieu.

Occasion qui donne lieu à Aratus de s'emparer de cette Citadelle.

Il y avoit à Corinthe quatre freres, Syriens de Nation; l'un d'eux, nommé Diocles, étoit Soldat de la Garnison, les trois autres ayant volé quelque or du Roi, se retirerent à Sicyone, & s'adresserent à un certain Ægias, qui étoit Banquier, & dont Aratus se servoit dans les choses qui regardoient son commerce. D'abord ils mirent une partie de cet or entre les mains de ce Banquier, & Erginus, l'un de ces trois freres, allant le voir tous les jours, changea peu à peu tout le reste. Cela produisit quelque sorte de familiarité entre Erginus & le Banquier.

Du Roi Antigonus.

Un jour ce Banquier le mit sur le propos de la Citadelle de Corinthe, & de la Garnison qui y étoit. Erginus lui dit que comme il y alloit souvent pour voir son frere, il avoit remarqué dans le côté le plus escarpé un petit sentier taillé en travers dans le roc, & qui conduisoit à l'endroit où la muraille du Château étoit très-basse. A ces mots Ægias se prenant à rire & à badiner, lui dit: *Eh quoi, mon ami, pour ce peu d'argent vous allez deranger toutes les affaires du Roi, lorsque vous pourriez vendre une seule heure de votre temps des sommes immenses? Si vous étiez pris, ne vous feroit-on pas mourir pour ce petit vol, comme si vous aviez livré la Citadelle?* Alors Er-

Ægias gagné Erginus frere de Diocles Soldat de la Garnison de la Citadelle.

Il manque manifestement un mot, comme συνέργων ou βουλῆν. Dans un Ms. au lieu de τῇ πατρίδι, on lit τῇ πράξει, mais cela ne satisfait point, car *entreprit l'action*, ne dit rien si on n'a expliqué auparavant l'action dont on parle.

Erginus, riant auſſi à ſon tour, lui promit de ſonder ſur cela ſon frere Diocles, & lui dit qu'il ne ſe fioit pas beaucoup à ſes autres freres.

Peu de jours après il revint, & ſe chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze pieds de hauteur, & de lui aider à executer le reſte de ſon entrepriſe avec ſon frere Diocles. Aratus de ſon côté promit de leur donner ſoixante talens ſi l'affaire réuſſiſſoit; & ſi elle manquoit, & qu'ils en revinſſent lui & eux ſains & ſaufs, il leur engagea ſa foi & ſa parole qu'il leur donneroit à chacun une maiſon & un talent. Mais comme il falloit que ces ſoixante talens fuſſent dépoſés chez le Banquier pour la ſureté d'Erginus & de ſon frere, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur de donner du ſoupçon, & d'éventer ſon entrepriſe, il prit la plus grande partie de ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & les joyaux de ſa femme, & les mit en gage chez Ægias pour toute la ſomme. Car il avoit l'ame ſi grande, & il étoit ſi enflammé d'amour pour les grandes actions, que ſachant que Phocion & Epaminondas avoient été eſtimés les plus juſtes & les plus gens de bien de toute la Grece pour avoir refuſé les grands pré-

Soixante mille écus.

Gages qu'Aratus dépoſe chez Ægias pour la ſureté des ſommes qu'il promettoit.

27. *Il voulut les ſurpaſſer encore en généroſité, il prit le parti d'employer & de dépenſer ſecretement tout ſon bien.*] Car il y a bien de la difference entre refuſer les preſens qu'on nous offre, & dépenſer nous-mêmes notre bien pour le ſervice du Public. Rien ne manque à cette action d'Aratus pour la rendre très-grande. Il donne ſon bien, il le donne ſans qu'on le ſache, & il le donne pour une entrepriſe dont il courra ſeul le danger. On ne peut la mieux relever que Plutarque le fait ici.

28. *Et*

presens qu'on leur offroit, & pour n'avoir pas voulu vendre à beaux deniers comptans l'honnêteté & la vertu, [27] il voulut les surpasser encore en générosité, il prit le parti d'employer & de depenser secretement tout son bien pour une entrepriſe où il s'expoſoit seul au danger pour tous les autres, ſans même qu'ils en fuſſent inſtruits & qu'ils fuſſent ce qu'il entreprenoit pour eux. Qui eſt-ce donc qui n'admirera pas une magnanimité ſi rare & ſi ſurprenante? Qui eſt-ce encore aujourd'hui qui ne s'intereſſera pas à ce grand exploit, [28] & qui ne combattra pas encore, pour ainſi dire, avec ce grand Perſonnage, qui achete ſi cherement un ſi grand danger, & qui met en gage tout ce qu'il a de plus precieux pour ſe faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il ſera forcé de combattre pour ſa vie, ſans avoir de ſon côté d'autre gage que la ſeule esperance de faire une belle action?

Comment il ſurpaſſa en générosité Phocion & Epaminondas.

Avec quel art Plutarque releve cette action d'Aratus.

Cette action, qui étoit ſi dangereuſe par elle-même, devint encore plus dangereuſe par une faute que l'on commit par ignorance dès le commencement. [29] Le même Technon, dont j'ai déja parlé, eſclave d'Aratus, fut envoyé pour reconnoître la muraille avec Dioclès, qu'il devoit joindre. Il ne connoiſſoit pas ſon viſage, mais il croyoit avoir ſa figure &

Le danger de cette entrepriſe devint encore plus grand par une faute qu'on fit.

28. *Et qui ne combattra pas encore, pour ainſi dire, avec ce grand Perſonnage.*] Plutarque eſt ſi tranſporté, ſi enthouſiaſmé de cette grande action, qu'il veut faire paſſer ſon tranſport juſques dans notre ame & l'enflammer de la même ardeur, afin qu'encore aujourd'hui ſon Lecteur s'intereſſe à cet exploit, & qu'il combatte, pour ainſi dire, avec ce grand homme.

29. *Le même Technon, &c.*] Amiot a fort mal rendu cet endroit.

& ſes traits ſuffiſamment empreints dans ſon esprit ſur la peinture qu'Erginus lui en avoit faite, en lui diſant qu'il étoit brun, qu'il avoit les cheveux friſés, & qu'il n'avoit point de barbe. Etant donc arrivé au lieu où on lui avoit ordonné de ſe rendre, il s'aſſit devant les portes de la Ville en un endroit appellé *Ornis*, & là il attendoit Erginus, qui devoit venir avec ſon frere Dioclès.

Mépriſe qui penſa ruïner ce grand deſſein d'Aratus.

Par hazard dans ce moment paſſe par là un autre frere d'Erginus & de Dioclès, qui avoit nom Dionyſius, qui ne ſavoit rien du complot, avec lequel ils n'avoient aucune intelligence, & qui reſſembloit parfaitement à Dioclès. Technon ne l'eut pas plûtôt apperçu, que frappé de cette reſſemblance ſur les enſeignes qu'on lui avoit données, il l'aborda, & lui demanda, *s'il ne connoiſſoit pas Erginus, & s'il n'avoit pas avec lui quelque commerce?* Dionyſius répondit, *qu'il étoit ſon frere.* Sur ce mot de frere, Technon ne douta point qu'il ne parlât à Dioclès, & ſans lui demander ſon nom & ſans attendre d'autre indice ſur lequel il pût s'aſſurer, il lui parla de la trame avec Erginus, & lui fit ſur cela beaucoup de queſtions. Dionyſius profita finement de ſon erreur, répondit en avouant tout, comme s'il étoit du complot, & reprenant le chemin de la Ville, il y conduiſoit doucement Technon en s'entretenant avec lui, ſans lui donner le moindre ombrage.

Comme il approchoit des portes & qu'il étoit ſur le point de ſaiſir Technon au corps, par un autre coup de hazard Erginus les rencontra. D'abord il ſe douta de la mépriſe, & vo-

voyant le grand danger où il étoit, il fit ſigne de la tête à Technon de s'enfuir, & prenant tous deux en même temps leur courſe, ils ſe ſauverent de viteſſe vers Aratus, qui pour cet accident ne rabattit rien de ſes eſperances, mais envoya ſur l'heure Ergiaus à Dionyſius lui porter de l'argent, & le prier de garder le ſilence. Ergiaus s'acquitta fort bien de ſa commiſſion, parla à Dionyſius, & en s'en retournant il le mena avec lui à Aratus. Quand ils l'eurent entre leurs mains, ils ne le renvoyerent point; mais l'ayant lié, ils l'enfermerent dans une petite maiſon où ils le garderent, & ſe preparerent à executer leur deſſein.

Aratus ne ſe rebute point, & envoye de l'argent à Dionyſius.

Tout étant prêt, Aratus ordonna à toutes ſes troupes de paſſer la nuit ſous les armes, & prenant avec lui quatre cens Soldats choiſis, dont la plûpart ignoroient ce qu'on alloit executer, il les mena droit aux portes de la Ville le long des murs du Temple de Junon. On étoit alors au cœur de l'Eté, la Lune étoit dans ſon plein, & la nuit étoit très-claire & ſans le moindre nuage, de ſorte que les armes, qui reluiſoient aux rais de la Lune, leur faiſoient craindre d'être découverts. Déja la tête étoit près des murailles, lorſque du côté de la mer il ſe leva des nuages qui couvrirent la Ville & tous les environs, & y répandirent une grande obſcurité. Là toutes les troupes s'aſſirent pour ôter leurs ſouliers, tant parce qu'on fait moins de bruit les pieds nuds, que parce qu'on monte mieux ſur des échelles, & qu'on n'eſt pas ſi ſujet à gliſſer. Mais Erginus & avec lui ſept jeunes hommes déterminés, équipés en voyageurs, ſe gliſſe-

Aratus ſe met en marche avec quatre cens Soldats pour ſurprendre la Citadelle.

Des nuages ſe levent tout d'un coup du côté de la mer, & favoriſent Aratus.

rent dans la porte ſans être apperçus, & tuerent d'abord la ſentinelle & les gardes qui faiſoient le guet. En même temps on applique les échelles aux murailles, & Aratus fait monter promptement avec lui cent des plus reſolus, ordonne aux autres de ſuivre, & ayant tout auſſi-tôt retiré les échelles, il deſcend dans la Ville, & à la tête de ſes cent hommes il marche vers la Citadelle plein de joye, comme ayant déja réuſſi parce qu'il n'étoit pas découvert.

Aratus eſcalade les murs de Coriathe.

Ils rencontrent une garde de quatre hommes, en tuent trois.

En avançant ils rencontrerent une garde de quatre hommes qui portoient de la lumiere, & dont ils ne furent point apperçus, parce qu'ils étoient enfoncés dans l'ombre, mais eux ils les apperçurent de fort loin à la clarté de leur lumiere. Aratus & ſes gens ſe tapirent d'abord contre quelques murailles & quelques vieilles maſures comme dans une embuſcade, d'où, quand ces quatre hommes vinrent à paſſer, ils ſe jetterent ſur eux, & en tuerent trois; le quatrième, bleſſé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit criant que les ennemis étoient dans la Ville. Un moment après, les trompettes ſonnerent l'alarme, & toute la Ville accourut au bruit. Déja toutes les ruës étoient pleines de gens qui couroient çà & là, & éclairées d'une infinité de lumieres que l'on allumoit par-tout en bas dans la Ville, & en haut ſur les remparts de la Citadelle, & de tou-

Le quatrième fort bleſſé, s'enfuit & donne l'alarme.

30. *Mais bien-tôt, comme par un effet du miracle, la Lune diſſipant les nuages.* La Poëſie qui tient tous les miracles du monde dans ſa manche, ne les diſpenſe pas mieux ni plus à propos que l'Hiſtoire le fait ici. Les nuages ſe levent tout d'un coup au milieu d'une nuit très-claire quand il eſt neceſſaire de cacher la marche d'Aratus,

toutes parts on entendoit un bruit confus qu'on ne pouvoit démêler.

Cependant Aratus continuoit son chemin & s'efforçoit de grayir sur ces rochers escarpés, d'abord fort lentement & avec beaucoup de travail & de peine, parce qu'il avoit manqué le sentier qui étoit enfoncé & caché au travers de ces roches escarpées, & qui n'aboutissoit à la muraille que par une infinité de tours, de retours, & de circuits très-difficiles. [30] Mais bien-tôt, comme par une espece de miracle, la Lune dissipant les nuages, [31] & venant à éclairer tout à coup, lui dévoila tout le labyrinthe de ce sentier jusqu'à ce qu'il fut au pied de la muraille à l'endroit qu'on lui avoit marqué. Et alors par une suite du même miracle, les nuages se rassemblerent, & la Lune s'étant cachée, replongea encore tout dans l'obscurité.

Aratus gravit sur les rochers avec des peines infinies.

La Lune dissipe les nuages pour éclairer Aratus.

Les nuages se rassemblent pour le cacher encore.

Les trois cens Soldats, qu'Aratus avoit laissés en dehors aux portes près du Temple de Junon, étant entrés dans la Ville, qu'ils trouverent pleine de tumulte & de confusion, & toute éclairée de cette infinité de lumieres, & ne pouvant trouver le sentier qu'avoit pris Aratus, ni le suivre à la trace, se serrerent tous ensemble au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit, & attendirent là dans un grand desespoir & une grande détresse.

Ce qui arriva aux trois cens Soldats qu'Aratus avoit laissés aux portes.

tus. Ils se dissipent quand il faut l'éclairer pour lui faire démêler le sentier, & ils se rassemblent quand il faut le cacher dans l'obscurité.

31. *Et venant à éclairer tout à coup.*] Le mot ὑπολάμψασα est corrompu, Plutarque avoit écrit ὑπολάμψασα, & c'est ainsi qu'il est écrit dans un Manuscrit.

se. Déja Aratus étoit attaché au combat sur les remparts de la Citadelle, on tiroit sur lui de tous côtés, & du bas du Château on entendoit bien le bruit des combattans & leurs cris, mais comme ils étoient repetés par les échos des montagnes voisines, on ne pouvoit discerner d'où ils venoient. Ces trois cens Soldats ne sachant donc de quel côté ils devoient tourner, Archelaüs, qui commandoit les troupes du Roi Antigonus, ayant pris bon nombre de Soldats avec lui monta avec de grands cris & grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queuë, & en marchant il passa devant ces trois cens sans les appercevoir. [32] Il ne fut pas plûtôt passé que ceux-ci se leverent comme d'une embuscade où ils auroient été placés, tomberent sur lui, tuerent les premiers qu'ils rencontrerent, & donnant l'épouvante à tous les autres & à Archelaüs même, ils les écarterent, les mirent en fuite, & les menerent battant jusqu'à ce qu'ils se disperserent dans la Ville chacun de leur côté.

Grand service que rendirent ces trois cens Soldats qui n'avoient pas monté.

Comme ils achevoient cette défaite, Erginus arrive, envoyé par ceux qui combattoient au haut de la Citadelle, pour leur apprendre qu'Aratus étoit aux mains avec les Ennemis qui se défendoient avec beaucoup de vigueur, que le combat étoit fort acharné sur la muraille, & qu'il avoit besoin d'être promtement secouru. Dans le moment ils lui ordonnent de les conduire, & en montant ils annoncent leur

32. *Il ne fut pas plûtôt passé que ceux-ci se leverent comme d'une embuscade où ils auroient été placés.*] Le hazard fait quelquefois mieux que toute la prudence n'auroit su faire. Ces trois cens Soldats, qui sont tapis au bas du précipice

leur approche par leurs cris pour raſſurer leurs amis & pour redoubler leur courage. La Lune, qui étoit au plein, donnant ſur leurs armes, les faiſoit paroître en plus grand nombre qu'ils n'étoient à cauſe de la longueur du chemin, par où ils montoient, & le ſilence de la nuit rendant les échos plus forts & plus ſenſibles, faiſoit paroître leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus groſſe que la leur. Enfin s'étant tous joints ils firent une charge ſi violente, qu'ils chaſſerent les Ennemis, prirent poſte ſur la muraille, & ſe virent entierement maîtres de la Citadelle au point du jour, de ſorte que les premiers rayons du Soleil éclairerent leur gloire. En même temps le reſte de leurs troupes arrive de Sicyone, les Corinthiens leur ouvrent leurs portes très-volontiers, & leur aident à prendre les gens d'Antigonus.

Les gens d'Aratus prennent poſte ſur la muraille & ſe rendent maîtres de Chiteum.

Dès qu'Aratus eut bien aſſuré ſa victoire il deſcendit de la Citadelle dans le theatre, où ſe rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curioſité de le voir & d'entendre le diſcours qu'il feroit aux Corinthiens. Après qu'il eut diſpoſé ſes Achéens ſur les avenuës du theatre de côté & d'autre, il ſortit tout armé du fond de la ſcene & s'avança au milieu, le viſage extrêmement changé & défait par le travail & par les veilles, de ſorte que la joye, qui poſſedoit ſon ame, & la fierté que ce grand ſuccès lui inſpiroit, étoient effacées par ſon grand

Aratus deſcend de la forteresſe dans le theatre.

cipice à l'ombre d'une grande roche, parce qu'ils ne ſavent par où monter, ſervent plus à la victoire d'Aratus que s'ils étoient montés. On n'auroit pu les mieux placer contre le ſecours.

grand abattement & par ſon extrême foibleſſe. Dès qu'il parut, tout le Peuple à l'envi ſe mit à lui faire toutes ſortes d'honneurs & de careſſes, & lui, changeant ſa pique de main, & la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou & tout le corps, & s'appuyant ſur ſa pique il ſe tint long-temps dans cette poſture, & reçut dans le ſilence les applaudiſſemens & les acclamations de ces milliers d'hommes qui exaltoient ſa vertu & beniſſoient ſa fortune.

Attitude où la foibleſſe fait tenir Aratus.

Quand ils eurent ceſſé, & que tout le theatre fut calme, alors ramaſſant le peu qui lui reſtoit de forces, il fit aux Corinthiens ſur la Ligue des Achéens un long diſcours très-convenable à l'action qu'il venoit d'executer, leur perſuada d'entrer eux-mêmes dans cette Ligue & leur rendit en même temps les clefs de leur Ville, qui depuis le temps de Philippe n'avoient point été en leur pouvoir. Quant aux Capitaines d'Antigonus, il donna la liberté à Archelaüs qu'il avoit fait priſonnier, & fit mourir Theophraſte, qui refuſoit de ſortir de la Ville. Pour Perſée, quand il vit la Citadelle priſe, il trouva le moyen de s'échapper & de ſe retirer à Cenchrées. Et l'on rapporte que quelque temps après, comme il s'amuſoit à diſputer ſur la Philoſophie, quelqu'un lui ayant dit *qu'il lui paroiſſoit que le Sage étoit ſeul bon Capitaine; Par tous les Dieux*, lui répondit-

Il fait un grand diſcours aux Corinthiens & leur perſuade d'entrer dans la Ligue des Achéens.

Il donne la liberté à Archelaüs, & fait mourir Theophraſte. Perſée ſe ſauve.

Mot de Perſée ſur un paradoxe de Zenon.

33. *Mais preſentement j'ai bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.*] Il veut dire que ce dogme de Zenon, *Que le Sage eſt bon Capitaine*, eſt démenti par l'experience qu'il avoit faite le jour de la priſe du Château de Corinthe par Aratus. Experience qui fournit une double preuve du contraire, car lui Perſée, qui étoit homme ſage

dit-il, *je le croyois autrefois comme toi & j'avois fortement embraſſé ce dogme de Zenon*; [33] *mais preſentement j'ai bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.* Voilà ce que pluſieurs Hiſtoriens ont écrit de Perſée.

Aratus ſe ſaiſit d'abord du Temple de Junon & du port de Lechée où il prit vingt-cinq vaiſſeaux du Roi. Il prit auſſi cinq cens chevaux pour la guerre, & quatre cens Syriens qu'il vendit. Les Achéens garderent la Citadelle, & y mirent une Garniſon de quatre cens hommes avec cinquante chiens & autant de chaſſeurs.

Les Romains pleins d'admiration pour Philopoemen, l'appelloient *le dernier des Grecs*, pour faire entendre que depuis lui il n'y avoit eu parmi les Grecs aucun grand Perſonnage. Pour moi je dirois de cet exploit d'Aratus, que c'eſt le dernier des exploits des Grecs, & qu'il eſt comparable aux exploits les plus merveilleux tant par l'audace, que par la fortune, comme le fit voir d'une maniere bien ſenſible ce qui arriva bien-tôt après. Car les Megariens, quittant le parti d'Antigonus, ſe joignirent à Aratus, les Trezeniens & les Epidauriens ſuivirent leur exemple, & entrerent dans la Ligue des Achéens.

Plutarque appelle cet exploit d'Aratus, *le dernier des exploits des Grecs.*

Les ſuites de cet exploit.

Aratus à ſa premiere ſortie courut toute l'Attique, & paſſa à Salamine qu'il pilla, ſe ſervant des troupes des Achéens comme de troupes

ſage & fort verſé dans la Philoſophie, il avoit été aſſez mauvais Capitaine pour ſe laiſſer ſurprendre par Aratus. Et ce même Aratus, qui étoit un jeune homme, & par conſequent peu ſage, & qui avoit formé la plus folle des entrepriſes, y avoit pourtant réuſſi.

pes qu'il avoit tirées de prison pour les employer à tout ce qu'il voudroit. Il renvoya libres & sans rançon les prisonniers Atheniens, ce qui fut comme la premiere semence de leur revolte contre les Macedoniens. Il attira aussi dans la Ligue des Achéens le Roi Ptolemée en lui laissant l'Intendance de la Guerre, & en le nommant Generalissime de leurs troupes sur terre & sur mer. Cela lui acquit une si grande reputation & un tel credit parmi les Achéens, que s'il étoit défendu par la Loi de l'élire Capitaine Général toutes les années, on l'élisoit au moins de deux années l'une, & que de fait ou par ses conseils il commandoit toûjours sans aucune discontinuation. Car on voyoit clairement qu'il n'y avoit ni richesses, ni gloire, ni amitié des Rois, ni avantage de sa propre patrie, ni aucun autre bien de quelque nature qu'il pût être, qu'il préferât à l'avantage & à l'accroissement des Achéens. Il étoit persuadé que les Villes, qui sont foibles par elles-mêmes, se maintiennent & se conservent par leur union avec les autres, comme attachées & liées au bien commun, & qu'il en est d'elles comme des parties du corps, qui ne se nourrissent & ne vivent que par l'union qu'elles ont entre elles, & qui, dès qu'elles sont separées, ne prennent plus de nourriture, & viennent enfin à se corrompre & à se pourrir. De même on voit les Villes déperir par tout

Il renvoye sans rançon les prisonniers Atheniens.

Il attire dans la Ligue des Achéens le Roi Ptolemée.

Il le nomme Généralissime de leurs troupes.

Avarus du Général de deux années l'une.

L'union maintient les Villes quelque foibles qu'elles soient.

Il en est des Villes d'un Etat, comme des parties du corps.

34. *Le Devin associa à la conjuration un de ses amis ; Eschyle & ses compagnons en furent très fâchés.*] Ils vouloient avoir la gloire d'exécuter seuls cette grande action ; mais s'ils étoient fâchés, c'étoit une grande imprudence de le témoigner : & de continuer l'entreprise sans y appeller le Devin & son ami.

35. *Charimenes, s'en étant apperçu, fut si transporté de colere*

tout ce qui rompt leur societé, & se fortifier au contraire & s'accroître lorsque devenuës parties d'un grand corps, elles participent à la prévoyance commune, qui est cet esprit de vie qui les anime & les entretient.

Prévoyance commune, l'esprit de vie qui nourrit & conserve les Villes.

Voyant donc que les plus braves de ses voisins étoient libres & avoient leurs Loix, & ne pouvant supporter que les Argiens fussent dans la servitude, il entreprit de se défaire du Tyran Aristomaque, qui les tenoit assujettis, & se fit un point d'honneur de rendre à cette Ville sa liberté comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçuë, & en même temps d'ajoûter une Ville si puissante à la Ligue des Achéens. Il trouva des gens assez hardis pour tenter cette entrepriſe. A leur tête étoient Eschyle & Charimenes le Devin, mais ils n'avoient point d'épée, car il étoit défendu d'avoir des armes chez soi, le Tyran ayant établi de grosses peines contre ceux chez qui on en auroit trouvé. Pour remedier à cet inconvenient, Aratus fit faire à Corinthe de petits poignards, qu'il fourra dans des balles, dont il chargea des bêtes de somme qui portoient quelques méchantes hardes, & les envoya à Argos.

Aratus entreprend de delivrer Argos du Tyran Aristomaque.

Aratus élevé à Argos.

Le Tyran Aristomaque avoit defendu aux Argiens d'avoir des armes chez eux.

Aratus fait faire à Corinthe de petits poignards, & les envoye à Argos.

Charimenes [34] le Devin associa à la conjuration un de ses amis; Eschyle & ses compagnons en furent très-fâchés, & laissant là Charimenes, ils continuerent seuls l'entrepriſe. Charimenes, s'en étant apperçu, fut si transporté

Grande faute de ceux qui avoient [35] conjuré contre le Tyran.

colere, qu'il alla declarer les conjurés.] Eschyle & ses compagnons ne devoient-ils pas s'attendre à cette avanture, après l'affront qu'ils venoient de faire à Charimenes & à son ami? Dans une affaire si délicate & si perilleuse il n'y a pas de plus grande imprudence que d'offenser un homme instruit.

porté de colere, qu'il alla déclarer les conjurés dans le moment qu'ils partoient déja pour aller poignarder le Tyran. Se voyant donc découverts, la plûpart se hâterent de s'enfuir & se retirerent à Corinthe.

Aristomaque tué par ses domestiques.

[36] Peu de temps après, Aristomaque fut tué par ses domestiques, & avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Aristippe, encore plus détestable Tyran que le premier, se saisit de la domination. [37] Sur l'heure même Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens, qui étoient en âge de porter les armes, & marcha au secours de cette Ville, ne doutant point que les Argiens ne fussent très-disposés à le soûtenir. Mais comme il trouva le Peuple déja tout accoutumé à la servitude, & soûmis volontairement au joug, & que personne ne parut pour se joindre à lui, il se retira, n'ayant fait par son expedition qu'attirer aux Achéens une grosse affaire, car on les accusoit d'avoir commencé la guerre en pleine paix, & ils furent appellés en justice devant les Mantinéens.

Aristippe usurpe la Tyrannie.

Aratus marche pour secourir Argos.

Cette marche d'Aratus attire aux Achéens une grosse affaire.

Aristippe fait condamner les Achéens à une amende de cinq cens écus.

La cause fut plaidée sans qu'Aratus comparût, & Aristippe lui-même la poursuivit si vivement, qu'il gagna & qu'il fit condamner les Achéens à une amende de trente mines. Et comme il haïssoit & craignoit également Aratus

36. *Peu de temps après, Aristomaque fut tué par ses domestiques.*] Il ne faut pas confondre cet Aristomaque, tué par ses domestiques, avec Aristomaque qui fut jetté dans la mer à Cenchrées. Le premier eut pour successeur à la Tyrannie Aristippe; & le second succeda à cet Aristippe, & surpassa tous les autres Tyrans en cruauté. Je suis surpris que Polybe n'ait rien dit de cet Aristippe qui se saisit de la Tyrannie après le premier Tyran Aristomaque.

37. *Sur*

Aratus, il complotta de le faire tuer avec l'aide du Roi Antigonus qui s'étoit prêté à ſa vengeance. Déja il y avoit par-tout de leurs émiſſaires, qui n'épioient que l'occaſion d'executer leur deſſein. Mais il n'y a point de ſi bonne, ni de ſi ſûre garde pour un Commandant & pour un Prince, que la ferme & vraie affection de ceux qui lui ſont ſoûmis, car lorſqu'une fois le Peuple & les Nobles ſont accoûtumés à ne pas craindre leur Prince, mais à craindre pour lui, alors il a un million d'yeux pour voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui ſe paſſe. Voilà pourquoi je veux interrompre ici le fil de mon recit, pour rapporter la maniere de vivre du Tyran Ariſtippe, cette maniere de vivre dont la Tyrannie, ſi enviée, & le faſte de la Monarchie, qu'on vante tant, & qui paroit ſi heureuſe, lui avoient impoſé la neceſſité.

Il complotte de faire tuer Aratus.

L'affection des Sujets, la plus ſûre garde des Princes.

Ce que ſont à un Prince les Sujets qui craignent pour lui.

Ce Tyran, qui avoit pour allié le Roi Antigonus, qui nourriſſoit tant de troupes pour la ſûreté de ſa perſonne, & qui n'avoit laiſſé dans ſa Ville aucun de ſes ennemis vivant, ne ſouffroit pas que ſes gardes fuſſent dans le Palais, il vouloit qu'ils fiſſent la garde en dehors dans les portiques qui étoient tout autour. D'abord après ſouper il chaſſoit tous ſes domeſtiques, fermoit ſur lui la porte de ſa cour, &

Maniere de vivre du Tyran Ariſtippe.

37. *Sur l'heure même Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens, qui étoient en âge de porter les armes, & marcha au ſecours de cette Ville.*] Je crains que Plutarque n'ait confondu ici les temps. Selon Polybe, cette action d'Aratus ne fut pas faite lorſqu'Ariſtippe eut ſuccedé à Ariſtomaque, mais du temps du ſecond Ariſtomaque, à moins qu'on ne diſe qu'Aratus fit deux fois la même tentative ſur Argos avec le même ſuccès. V. Polybe liv. II.

& avec ſa concubine il ſe retiroit dans une chambre haute, qui fermoit avec une trappe ſur laquelle il mettoit ſon lit, où il dormoit comme on peut croire que dort un homme en cet état, toûjours dans le trouble, dans les frayeurs, dans les craintes. La mere de ſa concubine retiroit la nuit l'échelle par où il montoit à cette chambre, & l'enfermoit dans une autre chambre, & le lendemain matin elle la rapportoit, & appelloit ce merveilleux, cet heureux Tyran, qui ſortoit comme un ſerpent de ſon repaire. Au lieu qu'Aratus, qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par la vertu & par la force des Loix, une domination perpetuelle, paroiſſoit devant tout le monde avec une robe toute ſimple & un méchant manteau, & ſe montrant par-tout l'ennemi irreconciliable de tous les Tyrans, [38] il a laiſſé une poſterité qui dure de nos jours, & qui eſt honorée & reſpectée de tout le monde. Et parmi tous ceux qui occupent des forteresſes, qui nourriſſent des gardes, qui mettent au-devant d'eux des armes, des portes, des trappes, comme autant de remparts pour leur ſûreté, il y en a peu qui ſe ſauvent d'une mort violente [39] non plus que les lievres, & aucun d'eux ne laiſſe après lui ni maiſon, ni race, ni tombeau qui en conſerve une memoire honorable.

Difference bien ſenſible entre un Tyran & un Prince juſte.

Peu de Tyrans ſe garantiſſent d'une mort violente. Leur poſterité rare.

Aratus ayant donc ſouvent tâché de ſurprendre Ariſtippe & à la dérobée, & à force ouverte,

Frequentes entrepriſes

38. *Il a laiſſé une poſterité qui dure de nos jours.*] Polycrate, à qui Plutarque adreſſe cette Vie, étoit un des deſcendans d'Aratus, & il avoit deux fils qui continuerent encore ſa race qui avoit déja duré trois cens cinquante ans depuis la mort d'Aratus.

39. Non

ouverte, & de lui enlever Argos, il manqua toûjours ſon entrepriſe. Une fois entre autres il étoit parvenu juſqu'à planter les échelles, & à gagner le haut de la muraille, ſuivi de peu de gens, & avec un très-grand danger; il avoit même paſſé au fil de l'épée tous les Gardes qui étoient accourus au ſecours. Mais dès que le jour parut, le Tyran étant tombé ſur lui de tous côtés, ceux d'Argos comme ſi ce n'eût pas été pour leur liberté qu'Aratus eût combattu, & qu'ils euſſent ſeulement préſidé aux combats des Jeux Neméens, ſe tinrent là les bras croiſés, ſpectateurs équitables & nullement partiaux. Cependant Aratus ſe défendoit avec beaucoup de courage, & il reçut un coup de pique qui lui perça la cuiſſe de part en part; il ne laiſſa pas de demeurer maître du poſte où il combattoit, & s'y maintint tout le jour juſqu'à la nuit ſans en être repouſſé, quoiqu'il eût continuellement les ennemis ſur les bras. Si ſes forces lui euſſent permis de ſoûtenir le combat toute la nuit, il ſeroit venu à bout de ſon entrepriſe, car le Tyran ne penſoit qu'à prendre la fuite, & il avoit déja envoyé ſur ſes vaiſſeaux une grande partie de ce qu'il avoit de plus précieux. Mais perſonne n'en donna avis à Aratus; d'ailleurs il manquoit d'eau, & ne pouvoit ni agir, ni ſe ſoûtenir à cauſe de ſa bleſſure. Il prit donc le parti de ramener ſes Soldats, & renonçant à la voye de la ſurpriſe, il eut recours à la force

d'Aratus ſur Argos toûjours inutiles.

Il étoit parvenu une fois à gagner le haut de la muraille.

Les Argiens préſidoient à ces Jeux. C'eſt une ironie amere contre les Argiens.

Il eſt bleſſé d'un coup de pique ſur la muraille.

Grande valeur d'Aratus.

Il ſe retire

39. *Non plus que les lievres.*] Il prend l'exemple des lievres, comme des animaux les plus timides & qui ſont toûjours cachés dans des trous. Cependant toute leur timidité n'empêche pas qu'ils ne meurent preſque tous de mort violente.

Il ſe jette ſur les terres d'Argos.

ce ouverte, & ſe jetta avec toute ſon Armée dans les terres d'Argos, qu'il pilla & fourragea.

Il donne un grand combat contre le Tyran.

Il eut là un grand combat contre le Tyran près de la riviere de Charés, & en cette occaſion il s'attira le blâme de s'être retiré de la mêlée très-mal à propos, & d'avoir abandonné lâchement la victoire. Car ſes autres troupes, de l'aveu de tout le monde, avoient vaincu l'ennemi de leur côté, & l'avoient pourſuivi fort loin, & lui du ſien, ſans être preſſé par les ennemis à qui il avoit affaire, mais par une défiance du ſuccès, & par une terreur panique, il ſe retira plein de trouble & en grand deſordre dans ſon Camp. Ses gens, revenus de la pourſuite, trouverent très-mauvais qu'après avoir rompu les ennemis, & leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avoient perdu, ils manquaſſent cependant d'élever un trophée d'une victoire que perſonne ne pouvoit leur diſputer.

Il eſt accuſé d'avoir abandonné la victoire par trop de défiance.

Il ſe reſout à donner un ſecond combat.

Aratus, honteux de ces reproches, reſolut de donner un ſecond combat pour le ſeul trophée. Après avoir donné laiſſé repoſer ſes troupes un jour, il mit le lendemain ſon Armée en bataille. Mais voyant que les troupes du Tyran étoient augmentées par un renfort qui leur étoit arrivé, & qu'elles ſe preparoient à combattre avec plus d'audace & de confiance, il n'oſa hazarder le combat, & ſe retira, après avoir demandé une trêve pour enlever ſes morts. Cependant par la douceur & par les graces de ſa converſation, & par ſa grande experience dans la Politique il effaça cette faute, il attira la Ville de Cleones dans l'alliance des Achéens, & fit célébrer dans cet-

Il n'oſe le hazarder & ſe retire.

Comment il effaça ſa faute.

Ville de l'Argolide entre Corinthe & Argos.

cette Ville les Jeux Neméens comme des Jeux qui avoient pris là leur naiſſance, & qui par conſequent lui appartenoient plus juſtement qu'à toute autre Ville. Les Argiens qui ne vouloient pas ceder cet honneur, les firent auſſi célébrer de leur côté dans leur Ville, & ce fut alors pour la premiere fois, que la franchiſe & la ſûreté, que l'on avoit données de tout temps à ceux qui ſe preſentoient pour combattre à ces Jeux, furent violées, les Achéens ayant fait vendre comme ennemis tous ceux qui avoient combattu aux Jeux d'Argos, & qui avoient repaſſé ſur leurs terres, ſi violent & ſi implacable étoit Aratus dans la haine qu'il avoit conçuë contre les Tyrans.

Ces Jeux furent inſtitués à Némée, qui eſt à une demi-lieuë de Cleones.

Franchiſe & ſûreté données de tout temps à ceux qui ſe preſentoient pour combattre aux grands Jeux de la Grece, violées dans cette occaſion par Aratus.

Peu de temps après, informé qu'Ariſtippe formoit le deſſein de ſurprendre Cleones, mais qu'il le craignoit à cauſe du voiſinage de Corinthe où il demeuroit actuellement, envoya par-tout ſes ordres pour aſſembler les troupes, & leur ayant fait prendre des vivres pour pluſieurs jours, il deſcendit à Cenchrées dans la vuë de provoquer Ariſtippe par cette ruſe, & de lui donner l'envie de profiter de ſon abſence pour attaquer les Cleonéens. Cela réuſſit comme il l'avoit penſé, car Ariſtippe ſe preſenta en même temps avec ſon Armée devant Cleones. Mais Aratus étant retourné le ſoir même à Corinthe qu'il étoit déja nuit cloſe, & ayant diſpoſé des gardes par tous les chemins, il marcha à la tête des Achéens qui le ſuivirent avec tant d'ordre, de bonne volonté, & d'allegreſſe, que non ſeulement ils firent leur marche, mais entrerent dans Cleones la même nuit, & ſe mirent en bataille,

Ruſe d'Aratus pour exciter Ariſtippe à attaquer Cleones.

ſans

sans qu'Aristippe en eût eu le moindre vent.

Aratus attaque les troupes d'Aristippe, les renverse & les met en fuite.

Le lendemain à la pointe du jour les portes étant ouvertes, & les trompettes ayant donné le signal, il fondit sur les ennemis avec de grands cris de victoire, & les chargea avec tant de furie qu'il les renversa du premier choc, les mit en fuite, & les poursuivit par le chemin qu'il lui parut que le Tyran avoit dû plûtôt prendre pour s'enfuir, car cette campagne étoit coupée de plusieurs traverses & de plusieurs routes. La poursuite dura jusqu'à Mycenes. Le Tyran fut attrapé par un Cretois, nommé Tragiscus, & égorgé sur le champ, selon le rapport de Dinias, & il y eut plus de quinze cens des ennemis tués. Aratus ayant remporté une victoire si éclatante & sans avoir perdu un seul homme, ne put pourtant se rendre maître de la Ville d'Argos, ni la remettre en liberté, car Agias & le jeune Aristomaque s'y jetterent avec les troupes du Roi, & s'en emparerent.

Aristippe attrapé dans la fuite & égorgé.

Brocards que les amis des Tyrans débitoient contre Aratus.

Cette grande action fit taire la calomnie & cesser les discours injurieux, les brocards, & les plaisanteries de ceux, qui, pour flatter les Tyrans, & pour leur plaire, alloient disant que le ventre du Général des Achéens commençoit à se brouiller quand il falloit se preparer à combattre; que dès que les trompettes donnoient le signal, il avoit des étourdissemens

40. *Car le dû en étoit fait.*] Il y a dans le Grec βεβαίως γὰρ τὰς ἀφορμὰς ἔλαβεν. Il veut dire que le signal étant donné, l'affaire étoit engagée de maniere qu'il n'y avoit plus moyen de s'en dédire ni de reculer. Amiot a fait ici une faute très-grossiere, car il a traduit *parce qu'il étoit blessé aux talons.* Il n'y a rien dans le texte qui puisse fonder ce sens. L'Interprête Latin n'y a pas été trompé.

mens & des vertiges, & que quand le mot étoit donné, & que les troupes s'ébranloient pour aller à la charge, il demandoit à ſes Lieutenans & à ſes Capitaines ſi l'affaire demandoit ſa preſence, [41] car le dé en étoit jetté, & s'il ne pouvoit pas aller un peu au loin attendre l'évenement de cette journée. Et ces bruits avoient ſi fort prévalu, que les Philoſophes mêmes dans leurs écoles recherchant ſi le battement de cœur & le changement de viſage dans les occaſions, qui paroiſſent terribles, ſont des marques de timidité, ou ſi ce ne ſont que des indices de quelque défaut de temperament, ou de quelque frigidité naturelle, ne manquoient jamais de citer Aratus en exemple comme un excellent Général, mais à qui ces accidens arrivoient toutes les fois qu'il falloit combattre.

Juſques quel point ces mauvais bruits avoient prévalu contre Aratus.

Après qu'il eut défait & tué Ariſtippe, il chercha les moyens de ruïner Lyſiades, qui avoit uſurpé la domination de la Ville de Megalopolis ſa patrie. Ce Lyſiades avoit naturellement le cœur grand & noble, & étoit plein d'une généreuſe ambition. Il n'avoit pas fait comme la plûpart des autres Souverains, il ne s'étoit pas laiſſé aller à commettre cette injuſtice pour ſatisfaire ſon intemperance & ſon avarice, [41] mais pouſſé, encore jeune, par l'amour

Lyſiades Tyran de Megalopolis.

Son Caractere.

41. *Mais pouſſé, encore jeune, par l'amour de la gloire, & ayant follement reçu comme vrais les faux & vains propos qu'on tient ordinairement de la Tyrannie.*] Ce Lyſiades étoit comme Platon nous repreſente Alcibiade, qui par ambition auroit voulu être Tyran d'Athenes, & non ſeulement d'Athenes, mais du Monde entier, & à qui Socrate fait voir les dangers qui accompagnent cette ambition ſi injuſte. On peut voir le ſecond Alcibiade.

Ceux

Fausses idées de la Tyrannie combien funestes aux jeunes gens.

l'amour de la gloire, & ayant follement reçu comme vrais les faux & vains propos qu'on tient ordinairement de la Tyrannie, comme si c'étoit l'état du monde le plus désirable & le plus heureux, il s'étoit fait Tyran, pour parvenir à cette felicité tant vantée. Mais bien-tôt après saoul des peines & des embarras qu'entraîne la Monarchie, portant envie à la tranquillité & au bonheur d'Aratus, & aussi craignant un peu les embûches qu'il lui dressoit, il changea de sentiment & forma un dessein très-beau & très-louable, premierement de se dérober à la haine, de se délivrer de ses craintes, & de congedier la Garnison & les Satellites qu'il étoit obligé de tenir autour de lui pour le garder, & ensuite de se rendre le bienfaicteur de sa patrie.

Généreuse resolution du Tyran Lysiades.

Il dépose la Tyrannie, & fait entrer sa Ville dans la Ligue des Achéens.

Les Achéens l'élisent leur Général.

Ayant donc fait venir Aratus, il déposa la Tyrannie, [42] & fit entrer sa Ville dans la Ligue des Achéens, qui touchés d'une action si généreuse, exalterent extrêmement sa vertu, & l'élurent sur le champ leur Capitaine Général. D'abord il se piqua de surpasser la gloire d'Aratus, & fit plusieurs entrepriſes, qui ne pa-

Ceux qui ne recherchent la Tyrannie que par des vuës d'ambition & de gloire sont plus aisés à ramener. Aussi Lysiades desabusé déposa bien-tôt la Tyrannie.

42. *Et fit entrer sa Ville dans la Ligue des Achéens.*] Il est étonnant qu'on ait si constamment reçu dans le texte une faute aussi grossiere que celle qui est dans toutes les éditions; μετεκόμισεν est ridicule. Il faut rétablir comme dans un Ms. μετεκόμισεν.

43. *Car il parut qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu sincere & solide.*] Et quand cela est, il ne se peut que tôt ou tard ce qui est contrefait ne se démente. A la longue le mensonge ne tient pas contre la verité. On peut dire à ces mœurs contrefaites qui attaquent une vertu solide, ce que la Lime dit au Serpent:

paroiſſoient pas neceſſaires, entre autres il déclara la guerre aux Lacedemoniens. Aratus eut beau s'y oppoſer de tout ſon pouvoir, tous ſes efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lyſiades fut élu Général pour la ſeconde fois, malgré l'oppoſition d'Aratus, qui vouloit que le commandement fût donné à un autre; car, comme nous l'avons dit, Aratus ne commandoit que de deux années l'une. Lyſiades fut aſſez heureux pour parvenir à ſon troiſiéme Généralat, & il commandoit alternativement avec Aratus, mais étant entré contre lui dans une inimitié déclarée, & l'ayant ſouvent accuſé en plein Conſeil des Achéens, il ſe décria tellement par cette conduite, qu'il fut chaſſé, [43] car il parut qu'avec des mœurs feintes & contrefaites, il heurtoit une vertu ſincere & ſolide. [44] Et comme Eſope rapporte du coucou, qu'*un jour il demandoit aux petits oiſeaux, pourquoi ils le fuyoient dès qu'ils le voyoient, & que les petits oiſeaux lui répondirent qu'ils craignoient que tout d'un coup il ne devînt faucon*, la même choſe arriva à Lyſiades. [45] Il reſta toûjours dans l'eſprit

Il declara la guerre aux Lacedemoniens, malgré Aratus.

Il eſt élu Général pour la ſeconde fois.

Son troiſieme Généralat.

Il ſe brouille avec Aratus, & eſt chaſſé.

Fable d'Eſope appliquée à Lyſiades.

Fragili quærens illidere dentem,
Offendes ſolido. Horat. Sat. I. liv. II.

44. *Et comme Eſope rapporte du coucou, qu'un jour il demandoit aux petits oiſeaux, pourquoi ils le fuyoient.*] Cette fable du coucou & des oiſeaux n'eſt pas aujourd'hui dans le Recueil que nous avons des fables d'Eſope; mais il y en a une du faucon & des oiſeaux à laquelle celle-ci fait alluſion.

45. *Il reſta toûjours dans l'eſprit des hommes un ſoupçon qu'il n'étoit pas changé de bonne foi.*] Car s'il avoit été changé de bonne foi, & qu'il eût dépouillé cet eſprit de Tyrannie, auroit-il attaqué un homme auſſi vertueux & auſſi ſage qu'Aratus, & le plus grand ennemi des Tyrans?

Fable que les Pellenïens débitoient de la Statuë de Diane qui étoit dans leur Ville.

Les habitans de Pellene disent que la Statuë de la Déesse Diane demeure ordinairement enfermée sans qu'on y touche, mais que quand la grande Prêtresse la remuë de sa place & qu'on la porte en procession, personne n'ose la regarder en face, & que tout le monde en détourne les yeux, [46] car la vuë n'en est pas seulement terrible & dangereuse pour les hommes, mais par-tout où elle passe, elle rend les arbres steriles, & fait tomber tous les fruits. Ils ajoûtent que c'est cette formidable Statuë que la Grande-Prêtresse tira du Temple en cette occasion, & que lui tournant toûjours le visage du côté des Etoliens, elle les mit hors d'eux-mêmes, & leur ôta le sens & l'entendement. [47] Il est vrai qu'Aratus, dans les Memoires qu'il a laissés, n'a rien écrit de semblable. Il dit seulement qu'ayant rompu & mis en fuite les Etoliens, il étoit entré dans la Ville pêle-mêle avec les fuyards, qu'il les en avoit chassés de vive force, & qu'il en avoit tué sept cens. Cet exploit fut fort célèbre, & on le regarda comme un des plus grands qui eussent été faits. [48] Le Peintre Timanthes peignit ce combat avec tant de force qu'il semble que ce n'est pas un tableau qu'on

Memoires d'Aratus.

Le Peintre Timanthes avoit peint ce combat d'Aratus.

46. *Car la vuë n'en est pas seulement terrible & dangereuse pour les hommes.*] Voilà donc une ancienne rancune que cette Déesse conservoit encore contre toute la race des hommes, depuis l'insolence d'Actéon. Elle faisoit encore perdre le sens à tous ceux qui la regardoient.

47. *Il est vrai qu'Aratus, dans les Memoires qu'il a laissés, n'a rien écrit de semblable.*] Aratus n'avoit garde de rapporter dans ses Memoires des faits si fabuleux, & qui n'étoient sans doute que dans la bouche du Peuple.

48. *Le Peintre Timanthes peignit ce combat avec tant de force.*

qu'on voit, mais la choſe même, tant le ſujet y eſt vivement & naïvement repreſenté.

Aratus fait alliance avec les Etoliens.

Cependant pluſieurs Peuples & Princes s'étant ligués contre les Achéens, Aratus ſe hâta de faire amitié & alliance avec les Peuples d'Etolie. Il ſe ſervit pour cet effet du ſecours de Pantaleon, un des plus puiſſans d'entre eux & qui avoit le plus d'autorité & de credit. Par ſon entremiſe non ſeulement il conclut la paix, mais il moyenna une Ligue offenſive & défenſive entre les deux Nations des Etoliens & des Achéens. Enſuite, comme il deſiroit paſſionnément d'affranchir Athenes, il encourut en cela le blâme des Achéens, & donna à ſa reputation une rude atteinte parce qu'il eſſaya de ſurprendre le port du Pirée pendant une Trêve qu'il avoit avec les Macedoniens. Mais Aratus nie formellement le fait dans ſes Memoires, & accuſe de cette infraction le même Erginus avec lequel il avoit recouvré la Forteresſe de Corinthe. Car il dit que cet Erginus attaqua ce port en ſon particulier; qu'ayant voulu l'eſcalader, ſon échelle rompit; qu'étant pourſuivi, il nomma pluſieurs fois Aratus, & l'appella à ſon ſecours, comme s'il étoit pre-

Pantaleon un des plus puiſſans des Etoliens.

La paſſion qu'avoit Aratus d'affranchir Athenes du joug des Macedoniens.

Il eſt accuſé d'avoir eſſayé de ſurprendre le Pirée pendant une trêve.

Aratus ſe juſtifie de ce reproche dans ſes Memoires.

force.] Je m'étonne que Pline n'ait pas fait mention de ce tableau parmi les ouvrages qu'il rapporte de Timanthes. Et je m'étonne encore que quelque grand Peintre de nos jours n'ait peint ce ſujet, qui feroit certainement un beau tableau. Pline dit de ce Timanthes qu'il avoit beaucoup d'eſprit, que dans ſes ouvrages on découvroit plus de choſes qu'il n'en peignoit, qu'étant grand par ſon art, il étoit encore plus grand par ſon eſprit, & qu'en peignant un Heros, il avoit employé tout ce que la peinture avoit de force, Livre XXXV. X.

preſent, [49] & qu'il échappa par cette ruſe qui trompa les ennemis. Mais cette juſtification paroît peu vraiſemblable, [50] car quelle apparence qu'un Erginus, ſimple particulier, & Syrien de nation, ſe fût mis dans la tête un ſi grand deſſein, s'il n'avoit eu Aratus pour Capitaine, & s'il n'eût reçu des troupes, & pris même de lui l'ordre & le temps de l'execution? [51] Et c'eſt ce qu'Aratus fit aſſez voir dans la ſuite; car il n'attaqua pas le Pirée deux fois & trois fois ſeulement, mais à pluſieurs repriſes, comme les amans infortunés ne ſe laſſent point de faire toûjours de nouvelles tentatives auprès de leurs maîtreſſes.

Sa juſtification peu vraiſemblable.

Aratus évoit pour le port du Pirée, comme les amans infortunés ſont pour leurs maîtreſſes.

Tous ces mauvais ſuccès ne le rebuterent point, au contraire, comme dans toutes ſes attaques ſon eſperance n'avoit été trompée que d'un moment, & qu'il n'avoit preſque tenu à rien qu'il n'eût réuſſi, il tiroit toûjours de là un nouveau prétexte de nourrir ſon audace, & de s'opiniâtrer dans ſon deſſein. Une fois entre autres ayant été repouſſé, & fuyant au travers de la plaine de Thriaſie, il ſe rompit la jambe, de ſorte qu'il fut obligé d'eſſuyer pluſieurs inciſions pendant qu'on le trai-

Repouſſé à une attaque, & fuyant, il ſe rompt la jambe.

49. *Et qu'il échappa par cette ruſe qui trompa les ennemis.*] Car les ennemis entendant Erginus qui appelloit Aratus à ſon ſecours, crurent qu'Aratus étoit là effectivement avec des troupes pour le ſoûtenir, & ſur cela ils ceſſerent de le pourſuivre.

50. *Car quelle apparence qu'un Erginus, ſimple particulier, & Syrien de nation, ſe fût mis dans la tête un ſi grand deſſein.*] Ce raiſonnement de Plutarque eſt très-ſenſé & très-ſolide. Cependant on pourroit dire, pour appuyer la juſtification d'Aratus, que cet Erginus après le ſuccès de l'affaire de Sicyone, ayant touché beaucoup d'argent, avoit pu être tenté d'employer cet argent à ramaſſer

traitoit ; & qu'il fut long-temps dans la neceſſité de ſe faire porter en litiere dans ſes campagnes.

Aratus porté en litiere dans ſes campagnes.

Antigonus étant mort, & ſon fils Demetrius lui ayant ſuccedé, Aratus n'en pourſuivit que plus vivement encore la délivrance d'Athenes, & n'en eut que plus de mépris pour les Macedoniens. C'eſt pourquoi ayant été défait dans une bataille près de Phylacie par Bithys, l'un des Lieutenans du Roi Demetrius, & un grand bruit s'étant répandu d'un côté qu'il étoit priſonnier, & de l'autre qu'il avoit été tué, Diogene, qui commandoit au Pirée, écrivit à Corinthe une Lettre par laquelle il ordonnoit aux Achéens *de ſe retirer de Corinthe attendu qu'Aratus étoit mort.* Quand cette Lettre fut portée à Corinthe, il ſe trouva qu'Aratus y étoit preſent. Ainſi les Envoyés de Diogene, après avoir donné un grand ſujet de diſcourir & de rire d'une ſi plaiſante avanture, s'en retournerent tout confus. Le Roi de Macedoine même fit partir un vaiſſeau dans lequel il ordonnoit *qu'on lui envoyât Aratus pieds & poings liés.*

C'eſt Antigonus Gonatas, fils de Demetrius Poliorcete. Son fils Demetrius II. lui ſuccede.

Aratus défait en bataille par Bithys, Lieutenant de Demetrius.

Plaiſante avanture d'une Lettre que Diogene écrit aux Achéens de Corinthe.

Demetrius ordonne aux Atheniens de lui envoyer Aratus pieds & poings liés.

En cette occaſion les Atheniens ſurpaſſerent

maſſer quelques troupes pour faire un coup d'éclat ; dont il étoit bien ſûr de tirer une grande recompenſe s'il réuſſiſſoit. Les diverſes tentatives qu'Aratus fit depuis ſur ce port, témoignent un peu contre lui, mais elles ne ſont pas une preuve bien ſûre. Aratus pouvoit fort bien s'être mis dans la tête le projet d'Erginus, & avoir voulu l'executer.

51. *Et c'eſt ce qu'Aratus fit aſſez voir dans la ſuite.*] Sur ces mots du texte ἐδήλωσε καὶ ὕστερος ὁ Ἄρατος, à la marge du Manuſcrit de la Bibliotheque de Saint Germain, on lit qu'il faut écrire, ἐδήλωσε αὐτὸς καὶ ὁ Ἄρατος, & je croi cette leçon fort bonne.

Lâche flatterie des Atheniens pour Demetrius.

rent tout ce que la flatterie la plus outrée pouvoit imaginer, pour faire leur cour aux Macedoniens, jusques là qu'ils se couronnerent de chapeaux de fleurs sur les premieres nouvelles qu'ils reçurent qu'Aratus étoit mort. Aratus, irrité de cette ingratitude & de cette bassesse, mena d'abord contre eux son Armée & s'avança jusqu'au parc de l'Académie; mais fléchi par leurs prieres, il ne leur fit aucun mal. Les Atheniens ayant reconnu sa vertu, & voulant profiter de la mort de Demetrius pour recouvrer leur liberté, l'appellerent à leur secours. Alors Aratus, quoiqu'il y eût cette année-là un autre Général des Achéens, & qu'il fût lui-même obligé de garder le lit pour une longue maladie dont il étoit attaqué, ne laissa pas de se faire porter dans une litiere pour aller rendre ce service à Athenes.

Aratus mene son Armée contre eux, & est appaisé par leurs prieres.

Les Atheniens l'appellent à leur secours.

Malade, il se fait porter en litiere à Athenes.

Negociation qu'il fait avec Diogene en faveur des Atheniens.

Dès qu'il y fut arrivé, il persuada à Diogene, qui commandoit la garnison, de remettre le Pirée, le Fort de Munichia, Salamine, & Sunium entre les mains des Atheniens pour la somme de cent cinquante talens, dont Aratus en fournit vingt de son bien propre. En même temps les Eginetes, & ceux d'Hermione se joignirent aux Achéens, & la plus grande partie de l'Arcadie suivit leur exemple. De sorte que comme les Macedoniens se trouverent alors embarrassés de guerres contre leurs voisins, la puissance des Achéens se trouva considerablement augmentée,

Cinquante mille écus. Générosité d'Aratus.

52. *Et d'aimer mieux être le Général d'une si puissante Nation, avec l'estime & les benedictions de tout le monde.* Cette remontrance est très-sage & le principe très-vrai; mais

tée, vu même que les Etoliens entrerent dans leur parti. Aratus, qui vouloit accomplir son ancienne promesse, & qui étoit fâché de voir si près de lui la Tyrannie établie à Argos, profita de cette conjoncture, envoya vers Aristomaque lui remontrer *qu'il feroit bien de remettre sa Ville en liberté, de la joindre à la Ligue des Achéens, d'imiter la générosité de Lysiades, & d'aimer mieux être le Général d'une si puissante Nation, avec l'estime & les benedictions de tout le monde, que le Tyran d'une seule Ville, avec la haine & le mépris de tous les gens de bien, & nuit & jour en grand danger de sa personne.*

Il persuade au jeune Aristomaque de renoncer à la Tyrannie.

Grande maxime.

Aristomaque écouta ses remontrances, & le pria de lui envoyer cinquante talens afin qu'il pût payer & congedier les troupes qu'il avoit appellées. L'argent ayant été fourni sur l'heure, Lysiades, qui étoit encore Capitaine Général, & qui avoit l'ambition de vouloir que cette negociation fût regardée des Achéens comme son ouvrage, decria Aratus auprès d'Aristomaque, lui disant qu'il étoit l'implacable ennemi des Tyrans, & qu'il ne devoit attendre de lui aucune grace, & lui insinuant qu'il devoit se remettre plûtôt entre ses mains, qu'entre celles d'un ennemi si redoutable, & auquel il ne devoit pas se fier. Aristomaque le crut, & ainsi Lysiades eut tout l'honneur d'avoir amené le Tyran dans la Ligue des Achéens. Ce fut en cette occasion surtout que le Conseil des Achéens fit paroître l'af-

Ruse de Lysiades pour avoir l'honneur d'avoir amené Aristomaque dans la Ligue des Achéens.

mais je dis davantage, il vaut mieux pour un Prince être l'arbitre des Nations par sa justice, que de devenir leur maître par ses conquêtes & par ses usurpations.

Affection que les Achéens témoignent à Aratus en cette rencontre.

l'affection dont ils étoient portés pour Aratus, & la foi qu'ils avoient en lui, car Aratus s'étant opposé à ce qu'Ariſtomaque fût reçu, ils le chaſſerent en colere. Enſuite lorſqu'Aratus s'étant laiſſé gagner, eut changé d'avis, & qu'il parla en plein Conſeil pour l'admettre, ils accorderent tout ce qu'il voulut, paſſerent le Decret, reçurent les Argiens & les Phliaſiens dans la Ligue, & l'année ſuivante ils nommerent Ariſtomaque Capitaine Général.

Ariſtomaque élu Général des Achéens.

Ariſtomaque qui ſe voyoit eſtimé & honoré des Achéens, & qui brûloit d'envie d'entrer à main armée dans la Laconie, appella Aratus, qui étoit alors à Athenes. Aratus lui écrivit pour lui conſeiller de renoncer abſolument à cette expedition, ne voulant point que les Achéens s'attaquaſſent à Cleomene, qui étoit un jeune homme fier, audacieux, & dont les plus grands dangers ne faiſoient qu'augmenter la reputation & la puiſſance. Mais Ariſtomaque s'étant opiniâtré à cette entrepriſe, Aratus obéït & ſe rendit à l'Armée. Cleomene ſe preſenta en bataille devant eux près de Pallantium, & Aratus ayant empêché Ariſtomaque d'accepter le combat, Lyſiades lui fit ſur cela une groſſe affaire auprès des Achéens, de ſorte que l'année ſuivante il brigua contre lui le Généralat, & lui fit tête; mais Aratus eut la pluralité des ſuffrages, & fut élu Général pour la douzième fois.

Aratus écrit à Ariſtomaque pour le détourner de faire la guerre aux Lacedemoniens.

Caractere de Cleomene Roi de Sparte.

Aratus élu Général pour la douzième fois.

Il eſt battu par Cleomene.

Cette année-là il fut défait par Cleomene près

53. *Enfin il penſoit que ſi Cleomene pouſſe temerité & ſon audace cherchoit à acquerir une gloire, qu'il n'avoit point.*] Ceci renferme un grand principe. Des Généraux qui n'ont encore acquis aucune gloire, peuvent la chercher

près du mont Lycée, & ayant pris la fuite il s'égara la nuit & passa pour mort. Ce fut pour la seconde fois que le bruit de sa mort fut répandu parmi les Grecs. S'étant donc sauvé, & ayant ramassé le débris de ses troupes, il ne compta pour rien de se retirer en sûreté, mais se servant habilement de l'occasion, lorsque personne ne s'y attendoit, & ne pensoit pas même que cela pût jamais arriver, il tomba tout à coup sur les Mantinéens, alliés de Cleomene, & s'étant rendu maître de leur Ville, il y mit garnison, déclara Citoyens tous les étrangers qui s'y étoient établis, & lui seul il acquit aux Achéens vaincus ce qu'ils n'auroient osé espérer, quand même ils auroient été vainqueurs.

Aratus battu se rend maître de Mantinée dans sa fuite.

Les Lacedemoniens étant entrés une seconde fois en armes dans les terres des Megalopolitains, Aratus marcha au secours de ces derniers, mais il n'eut garde d'en venir aux mains avec Cleomene, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, & il resista fortement aux Megalopolitains qui vouloient le forcer à combattre. Car outre qu'il n'étoit pas naturellement trop porté à hazarder des batailles, il se trouvoit alors fort inferieur en forces à son ennemi, & sentant son courage refroidi par la vieillesse, & son ambition châtiée par de mauvais succès, il craignoit d'attaquer un jeune homme audacieux, ardent, & enflé par des prosperités inesperées. [53] Enfin il pensoit que

Il refuse encore le combat contre Cleomene.

cher par l'audace & la temerité, mais ceux qui en ont déja doivent plûtôt penser à la conserver par la précaution & par la sagesse, & ne rien donner au hazard.

Grand principe d'Aratus.

que ſi Cleomene par ſa temerité & par ſon audace cherchoit à acquerir une gloire, qu'il n'avoit point, lui, il devoit chercher à conſerver par beaucoup de précaution & de ſageſſe celle qu'il avoit déja.

La bataille s'engage malgré lui.

Cependant l'Infanterie legere s'étant ébranlée, & ayant pouſſé les Spartiates juſques dans leur Camp où elle entra avec eux, les Soldats ſe diſperſerent dans les tentes pour les piller. [54] Aratus ne voulut pas profiter de cet avantage, & retenant ſes troupes ſur le bord d'un ravin, où elles s'étoient avancées, il les empêcha de paſſer. Lyſiades au deſeſpoir de cette manœuvre, & traitant mille fois Aratus de lâche, appella ſa Cavalerie pour la mener ſoûtenir ceux qui pourſuivoient les Ennemis, la priant de ne pas trahir leur victoire, & de ne pas l'abandonner quand il combattoit pour ſon païs. Ainſi ayant aſſemblé autour de lui beaucoup de bonnes troupes, & des gens choiſis, il alla charger l'aîle droite des Spartiates avec tant de furie, qu'il la rompit & la mit en fuite. Mais comme il la pourſuivit avec une ardeur trop inconſiderée & avec un deſir de gloire trop emporté, il ſe laiſſa attirer dans des lieux tortueux, heriſſés d'arbres, & coupés par de grands foſſés, où Cleomene, ſe repliant ſur lui, le chargea ſi rudement qu'il tomba mort ſur la place en ſe défendant avec beaucoup de valeur, & en combattant

Il empêche ſes troupes de paſſer un ravin.

Il eſt traité de lâche par Lyſiades.

Ardeur trop inconſiderée de Lyſiades.

Lyſiades tué.

54. *Aratus ne voulut pas profiter de cet avantage, & retenant ſes troupes ſur le bord d'un ravin où elles s'étoient avancées, il les empêcha de paſſer.*] Deux raiſons purent empêcher Aratus de mener ſes troupes ſuivre ſon Infanterie legere; la premiere, la difficulté des lieux où il falloit

battant le plus beau & le plus glorieux de tous les combats aux portes de ſa patrie. Tout le reſte de ſa Cavalerie, prenant la fuite, ſe jetta dans le corps de bataille, & mettant le deſordre dans cette Infanterie, elle remplit toute l'Armée d'effroi & y communiqua ſa fuite & ſa défaite.

Le plus beau & le plus glorieux des combats.

La plus grande partie de ce malheur fut rejettée ſur Aratus qui parut avoir abandonné mal à propos Lyſiades. Les Achéens, qui ſe retiroient en colere, le forcerent de les ſuivre juſqu'à Ægium. Là le Conſeil s'étant aſſemblé, ils reſolurent de ne plus fournir d'argent à Aratus & de ne plus lui entretenir des troupes étrangeres, & lui declarerent que s'il vouloit continuer la guerre, il n'avoit qu'à le faire à ſes dépens. Aratus, ſe voyant traité ſi indignement, fut ſur le point de leur rendre leur ſceau, & de dépoſer le Généralat. Mais après avoir penſé en lui-même, & rappellé ſa Raiſon, il eut patience pour l'heure, & bientôt après menant les Achéens à Orchomene, il donna un grand combat à Megiſtonus, beau-pere de Cleomene, le battit, lui tua trois cens hommes, & le prit lui-même priſonnier. Et comme il avoit accoûtumé de commander de deux années l'une, quand ſon tour revint, & qu'on l'appella après l'élection, il refuſa la charge, & à ſa place Timoxene fut élû Général.

Le malheur de cette défaite rejetté ſur Aratus.

Les Achéens prennent la reſolution de ne plus fournir de l'argent à Aratus.

Aratus indigné eſt ſur le point de quitter le Généralat.

Il mene les Achéens à Orchomene & gagne un grand combat.

Deux ans après il refuſe la charge de Général.

La

falloit les engager; & la ſeconde, plus forte encore, c'eſt qu'il voyoit l'aile droite des Spartiates en bataille devant lui, & toute prête à tomber ſur ſes troupes, qui n'auroient pu paſſer le ravin ſans ſe rompre & ſans donner par ce deſordre un grand avantage à l'ennemi.

La cauſe qu'on allegue de ſon refus, qu'il étoit mécontent du Peuple & fort irrité contre lui, ne paroît pas vraye; la ſeule veritable c'eſt l'état où il trouvoit les affaires des Achéens, & les malheurs dont il les voyoit menacés. Car Cleomene n'alloit plus doucement & inſenſiblement à ſes deſſeins & ne gardoit plus de meſures, comme il faiſoit auparavant, quand les Ephores s'oppoſoient à ſes vuës & contrebalançoient ſa puiſſance. Mais après avoir fait mourir tous ces Magiſtrats, partagé les terres, & donné droit de Bourgeoiſie à quantité d'étrangers, il ſe rendit maître abſolu de Lacedemone ſans que perſonne le controllât, & alors il s'attacha tout de bon aux Achéens, & demanda hautement qu'on l'élût Général de la Ligue. Voilà pourquoi on blâme fort Aratus de ce que dans une ſi grande tourmente, & dans un orage ſi furieux qui bouleverſoit entierement toutes les affaires, lui qui étoit le pilote, il avoit abandonné à un autre le gouvernail de ſon vaiſſeau, [55] lorſqu'il auroit été beau & honnête de le prendre même par force s'il ne l'avoit pas eu, & de pourvoir ainſi au ſalut commun aux dépens même de ſa vie. Ou, s'il deſeſperoit des affaires & des forces des Achéens, [56] il devoit plûtôt ceder à Cleomene, que de

Sa veritable cauſe de ſon refus.

Bon que les voyes Cleomene s'étoit rendu maître abſolu dans Lacedemone.

Cleomene demande d'être élu Général de la Ligue.

Blâme que l'on donnoit à Aratus.

En quelle occaſion un homme de bien peut prendre par force le gouvernail.

55. *Lorſqu'il auroit été beau & honnête de le prendre même par force s'il ne l'avoit pas eu.*] Car dans ces temps d'orage un homme qui a fait de ſi grandes actions, & qui ſe rend capable de ſervir utilement ſa patrie, peut prendre par force le commandement. L'hiſtoire en fournit des exemples.

56. *Il*

de rendre une seconde fois tout le Peloponese Barbare par tant de garnisons de Macedoniens, que de remplir le Château de Corinthe d'armes Gauloises & Illyriennes, & que d'aller prendre des gens, qu'il avoit battus si souvent dans les combats, dont il avoit plusieurs fois surpris la Politique dans ses Traités, & qu'il accabloit d'injures dans ses Memoires, pour les établir maîtres dans toutes ses Villes en les appellant alliés pour adoucir par un beau nom la honte d'une action si lâche.

On dira que Cleomene étoit un homme violent, injuste, un veritable Tyran, je le veux, mais il descendoit des Heraclides, & il avoit Sparte pour patrie, de laquelle il valoit mieux prendre le dernier Citoyen, que de choisir le premier des Macedoniens pour l'établir Chef de la Ligue, au moins pour ceux qui savent faire cas de l'honneur & de la noblesse des Grecs. Car même Cleomene ne demandoit ce Généralat aux Achéens que pour faire de grands biens aux Villes en reconnoissance de ce grand honneur & d'un si glorieux titre. Au lieu qu'Antigonus n'eut pas plûtôt été declaré Généralissime & sur terre & sur mer, qu'il ne voulut jamais accepter cette Charge qu'on ne lui eût donné la Citadelle de Corinthe pour loyer de ses peines & de

Beau jugement de Plutarque.

Il étoit honteux aux Grecs d'obéir à un autre qu'à un Grec.

Antigonus III. declaré Généralissime des Achéens se fait donner la forteresse de Corinthe.

56. *Il devoit plûtôt ceder à Cleomene.*] Car il auroit été plus honnête & plus glorieux pour les Achéens, d'avoir un Roi de Sparte pour Général de la Ligue, que de voir par leur dissension le Peloponese rendu Barbare par tant de garnisons de Macedoniens, de Gaulois, d'Illyriens, &c.

La fable d'Esope du Cheval & du Cerf appliquée à Antigonus.

de ses travaux,[57] imitant parfaitement le Chasseur de la Fable d'Esope, qui ne voulut jamais monter sur son cheval qu'il ne l'eût auparavant bridé. Antigonus de même ne voulut jamais, pour ainsi dire, monter sur les Achéens, qui l'en prioient & qui l'en sollicitoient par leurs Ambassades & par leurs Decrets, qu'il ne les eût bridés par la Garnison qu'il mit dans la Citadelle, & par les ôtages qu'il exigea. Il est vrai qu'Aratus se récrie sur cela & qu'il se justifie sur la necessité qui le contraignit; mais Polybe assure que long-temps avant cette necessité, se défiant de l'audace trop entreprenante de Cleomene, il avoit traité secretement avec Antigonus, & avoit attiré les Megalopolitains pour demander au Conseil des Achéens qu'on appellât Antigonus. Car les Megalopolitains étoient les plus exposés aux courses & aux pilleries de Cleomene, dès qu'il y avoit la moindre guerre. Phylarque écrit la même chose, mais il ne faudroit pas ajoûter beaucoup de foi à cet Historien, s'il n'étoit appuyé du témoignage de Polybe, car toutes les fois qu'il parle de Cleomene, il entre dans une espece d'enthousiasme par le zele qu'il a pour lui, & il fait dans son Histoire comme dans un veritable Plaidoyer, il s'attache toûjours à charger l'un, & à justifier l'autre.

Aratus cherche à se justifier.

Polybe détruit sa justification. Tout ce fait est détaillé dans son II. Livre.

Partialité de l'Historien Phylarque pour Cleomene.

Mantinée prise & les

Les Achéens perdirent donc la Ville de Man-

57. *Imitant parfaitement le Chasseur de la Fable d'Esope.*] C'est la même Fable qu'Horace a si bien placée dans l'Epitre X. du I. Liv.

Cervus equum, pugna melior, communibus herbis
Pellebat.

Cette

Mantinée, que Cleomene leur prit pour la seconde fois. Et ayant enſuite été défaits dans une grande bataille près d'Hecatonbœon, ils furent ſi conſternés de cet échec, qu'ils envoyerent d'abord des Ambaſſadeurs à Cleomene le prier de ſe rendre à Argos pour y recevoir le Généralat & ſe mettre à la tête des troupes; mais Aratus n'eut pas plûtôt eu avis qu'il venoit, & qu'il étoit déja près de Lerne avec ſon Armée, qu'effrayé de ſon arrivée, il envoya au devant de lui des Ambaſſadeurs pour le prier de ne venir que comme vers des amis & des alliés ſeulement avec trois cens hommes, & que s'il avoit quelque défiance, il n'avoit qu'à demander tels ôtages qu'il voudroit. Cleomene, prenant cette priere pour une moquerie & pour un outrage, s'en retourna ſur l'heure, & écrivit au Conſeil des Achéens une Lettre toute pleine de plaintes & d'invectives contre Aratus. Aratus en écrivit auſſi de ſon côté ſur le même ton contre Cleomene, & dans ces injures ils ſe porterent tous deux à un tel excès, qu'il n'y a ſorte d'infamies qu'ils ne diſſent de leurs mariages & de leurs femmes.

Achéens défaits par Cleomene.

Près de la Ville de Dymes ou Dymée dans l'Achaïe.

Les Achéens envoyent prier Cleomene de recevoir le Généralat.

Lerne, ville au deſſus d'Argos.

Aratus s'oppoſe à Cleomene.

Injures atroces qu'Aratus & Cleomene s'écrivent reciproquement.

Cleomene, piqué juſqu'au vif, envoya un Heraut déclarer la guerre aux Achéens, & il s'en fallut fort peu qu'il ne leur enlevât la Ville de Sicyone par une intelligence qu'il avoit avec des traîtres, mais ayant manqué ſon coup

Cleomene déclare la guerre aux Achéens.

Cette Fable eſt dans le Recueil d'Eſope, mais on prétend qu'avant lui le Poëte Steſichore s'en étoit ſervi en parlant aux Hymetiens, qui alloient établir des gardes à Phalaris.

Villes qu'il leur prend.

coup, il se retira & alla tomber sur Pellene, qu'il prit après en avoir chassé le Général des Achéens. Peu de temps après il prit la Ville de Phenée, & celle de Pentelée. Bientôt après les Argiens se joignirent à lui, & les Phliasiens reçurent garnison, de sorte qu'il ne resta presque plus rien d'assuré aux Achéens de tout ce qu'ils avoient conquis, & qu'Aratus se trouva dans un grand embarras & dans un grand trouble, voyant tout le Peloponese ébranle, & toutes les Villes prêtes à se soûlever par les pratiques de ceux qui ne demandoient que des nouveautés, car rien ne demeuroit dans une assiette tranquille, & il n'y avoit personne qui fût content de l'état où l'on se trouvoit, parmi les Sicyoniens même & parmi les Corinthiens on en découvrit beaucoup qui avoient intelligence avec Cleomene, & que le desir de gouverner eux-mêmes avoit rendu depuis long-temps très-mal intentionnés pour le bien public.

Grand embarras d'Aratus.

Aratus condamne à mort tous ceux des Sicyoniens qui furent convaincus d'avoir intelligence avec Cleomene.

Aratus ayant reçu l'autorité de les juger en dernier ressort, condamna à mort tous ceux de Sicyone qu'il trouva convaincus de cette corruption. Et ayant voulu ensuite rechercher ceux de Corinthe pour les faire punir, il soûleva le Peuple, qui étoit déja malade de la même maladie, & qui étoit las du Gouvernement des Achéens. S'étant donc tous assemblés dans le Temple d'Apollon, ils envoyerent prier Aratus de s'y rendre, resolus de le tuer, ou de le prendre prisonnier avant que d'en venir à une revolte déclarée. Aratus vint menant lui-même son cheval par la bride, comme ne se défiant de rien & n'ayant aucun soupçon. Quand il parut à la porte du Tem-

Grand danger qu'Aratus courut à Corinthe, & la maniere dont il s'en tira.

ple,

ple, pluſieurs ſe leverent & ſe mirent à l'accabler d'injures & de reproches, & lui avec un viſage poſé & aſſuré, & avec des paroles pleines de douceur, il leur commanda de ſe raſſeoir, & de ne pas tant crier en ſe tenant ainſi debout avec beaucoup de confuſion & de desordre. Il fit même rentrer ceux qui étoient à la porte, & en leur parlant doucement, il s'éloignoit du Temple au petit pas, comme cherchant quelqu'un à qui donner ſon cheval. S'étant dérobé de cette maniere inſenſiblement, & parlant ſans aucune émotion & ſans aucun trouble aux Corinthiens, qu'il rencontroit, & les preſſant de ſe rendre au Temple, quand il ſe vit près de la Citadelle, avant qu'on ſe fût apperçu de ſon deſſein il ſe jetta ſur ſon cheval, & après avoir donné ordre à Cleopater, qui commandoit la garniſon, de bien garder ſa Citadelle, il piqua à toute bride & alla à Sicyone ſuivi ſeulement de trente Soldats, tous les autres l'ayant abandonné & s'étant diſperſés de côté & d'autre.

Il ſe retire à Sicyone.

Un moment après les Corinthiens, avertis de ſa fuite, envoyerent des gens la pourſuivre, & ces gens n'ayant pu l'atteindre, ils firent venir Cleomene, & lui remirent leur Ville. Mais il ne crut pas avoir tant gagné en recevant leur Ville, qu'il crut avoir perdu par la fuite d'Aratus qu'ils avoient laiſſé échapper. Cleomene donc, après que ceux qui habitoient le quartier de la mer, appellé Acte, ſe furent joints à lui, & lui eurent ainſi livré leurs Villes, il environna la Citadelle d'une bonne muraille & d'un retranchement paliſſadé.

Les Corinthiens remettent leur Ville à Cleomene.

C'étoit toute la côte de l'Achaïe.

Cependant Aratus arrivé à Sicyone, pluſieurs

Aratus élu encore Général.

ſieurs des Achéens ſe rendirent auprès de lui. On tint une Aſſemblée générale, & là il fut encore élu Général avec une autorité ſouveraine, & il fut reduit à ſe faire une Garde de ſes propres Citoyens. Après avoir gouverné les affaires des Achéens pendant trente-trois ans, & avoir toûjours été le premier de la Grece en reputation & en puiſſance, il ſe trouvoit alors abandonné, pauvre, perſecuté, & porté comme ſur une planche du naufrage de ſa patrie au milieu de la plus horrible tempête & des plus grands dangers, car les Etoliens lui refuſerent le ſecours qu'il leur demandoit, & la Ville d'Athenes, qui étoit très-portée à le favoriſer, en fut empêchée par Euclide & par Micion.

Grands menagemens de Cleomene pour Aratus.

Aratus avoit à Corinthe une maiſon & beaucoup d'argent. Cleomene n'y toucha point & ne ſouffrit point qu'on y touchât, mais il envoya chercher les principaux amis d'Aratus & ſes gens d'affaires, & leur ordonna d'en avoir ſoin, & de le garder pour lui en rendre compte dans la ſuite. Et en particulier il lui envoya Tripylus, & pour la ſeconde fois ſon beau-pere Megiſtonus, lui faire de ſa part toute ſorte de grandes promeſſes, & lui offrir cependant une penſion de douze talens, qui étoit le double de celle qu'il recevoit du Roi Ptolemée, & pour cela il ne demandoit que d'être declaré Général des Achéens, & que de garder conjointement avec eux la Citadelle. Aratus répondit *qu'il ne gouvernoit pas les affaires, mais que les affaires le gouvernoient.*

Il lui envoye des gens pour le gagner & pour lui offrir une penſion de douze mille écus.

Penſion que le Roi Ptolemée faiſoit à Aratus.

Réponſe d'Aratus aux propoſitions de Cleomene.

Cleomene prit cette réponſe pour une défaite & pour une moquerie, ſe jetta d'abord

dans

dans les terres de Sicyone qu'il pilla & ravagea, & ſe tint trois mois devant la Ville avec ſon Armée, Aratus ne ſe démentant point pour cela, & déliberant en lui-même s'il recevroit Antigonus pour lui livrer la Citadelle, car Antigonus ne vouloit le ſecourir qu'à cette condition.

Cleomene ſe jette dans les Terres de Sicyone.

Déliberation d'Aratus.

Les Achéens s'étant rendus à Ægium pour y tenir une Aſſemblée, y appellerent Aratus. Mais comme Sicyone étoit inveſtie par les troupes de Cleomene, il y avoit du danger à en ſortir. D'ailleurs ſes Citoyens le retenoient par leurs prieres, & ne vouloient pas ſouffrir qu'il expoſât ſa perſonne en paſſant ainſi au travers des Ennemis. Les femmes mêmes & les enfans l'environnoient comme leur pere commun & leur Sauveur, & ſe tenoient pendus à ſon cou en le conjurant & en verſant des torrens de larmes. Aratus, quoiqu'attendri, les raſſura, les conſola, & montant à cheval, il ſe rendit ſur la côte de la mer avec dix de ſes amis ſeulement, & avec ſon fils qui entroit dans l'âge de l'adoleſcence. Ayant trouvé là quelques vaiſſeaux à l'ancre, ils s'embarquerent & arriverent heureuſement à Ægium où ſe tenoit l'Aſſemblée, & où il fut reſolu qu'on appelleroit Antigonus, & qu'on lui remettroit la Citadelle; Aratus lui envoya même ſon fils parmi les autres ôtages.

Ville maritime de l'Achaïe à l'extrémité du Golfe de Corinthe.

Grande affection que ceux de Sicyone témoignent à Aratus.

Il arrive heureuſement à Ægium.

Les Achéens appellent Antigonus, & Aratus lui envoye ſon fils en ôtage.

Les Corinthiens furent tellement irrités de ce Decret & de l'action d'Aratus, qu'ils pillerent tout ſon argent, & qu'ils donnerent ſa maiſon à Cleomene, & comme Antigonus venoit à grandes journées avec ſon Armée, qui étoit de vingt mille hommes de pied & de qua-

Les Corinthiens irrités, pillent ſon argent & donnent ſa maiſon à Cleomene.

quatorze cens chevaux. [58] Aratus avec les Magistrats & les principaux Officiers de la Ligue alla par mer au devant de lui jusqu'à la Ville de Peges à l'insu des Ennemis, quoi qu'il ne s'assurât pas trop sur Antigonus & qu'il se défiât des Macedoniens. Car il savoit qu'il ne s'étoit agrandi que par les maux qu'il leur avoit faits, & que l'ancienne haine qu'il avoit pour Antigonus, avoit été le premier fondement de sa fortune, & comme le premier degré de son élevation. Mais voyant la necessité indispensable & l'occasion qu'il ne pouvoit éviter, & à laquelle ceux qui pensent commander, sont forcés d'obéir, il en courut le hazard.

Ville maritime tout au fond du Golfe de Corinthe.

Moyens par lesquels Aratus s'étoit agrandi.

L'occasion force souvent d'obéir ceux qui croyent commander.

Antigonus fait de grands honneurs à Aratus.

Dès qu'Antigonus fut averti qu'Aratus arrivoit en personne, il s'avança, fit à tous les autres un accueil honnête & sans aucune distinction marquée, mais pour Aratus, dès cette premiere entrevuë, il lui fit toutes sortes d'honneurs, & dans la suite l'ayant trouvé homme de bien & de très-grand sens, il l'admit dans sa familiarité la plus intime, jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus importans, & à se servir de lui dans ses plus grandes affaires. Aussi Aratus n'étoit pas seulement utile dans tout ce qui regardoit le gouvernement, mais d'un commerce très-agreable & l'homme du monde le plus propre à être auprès d'un Roi qui se trouvoit libre, & qui ne cherchoit qu'à se divertir & à passer le temps. C'est pourquoi Anti-

Aratus, l'homme du monde le plus propre à être auprès d'un Roi.

58. *Aratus avec les Magistrats & les principaux Officiers de la Ligue.*] Le Grec dit, μετὰ τῶν δημιοργῶν. Car les Doriens appelloient de ce nom leurs Magistrats, leurs principaux Officiers. Δημιοργοὶ, παρὰ τοῖς Δωριεῦσι οἱ Ἀρ-

χοντες

Antigonus, quoiqu'alors encore fort jeune, n'eut pas plûtôt connu les mœurs & les grandes qualités de ce Personnage, dont il n'y en avoit aucune qui ne fût digne de l'amitié d'un Roi, le préfera non seulement à tous les Achéens, mais encore à tous les Macedoniens qu'il avoit à sa Cour, & continua de se servir de lui en toutes choses. Et le signe, que Dieu avoit fait paroître dans les entrailles des victimes, eut son accomplissement. Car on raconte que peu de temps auparavant, comme Aratus offroit un sacrifice, on vit près du foye deux vesicules du fiel enveloppées d'une seule coiffe de graisse, & que le Devin prédit sur cela que deux ennemis, qui paroissoient irreconciliables, seroient bien-tôt réunis dans une étroite amitié. Aratus mépriſa pour lors cette prédiction, car il n'ajoûtoit pas autrement beaucoup de foi aux signes des victimes, ni à toutes les prédictions des Devins, & il aimoit à se servir de sa Raison. Mais quelque temps après, comme la guerre alloit heureusement son train, & étoit fort avancée, Antigonus fit un grand festin dans la Ville de Corinthe où il y eut beaucoup de gens priés, & où il fit placer Aratus à table à ses côtés au-dessus de lui. Et quelques momens après, ayant commandé qu'on lui apportât un tapis pour se couvrir, il demanda à Aratus *s'il ne trouvoit pas qu'il fît grand froid?* Aratus ayant répondu *que le froid étoit très-rude*, Antigonus le

Il n'avoit point de qualités qui ne fût digne de l'amitié d'un Roi.

Signe qui arriva à Aratus dans un sacrifice qu'il offroit.

Deux vesicules du fiel enveloppées dans une seule coiffe.

L'explication de ce signe.

Aratus n'ajoûtoit pas beaucoup de foi aux signes des victimes, ni aux prédictions des Devins.

Grand festin qu'Antigonus fait à Corinthe, & l'honneur qu'Aratus y reçoit.

χοντες τὰ δημοσια πραγματα, ὥσπερ Ἀθήνησιν οἱ ἄρχοντες λέγονται, Hesych. Demiourgoi, *chez les Doriens, sont les Magistrats qui font les affaires publiques, tenus que l'on appelle à Athenes* Démarques.

Antigonus & Aratus enveloppés du même tapis, accompliſſement du ſigne.

le preſſa de s'approcher encore plus de lui ; & ſes Officiers ayant apporté un grand tapis, ils les en enveloppérent tous deux. [59] Alors Aratus ſe reſſouvenant de ſon ſacrifice, ſe prit à rire, & conta au Roi le ſigne qui avoit paru, & la prédiction qui avoit été faite. Mais ceci n'arriva que longtemps après le temps dont nous parlons.

Etant donc tous deux à Peges après avoir prêté & reçu les ſermens, ils marcherent contre les ennemis. Il y eut pluſieurs grands combats ſous les murs de Corinthe, Cleomene s'étant bien fortifié, & les Corinthiens ſe défendant avec beaucoup d'ardeur & de courage.

Ariſtote d'Argos offre à Aratus de faire revolter ſa Ville, s'il veut y venir.

Pendant qu'on en eſt en ces termes, Ariſtote d'Argos, ami particulier d'Aratus, lui dépêche ſecretement un homme pour lui dire qu'il feroit revolter ſa Ville, s'il y venoit promptement avec quelques troupes. Aratus communiqua cette propoſition à Antigonus, qui lui donna ſur le champ quinze cens hommes, avec leſquels il s'embarqua en toute diligence à un port de l'Iſthme, & arriva très-promptement à Epidaure. Les Argiens, ſans atten-

Aratus s'embarque avec des troupes pour aller faire revolter Argos contre Cleomene.

59. *Alors Aratus ſe reſſouvenant de ſon ſacrifice, ſe prit à rire, & conta au Roi le ſigne qui avoit paru, & la prédiction qui avoit été faite.*] Le ſigne, ni la prédiction ne pouvoient avoir un accompliſſement plus formel ni plus ſenſible. Antigonus & Aratus enveloppés d'un même tapis étoient les deux veſicules du fiel enveloppées d'une ſeule coiffe. Cela devoit bien vaincre l'incredulité d'Aratus. Cependant il ne fit qu'en rire, grande ſageſſe pour un homme que la Philoſophie n'avoit pas formé.

60. *Le jetterent dans la mer.*] L'Hiſtorien Phylarque exaggete extrêmement la mort de ce Tyran Ariſtomaque, comme ſi on lui avoit fait ſouffrir les ſupplices les plus cruels. Polybe le refute très-ſolidement dans ſon II. liv.

61. *Sur-*

attendre ſon arrivée, allerent attaquer les troupes de Cleomene, les pouſſerent, & les enfermerent dans la Citadelle. Cleomene, qui étoit à Corinthe, ayant appris ces nouvelles, craignit que ſi les ennemis ſe rendoient maîtres d'Argos, ils ne lui coupaſſent le chemin de ſa retraite, abandonna le Château de Corinthe la nuit même, & marcha au ſecours de ſes gens. Il arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de ſon approche, & mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis. Mais peu de jours après Aratus y étant arrivé de ſon côté, & le Roi Antigonus ayant paru de l'autre avec toutes ſes forces, Cleomene ſe retira à Mantinée.

Cleomene abandonne le Château de Corinthe, & va au ſecours de ſes troupes à Argos.

L'arrivée d'Aratus & l'approche d'Antigonus l'obligent à ſe retirer à Mantinée.

Depuis ce moment toutes les Villes du Peloponeſe ſe remirent entre les mains des Achéens. Antigonus s'empara du Château de Corinthe, & Aratus élu Général par les Argiens, leur perſuada de donner à Antigonus tous les biens des Tyrans, & ceux de tous les traîtres. Les Argiens, après avoir donné la torture à Ariſtomaque dans la Ville de Cenchrées, [60] le jetterent dans la mer. [61] Sur quoi

Aratus élu Général par les Argiens. Il fait donner à Antigonus tous les biens des Tyrans & des traîtres.

Ariſtomaque après avoir eu la torture eſt jetté dans la mer.

61. *Sur quoi Aratus fut fort blâmé d'avoir laiſſé perir ſi injuſtement un homme qui n'étoit point méchant.*] Plutarque me paroît ſuivre ici les impreſſions injuſtes que Phylarque pour noircir Aratus veut donner de la mort d'Ariſtomaque, dont il étoit grand partiſan. Il auroit mieux fait de ſuivre Polybe, qui, dans ſon II. liv. fait voir que cet Ariſtomaque meritoit des ſupplices beaucoup plus cruels que celui d'être jetté dans la mer, & que quand bien on lui auroit fait ſouffrir de plus grandes peines que celles dont parle Phylarque, il n'auroit pas encore aſſez ſouffert pour expier ce qu'il fit dans un ſeul jour, lorſqu'Aratus à la tête d'une troupe d'Achéens étant entré ſecretement dans Argos, & s'étant expoſé au plus grand de tous les dangers, en combattant pour la li-

Aratus blâmé.

quoi Aratus fut fort blâmé d'avoir laiſſé perir ſi injuſtement un homme qui n'étoit point méchant, avec lequel il avoit été en commerce, & qui à ſa perſuaſion avoit dépoſé la Tyrannie, & avoit fait entrer ſa Ville dans la Ligue des Achéens. On lui imputoit encore pluſieurs autres choſes, on l'accuſoit d'être ſeul la cauſe qu'ils avoient donné à Antigonus la Ville de Corinthe comme s'ils lui avoient donné un petit village; qu'ils avoient ſouffert qu'après avoir pillé Orchomene, il y mît une Garniſon de Macedoniens; qu'ils avoient paſſé un Decret qui portoit qu'on n'écriroit à aucun Roi, & qu'on n'envoyeroit aucune Ambaſſade à qui que ce pût être, que par la permiſſion d'Antigonus; qu'ils s'étoient laiſſé forcer à nourrir & à payer la Garniſon Macedonienne, & qu'ils faiſoient des ſacrifices, des libations, & des jeux en l'honneur d'Antigonus, les Citoyens d'Aratus en ayant donné les

Charge contre Aratus.

liberté des Argiens, il fut obligé de ſe retirer, parce que la crainte du Tyran étoit ſi grande qu'aucun des Citoyens ne branla pour le ſecourir. Ariſtomaque ſaiſiſſant cette occaſion d'aſſouvir ſa cruauté, prétexta qu'il y avoit pluſieurs des Argiens qui étoient d'intelligence avec les Achéens, & fit égorger quatre-vingts des plus conſiderables, après leur avoir fait donner la torture en preſence de leurs parens. N'eſt-ce pas là un méchant homme? Il eſt vrai qu'il avoit dépoſé ſa Tyrannie à la perſuaſion d'Aratus, & qu'en faveur de ce changement les Achéens lui avoient pardonné tous ſes anciens crimes, lui avoient donné part à l'adminiſtration de leur Republique, & l'avoient même fait Général de leurs troupes. Mais dès qu'il vit reluire des eſperances plus favorables du côté de Cleomene, il oublia cette humanité des Achéens, il ſe ſepara & ſeparа ſa patrie de la Ligue des Achéens dans les temps les plus difficiles & ſe tourna du côté de leurs ennemis, de ſorte que lors qu'il eut été pris il falloit le mener par tout le Peloponeſe,

les premiers l'exemple, & reçu dans leur Ville Antigonus par le conſeil d'Aratus qui le regala dans ſa maiſon. Voilà les choſes dont ils le chargeoient tous, ne faiſant pas reflexion [62] qu'après avoir remis à ce Prince les rênes du Gouvernement, Aratus entraîné lui-même par l'impetuoſité de la licence Royale, n'avoit plus été maître que de ſa voix toute ſeule, & dont encore il ne pouvoit ſe ſervir librement qu'avec beaucoup de danger. Car on voyoit clairement qu'il étoit très-affligé de la plûpart des choſes qui ſe paſſoient, ſur-tout de ce qui ſe paſſa au ſujet des Statuës. Antigonus releva dans Argos toutes celles des Tyrans qu'Aratus avoit abattuës, & abattit celles qu'on avoit érigées à ceux qui avoient ſurpris la Citadelle de Corinthe, hors une ſeule qui étoit celle d'Aratus même. Et quelques prieres qu'Aratus lui fît, il ne put jamais l'en empêcher. [63] Il ſemble auſſi que ce que les Achéens

Autre comment juſtifié par Plutarque.

Statuës qu'Antigonus releve & abat dans Argos.

ponefe, & après l'avoir montré à tout le monde, le faire mourir en public dans les ſupplices. Cependant un ſi méchant homme ne ſouffrit d'autre peine que d'être jetté dans la mer pour quelques choſes qu'il avoit faites à Cenchrées. Voilà une aſſez bonne apologie d'Aratus, j'aurois voulu que Plutarque y eût fait quelque attention.

62. *Qu'après avoir remis à ce Prince les rênes du Gouvernement.*] Car par une déliberation publique Antigonus avoit été nommé Généraliſſime des Achéens ſur terre & ſur mer, & on lui avoit donné la Citadelle de Corinthe. Comment donc Aratus, après lui avoir cedé ſa place & remis les rênes de l'Etat, auroit-il pu reſiſter à la puiſſance, n'étant plus que particulier, & n'ayant plus que ſa voix ſeule?

63. *Il ſemble auſſi que ce que les Achéens firent à Mantinée.*] Le mot Ἀχαιοὶ du texte pourroit s'expliquer. On lit dans un Mſ. Ἀχαιῶν. Et je crois qu'il faut recevoir la correction qui paroît dans le Mſ. de la Bibliotheque de ſaint Germain, Ἀχαιῶν.

chéens firent à Mantinée, ne ſe reſſent point du tout de l'humanité & de la généroſité des Grecs. Car s'étant rendu maîtres de la Ville par le moyen d'Antigonus, ils firent mourir les plus nobles & les plus conſiderables de ſes habitans, & des autres ils vendirent les uns, & envoyerent les autres en Macedoine chargés de chaines, firent eſclaves les femmes & les enfans, les vendirent, & de l'argent qui revint de cette vente, ils en partagerent le tiers entre eux, & les deux autres tiers, ils les donnerent aux Macedoniens. [64] Mais on peut dire que tout cela ſe faiſoit par un eſprit de vengeance; & ſelon la Loi des repreſailles. Car quoique ce ſoit une choſe horrible de traiter ainſi par un excès de colere des Peuples de même Nation & de même origine, cependant dans la neceſſité, c'eſt, comme dit Simonide, une douceur, & non une dureté, de donner de l'allegement à un cœur qui ſouffre & qui, enflammé de colere & bouffi de dépit, ne cherche qu'à les exhaler.

Inhumanités que les Achéens exercerent à Mantinée.

Loi des repreſailles.

Comment Plutarque juſtifie ces cruautés des Achéens.

Mais ſur ce qui ſe fit enſuite dans la même Vil-

Beau jugement de Plutarque.

64. *Mais on peut dire que tout cela ſe faiſoit par un eſprit de vengeance, & ſelon la loi des repreſailles.*] Car les Mantinéens avoient envoyé demander aux Achéens une garniſon pour ſe défendre contre les pratiques des Lacedemoniens. Les Achéens leur envoyerent trois cens de leurs Citoyens, & deux cens Soldats étrangers. Quelque temps après ces Mantinéens, par la plus deteſtable de toutes les perfidies, égorgerent cette garniſon qu'ils avoient demandée. Que ne meritoient donc point des gens qui avoient commis un ſi horrible crime? Cependant les Mantinéens repris par les Achéens ne ſouffrirent d'autre peine que le pillage de leurs biens, & la vente des perſonnes libres. Ce que Plutarque dit de la mort des plus nobles & des plus conſiderables des Mantinéens, c'eſt un menſonge de Phylarque, qui a voulu en-

Ville, il eſt impoſſible de juſtifier Aratus, & de donner à ſon action le moindre prétexte honnête & juſte. Car les Argiens ayant reçu d'Antigonus cette Ville en don, & ayant reſolu de la repeupler, Aratus fut choiſi pour faire ce repeuplement, & étant Capitaine Général, il ordonna par un Decret que la Ville ne ſeroit plus appellée *Mantinée*, mais *Antigonée*, qui eſt le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Ainſi il ſemble que par ſon moyen Mantinée, *l'aimable Mantinée*, comme Homere l'appelle, ne ſubſiſte plus, [65] & qu'à ſa place on a une Ville qui porte le nom de ceux qui ont ruïné & détruit ſes habitans.

ſur une action d'Aratus qui ne peut être juſtifiée.

Antigonus donne Mantinée aux Argiens.

Aratus choiſi pour la repeupler.

Il change ſon nom, & l'appelle Antigonée.

Dans le II. Livre de l'Iliade.

Quelque temps après, Cleomene, vaincu dans une grande bataille près de Sellaſie par Antigonus, ſe ſauva à Sparte qu'il abandonna la nuit ſuivante & ſe retira à Alexandrie. Et Antigonus, après avoir fait à Aratus tous les traitemens les plus humains, les plus gracieux, & les plus honnêtes, s'en retourna en Macedoine ſur les nouvelles que les Illyriens y étoient entrés, & y étant tombé malade presque en arrivant, il nomma pour ſon ſucceſſeur Philippe, fils de Demetrius, qui ſortoit

Cleomene battu par Antigonus près de Sellaſie. V. la Vie de Philopœmen.

Il ſe retire à Alexandrie.

Antigonus s'en retourne en Macedoine où il meurt de maladie.

Il nomme pour ſon ſucceſſeur Philippe.

encherir ſur la verité, pour noircir les Achéens & Aratus. Mais quand même cela ſeroit vrai, Polybe fait fort bien voir qu'il n'y avoit rien que les Mantinéens ne meritaſſent, & que ſi Aratus & les Achéens ne ſe porterent pas contre eux aux derniers excès de la vengeance, il faut attribuer cette moderation à leur humanité.

65. *Et qu'à ſa place on a une Ville qui porte le nom de ceux qui ont ruïné & détruit ſes habitans.*] Plutarque marque toujours l'amour qu'il a pour la Grece. Il n'y a rien de plus indigne que d'ôter à une Ville ſon ancien nom, pour lui donner le nom de celui qui a été la principale cauſe de ſa ruïne.

Hippo son neveu, fils de Demetrius II.

toit à peine de l'enfance, l'envoya dans le Peloponese, & lui ordonna sur toutes choses de s'attacher à Aratus, & de se gouverner par ses conseils quand il traiteroit avec les Villes, & qu'il voudroit se faire connoître aux Achéens. Aratus lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, & le gouverna si sagement qu'il le renvoya en Macedoine plein d'affection pour lui, & dans les dispositions les plus favorables pour les interêts de la Grece.

Il lui ordonne de s'attacher à Aratus, & de se gouverner par ses conseils.

Après la mort d'Antigonus, [66] les Etoliens commencerent à avoir beaucoup de mépris pour la lâcheté & pour la paresse des Achéens, car accoûtumés à se tapir sous les armes des Macedoniens, ils passoient leur vie dans l'oisiveté & sans aucune discipline. [67] Cela donna aux Etoliens l'audace de penser à s'emparer

Après la mort d'Antigonus les Achéens tombent dans la lâcheté & dans la paresse.

Ce qui arriva à un Etat

66. *Les Etoliens commencerent à avoir beaucoup de mépris pour la lâcheté & pour la paresse des Achéens.*] Polybe marque dans son IV. Livre que depuis que Cleomene avoit perdu son Royaume, les Peuples du Peloponese, qui étoient las des premieres guerres, & qui croyoient que l'état present des affaires dureroit toujours, avoient entierement negligé les armes & le métier de la guerre. Ce qui fait voir combien il est important d'entretenir les Peuples & de les exercer dans le métier des armes pendant les temps même les plus tranquilles.

67. *Cela donna aux Etoliens l'audace de penser à s'emparer du Peloponese.*] Il y avoit long-temps que les Etoliens ne pouvoient souffrir la paix, parce que pendant la paix ils étoient obligés de vivre à leurs depens, & qu'ils étoient accoûtumés à ne vivre que de brigandages. Antigonus les avoit tenus en respect, mais après sa mort ils mepriserent l'enfance de Philippe, & ne chercherent que des pretextes pour faire la guerre aux Peuples du Peloponese. Polybe Livre IV.

68. *Et voyant que celui qui étoit cette année-là Capitaine*

ter du Peloponeſe. Ils y entrent à main armée ; chemin faiſant ils emmenent quelques troupeaux & quelque butin des terres de Patres & de Dyme, & ſe jettant ſur Meſſene ils font un ravage horrible dans tout le païs des environs. Aratus, irrité de cette inſolence & de cette perfidie, [68] & voyant que celui qui étoit cette année-là Capitaine Général, nommé Timoxene, differoit & cherchoit à gagner du temps, parce que ſon année alloit expirer, comme il étoit nommé pour lui ſuccéder l'année ſuivante, il avança de cinq jours ſon Généralat pour courir au ſecours des Meſſeniens. Ayant donc aſſemblé les Achéens, dont ni les corps n'étoient plus endurcis à l'exercice des armes, ni les courages portés à la guerre, [69] il fut battu près de Caphyes, & comme il fut accuſé de s'être porté en cette

qui ne ſe défend que par des troupes étrangeres.

Aratus avance ſon Généralat de cinq jours.

Il eſt battu près de Caphyes, Ville d'Arcadie.

Général, nommé Timoxene, differoit & cherchoit à gagner du temps, parce que ſon année alloit expirer.] Timoxene n'étoit nullement d'avis de cette expedition, parce qu'il n'avoit point du tout de confiance aux Achéens, à cauſe des raiſons que je viens d'expliquer ; & comme il ne reſtoit que cinq jours de l'année de ſon Généralat, il étoit bien aiſe de gagner ce temps-là. Mais Aratus, indigné de l'audace des Etoliens, pourſuivit la choſe ardemment, & ayant retiré le ſceau des mains de Timoxene, il écrivit ſur l'heure à toutes les Villes, & ordonna à toute la jeuneſſe capable de porter les armes de ſe trouver à jour marqué à Megalopolis. Ainſi Timoxene ne merite pas d'être blâmé de n'avoir pas voulu hazarder le ſalut de ſa patrie avec des troupes dont il connoiſſoit la lâcheté & la pareſſe, ſur-tout n'ayant que peu de jours à attendre pour ſortir de charge & quitter le commandement.

69. *Il fut battu près de Caphyes, & comme il fut accuſé de s'être porté avec plus d'ardeur que de prudence.*] Quand le Lecteur ſait qu'Aratus fut battu près de Caphyes, & qu'il fut accuſé de s'être porté avec plus d'ardeur que

Accusé de s'être mal conduit en cette occasion.

te occasion avec plus d'ardeur que de prudence, il se refroidit si fort dans la suite, & abandonna tellement les affaires & ses esperances,

Le découragement où cela le jetta.

70 que les Etoliens lui ayant donné plusieurs fois depuis de grandes prises sur eux, il n'en profita point, leur laissa exercer dans le Peloponese toutes leurs insolences, & souffrit qu'ils y vécussent avec une licence desordonnée, comme si c'eût été des gens qui dans un excès de débauche n'eussent eu en vuë que de folâtrer & de s'enyvrer.

Les Achéens appellent Philippe.

Voilà donc les Achéens encore obligés de tendre les mains à la Macedoine, & d'appeller le Roi Philippe pour le prier de prendre en-

de prudence, il n'en est gueres plus avancé. Plutarque n'écrivant qu'une Vie, n'a pas cru qu'il fût de son devoir de l'instruire davantage & de lui marquer les fautes qu'on reprochoit à Aratus dans cette occasion. Mais Polybe, qui écrivoit une Histoire, ne l'a pas oublié, jugeant avec raison, que c'est ce qu'il y a de plus instructif. Après avoir détaillé l'action, il ramasse en un seul point de vuë les fautes qu'on reprochoit à Aratus, & je vais les rapporter, car cela ne peut qu'être utile.

Le premier reproche, qu'on lui faisoit, c'étoit d'avoir usurpé le Généralat avant que le temps de Timoxene fût expiré, & d'avoir entrepris une chose dont le succès devoit lui paroître fort douteux.

Le second, c'étoit d'avoir congedié mal à propos les Achéens & les Lacedemoniens, lorsqu'il voyoit les Etoliens au milieu du Peloponese, parce qu'il crut trop legerement que les Etoliens s'en retourneroient deux jours après.

La troisième faute dont on l'accusoit, c'étoit d'avoir engagé le combat avec peu de troupes, lorsqu'il pouvoit se retirer sans peril dans les Villes voisines, pour assembler cependant les Achéens, & donner ensuite la bataille, quand il l'auroit jugé necessaire.

Enfin la quatrième, qui étoit même la plus grande qu'on lui imputoit, c'étoit qu'ayant resolu de combattre, il avoit fait toutes choses avec très-peu de conduite & beaucoup d'imprudence, car il avoit envoyé attaquer

entre ſes mains les affaires des Grecs, dans l'eſperance que l'affection qu'il portoit à Aratus, & la confiance qu'il avoit en lui, le rendroient doux & traitable & qu'ils en feroient tout ce qu'ils voudroient. Mais Apelles, Megareus, & quelques autres Courtiſans s'étant mis à calomnier Aratus auprès du Roi, ce Prince prêta l'oreille à leurs diſcours, favoriſa dans le Conſeil la faction contraire, & porta les Achéens à élire Eperatus pour leur Capitaine Général. Mais cet Eperatus étant tombé d'abord dans le dernier mépris, & Aratus ne voulant plus ſe mêler des affaires, il ne ſe faiſoit plus rien de bien,

Quelques Courtiſans de Philippe calomnient Aratus auprès de lui.

Ce Prince trompé, favoriſe la faction oppoſée à Aratus.

quer l'arriere-garde des ennemis avec ſa Cavalerie & ſon armure legere, après que leur avant-garde eut gagné les montagnes, au lieu qu'il devoit tomber ſur l'avant-garde pendant qu'elle étoit dans la plaine, qui lui étoit favorable, & où il pouvoit tout eſperer de ſes gens peſamment armés.

Voilà les Chefs d'accuſation; Aratus y répondit & montra que la perte qu'on lui imputoit, n'étoit pas arrivée par ſa faute. Du reſte s'il avoit fait quelque choſe contre le devoir d'un bon Capitaine, il en demanda pardon, & pria qu'on examinât ſes actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modeſtie changea l'eſprit de toute l'Aſſemblée, dont la fureur ſe tourna contre ſes accuſateurs, & on ne ſe ſervit enſuite que de ſes conſeils dans tout ce qu'on voulut entreprendre.

70. *Que les Etoliens lui ayant donné pluſieurs fois depuis de grandes priſes ſur eux, il n'en profita point.*] Polybe marque effectivement que dans la ſuite il ſe gouverna de maniere qu'on l'auroit plutôt pris pour un ſage Citoyen, que pour un grand Capitaine, qu'il ſe tint ſans rien faire par le ſouvenir de l'échec qu'il avoit reçu, qu'il laiſſa faire aux Etoliens tout ce qu'ils voulurent, & qu'il ſouffrit qu'ils ſe retiraſſent tranquillement, quoiqu'ils fiſſent leur retraite par des lieux étroits & difficiles, où il ne falloit, pour ainſi dire, qu'un trompette pour remporter ſur eux une victoire entiere ſans coup ferir.

bien, & Philippe reconnut alors qu'il s'étoit entierement trompé, & qu'il avoit pris un très-méchant parti. Il se tourna donc encore du côté d'Aratus, se donna tout entier à lui, & voyant qu'après cette demarche ses affaires prosperoient visiblement, & que sa reputation & sa puissance augmentoient de jour en jour, il ne voulut plus dépendre que de lui comme du seul homme de qui venoient toute sa grandeur & toute sa gloire. Aussi il parut à tout le monde qu'Aratus étoit un excellent Maître, non seulement pour bien regler une Democ-

Philippe détrompé se tourne du côté d'Aratus.

Grand éloge d'Aratus.

71. *En effet la moderation avec laquelle il traita les Lacedemoniens après la faute qu'ils avoient commise contre lui.*] Les Lacedemoniens avoient voulu changer la forme de leur Gouvernement & le reduire en Democratie, & ils avoient tué Adimas un des Ephores, & avec lui plusieurs autres Citoyens qui tenoient le parti des Rois. Les Ephores envoyerent à Philippe, qui venoit d'arriver de Macedoine, des Ambassadeurs pour justifier cette action. Ces Ambassadeurs trouverent le Roi près de la montagne de Parthenie. Philippe leur dit, qu'ils s'en retournassent à Lacedemone, & que les Ephores lui envoyassent à Tegée des hommes qui pussent conferer avec lui sur les affaires presentes. Les Ephores lui envoyerent dix hommes des premiers de Sparte; ils furent introduits dans le Conseil, & après avoir accusé Adimas de tout le desordre & fait à Philippe de grandes protestations de fidelité, ils se retirerent. Le Conseil fut fort partagé sur le traitement qu'il falloit faire aux Lacedemoniens. La plûpart, persuadés de leur mauvaise volonté, & sachant qu'Adimas avoit été tué pour avoir favorisé le parti de Philippe, & qu'ils avoient voulu faire alliance avec les Etoliens, étoient d'avis que le Roi en devoit faire un exemple, & les traiter comme Alexandre avoit traité les Thebains. Les autres, & de ce nombre étoient les plus vieux, remontroient que cette punition étoit plus grande que la faute, que le Roi devoit se contenter de punir les Auteurs de la sedition, leur ôter leurs charges & les donner à ses amis. Quand ce fut au Roi à opiner, il dit que les fautes, que les Als-

narcratie, mais encore pour bien établir & constituer un Royaume. Car la droiture de ses intentions & la bonté de ses mœurs paroissoient dans toutes les actions de ce jeune Prince comme une couleur qui en rehaussoit tout l'éclat. [71] En effet la moderation avec laquelle il traita les Lacedemoniens après la faute qu'ils avoient commise contre lui, [72] la sage conduite qu'il eut avec les Cretois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur Isle, & son expedition contre les Etoliens, qui fut très-heureuse, & très-glorieuse, [73] donnent

La droiture des Ministres paroit dans les actions du Prince.

Alliés commettoient en particulier les uns contre les autres, ne le regardoient point personnellement, & que sur cela il ne pouvoit que leur parler & leur écrire pour les porter à rentrer dans leur devoir, & pour leur faire connoître qu'il remarquoit tout ce qui se passoit. Que pour ce qui étoit fait contre l'Alliance commune, Voilà, dit-il, ce qui doit être puni en commun, & d'un commun consentement; que les Lacedemoniens n'ayant rien fait ouvertement contre cette Alliance, & promettant de faire tout ce qui seroit juste, & raisonnable à son égard, il ne seroit pas honnête de prendre contre eux des resolutions violentes, & qu'il paroissoit bien étrange que lui, pere après les avoir vaincus comme ses ennemis, n'ayant rien fait contre eux de cruel, lui pour de si legers sujets de plainte, il exerçât sur eux une vengeance si terrible. Cet avis passa, & c'est cette réponse pleine de sagesse & d'humanité, que Polybe nous a conservée, & qu'il attribuë à Aratus, parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'un Prince, qui n'avoit alors que dix-sept ans, eût pu parler de lui-même avec tant de moderation & de sagesse.

72. *La sage conduite qu'il eut avec les Cretois, & par laquelle il gagna en peu de jours toute leur Isle.*] Polybe parle bien des desordres & des séditions qui arriverent de ce temps-là en Crete. Mais il n'a point expliqué cette conduite, par laquelle Philippe soumit en peu de jours toute l'Isle, & j'avouë que je n'en ai rien vu ailleurs.

73. *Donnent à Philippe la gloire d'avoir été assez prudent pour suivre de bons avis.*] Homere dit fort bien en quelque

Polybe la décrit en détail *Liv. IV.* & *Liv. V.*

nent à Philippe la gloire d'avoir été assez prudent pour suivre de bons avis, & à Aratus celle d'avoir été assez habile pour les donner.

Il y a de la gloire à suivre un bon avis.

Ces grands succès ne firent qu'augmenter la jalousie & l'envie des Courtisans. Mais voyant que leurs calomnies secretes ne produisoient rien, ils se mirent à le calomnier ouvertement & à lui rompre en visiere à table avec la derniere insolence & avec des plaisanteries outrées, qui alloient jusqu'à la derision. Un soir même comme il se retiroit dans sa tente après souper ils le poursuivirent à coups de pierres, de quoi Philippe étant fort irrité, les condamna d'abord à une amende de vingt talens, & ensuite voyant qu'ils ruïnoient ses affaires & qu'ils ne faisoient que brouiller, il les fit mourir. Mais bien-tôt enflé & corrompu par les faveurs de la Fortune, il poussa en dehors, comme autant d'abscès, beaucoup de cupidités, & toutes très-grandes, & sa perversité naturelle ayant surmonté & vaincu le déguisement forcé dont il avoit voulu la cacher, découvrit peu à peu, & fit paroître à nud le vice de ses mœurs. Premierement il fit une injure atroce au jeune Aratus en corrompant sa femme. Ce commerce fut longtemps caché parce qu'il logeoit dans la même maison, où Aratus l'avoit reçu.

Jalousie & envie des Courtisans contre Aratus.

Excès où elles les portent.

Punition que Philippe en fait.

Le mauvais naturel de Philippe se découvre enfin.

Il corrompt la femme du fils d'Aratus.

Ensuite il commença à traiter plus durement les Villes, & l'on voyoit visiblement qu'il n'avoit plus la même consideration pour Aratus, & qu'il s'éloignoit de lui. Le commencement de ses soupçons & de sa défiance vint de ce qui se passa à Messene: La division s'étant

Origine de l'éloignement que Philippe eut pour Aratus.

que endroit de l'Iliade, qu'un bon avis fait autant d'honneur à celui qui le suit qu'à celui qui le donne.

s'étant mise parmi les Messeniens, Aratus alla à leur secours, mais il y arriva un jour plus tard que Philippe qui le devança, & qui, dès qu'il fut arrivé, au lieu d'appaiser les habitans, les excita encore davantage les uns contre les autres, demandant d'un côté aux Gouverneurs & aux Magistrats s'ils n'avoient pas des Loix pour se faire obéir du Peuple, & d'un autre côté demandant à ceux qui étoient à la tête du Peuple s'ils n'avoient pas des mains pour s'en servir contre les Tyrans. Ainsi ces deux partis se confiant en lui, & pensant l'avoir chacun de son côté, les Gouverneurs & les Magistrats voulurent se saisir des harangueurs du Peuple, & ceux-ci s'élevant avec le Peuple contre les Magistrats & leurs Officiers, les tuerent, & tuerent avec eux plusieurs autres des plus considerables de la Ville, de sorte qu'il y eut bien près de deux cens hommes tués dans cette sedition.

Philippe excite les Messeniens les uns contre les autres.

Philippe ayant commis cet acte si inhumain, & acharné encore davantage les Messeniens les uns contre les autres, Aratus arriva. D'abord il témoigna assez ouvertement qu'il supportoit avec peine ce procedé de Philippe, & il n'imposa point silence à son fils, qui le reprochoit à ce Prince avec beaucoup d'aigreur & qui s'emportoit même jusqu'à lui dire des injures. Il paroissoit que ce jeune Aratus étoit amoureux de Philippe. S'emportant donc contre lui en cette occasion, il lui dit en propres termes *qu'il ne le trouvoit plus beau depuis qu'il avoit fait une si vilaine action, mais qu'au contraire il le trouvoit très-laid.* Philippe ne lui répondit rien, quoi qu'on s'attendît qu'il répondroit avec colere, & que pendant le Discours

Le jeune Aratus amoureux de Philippe.

Les vilaines actions effacent la plus grande beauté.

cours d'Aratus, on l'eût entendu plusieurs fois se récrier & murmurer : mais tendant la main à Aratus le pere, comme ayant pris fort doucement les grosses paroles que son fils lui avoit dites, & contrefaisant l'homme moderé & poli, il le fit sortir du theatre & le mena avec lui à la Citadelle d'Ithome pour y faire un sacrifice à Jupiter & pour visiter la place, qui n'est pas moins forte que la Citadelle de Corinthe, & qui avec une bonne Garnison est fort incommode pour ses voisins, & presque imprenable. Philippe y étant monté & ayant fait son sacrifice, le Devin lui apporta les entrailles du bœuf qu'il venoit d'immoler; il les prit entre ses mains & les montra à Aratus [74] & à Demetrius de Phare, en se penchant tantôt vers l'un, & tantôt vers l'autre, & leur demandant *ce qu'ils voyoient dans ces entrailles de la victime, & s'il garderoit la Citadelle, ou s'il la rendroit aux Messeniens.* Alors Demetrius, se mettant à rire lui dit : [75] *Si vous avez l'ame d'un Devin, vous la rendrez, & si vous avez l'ame d'un Roi, vous retiendrez le bœuf par les deux cornes*, designant par ce bœuf le Peloponese, & lui

Philippe mene Aratus à Ithome place forte de la Messenie.

Ce qui se passa au sacrifice qu'il offrit à Jupiter.

Bon mot de Demetrius de Phare à Philippe.

74. *Et à Demetrius de Phare.*] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Demetrius de Phalere.* Ce Demetrius de Phalere étoit mort il y avoit déja long-temps. Et Plutarque parle de Demetrius de Phare, qui étoit Chef des Illyriens. Il en est souvent parlé dans Polybe.

75. *Si vous avez l'ame d'un Devin, vous la rendrez.*] Comme n'y ayant qu'un Devin qui dût ajouter foi aux signes qui paroissoient aux entrailles des victimes, & comme s'il falloit avoir l'ame d'un Devin pour garder la foi. Ce mot ne laisse pas d'être plein de force & de sens, par rapport à la Politique ordinaire des Princes.

76. *Il y a en Grete plusieurs grandes montagnes.*] Cette réponse d'Aratus est plus courte dans Polybe, qui rapporte

lui insinuant que s'il tenoit la Citadelle d'Ithome, & celle de Corinthe, tout le Peloponese lui seroit soumis & entierement sous son obéissance. Mais Aratus fut long-temps sans proferer une seule parole. Philippe le pria donc de lui dire ce qu'il pensoit. Alors il lui dit: *Philippe, 76 il y a en Grece plusieurs grandes montagnes fort escarpées. Dans la Beotie & dans la Phocide, il y a quantité de châteaux assis sur des rochers inaccessibles. Il y en a aussi beaucoup dans le païs des Acarnaniens, tant au milieu des terres que sur la côte, & tous extrêmement forts. Vous n'en avez pris aucun de vive force, cependant ils vous obéissent tous volontairement. C'est aux brigands à se renfermer dans des rochers, à se fortifier dans des lieux escarpés, & à s'environner de précipices; mais pour un Roi il n'y a point de forteresse plus sûre ni plus imprenable que la douceur, l'humanité, & la bonne foi, qui lui attirent l'affection de tous les hommes. Ce sont ces qualités qui vous ont ouvert la mer de Crete, ce sont elles qui vous ont introduit dans le Peloponese; & c'est par elles enfin qu'encore tous*

Discours plus sage d'Aratus.

C'est aux brigands à se fortifier & à se renfermer dans des rochers.

Quelle est pour un Roi la forteresse la plus sûre & la plus imprenable.

porte ses propres termes, Liv. VII. les voici. *Si vous pouvez la garder sans violer la foi que vous avez donnée aux Messeniens, gardez-la sans scrupule: mais si au contraire en y mettant garnison, vous perdez toutes les autres Citadelles & places fortes, & la garnison que vous avez reçue d'Antigonus, & qui vous a conservé vos Alliés, il appelloit ainsi la bonne foi, prenez bien garde qu'il ne vous soit plus avantageux & plus expedient pour vos affaires en faisant sortir cette Garnison d'hommes, d'y laisser pour Garnison la bonne foi, & de conserver par son moyen, non seulement Messene, mais encore tous vos autres Alliés.* Plutarque a étendu ce discours pour en démêler mieux le sens & pour le rendre plus instructif en le rendant plus sensible.

tout jeune comme vous voilà, vous êtes devenu le Général des uns & le Maître des autres.

77 Il alloit continuer, mais Philippe remettant les entrailles de la victime au Devin, & prenant Aratus par la main, & le tirant hors de la Citadelle, *Allons donc*, lui dit-il, *retournons-nous-en par le même chemin par où nous sommes venus*, comme Aratus l'ayant forcé par ſes paroles, & lui ayant arraché la Citadelle des mains.

Aratus ſe retire peu à peu de la Cour & rompt tout commerce avec Philippe.

Depuis ce moment-là Aratus commença à ſe retirer de la Cour & à rompre peu à peu tout commerce avec Philippe. Ce Prince le pria inſtamment de le ſuivre en Epire, & de l'accompagner à cette expedition, & il le refuſa & demeura, de peur de s'attirer une partie du blâme de tout ce qu'il feroit de mal. Mais Philippe, après qu'il eut très-honteuſement perdu ſes vaiſſeaux dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains, & qu'il eut été battu devant Apollonie, s'en retourna plein de confuſion en Macedoine, & il revint peu de temps après dans le Peloponeſe, où il fit encore tous ſes efforts pour abuſer & pour ſurprendre les Meſſeniens; mais ſes ruſes ayant été découvertes, il leva le maſque & ravagea tout le païs.

Il rompt abſolument avec ce Prince.

Cela fit qu'Aratus rompit abſolument avec lui, & ſe plaignit hautement de ſon injuſtice, car même il avoit ſu le commerce qu'il avoit eu avec ſa belle-fille, dont il avoit été très-affligé.

77. *Il alloit continuer, mais Philippe remettant les entrailles de la victime au Devin.*] Polybe remarque que ſi Philippe eût ſuivi ſon ſentiment, il étoit tout prêt à violer la foi, comme cela parut évidemment par la ſuite, mais qu'il

affligé, mais il n'en avoit rien dit à son fils, à qui il n'auroit de rien servi de connoître sa honte, lorsqu'il étoit dans l'impuissance de s'en venger. Il s'étoit fait dans Philippe le plus grand & le plus incroyable de tous les changemens; de Roi doux & humain, & de jeune homme plein de sagesse & de temperance, il étoit devenu tout d'un coup un homme très-dissolu, perdu de débauches, & le plus pernicieux de tous les Tyrans. Mais ce n'étoit pas un veritable changement de naturel, c'étoit seulement une manifestation de ses vices, que la crainte l'avoit obligé de tenir long-temps cachés, & que la licence & l'impunité lui donnoient lieu de faire paroître. Car que l'affection, que ce Prince eut dès le commencement pour Aratus, fût mêlée de respect & de crainte, c'est ce que témoigne assez évidemment ce qu'il fit ensuite contre lui.

Changement incroyable arrivé dans Philippe.

Ce que c'étoit que ce changement de Philippe.

En effet quoi qu'il desirât avec passion de s'en défaire, & qu'il fût très-persuadé que tant qu'Aratus seroit en vie, il ne seroit pas même libre, bien loin d'être Tyran, ou Roi, cependant il n'osa recourir à la force ouverte, mais il lui détacha Taurion, un de ses Lieutenants, & son ami particulier, à qui il donna ordre de le faire mourir par quelque voye secrete, sur-tout par le poison, & en son absence. Taurion ayant fait amitié avec Aratus, & s'étant insinué dans sa familiarité,

Philippe n'ose recourir à la force ouverte pour se défaire d'Aratus, il le fait empoisonner.

qu'il eut honte de resister à cette remontrance d'Aratus. Tant il est vrai qu'une parole forte & généreuse a beaucoup de pouvoir sur les esprits mêmes les plus corrompus.

Tauréon donne à Aratus un poiſon lent.

lui donna un poiſon, qui n'étoit pas de ces poiſons violens & prompts, mais de ces poiſons qui allument dans le corps un feu lent, & excitent une petite toux, & qui peu à peu conduiſent enfin dans une phthiſie incurable.

Modération avec laquelle Aratus ſupporta ſon mal dont il connoiſſoit la cauſe.

Aratus connut fort bien la cauſe de ſon mal, mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le ſupporta doucement & patiemment ſans en dire un ſeul mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour ſeulement, un de ſes amis étant dans ſa chambre, il cracha du ſang; ſon ami le voyant & s'en étonnant, *Mon cher Cephalon*, dit Aratus, *voilà le fruit de l'amitié des Rois.*

Non pas de l'amitié des Rois, mais de l'amitié des Tyrans.

Il mourut de cette maniere à Ægium lorſqu'il étoit Capitaine Général pour la dix-ſeptiéme fois. Les Achéens vouloient qu'il fût enterré dans le même lieu, & ſe faiſoient un honneur de lui élever un tombeau qui répondît à la gloire de ſa vie, & les Sicyoniens, regardant comme un affront qu'il fût enterré ailleurs que dans leur Ville, perſuaderent aux Achéens de leur céder cet honneur qui leur appartenoit. Mais il y avoit une ancienne Loi qui défendoit que perſonne fût enterré dans l'enceinte des murailles, & cette Loi étoit appuyée par une merveilleuſe ſuperſtition, qui s'étoit emparée de tous les eſprits. Ils envoyerent donc à Delphes interroger la Pythie, qui leur rendit cet Oracle : [78] *Sicyone, tu veux payer à Ara-*

Il meurt à Ægium dans ſon XVII. Généralat.

On envoye ſur cela à Delphes, interroger la Pythie.

78. *Sicyone, tu veux payer à Aratus le prix de ta reputation, de ta liberté & de ta gloire.*] Les vers Grecs ſont fort difficiles, car il paroît qu'il y manque un Verbe. J'ai ſuivi le ſens qui m'a paru le plus naturel, car ζαι-

Aratus le prix de ta reputation, de ta liberté & de ta gloire, & tu demandes quels honneurs tu feras à ton Roi qui vient de mourir; sache que toutes les offenses que l'on commettra contre ce Personnage, sont autant d'impietés qui souillent la Terre, la Mer & le Ciel. Oracle rendu en faveur d'Aratus mort.

Cet Oracle ayant été porté à Sicyone, tous les Achéens en furent ravis, & sur-tout les Sicyoniens, qui d'abord changerent leur deuil en fête, & qui couronnés de chapeaux de fleurs & vêtus de robes blanches, enleverent le corps à Ægium, & le porterent en pompe à Sicyone en dansant & en chantant en son honneur des Hymnes & des Cantiques. Dès qu'ils furent arrivés ils choisirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrerent comme le Fondateur & le Sauveur de leur Ville. Le lieu où il est enterré s'appelle encore aujourd'hui *Aratium*, & ils lui offrent tous les ans deux sacrifices solemnels, le premier, le jour qu'il délivra la Ville du joug de la Tyrannie, qui est le cinquiéme jour du mois de Daisius, que les Atheniens appellent Antlesterion, & ce sacrifice porte le nom de *Soteria*, & l'autre, le jour qu'il vint au monde. Le premier sacrifice, ce fut le Grand-Prêtre de Jupiter Sauveur qui l'offrit lui-même; & l'autre ce fut le fils même d'Aratus ceint d'un tablier, qui n'étoit pas entierement blanc, mais dont la moitié étoit de couleur de pourpre. Pendant le sacrifice, des Chœurs de Musique, accoûtumés à servir aux theatres, chantoient sur Le corps d'Aratus porté en pompe à Sicyone. Son tombeau existoit encore du temps de Plutarque, & étoit appellé *Aratium*. C'est le mois de Mars. C'est-à-dire, *la Fête de la délivrance*. Tablier de deux couleurs dont étoit ceint le fils d'Aratus quand il fit un sacrifice à son pere.

Soter signifie le prix que l'on paye pour sa liberté, sa rançon: & cela convient fort bien à Aratus qui avoit délivré Sicyone de ses Tyrans. C'est pourquoi la fête qu'on célébroit pour conserver la memoire de ce grand jour s'appelloit *la Fête de la délivrance*.

Des Chœurs de muſique chantoient des Cantiques ſur la lyre pendant le ſacrifice.

ſur la lyre des Cantiques, & le Maître des Chœurs, à la tête des enfans & des jeunes hommes, faiſoit une proceſſion autour de l'autel. Le Senat, couronné de chapeaux de fleurs, ſuivoit cette proceſſion, & ils étoient ſuivis d'une foule d'habitans & de tous ceux qui voulurent y aſſiſter. Encore aujourd'hui on conſerve de petites marques de ces fêtes comme par une eſpece de Religion, & la plûpart des autres honneurs qu'on lui faiſoit, ont ceſſé ſoit par le laps du temps, ou par les nouvelles affaires qui ſont ſurvenuës. Mais tous les Hiſtoriens conviennent que tel fut Aratus, & tel tout le cours de ſa vie.

Petites marques des fêtes d'Aratus conſervées encore du temps de Plutarque.

Quant à ſon fils, il eut un ſort encore plus déplorable, car Philippe, naturellement ſcelerat, & qui cherchoit toûjours à mêler à ſa cruauté l'outrage, employa contre lui, non les poiſons mortels, mais ceux qui font perdre la Raiſon, & qui jettent dans la demence, & le porta par-là à entreprendre les choſes les plus horribles & les plus étranges, à n'avoir de goût qu'à commettre les actions les plus indignes, & à ſatisfaire les paſſions les plus abominables & les plus infames. De ſorte que quoiqu'il fût alors fort jeune & dans la fleur de ſon âge, la mort fut pour lui non un malheur, mais une heureuſe délivrance de ſes maux, & le ſeul ſalut qu'il pouvoit deſirer & attendre. Mais ce malheureux Philippe, pendant qu'il vécut, paya toûjours à Jupiter, protecteur de l'hoſpitalité & de l'amitié, la peine que meritoient ſes actions impies & deteſtables; car défait en bataille par les Romains, il ſe remit à leur merci; il fut privé de toutes les autres terres & de toutes les autres

Philippe fait donner au jeune Aratus des poiſons qui le jettent dans une demence horrible.

Jupiter protecteur de l'hoſpitalité & de l'amitié punit Philippe de ſes actions impies.

tres Provinces qu'il avoit ajoûtées à ſa domination, & contraint d'abandonner tous ſes vaiſſeaux & de n'en conſerver que cinq, & forcé de payer encore une amende de mille talens & de donner ſon fils en ôtage. Enfin par compaſſion on lui laiſſa la Macedoine & toutes ſes appartenances, où, continuant de faire mourir tous les plus gens de bien, & ceux de ſa famille, il remplit tout ſon Royaume d'horreur & de haine pour lui. Le ſeul bonheur qui lui reſtoit parmi tant de maux, c'étoit un fils fort ſuperieur à tous les autres Princes par ſa vertu, & il s'en priva; il le fit mourir par un mouvement d'envie & de jalouſie qu'il eut contre lui à cauſe de tous les honneurs qu'il recevoit des Romains, & donna ſon Royaume à ſon autre fils Perſée, qui, à ce qu'on dit, n'étoit pas ſon fils legitime, mais un fils ſuppoſé, né d'une coûturiere, appellée Gnathœnium. C'eſt celui que Paul Emile défit en bataille, & dont il triompha, & en lui finit la race Royale d'Antigonus, au lieu que la race d'Aratus ſubſiſte encore de notre temps à Sicyone & à Pellene.

Etat auquel ce Prince fut reduit par les Romains.

De trois millions.

Cruautés que Philippe exerça dans ſes Etats.

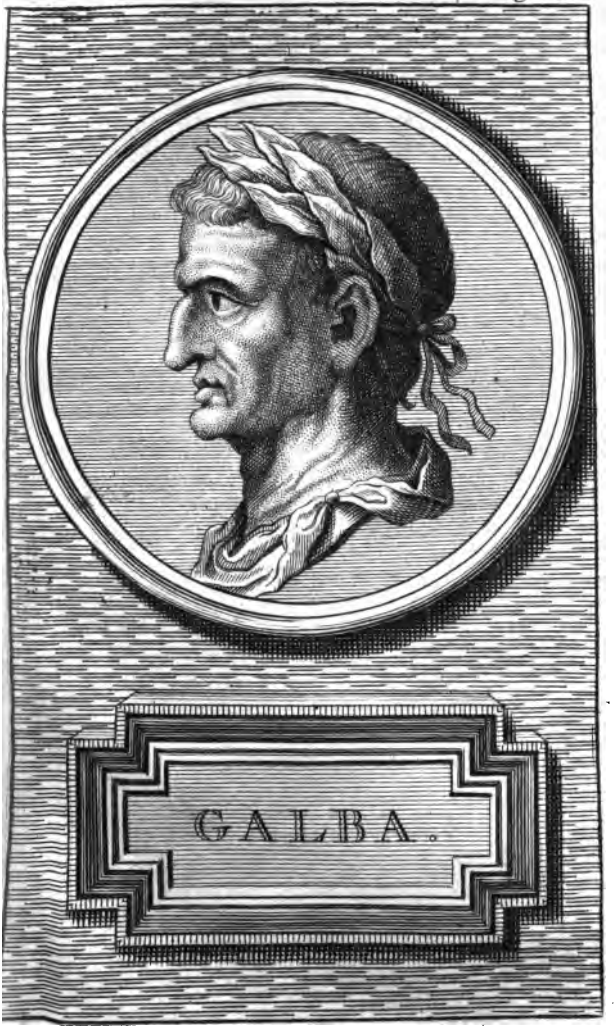
Son fils Demetrius. Son éloge.

Perſée n'étoit pas fils legitime de Philippe.

Deux branches de la famille d'Aratus du temps de Plutarque.

Ces

CEs deux dernieres Vies de Galba & d'Othon ne sont point dans les volumes de Vies de l'édition de Henri Etienne. Elles étoient originairement dans les Opuscules, & comme ces derniers Ouvrages ne paroissent pas tous de la main de Plutarque, il y a lieu de soupçonner que ces deux Vies sont aussi d'une autre main. Ce soupçon se fortifie encore quand on en examine le style, qui paroît fort différent. Ce n'est pas qu'on n'y remarque des tours & des manieres dignes de Plutarque; mais comme ces Vies sont apparemment d'un de ses fils, elles peuvent fort bien avoir de ces coups de pinceau qu'on appelle des coups de Maître. Les Eleves se sentent d'ordinaire de l'Ecole où ils ont travaillé. Quoi qu'il en soit, ces deux dernieres Vies de Galba & d'Othon ne laissent pas d'être dignes de notre curiosité, & il seroit à souhaiter que nous eussions toutes les autres Vies détachées qui ont été perdues, quoiqu'elles ne fussent pas du même prix que les Paralleles, & qu'il y en eût une partie d'une autre main.


GALBA.

GALBA.

IPHICRATE, Général des Athéniens, vouloit que le Soldat fût avide d'argent, & voluptueux, afin que pour avoir dequoi fournir à ſes voluptés il combattit avec plus d'audace, & qu'il s'expoſât plus volontiers aux plus grands perils. Mais la plûpart des autres veulent que le Soldat ſoit comme un corps fort & robuſte, qui de lui-même n'a aucun mouvement, mais qui ſuit celui qui le pouſſe, & qu'ainſi le Soldat ne ſuive que les mouvemens de celui qui le commande. C'eſt pourquoi on rapporte que Paul Emile ayant trouvé en Macedoine ſon Armée pleine de babil & de curioſité, & qui s'ingeroit dans les fonctions du Général, fit publier dans tout ſon camp, *que chaque Soldat eût la main prompte & ſon épée bien affilée, & qu'il auroit ſoin de tout le reſte.* Et Platon diſoit que le plus excellent Capitaine eſt inutile, ſi ſon Armée n'eſt bien diſciplinée & bien exercée.

Sentimens peu raiſonnables d'Iphicrate.

C'eſt le veritablement comme doit être le Soldat.

Publication que Paul Emile fit faire dans ſon camp.

Sentiment remarquable de Platon.

1. *Iphicrate, Général des Athéniens, voulut que le Soldat fût avide d'argent, & voluptueux, afin que*, &c.] Voilà un goût particulier, & qui eſt fondé ſur des raiſons très-fauſſes. Car ſi un Soldat avare & voluptueux combat quelquefois avec plus d'audace, auſſi quand il aura dequoi paſſer ſon temps & faire la débauche, il évitera le danger, outre qu'il ſera plus aiſé à corrompre.

Naturel généreux auſſi neceſſaire pour bien obéir, que pour bien commander.

& bien obéiſſante, eſtimant que la vertu de bien obéir n'a pas moins beſoin d'un naturel généreux, & du ſecours d'une bonne nourriture, que la vertu de bien commander. Car c'eſt ce bon naturel & cette bonne nourriture qui temperent l'impetuoſité emportée & agiſſante de la colere par le mêlange de la douceur & de l'humanité. Et il n'y a que trop d'exemples qui prouvent la verité de cette maxime. Sur-tout ce qui arriva aux Romains après la mort de Neron, eſt une preuve bien ſuffiſante qu'il n'y a rien de plus dangereux, ni de plus terrible qu'une Armée où il n'y a ni ordre ni diſcipline, & qui avec une licence effrenée ſuit ſes mouvemens forcenés & brutaux. Auſſi Demadès, après la mort d'Alexandre, comparoit l'Armée des Macedoniens au Cyclope Polypheme après qu'il eut eu l'œil crevé, en voyant tous ſes mouvemens deſordonnés, &, s'il eſt permis de parler ainſi, veritablement aveugles. [2] Mais l'Empire Romain tomba dans tous les inconveniens & dans tous les mouvemens inſenſés des Titans, tels que les Poëtes nous les repreſentent, diviſé en pluſieurs parties par la rebellion, & tournant par-tout ſes armes contre lui-même, moins par l'ambition de ſes Empereurs, que par l'avarice, & par l'inſolence de ſes gens de guerre qui chaſſoient les Empereurs

Rien de plus dangereux pour un Etat qu'une Armée où il n'y a ni ordre ni diſcipline.

A quoi Demadès comparoit l'Armée des Macedoniens après la mort d'Alexandre.

L'Empire Romain tombe dans tous les mouvemens inſenſés des Titans.

2. *Mais l'Empire Romain tomba dans tous les inconveniens & dans tous les mouvemens inſenſés des Titans.*] Cette image eſt très-belle, & convient parfaitement. Tacite dans le I. liv. de ſon Hiſtoire a fait une deſcription admirable de l'état où ſe trouvoit alors tout l'Empire, & des mouvemens inſenſés dont il étoit agité.

3. *Qu'il fit dégenerer en trahiſon par le ſalaire dont il la paya.*]

teurs les uns par les autres, *comme un clou chaſſe l'autre*, pour me ſervir de ce proverbe commun.

Denys le Tyran de Sicile, en parlant de Pheræus, qui avoit regné en Theſſalie pendant dix mois ſeulement, & qui avoit été tué enſuite, l'appelloit toûjours un Tyran de tragedie, pour ſe moquer du prompt changement de ſon état. Mais le Palais & la maiſon Imperiale des Ceſars ont reçû en un moindre eſpace de temps quatre Empereurs de ſuite, les Soldats y faiſant entrer l'un & en chaſſant l'autre, tout de même que ſur un theatre. Il eſt vrai que les Romains, qui ſouffroient tous ces maux, avoient au moins cette conſolation qu'ils n'avoient pas beſoin d'autre vengeance contre les auteurs de toutes ces miſeres, & qu'ils les voyoient s'entretuer les uns les autres, & qu'ils virent perir le premier, & avec grande juſtice, celui qui les avoit attirés & qui leur avoit appris à eſperer du changement d'Empereur tout ce qu'il lui avoit plû de leur en promettre, en flétriſſant & en deshonorant une action très-belle & très-glorieuſe, qui étoit la revolte contre Neron, [3] qu'il fit dégenerer en trahiſon par le ſalaire dont il la paya. Car Nymphidius Sabinus, [4] qui, comme nous l'avons dit, étoit Prefect du Pretoire avec Tigellinus, voyant

Tyran de tragedie un Tyran qui regne peu de temps.

Nymphidius Sabinus.

Jugement remarquable de Plutarque.

paya.] Ce jugement de Plutarque eſt très-juſte & très-ſolide, la revolte contre un Tyran ne doit être faite que pour délivrer les hommes de ſes cruautés, & elle devient trahiſon quand elle eſt faite pour le ſalaire.

4. *Qui, comme nous l'avons dit, étoit Prefect du Pretoire.*] Il n'en a point parlé dans ce que nous venons de lire. Mais il en avoit parlé ſans doute dans la Vie de Neron que l'Auteur avoit faite.

Galba envoyé commander en Eſpagne par Neron.

Il fut envoyé commander en Eſpagne par Néron avant que ce Prince eût appris à redouter les Citoyens qui avoient la plus grande autorité dans la Ville. Et comme Galba paroiſſoit d'un naturel doux & humain, ſa vieilleſſe fit croire qu'il avoit auſſi beaucoup de prudence & de ſageſſe. [7] Les Intendans du Prince, tous grands ſcelerats, pilloient & vexoient leurs Provinces avec la derniere cruauté. Galba ne put donner aucun ſecours à ces Provinces deſolées, mais il témoignoit ouvertement la douleur qu'il avoit des maux qu'elles ſouffroient, & il en paroiſſoit auſſi affligé que s'il les eût ſoufferts lui-même, & c'étoit au moins une eſpece de ſoulagement & une conſolation pour ceux qui étoient condamnés & vendus même comme eſclaves.

Maux que les Intendans du Prince faiſoient dans leurs Provinces.

Chanſons ſanglantes contre Neron chantées publiquement.

Dans ce temps-là on fit contre Neron des chanſons ſanglantes qui coururent beaucoup, & que l'on chantoit par-tout, Galba ne les défendit point, & ne ſe fâcha point comme les Intendans de Neron, ce qui le fit encore plus aimer de tous ceux du païs avec leſquels il avoit contracté une ſorte d'amitié & de familiarité, parce qu'il y avoit déja huit ans qu'il commandoit dans cette Province lorſque Junius Vindex, qui commandoit en Gaule, ſe ſouleva contre Neron. On

7. *Les Intendans du Prince.*] Ces Intendans du Prince, *Procuratores Principis*, étoient des Officiers que les Empereurs envoyoient dans leurs Provinces pour ramaſſer les tributs & tous leurs revenus, en un mot pour recevoir tout ce qui appartenoit au Fiſc.

8. *Pourquoi déliberer? Car de chercher ſi nous demeurerons fidelles à Neron, c'eſt déja être infidelles.*] La ſeule negative retranchée avoit défiguré tout ce paſſage. Voici comme il eſt dans toutes les éditions: τίνα τρόπον βεβαιώσεται; τὸ γὰρ ζητεῖν Νέρωνι εἰ πιστοὶ μένομεν ἤδη μεμίσηται ἐστί. Car

On dit qu'avant que la conjuration fût bien formée, Vindex en écrivit à Galba, qui ne voulut ni la croire ni la découvrir, comme firent pluſieurs autres Commandans à qui il en avoit auſſi écrit, qui envoyerent leurs Lettres au Prince, & qui par-là ruïnerent l'entrepriſe autant qu'il fut en eux, & dans la ſuite ces mêmes denonciateurs s'étant trouvé complices, furent obligés d'avouer qu'ils ne s'étoient pas moins trahis eux-mêmes, qu'ils avoient trahi Vindex.

Lettre de Vindex à Galba pour l'informer de ſa conjuration contre Neron.

Mais après que ce dernier eut ouvertement declaré la guerre à Neron, il écrivit encore à Galba pour l'exhorter *à accepter l'Empire, à ſe donner pour Chef aux Gaules, à ce Corps fort & puiſſant qui avoit cent mille hommes ſous les armes, & qui en pouvoit encore lever un plus grand nombre.*

Autre Lettre de Vindex pour l'exhorter à accepter l'Empire.

Galba aſſembla ſes amis pour en déliberer avec eux; la plûpart furent d'avis qu'il devoit ne ſe pas preſſer, & attendre pour voir quel mouvement & quelles demarches Rome feroit quand ce changement viendroit à éclater. Mais Titus Vinius, Capitaine d'une Cohorte Pretorienne, lui dit: *Galba,* [8] *pourquoi déliberer? Car de chercher ſi nous demeurerons fidelles*

Galba aſſemble ſes amis pour déliberer ſur cela.

Diſcours de Titus Vinius à Galba qui balançoit.

Car de chercher ſi nous demeurerons fidelles à Neron, c'eſt déja demeurer fidelles. Lipſe a fort bien vu qu'il falloit rappeller la negative. οὐκ ἐ μενόντων ἐνθ. *C'eſt déja ne pas demeurer fidelles*, ſelon cette maxime de Tacite: *Nam qui deliberant, deſciverunt.* Car déliberer ſi l'on violera ſa foi, c'eſt l'avoir déja violée. Il y a ſur cela une belle réponſe d'Agrippinus à Florus qui lui demandoit, *Irai-je au theatre avec Neron, & danſerai-je avec lui? Va*, lui dit Agrippinus. *Et toi*, lui dit Florus, *pourquoi n'y viens-tu pas auſſi? C'eſt*, lui répondit Agrippinus, *que je n'ai pas déliberé.* Epict. II. Max. liv. I. Max. XIII.

delles à Neron, c'eſt déja être infidelles. Il n'y a point là de milieu, il faut accepter l'amitié de Vindex, comme ſi Neron étoit déja notre ennemi declaré, ou l'accuſer tout à l'heure & lui faire la guerre, parce qu'il aime mieux que les Romains ayent Galba pour Empereur, que Neron pour Tyran. Dès ce moment Galba par affiches publiques aſſigna un jour auquel il promettoit d'affranchir de ſon côté tous ceux qui ſe preſenteroient.

Galba nommé Empereur.

Le bruit de cette publication s'étant répandu, aſſembla autour de lui une foule d'hommes devoués à la nouveauté, & prêts à tout faire, & à peine étoit-il monté ſur ſon Tribunal que tout d'une voix ils le declarerent Empereur. Il ne reçut pourtant pas d'abord ce titre, mais après avoir accuſé hautement Neron, & pleuré le ſort de tant de Perſonnages conſiderables par leur vertu & par leur naiſſance, qu'il avoit fait mourir, il déclara *qu'il donneroit tous ſes ſoins à la patrie ſans ſe nommer ni Ceſar, ni Empereur, mais avec le ſeul titre de Lieutenant du Senat & du Peuple.*

Il n'accepte l'Empire que ſous le titre de Lieutenant du Senat & du Peuple.

Or pour faire voir que Vindex avoit très-bien & très-ſagement fait de l'appeller à l'Empire, il n'en pouvoit donner de meilleure preuve que Neron lui-même. Car ce Tyran, qui faiſoit ſemblant de le mépriſer, & de ne faire aucun compte de la revolte des Gaules, n'eut pas plûtôt appris la nouvelle de Galba, il ſortoit alors du bain & ſe mettoit à table pour ſouper, qu'il fut ſi irrité & s'oublia tellement lui-même, qu'il renverſa la table. Cependant quand le Senat eut declaré Galba ennemi de la patrie, il s'aviſa de vou-

L'Emportement de Neron, quand il apprit que Galba avoit été declaré Empereur.

vouloir rire & badiner avec ſes amis & de contrefaire l'aſſuré comme ne craignant rien, & dit *que ce prétexte d'amaſſer de l'argent dont il avoit grand beſoin, lui étoit venu bien à propos; que tous les biens des Gaulois ſeroient ſa proye après qu'il les auroit conquis, & qu'en attendant il alloit avoir les biens de Galba, pour les vendre & s'en ſervir, puiſqu'il étoit declaré ſon ennemi.* En effet il commanda ſur l'heure que ces biens fuſſent mis à l'encan.

Il fait ſemblant enſuite de ſe raſſurer.

Neron fait vendre les biens de Galba.

Dès que Galba en eut la nouvelle, il fit vendre auſſi de ſon côté à ſon de trompe tous les biens que Neron avoit en Eſpagne, & il trouva un plus grand nombre d'acheteurs. Tout le monde donc abandonnant Neron, & ſe joignant à Galba, il n'y eut que Clodius Macer, Commandant en Afrique, & Verginius Rufus, Général de l'Armée de Germanie, qui agiſſoient ſeparément & qui avoient leurs vuës particulieres, n'étant pas tous deux de la même faction. Car Clodius, qui ſe ſentoit coupable de beaucoup de rapines, de concuſſions & de meurtres, que ſa cruauté & ſon avarice lui avoient fait commettre, ſe montroit flottant & incertain, en ce qu'il ne lâchoit, ni ne retenoit l'Empire; & Verginius, ayant ſous ſes ordres les plus braves & les plus puiſſantes Legions qui l'avoient ſouvent nommé Empereur, & qui avoient voulu le forcer à accepter ce titre, répondit *qu'il ne l'accepteroit pas, & qu'il ne ſouffriroit jamais qu'il fût donné à un autre qu'à celui qui ſeroit choiſi par le Senat.*

Galba fit vendre de même les biens que Neron avoit en Eſpagne.

C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *Clodius Adaurus.*

Exactions & cruauté de Clodius Macer.

Réponſe de Verginius Rufus aux Legions qui vouloient lui faire accepter l'Empire.

Cela troubla d'abord extrêmement Galba. Mais après que les deux Armées de Verginius & de Vindex eurent forcé leurs Chefs à en ve-

nir aux mains & à donner une grande bataille, comme deux Chartiers qui ne pouvant retenir leurs chevaux, ſont forcés de ſe heurter & de ſe battre, & que Vindex ſe fut tué ſur vingt mille Gaulois qui moururent dans ce combat, le bruit ſe répandit que les vainqueurs vouloient que, pour prix d'une ſi grande victoire, Verginius acceptât l'Empire, ou qu'ils menaçoient de reprendre le parti de Neron.

Virginius remporte une grande victoire ſur Vindex, qui la tue.

Alors Galba, veritablement allarmé, écrivit à Verginius pour l'exhorter à être d'intelligence avec lui afin de conſerver l'Empire & la liberté aux Romains, & s'en retourna avec ſes amis dans une Ville d'Eſpagne appellée Colonia, où il fit quelque ſejour, plus occupé à ſe repentir de ce qu'il avoit fait, & à deſirer la vie tranquille & oiſive à laquelle il étoit accoûtumé, qu'à faire quelque choſe d'utile pour ſes affaires. On étoit alors au commencement de l'Eté. Un jour, un peu avant la nuit, un de ſes Affranchis, natif de Sicile, arriva de Rome à Colonia en ſept jours, & ayant appris en arrivant que Galba étoit déja retiré, il monta à ſa chambre, l'ouvrit, y entra malgré ſes valets de chambre qui vouloient l'en empêcher, & lui annonça *que Neron étant encore en vie, mais ne paroiſſant point, l'Armée d'abord, & enſuite le Peuple & le Senat l'avoient declaré Empereur, & que peu de temps après on avoit appris la nouvelle de la*

Galba allarmé écrit à Verginius.

Il ſe retire à Colonia Ville de l'Eſpagne Tarraconoiſe.

Sa diſpoſition.

Icelus, Affranchi de Galba, arrive de Rome à Colonia en ſept jours.

Grandes nouvelles qu'il porte à Galba.

9. *Ce Titus eut pour recompenſe une charge honorable.*] Tacite dit ſeulement qu'il fut élevé à un plus haut rang. Il veut dire qu'il fut fait Conſul. Il étoit de famille Pretorienne. Il paſſa par toutes les charges ſans infamie, s'acquitta dignement de celle de Tribun d'une Legion après ſa Preture, il ſe gouverna enſuite avec beaucoup

la mort du Tyran. Il ajoûta *qu'il n'avoit pas voulu s'en rapporter à ceux qui la publioient, mais qu'il étoit allé sur le lieu, qu'il avoit vu le cadavre étendu à terre, & que sur cela il étoit parti.*

Cette grande nouvelle rejouït extrêmement Galba. En même temps sa porte fut assiegée par une foule innombrable de gens, qu'il rassura en leur faisant part de cette nouvelle, quoique la diligence du Courrier parût incroyable. Mais deux jours après, Titus Vinius arriva du camp avec plusieurs autres, & lui apporta le détail de tout ce que le Senat avoit ordonné. [9] Ce Titus eut pour recompense une charge honorable, & l'Affranchi eut le droit de porter l'anneau d'or; au lieu d'Icelus il fut nommé Martianus, & eut lui seul plus d'autorité & de credit que tous les autres Affranchis.

Titus Vinius arrive du camp avec la confirmation de ces nouvelles.

Icelus est fait Chevalier & change de nom.

Cependant à Rome Nymphidius Sabinus attiroit à lui toutes les affaires, & usurpoit toute l'autorité, non pas insensiblement & peu à peu, mais tout d'un coup, comme Galba étant déja vieux, & ayant à peine assés de force pour se faire porter à Rome, à cause de son grand âge, car il avoit soixante-treize ans. D'ailleurs les Soldats Pretoriens lui vouloient beaucoup de bien de longue main, & alors sur-tout ils ne reconnoissoient que lui seul, & n'a-

Nymphidius Sabinus Chef des Gardes Pretoriennes veut usurper l'autorité.

Age de Galba quand il fut nommé Empereur.

coup de justice & d'integrité dans sa charge de Gouverneur de la Gaule Narbonnoise; mais enfin devenu un des favoris & des principaux Ministres de Galba, il abusa de son autorité, & chargea son maître du mépris & de la haine publique. Il fut tué, & reçut les derniers devoirs des mains de sa fille. Tacit. Hist. liv. I.

n'avoient d'eſperance qu'en lui, le regardant comme leur bienfaicteur à cauſe de la groſſe ſomme qu'il leur avoit promiſe, pendant qu'ils ne regardoient Galba que comme leur debiteur.

Nymphidius commande à Tigellinus de quitter l'épée.

D'abord [10] il commanda à Tigellinus, qui comme lui étoit Prefect du Pretoire, de quitter l'épée. Il fit de grands feſtins où il traita tous ceux qui avoient été Conſuls, ou qui avoient commandé des Armées, & qu'il envoya prier au nom de Galba. Il attira dans le Camp beaucoup de Soldats qui alloient diſant qu'il falloit envoyer vers Galba le prier de leur donner Nymphidius pour Capitaine ſeul ſans compagnon. Mais ce que le Senat fit en ſon honneur & pour augmenter ſa puiſſance, en l'appellant ſon bienfaicteur, en allant tous les matins à ſa porte, & en ordonnant que ſon nom ſeroit à la tête de tous les Decrets, & qu'il les autoriſeroit, le pouſſa au comble de l'inſolence & de l'audace, de ſorte qu'en très-peu de temps il ſe rendit non ſeulement odieux, mais redoutable à ceux même qui lui faiſoient le plus la cour.

Baſſeſſes du Senat pour Nymphidius.

Un jour les Conſuls ayant chargé les Courriers publics de leurs dépêches, où étoient contenuës leurs déliberations, pour les porter à l'Empereur, & leur ayant donné leurs Lettres ſignées de leur main & ſcellées de leur ſceau, ſur leſquelles les Magiſtrats des Villes, après avoir reconnu le ſceau & la ſignature,

Lettres données aux Courriers pour leur faire fournir les voitures.

10. *Il commanda à Tigellinus, qui comme lui étoit Preſect du Pretoire.*] Ce Tigellinus étoit un homme de baſſe naiſſance, qui s'étoit ſouillé de mille crimes depuis ſon enfance juſqu'à ſa vieilleſſe. Après avoir obtenu en hâte

ture, font fournir des chariots tout frais à ces Courriers pour les mettre en état de faire plus de diligence, il se mit dans une terrible colere de ce qu'ils n'avoient pas pris de lui des Lettres scellées de son sceau & des Soldats pour faire la course. On dit même qu'il délibera s'il ne déposeroit pas les Consuls; mais comme ils allerent s'excuser & lui demander pardon, il appaisa sa colere; & pour faire plaisir au Peuple, il n'empêcha point qu'il ne fît mourir dans les tourmens tous ceux des domestiques, ou des partisans de Neron qui tomberent entre ses mains. Un Gladiateur, nommé Spicilus, fut mis sous les Statuës de Neron qu'on traînoit dans les ruës & écrasé ainsi au milieu de la Place; un certain Aponius, célèbre délateur, fut étendu à terre, & on fit passer sur son corps des charrettes chargées de pierres. Ils en déchirerent & mirent en pieces plusieurs autres, & quelques-uns même qui étoient innocens. De sorte que Maurisius, qui passoit pour un des plus gens de bien de la Ville, & qui l'étoit en effet, dit en plein Senat, *qu'il avoit grand peur que bien-tôt on ne regrettât Neron.*

Insolence de Nymphidius.

Le Peuple fait mourir dans les tourmens plusieurs domestiques & partisans de Neron.

Genre de mort du Gladiateur Spicilus.

Supplice d'Aponius célèbre délateur.

Mot de Maurisius Senateur.

Ainsi Nymphidius, approchant tous les jours de plus en plus du but où tendoient ses esperances, ne fut pas fâché que l'on semât des bruits qu'il étoit fils de Caius Cesar, qui avoit regné après Tibere. Car ce Prince étant enco-

Nymphidius voulut passer pour fils de Caligula.

hâte par ses vices les recompenses tardives de la vertu, & passé de la charge de Capitaine du Guet, à celle de Chef des Cohortes Pretoriennes, il commença à commettre des crimes plus forts, & à mêler à ses débauches la cruauté & l'avarice. Tacite raconte sa mort infame dans le 1. liv. de son Histoire.

encore jeune, avoit eu quelque commerce avec ſa mere, qui étoit aſſez belle, & que Caliſtus un des Affranchis de Ceſar avoit euë d'une Couturiere qu'il entretenoit. Mais il paroît que ce commerce de Caius avec elle eſt poſterieur à la naiſſance de Nymphidius, & on tenoit pour certain qu'il étoit fils du Gladiateur Martianus, dont Nymphidia ſa mere avoit été amoureuſe à cauſe de ſa grande reputation, & la parfaite reſſemblance qu'il avoit avec ce Gladiateur, prouve qu'il venoit plûtôt de lui. Quoi qu'il en ſoit, il avouoit qu'il étoit fils de cette Nymphidia, & comme il ſe vantoit d'être le ſeul auteur de la mort de Neron, il ne ſe croyoit pas aſſez recompenſé par tous les honneurs qu'on lui faiſoit, & par tous les biens dont il jouïſſoit, & n'étoit pas content d'avoir pour ſes infames plaiſirs Sporus, le mignon de Neron, qu'il fit venir du pied du bucher pendant que le corps du deffunt brûloit encore, [11] qu'il tint auprès de lui comme ſa femme, & à qui il donna le nom de Poppea, il aſpiroit encore à l'Empire, & faiſoit dans Rome ſes ſecretes menées par le moyen de ſes amis, de quelques femmes intrigantes, & de quelques Conſulaires qui le favoriſoient. Il envoya auſſi en Eſpagne un de ſes

Caliſtus Affranchi de Claude.

La veritable naiſſance de Nymphidius.

Il prend avec lui Sporus qui avoit ſervi aux plaiſirs de Neron.

Il aſpire à l'Empire.

11. *Qu'il tint auprès de lui comme ſa femme, & à qui il donna le nom de Poppea.*] Ce monſtre, après avoir paſſé pour la femme de Neron, pouvoit bien paſſer pour la femme de Nymphidius; mais cette qualité fait voir qu'au lieu de *Poppeus*, qui eſt dans le texte, il faut lire *Poppea*, comme je l'ai corrigé; Nymphidius l'appelle *Poppea*, qui eſt un nom de femme, comme Neron l'avoit appellé *Sabina*. Caſaubon en avoit averti dans ſes remarques ſur le paſſage de Suetone. Au reſte ſur ce monſtrueux mariage de Neron avec cet infame Sporus, il y eut un bon mot d'un

ſes amis, nommé Gellianus, [12] pour obſerver toutes les demarches de Galba, & pour épier tout ce qui s'y paſſoit. Gellius mis eſpion de Galba en Eſpagne.

Mais après la mort de Neron, tout ſucceda à Galba. Le ſeul Verginius Rufus, flottant entre les deux partis, lui donnoit encore quelque inquietude. Il craignoit qu'étant à la tête d'une puiſſante Armée, qu'ayant par deſſus cela le merite d'avoir vaincu Vindex, & que tenant ſous ſa main une grande partie de l'Empire Romain, la Gaule entiere, qui étoit dans une grande agitation, & très-portée à la revolte, il ne prêtât l'oreille à ceux qui l'appelloient à l'Empire. Car il n'y avoit point alors de Capitaine d'un ſi grand nom & d'une ſi grande reputation que Verginius, & perſonne n'avoit joué un ſi grand rolle que lui dans toutes les affaires de ce temps-là, ni tant contribué à délivrer en même temps l'Empire Romain & de la Tyrannie & des guerres des Gaules. Mais perſeverant toûjours dans ſes premiers ſentimens, il reſervoit au Senat le choix du nouvel Empereur. Et même après que la mort de Neron fut certaine, quoique les Soldats, aſſemblés autour de ſa tente, le preſſaſſent de prendre ce titre, & qu'un des Tribuns, entrant dans ſa tente l'épée à la main, lui Verginius Rufus donne encore de l'inquietude à Galba.

Le merite & la reputation de Verginius.

d'un Romain qui dit que *le Genre humain auroit été heureux, ſi Domitius, pere de Neron, n'avoit jamais eu qu'une telle femme.*

12 *Pour obſerver toutes les demarches de Galba, & pour épier tout ce qui s'y paſſoit.*] J'ai ſuppléé ces paroles pour la lacune qui eſt dans le texte, & où Plutarque n'a pu écrire que ce que j'ai mis. Au lieu de καὶ σκοπὸν κατασταθέντος, il faut lire comme M. de la Grive l'a corrigé à la marge de ſon exemplaire, [καὶ τῷ ἐκεῖ κατασταθέντος]

Grande fermeté de Verginius à refuſer l'Empire.

lui ordonnât de recevoir ou l'Empire, ou cette épée au travers du corps, il ne changea point de reſolution.

Mais après que Fabius Valens, Capitaine d'une Legion, eut le premier prêté ſerment de fidelité à Galba, & que par les Lettres de Rome il eut appris tout ce que le Senat avoit ordonné, alors il porta les Soldats à reconnoître Galba pour Empereur, & il n'en vint à bout qu'avec beaucoup de peine. Et Galba lui ayant envoyé pour ſucceſſeur Flaccus Hordeonius, il le reçut parfaitement & lui ayant remis l'Armée, il alla au devant de Galba qui s'avançoit vers Rome, & l'accompagna ſans recevoir de lui aucune marque ni de reſſentiment, ni de reconnoiſſance. Galba ne lui marquoit aucun reſſentiment, parce qu'il le conſideroit & le reſpectoit, & il ne lui donnoit non plus aucune marque de reconnoiſſance, & ne lui faiſoit aucune ſorte d'honneur, parce qu'il en étoit empêché par ſes amis, & ſur-tout par Titus Vinius, qui mu d'une noire envie contre Verginius, penſoit nuire par-là à ſon avancement. Mais il ne prenoit pas garde que malgré lui il ſecondoit ſa bonne fortune, en le dérobant à toutes les guerres & à tous les maux, dont tous les autres Capitaines furent travaillés, & en le jettant dans une vie tranquille & ſans orages, & dans une vieilleſſe pleine de repos & de paix.

Verginius porte les Soldats à reconnoître Galba.

Flaccus Hordeonius envoyé pour ſucceſſeur à Verginius.

Verginius lui remet l'Armée, & va au devant de Galba.

Le traitement qu'il en reçoit.

Les envieux ſervent quelquefois en voulant nuire.

Les Ambaſſadeurs, que le Senat envoyoit à Galba,

23. *Quantité de riches meubles.*] Au lieu de *mi Supellectilem*, du texte, M. de la Grive a fort bien corrigé, *mobilem Supellectilem ſcamnatis, in in vi Nipardi*, &c.

24. *Et couche avec elle au milieu du camp dans l'endroit que les Romains appellent* Principia.] Cette action inſolente & hon-

Galba, le rencontrerent près de Narbonne Ville des Gaules; là ils lui firent leurs complimens & le prierent de se hâter le plus qu'il lui seroit possible, & de se montrer à son Peuple, qui desiroit ardemment sa presence. Galba leur fit un très-bon accueil, s'entretint avec eux très-humainement & très-familierement, leur fit très-bonne chere, & quoique Nymphidius lui eût envoyé [13] quantité de riches meubles, & de vaisselle d'or & d'argent de Neron, il ne s'en servit jamais dans tous les festins qu'il donna, & n'étala que sa vaisselle & ses meubles, en quoi il se montra homme magnanime & superieur à la vanité. Mais bien-tôt Titus Vinius lui fit entendre que cette magnanimité, cette simplicité & cette modestie étoient une maniere basse de flatter le Peuple, & que la veritable grandeur la dédaignoit, & il lui persuada de se servir des richesses de Neron, & de ne rien épargner pour faire paroître à sa table une magnificence Royale. De sorte que le vieillard fit connoître très-évidemment que dans peu il se laisseroit entierement mener & gouverner par Vinius, qui étoit le plus avare de tous les hommes & très-adonné aux femmes. Car étant encore jeune, & faisant sa premiere campagne sous Calvisius Sabinus, il mena une nuit dans le camp déguisée en Soldat la femme de son Général, qui étoit fort débauchée, [14] & coucha avec elle au milieu du camp dans l'endroit que les

Les Romains envoyent à Galba des Ambassadeurs pour le prier de venir.

Modestie & simplicité de Galba.

Vinius le fait bien-tôt renoncer à cette simplicité.

Portrait de Vinius.

honteuse par elle-même, l'étoit encore davantage à cause du lieu où elle fut commise, car cet endroit du camp étoit sacré. C'étoit là que l'on mettoit les enseignes, & là étoient les autels des Dieux.

les Romains appellent *Principia*. Pour cette action ſi infame Caius Ceſar le fit mettre en priſon ; mais après la mort de ce Prince il eut le bonheur d'en ſortir, & ſoupant un ſoir chez l'Empereur Claude, il vola une coupe d'argent.

Vinius dérobe une coupe d'argent en ſoupant chez l'Empereur Claude.

L'Empereur en ayant été informé, l'envoya prier à ſouper le lendemain, & défendit à ſes Officiers de ſervir devant lui aucune vaiſſelle d'argent, & leur commanda de ne le ſervir qu'en vaiſſelle de terre. Ainſi par cette plaiſante moderation du Prince ce larcin parut plus digne de riſée que de colere & de punition.

Plaiſante punition que l'Empereur fit de ce vol.

Mais les vols qu'il commit depuis, gouvernant Galba à ſon gré, & diſpoſant avec un plein pouvoir de ſes finances, cauſerent de grands malheurs, & des accidens veritablement tragiques, en donnant lieu aux uns, & ſervant de pretexte aux autres. Car Nymphidius, après le retour de Gellianus, qu'il avoit envoyé en Eſpagne comme l'eſpion de Galba, ayant appris que Cornelius Lacon avoit été declaré Prefect du Palais & des Gardes, que Vinius avoit tout le credit & toute l'autorité à la Cour, & voyant que pour lui il n'avoit pas ſeulement la liberté d'approcher du Prince & de l'entretenir en ſecret, parce qu'il étoit devenu ſuſpect à tout le monde, & que tout le monde l'obſervoit & avoit l'œil ſur lui, il ſe trouva dans un grand trouble. Il aſſembla tous les Capitaines de ſon Armée, & il leur dit que Galba étoit à la verité un bon vieillard, plein de moderation & d'humanité, mais qu'il ne ſe ſervoit pas de ſa propre Raiſon pour ſe conduire, & qu'il ſe laiſſoit entierement gouverner par Vinius & par Lacon, qui le gouvernoient très-mal ; qu'avanc

Le pouvoir de Vinius cauſe de grands malheurs.

vant donc que ces deux favoris eussent le temps de se fortifier à leur insu & d'acquerir dans les affaires le même credit & la même autorité qu'avoit Tigellinus, il falloit envoyer des Ambassadeurs à l'Empereur au nom de toute l'Armée, pour lui remontrer qu'en éloignant de lui ces deux hommes-là seuls, il en seroit mieux reçu à Rome, & se rendroit plus agreable aux Romains. Mais voyant que ses Officiers ne goûtoient point cette pensée, & qu'au contraire ils trouvoient très-ridicule & très-étrange de vouloir prescrire à un vieux Empereur, comme à un enfant qui ne feroit que commencer à tâter de l'Empire, quels sont les amis dont il doit se servir ou ne pas se servir, il prit un autre chemin. Il écrivit à Galba, pour l'effrayer, tantôt que tout étoit à Rome dans une grande agitation & qu'il s'y tramoit quelque revolte; tantôt que Clodius Macer faisoit de grands magasins en Afrique; une autre fois que les Armées de la Germanie se soûlevoient, & qu'on lui écrivoit la même chose des troupes qui étoient en Syrie & en Judée. Mais comme Galba ne faisoit pas grand compte de ses avis & qu'il ne lui ajoutoit aucune foi, il resolut enfin de le prévenir & d'occuper l'Empire, malgré tout ce que Clodius Celsus d'Antioche, homme très-sensé & son ami le plus fidelle, pût lui dire pour l'en dissuader. Car il ne cessoit de lui representer qu'il ne pensoit pas qu'il y eût à Rome une seule maison qui pût donner à Nymphidius le titre de Cesar. Mais la plûpart se moquoient de Galba, & Mithridate de Pont, qui le brocardoit incessamment sur son visage ridé & sur sa tête chauve, dit Pre-

Nymphidius propose aux Officiers d'envoyer demander à Galba l'éloignement de Vinius & de Laco.

Les Officiers trouvent cette proposition ridicule.

Nymphidius prend un autre chemin, il écrit à Galba pour l'effrayer.

Il se resout à s'emparer de l'Empire.

Clodius Celsus tâche de l'en detourner.

Mot

Mauvais discours de l'on sur Galba.

sentement les Romains le regardent comme un grand Personnage parce qu'il est éloigné ; mais dès qu'il sera arrivé, & qu'ils le verront, ils reconnoîtront que c'est une infamie & un éternel opprobre de nos jours qu'il ait été nommé Cesar.

En même temps il fut conclu que sur le minuit on meneroit Nymphidius au camp, & que là on le proclameroit Empereur. Mais Antonius Honoratus, le premier des Tribuns, assembla sur le soir les Soldats qu'il commandoit, commença à blâmer Nymphidius le premier, & blâma ensuite les autres de ce qu'en si peu de temps ils avoient si souvent changé de parti, non pour suivre la Raison & pour choisir ce qui étoit le meilleur, mais agités par quelque mauvais Genie qui les poussoit de trahison en trahison ; que véritablement ce qu'ils avoient fait en premier lieu avoit un prétexte juste, les crimes & les abominations de Neron. *Mais aujourd'hui*, leur dit-il, *quelle raison avez-vous d'abandonner & de trahir Galba ? Lui reprochez-vous d'avoir tué sa mere ? d'avoir fait mourir sa femme ? Et avez-vous eu la honte & la confusion de voir votre Empereur monter sur le Theatre comme un Bâteleur, danser, chanter, & jouër des Tragedies ? Malgré même ces actions horribles & infames, encore n'avons-nous pas le cœur d'abandonner ce monstre, nous ne l'abandonnames que sur la nouvelle, que Nymphidius nous donna, & que nous crumes, qu'il nous avoit abandonnés le premier, & qu'il se retiroit en Egypte. Qu'allons-nous donc faire ? Allons-nous immoler encore Galba sur Neron, & nous défaisant du parent de Livia comme nous nous sommes défaits*

Antonius Honoratus le premier des Tribuns.

Discours très sensé d'Antonius Honoratus aux Soldats.

défaits du fils d'Agrippine, allons-nous prendre pour Ceſar le fils de Nymphidia? Ou plûtôt, après avoir fait ſouffrir au premier la peine de ſes crimes, ne nous piquerons-nous pas d'être les gardes fidelles de Galba comme nous avons été les ennemis declarés & les puniſſeurs de Neron?

A ces diſcours du Tribun tous les Soldats ſe rangerent de ſon côté, & allant trouver leurs compagnons, ils les exhortoient à garder le ſerment de fidelité qu'ils avoient fait à l'Empereur, & ils en firent changer un grand nombre. En même temps un grand cri s'étant élevé de toute l'Armée, Nymphidius, ſoit qu'il crût, comme quelques-uns penſent, que les Soldats l'appelloient déja pour le proclamer, ſoit qu'il voulût prévenir l'émeute & raſſurer ceux qui chancelloient encore, ſortit à la clarté de quantité de flambeaux tenant dans ſa main une harangue, que Varron lui avoit compoſée, & qu'il avoit appriſe par cœur, pour la faire aux Soldats. Mais voyant les portes du camp fermées, & ſur les murailles pluſieurs hommes armés, il commença à craindre, & s'avançant il demanda à ces hommes *ce qu'ils vouloient faire, & qui c'étoit qui leur avoit commandé de prendre les armes?* Ils répondirent tous en même temps & d'une commune voix, *qu'ils ne reconnoiſſoient pour Empereur que Galba.* Alors faiſant ſemblant d'entrer dans leur ſentiment, il applaudit à leur fidelité, & commanda à ceux qui l'accompagnoient de ſuivre ſon exemple.

Les Soldats ſe rangent du côté du Tribun.

Il s'appelloit Cingonius Varro.

Ceux qui gardoient les portes l'ayant laiſſé entrer avec un petit nombre de ſes gens, on lui lança d'abord une javeline, que Septimius, qui

qui marchoit devant lui, reçut dans ſon bouclier. Mais les autres ſe jettant ſur lui l'épée à la main, il prit la fuite; on le pourſuivit, & on le maſſacra dans la hutte d'un Soldat. Son corps fut traîné au milieu du camp, on l'environna de barrieres, & le lendemain on l'expoſa à la vuë de tout le monde.

Nymphidius maſſacré dans la hutte d'un Soldat.

Nymphidius ayant fini ſa vie de cette maniere, Galba, qui en fut d'abord averti, ordonna que l'on fît mourir tous ſes complices qui n'auroient pas prévenu cet arrêt par leur mort. Du nombre de ces complices fut Varron, qui avoit compoſé ſa harangue, & Mithridate de Pont. Mais quoiqu'ils fuſſent coupables, on les regarda comme innocens, & on trouva qu'on ne les avoit condamnés ni ſelon les Loix, ni ſelon les coûtumes Romaines, parce qu'on avoit fait mourir des hommes de cette conſequence ſans les avoir jugés, car tout le monde s'étoit attendu à une autre forme de gouvernement, trompé, comme cela eſt ordinaire, par les premiers bruits qu'on avoit ſemés. Mais ce qui les affligea encore plus que tout le reſte, c'eſt qu'un Perſonnage de dignité Conſulaire, nommé Petronius Turpilianus, eut ordre de ſe faire mourir, parce qu'il avoit été fidelle à Neron. Car d'avoir fait tuer en Afrique Macer par les mains de Trebonianus, & Fonteius Capito dans la Germanie par Valens, il en avoit quelque ſorte de prétexte; ils étoient en armes & dans des camps, & par-là il pouvoit les craindre. Mais un homme comme Turpilianus, caſſé de vieilleſſe, nud, & ſans armes, rien n'empêchoit qu'il ne fût au moins entendu par un Prince qui auroit voulu garder dans ſes

Galba ordonne qu'on faſſe mourir ſes complices.

Coupables regardés comme innocens, quand on les fait mourir ſans leur avoir fait le procés.

Petronius Turpilianus a ordre de ſe faire mourir. Il eſt mal nommé dans le Grec, *Tertullianus*.

actions la moderation qu'il promettoit par ſes paroles. Voilà quelles ſont les plaintes qu'on peut former contre Galba & les reproches qu'on peut lui faire.

Quand il fut à vingt-cinq ſtades de Rome il ſe trouva tout au milieu d'un tumulte excité par des Matelots qui avoient occupé le chemin, & qui l'environnoient de tous côtés. C'étoient les mariniers, dont Neron avoit fait des Soldats, & dont il avoit compoſé une Legion. Tous ces gens-là s'étant aſſemblés ſur ſon paſſage, le prioient de leur confirmer leur état, & empêchoient tous ceux qui étoient venus au devant de l'Empereur pour le ſaluer, de l'approcher, de le voir, & de s'en faire entendre; ils faiſoient beaucoup de bruit en jettant de grands cris, & demandoient des enſeignes & des quartiers pour leur Legion. Comme l'Empereur les remettoit à une autre fois, & leur ordonnoit de revenir lui parler, ils prirent cette remiſe pour un refus, ſe mirent en colere & le ſuivirent ſans épargner les murmures & les cris, & quelques-uns ayant eu l'inſolence de tirer l'épée, Galba ordonna à ſa Cavalerie de les charger. Aucun d'eux ne réſiſta, les uns furent renverſés & foulés aux pieds, & les autres tués dans leur fuite. Et ce ne fut pas un heureux préſage pour Galba d'entrer dans ſa Ville capitale au milieu de tant de ſang & de tant de morts. Mais au moins ſi quelqu'un le mépriſoit auparavant en le voyant ſi foible & ſi vieux, alors il paroiſſoit terrible & redoutable à tout le monde.

Trois mille cent vingt-cinq pas.

Les Matelots dont Neron avoit fait une Legion, environnent Galba.

Ils demandent des enſeignes & des quartiers.

Galba les fait charger par ſa Cavalerie, ils ſont tous maſſacrés.

Malheureux préſage pour Galba d'entrer dans Rome au milieu de tant de ſang.

Du reſte voulant faire voir un grand changement dans les largeſſes immenſes que faiſoit Neron, & dans ſa dépenſe exceſſive, il parut s'é-

Canus excellent joueur de flûte.

s'éloigner infiniment de ce qui eſt ſeant & honnête à un Empereur ; car un certain Canus, ayant joué de la flûte un ſoir à ſon ſouper, ce Canus étoit un homme excellent dans ſon Art, l'Empereur, après l'avoir beaucoup loué, & marqué avoir pris un grand plaiſir à l'entendre, commanda qu'on lui apportât ſa bourſe, [15] & prenant quelques pieces d'or, il les lui donna en lui diſant qu'il lui faiſoit cette gratification de ſon argent, & non pas de l'argent public. [16] Et tous les dons que Neron avoit faits aux Comediens, Bâteleurs, Farceurs & gens de Paleſtre, il commanda qu'on les retirât ſans quartier, & qu'on ne leur en laiſſât que le dixiéme. Mais comme il ne retira que très-peu de choſe de cette recherche, car la plûpart de ces gens-là vivent au jour la journée, & ſont ſi débauchés qu'ils dépenſent tout à meſure qu'ils gagnent, il étendit ſa recherche ſur ceux qui avoient acheté, ou reçu quelque choſe d'eux, & les obligea de reſtituer. Et parce que cette affaire n'avoit point de bornes, & qu'elle enveloppoit une infinité de gens, toute la honte en tomba ſur l'Empereur, & toute la haine ſur Vinius ; car on vit qu'il ne rendoit l'Empereur meſquin & avare pour tous les autres, que pour profiter ſeul de ſes richeſſes, & pour fournir à ſes profuſions en prenant à toutes

Preſent que lui fait Galba, après qu'il eut joué à ſon ſouper.

Il fait retirer tous les dons que Neron avoit faits aux Comediens, Farceurs, Bâteleurs, & ne leur en laiſſe que le dixiéme.

Il étend cette recherche ſur ceux qui avoient acheté ou reçu d'eux.

La honte de cette recherche tombe ſur Galba, & la haine ſur Vinius ſon Miniſtre.

15. *Et prenant quelques pieces d'or, il les lui donna.*] Suetone, qui raconte cette hiſtoire, dit que Galba ne lui donna que cinq deniers, c'eſt-à-dire, cinquante ſols de notre monnoye. *Cano autem choraula mire placenti, denarios quinquaginta donaſſe, prolatos manu ſua è peculiaribus locullis.*

16. *Et tous les dons que Neron avoit faits aux Comediens, Bâteleurs, Farceurs.*] Cette action de Galba eſt indigne d'un Empereur & paroît bien plûtôt venir d'un excès d'a-

tes mains, en vendant tout & en ſe rendant abſolument le maître. En effet ſelon le precepte d'Heſiode qui dit *qu'il ne faut épargner le tonneau ni quand il eſt plein, ni quand il commence à être au bas*, Vinius voyant l'Empereur vieux & caſſé, voulut ſe gorger de ſa fortune [17] qu'il voyoit en même temps pleine & au bas. Cependant il faiſoit grand tort au pauvre vieillard, en ce que d'un côté il adminiſtroit mal ſes biens & ſes finances, & que de l'autre il blâmoit ou empêchoit ſes meilleures intentions, entre autres la punition des Miniſtres de Neron. L'Empereur fit mourir la plûpart de ces méchans, du nombre deſquels furent un Eleus, un Polyclitus, un Petinus, & un Petrobius. Le Peuple battoit des mains quand on les menoit au ſupplice au travers de la Place Romaine, & croit que c'étoit une proceſſion très-ſainte, mais que les Dieux & les hommes demandoient encore le précepteur & le promoteur de la Tyrannie, Tigellinus. Mais ce brave perſonnage avoit gagné les devants en s'aſſurant de Vinius par les grands preſens qu'il lui fit, & qui n'étoient que comme les arrhes de ce qu'il lui promettoit. Pour Turpilianus, haï ſeulement parce qu'il n'avoit ni haï, ni trahi un Maître qui étoit ſi méchant, & ſans avoir commis aucune injuſtice marquée, ni trempé

Precepte d'Heſiode.

Uſage que Vinius fait de ce precepte.

Mechans qu'on mene au ſupplice, proceſſion très belle & très ſainte.

Turpilianus executé injuſtement.

d'avarice que d'un eſprit de reforme. Cette reforme ne pouvoit être approuvée que dans les dons exceſſifs faits à ces perſonnages indignes, & qui n'avoient pas encore été payés.

17. *Qu'il voyoit en même temps pleine & au bas.*] Il la voyoit pleine à cauſe des richeſſes immenſes de Galba, & il la voyoit au bas à cauſe de la vieilleſſe de cet Empereur.

Tigellinus. pé en aucune maniere dans les crimes de Neron, il fut executé, lorſque celui qui avoit rendu ce Prince ſi digne de mort, & qui, après l'avoir rendu tel, l'avoit abandonné & trahi, reſtoit non ſeulement en vie, mais dans une haute fortune : grande preuve qu'il n'y avoit rien dont on dût deſeſperer, & qu'on ne fût ſûr d'obtenir de Vinius quand on lui donnoit, car il n'y avoit point de ſpectacle que le Peuple Romain deſirât avec tant de paſſion que de voir Tigellinus traîné au ſupplice. Il ne ceſſoit de le demander par-tout au Theatre & au Cirque, tant qu'enfin l'Empereur les en tança par un Edit qui fut publié & affiché, & dans lequel il les aſſuroit que Tigellinus ne vivroit pas encore long-temps, parce qu'il étoit attaqué d'une phthiſie qui le conſumoit peu à peu, & leur demandoit inſtamment qu'ils ne l'aigriſſent point & qu'ils ne fiſſent point dégenerer ſa domination en Tyrannie.

Le Peuple demande la mort de Tigellinus avec empreſſement.

Galba par un Edit qu'il fait afficher, reprend le Peuple de ſon acharnement ſur Tigellinus.

Le Peuple fut très-fâché de cette publication, mais ces malheureux n'en firent que rire, car ce jour-là même Tigellinus offrit un ſacrifice d'action de graces pour remercier les Dieux de ſon ſalut, & prépara un feſtin magnifique. Et Vinius, après avoir ſoupé avec l'Empereur, alla faire collation chez Tigellinus,

Tigellinus offre un ſacrifice d'action de graces, & prépare un grand feſtin.

18. *Car il leur dit*, qu'il avoit accoûtumé de choiſir ſes Soldats, & non pas de les acheter.] Ce mot eſt rapporté par Tacite, & M. d'Ablancourt a cru devoir le changer & mettre ; *qu'il n'achetoit point l'Empire.* Et voici ſa remarque, *J'ai changé l'expreſſion de l'Auteur*, dit-il, *parce qu'il n'y eût point eu de grace à dire*, qu'il n'achetoit point ſes Soldats ; mais qu'il les choiſiſſoit. *Il faut que les bons mots ſoient exprimés noblement, ou il ne les faut point rapporter.* Cela eſt très-vrai, il faut que les bons mots ſoient exprimés noblement, mais il faut dire ce que l'Auteur a dit : *Je n'achete point l'Empire*, n'exprime nullement

nus, menant avec lui sa fille, qui étoit veuve. Dès qu'il fut entré, Tigellinus demanda une coupe, but à la santé de cette veuve en lui faisant un don de deux cens cinquante mille drachmes, & en commandant à la principale de ses concubines d'ôter de son cou un collier estimé cent cinquante mille drachmes pour le lui donner.

Tigellinus boit à la santé de la fille de Vinius, & lui donne cent vingt-cinq mille livres & un beau collier. Vingt cinq mille écus.

Depuis ce moment-là les choses mêmes, qui étoient faites avec le plus de moderation, furent condamnées, comme ce que l'Empereur fit pour les Gaulois, qui avoient conspiré avec Vindex, car on crut qu'ils n'avoient pas obtenu de l'humanité de l'Empereur la décharge des impôts & le droit de Bourgeoisie, mais qu'ils les avoient achetés de Vinius. Voilà pourquoi le Peuple haïssoit la domination de Galba. Et les Soldats, quoiqu'ils se vissent frustrés du present qu'on avoit promis, se flatterent pourtant dès son avenement de l'esperance que s'il ne donnoit pas tout ce qu'on leur avoit fait attendre, il donneroit au moins autant que Neron avoit donné. Mais l'Empereur, informé de leurs plaintes & de leurs murmures, lâcha une parole très-digne d'un grand Prince, [18] car il leur dit, *qu'il avoit accoûtume*

Quand un Prince a des Ministres avares, tout ce qui se fait est imputé à leur corruption.

Beau mot de Galba.

ment la pensée de l'Empereur, & ne répond point au fait dont il s'agit. Un Empereur qui fait des largesses à ses Soldats n'achete point l'Empire qu'il a déja, mais il achete ses Soldats, & c'est ce qu'il faut dire ici. Ce mot est fort beau, aussi Plutarque l'a-t-il jugé digne d'un grand Prince. Et Suetone l'a jugé de même digne d'être rapporté sans aucun changement, *legere se militem, non emere consuesse.* Dans la Traduction des Anciens il ne faut changer les bons mots que quand la Langue ne fournit aucun moyen de les exprimer avec vivacité & avec noblesse.

mé de choisir ses Soldats, & non pas de les acheter. Ce mot fit naître dans leur cœur une haine très-violente contre lui. Car ils trouvoient que par-là il ne les privoit pas de leur recompense lui seul, mais qu'il enseignoit aux Empereurs, qui viendroient après lui, à faire de même, & qu'il leur en imposoit en quelque façon la loi.

Il y avoit encore quelque mouvement sourd de revolte à Rome parmi les troupes Pretoriennes, mais le respect, qu'elles avoient pour la presence de Galba, émoussoit cette ardeur pour la nouveauté & faisoit qu'elles differoient de la faire éclater, & comme elles ne voyoient encore aucune lueur de changement, elles tenoient leur haine cachée. Mais les Armées, qui avoient servi sous Verginius, & qui étoient encore dans la Germanie sous Flaccus, fieres de la derniere victoire qu'elles avoient remportée sur Vindex, & voyant qu'elles n'avoient aucune des recompenses, qu'elles croyoient meriter, ne pouvoient être appaisées par leurs Capitaines, & ne faisoient aucun compte de leur Général Flaccus, que la goutte, dont il étoit continuellement tourmenté, avoit rendu impotent, & qui d'ailleurs n'avoit aucune experience des affaires. Un jour à des Jeux publics les Tribuns & les Chefs des Bandes faisant, selon la coûtume des Romains, des prieres & des vœux pour la santé & pour la prosperité de l'Empereur, la plûpart des Soldats commencerent à murmurer, & ensuite

Sous Hordeonius Flaccus.

Vœux faits à l'Armée & à Rome pour la santé & la prosperité de l'Empereur, le premier de Janvier.

19. *Ils eurent l'audace de répondre comme par un refrain* S'il en est digne.] Il y a dans le Grec, *Il n'en est pas digne.* Mais cela est bien hardi & bien dur. Il paroît que

te ces Officiers continuant leurs vœux & leurs prieres, [19] ils eurent l'audace de répondre comme par un refrain, *S'il en eſt digne.* Refrain que les Soldats ajoûtent à ces vœux.

Les Legions, qui étoient ſous les ordres de Tigellinus, commirent ſouvent de pareilles inſolences, dont Galba étoit exactement informé par les Lettres qu'il recevoit de ſes Intendans. Craignant donc les ſuites, & croyant qu'il étoit mépriſé non ſeulement parce qu'il étoit vieux, mais parce qu'il n'avoit point d'enfans, il reſolut d'adopter quelque jeune homme des plus illuſtres Maiſons de Rome & de le nommer ſon ſucceſſeur à l'Empire. Il y avoit un jeune homme, nommé Othon, qui étoit iſſu d'un ſang noble, mais qui dès ſon enfance avoit été ſi plongé dans le luxe & dans les plaiſirs, qu'il y avoit peu de Romains qui ſe fuſſent rendu ſi célébres par leurs débauches. Et comme Homere appelle ſouvent Pâris, *le mari de la belle Helene*, en le deſignant par la qualité de ſa femme, parce que ce jeune Prince n'avoit rien de recommandable par lui-même dont on pût lui faire honneur, de même, Othon étoit célèbre à Rome par ſa femme Poppea, dont Neron étoit devenu amoureux pendant qu'elle étoit mariée à Criſpinus, mais retenu par le reſpect, qu'il conſervoit encore pour ſa femme & par la crainte qu'il avoit de ſa mere, il cacha ſa paſſion, & aposta ſecretement Othon auprès de Poppea pour la ſolliciter & pour la ſeduire; car Othon étoit fort agreable à Neron à cauſe de ſes débauches, & ce Prince

Galba veut adopter quelque jeune homme des plus illuſtres Maiſons.

Othon célébre par ſes débauches dès ſa jeuneſſe.

Pourquoi Homere deſigne Pâris par cette qualité de mari d'Helene.

Neron amoureux de Poppea, femme de Criſpinus.

Il la fait ſolliciter par Othon.

Othon favori de Neron à cauſe de ſes débauches.

[19] que l'Interprete Latin a lu *si*, *ſi*, au lieu de la negative *ex*, *non*, l'audace ne laiſſe pas d'être grande, mais le tour eſt plus doux, & dit au fond la même choſe.

Prince en faiſoit ſon ami particulier, & ſe plaiſoit ſi fort en ſa compagnie, qu'il prenoit ſouvent un très-grand plaiſir aux railleries & aux plaiſanteries qu'il faiſoit ſur ſa meſquinerie & ſur ſon avarice.

Comment Othon reproche à Neron ſa meſquinerie.

On rapporte qu'un jour Neron ſe parfumant d'une huile très-precieuſe, en arroſa un peu Othon. Le lendemain Othon lui donna à ſouper, & dès qu'il fut dans la ſalle, de tous côtés on vit des tuyaux d'or & d'argent qui répandoient par-tout des eſſences de grand prix avec autant d'abondance, que ſi ce n'eût été que de l'eau, & que les convives en furent tout trempés. Ayant donc corrompu & débauché le premier Poppea pour Neron en lui faiſant eſperer ce Prince pour amant, il lui perſuada de ſe ſeparer d'avec ſon mari, & la prit chez lui comme ſa femme; mais il ne fut pas ſi aiſe de l'avoir, qu'il fut chagrin de la partager avec ſon rival. Poppea, dit-on, n'étoit pas fâchée de cette jalouſie, car on prétend même qu'elle refuſoit de recevoir Neron chez elle, quand Othon étoit abſent, ſoit qu'elle voulût prévenir le dégoût que donne une jouïſſance trop aiſée, ſoit, comme d'autres l'aſſurent, qu'elle ne ſe ſouciât pas d'avoir Ceſar pour mari, & qu'elle aimât mieux l'avoir pour amant à cauſe de l'inclination qu'elle avoit à la débauche. Othon ſe trouva donc en grand danger de ſa vie pour ce mariage. Et c'eſt une choſe très-étonnante

Othon après avoir corrompu Poppea pour Neron, la prend pour ſa femme.

Conduite de Poppea pour Neron.

20. *Et ce fut Seneque qui par ſes conſeils & par ſes ſollicitations porta le Prince à l'envoyer commander dans la Luſitanie ſur les bords de l'Ocean.*] Cet exil honorable, qui éloignoit Othon, & qui rendoit Neron ſeul poſſeſſeur de la maîtreſſe, parut ſuffiſant; une peine plus grave auroit

te que Neron, après avoir fait mourir sa femme & sa sœur pour les nôces de Poppea, ait épargné Othon. Mais Othon avoit Seneque pour ami, [20] & ce fut Seneque qui par ses conseils & par ses sollicitations porta le Prince à l'envoyer commander dans la Lusitanie sur les bords de l'Ocean. Il s'y gouverna avec tant de sagesse, qu'il ne fut ni à charge ni desagreable aux Peuples, qui lui étoient soûmis, car il sentoit bien que cet emploi lui avoit été donné comme un adoucissement & comme une couverture honorable de son exil, & après que Galba se fut revolté, il fut le premier des Capitaines qui se joignit à lui, & qui prenant tout ce qu'il avoit de vaisselle d'or & d'argent, la lui porta pour la fondre & pour en faire de la monnoye. Il lui donna les Officiers de sa maison les plus propres & les plus adroits à servir un Prince. Dans tout le reste il lui marqua une entiere fidelité, & par les services qu'il lui rendit, on vit bien-tôt que personne n'avoit ni plus d'experience, ni plus de capacité que lui dans les affaires. Pendant tout le voyage il fut avec lui dans le même char plusieurs jours de suite, & dans le chemin il n'oublia rien pour faire sa cour à Vinius, tâchant de lui plaire par ses assiduités & par ses presens, & principalement en lui cedant en tout la premiere place. Ce fut par sa faveur qu'il parvint à être le second, mais il avoit sur lui cet avantage

Seneque sauve Othon & lui fait donner le commandement de Portugal.

Il gouverna dix ans cette Province en qualité de Preteur.

Othon s'joint à Galba, & lui donne toute sa vaisselle d'or & d'argent.

Othon fut grand Courtisan de Vinius.

auroit découvert la Comedie, que l'on vouloit cacher, qui cependant ne laissa pas de devenir publique, comme cela parut par ce distique, qui courut alors:

Cur Otho mentito fit quæritis exul honore?
Uxoris moechus caperat esse suæ.

Avantage qu'il avoit sur Vinius.

tage qu'il n'étoit ni envié ni haï, servant gratuitement ceux qui l'en prioient, & se montrant toûjours humain & accessible à tous ceux qui avoient à lui parler. Sur-tout il protegea extrêmement les gens de guerre & en avança plusieurs aux premieres charges, qu'il demandoit, les unes à l'Empereur même, & les autres à Vinius, & à ses Affranchis Icelus & Asiaticus; car c'étoient ceux qui avoient le plus de credit.

Icelus ou Sicelius & Asiaticus Affranchis de Vinius.

Comment Othon gagnoit les troupes Pretoriennes.

Toutes les fois qu'il traitoit Galba chez lui, il tâchoit de gagner la faveur de la Cohorte qui étoit de garde en donnant à chacun des Soldats une piece d'or. Ainsi sous prétexte d'honorer le Prince par ses largesses, il pratiquoit & gagnoit les troupes Pretoriennes pour s'en servir au besoin. Comme Galba déliberoit sur le choix d'un successeur, Vinius lui proposa Othon, ce qu'il ne faisoit pas sans dessein, il avoit en vuë le mariage de sa fille qu'Othon promettoit d'épouser s'il étoit adopté par Galba, & nommé son successeur. Mais Galba faisoit connoître visiblement qu'il préferoit l'interêt public à l'interêt particulier, & qu'il cherchoit à adopter, non celui qui lui étoit le plus agreable, mais celui qui seroit le plus utile aux Romains. Il paroît de plus qu'il n'auroit pas voulu faire Othon heritier de son patrimoine même, le connoissant aussi dissolu, aussi débauché, & aussi dissipateur qu'il étoit, & le sachant noyé de dettes, car il devoit cinq millions de drachmes. C'est pourquoi après avoir écouté Vinius fort doucement sans rien répondre de positif, il remit sa disposition à une autre fois, & se contenta de designer Othon Consul avec Vinius pour

Vuë de Vinius en proposant à Galba d'adopter Othon.

Principe très-sage de Galba.

Dettes d'Othon, deux millions cinq cens mille livres.

pour l'année suivante. Ce qui fit croire à tout le monde qu'au commencement de l'année il ne manqueroit pas de le nommer son successeur, & tous les gens de guerre étoient ravis qu'Othon fût préferé à tous les autres.

Othon signé Consul avec Vinius.

Il étoit souhaité de tous les gens de guerre.

Mais pendant que Galba déliberoit encore & qu'il remettoit de jour en jour, il apprit la revolte des Armées de Germanie; car généralement toutes les troupes haïssoient Galba, parce qu'il ne leur avoit pas donné l'argent qu'il leur avoit promis; & celles de la Germanie alleguoient encore, pour prétexter en particulier leur haine & leur mauvaise volonté, *que Verginius Rufus avoit été chassé avec honte & ignominie; que les Gaulois, qui avoient combattu contre eux, avoient été seuls recompensés, & que tous ceux qui ne s'étoient pas declarés pour Vindex, avoient été punis, & que c'étoit à Vindex seul que Galba témoignoit avoir de l'obligation, qu'il honoroit encore sa memoire, & qu'il lui faisoit des oblations funebres & des libations, comme si c'eût été lui seul qui l'eût proclamé Empereur.*

Galba haï de toutes les troupes.

Prétextes que les troupes de la Germanie alleguoient de leur haine pour Galba.

Pendant que ces propos se tenoient publiquement dans le Camp, arrive le premier jour de l'année que les Romains appellent les Calendes de Janvier. Flaccus assembla tous les Soldats pour leur faire prêter le serment au nom de l'Empereur, comme c'est la coûtume. Mais ils renverserent & mirent en pieces les Statuës de Galba, & au lieu de prêter le serment à l'Empereur, ils le prêterent au Senat & au Peuple, & se retirerent chacun de leur côté; ce que voyant tous les Capitaines, ils regarderent l'Anarchie comme aussi dangereuse & plus dangereuse même que la rebellion.

Serment prêté à l'Empereur par les Soldats tous les premiers jours de Janvier.

Les Soldats abattent les Statuës de Galba, & prêtent le serment au Senat & au Peuple.

Anarchie aussi dangereuse que la revolte.

Remontrance qu'un Officier fait aux autres Officiers.

lion. Et il y eut quelqu'un d'entre eux qui leur dit : *Que faiſons-nous donc, mes compagnons ? Nous ne faiſons point d'autre Empereur, & nous ne gardons point celui que nous avons, comme ſi ce n'étoit pas tant Galba que nous vouluſſions fuir, que tout autre Chef & tout autre Empereur pour nous commander. Quant à Hordeonius Flaccus qui n'eſt qu'une ombre, & qu'une vaine image de Galba, laiſſons-le là pour ce qu'il eſt. Mais nous avons à une journée d'ici Vitellius, qui commande dans la baſſe Germanie, fils d'un pere qui a été Cenſeur, trois fois Conſul, & en quelque façon Collegue de l'Empereur Claude, & qui par la pauvreté où il ſe trouve, & que quelques-uns lui reprochent ſi mal à propos, donne une preuve éclatante de ſa bonté & de ſa magnanimité. Allons, mes compagnons, proclamons-le Empereur, & faiſons voir à tous les hommes que nous ſavons mieux choiſir un Empereur que les Eſpagnols & les Luſitaniens.*

Les uns ayant goûté cet avis, & les autres l'ayant rejetté, un Porte-enſeigne ſe dérobant, alla annoncer la nuit cette nouvelle à Vitellius, qui donnoit un grand repas à pluſieurs de ſes Officiers & qu'il trouva à table. Cette nouvelle s'étant repanduë dans les Armées, Fabius Valens, Capitaine d'une Le-

Fabius Valens eſt le premier qui ſalue Vitellius Empereur dans la Germanie.

gion, fut le premier qui à la tête de quelques chevaux vint le lendemain à toute bride, & ſalua Empereur Vitellius, qui quelques jours au-

21. *Mais alors plein de vin & de viande, étant à table depuis midi.*] La gourmandiſe de Vitellius étoit célèbre. Tacite dit qu'elle ne pouvoit jamais être aſſouvie, & que les chemins des deux mers étoient continuellement bar-

auparavant paroiſſoit refuſer & rejetter l'Empire comme un fardeau trop grand & trop peſant pour lui, [21] mais alors plein de vin & de viande, étant à table depuis midi, il reçut la nouvelle avec joye, ſortit en public & accepta le nom de Germanicus, que les troupes lui donnerent, & refuſa celui de Ceſar. En même temps les Soldats de Flaccus, laiſſant là tous les beaux diſcours qu'ils avoient faits au Senat & qui ſentoient ſi fort la Democratie, prêterent ſerment à l'Empereur Vitellius, & promirent d'executer fidellement ſes ordres. C'eſt ainſi que Vitellius fut proclamé Empereur dans la Germanie. Vitellius accepte le nom de Germanicus qui lui eſt donné par les troupes.

Galba, informé de cette revolte, ne differa plus l'adoption qu'il meditoit, & ſachant que ſes amis étoient partagés, que les uns étoient pour Dolabella, & les autres pour Othon, & ne voulant ni de l'un, ni de l'autre, tout d'un coup ſans communiquer ſon deſſein à perſonne, il fit appeller Piſon, fils de Craſſus, & petit-fils de Piſon, que Neron avoit fait mourir, jeune homme né à toutes les vertus, & qui joignoit à cet excellent naturel une grande modeſtie & la ſeverité des mœurs des anciens Romains, & ſur l'heure même il alla au camp pour le nommer Ceſar, & le declarer ſon ſucceſſeur. Cependant comme il deſcendoit de ſon Palais, il lui arriva pluſieurs ſignes & prodiges celeſtes qui l'accompagnerent. Et quand il commença le diſcours qu'il fit Piſon Licinianus. Eloge de Piſon. Signes qui arriverent à l'adoption de Piſon.

battus de ſes pourvoyeurs, qui lui apportoient des ragoûts de Rome & de toute l'Italie, & les Villes & les particuliers ruinés des ſuperbes feſtins qu'il lui falloit faire.

fit à Pison, & qu'il voulut le lire, ou le dire en partie par cœur, il tonna & éclaira continuellement, & il tomba une si grosse pluye, & une nuit si noire couvrit Rome & tout le camp, qu'il étoit visible que les Dieux n'approuvoient, ni ne recevoient cette adoption, & qu'elle seroit très-malheureuse. Le mécontentement des Soldats se declaroit par leur mine morne & farouche, car ils étoient fort aigris de ce que même dans cette occasion on ne leur faisoit aucune largesse.

Mais pour Pison, tous ceux qui étoient presens, & qui purent juger de sa disposition par le ton de sa voix, & par l'air de son visage, furent frappés d'étonnement & d'admiration de voir qu'il ne paroissoit point transporté d'une si grande grace, & qu'il la recevoit pourtant avec beaucoup de reconnoissance & de sensibilité. Mais d'un autre côté on vit sur le visage & dans toute la contenance d'Othon plusieurs marques de l'impatience & de la colere avec lesquelles il supportoit de se voir frustré d'une esperance qu'il croyoit sûre, car après avoir été le premier jugé digne de l'Empire & y avoir presque touché, de s'en voir déchu, c'étoit un signe très-visible de la haine & de la mauvaise volonté que Galba avoit pour lui. C'est pourquoi il n'étoit pas sans quelque crainte pour l'avenir; mais redoutant Pi-

Moderation de Pison dans cette haute fortune.

Desespoir d'Othon.

22. *Dont l'un étoit Sergent d'une Compagnie, & l'autre Tesseraire.*] L'un étoit *Option*, & l'autre *Tesseraire*. Dans la Cavalerie & dans l'Infanterie, il y avoit de ces Officiers appellés *Options* & *Tesseraires*; l'*Option* étoit *Uragus*, celui qui marchoit à la queuë des bandes, c'étoit à peu près comme nos sergens, & *Tesseraire* étoit un Officier un peu plus relevé, c'étoit celui qui recevoit du Tribun le

Pison, haïssant Galba, & se plaignant de Virnius, il s'en retourna agité de plusieurs passions, car les Devins & les Chaldéens, qu'il avoit toûjours autour de lui, ne lui permettoient pas d'abandonner absolument ses espérances & de renoncer à sa fortune. Ptolemée sur-tout étoit très-ardent à le rassurer, & Othon avoit en lui beaucoup de confiance, parce qu'il lui avoit prédit plusieurs fois que Neron ne le feroit pas mourir, que ce Prince mourroit le premier, & que non seulement il lui survivroit, mais qu'il seroit Empereur, & l'évenement ayant justifié la premiere partie de sa prédiction, il prétendoit qu'il ne devoit pas desesperer de la seconde. Ce qui l'animoit encore, c'étoit le grand nombre de ceux qui le plaignoient en secret, & qui soupiroient de le voir traiter par Galba avec tant d'ingratitude. La plûpart de ceux qui avoient été en crédit auprès de Tigellinus & de Nymphidius, & qui étoient alors fort reculés & dans un état fort abject, comme gens disgraciés, s'assembloient autour de lui tous les jours, & nourrissant leur venin auprès de lui, ils aigrissoient son ressentiment, & l'animoient encore davantage.

Othon toûjours environné de Devins & de Chaldéens.

Ptolemée grand Devin.

Prédictions que Ptolemée lui avoit faites.

Tous les mecontens s'assemblent autour de lui & l'obsedent continuellement.

De ce nombre étoient Veturius & Barbius Proculus, [a] dont l'un étoit Sergent d'une Com-

Veturius & Barbius bas Officiers.

le mot écrit sur une tablette & qui le portoit aux Centurions. Cette maniere de donner le mot parut plus sûre que de le donner de vive voix, car le mot donné de vive voix peut être mal entendu & mal rapporté. Dans la traduction j'ai expliqué la fonction de ces Officiers telle qu'elle étoit, & non pas telle qu'elle est dans le texte; car Plutarque se seroit visiblement trompé s'il avoit dit que l'Option

Compagnie, & l'autre Tesseraite, c'est-à-dire, de ces bas Officiers qui prennent le mot du Tribun écrit sur une tablette, & le portent dans les tentes des Soldats. [23] Onomaste, Affranchi d'Othon, se joignit à eux, & tous trois ils corrompirent les uns par argent, les autres par les grandes espérances qu'ils leur donnerent, car ils trouverent même qu'ils étoient déja tout corrompus, & qu'ils ne demandoient qu'une occasion de faire éclater leur mauvaise volonté. Car si l'Armée eût été bien intentionnée, il auroit été bien difficile de la faire changer si promptement, & il auroit certainement fallu plus que les quatre jours qui s'écoulerent entre l'adoption & le meurtre. Car Pison & Galba furent tués le sixiéme jour après, qui se trouva le quinziéme de Janvier. Ce jour-là dès le matin Galba offrit un sacrifice dans son Palais en presence de ses amis. Le Devin Umbricius n'eut pas plûtôt pris entre ses mains les entrailles de la victime, qu'il lui declara, non en paroles couvertes, mais très-clairement, [24] qu'il étoit

Onomaste Affranchi d'Othon.

Le Devin Umbricius declare à Galba, le malheur qui le menace.

l'*Option* & le *Tesseraire* faisoient leurs fonctions par le moyen d'espions & de courriers, οἱ δὲ ἀγγέλων καὶ διοπτήρων ὑπηρεσίας παῤῥεῖχε. Cela est inouï, mais c'est ce que Plutarque n'a point dit; le passage est mal écrit, & l'on a mal séparé des mots qui doivent être joints. Il faut lire comme Lipse a corrigé, οἱ διαγγέλων καὶ διοπτήρων, &c. *Qui faisoient la fonction de courriers & d'espions.* Car c'étoient eux-mêmes qui étoient les espions & les courriers, c'est pourquoi, comme Cujas l'a remarqué, ils furent ensuite appellés *Scultatores*, pour *Auscultatores*, qui écoutoient tout pour en faire leur rapport.

23. *Onomaste, Affranchi d'Othon, se joignit à eux, & tous trois ils corrompirent.*] Ce fut Onomaste qui mena à Othon ces deux Soldats, c'est pourquoi Tacite dit de ces deux

toit menacé de quelque trahiſon ; & qu'un très-grand danger pendoit ſur ſa tête, dans le moment même que le Dieu lui livroit preſque Othon dont il pouvoit ſe ſaiſir, car il étoit derriere lui, & fort appliqué à ce qu'Umbricius lui diſoit & lui montroit. Comme il ſe trouva alors dans un grand trouble, & que la peur lui fit changer très-ſouvent de couleur, ſon Affranchi Onomaſte vint lui dire que les Architectes étoient venus & qu'ils l'attendoient chez lui. C'étoit le ſignal de l'execution & du moment où Othon devoit aller au devant des Soldats. Il ſe retira donc en diſant qu'il avoit acheté une vieille maiſon, & qu'il vouloit là faire viſiter par ces Architectes, & deſcendant par le lieu appellé le Palais de Tibere, [25] il ſe rendit à la Place où eſt la Colomne qu'on appelle le Milliaire d'or, à laquelle aboutiſſent tous les grands chemins d'Italie. Le Milliaire d'or.

Là les premiers Soldats de la Garde l'ayant reçu le proclamerent Empereur. Et l'on aſſure qu'ils n'étoient que vingt-trois. Ce petit nom- Othon proclamé Empereur par quelques Soldats.

deux Soldats ſeuls, *Suſcepere duo manipulares imperium Populi Romani transferendum, & tranſtulerunt.* „ Deux Sol„ dats entreprirent de transferer l'Empire du Peuple Ro„ main, & ils le transfererent.

24. *Qu'il étoit menacé de quelque trahiſon.*] Ce Devin lui dit en propres termes, ſelon Suetone, *Caveret periculum, non longe percuſſores abeſſe.* „ Qu'il prît garde à lui, que „ ſes meurtriers n'étoient pas loin.

25. *Il ſe rendit à la place où eſt la Colomne qu'on appelle le Milliaire d'or.*] C'étoit une colomne d'or qu'Auguſte avoit miſe à l'entrée de la Place pendant qu'il étoit *Curator viarum*, ſur laquelle étoient marqués tous les grands chemins d'Italie, & leurs meſures, que l'on diſtinguoit par milles.

nombre l'étonna, & quoiqu'il ne fût ni foible ni timide, comme la délicateſſe de ſon temperament & la molleſſe de ſa vie ſembloient le promettre, mais au contraire reſolu & ferme dans les plus grands dangers, il eut peur & voulut renoncer à ſon entrepriſe. Les Soldats l'en empêcherent, [26] & environnant ſa chaiſe avec leurs épées nuës, ils commanderent à ſes porteurs de marcher. Il les preſſoit & les hâtoit lui-même diſant à tout moment *qu'il étoit perdu.* Pluſieurs l'entendirent comme il paſſoit, & ils furent plus frappés d'admiration, que ſaiſis d'étonnement, en voyant le petit nombre de ceux qui avoient entrepris une action ſi hardie.

Othon ſaiſi de peur veut renoncer à ſon entrepriſe. Il en eſt empêché par les Soldats.

Comme il traverſoit la Place, environ autant de Soldats ſe joignirent aux premiers. Il en vint d'autres enſuite trois à trois, quatre à quatre, enfin il en vint un plus grand nombre, qui tous l'environnant, l'appelloient Ceſar, & faiſoient briller devant lui leurs épées nuës. Julius Martialis, qui étoit ce jour-là de garde au camp avec ſa Cohorte, & qui, dit-on, ne ſavoit rien de la conſpiration, étonné d'une choſe ſi peu attenduë & ſaiſi de crainte, le laiſſa entrer. Quand il fut dans le camp, il ne trouva nulle reſiſtance, car ceux qui ignoroient le fait, ſe trouvant mêlés avec ceux qui

Il entre dans le camp, & n'y trouve nulle reſiſtance.

26. *Et environnant ſa chaiſe avec leurs épées nuës.*] Suetone écrit qu'il ſe jetta dans une chaiſe de femme. *Tunc abditus propere muliebri ſella in caſtra contendit.* Il veut parler d'une chaiſe fermée comme étoient celles des femmes.

27. *De ſorte que ceux qui étoient les plus incredules ſur cette matiere, & qui par ignorance mépriſoient le plus la Divination, étoient dans l'étonnement & admiroient la Divinité.*] Plutarque étoit credule & ſuperſtitieux. Il veut ſe ſervir

qui le savoient & qui les enveloppoient à dessein, & étant écartés un à un & deux à deux, suivirent les autres, d'abord par crainte, & ensuite par détermination & par choix.

Cette nouvelle fut d'abord portée au Palais à Galba pendant que le Devin étoit encore près de lui, & qu'il étoit appliqué à finir son sacrifice, [27] de sorte que ceux qui étoient les plus incrédules sur cette matiere, & qui par ignorance mépriſoient le plus la Divination, étoient dans l'étonnement & admiroient la Divinité, qui éclatoit dans cette prédiction ſi promptement accomplie. Comme une grande foule de peuple accouroit de la Place & ſe jettoit dans le Palais, Vinius & Lacon, & quelques Affranchis du Prince, mettant l'épée à la main, ſe tinrent auprès de ſa perſonne pour le défendre. Alors Piſon ſortit dans la cour pour parler aux Gardes du Palais, Marius Celſus, homme de bien & fort brave, fut envoyé vers la Legion d'Illyrie, qui campoit dans le portique de Vipſanius, pour tâcher de la gagner.

Cet évenement ſi prompt autoriſe la Divination, grand foible de Plutarque.

Pendant que Galba déliberoit s'il devoit ſortir du Palais & ſe preſenter aux troupes, que Vinius l'en détournoit, & que Celſus & Lacon l'y exhortoient au contraire & s'emportoient même contre Vinius, il courut un bruit ſourd

ſervir de cet évenement ſi prompt pour donner de l'autorité à la Divination qui l'avoit prédit, & il croit que ce n'eſt que l'ignorance qui empêche d'y ajoûter foi; comme ſi le Devin n'avoit pu être inſtruit de ce qui ſe tramoit, & comme ſi dans les entrailles des victimes on pouvoit lire ce qui doit arriver. Il n'y a qu'une ſuperſtition très ignorante qui puiſſe jetter dans ce foible.

On vient annoncer à Galba qu'Othon eſt tué.

ſourd qu'Othon avoit été tué dans le camp; & un moment après on vit Julius Atticius, un des Soldats des Gardes, homme de reputation qui accouroit l'épée à la main, & crioit que c'étoit lui qui avoit tué l'ennemi de l'Empereur, & qui fendant la preſſe montra à Galba ſon épée toute ſanglante. Alors Galba le regardant fixement, lui dit, *Mon ami, qui eſt-ce qui t'en a donné l'ordre?* Le Soldat lui répondit ſans s'étonner, que *c'étoit la foi qu'il lui avoit donnée & le ſerment qu'il lui avoit prêté.* Tout le Peuple ſe mit à crier qu'il avoit bien fait, & à battre des mains.

Tacite l'appelle Julius Atticus.

Mot de Galba à celui qui ſe vantoit d'avoir tué Othon.

Reponſe hardie de ce Soldat.

Galba ſort pour aller faire un ſacrifice.

Alors Galba ſe mit dans ſa chaiſe, & ſortit pour aller offrir un ſacrifice à Jupiter & pour ſe montrer à ſes Citoyens. Quand il fut au milieu de la place, comme ſi le vent eût changé tout à coup, un bruit tout contraire vint frapper ſes oreilles, qu'Othon étoit maître de l'Armée. En même temps, comme cela arrive dans une grande multitude, les uns veulent que Galba s'en retourne, les autres qu'il avance; ceux-ci qu'il ait de la confiance, & qu'il ne craigne rien; ceux-là qu'il ſe défie de tout, & qu'il ſe tienne ſur ſes gardes. Sa chaiſe eſt portée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme dans une veritable tourmente & toûjours ſur le point d'être renverſée. Tout à coup on voit paroître premierement la Cavalerie

Il apprend en chemin qu'Othon eſt maître de l'Armée.

Incertain de ce qu'il doit faire.

28. *Debors, debors, homme privé.*] Ce mot s'adreſſe à Galba qui n'étoit plus qu'homme privé après qu'Othon avoit été ſalué Empereur.

29. *Attilius Sercellen.*] Je ne ſai d'où eſt né ce mot *Sercellen.* Je croi qu'il eſt corrompu du mot *Vergilius*, car Tacite l'appelle *Attilius Vergilius.* On ſait que les Copiſtes font ſouvent des fautes plus groſſieres ſur les mots qu'ils ne peuvent lire.

30. Et

serie, ensuite les gens de pied qui venoient de la Basilique de Paulus, criant tous ensemble & d'une commune voix, [28] *Dehors, dehors, homme privé.* On ne voyoit de tous côtés que des gens qui couroient, non pour prendre la fuite, mais pour s'emparer des portiques & des lieux les plus éminens de la Place comme pour voir des jeux. [29] Attilius Sercellon ayant abattu la Statuë de Galba, ce fut comme le signal de la guerre, on tira sur sa chaise une infinité de dards, & comme aucun ne le blessa, ils coururent sur lui l'épée la main, & il n'y eut personne qui demeurât auprès de lui, ni qui se presentât pour le défendre. Il n'y en eut qu'un parmi tant de milliers d'hommes, ce fut le seul que le Soleil vit ce jour-là digne de l'Empire Romain par la grande & belle action qu'il fit. Ce fut un Centurion nommé Sempronius Iudistrus, qui sans avoir jamais reçu aucun bienfait particulier de Galba, [30] & seulement pour obéir à l'honneur, à la Loi & à son serment, se mit devant la chaise de l'Empereur, & levant en haut une branche de vigne dont les Centurions ont accoûtumé de se servir pour châtier les Soldats, qui ont merité d'être fouettés, cria, & commanda à ceux qui venoient sur Galba, d'épargner l'Empereur. Mais ces mutins s'attachant à lui, il mit l'épée à la main, & se défendit très-long-temps

De Paul-Emile. Cri des troupes.

Attilius Sercellon abat la Statuë de Galba.

Galba abandonné de tout le monde.

Belle action de Sempronius Iudistrus.

L'honneur, la Loi & le serment engagent les Sujets à être fidelles à leur Prince.

Les Centurions se servoient d'une branche de vigne pour châtier les Soldats.

30. *Et seulement pour obéir à l'honneur, à la Loi & à son serment.*] Voilà les trois choses qui obligent un Sujet à défendre son Maître, & à exposer sa vie pour le sauver, l'honneur, la Loi, & le serment. C'est ce que pensoit un Payen, les Chrétiens y sont plus obligés encore, car à la Loi humaine se joint la Loi Divine encore plus forte.

Indifférens tout en défendant Galba.

temps jusqu'à ce qu'ayant reçu un coup qui lui coupa les jarrets, il tomba par terre. La chaise de Galba ayant été renversée près du Lac Curtius, & lui bouleversé dans la boue, ils fondirent sur lui, & le frapperent de plusieurs coups. Il leur presenta la gorge en leur disant, *Frappez, si c'est pour l'interêt des Romains.* Mais comme il avoit une cuirasse, aucun des coups qu'on lui porta, n'entra dans le corps, ils lui percerent seulement en plusieurs endroits les bras & les cuisses. Celui qui lui porta l'épée dans la gorge, fut, comme la plûpart le disent, un Soldat de la quinziéme Legion, nommé Camurius, d'autres disent Terentius Evocatus, quelques-uns Lecanius, & il y en a qui nomment Fabius Fabalus. Ils disent même que ce dernier lui ayant coupé la tête la porta enveloppée dans un pan de sa robe, parce qu'étant chauve, elle ne pouvoit être prise par les cheveux, mais ses camarades ne souffrant pas qu'il la tînt ainsi cachée, & voulant qu'il fît parade de ce grand exploit, il la traversa d'une pique, & alla ainsi branlant la tête d'un vieillard, d'un Prince sage & moderé, d'un Souverain-Pontife, & d'un Consul, & courant comme les Bacchantes, qui portoient la tête de Penthée, il secouoit cette pique toute dégouttante de sang.

Beau mot de Galba à ceux qui le frappoient.

Un Soldat lui coupe la tête.

La tête de Galba presentée à Othon qui demande celle de Pison.

Quand cette tête fut presentée à Othon, il s'écria, *Ce n'est rien que cela, mes compagnons, montrez-moi celle de Pison.* Quelques momens après on la lui apporta, car ce Prince s'étoit sauvé

21. *Marius Celsus vint aussi au camp.*] Il étoit Consul designé, il avoit été fidelle à Galba jusqu'à la fin. Comme si son innocence eût été un crime, le Soldat demandoit

sauvé tout blessé dans le Temple de Vesta, où un certain Statius Marcus le poursuivit, & l'ayant tiré de cet asyle, il l'égorgea à la porte du Temple. On massacra ainsi Vinius qui protesta qu'il étoit complice de la conjuration, & qui cria que c'étoit contre l'ordre d'Othon qu'on le tuoit. On lui coupa ainsi la tête de même qu'à Lacon, & on les porta à Othon en lui demandant recompense. Car, comme dit Archiloque, *Il y a sept hommes de morts que nous avons poursuivis & atteints, & nous sommes plus de mille qui nous vantons de les avoir tués*; de même plusieurs qui n'avoient point eu de part à ce meurtre, montroient leurs mains & leurs épées toutes sanglantes, & demandoient leur loyer en presentant leurs requêtes à Othon. Vitellius trouva depuis dans les Archives six-vingts requêtes, qui avoient été presentées ce jour-là au nouvel Empereur pour ces crimes qu'on regardoit comme de belles actions; il en rechercha les auteurs & les fit tous mourir. [31] Marius Celsus vint aussi au camp. D'abord plusieurs s'éleverent contre lui, l'accusant d'avoir porté les Soldats à secourir Galba, & le Soldat se mit à crier qu'on le tuât, ce qu'Othon vouloit empêcher; mais comme il n'osoit contredire les troupes ouvertement, il dit qu'on ne devoit pas hâter sa mort, & qu'il y avoit beaucoup de choses qu'il falloit auparavant apprendre de lui. Il commanda donc qu'on le liât pour le garder, & le remit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance.

Pison égorgé à la porte du Temple de Vesta. Vinius & Lacon tués.

On leur coupe la tête.

Passage d'Archiloque heureusement appliqué.

Requêtes conservées dans les Archives des Empereurs.

Vitellius fait mourir les auteurs de tous ces meurtres.

Adresse d'Othon pour sauver Marius Celsus.

Un

doit sa mort, mais Othon le sauva en faisant semblant de le reserver pour de plus grands supplices.

Un moment après on convoqua le Senat [32] & comme s'ils fussent devenus tout d'un coup d'autres hommes, ou que soudainement ils eussent changé de Dieux, ils accoururent tous [33] & prêterent à Othon le même serment qu'Othon avoit prêté à Galba & qu'il n'avoit pas gardé, & lui donnerent les titres de Cesar & d'Auguste, pendant que les cadavres de ceux qui avoient été tués, étoient encore sans tête au milieu de la Place dans leurs robes Consulaires. Et pour leurs têtes, quand les Soldats ne furent plus qu'en faire, ils vendirent celle de Vinius à sa fille pour le prix de deux mille cinq cens drachmes; [34] celle de Pison fut renduë aux prieres de sa femme Verania, & celle de Galba fut donnée en pur don aux esclaves de Patrobius & de Vitellius, qui après lui avoir fait toutes sortes d'outrages & d'insolences, la jetterent dans le lieu où l'on jette les corps de ceux que les Empereurs font mourir, [35] & qui s'appelle *Sestertium*.

La tête de Vinius vendue à sa fille deux cens cinquante livres.

Celle de Galba donnée aux esclaves de Patrobius & de Vitellius.

Outrages & indignités qu'ils lui firent.

Sestertium, le lieu où l'on jettoit les corps de ceux qui avoient été executés.

Le

32. *Et comme s'ils fussent devenus tout d'un coup d'autres hommes, ou que soudainement ils eussent changé de Dieux.*] Rien n'est plus fort pour marquer ce changement soudain & cet oubli entier de leur devoir & de leurs sermens. D'autres hommes ne sont point tenus de nos promesses, & en changeant de Dieux on change de culte, & le culte ancien est aboli.

33. *Et prêterent à Othon le même serment qu'Othon avoit prêté à Galba & qu'il n'avoit pas gardé.*] Cette reflexion de Plutarque est très-à-propos & très-sage. Comment Othon pouvoit-il se fier au serment qu'on lui prêtoit, lui qui venoit de violer si indignement celui qu'il avoit prêté à Galba?

34. *Celle de Pison fut vendue aux prieres de sa femme Verania.*] Ce passage est corrompu dans le texte, ἡ γυνὴ Οὐηράνια ἐκπρεπὴς ἐν Θεοῖς. Lipse a fort bien corrigé, ἡ γυνὴ Οὐηράνια ἐκπρεπὴς ἐν Θεοῖς. Tacite l'a heureusement conduit à

Le corps de Galba fut enlevé par Priſcus Helvidius par la permiſſion d'Othon, & enterré la nuit par Argius ſon Affranchi. Voilà quelle fut la vie de Galba, qui en nobleſſe & en richeſſe ne cedoit qu'à peu de Romains, & qui dans les deux enſemble ſurpaſſoit tous ceux de ſon temps, & qui avoit vécu ſous cinq Empereurs avec beaucoup de reputation & d'honneur, de maniere que ce fût plûtôt par ſa reputation que par ſa force qu'il défit Neron. De tous ceux qui conſpirerent contre ce Tyran, les uns ne trouverent perſonne qui les jugeât dignes de l'Empire, & les autres s'en jugerent dignes eux ſeuls. [36] Mais Galba y fut appellé, & ne fit qu'obeïr à ceux qui le proclamerent, & prêtant ſon nom à l'audace de Vindex, il fit en ſorte que ce remuement, qui dans Vindex paſſoit pour revolte, ne fut regardé en lui que comme une guerre civile, quand il eut pour Chef un Perſonnage digne de commander. Auſſi ne prétendoit-il pas prendre

Tacite dit qu'il étoit ſon Ennemi.

La rebellion paſſe pour guerre civile quand elle a à ſa tête un Capitaine digne de commander.

à cette reſtitution. *Piſonem Varania uxor ac frater Scriboniani, T. Vinium Criſpina filia compoſuere, quæſitis redemptiſque capitibus qua venalia interfectores ſervaverant,* Hiſtor. liv. I.

35. *Et qui s'appelle* Seſtertium.] Ce lieu étoit appellé *Seſtertium*, ſelon Lipſe, parce qu'il étoit à deux milles & demi de la porte Eſquiline, *Locus ſic dictus quia ſemitertio ab urbe milliari*, & il corrige un endroit du vieux Commentateur d'Horace : *Ad ſeſſorium, ubi certus erat locus ſepulcrorum*, &c. il lit *ad ſeſtertium*, & il rapporte la correction qu'on avoit faite avant lui d'un endroit de la Vie de S. Cyprien : *Cum veniſſet ad eum locum, qui dicitur ſextus quarto ab urbe milliari.* On avoit fort bien corrigé *qui dicitur Seſtertium.*

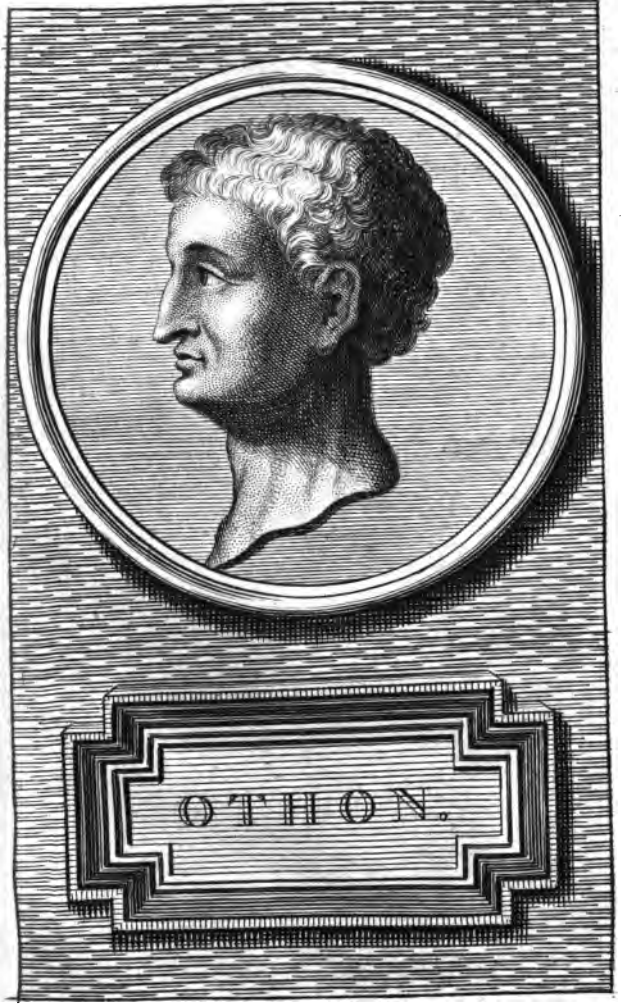
36. *Mais Galba y fut appellé.*] Cela diſtingue bien Galba, & le met au deſſus de tous ceux qui conſpirerent contre Neron, dont il n'y en eut aucun qui parût digne de l'Empire.

Galba ſe donnoit plûtôt à l'Empire qu'il ne prenoit l'Empire pour lui.

prendre pour lui l'Empire, mais ſe donner lui-même à l'Empire, & dans cette vuë il voulut commander aux Romains, qui avoient été corrompus par les flatteries de Tigellinus & de Nymphidius, comme Scipion, Fabrice & Camille commandoient aux Romains de leur temps. Et quoique mépriſé pour ſa vieilleſſe, il ſe montra pourtant un veritable Empereur & digne de l'ancienne Rome dans tout ce qui regarde les Armées & les actions de guerre. Il eſt vrai qu'en ſe livrant ſans reſerve à Vinius, à Lacon & à ſes Affranchis, qui vendoient tout à beaux deniers comptans, comme Neron s'étoit livré à des monſtres inſatiables, il ne laiſſa perſonne qui regrettât ſon gouvernement, mais il en laiſſa une infinité qui eurent compaſſion de ſa fin malheureuſe & tragique.

Eloge de Galba.

Son grand défaut.


OTHON.

OTHON.

LE lendemain à la pointe du jour le nouvel Empereur monta au Capitole où il fit un ſacrifice, & ayant ordonné qu'on lui amenât Marius Celſus, il lui fit un accueil très-favorable, lui parla avec beaucoup de bonté, & l'exhorta à oublier plûtôt ſa detention que de ſe ſouvenir de ſa délivrance. Celſus lui répondit ſans baſſeſſe & ſans ingratitude, & lui dit [2] *que le crime même dont on l'accuſoit, étoit une grande preuve de la bonté de ſes mœurs, car on ne lui reprochoit que d'avoir été fidelle à l'Empereur Galba, auquel il n'avoit aucune obligation particuliere.* Tous les aſſiſtans furent très-ſatis-

Othon monte au Capitole pour faire un ſacrifice.

Il fait venir Marius Celſus, l'exhortation qu'il lui fait.

Réponſe généreuſe & modeſte de Marius Celſus.

1. *Le lendemain à la pointe du jour.*] Ces paroles, qui lient cette Vie d'Othon avec celle de Galba, & qui marquent un recit continué, font aſſez voir que c'eſt un plan tout different de celui que Plutarque a ſuivi dans ſes Vies paralleles, & qu'ici l'Auteur avoit fait une ſuite d'Hiſtoire de tous les Ceſars. Ce qui ſemble confirmer ma conjecture que ces Vies ſont d'une autre main.

2. *Que le crime même dont on l'accuſoit.*] Dans le texte au lieu de αὐτῷ, il faut lire αὐτὸ, *le crime même*, & dans la ligne ſuivante, au lieu de ἐγκαλεῖσθαι, il faut lire ἐγκαλεῖσθαι. Et c'eſt ainſi que M. de la Grive l'avoit corrigé.

ſatisfaits des diſcours de l'un & de l'autre, & les gens de guerre en furent auſſi fort contents.

Doux commencemens d'Othon.

Dans le Senat Othon tint des propos fort doux & fort gracieux, & le temps qui reſtoit de ſon Conſulat, il le partagea avec Verginius Rufus, & à ceux que Neron & Galba avoient deſignés Conſuls, il leur conſerva leur place & leur rang. Il honora du Sacerdoce ceux que leur âge, ou leur reputation en rendoient dignes. Il rendit à tous les Senateurs, qui avoient été bannis du temps de Neron, & qui étoient revenus ſous Galba, tous leurs biens, qui n'avoient pas été vendus & qui ſe trouverent en nature, de ſorte que les premiers & les principaux Perſonnages de Rome, qui auparavant étoient ſaiſis de frayeur, comme ſi ce n'eût pas été un homme, mais quelque Furie ou quelque Demon exterminateur qui ſe fût emparé tout d'un coup du Gouvernement, commencerent à concevoir de plus douces eſperances en voyant un commencement de Regne ſi heureux & ſi riant. En même temps rien ne réjouït tant les Romains & ne lui concilia tant leurs eſprits, que ce qu'il fit à Tigellinus.

Fin malheureuſe de Tigellinus.

Ce malheureux étoit déja aſſez puni par la crainte où il étoit toûjours de la punition qu'il avoit meritée, & que la Ville demandoit comme une dette publique, dont on ne pouvoit lui

La punition des méchans,

1. *Il ne refuſa pas d'abord d'être appellé Neron dans les Theatres & autres Aſſemblées publiques.*] Il n'eſt pas étonnant que la populace donne ce nom au nouvel Empereur, car ce nom pouvoit lui être cher à cauſe des déſordres & de la licence où elle vivoit ſous celui qui le portoit; mais qu'Othon reçoive le nom de ce monſtre dont on

lui refuſer le payement, & par les maladies incurables dont tout ſon corps étoit attaqué. Ses débauches infames & impies avec des femmes proſtituées, après leſquelles ſon incontinence ſans bornes le faiſoit toûjours courir, quoiqu'il fût entre les bras de la mort, étoient regardées par les gens ſages comme le dernier de tous les ſupplices, & pire encore que mille morts, & tout le monde étoit affligé de voir jouïr de la lumiere du Soleil celui qui en avoit privé tant & de ſi grands hommes. Il étoit à ſa maiſon de plaiſance près de Sinueſſe avec des vaiſſeaux tout prêts à ſa porte pour s'enfuir. Ce fut là qu'Othon lui envoya ordre de ſe rendre auprès de lui. D'abord il tâcha de gagner à force d'argent celui qui lui portoit cet ordre, & de l'obliger à le laiſſer échapper. Ne pouvant le perſuader, il ne laiſſa pas de lui faire de grands preſens, & le pria de lui donner au moins le temps de ſe raſer, & prenant un raſoir il ſe coupa la gorge.

une deuil publique.

Tigellinus ſe coupe la gorge avec un raſoir.

L'Empereur ayant donné cette juſte ſatisfaction aux Romains, ne conſerva du reſte aucun ſouvenir de ſes haines particulieres. Et pour gagner les bonnes graces du Peuple, [3] il ne refuſa pas d'abord d'être appellé Neron dans les Theatres & autres Aſſemblées publiques, & quelques-uns ayant rétabli quelques Statuës de Neron, il les laiſſa faire & ne s'y oppoſa point. [4] Claudius Rufus aſſure même que

Othon reçoit le nom de Neron, & le met aux Lettres qu'il écrit.

on venoit de ſe défaire, & dont la mort avoit cauſé une allegreſſe publique, & qu'il le mette lui-même à la tête des Lettres qu'il adreſſoit aux Gouverneurs, voilà de quoi on ne ſauroit aſſez s'étonner.

4. *Claudius Rufus aſſure même que les Lettres patentes, qui furent envoyées en Eſpagne aux Gouverneurs des Provinces*

que les Lettres patentes, qui furent envoyées en Espagne aux Gouverneurs des Provinces pour les commissions des Courriers, avoient le grand nom de Neron avec celui d'Othon. Mais s'étant apperçu que cela déplaisoit infiniment aux principaux & aux plus gens de bien de la Ville, il y renonça.

Othon ayant établi ainsi son Empire, les Soldats lui faisoient beaucoup de peine, & se rendoient très-importuns en le pressant continuellement de se défier, de prendre garde à lui, & d'empêcher les gens de qualité d'approcher de sa personne, soit que par affection *ils* craignissent pour lui, soit qu'ils se servissent de ce prétexte pour causer du trouble & pour exciter quelque sedition. [5] Un jour l'Empereur lui-même ayant envoyé ordre à Crispinus de lui amener d'Ostie la dix-septiéme Cohorte, qui y étoit en garnison, ce Tribun pour executer plus tranquillement cet ordre, se mit à l'entrée de la nuit à faire charger ses armes sur des chariots. Les plus hardis s'attroupérent, & se mirent à crier que Crispinus n'étoit

Défiances que les Soldats veulent donner à Othon.

Sedition excitée à Ostie.

ves pour les commissions des Courriers.] L'Ecrivain, dont parle ici Plutarque, ne s'appelloit point *Claudius Rufus*, mais *Cluvius Rufus*. M. Cluvius Rufus, qui fut Consul subrogé l'an de Rome 697. Il avoit écrit l'Histoire de son temps. Au reste ce passage sert à l'intelligence de celui de Suetone, qui écrit : *Imo ut quidam tradiderunt etiam diplomatibus primisque epistolis suis ad quosdam provinciarum præsides Neronis cognomen adjecit.* Il parle des Lettres qu'on donnoit aux Courriers pour leur établissement, & pour leur faire fournir les choses nécessaires pour leur course.

[5] *Un jour l'Empereur lui-même ayant envoyé ordre à Crispinus de lui amener d'Ostie la dix-septiéme Cohorte, qui y étoit en garnison.*] Ce passage est corrompu dans le texte

toit là pour rien de bon, que le Senat ne penſoit qu'à remuer pour changer le Gouvernement, & que ces armes n'étoient pas preparées pour Ceſar, mais contre Ceſar. La plûpart ſont touchés & excités par ces diſcours; les uns courent aux chariots pour les arrêter, les autres ſe jettent ſur les Centurions qui vouloient repouſſer cette violence, en tuent deux ſur la place, Criſpinus lui-même eſt tué, & tout armés ils s'exhortent les uns les autres à voler au ſecours de Ceſar, & tirent vers Rome. Les ſeditieux vont à Rome.

En arrivant ils apprennent que quatre-vingts Senateurs ſoupoient chez l'Empereur; ravis de cette nouvelle ils courent au Palais, diſant que c'étoit une conjoncture favorable pour tuer en même temps & en même lieu tous les ennemis de Ceſar. Toute la Ville eſt en allarme, ſe voyant ſur le point d'être pillée. On ne voit qu'aller & venir dans le Palais; & l'Empereur lui-même eſt dans une perplexité très-grande. Car il craignoit pour tous ces Senateurs, & c'étoit lui ſeul qu'ils craignoient; & il voyoit qu'ils demeuroient là immobiles, les

té, & la correction eſt dans ces mots, ὡς τινας ἀξοντα, qui ont trompé Amiot, car il a traduit *pour amener quelques-uns priſonniers.* Il n'eſt nullement queſtion ici de priſonniers. Il faut le corriger par le texte de Tacite, & lire, ἐξ Ὀστίας ἀξοντα. Car l'Empereur avoit envoyé ordre à Varius Criſpinus de lui amener d'Oſtie la dix-ſeptiéme Legion qui avoit là ſon poſte ordinaire par l'ordre de l'Empereur Claude. Sueton. Claud. chap. XXV. *Puteolis & Oſtiæ ſingulas cohortes, ad arcendos incendiorum caſus collocavit.* Voici les propres termes de Tacite Hiſt. liv. I. *Septimam decimam Cohortem Coloniæ Oſtienſi in urbem acciri Otho juſſerat, armandæ ejus curæ Vario Criſpino Tribuno è prætorianis data,* &c.

les yeux attachés ſur lui, & ſaiſis de crainte, d'autant plus même que la plûpart avoient amené leurs femmes à ce ſouper. Il envoya d'abord les Capitaines parler à ces Soldats pour tâcher de les adoucir, & en même temps faiſant lever de table ces Senateurs, il les fait ſortir par une autre porte.

Othon adoucit ces mutins par ſes prieres & par ſes larmes.

A peine étoient-ils échappés que les Soldats entrerent dans la ſalle, demandant où étoient les ennemis de Ceſar. Alors l'Empereur ſe levant de deſſus ſon lit où il étoit encore à table, leur dit beaucoup de choſes pour les appaiſer, employant les prieres, & n'épargnant pas même les larmes, & fit tant qu'enfin il les renvoya non ſans beaucoup de peine.

Six cens vingt-cinq livres.

Le lendemain, après leur avoir donné à chacun douze cens cinquante drachmes, il alla au camp, loua tous les Soldats de leur bonne volonté, & de l'affection qu'ils lui avoient témoignée, en nomma quelques-uns, qui avec une très-mauvaiſe intention faiſoient des cabales, & cherchoient à décrier ſa bonté & ſa douceur, & leur fidelité, & les pria d'en marquer leur reſſentiment & de l'aider à les punir. Ils applaudirent tous à ſon diſcours, & le preſſerent de châtier les coupables; alors il en fit prendre deux ſeulement à la punition deſquels perſonne ne prenoit interêt, & s'en retourna dans ſon Palais.

La cauſe du changement d'Othon, & de ſa grande douceur.

Ceux qui avoient de l'affection pour lui, & dont il avoit gagné la confiance, admiroient un ſi prompt changement, mais les autres étoient perſuadés qu'il étoit reduit à cette neceſſité par la conjoncture ſeule, & qu'il flattoit ainſi le Peuple à cauſe de la guerre dont il ſe

ſe voyoit menacé. Car déja il avoit appris que Vitellius avoit uſurpé la ſouveraine puiſſance, & qu'il avoit pris le titre d'Empereur avec tout l'appareil de cette dignité, & tous les jours il arrivoit des Courriers, qui lui apprenoient que le parti de Vitellius groſſiſſoit de moment à autre. Il arrivoit auſſi d'autres Courriers qui lui apportoient les agreables nouvelles que les Armées de Pannonie, de Dalmatie & de Myſie avec leurs Généraux l'avoient proclamé. Peu de jours après il reçut encore des Lettres très-gracieuſes de Mucianus & de Veſpaſien, qui avoient tous deux de gros corps d'Armée, l'un en Syrie, & l'autre en Judée.

Il apprend que Vitellius a pris le titre d'Empereur.

Le courage enflé de ces proſperités, il écrivit à Vitellius pour l'exhorter à ne pas aſpirer à une fortune plus haute qu'il n'appartenoit à un Soldat, lui promettant de lui donner beaucoup d'argent & une ville en propre, où il pourroit paſſer ſes jours très-agreablement & dans un parfait repos. Vitellius lui fit réponſe en ſe moquant de lui en paroles couvertes. Mais enſuite leurs eſprits étant aigris, ils s'écrivirent reciproquement des injures, des railleries piquantes, & des infamies même en ſe reprochant, non fauſſement, mais follement & ridiculement, l'un à l'autre les vices qu'ils avoient tous deux. Car ils ſe reprochoient leurs débauches, leurs intemperances, leur molleſſe, leur incapacité pour la guerre, leur ancienne miſere, & les dettes immenſes dont ils étoient abymés, & il étoit difficile de décider lequel des deux avoit en cela l'avantage. On annonçoit pluſieurs ſignes & pluſieurs prodiges, dont la plûpart n'étoient que des bruits incertains, douteux & ſans auteur

Il écrit à Vitellius pour l'exhorter à mettre ſon ambition.

Vitellius lui fait réponſe en ſe moquant couvertement.

Ils s'écrivent enſuite les injures les plus groſſieres.

Les vices de l'un & de l'autre.

Signes & prodiges arrivés à Rome.

qui les avouât. Mais il y avoit au Capitole une Victoire montée sur un char, & tout le monde vit que cette Victoire laissa aller les rênes qu'elle tenoit dans ses mains, comme n'en pouvant plus être la maîtresse. Et dans l'Isle du Tibre on vit une Statuë de Jule Cesar sans aucun tremblement de terre, sans aucun tourbillon de vent se tourner tout d'un coup de l'Occident à l'Orient. Et l'on dit que la même chose arriva aussi dans le temps que Vespasien commença à prendre ouvertement le maniement des affaires. Plusieurs expliquerent en mauvaise part le débordement du Tibre; car, quoique l'on fût veritablement alors dans la saison où les rivieres sont les plus grosses, jamais auparavant le Tibre n'avoit été si enflé, & n'avoit fait de si grands ravages; il s'étoit tellement débordé qu'il avoit submergé une grande partie de Rome, sur-tout le marché où l'on vend le bled, de sorte que la famine fut plusieurs jours dans la Ville.

Une Statuë de Jule Cesar se tourne du Couchant au Levant par un temps calme.

Inondation du Tibre.

Dans ce même temps-là on reçut nouvelles que Cecina & Valens, Généraux de Vitellius, avoient occupé les sommets des Alpes; & d'abord Dolabella, qui étoit d'une des plus nobles Maisons de Rome, fut soupçonné par les Soldats Prétoriens de rouler dans la tête quelque nouveauté. L'Empereur, soit qu'il le craignît lui-même, ou qu'il en craignît quelque autre, l'envoya à Aquinum en l'assurant qu'il n'auroit point d'autre mal. Ensuite il choisit les gens les plus considerables, qu'il vouloit mener avec lui à cette expedition, & mit de ce nombre Lucius, frere de Vitellius, sans augmenter ni diminuer les hon-

On apprend à Rome que Cecina & Valens ont occupé les sommets des Alpes.

Ville du Royaume de Naples.

Othon emmene avec lui Lucius frere de son ennemi.

neurs

neurs dont il jouïssoit. Il eut soin aussi de bien assurer la mere & la femme de Vitellius qu'elles n'avoient rien à craindre pour elles, & laissa le Gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frere de Vespasien, soit pour honorer la memoire de Neron, car c'étoit lui qui avoit donné à Sabinus ce Gouvernement, que Galba lui avoit ôté ensuite, soit pour marquer à Vespasien son affection & sa confiance par l'agrandissement de Sabinus.

Il laisse le Gouvernement de Rome à Flavius Sabinus frere de Vespasien.

Il s'arrêta à Brexelles, Ville d'Italie sur le bord du Po, & envoya son Armée sous la conduite de ses Généraux Marius Celsus, Suetonius Paulinus, Annius Gallus, & Spurina, homme de grande reputation. Mais tous ces Généraux ne purent gouverner les affaires selon le plan qu'ils avoient fait à cause du peu de discipline & de l'insolence des Soldats qui refusoient de leur obéir, & qui disoient hautement qu'il n'y avoit que l'Empereur qui eût droit de leur commander, & que ce n'étoit que d'eux-mêmes qu'il avoit reçu ce droit.

Il s'arrête sur la rive meridionale du Po.

Il nomme quatre Generaux de son Armée de terre.

Les Soldats refusent de leur obéir.

Du côté des ennemis les choses n'étoient pas en meilleurs termes, les Capitaines n'avoient pas plus d'autorité, & les Soldats y étoient aussi mutins & aussi insolens, ce qui procedoit de la même cause. Mais ils avoient cet avantage qu'ils étoient aguerris, & qu'accoûtumés à supporter le travail & les fatigues, ils ne les fuyoient point, au lieu que les Soldats d'Othon amollis par l'oisiveté & par la vie toute pacifique qu'ils avoient menée loin des guerres, & accoûtumés aux theatres, aux assemblées de Rome, & aux spectacles, faisoient semblant de refuser les fonctions de Soldat, comme les regardant au dessous d'eux;

Les Soldats de Vitellius aussi mutins, mais plus aguerris.

Soldats d'Othon amollis par l'oisiveté.

donner cette bataille avant l'arrivée de Valens, afin qu'il n'eût point de part à sa victoire, & qu'ils lui reprochent d'avoir commis, outre plusieurs petites fautes, celle d'avoir donné la bataille mal à propos, & de plus de s'y être mal défendu, & par sa défaite d'avoir presque entierement ruïné les affaires de son parti. Car Cecina, repoussé de Plaisance, se jetta sur Cremone, autre Ville très-grande & très-riche. Annius Gallus, qui marchoit le premier au secours de Plaisance, ayant appris en chemin que Spurina étoit vainqueur & que le siege étoit levé, mais que Cremone étoit en grand peril, sur le champ il mena de ce côté-là ses troupes & alla camper à la vuë des ennemis. Cecina cacha dans des bois & dans des lieux couverts sa meilleure Infanterie, fit avancer sa Cavalerie pour escarmoucher, & lui ordonna, que dès que les ennemis seroient aux mains avec eux, elle reculât peu à peu faisant semblant de fuir jusques à ce qu'elle les eût attirés dans l'embuscade. Marius Celsus, averti par quelques deserteurs, marcha contre cette Cavalerie, qui d'abord

Fautes que l'on reprochoit à Cecina.

Bonne action d'Annius Gallus.

Cecina lui dresse une embuscade dans un lieu appellé Castor à douze milles de Cremone.

Siege conduit de Marius Celsus.

6. *Mais Paulin, qui vouloit tout devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement & fort tard.*] Tacite dit de lui qu'il étoit lent de sa nature, & qu'il aimoit mieux devoir son salut à sa conduite, que la victoire au hazard; & il lui reproche en cette occasion deux fautes considerables; la premiere, c'est qu'au lieu de faire sonner la charge & d'aller soûtenir sa Cavalerie en tombant brusquement sur Cecina, il s'amusa à faire combler les fossés, & à applanir les chemins pour étendre ses bataillons, ne voulant pas commencer à vaincre qu'il n'eût donné ordre à n'être pas vaincu. Cela donna le temps aux ennemis de se retirer dans des vignes.

d'abord commença à lâcher le pied selon l'ordre qu'elle avoit reçu. Mais Celsus ne la poursuivit qu'avec beaucoup de précaution & de retenuë, & ayant enveloppé l'embuscade, il l'obligea à se lever, & appella ses Legions du camp.

Il paroît que si ces Legions fussent arrivées à temps, & qu'elles eussent soûtenu la Cavalerie, il ne seroit pas resté un seul des ennemis, & qu'elles auroient taillé en pieces toute l'Armée de Cecina. [6] Mais Paulin, qui vouloit tout devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement & fort tard, fut accusé de n'avoir pas soûtenu en cette rencontre par son trop de précaution, le nom qu'il avoit de grand Capitaine. La plûpart des Soldats l'accusoient même de trahison, & tâchoient d'irriter Othon contre lui, en parlant magnifiquement d'eux-mêmes, & en se vantant qu'ils avoient vaincu eux seuls, & que ce n'étoit que la lâcheté de leurs Généraux qui leur avoit ravi une victoire complete. Mais Othon ne se fia pas tant à eux, qu'il eut soin de faire paroître qu'il ne s'en défioit point. Il

Grande faute de Paulin, un des quatre Généraux d'Othon.

gnes, d'où ils revinrent à la charge, & tuerent les plus avancés de la Cavalerie Pretorienne, parmi lesquels le Roi Epiphanes fut blessé en combattant vaillamment. Et la seconde, est de n'avoir pas profité du desordre qui se mit dans les Vitelliens, & d'avoir fait sonner la retraite fort mal à propos. Il est bon d'avoir de la prudence & de ne rien mettre au hazard que le moins qu'on peut, mais la prudence elle-même veut qu'on profite promptement des occasions que la Fortune présente & dont la rapidité ne donne pas lieu à une longue reflexion.

Titianus frere d'Othon.

Il envoya donc à l'Armée ſon frere Titianus & Proculus Chef des Cohortes Pretoriennes. Celui-ci avoit en effet toute l'autorité, & Titianus n'étoit qu'une repreſentation, & n'avoit qu'un vain titre ; & Celſus & Paulin étoient honorés du nom d'amis & de conſeillers, mais ils n'avoient dans les affaires aucune ſorte de credit, ni d'autorité.

De l'autre côté parmi les ennemis il n'y avoit pas moins de deſordre & de trouble, ſurtout dans l'Armée de Valens. Car ſur la nouvelle du combat de l'embuſcade, ils s'emporterent contre lui de ce qu'ils ne s'y étoient pas trouvés, & qu'ils n'avoient pas ſecouru tant de braves gens qui avoient peri dans cette rencontre. Ils étoient même ſur le point de le charger, mais les ayant enfin appaiſés par ſes prieres avec beaucoup de peine, il leva le camp & alla ſe joindre à Cecina.

Les Soldats de Valens s'emportent contre lui de ce qu'il ne les avoit pas menés au ſecours de Cecina.

Othon arrive à Bedriac, & déliberе s'il donnera la bataille.

Cependant Othon arrivé à ſon camp de Bedriac, qui eſt une petite Ville voiſine de Cremone, tint un Conſeil pour déliberer s'il donneroit la bataille. Proculus & Titianus en étoient d'avis à cauſe de la bonne volonté des Soldats & de la nouvelle victoire qu'ils venoient de remporter, & qui leur avoit élevé le courage, & ils lui repreſentoient *qu'il ne devoit ni laiſſer refroidir cette ardeur, ni attendre que Vitellius vînt lui-même des Gaules fortifier ſon parti.* Paulin repréſentoit au contraire *que les ennemis avoient toutes les troupes dont ils avoient beſoin pour combattre, & qu'ils ne manquoient de rien, au lieu qu'Othon, avec les troupes qu'il avoit déja, en attendoit encore de plus nombreuſes de la Myſie & de la Pannonie, pourvu qu'il voulût ménager & bien pren-*

Differens avis dans le Conſeil.

Sage avis de Paulin.

prendre son temps, & ne pas se prêter aux ennemis pour leur bien faire prendre le leur. Car quelle apparence que des gens qui témoignent aujourd'hui tant de bonne volonté & tant d'assurance avec le peu de troupes qu'ils ont, laissent refroidir cette ardeur & ces dispositions si favorables quand ils verront leur nombre très-augmenté? N'est-il pas au contraire à présumer qu'ils en combattront avec plus de courage? Indépendamment de cela même, ajoûtoit-il, tous les délais sont pour nous, parce que nous avons toutes choses en abondance, au lieu qu'ils sont très-desavantageux à Cecina, qu'ils jetteront incontinent dans la disette de toutes les choses necessaires, parce qu'il est dans un païs ennemi.

Cet avis de Paulin fut appuyé fortement par Marius Celsus. Annius Gallus n'étoit pas present, parce qu'il se faisoit traiter d'une chute de cheval qu'il avoit faite. Mais Othon lui ayant écrit pour avoir son avis, il lui fit réponse de ne rien précipiter, & d'attendre l'Armée de Mysie qui étoit déja en chemin. Cependant Othon ne defera point à de si sages conseils, & aima mieux suivre ceux qui le poussoient à hazarder le combat. Et on en allegue encore d'autres raisons toutes differentes. Mais la plus apparente, c'est que les Soldats Pretoriens, qui composoient la garde de l'Empereur, se voyant alors assujettis à une veritable discipline, à laquelle ils étoient peu accoûtumés, & soupirant après les spectacles & les assemblées de Rome, & après cette vie faineante & sans guerre qu'ils y menoient, ne pouvoient être retenus, & se hâtoient de donner la bataille, comme ne doutant point qu'ils

L'avis de Paulin appuyé par Marius Celsus.

Othon écrit à Annius Gallus, qui lui fait réponse de ne rien précipiter.

Othon suit le conseil le moins sage, & prend le parti de hazarder le combat.

La cause la plus apparente de cette precipitation.

Seconde cause, la foiblesse même de l'esprit d'Othon.

ne renversassent du premier choc les ennemis. D'ailleurs il paroît qu'Othon ne pouvoit revenir de l'abattement où le jettoit l'incertitude, & que sa delicatesse, sa mollesse & le défaut de son esprit, qui avoit perdu l'habitude de penser & de soûtenir des soucis, le rendoient incapable de fournir aux differentes pensées que lui inspiroit l'état très-dangereux où ses affaires se trouvoient reduites. Accablé donc du nombre & du poids de ces pensées, il ne fut faire autre chose que de se hâter, &, comme ceux qui se précipitent la tête couverte dans quelque abyme, d'abandonner ses affaires au hazard. C'est ainsi que le racontoit l'Orateur Secundus, qui étoit Secretaire d'Othon.

L'Orateur Secundus Secretaire d'Othon.

Les deux Armées tentées de se reünir pour choisir un autre Empereur.

D'autres disent que les deux Armées furent plusieurs fois tentées de mettre bas les armes, & de s'assembler pour élire un Empereur en commun, & pour prendre parmi tous les Generaux presens celui qui seroit le plus digne, & s'ils ne pouvoient s'accorder, d'en remettre le choix au Senat. Et il n'est pas hors de vraisemblance, que les deux Empereurs, qui étoient nommés, paroissant également indignes,

Othon & Vitellius.

70. *Ces pensées ne soient tombées dans l'esprit des veritables Soldats Romains.*] Ces pensées pouvoient fort bien tomber dans l'esprit de quelques gens de bien qui ne souhaitoient rien tant que de changer la guerre pour la paix, de deux mauvais Princes pour un bon. Mais, comme dit fort bien Tacite, il est à croire que Paulin étoit trop sage pour se persuader que les Soldats, qui avoient allumé volontairement une guerre civile, voulussent y renoncer pour le desir du repos dans un siecle si corrompu, où que deux Armées differentes de mœurs, de langage & d'interêt pussent jamais s'accorder en un point si important. Plusieurs des Chefs des deux partis, accablés

gnes, [7] ces pensées ne soient tombées dans l'esprit de veritables Soldats Romains, de Soldats sages & experimentés, que ce seroit une chose très-honteuse & très-malheureuse, qu'ils se précipitassent eux-mêmes dans les mêmes miseres & dans les mêmes calamités, que leurs ancêtres avoient fait souffrir les uns aux autres pour la querelle de Marius & de Sylla, & ensuite pour celle de Cesar & de Pompée, & qui leur avoient attiré la compassion de l'Univers, & qu'ils s'y précipitassent pour donner l'Empire à Vitellius afin qu'il eût dequoi satisfaire sa gourmandise & son yvrognerie, ou à Othon afin qu'il pût fournir à son luxe & à ses infames débauches. C'étoient ces pensées qui obligeoient Celsus à vouloir temporiser, dans l'esperance que les affaires se dénoueroient & se décideroient d'elles-mêmes sans aucun combat & sans la moindre peine. Mais ce fut aussi la crainte de ce même dénouement qui porta Othon à hâter la bataille.

Pensées très-sages que Plutarque donne aux Soldats des deux Armées.

[8] Il s'en retourna d'abord à Brexelles, en quoi il fit une très-grande faute, non seulement en ce que par-là il ôta à ses troupes la honte

Grande faute d'Othon.

enhlés pour la plûpart de dettes, & souillés de mille crimes, n'avoient garde de donner leur voix qu'à un Prince semblable à eux, & qui leur fût obligé de son élection.

8. *Il s'en retourna d'abord à Brexelles.*] Quand le combat fut resolu, on délibéra si l'Empereur s'y trouveroit en personne, ou s'il se retireroit. Paulin & Marius Celsus s'oserent opposer à son départ, de peur qu'il ne semblât qu'ils vouloient l'exposer aux dangers. Il se retira donc à Brexelles, ce qui fut le commencement de sa ruine, comme Plutarque le raconte ici.

honte & l'émulation que ſa preſence leur auroit inſpirées, mais encore en ce qu'il emmena avec lui pour ſa garde ſa meilleure Cavalerie & ſa meilleure Infanterie, & qui étoient les mieux intentionnées pour lui, ce qui ruïna toute la force des troupes qui reſtoient. Il arriva dans le même temps qu'il y eut une rencontre entre les deux Armées ſur le bord du Po, parce que Cecina dreſſoit un pont de bateaux ſur cette riviere, & que les troupes d'Othon vouloient l'en empêcher. Mais comme tous leurs efforts étoient inutiles, ils remplirent des barques de torches enduites de poix & de bitume où ils mirent le feu, & le vent les pouſſa par le courant ſur l'ouvrage des ennemis. D'abord il s'éleva une grande fumée, qui fut bien-tôt ſuivie d'une flamme très-haute & très-éclatante. Les ennemis troublés & mis en deſordre ſont contraints de ſe jetter dans la riviere, ils renverſent leurs bateaux, & ſe livrent eux-mêmes à leurs ennemis, non ſans leur fournir de grands ſujets de riſée. Les troupes de la Germanie ſe jettent à la nage pour aller attaquer les Gladiateurs d'Othon, qui paſſoient ſur des barques, chacun voulant ſe ſaiſir d'une petite Iſle qui étoit au milieu de la riviere. Les Gladiateurs ſont repouſſés, & on en tuë un grand nombre. Les Soldats d'Othon, qui ſont dans Bedriac, témoins de cet affront & piqués juſqu'au vif, de-

Rencontre entre les deux Armées ſur le bord du Po.

Barques remplies de torches enduites de poix & de bitume.

9. *Arrive un Cavalier Numide avec des Lettres d'Othon qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que ſur l'heure même on aille attaquer l'ennemi.*] Ces ordres, que les Princes envoyent de loin à leurs Généraux, de combattre ſans differer, ſont ordinairement malheureux. Mille exemples le prouvent, & il n'eſt pas difficile d'en donner

demandent à toute force qu'on les mene au combat. En même tems Proculus les tira de Bedriac & les mena camper à cinquante ſtades de la Ville, mais il choiſit ſon camp avec tant d'incapacité & d'une maniere ſi ridicule, que quoiqu'on fût alors au milieu du Printemps, & que tout le païs des environs fût arroſé de quantité de rivieres & de ſources qui ne tariſſent jamais, il prit un poſte où il manquoit d'eau.

Six mille deux cens cinquante pas, ou deux lieuës.

Proculus choiſit ſon camp avec beaucoup d'incapacité.

Le lendemain, comme il voulut les mener contre l'ennemi, qui étoit campé à cent ſtades de lui, Paulin ne voulut pas le permettre, diſant qu'il falloit attendre, & ne pas ſe fatiguer d'avance pour aller ainſi tout recrus du chemin attaquer des gens armés, qui auroient eu tout le loiſir de ſe mettre en bataille pendant qu'ils ſeroient une ſi longue traite chargés de bagages & embarraſſés de valets. Comme tous les Généraux étoient en conteſtation ſur cela, arrive un Cavalier Numide avec des Lettres d'Othon qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que ſur l'heure même on aille attaquer l'ennemi. Cet ordre reçu, l'Armée ſe met en marche. Cecina, averti que les troupes d'Othon venoient fondre ſur lui, ſe trouva d'abord dans un grand trouble, & abandonnant promptement le pont & la riviere, il regagna ſon camp où il trouva la plûpart de ſes Soldats

Douze mille cinq cens pas, quatre lieuës.

Conteſtation de Paulin & de Proculus.

Othon envoye ordre de combattre ſans differer.

donner la raiſon, on ne voit pas où l'on n'eſt point, & il eſt impoſſible de choiſir de loin le lieu, l'occaſion, & le moment favorables pour combattre; c'eſt tout ce que le Capitaine le plus habile, & le plus experimenté peut faire quand il eſt preſent.

dats déja armés, & revais du mot que Valens leur avoit donné.

Fausse joye dans l'Armée d'Othon.

Pendant que les Legions se mettent en bataille, on envoye des deux côtés la fleur de la Cavalerie pour escarmoucher. Tout d'un coup il se répand un bruit dans le premier corps de bataille d'Othon, sans qu'on en sache la cause, que les Soldats de Vitellius se revoltoient & venoient se joindre à eux. Dans cette pensée donc quand ils furent assez près, ils les saluerent amiablement en les appellant compagnons. Mais les Soldats de Vitellius ne reçurent point ce salut doucement & tranquillement, au contraire ils y répondirent avec furie & avec des cris de guerre comme de gens prêts à charger: de sorte que ceux qui les avoient salués, perdirent d'abord courage, & que les autres soupçonnerent quelque trahison de leur part. Ce fut la premiere chose qui jetta le trouble dans leurs troupes dès le premier choc. D'ailleurs rien ne se fit de leur côté avec ordre. Car les bêtes de somme se trouvant mêlées avec les combattans causoient un desordre affreux, & l'endroit où l'on combattoit étant traversé de fossés & de coupures, les obligeoit à faire de grands circuits pour les éviter & à combattre par pelotons, & éloignés les uns des autres. Il n'y eut que deux Legions, l'une de Vitellius appellée *la ravissante* &

Ce qui jetta le trouble dans l'Armée d'Othon.

Legion de Vitellius appellée la ravissante, ou la rapace, *rapax.*

1o. *Rendirent un veritable combat.*] Il y a dans le texte une faute grossiere que M. le Fevre a heureusement corrigée dans ses notes sur Anacreon pag. 151. Αἰχίσατο τοιμμόν τινα μάχην συμπεσοῦσαν, est une expression barbare. Plutarque avoit écrit τοιμμόν τινα μάχην συνάψασθαι. Car συνάπτειν μάχην, est très-Grec pour dire, *rendre un combat*

& l'autre d'Othon appellée *la fecourable*, qui s'étant démêlées de ces défilés & déployées dans une plaine rase & ouverte, [10] rendirent un veritable combat, & combattirent fort long-temps. Les Soldats d'Othon étoient vigoureux & braves; mais comme cette Legion étoit nouvellement levée, elle n'avoit encore rien vu, elle n'avoit aucune experience de la guerre, & c'étoit la premiere bataille où elle se trouvoit; au lieu que les Soldats de Vitellius étoient fort aguerris, s'étant trouvés à plusieurs affaires, mais rompus par les fatigues & affoiblis par l'âge.

Legion appellée la fecourable. Il y en avoit plusieurs de ce nom.

La Legion d'Othon, pleine d'ardeur, donna avec tant de furie sur celle de Vitellius, qu'elle enfonça d'abord les premiers rangs & emporta l'aigle. Les Soldats de Vitellius, forcenés de honte & de rage, ranimerent leurs forces, & donnant tête baissée sur les ennemis, ils firent de si grands efforts qu'ils les repousserent, tuerent Orphidius Benignus, qui les commandoit, & enleverent plusieurs enseignes. Dans le même-temps Alphenus Varus chargea les Gladiateurs d'Othon, qui passoient pour gens pleins d'experience & de courage dans les combats de main, & il mena contre eux les Bataves, qui sont les meilleurs Cavaliers de la basse Germanie & qui habitent une Isle entourée par le Rhin. [11] Il y eut très-peu

Orphidius Benignus Chef de la Legion fecourable tué.

Batavers les meilleurs Cavaliers de la basse Germanie.

Dur; & comme nous disons, *attacher un combat*; peut-être qu'on approcheroit plus de la lettre en disant, *engager un*, se Grec dit, *un juste combat*, δικαιομαχίαν, c'est-à-dire, *un combat dans toutes les formes*.

11. *Il y eut très-peu de Gladiateurs qui fissent ferme, la plûpart s'enfuirent vers la riviere.*] Tacite a marqué que les

Gladiateurs, lâchement troupes.

peu de ces Gladiateurs qui fissent ferme, la plûpart s'enfuirent vers la riviere, & tomberent dans quelques troupes des ennemis, qui étoient là en bataille & qui les taillerent en pieces, de sorte qu'il ne s'en sauva pas un seul. Mais ceux qui firent le plus mal & qui se porterent le plus lâchement dans cette journée, ce furent les Soldats Prétoriens, car sans attendre presque la premiere charge, ils lâcherent le pied, & fuyant au travers de leurs gens qui étoient en bataille, ils les mirent en desordre & les remplirent d'effroi. Il y eut cependant des troupes d'Othon qui ayant défait tout ce qui s'étoit opposé à eux, se firent jour l'épée à la main au travers de leurs ennemis victorieux, & retournerent dans leur camp. Mais de leurs Capitaines ni Proculus, ni Paulin n'oserent les y suivre, ils se sauverent par differents chemins, craignant la fureur des Soldats qui imputoient à leurs Chefs leur défaite.

Lâcheté des Soldats Prétoriens.

Proculus & Paulin se sauvent.

Défaite de l'Armée d'Othon.

Annius Gallus reçut dans la Ville de Bedriac tous ceux qui se sauverent de la défaite, & il tâchoit de les consoler en leur disant que l'avantage avoit été égal, & que plusieurs des leurs avoient remporté la victoire de leur côté. Mais Marius Celsus, assemblant les principaux Officiers, les exhorta à pourvoir au salut

Discours de Marius Celsus aux principaux Officiers.

les Gladiateurs n'ont pas tant de resolution dans le combat, que les Soldats. *Sed neque ea constantia Gladiatoribus ad prælia, quæ militibus.* Mais nous avons un jugement plus ancien qu'on a porté sur les Gladiateurs; c'est celui de Platon qui dans son Dialogue intitulé, *Lachès*, ou *de la Valeur*, fait voir le peu de courage & l'inutilité de ces gens dans les Armées, où ils n'ont jamais bien servi. Car voici comme il fait parler Lachès, un des Généraux

lut commun, *Car*, leur dit-il, *dans une calamité si grande, & après un si grand carnage de tant de Citoyens*, Othon *lui-même, s'il est homme de bien, ne voudra pas tenter encore la Fortune, sur-tout n'ignorant pas que Caton & Scipion, pour n'avoir pas voulu ceder à Cesar après la victoire qu'il avoit remportée dans les plaines de Pharsale, sont blâmés encore aujourd'hui d'avoir causé la perte de tant de braves gens en Afrique sans aucune necessité, quoiqu'ils combattissent pour la liberté de leur patrie. Du reste la Fortune se montrant toûjours la même pour tous les hommes, c'est-à-dire, toûjours également inconstante & capricieuse, il y a pourtant une chose qu'elle ne sauroit ôter aux gens de bien, c'est, quand il leur est arrivé quelque échec, de se servir de leur Raison pour se relever & pour corriger leur disgrace.*

Caton & Scipion blâmés de n'avoir pas cedé à Cesar après sa victoire.

La Fortune constante dans son inconstance.

Ce que la Fortune ne peut ôter aux braves gens.

Ces paroles persuaderent les Officiers, qui étant allés d'abord sonder les Soldats, trouverent qu'ils demandoient tous la paix. Titianus lui-même fut d'avis qu'on envoyât des Ambassadeurs aux ennemis pour traiter d'un accord.

Celsus & Gallus se chargerent de la commission & se mirent en marche pour aller parler à Cecina & à Valens. En chemin ils rencontrerent quelques Centurions qui leur apprirent que l'Armée ennemie s'avançoit vers Bedriac & [illegible]

Celsus & Gallus vont pour traiter de la paix avec Cecina & Valens.

raux des Atheniens. *J'ai vu*, dit-il, *grand nombre de ces Gladiateurs en fonction dans des occasions assez chaudes, & je sai ce qu'ils tiennent, je les connois parfaitement, & sur cela il est aisé de fonder le jugement qu'on en doit faire. Il semble que la Providence ait permis à dessein qu'aucun de ces gens-là n'ait jamais acquis la moindre reputation à la guerre.* Tom. 3. pag. 351. de ma seconde édition.

& qu'ils étoient envoyés devant par leurs Généraux pour proposer quelque accommodement. Celsus & Gallus, ravis, louent cette bonne disposition, & prient ces Centurions de retourner sur leurs pas & de venir avec eux trouver Cecina.

Marius Celsus en grand danger de sa vie.

Quand ils arriverent auprès de ces troupes qui étoient en marche, Celsus se trouva en très-grand danger de sa vie; car il se rencontra par hazard que la Cavalerie, qui avoit été battuë dans le combat de l'embuscade, marchoit la premiere. Dès qu'elle vit approcher Celsus elle courut sur lui avec de grands cris, mais les Centurions, qui l'accompagnoient, se mirent au devant & le couvrirent. Tous les autres Capitaines se mirent aussi à crier qu'on ne lui fit aucun mal. Et Cecina, informé de ce desordre, accourut lui-même, calma ce tumulte de sa Cavalerie, & après avoir salué Celsus avec toute sorte de démonstrations d'amitié, ils allerent tous ensemble vers Bedriac.

Cependant Titianus s'étoit repenti d'avoir en-

12. *Avouant tous pourtant qu'ils n'en savent pas toutes les particularités à cause de l'inégalité des lieux.*] Mais indépendamment de l'inégalité des lieux, je crois que dans aucune bataille il n'y a personne qui en puisse savoir toutes les particularités, car le même homme ne peut pas avoir été par-tout.

13. *Metrius Florus, personnage Consulaire, me montra un bon vieillard qui avoit été un des jeunes gens.*] On pourroit peut-être tirer de ce passage quelque sorte de preuve que cette Vie d'Othon n'est pas de Plutarque, mais d'un de ses fils, car dans le temps que Plutarque auroit pu passer dans ce champ de bataille, le jeune homme, qui s'étoit trouvé à ce combat, n'auroit pas été bien vieux. En effet, la bataille de Bedriac, où Othon fut vaincu, fut donnée l'an LXIX. de N. S. Or dans la Vie de Plutarque j'ai demontré que cet Ecrivain se retira dans sa patrie sur la fin

envoyé ces Ambaſſadeurs, & ayant choiſi les Soldats les plus hardis & les plus déterminés, il en avoit bordé les murailles, & exhortoit tous les autres à les ſoûtenir & à défendre la place. Mais Cecina s'avançant à cheval & leur tendant la main, aucun ne reſiſta; les uns ſaluent ſes Soldats du haut de ces murailles, & les autres vont ouvrir les portes, ſortent & ſe mêlent avec ces troupes qui arrivent; aucun ne fait le moindre outrage ni la moindre violence, ce ne ſont que careſſes, qu'embraſſades, & que demonſtrations reciproques d'une veritable amitié. Enfin tous également las de guerres civiles, ils prêtent ſerment à Vitellius & ſe rangent ſous ſes Enſeignes.

Les deux Armées réunies prêtent ſerment à Vitellius.

C'eſt ainſi que racontent cette bataille la plûpart de ceux qui s'y ſont trouvés; [12] avouant tous pourtant qu'ils n'en ſavent pas toutes les particularités à cauſe de l'inégalité des lieux où elle ſe donna, & du deſordre avec lequel on combattit. Mais long-temps après, comme je paſſois dans ce même champ de bataille, [13] Metrius Florus, Perſonnage Conſulaire

Metrius Florus Perſonnage Conſulaire.

fin du regne de Domitien à l'âge de 44. ou 45. ans, l'an de J. C. 93. ou 94. Le Soldat, dont il eſt ici queſtion, étoit fort jeune quand il ſe trouva à cette bataille, il ne pouvoit donc pas être fort vieux vingt-quatre ou vingt cinq ans après lorſque Plutarque le retira, & l'on ne ſauroit entendre ce paſſage d'un autre voyage que Plutarque eût fait en Italie, car il eſt conſtant qu'après ſa retraite il ne ſortit plus de Cheronée, & qu'il y finit ſes jours. Il doit donc être entendu d'un voyage fait quelques années après, non par Plutarque lui-même, mais par un de ſes fils. D'où il s'enſuit que ces deux dernieres Vies ſont d'une autre main que de celle de Plutarque qui a fait les Paralleles. Il faut que ce ſoit l'ouvrage d'un de ſes fils. Si l'on joint à cette preuve celle du ſtyle, qui eſt different, cela fortifiera extrêmement ma conjecture.

Jeunes gens emmenés par force à la guerre par les troupes d'Othon.

laire, avec qui j'étois, me montra un bon vieillard, qui avoit été un des jeunes gens qui s'étoient trouvés à cette affaire avec les troupes d'Othon, non de leur bon gré, mais par force, & qui nous dit qu'après le combat il étoit allé ſur les lieux par curioſité, & que là il avoit vu un monceau de morts ſi haut que les derniers cadavres étoient au niveau de ceux qui les approchoient. [14] Il ajoûta qu'en ayant ſouvent voulu chercher la raiſon, il n'avoit pu la trouver, ni l'apprendre d'aucun de ceux à qui il l'avoit demandée; car il eſt bien vraiſemblable que dans les Guerres civiles, quand une fois la déroute eſt commencée, on y tuë toûjours plus de monde que dans les autres, parce qu'on ne fait point de priſonniers, ceux qui les auroient faits ne pouvant ni s'en ſervir, ni les garder; mais que ces morts ayent été entaſſés ſi haut les uns ſur les autres, c'eſt de quoi il eſt difficile de rendre raiſon.

Monceau de morts à la hauteur d'un homme.

Les premieres nouvelles qu'Othon reçut de ſa défaite furent obſcures, & incertaines, comme cela arrive ordinairement; mais grand nombre de bleſſés qui arriverent lui en ayant apporté la confirmation, ce n'eſt pas une choſe bien ſurprenante que ſes amis particuliers ayent fait tous leurs efforts pour l'empêcher de deſeſperer de ſes affaires, pour le conſoler & pour lui redonner courage; mais ce qui eſt veritable-

14. *Il ajoûta qu'en ayant ſouvent voulu chercher la raiſon, il n'avoit pu la trouver.*] Il ne pouvoit y avoir d'autre raiſon que celle-ci, que les payſans des environs accourus pour dépouiller les morts, les avoient ainſi entaſſés. Je doute que Plutarque ſe fût amuſé à rechercher la cauſe de tous ces morts entaſſés juſqu'à la hauteur d'un homme.

15. *Ils tomboient à ſes pieds.*] L'expreſſion du texte eſt très-remarquable, car elle eſt ſinguliere, & je ne crois pas

blement admirable, & ce qui ſurpaſſe toute croyance, c'eſt l'affection que lui témoignerent ſes Soldats. Aucun ne s'en retourna, aucun ne paſſa aux ennemis, on n'en vit pas un ſeul qui cherchât à pourvoir à ſon ſalut lors même qu'il voyoit ſon Général deſeſperer du ſien. Mais tous s'aſſemblant devant ſa porte ils l'appelloient leur Empereur, & quand il ſortoit, ils tomboient à ſes pieds, lui tendoient les mains en poſture de ſupplians, & baignés de larmes ils le conjuroient de ne pas les abandonner, & de ne pas les livrer à ſes ennemis, mais de ſe ſervir de leurs forces & de leur courage tant qu'il leur reſteroit un ſouffle de vie. Tous lui faiſoient ces mêmes prieres d'une commune voix, & un ſimple Soldat s'avançant l'épée nuë à la main, lui cria, *Ceſar, ſachez que tous mes compagnons ſont reſolus de combattre pour vous juſqu'à la mort, & de mourir comme je meurs en votre preſence*, & ſe paſſa l'épée au travers du corps.

Affection admirable que les Soldats témoignent à Othon vaincu.

Ce qu'un Soldat dit à Othon en ſe tuant pour l'empêcher de deſeſperer de ſes affaires.

Mais ni leurs prieres, ni leurs larmes, ni ce grand exemple, rien ne flechit Othon; jettant ſes regards tout autour de lui avec un viſage aſſuré, & où la conſtance & la gayeté même étoient peintes, il leur parla en ces termes : *Mes Compagnons, je regarde cette journée comme bien plus heureuſe pour moi, que celle dans laquelle vous me declarates votre Empereur*

Beau diſcours d'Othon aux Soldats.

pas qu'on en trouve un ſeul exemple, τρόπαια ἐγένετο, à la lettre, *ils devenoient des trophées*, pour dire qu'ils tomboient à ſes pieds comme on voit aux pieds des trophées des figures humiliées & ſuppliantes. L'image fait deviner l'expreſſion, elle ſent le jeune homme. Je ne croi pas que Plutarque s'en fût jamais aviſé, ni qu'il l'eût hazardée.

preuve, puisque je vous voi dans des dispositions si favorables & que j'y reçois de si grandes marques de votre affection. Mais j'en attends de vous une plus grande encore, & je vous prie de ne me la pas refuser, c'est de permettre que je meure genereusement pour tant de braves Citoyens que vous êtes. Si j'ai été veritablement digne de l'Empire Romain, il faut que je le fasse voir presentement en donnant tout mon sang pour ma patrie. Je sai bien que la victoire n'est ni entiere, ni bien assurée pour nos ennemis. J'ai des nouvelles que l'Armée de Mysie, qui vient à notre secours, n'est plus qu'à quelques journées d'ici; l'Asie, la Syrie, l'Egypte viennent sur la mer Adriatique; les Armées, qui faisoient la guerre en Judée, sont pour nous; le Senat est de notre côté; les femmes & les enfans de nos ennemis sont entre nos mains. Mais la guerre, que nous faisons, ce n'est ni contre un Annibal, ni contre un Pyrrhus, ni contre des Cimbres pour voir qui demeurera maître de l'Italie, c'est contre les Romains mêmes que nous combattons, de sorte que vainqueurs & vaincus nous ruinons également notre patrie, car de quelque côté que tourne la victoire, c'est toujours aux dépens de Rome, c'est Rome seule qui en souffre. Croyez que je sai mourir plus glorieusement que

Le malheur inévitable des guerres civiles.

16. *Croyez que je sai mourir plus glorieusement.*] En effet rien n'est plus glorieux que de sacrifier sa vie pour le salut de son païs. Mais je ne sai si tout le monde jugera si favorablement de cette action. Je suis persuadé qu'il y aura des gens qui s'étonneront qu'Othon, qui avoit encore de si grandes ressources, l'Armée de Mysie qui arrivoit, les forces de l'Asie, de la Syrie & de l'Egypte, & les troupes qui faisoient la guerre en Judée, & ce qui est encore plus considerable, qui avoit tant de milliers d'hommes si affectionnés pour lui, prenne le parti de se tuer

que je ne ſai reguer. Car je ne voi point que par ma victoire je puiſſe jamais procurer aux Romains un auſſi grand avantage que celui que je leur procurerai par ma mort en me ſacrifiant pour la paix & pour la concorde, & pour empêcher l'Italie de voir une autre journée auſſi malheureuſe que celle-ci.

Après leur avoir ainſi parlé & avoir reſiſté à tous les efforts de ceux qui voulurent le détourner de cette reſolution & le conſoler, il commanda à tous ſes amis [37] & à tous les Senateurs, qui étoient dans ſa chambre, de pourvoir à leur ſalut, fit donner le même ordre à ceux qui n'y étoient pas, & écrivit aux villes afin qu'ils y fuſſent reçus honorablement, & qu'on leur donnât les eſcortes neceſſaires pour leur ſûreté. Cela fait, il fit approcher ſon neveu Coccejus, qui étoit encore jeune, l'exhorta à avoir bon courage & à ne pas craindre Vitellius, *Car*, lui dit-il, *il ſe ſouviendra que je lui ai conſervé ſa mere, ſa femme & ſes enfans; avec autant de ſoin que j'en aurois pu avoir pour ma famille; & c'eſt par cette raiſon-là même que je ne t'ai pas adopté, comme j'en avois le deſſein. Car je voulois attendre l'iſſuë de cette guerre, afin que ſi j'étois vainqueur, tu regnaſſes paiſiblement avec moi, &*

Tacite & Suetone l'appellent *Coccejanus.*

Sage diſcours d'Othon à ſon neveu Coccejus.

---

ner, plûtôt que de tenter encore la fortune. Il ſemble que l'interêt de ſa famille, peut-être même celui de Rome, & ſa gloire même demandoient qu'il ne ſe trahît pas ainſi lui-même, & qu'il reſiſtât à ce deſeſpoir. Je laiſſe cela au jugement des ſages.

37. *Et à tous les Senateurs, qui étoient dans ſa chambre.*] Il y a dans le texte, καὶ τῶν συγκλητικῶν τοῖς παροῦσιν. La conſtruction demande qu'on liſe, καὶ τῶν συγκλητικῶν τοὺς παόντας.

& que ſi j'étois vaincu, je ne fuſſe pas la cauſe de ta mort par cette adoption que le vainqueur ne t'auroit pas pardonnée. La ſeule & la derniere choſe que je te recommande, mon fils, ajoûta-t-il, *c'eſt de ne pas oublier entierement, & de ne pas te ſouvenir trop non plus que tu as eu un oncle Empereur.*

Un moment après il entendit quelque tumulte & de grands cris à ſa porte, car les Soldats voyant les Senateurs ſe retirer, les menaçoient de les tuer s'ils abandonnoient leur Empereur, & s'ils ne demeuroient. Craignant donc pour leur vie, il ſe montra encore, non plus avec cet air doux, & en homme qui prie, mais avec un air menaçant & plein de colere, & jettant un regard terrible ſur les plus audacieux, il les effraya tellement qu'ils ſe diſſiperent. Sur le ſoir il eut ſoif & but un verre d'eau fraîche. Il ſe fit apporter deux épées, en examina long-temps la pointe, rendit l'une, & mit l'autre ſous ſon bras. Après quoi il ſe mit à conſoler ſes domeſtiques, & pour leur marquer ſon affection, & reconnoître leurs ſer-

Il conſole ſes domeſtiques & les récompenſe chacun ſelon leurs ſervices.

18. *Et ſe tua de ce ſeul coup.*] C'eſt ce coup de déſeſpoir que ſes amis avoient voulu prévenir en lui repréſentant qu'il y a de la lâcheté à ſe tuer ſoi-même. Plotius Firmus, Chef des Cohortes Pretoriennes, lui avoit repreſenté fortement qu'il y avoit plus de force à ſouffrir les malheurs, qu'à les éviter, que les braves gens eſperoient même contre la Fortune, au lieu que les timides & les lâches couroient à la mort par déſeſpoir: *Majore animo tolerari adverſa, quam relinqui; fortes & ſtrenuos, etiam contra Fortunam inſiſtere ſpei, timidos & ignavos ad deſperationem formidine properare.* Et ſur cela je ne puis aſſés m'étonner de l'audace impie du Commentateur Lipſe, qui fut cet endroit de Tacite fait cette malheureuſe reflexion: *Voilà des armes dont les ennemis des Stoïciens ſe ſervent contre eux, mais j'aurois un bon bouclier ſi la Reli-*

gion

ſervices, il leur diſtribua ſon argent, à l'un plus, à l'autre moins, non en le prodiguant comme des deniers qui appartenoient déja à d'autres, mais en le donnant avec choix & meſure ſelon le merite de chacun.

Après les avoir tous congediés, il repoſa ſi tranquillement le reſte de la nuit que ſes valets de chambre entendoient qu'il dormoit d'un profond ſommeil. Le matin à la pointe du jour il appella l'Affranchi, dont il s'étoit ſervi pour faire ſauver les Senateurs, & lui ordonna d'aller voir s'ils étoient partis, & ayant appris à ſon retour qu'il n'en reſtoit pas un, & qu'ils avoient eu tout ce qu'ils avoient voulu, & dont ils avoient eu beſoin, *Oh bien preſentement*, lui dit-il, *penſe à t'aller montrer aux Soldats, ſi tu ne veux mourir malheureuſement par leurs mains comme un homme qui m'auroit aidé à me donner la mort.* Ordre qu'il donne à ſon Affranchi pour le mettre à couvert de la fureur des Soldats.

Dès que l'Affranchi fut ſorti de ſa chambre, il tira ſon épée, l'appuya à terre, & en tenant avec ſes deux mains la pointe droite contre lui, il ſe jetta deſſus de ſon haut, [18] & ſe Othon ſe tuë.

gion ne m'en empêchoit. Quelle parole inſenſée! Voilà un bon bouclier, qu'un bouclier qu'on oppoſe à des armes que fortifie la Religion. Il rapporte enſuite des Anciens pluſieurs mots ſemblables à celui de Plotius Firmus, & entre autres celui de Ceſar qui dit dans le VII. liv. *Animi eſt iſta mollities, non virtus, inopiam pauliſper ferre non poſſe. Qui ſe morti ultro offerant facilius reperiuntur, quam qui dolorem patienter ferant.* Et celui-ci de Quinte-Curce, *Fortium virorum eſt magis mortem contemnere, quam odiſſe vitam. Sæpè tadio laboris, ad utilitatem ſui compelluntur ignavi.* Après quoi il ajoute, *Tous ces gens-là ont bu dans la coupe d'Ariſtote, dont voici la maxime dans ſes Morales: τὸ δὲ ἀποθνήσκειν φεύγοντα πονηρίαν, ἢ ἔρωτα, ἢ τι λυπηρὸν ἀνδρὸς, ἀλλὰ μᾶλλον δειλοῦ. Or de ſe tuer pour fuir la pauvreté, ou par un deſeſpoir d'amour, ou pour éviter quelque*

ſe tua de ce ſeul coup ſans donner d'autre marque de douleur qu'un ſeul ſoupir. Ses domeſtiques, l'ayant entendu, jetterent en même temps un grand cri, qui fut ſuivi des gemiſſemens de tout le Camp & de toute la Ville. Les Soldats accourent à ſa porte avec grand bruit; tout retentit de leurs lamentations & de leurs regrets; ils ſe reprochent tous leur lâcheté d'avoir ſi mal gardé leur Empereur, & de ne l'avoir pas empêché de mourir pour eux. Aucun n'abandonna ſon corps pour penſer à ſauver ſa vie, quoique l'ennemi approchât, mais après l'avoir honorablement enſeveli, ils éleverent un bucher, & ſuivirent ſon convoi tous en armes en ſe diſputant les uns aux autres l'honneur de porter ſon lit. Les uns ſe jettent ſur lui & baiſent ſa playe; les autres lui prennent les mains; ceux qui ne peuvent l'approcher, ſe proſternent & l'adorent de loin. Il y en eut pluſieurs, qui après avoir jetté leurs flambeaux ſur le bucher, ſe tuerent eux-mêmes, & ce ne fut ni par aucune reconnoiſſance qu'ils euſſent pour lui, car ils n'en avoient jamais reçu aucun bienfait, ni par aucune crainte qu'ils euſſent du victorieux, mais il paroît que jamais ni Roi, ni Tyran n'a été poſſedé d'une paſſion ſi forcenée de regner, que ces Soldats l'étoient du violent deſir d'obéir à Othon, & d'être ſous ſes ordres. Car ce deſir ne les abandonna pas même

Marques d'affection que les Soldats lui donnent après ſa mort.

choſe de fâcheux & de triſte, c'eſt l'action d'un lâche, & non pas d'un homme courageux. Si tous ces gens ont bu dans la coupe d'Ariſtote, on peut dire qu'Ariſtote a puiſé dans la ſource de la Verité. Ce n'eſt pas là tout. Lipſe finit ſa remarque par ces deux mots: *Hen taceo. Helas, je me taiſ,*

me après sa mort, mais il continua encore & aboutit à une haine implacable & mortelle contre Vitellius. Et c'est ce que nous exposerons en son lieu. Plutarque promet la Vie de Vitellius.

Quand on eut enterré ses cendres, on lui éleva un tombeau modeste, & qui ne pouvoit exciter contre lui l'envie ni par sa grandeur, ni par la magnificence de son Epitaphe. Car en passant par Brexelles j'ai vu cette sepulture très-mediocre & cette inscription très-simple, *A la memoire de Marc Othon.* Tombeau modeste d'Othon. Son Epitaphe très-simple.

Il mourut à l'âge de trente-sept ans après avoir regné trois mois. Ceux qui ont blâmé sa vie, ne sont ni en plus grand nombre, ni plus considerables que ceux qui ont loué sa mort. Car n'ayant vêcu guere mieux que Neron, il mourut plus généreusement & avec plus de courage. Les Soldats Pretoriens s'emporterent & se mutinerent contre Pollion, l'un de leurs Chefs, qui voulut sur l'heure les porter à prêter serment de fidelité à Vitellius, & sachant qu'il étoit encore resté quelques Senateurs, ils laisserent là tous les autres, & firent de la peine à Verginius Rufus, car ils allerent chez lui en armes, & vouloient encore à toute force l'obliger à accepter l'Empire, ou à aller trouver le vainqueur de leur part. Mais il trouvoit que ce seroit une folie insigne de recevoir de leur main, quand ils étoient vaincus, un Empire, qu'il avoit refusé d'eux-mêmes lors- Les Soldats d'Othon veulent obliger Verginius Rufus à accepter l'Empire, ou à aller parler pour eux au vainqueur.

tais, qui marquent un attachement obstiné à cette maxime Stoicienne malgré tout ce qu'enseigne la Religion, & le silence forcé d'un homme qui se tait à regret, & qui se croit capable de disputer contre Dieu. Voilà un malheureux Savant & une detestable doctrine!

Il ne veut faire ni l'un ni l'autre, ses raisons.

lorsqu'ils étoient vainqueurs, & de l'autre côté il craignoit d'aller pour eux à des Germains qu'il avoit forcés à faire plusieurs choses contre leur gré. C'est pourquoi il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & se deroba par une porte de derriere; de quoi les Soldats étant informés, prêterent le serment à Vitellius, & après avoir reçu leur pardon, ils se joignirent aux troupes de Cecina.

Fin des Vies des Hommes illustres de Plutarque.

LA VIE D'ARISTIPPE,

ÉCRITE EN GREC

PAR DIOGENE,

Et mise en François

PAR TANEGUI LE FEVRE.

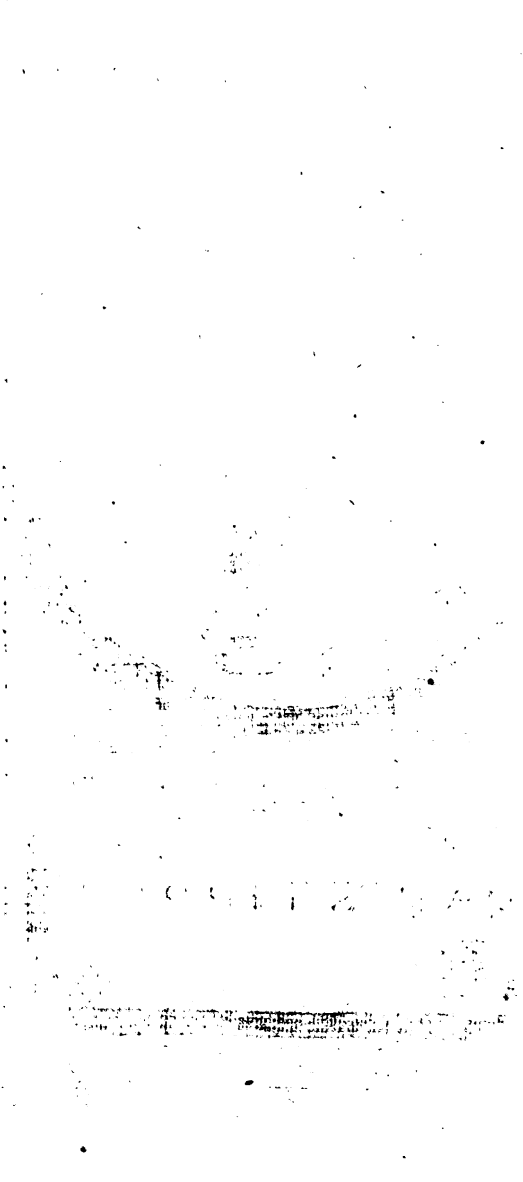
Imprimée à Paris en 1668.

AU LECTEUR.

Il y a des ſentimens ſi bizarres & ſi étranges dans la Vie de ce Philoſophe, & dans celle de Theodore, d'Hegeſias & d'Anniceris qui l'ont ſuivi, ou qui ont fait ſemblant de le ſuivre, qu'il ſeroit preſque à ſouhaiter qu'il n'en eût jamais été parlé. Mais il y en a d'autres auſſi qui me paroiſſent ſi nobles, ſi généreux & ſi élevez, que je voudrois de tout mon cœur, que chacun en eût toujours l'ame remplie.

Je pourrois bien marquer ici ces ſentimens qui me choquent, & qui me font preſque peur. Je pourrois bien marquer encore ces autres ſentimens, qui me paroiſſent ſi beaux, & ſi dignes d'un eſprit bien fait. Mais j'ai trop bonne opinion de mes Lecteurs, pour me ſentir obligé d'en uſer ainſi. Il ne me reſte donc qu'une choſe à faire, ce me ſemble : c'eſt de prier les honnêtes gens de lire mon Ouvrage, comme ils liroient le Grec de Diogene ; & de ne pas imputer à l'Interprête, des fautes qu'il n'a pas commiſes, & des opinions qu'il n'approuve point.

ARISTIPPE.



ARISTIPPE.

ARISTIPPE étoit de Cyrene, ville de Libye : mais au rapport d'Antiſthene, la réputation de Socrate, & tant de belles choſes qu'il avoit oüi dire de lui, l'attirerent à Athenes.

Phanias le Peripateticien dit, que s'étant mis à profeſſer la Philoſophie, ce fut le prémier des Diſciples de Socrate, qui prit de l'argent de ceux qu'il inſtruiſoit, & que même il lui envoya un jour, une ſomme de quatre cens livres, ou environ, qui étoit venuë de ce gain. Mais comme Socrate ne pouvoit ſouffrir qu'on enſeignât la Verité pour de l'argent, il la lui renvoya bientôt; & lui manda en même tems, que ſon bon Genie ne lui permet-

1. *Son bon Genie ne lui permettoit pas de recevoir des préſens de cette nature.*] C'eſt juſtement ce que Jeſus-Chriſt diſoit à ſes chers amis, δωρεὰν ἐλάβετε, δωρεὰν δότε, *Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le de même*; Auſſi n'y a-t-il jamais eu d'homme parmi les Payens dont la Morale & les Maximes ayent plus approché de celles de l'Evangile; & l'on ſait aſſez quel reſpect les plus anciens Auteurs Eccleſiaſtiques ont eu pour la mémoire de ce grand & incomparable Perſonnage.

mettoit pas de recevoir des préſens de cette nature.

Xenophon ne goûtoit pas fort Ariſtippe; & apparemment, il y avoit quelque mes-intelligence entr'eux. C'eſt pour cela, diſent les Auteurs qui en parlent, qu'au Traité des Choſes Memorables, il a introduit Socrate refutant Ariſtippe, ſur le ſujet de la Volupté.

Théodore, au Livre des Sectes, le maltraite un peu auſſi: & Platon lui a donné quelque atteinte, au Dialogue de l'Ame; ſuivant la remarque que nous avons déja faite ailleurs.

[2] Ariſtippe étoit particulierement admirable en une choſe, c'eſt qu'il s'accommodoit à tout; & que la diverſité des lieux, des tems, des perſonnes, & de toutes les autres circonſtances qui varient preſque à l'infini, ne le déconcertoit jamais. Il étoit toûjours lui-même, quoi que tout changeât autour de lui. Enfin on n'a jamais vu de meilleur Acteur pour le Théatre, qu'Ariſtippe pour la Vie Civile. Auſſi dit-on que ce fut principalement pour

2. *Ariſtippe étoit particulierement admirable &c.*] Mon François, en cet endroit, eſt un peu plus étendu que le Grec de l'Auteur; mais j'eſpere qu'on me pardonnera cette liberté; car l'Auteur eſt quelquefois extrêmement ſec.

3. *Un fort bon chien pour un Roi.*] J'avois d'abord traduit, *Je croi*, dit-il, *qu'un chien fait comme Ariſtippe, réuſſiroit admirablement bien auprès d'un Roi.* Le Grec dit ſeulement βασιλικὸν κύνα, *un chien Royal.* Au reſte on ſait aſſez que Diogene fut ſurnommé *le chien* par les Grecs, & c'eſt à quoi il fait alluſion. Mais Diogene étoit un chien ſauvage & fâcheux, ſi jamais il en fut; au lieu qu'Ariſtippe étoit le plus joli & le plus aimable chien dont on ait parlé depuis la nourrice du grand Cyrus, juſques à la chienne de M. Scaron.

4. *Timon.*] Ce Timon n'eſt pas ce fameux & célèbre Miſan-

pour cela, que Denys Prince de Sicile, l'eſtima plus que pas un de ceux qu'il avoit attirez à ſa Cour; voyant qu'il mettoit tout à profit, & uſoit admirablement bien des choſes, quelles qu'elles puſſent être. En effet, il ſe ſervoit bien des occaſions agréables, & les ménageoit en homme ſage: Mais comme il eſt vrai qu'il ne les laiſſoit jamais échapper, lors qu'elles ſe préſentoient à lui; il eſt vrai auſſi qu'il ne ſe mettoit pas autrement en peine de courir après les plaiſirs abſens. C'eſt pour cela ſans doute, que quelqu'un ayant demandé à Diogene, ce qu'il lui ſembloit d'Ariſtippe: Je trouve, dit-il, que c'eſt [3] un fort bon Chien, pour un Roi.

[4] Timon lui a donné un coup de dent auſſi bien que les autres, quand il a dit en quelque endroit;

[5] Ce galant Docteur de Cyrène
Eſt fort friand de Volupté;
Et, ſouvent, ajuſte ſans peine
L'Erreur avec la Verité.

Un

Miſanthrope, *Aimare toſco del ſeme biimano*, qui vivoit à Athénes du tems d'Anaxagore & de Periclès; c'eſt un Poëte, c'eſt un Philoſophe, pour qui Antigonus & Ptolemée Philadelphe eurent beaucoup d'eſtime.

5. *Ce galant Docteur de Cyrene.*
Eſt fort friand de Volupté &c.]

Je croi que ces quatre lignes expriment aſſez bien ce vers de Timon.

Οἶα δ' Ἀριστίππου τρυφερὴ φύσις ἀμφαφόωντος
Ῥεῖα.

Elles valent bien encore, ſi je ne me flatte, la verſion d'Aldobrandin, *Qualeque Ariſtippi delicatum ingenium contrectantis facile.*

ſir à la ſplendeur & à la magnificence des ſacrifices qu'on leur fait.

Mais vous, Meſſieurs les Philoſophes, qu'avez-vous tant par deſſus les autres hommes? Au moins une choſe; c'eſt que [10] quand il n'y auroit point de Loix au monde, nous ne laiſſerions pas de vivre tout comme nous faiſons.

Pourquoi les Philoſophes recherchent-ils les Riches; & que les Riches ne recherchent point les Philoſophes? C'eſt que les Philoſophes connoiſſent qu'ils ont beſoin des Riches, & que les Riches ne connoiſſent pas qu'ils ont beſoin des Philoſophes. Cette demande lui fut faite par Denys.

Platon lui diſoit un jour: Vous devriez moderer l'excès de votre dépenſe, Ariſtippe. Voyons, lui dit-il; Denys n'eſt-il pas honnête homme? Sans doute. Or cet honnête homme vit encore plus ſomptueuſement que moi: On peut donc vivre ſomptueuſement & honnêtement tout enſemble.

Quelle difference y a-t-il entre un homme

tout aſſuré qu'Ariſtippe étoit trop éclairé pour donner là-dedans; mais c'eſt une adreſſe du perſonnage, qui ſe vouloit défaire d'un Cenſeur chagrin & importun, & il en uſera encore de même ci-deſſous. Car quand on le reprendra de l'excès de ſa dépenſe, il ne manquera pas de demander; *Le Prince n'eſt-il pas vertueux?* (Dieu ſait ſi on ſera aſſez hardi pour dire que non;) *Hé bien, le Prince fait pourtant ce que je fais, & dont vous me blâmez ſi fort.* Comme qui diroit; Vous couchez avec la femme de votre voiſin. Ah le grand mal! répondroit l'autre. Eſt-ce que Jupiter n'en fit pas autant avec Alcmene autrefois?

An quem Deum; Qui templa cœli ſumma ſonitu concutit.
Terence.

10. *Quand il n'y auroit point de Loix au monde, nous ne laiſſerions pas de vivre comme nous faiſons.*] C'eſt que l'homme

me bien élevé, & celui qui ne l'eſt pas? La même qu'on voit entre un cheval dompté & un autre qui ne l'eſt pas.

Un jour, allant faire viſite chez une Courtiſane, il remarqua qu'un jeune homme, qui étoit avec lui, en rougiſſoit: & en même temps, Mon fils, lui dit-il, le mal n'eſt pas d'y entrer; mais de n'en pouvoir ſortir quand on y eſt.

Quelqu'un lui propoſoit une Enigme, & le preſſoit fort de lui en donner la ſolution. Il faut avouer que vous êtes un grand badin, lui dit-il: Hé pourquoi [11] délier une bête ſi fâcheuſe, puiſque, toute attachée qu'elle eſt, elle fait néanmoins tant de peine aux gens?

Il diſoit, qu'il n'y a pas tant de mal à être mendiant, qu'à être ignorant: parce qu'un mendiant n'a beſoin que d'être aidé d'un peu d'argent, au lieu qu'un ignorant [12] a beſoin d'être humaniſé.

On lui diſoit des injures; & il ſe retiroit tout doucement, ſans y répondre. Mais pourquoi t'en-

me de bien eſt-ſoi-même ſa propre Loi, & qu'il n'agit point vertueuſement par la crainte des peines; parce qu'il eſt fortement perſuadé qu'on ne ſauroit être heureux & injuſte tout enſemble. Il ſait bien d'ailleurs *que la Loi n'a point été faite pour le juſte, mais pour le méchant.* Je dis plus, quand on pourroit faire voir démonſtrativement, qu'il n'y a point de Providence, un homme d'honneur vivra toûjours comme il a commencé, témoin Epicure, qui étoit ſans difficulté le plus homme de bien qui fût à Athenes de ſon tems, & qui pourtant ne croyoit pas ce que nous croyons aujourd'hui.

11. *Délier une bête ſi fâcheuſe.*] C'eſt que le mot Grec qui ſignifie *expliquer* ou *donner la ſolution d'une difficulté* ſignifie auſſi *délier*.

12. *A beſoin d'être humaniſé.*] Le terme Grec, ἀνήμερος, dit la même choſe que le François.

t'enfuis-tu, Ariſtippe? C'eſt que comme vous avez le pouvoir de me dire des injures, j'ai celui de ne les pas entendre auſſi.

On voit toûjours ces Philoſophes chez ceux qui ſont riches. Et on voit toûjours auſſi les Medecins chez les malades; mais on ne met pas en queſtion s'il vaut mieux être le malade que le Medecin.

Allant un jour par mer à Corinthe, le vaiſſeau ſur lequel il étoit, fut battu de la tempête; ce qui fit paroître quelque deſordre ſur ſon viſage. Mais, dit quelqu'un, d'où vient que nous autres qui ne ſommes nullement ſavans, n'avons point de peur, pendant que les Philoſophes tremblent? Parce que le riſque n'eſt pas pareil; & que l'ame d'une bête ne vaut pas celle d'un homme.

Quelqu'un ſe vantant de ſavoir une infinité de choſes: Hé quoi? dit Ariſtippe, ceux qui mangent davantage, & qui ſont perpetuellement au parc des exercices, ſont-ils pour cela plus ſains que les autres qui mangent avec meſure, & qui s'exercent ſans excès? Non, ſans doute. On peut donc dire avec raiſon, que pour être véritablement ſavant, il ſuffit de ſçavoir des choſes utiles, ſans s'attacher à celles qui ſont vaines & ſuperfluës.

Un

13. *Il diſoit que le plus important précepte.*] Je croi qu'il y a une faute dans le Grec; je lis, τὰ ἄριστα ἐφασκεν ὑποτίθεσθαι.

14. *Au théatre, où ſe tiennent les Aſſemblées du Peuple.*] J'ai ajoûté ces dernieres paroles. C'eſt qu'en ce pays-là les Aſſemblées de ville ſe tenoient au théatre.

15. *Pierre ſur pierre.*] Λίθος, qui eſt employé dans le Grec, ſignifie *une pierre* & *un ſot*, Et *lapis* en Latin tout de même, Terence. *Quid has, lapis?* „ lourdaut „ „ gros ſot ”.

16. *Quinze*

Un Avocat ayant plaidé une cauſe pour lui, & l'ayant gagnée, lui demanda : Hé bien, dans cette affaire, à quoi vous a ſervi votre Socrate ? A ceci, dit-il, c'eſt que tout ce que vous avez dit pour ma défenſe, eſt véritable depuis un bout juſqu'à l'autre.

[13] Il diſoit que le plus important précepte, qu'il donnât à Arete ſa fille, étoit de ne faire aucun cas de tout ce qui alloit au-delà du néceſſaire.

Quand j'aurai fait étudier mon fils, en vaudra-t-il beaucoup mieux pour cela ? Au moins quand il ſera [14] au théatre, où ſe tient l'Aſſemblée du Peuple, on ne dira pas que c'eſt [15] pierre ſur pierre.

Quelqu'un lui ayant amené ſon fils, & le priant d'en avoir ſoin, il lui demanda [16] quinze piſtoles. Mais, dit l'autre, j'aurois un eſclave pour ce prix-là. Vous avez raiſon, répondit Ariſtippe : Achetez-en un, mon ami, & vous en aurez deux.

Il diſoit, qu'il prenoit de l'argent de ſes diſciples, pour leur apprendre à quoi ils s'en devoient ſervir.

On lui reprochoit un jour, qu'ayant un procès il avoit donné un écu à un Avocat, pour plaider ; Cela eſt vrai, dit-il ; & [17] quand je donne

16. *Quinze piſtoles.*] Six cens drachmes. V. la Note 6. pag. 442.

17. *Quand je donne à manger &c.*] Anciennement quand on vouloit traiter ſes amis, & ne pas aller au cabaret, on prenoit des Cuiſiniers à qui on donnoit tant par jour pour apprêter les viandes. Les Fragmens des Comiques Grecs que cite Athenée, font foi de cela, comme auſſi pluſieurs Comedies de Plaute. Il y a même des Savans qui croyent que le paſſage de Terence, où il eſt dit, *manu plus fuerunt*, s'entend de ces ſortes de gens ; mais d'autres

donne à manger à quelques-uns de mes amis chez moi, j'en uſe de même avec le Cuiſinier qui vient apprêter nos viandes.

Denys voulut un jour qu'Ariſtippe l'entretînt de quelque point de Philoſophie, quoi que ce ne fût ni le tems, ni le lieu d'en parler; car on étoit en débauche. Je vous admire, lui dit-il; c'eſt moi qui vous apprens comment il faut que vous parliez, & aujourd'hui vous voulez m'apprendre quand il faut que je parle. Le Prince ſe ſentant piqué de cette réponſe; C'eſt donc ainſi que vous en uſez, lui dit-il? Hé bien; vous n'avez qu'à deſcendre tout à cette heure au bas bout, Ariſtippe.

De tout mon cœur: car vous voulez ſans doute, que [18] cette place devienne plus honorable qu'elle n'eſt.

Quelqu'un ſe vantoit de bien nager. Si eſt-ce, pourtant, qu'un [19] Marſouïn nagera toûjours auſſi bien que vous pour le moins.

Quelle difference y a-t-il entre un homme bien fait, & celui qui ne l'eſt pas?

Il eſt fort aiſé de prononcer là-deſſus: envoyez-les l'un & l'autre en un lieu où ils n'ayent aucune connoiſſance, & vous le ſaurez bientôt.

Je bois autant que je veux, Ariſtippe, & je ne m'enyvre pourtant jamais.

Un Mulet boit tout de même, répondit-il, & un Mulet ne s'enyvre pourtant jamais, non plus que vous.

tres l'entendent comme celui où Virgile dit,

Furta parc belli.

18. *Cette place devienne plus honorable.*] On donne encore

Il aimoit une certaine Dame, qui en avoit bien vu d'autres que lui ; & quelqu'un de ſes amis lui ayant dit : Je m'étonne, Ariſtippe, du choix que vous avez fait de cette perſonne-là ; n'y en a-t-il point d'autre en ville ? Ah ! pauvre homme, lui répondit-il ; Feriez-vous difficulté de loger en une maiſon, où quelque autre auroit logé avant vous ? Nullement. Et ſi un vaiſſeau avoit ſervi au paſſage de mille ou dix mille hommes, & qu'un autre vaiſſeau n'eût jamais été en mer ; vous ſerviriez-vous plûtôt de l'un que de l'autre ? Point du tout. Il n'y a donc point de difference conſidérable entre une femme qui a vu pluſieurs hommes, & celle qui n'en a vu aucun.

Quoi ? Vous êtes diſciple de Socrate ; & vous prenez de l'argent pour enſeigner la Philoſophie ? Il n'y a pas là de quoi s'étonner ſi fort, répondit-il : Socrate en avoit de reſte ; & moi, je n'ai tout juſte que ce qu'il me faut : Quand ſes amis lui envoyoient ſa proviſion de bled & de vin, il en renvoyoit une partie ; mais il retenoit l'autre : Auſſi les plus grands Seigneurs d'Athénes lui ſervoient-ils de Pourvoyeurs & de Maîtres-d'hôtel ; Et moi, par malheur, je n'ai point de Pourvoyeurs de cette importance ; je n'en ai qu'un, qui eſt un eſclave, que j'ai acheté à la Place.

Il voyoit ſouvent Laïs, cette belle Corinthienne ; & quelques-uns en parloient. Cela n'eſt rien, dit-il ; Je poſſede Laïs ; mais elle ne

ce ce mot à un certain Lacedémonien.

19. *Marſoüin.*] Le Grec dit Dauphin ; mais il me plaît davantage ainſi.

ne me poſſede pas : Et la Vertu ne nous défend pas l'uſage de la volupté ; pourvu qu'on y tienne une meſure honnête, & qu'on ne ſe laiſſe pas emporter aux plaiſirs, cela n'eſt que bien.

Une autre fois, que quelqu'un lui reprochoit la délicateſſe de ſa table ; Pour vous, lui dit-il, vous ne donneriez pas deux ſols de tout cela ? Non, ſans doute. Il ne faut donc pas dire que j'aime la volupté ; mais que vous aimez furieuſement l'argent, & redoutez terriblement la dépenſe.

[20] Simus Maître-d'Hôtel chez Denys, faiſoit voir à Ariſtippe ſa maiſon toute pavée à compartimens de marbre, & meublée magnifiquement ; quoi qu'au reſte Simus ne fût qu'un miſerable eſclave [21] de Phrygie, & de plus, grand faquin. Ariſtippe lui cracha au viſage, & cet honnête-homme en demeura un peu interdit. Mais pardon, Seigneur Simus, lui dit-il. Tout eſt ſi beau ceans, tout y eſt ſi bien paré, ſi bien ajuſté, que, pour ne rien gâter, j'ai crû qu'il valoit mieux cracher ſur vous, que de ſalir la place.

Carondas (quelques Auteurs diſent Phedon) ayant deſſein de le jouer, dit un jour en ſa préſence : Mais qui eſt un certain Docteur, qu'on rencontre toûjours ſi bien peigné, ſi bien parfumé ? Helas, répondit-il, c'eſt moi, malheureux que je ſuis : Si faut-il néanmoins ſe conſoler ; car, tout de bon, je trouve que le

20. *Simus Maître-d'Hôtel.*] Ce que dit ici notre Auteur me ſemble mieux convenir à Diogene qu'à Ariſtippe, & je doute fort de cette hiſtoire. Notre Philoſophe étoit trop galant homme pour en uſer de la ſorte.

21. *De*

le Roi de Perſe eſt encore plus heureux que le Docteur qui aime tant les parfums, & qui eſt ſi propre. Mais cependant, pourquoi eſtimera-t-on moins un homme, pour ſentir bon, puiſqu'on eſtime davantage les autres animaux, quand ils ne ſentent pas mauvais? Que le Ciel donc confonde ces efféminez, qui ſont cauſe que des choſes, & ſi bonnes & ſi agréables, ſont décriées; & qu'on en fait des reproches aux honnêtes gens.

De quelle façon mourut Socrate? Comme je voudrois mourir moi-même.

Polyxene le Sophiſte l'étant allé viſiter un jour, & ayant vu dans la ſalle quantité de belles Eſclaves, & des viandes exquiſes & rares, qu'on ſervoit ſur table; il en demeura tout ſurpris, & lui témoigna qu'il y avoit là-dedans quelque choſe, qui, ſelon ſon ſens, ne convenoit pas autrement à la profeſſion d'un Philoſophe. Ariſtippe le laiſſa dire; & après avoir écouté ſa cenſure ſans émotion; Seigneur Polyxene, faites-nous une grace; ſoyez des nôtres ce ſoir, je vous en ſupplie. Vous m'obligez trop, dit Polyxene: il n'y a pas moyen de vous refuſer. Je vois donc bien, Polyxene: ce n'étoit pas la qualité des viandes qui vous choquoit tantôt; c'étoit la dépenſe, peut-être, que tout le monde ne voudroit pas faire pour un ſouper tel que celui-là.

Dion dit de lui en quelque endroit de ſes Entretiens, qu'un jour, comme il faiſoit voyage, l'Eſclave qui portoit ſon argent, lui dit

21. *De Phrygie.*] Ce pays, auſſi bien que la *Myſie*, qui en étoit proche, fourniſſoit la Grece d'eſclaves.

22. *Entretiens.*] Ou *Diſſertations.*

dit qu'il n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit impoſſible d'en porter tant. Jette ce qui t'incommode, lui dit-il; & porte le reſte, ſi tu peux.

Il s'étoit embarqué pour aller en ſon pays; mais il ne s'étoit pas apperçu que le vaiſſeau ſur lequel il s'étoit mis, étoit un vaiſſeau de Corſaires. Il le reconnut à la fin, & commanda en même tems à ſon valet de chambre, de lui apporter la caſſette où étoit ſon argent. Il ſe mit à le compter, & l'ayant remis dedans, il la laiſſa tomber en la mer, comme par mégarde, & ne manqua pas de faire l'affligé comme il faut. Cette adreſſe le ſauva; & l'on rapporte que depuis, étant en lieu de ſureté, il dit à ceux qui lui en parloient: J'ai perdu mon argent, il eſt vrai; mais mon argent m'eût perdu, ſi je ne l'euſſe perdu; & Ariſtippe vaut un peu mieux que ſon argent.

Lors qu'il arriva à la Cour de Syracuſe, Denys lui demanda ce qu'il y étoit venu faire? Pour donner de ce que j'ai, dit-il, & recevoir ce que je n'ai pas.

Quelques-uns diſent qu'il répondit autrement: Lors que j'avois beſoin de ſageſſe, je me retirai auprès de Socrate; & maintenant que j'ai beſoin d'argent, je me retire auprès de vous.

La plûpart des hommes ſont bien étranges, diſoit-il: Car s'ils veulent acheter quelques meubles, ils apportent toutes les précautions imaginables, pour n'y être pas trompez: Mais s'il s'agit de ſavoir quel genre de vie ils doivent choiſir, ils n'y ſongent nullement; tout leur eſt bon. Il y en a qui attribuent ce mot à Diogene, & non pas à Ariſtippe.

Un

Un jour dans une débauche qui ſe faiſoit à la Cour, Denys voulut que tous ceux qui étoient à table danſaſſent avec des robes de pourpre: Pour moi, dit Platon, je ne ſaurois faire cela; & en même tems il prononça ce vers d'Euripide:

Je ne ſaurois porter une robe de femme.

Mais comme on eut préſenté la même robe à Ariſtippe, il la prit ſans façon; & recita un paſſage du même Poëte, qui dit ailleurs,

Celle dont les penſers ſont pleins d'honnêteté,
En tous lieux ſaura bien garder ſa pureté.

Il demandoit un jour je ne ſai quoi à Denys, pour un de ſes meilleurs amis; & voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il ſe jetta à ſes pieds, le viſage contre terre. Quelqu'un l'en railla, car c'étoit une eſpece d'adoration, & les Grecs ne pouvoient ſouffrir une ſoûmiſſion ſi honteuſe. Cela eſt fâcheux, dit-il, je l'avouë: mais vous ne ſavez pas que le bon Prince a ſouvent les oreilles aux pieds; & je n'en ſuis pas cauſe.

Pendant le ſéjour qu'il fit en Aſie, Artapherne Lieutenant du Roi de Perſe, le fit arrêter, & commanda qu'on le lui amenât. Ariſtippe y allant ſans paroître aucunement étonné, quelqu'un lui dit; Quoi, vous êtes ſi aſſuré que cela?

Et [23] que dois-je craindre, répondit-il, puis qu'on

23. *Que dois-je craindre, répondit-il, puis qu'on me mène à un Satrape du grand Roi?*] Satrape eſt un ancien mot Perſan,

qu'on me mène à un Satrape du grand Roi?

Il disoit, que ceux qui laissoient l'étude de la Sagesse, pour s'attacher aux autres Sciences, faisoient comme les galans de Penelope, qui au lieu de s'attacher à la Maîtresse, s'amusoient après les Suivantes.

Il y a un mot d'Ariston qui ressemble fort à celui-là; car il disoit, Que telles gens faisoient comme Ulysse, qui avoit vu presque tous les morts qui étoient aux Enfers, mais qui n'avoit point parlé à la Reine.

On lui demandoit ce qu'il falloit apprendre à un enfant? [24] Apprenez-lui, dit-il, de bonne heure, ce qui lui doit servir quand il sera grand.

On lui disoit, comme par reproche; Vous vous attachiez autrefois à Socrate; & à présent vous vous attachez auprès de Denys. Cela est vrai, répondit-il: mais en ce tems-là, j'avois besoin de m'instruire, & maintenant je cherche à me divertir. S'é-

san, qui signifie Gouverneur de Province; & par le *Grand Roi*, les Grecs entendent toûjours le Roi de Perse. Or on sait qu'il y avoit en ce pays-là des Ecoles où l'on apprenoit aux enfans ce que c'est que Justice & Injustice. Xenophon le dit assez. Quand donc Aristippe répond, *Que dois-je craindre &c.* C'est comme s'il disoit; Rien ne doit allarmer mon innocence, puisque je me vai présenter devant Artapherne, le plus juste de tous les Lieutenans du Grand Roi. Il ne faut pas oublier que les vieux Rois de Perse étoient fort rigoureux à l'endroit des Juges, lorsqu'ils manquoient à leur devoir, & qu'ils oublioient leur caractere; Il n'y avoit point d'asyle pour eux; & la regle de ce pays-là, c'étoit,

Aut peccare nefas, aut pretium est mori.

24. *Apprenez-lui de bonne heure, ce qui lui pourra servir quand il sera grand.*] Hé plût à Dieu donc que quelque nouvel Aristippe parût aujourd'hui au monde pour repurger notre siecle, & reformer par la force & les graces de son Eloquence, les abus où tombent presque tous les pe-

ses,

S'étant enrichi par les discours qu'il faisoit à ceux qui le venoient voir, Socrate lui demanda ; [25] D'où est venu tant de bien que vous avez, Aristippe ? De la même source, lui dit-il, d'où vous est venu le peu que vous avez, Socrate.

Une Courtisane l'ayant rencontré un jour, lui dit ; Savez-vous bien, Aristippe, que je suis grosse de vous ? Bagatelle, lui dit-il ; Est-ce que vous pourriez courir par un champ couvert de chardons, & me dire précisément quel chardon vous auroit piquée ?

Il avoit une fille admirablement bien faite, & capable des plus hautes contemplations ; mais il avoit un fils fort brutal, & qui n'avoit aucun goût pour les belles choses. Si bien qu'Aristippe n'en pouvant rien faire, fut contraint de l'éloigner d'auprès de lui. Un de ses amis sut cela ; & l'étant venu voir, il lui dit entr'autres choses ; Mais après tout, Aristippe, ce

res, quand il s'agit de l'instruction de leurs enfans. Il ne seroit pas d'avis que cette jeunesse passât ses plus belles années à disputer sur la Theogonie d'Hesiode, sur la Metaphysique de Parmenide, sur les Idées de Platon, ou sur les syllogismes de Chrysippe ; Rien de tout cela. Il leur diroit plutôt, si je ne me trompe ; que vos enfans étudient ce que j'ai appris autrefois, & qui me fait tant d'honneur aujourd'hui : Qu'ils s'attachent bien à la Morale & à la Politique ? Qu'ils lisent avec soin les bons Historiens & les bons Poëtes ; qu'ils apprennent à bien parler & à bien écrire.

25. *D'où vous est venu tant de bien* &c.] *D'où vous est venu le peu que vous avez, Socrate.* Il y a là-dedans une soupleſſe d'Aristippe ; car Socrate lui demandoit d'où étoient venues tant de richesses, & Aristippe lui répond ; D'où vous est venue la moderation que vous avez ? J'ai gagné beaucoup de bien par la Philosophie ; & cette même Philosophie vous a inspiré l'amour d'une pauvreté honnête, que vous préférez aux richesses.

ce garçon-là eſt venu de vous: c'eſt votre fils, c'eſt tout dire. Ah! vous raiſonnez donc ainſi, dit Ariſtippe: La vermine vient de nous auſſi; le flegme & pluſieurs autres ſaletez viennent de nous encore: nous ne les voudrions pas tenir près de nous pourtant.

Il avoit reçu en argent quelque liberalité du Prince; & Platon en avoit reçu une auſſi, mais en livres. On dit à Ariſtippe, qu'on s'étonnoit de cela. Bon Dieu, répondit-il, que les gens ſont donc aiſez à étonner! [26] Platon a beſoin de livres, & il en prend; & moi, j'ai beſoin d'argent, & j'en prens: trouve-t-on cela ſi étrange?

On lui demandoit; De quoi Denys vous reprend-il quelquefois? [27] De la même choſe, dit-il, dont les autres me reprennent quelquefois auſſi.

Il dit un jour à Denys; Si vous vouliez me faire donner cent piſtoles, je vous ſerois infiniment obligé. DE. Ha, ha, vous m'aviez dit tant de fois que le Sage ne manquoit de rien! AR. Il eſt vrai, Seigneur: Mais donnez toûjours; & puis nous mettrons l'affaire en queſtion. Il lui fit donc délivrer ce qu'il demandoit; & Ariſtippe l'en remerciant lui dit; Hé bien, Seigneur, vous le voyez: [28] Le Sage ne manque de rien.

Denys lui ayant un jour allegué ces deux vers de Sophocle, pour lui faire peur,

Qui-

26. *Platon a beſoin de livres &c.*] Il y a quelque apparence qu'Ariſtippe taille Platon, & qu'il le traite d'homme d'Ecole.

27. *De la même choſe, dit-il, dont les autres me reprennent auſſi.*] Je crois que c'étoit quelque importun qui lui vouloit parler de la ſomptuoſité de ſa table, & du luxe de ſes habits.

28. *Le*

Quiconque vient à la Cour d'un grand Roi,
S'il y vient libre, il y demeure eſclave.

Diſons mieux, Seigneur,

Quiconque vient à la Cour d'un grand Roi,
S'il y vient libre, il n'eſt jamais eſclave.

Quelques-uns donnent ce mot à Platon : mais Diocles, au Livre de la Vie des Philoſophes, le donne à Ariſtippe.

Il y avoit eu quelque froideur entre lui & Eſchine. Ariſtippe donc l'ayant rencontré un jour, lui dit ; Quoi donc, n'y a-t-il point moyen de nous remettre jamais bien enſemble ? Ne ceſſerons-nous point de badiner comme des enfans ? & faut-il attendre que quelque diſcoureur qui fera l'homme d'importance, nous vienne réconcilier entre les verres ?

Eſchine lui dit, qu'il ſeroit ravi de vivre bien avec lui. Souvenez-vous donc, Eſchine, que quoi que plus âgé que vous, je vous ſuis pourtant venu trouver le premier. Par Junon, vous dites bien, Ariſtippe : Auſſi êtes-vous beaucoup meilleur que moi ; car j'ai commencé la brouillerie, & vous recommencez l'amitié.

VOILA à peu près, tous les bons mots qu'on lui attribue, & que j'ai recueillis de plu-

28. *Le Sage ne manque de rien.*] C'eſt une équivoque ſur le mot ἀπορεῖν, qui ſignifie *manquer de bien*, & *manquer de moyens & d'addreſſe pour faire réuſſir quelque choſe.* C'eſt ſur cette ſeconde ſignification qu'eſt fondée la réponſe d'Ariſtippe.

plusieurs Auteurs. Or je trouve quatre Aristippes, remarquables entre les autres : Celui dont nous parlons : Celui qui a fait une Histoire d'Arcadie : Un autre surnommé [a] Metrodidacte; & le quatriéme fut un Philosophe de la nouvelle Academie.

[a] C'est-à-dire, *Instruit par sa Mere*; & cette mere étoit fille de notre Aristippe.

Outre les ouvrages que le premier Aristippe avoit faits, quelques-uns disent qu'il avoit composé encore six livres de Dissertations; & quelques autres, du nombre desquels est Soficrate de Rhode, disent qu'il n'a rien écrit absolument: Mais Sotion & Panætius assurent qu'il fit une partie des livres qui portent son nom, & en mettent quelques-uns en la place de quelques autres.

Il tenoit que [29] la Fin étoit un mouvement doux, qui se distribue & s'étend [30] à la sensation.

[31] Or puisque nous avons décrit la Vie d'Aristippe, il est tems de dire un mot des CYRENAIQUES qui sont venus de lui.

Ces

29. *La Fin.*] *La Fin des biens & la fin des maux.*, ce sont des termes de Philosophie : pour dire, *Le souverain bien*, *Le souverain mal.*

30. *A la sensation.*] Terme de Philosophie encore, qui ne se peut changer.

31. *Or puis que nous avons décrit la Vie d'Aristippe.*] Il n'a parlé ni de sa maison, ni de son éducation, ni de ses premieres études, ni de sa femme, ni de sa mort &c. Et cependant il appelle cela décrire la vie d'Aristippe. C'est donc à dire que les deux ou trois remarques que j'ai faites sur la Préface de Diogene & sur la Vie de Thalès sont très-véritables. En effet ce livre n'est autre chose que l'extrait d'un ouvrage très-ample qu'on a perdu: il y a déja long-tems. Et si cela n'étoit pas ainsi, on n'y trouveroit pas tant de bévues qu'on y en trouve, & qu'on impute à Diogene très-injustement.

32. *Eretriaques.*] Ou Erettiques. Diogene en parle ailleurs.

Ces Philoſophes ſe partagent en trois branches : Les uns ſont ſurnommez HEGESIAQUES ; les autres ANNICERIENS ; les autres THEODORIENS, auſquels on ajoûte encore certains [32] ERETRIAQUES, qui ſont deſcendus de Phedon. Voici leur ſuite, ou leur ſucceſſion, telle qu'on la trouve dans les anciens Auteurs.

Ariſtippe, dont nous venons de parler, fut ſuivi d'Arete ſa fille ; [33] d'Ethiope, de la ville de Ptolemaïde, & d'Antipater de Cyrene.

A Arete ſucceda Ariſtippe ſon fils, ſurnommé le [a] Diſciple de ſa mere.

[a] Metrodidacte.

Cet Ariſtippe fut ſuivi de Theodore qui fut au commencement ſurnommé l'Athée, & enſuite Dieu.

A Antipater ſuccederent ceux-ci : Epitimédès de Cyrene, Paræbatès, Hegeſias, ſurnommé [34] l'Orateur de la Mort ; [35] & Anniceris.

33. *D'Ethiope de la ville de Ptolemaïde.*] M. Voſſius en ſon livre poſthume des Philoſophes, a traduit Ptolemée l'Ethiopien ; mais je n'ai pas ſon livre ici. On y prendra garde ſi on veut.

34. *L'Orateur de la Mort.*] C'eſt ainſi que j'ai traduit πειθάνατος qui eſt dans le Grec. Ce mot ſignifie un homme *qui perſuade de mourir.* Au reſte on lui donna ce nom à cauſe d'un certain livre homicide qu'il avoit fait ; car ceux qui l'avoient lu avec un peu d'application, [a] renonçoient au boire & au manger, quoi qu'on leur pût dire ; après quoi ils *devenoient morts ſans reſſource.* Ciceron en parle en ſes declamations philoſophiques, autrement, en ſes Tuſculanes.

[a] Απεκτρώσκοντας.

35. *Et Anniceris.*] M. Caſaubon le fait ſucceſſeur d'Hegeſias, & il a raiſon. M. Menage a raiſon auſſi de croire que ces mots, ὁ καὶ Πλάτωνα λυτρωσάμενος, *qui délivra autrefois Platon de l'eſclavage*, ont été ajoûtez par quelque ignorant. Car la chronologie ne s'accorde pas avec cela.

OPINIONS DES CYRENAIQUES.

CEUX qui ſuivoient la diſcipline d'Ariſtippe, & qu'on appelle ſimplement Cyrenaïques, bâtiſſoient ſur ce fondement: Qu'il n'y a que deux paſſions, la Douleur & la Volupté: Que la Volupté eſt un mouvement doux & agréable; & la Douleur un mouvement âpre & fâcheux.

[36] Qu'une Volupté ne differe point d'une autre Volupté, & qu'il n'y a point plus de douceur en celle-ci, qu'en celle-là.

Que tous les animaux reçoivent la *Volupté* avec joye, & rejettent la Douleur avec averſion.

Que la Volupté du corps eſt la Fin: mais que par cette Volupté, ils n'entendent pas celle que ſe propoſe Epicure, & qui n'eſt Volupté, qu'entant que l'animal ne ſent ni peine ni douleur.

Que la Fin & la Felicité ne ſont pas même choſe: car chaque Volupté particuliere eſt Fin; & la Felicité eſt l'aſſemblage de toutes les Voluptés particulieres; parmi leſquelles on range celles qui ſont paſſées, & celles qui ſont à venir.

Que chaque Plaiſir particulier eſt ſouhaitable de ſoi-même; & que la Felicité n'eſt ſouhaitable

36. *Qu'une Volupté ne differe point d'une autre Volupté.*] Ou *qu'une Volupté n'eſt pas plus Volupté qu'une autre.* Au reſte j'ai ſuivi la correction de M. Caſaubon, qui eſt abſolument néceſſaire.

37. *Il ſe peut faire, diſent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la Volupté.*] Je croi qu'ils diſoient cela pour aller au-devant d'une objection qu'on leur

haitable qu'à cauſe des Plaiſirs particuliers qui la compoſent.

Pour prouver que la Volupté eſt la Fin, ils diſent que dès notre plus tendre enfance, nous nous y attachons même ſans aucun raiſonnement ; & que quand nous l'avons obtenue, nous ne cherchons plus rien : mais qu'au contraire, nous fuyons de toute notre force, la Douleur qui eſt ſon ennemie, & faiſons toutes choſes pour nous en délivrer.

Que la Volupté eſt un bien, quoi qu'elle vienne quelquefois d'une choſe vilaine : Que l'action voluptueuſe peut être ou deshonnête, ou indécente ; mais que cela n'empêche pas que cette action ne ſoit un bien, & que d'elle-même elle ne ſoit déſirable.

Pour l'éloignement de la Douleur, dont parle tant Epicure, & qu'il propoſe comme fin ; ils tiennent que ce n'eſt ni Volupté, ni douleur : parce que, comme ils diſent, la Volupté & la Douleur conſiſtent en mouvement ; & que de la maniere dont Epicure propoſe ſon opinion, il n'y peut avoir de mouvement : ſi bien que ſa Volupté n'eſt après tout, que ce qui ſe voit en un homme qui dort.

[37] Il ſe peut faire, diſent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la Volupté : & que la raiſon de cela eſt, que telles gens ont l'eſprit mal tourné, & le jugement perverti. Qu'au

leur faiſoit, & la voici. *Si la Volupté eſt la ſeule fin que l'homme ſe doit propoſer, d'où vient donc qu'il y a des gens qui n'en ont aucun ſentiment ?* Ils répondoient, *Les hommes dont vous nous parlez, n'ont que la forme extérieure de l'homme, ou pour mieux dire, les hommes de cette ſorte ſont de vraies bêtes.*

Qu'au reſte, tous les plaiſirs, & toutes les douleurs de l'ame, ne viennent pas des plaiſirs ou des douleurs du corps; puiſque le ſimple bonheur d'un ami, ou l'heureux ſuccès de nos affaires, font naître la Volupté dans nos cœurs.

Que ni le ſimple ſouvenir, ni la ſimple eſperance des biens qu'on ſe repréſente, ne fait point la Volupté, comme eſtime Epicure; parce que le mouvement de l'ame ceſſe, & ſe détruit avec le tems.

Que l'ouïe ſimplement, & la vûe ſimplement, n'engendrent point la Volupté: par exemple, diſent-ils, nous prenons plaiſir à ouïr ceux [38] qui contrefont les pleureux & les pleureuſes; mais nous oyons avec douleur & avec peine ceux qui pleurent & ſe lamentent effectivement & tout-de-bon.

Pour l'indolence & l'éloignement du plaiſir, ils appelloient cela un *Etat moyen*, ou une Conſtitution moyenne.

[39] Ils

38. *Qui contrefont les pleureux & les pleureuſes.*] Le Grec dit, *qui imitent les lamentations*, mais j'ai crû qu'ils entendoient parler de ces gens qui alloient autrefois pleurer aux funerailles pour de l'argent.

39. *Ils diſoient que les Voluptez du corps valent mieux que celles de l'eſprit.*] C'eſt une grande queſtion. Pour moi il me ſemble que toutes les voluptés du corps ne ſont point capables de faire oublier un déplaiſir vif & ſenſible dont un cœur eſt outré; comme vous diriez la perte d'un ami généreux, la perte de ſon honneur &c. Il n'y a point de feſtins, point de Muſique, point de partie de chaſſe qui puiſſent guerir de telles bleſſures. De plus comme les plaiſirs de l'ame, quand ils ſont extrêmes, nous ôtent le ſentiment de tout ce qui touchoit nos ſens auparavant, l'on peut dire auſſi, ce me ſemble, que les peines de l'ame quand elles ſont extrêmes, l'emportent de beaucoup ſur celles du corps. Mais, dira-t-on, les Loix en ont pourtant jugé autrement; il eſt vrai; mais le jugement que je fais

39 Ils disoient que les Voluptez du corps valent mieux que celles de l'esprit; & que la peine d'un corps qui souffre, est pire que celle d'un esprit outré de douleur. C'est pour cela, ajoûtent-ils, que les Loix employent les peines corporelles contre les scelerats, plûtôt que celles qui s'addressent à l'ame.

40 *Car ils croyoient que la douleur étoit plus fâcheuse, & que la volupté étoit plus naturelle à l'homme.* C'est pourquoi, *aussi, ils apportoient beaucoup plus de soin à ménager l'une que l'autre, & que* c'est pourquoi *la volupté étant désirable d'elle-même, il y avoit des choses fâcheuses qui produisoient certains plaisirs, & qui se contrarioient souvent. De sorte que cet assemblage de voluptez qui constitue la felicité, leur paroissoit très-difficile.*

Ils estimoient que tous les Sages ne vivent pas avec volupté; & que tous les Fous ne vivent pas avec douleur: mais que l'un arrivera toûjours plûtôt que l'autre. Car il suffit d'avoir l'usage de quelque plaisir particulier, 41 qui peut

fais sur cette matiere, est conforme à celui de Jule César, qui avoit bien autant d'esprit que ceux qui avoient fait des Loix & des Ordonnances avant lui.

40. *Car ils croyoient* &c.] Je suis entiérement persuadé que les lignes suivantes que j'ai fait imprimer en Italique, n'ont point été tirées de Diogene; cela ne se peut. Elles sont du crû de quelque ignorant, qui avoit mis cela à la marge de son exemplaire. Cet avertissement suffira, si je ne me trompe, pour justifier ce que je dis.

41. *Qui peut, tout seul, remettre une ame abbattuë & qui languit.*] Comme par exemple, le plaisir des festins, l'entretien d'une belle personne, la satisfaction qui se trouve à entendre une excellente voix, ou un lut bien touché, témoin Saül, Achille, Sappho, Pindare & Horace, qui appelle sa lyre, *curarum dulce lenimen*, pour dire, que c'est elle *qui charme ses inquiétudes, & calme tous ses déplaisirs.* Car il est certain qu'un tel plaisir, quoi que seul, peut servir à faire diversion, & à suspendre les peines que sent

peut tout ſeul remettre une ame abbattuë & qui languit.

Que la Prudence eſt un bien; & que pourtant, elle ne doit pas être recherchée pour elle-même, mais pour les commodités qui en viennent.

Qu'on doit cherir un ami pour l'utilité, comme nous cheriſſons les parties de notre corps, tant que nous en tirons quelque ſervice.

[42] Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoi qu'il ſoit d'ailleurs très-vicieux.

[43] Que l'exercice corporel ſert à l'acquiſition de la vertu.

Que le Sage ne ſera jamais atteint ni d'envie, ni de ſuperſtition; parce que l'une & l'autre ne viennent que d'une opinion vaine & folle; mais qu'à la vérité, il pourra quelquefois ſentir de la triſteſſe & de la crainte; parce que l'une & l'autre arrivent naturellement.

Que

l'ame, pourvu qu'on s'y attache bien. Il me ſemble même que la mémoire des occaſions agréables où nous nous ſommes trouvez autrefois, eſt capable d'adoucir une partie de nos amertumes. Mais ce remede n'eſt pas bon pour toutes ſortes d'ames; il faut pour cela être ſage comme Epicure, qui en recommandoit ſi fort l'uſage, & qui s'en trouvoit ſi bien. Pour les foux & les emportés, un tel remede produiroit en eux un effet tout contraire.

42. *Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoi qu'il ſoit d'ailleurs très-vicieux.*] C'eſt que beaucoup de Philoſophes ont tenu qu'on ne pouvoit avoir une vertu qu'on ne les eût toutes.

43. *Que l'exercice corporel ſert à l'acquiſition de la vertu.*] Socrate en jugeoit ainſi, & on ne peut douter qu'une ame ne faſſe ſes fonctions bien plus noblement, & plus aiſément en un corps bien diſpoſé, que dans un qui ne l'eſt pas; & il n'y a que l'exercice pris à propos qui mette nos corps en cet état.

44. On

Que les richeſſes produiſent des plaiſirs; mais qu'elles ne doivent pas être recherchées pour elles-mêmes.

Qu'on peut comprendre les paſſions; mais non pas leur origine.

Pour la Phyſique, ils ne s'y attachoient point; d'autant, diſoient-ils, [44] qu'on n'en ſauroit avoir de pleine & entiere connoiſſance.

Il faiſoient cas de la Logique, à ce que quelques-uns tiennent, à cauſe de l'utilité de cet Art. Mais Meleagre & Clitomaque aſſurent, qu'ils n'eſtimoient ni la Phyſique, ni la Logique; croyant, comme ils faiſoient, qu'un homme qui a une fois connu parfaitement ce que c'eſt que bien, & ce que c'eſt que mal, parlera toûjours comme il faut, aura le cœur net de ſuperſtition, & ne craindra point la mort.

[45] Que ce qu'on appelle Juſte, Honnête, & Deshonnête, n'eſt point tel naturellement; mais

44. *On n'en ſauroit avoir de pleine & entiere connoiſſance.*] La raiſon de cela, (mais il n'y a que très-peu de gens qui ſongent à ces importantes vérités) c'eſt que nous ne connoiſſons les choſes que par certaines convenances, qu'elles ont avec notre goût, avec notre odorat, &c. Nous ſentons, à la vérité, les effets, & cela ſuffit pour notre miſerable mortalité; mais un même effet peut venir de pluſieurs cauſes. D'ailleurs qui nous aſſurera que nous avons tout ce qui nous eſt néceſſaire pour la compréhenſion des choſes? Au moins eſt-il bien conſtant, que certains animaux qui ont les mêmes ſens que nous, voient mieux, flairent mieux & entendent mieux que nous ne faiſons. Et peut-être que ſi nous avions ce que ces animaux ont par-deſſus nous, nous verrions bien des choſes qui nous ſont cachées.

45. *Que ce qu'on appelle juſte, honnête & deshonnête n'eſt point tel naturellement.*] Il y a encore aujourd'hui des gens qui ſoûtiennent cette opinion. Il y a ſujet de s'en étonner.

s'il semble tirer d'eux des avantages très-considérables, ces avantages, pourtant, ne seront rien au prix de ce qu'ils reçoivent de lui.

50 Ils n'admettoient point le témoignage des Sens, comme un témoignage certain; parce que les Sens ne peuvent avoir de connoissance distincte & exacte, & qu'ils suivent simplement les apparences, sans être aidés de la Raison.

Ils tenoient que celui qui a commis une faute est digne de pardon; parce que quiconque fait mal, ne le fait point volontairement; mais qu'il y est forcé par la violence de sa passion.

51 Qu'on ne doit point haïr un tel homme; mais plûtôt l'instruire, & le corriger.

Que le Sage n'a jamais tant d'avantage dans le choix des biens, que dans la fuite des maux, ne se proposant autre chose, que de vivre sans douleur & sans chagrin: ce qui arrivera toûjours à ceux qui font indifferens pour tout

50. *Ils n'admettoient point le témoignage des Sens comme un témoignage certain.*] Le Grec dit, ἀπῆρνον. Et moi j'ai ajoûté ὡς (comme) avant cette particule ἀπ. Et il faut lire ainsi. Mais il y a plus encore, & ce passage est bien plus corrompu qu'il ne paroit. Voici comme il se trouve dans le Grec. ἀπῆρνον τὰς αἰσθήσεις ὡς ἀκριβώσας τὴν ὑπόληψιν, τῶν τε ἰυλόγως φαινομένων πάντα πράττειν. Or il n'y a point d'homme qui puisse entendre cela, ni trouver même la moindre couleur pour excuser ce langage. Car si l'on traduit le Grec mot pour mot, voici ce qu'il dira, *Ils ôtoient les Sens qui ne rendent point la connoissance exacte, & qu'ils font tout des choses qui paroissent raisonnablement.* Voilà un fort bon galimatias, comme vous voyez. Je dis donc premierement, qu'il faut ôter ces deux mots πάντα πράττειν, qui ont été tirez du passage qui précede celui-ci, & où il est dit que le Sage fera tout &c. πάντα πράξειν: En second lieu

tout ce qui produit la Volupté.

LES ANNICERIENS.

LEs Anniceriens avoient preſque les mêmes maximes que les Hegeſiaques; mais ils ne ruïnoient pas l'amitié, la courtoiſie, & l'honneur qu'on porte à Pere & à Mere; non plus que l'affection tendre qu'on doit avoir pour ſa Patrie. Ils tenoient même que ſi ces choſes faiſoient quelquefois de la peine au Sage, il ne laiſſoit pas pour cela d'être heureux; dût-il avoir très-peu de plaiſirs.

Que la Félicité d'un ami n'eſt pas ſouhaitable d'elle-même; parce que nous ne ſentons point la Félicité d'un autre.

Que la Raiſon ne ſuffit pas pour nous affermir, & nous mettre au-deſſus des ſentimens du vulgaire; mais qu'on a beſoin encore pour cela, de faire une habitude [52] contraire à celle qui s'eſt formée & nourrie en nous, depuis le moment de notre naiſſance.

Que

lieu il faut ôter la virgule qui eſt après ἐπήγαγον, comme auſſi la particule τι qui eſt devant ἐυλόγως: après quoi le ſens ſera net & inconteſtable. C'eſt celui que vous trouverez dans ma verſion. Au reſte la note eſt un peu longue, mais ſi j'en demandois pardon, elle le ſeroit encore davantage.

51. *Qu'on ne doit point haïr un tel homme.*] L'Empereur Antonin dit la même choſe dans ſes Mémoires, & d'autres l'avoient dit avant lui. Je croi vous devoir avertir en paſſant, (quoi que cela ne faſſe rien pour ma verſion) qu'au lieu de οὐ γὰρ ἐκόντα ἁμαρτάνειν, il faut lire, οὐ γὰρ ἀμαρτάνοντα ἑκόντα ἁμαρτάνειν. Si on conſidére ce qui précede dans l'original, on n'aura pas de peine à recevoir cette correction.

52. *Contraire à celle qui s'eſt formée & nourrie en nous.*] Le Grec dit, Diſpoſition qui s'eſt nourrie avec nous.

Que ce n'eſt pas à cauſe de l'interêt ſeulement, que nous devons cherir nos amis; parce que cet interêt venant à ceſſer, nous ne nous ſoucierions plus d'eux: mais qu'il les faut aimer à cauſe de la bien-veillance qu'on a l'un pour l'autre. Que cette bien-veillance, au reſte, eſt ſi conſidérable dans la vie, qu'un homme d'honneur, pour ne pas manquer à un ſi juſte & ſi raiſonnable devoir, ne fera point difficulté de ſouffrir de la peine; encore qu'il ſe propoſe la Volupté pour fin. Ils ajoûtent à cela; Quoi que la privation de la Volupté ſoit douloureuſe à cet honnête homme, il la ſouffrira néanmoins volontiers, & s'y expoſera en homme de bien, parce que la tendreſſe qu'il a pour ſon ami le veut ainſi.

LES THEODORIENS.

LEs Theodoriens ont tiré leur nom de ce Theodore, dont nous avons dit quelque choſe ci-deſſus; & ils s'attachent à ſes maximes.

Ce Philoſophe renverſoit entiérement toutes les opinions qu'on a des Dieux; comme il paroît par un Livre qu'il a écrit ſur ce ſujet, & qui n'eſt pas un ouvrage à mépriſer; car la plûpart tiennent qu'Epicure en a tiré beaucoup de choſes.

Antiſthene au livre qu'il a fait de la Suite, ou

53. *Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, baiſer la femme de ſon voiſin, & n'épargner pas même les Temples s'il le falloit.*] Je ne doute point qu'une ſi étrange propoſition ne donne d'abord de l'horreur à ceux qui l'entendront. Pour moi, je tiens que Theodore ne peut avoir

ou de la Succeſſion des Philoſophes, dit qu'il fut auditeur d'Anniceris, & de Denys le Dialecticien.

Il tenoit que la Joye & la Triſteſſe ſont la fin des biens & des maux.

Que la Joye vient de la Prudence, & la Triſteſſe de l'Imprudence.

Que les ſeuls & uniques biens de la vie ſont la Juſtice & la Prudence, & que les deux maux ſouverains & extrêmes, ſont l'Imprudence & l'Injuſtice: mais que la Douleur & la Volupté ne ſont d'elles-mêmes ni maux ni biens.

Il diſoit que l'Amitié n'eſt rien, parce qu'elle ne ſe rencontre ni parmi les fous, ni parmi les ſages. Car les fous, diſoit-il, ne reconnoiſſent point d'Amitié, ſi-tôt que l'utilité en eſt ôtée; & les ſages ſe contentent d'eux-mêmes, ſans ſe ſoucier d'être aimés de qui que ce ſoit.

Qu'il n'étoit nullement raiſonnable qu'un honnête homme s'expoſât à la mort pour ſa Patrie: Car à quoi bon perdre la Prudence, & une heureuſe conſtitution d'ame, pour des ignorans & des fous? Que d'ailleurs, la Patrie du Sage, eſt tout le Monde univerſellement, & non pas quelque ville, quelque bourg, ou quelque village.

[53] Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, baiſer la femme de ſon voiſin, &

avoir ſoûtenu cela, à moins que d'avoir renoncé à la Theſe dont il falloit le fondement de ſa Morale, QUE LES SEULS ET UNIQUES BIENS DE LA VIE, SONT LA JUSTICE ET LA PRUDENCE, ET QUE LES DEUX MAUX SOUVERAINS ET EXTREMES, SONT L'IMPRUDENCE ET L'INJUSTICE.

& n'épargner pas même les Temples, s'il le falloit: parce qu'il n'y a aucune de ces choſes qui ſoit vilaine naturellement, ſi l'on en ôte l'opinion, qui n'a été établie que pour arrêter la brutalité des fous.

Que le Sage ſatisferoit ouvertement, & ſans ſcrupule, ſes déſirs amoureux: & là-deſſus, il n'y aura point de danger de faire voir *ici* un échantillon de certaines demandes qu'il faiſoit quelquefois; car c'étoit-là ſon fort, à ce que l'on dit.

Une femme ſavante ne ſeroit-elle pas utile à quelque choſe, entant que ſavante? Oui. Et une femme qui ſeroit belle, ſeroit auſſi utile à quelque choſe, entant que belle? Ouï. Et cette utilité qu'on en peut tirer va à coucher avec elle? Oui encore. Donc ſi quelqu'un ſe ſervoit d'une perſonne, pour la fin à laquelle cette perſonne peut être utile, ce quelqu'un ne feroit point de mal? Non. Il n'en fera donc point non plus, s'il ſe ſert de la beauté de cette perſonne, pour la fin qui eſt propoſée à la beauté.

Nous avons dit ci-deſſus que Theodore fut ſurnommé Théos ou Dieu; & on croit que cela arriva à cauſe d'une demande que lui fit Stilpon, pour le ſurprendre. [54] Ce que tu dis que

54. *Ce que tu dis que tu es, Theodore &c.*] Le nom de Theodore eſt compoſé de Θεὸς, qui ſignifie *Dieu*, & de δῶρον, qui ſignifie *don*. Mais il me ſemble que cette demande qui n'eſt qu'un jeu de paroles, devoit être conçuë autrement: & je ne vois rien là dedans qui mérite qu'on s'y arrête davantage.

55. *Hierophante.*] Celui qui montroit les Myſteres à ceux qui ſe faiſoient initier.

56. *De la ſainte Religion d'Eleuſine.*] Il n'y avoit rien de

que tu ès, Theodore, ne l'ès-tu pas auſſi? Oui, Stilpon. Et tu dis que tu ès Dieu? Je le dis. Tu l'ès donc? Sans doute, dit Theodore. Et alors Stilpon s'étant pris à rire de toute ſa force; Méchant & déteſtable, lui dit-il, ne vois-tu pas que par la même raiſon, tu pourrois être geai, merle, perroquet, & cent autres choſes?

S'entretenant un jour avec Euryclide, " Hierophante " de la ſainte Religion d'Eleuſine, il lui fit cette demande; Qui ſont ceux qui commettent impieté contre les divins Myſteres? Ce ſont ceux, lui dit Euryclide, qui les revelent aux perſonnes qui ne ſont pas encore initiées. Vous êtes donc impie vous-même, Euriclyde; car vous les expliquez à ceux qui ne ſont pas encore initiés.

Mais ce trait d'eſprit penſa lui couter bien cher; car peu s'en fallut qu'on ne le traînât [57] devant les Areopagites: Et cela ne lui eût pas manqué, ſi Demetrius le Phalerien, qui en ce tems-là étoit le tout-puiſſant dans Athénes, ne l'eût tiré d'affaire; quoiqu'Amphicrate au livre des Hommes Illuſtres, ait dit qu'il fut condamné à la mort & qu'il but la Ciguë.

S'étant retiré en Egypte, auprès de Ptolemée fils de Lagus, ce Prince l'envoya en Ambaſ-

de plus auguſte en toute la Grece, que cette Religion où l'on montroit les Myſteres de Cerès, de Proſerpine, & de Bacchus. Meurſius a fait un très-joli livre ſur ce ſujet, & c'eſt un des meilleurs & des plus utiles qu'il ait faits.

57. *Devant les Areopagites.*] C'étoit le Conſeil d'Etat d'Athénes, & ceux qui étoient accuſés d'impieté, étoient cités devant eux. Budé en a parlé aſſez amplement en ſes annotations ſur les Pandectes.

baſſade vers Lyſimaque; & comme Theodore lui parloit un peu librement; Dites-moi, lui dit Lyſimaque, n'êtes-vous pas ce Theodore qui a été chaſſé d'Athénes? Oui, Seigneur: Et la ville d'Athénes m'a fait ce que Semele fit autrefois à Bacchus; Elle m'a pouſſé dehors par une fauſſe couche, ne me pouvant pas porter davantage.

Une autre fois, Lyſimaque lui ayant dit, Donnez-vous garde de revenir jamais ici; Je n'y reviendrai pas, Seigneur, lui répondit-il, à moins que Ptolemée m'y renvoye. Là-deſſus, Mythras Intendant de Lyſimaque, lui ayant dit; Il me ſemble, à vous entendre parler ſi librement, que vous ne croyez pas qu'il y ait aucuns Rois ſur la Terre, comme vous ne croyez pas qu'il y ait des Dieux au Ciel. Comment cela, Seigneur Mythras, repartit Theodore? Il faut bien que je croye qu'il y ait des Dieux au Ciel, *puis que je ſais perſuadé* qu'ils déteſtent & ont en abomination ceux qui vous reſſemblent.

On dit qu'un jour étant à Corinthe, & ſe promenant avec une foule de Diſciples qui l'accompagnoient, Metrocles le Cynique, qui par hazard lavoit des herbes ſauvages pour ſon dîner, lui tint le même diſcours que Diogene avoit autrefois tenu à Ariſtippe, & que Theodore lui fit une réponſe pareille à cel-

58. *Le Prince qui y regnoit.*] Le mot de Prince n'eſt point dans le Grec; je l'ai ajoûté. Le texte nomme *Maſtor* celui chez qui ſe retira Theodore; or comme je ſai bien que *Marion* étoit un nom Cyrenien, & qu'on le peut prouver par l'Hiſtoire; je croi qu'au lieu de *Maſtor*, il faut lire *Marion*. Il ſe peut faire même que *Maſtor* eſt bon, car *Maſtius* en vient. On pourroit encore, au lieu de *Ma-*

celle dont Ariſtippe avoit payé Diogene. Car Metroclès lui ayant dit, Si tu pouvois te contenter d'un dîner tel que le mien, tu n'aurois que faire de tant de Diſciples: L'autre lui repliqua; Et vous, Metroclès, ſi vous n'étiez pas ſauvage & farouche, comme vous êtes, vous mangeriez de ce que mangent les honnêtes gens.

Sur la fin de ſes jours, s'étant retiré à Cyréne, [58] le Prince qui y regnoit alors lui donna pluſieurs marques de ſon amitié, & de ſon eſtime. Et voilà tout ce qu'on trouve de Theodore chez les Anciens. Mais avant que de finir, il ne faut pas oublier un mot, qu'il dit étant encore jeune, & lors que les Cyreniens le bannirent. Il ſe préſenta à l'Aſſemblée des bourgeois, & leur dit; Bien loin de me plaindre, Meſſieurs, je me louë de votre procédé: Vous me banniſſez [59] de la Libye, & me reléguez en Grece.

Μεγίλῳ lire *Μάρκῳ*. Car ce nom d'homme étoit uſité chez les Grecs, avant que les Romains fuſſent fort connus en Grece: & on le prouveroit bien, s'il en étoit beſoin. Monſieur de Grentemesnil croit qu'il faut lire *Μάρκα*.

59. *De la Libye en Grece.*] C'eſt que la Grece étoit un pays très-agréable, & le ſéjour de la politeſſe & de la galanterie; mais la Libye n'étoit pas de même.

C A-

CATALOGUE DES LIVRES

Qu'on attribuë à Ariſtippe.

TRois Livres de l'Hiſtoire de Libye, dédiez à Denys.
Un autre Livre contenant vingt-cinq Dialogues, les uns en Attique, les autres en Dorien, ſavoir, Artabaze,
A ceux qui avoient fait naufrage.
Aux Bannis.
Aux Pauvres.
A Laïs.
A Porus.
A Laïs, touchant le miroir.
Hermias.
Le Songe.
A l'Echanſon.
Philomelus.
A ſes Domeſtiques, *ou* à ſes Familiers.
A ceux qui le reprenoient de ce qu'il avoit des vins rares, & tenoit des femmes chez lui.
A ceux qui lui reprochoient la dépenſe exceſſive de ſa table.
Une Lettre à Arete ſa fille.
A un qui ſe préparoit pour les Jeux Olympiques.
Deux Demandes.
Une Chreïe, *ou* petit Diſcours à Denys.
Une autre touchant l'Image.
Une autre ſur la fille de Denys.

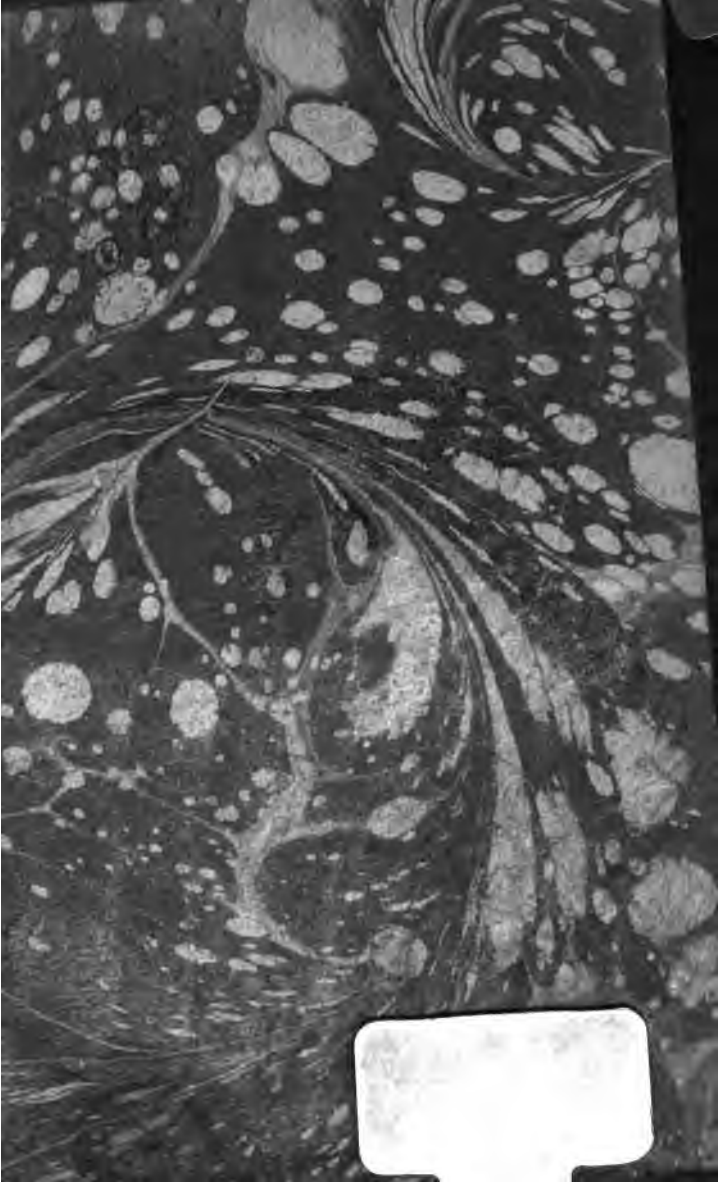
A un qui croyoit qu'on lui faiſoit tort.

Mais ſelon Sotion & Panetius, il n'avoit écrit que ce qui ſuit: De la Vertu. De la Diſcipline. Une Exhortation. Artabaſe. Pour les Bannis. A ceux qui avoient fait naufrage. Six livres d'Entretiens. Trois livres de Chreïes. A Laïs. A Porus. A Socrate. De la Fortune.

Il ſe trouve pluſieurs Theodores, dont l'Hiſtoire ancienne fait mention. Voici ceux qui ont été remarqués par Diogene.

1. Theodore de Samos, fils de Rhoccus: ce fut lui qui conſeilla de mettre grande quantité de charbon bien cuit ſous les fondemens du fameux Temple d'Epheſe, diſant que par-là on conſumeroit l'humidité du terrain, & qu'ainſi il deviendroit ferme & ſolide.
2. Theodore le Cyrénien, Maître de Platon en Geometrie.
3. Theodore, dont la Vie a été décrite ci-deſſus.
4. Theodore Auteur du beau livre intitulé Φωνασκικὸν (c'eſt-à-dire, *la maniere de conduire & d'exercer la voix.*)
5. Theodore Auteur du livre *Touchant ceux qui ont inventé les* divers Modes *de la Muſique* (νομοποιῶν, qui ne ſignifie pas *Legislateurs*, comme diſent les Interprêtes) *commençant à Terpandre.*
6. Theodore le Stoïcien.
7. Theodore Auteur d'une Hiſtoire Romaine.
8. Theodore de Syracuſe, qui a écrit des Tactiques, ou, *de l'Art de ranger des troupes en bataille.*
9. Theodore de Byzance, qui a écrit des diſcours politiques.

10. Theo-

10. Theodore. Celui dont parle Ariſtote, en l'Abregé des Rheteurs.
11. Theodore de Thebes, Statuaire.
12. Theodore Peintre, dont Polemon fait mention.
13. Theodore Peintre encore, mais Athenien, dont parle Menodote.
14. Theodore d'Epheſe, dont parle Theophanes, au livre de la Peinture.
15. Theodore qui a fait des Epigrammes.
16. Theodore qui a fait un livre des Poëtes.
17. Theodore le Medecin, diſciple d'Athenée.
18. Theodore Philoſophe Stoïcien, de Chios.
19. Theodore de Milet, Philoſophe Stoïcien encore.
20. Theodore Poëte Tragique.

Fin du Tome VIII.